

Ce numéro : 12 fr. 50

LE

5 Mars 1923

MONDE ILLUSTRÉ

67^e Année

13, Quai Voltaire, Paris

Téléphone : Fleurus 18-30 et 31



La Reconstitution des Régions dévastées

TOME NEUVIÈME

ROUBAIX - TOURCOING - 1918 - 1923

**MANUFACTURE DE LAINAGES
POUR ROBES ET MANTEAUX
FONDÉE EN 1844**

Établissements Industriels

à

**WATTRELOS - Nord LE CATEAU - Nord
OHAIN - Nord FOURMIÉS - Nord
MOUSCRON - Belgique**

**D'HALLUIN LEPERS FRÈRES
ROUBAIX**

Bureaux d'achat & de vente: rue Fosse aux Chênes, Roubaix



**25.000 BROCHES
DE FILATURE**

**1.100 MÉTIERS
À TISSER**

Production annuelle: 3.500.000 mètres de tissus

**TISSUS UNIS ET FANTAISIE POUR ROBES ET CONFECTION
ARTICLES POUR ROBE TAILLEUR ET MANTEAUX
TISSUS SPÉCIAUX POUR L'EXPORTATION
TISSUS DE FLANELLE UNIS ET IMPRIMÉS**

A CEUX QUI SOUFFRENT DE La HERNIE

*** **

Les hernieux, **SOUCIEUX DE LEUR SANTÉ** doivent avoir recours à un appareil vraiment perfectionné assurant **RÉELLEMENT** une contention absolument parfaite de leur hernie.

SEUL, le nouvel " Appareil pneumatique imperméable et sans ressort " de A. CLAVERIE permet aux blessés de se livrer sans crainte aux exercices les plus pénibles et de supporter allégrement les plus grandes fatigues.

SEUL, il réalise et garantit une réduction absolue de toutes les hernies, ainsi qu'une immobilisation définitive de la tumeur, qui équivaut à sa suppression totale.

SEUL, il peut être porté de jour et même de nuit sans aucune gêne et procure un soulagement immédiat et absolu aux tousseurs, bronchiteux, catarrheux, affligés d'une hernie, dont la vie est un véritable supplice s'ils ne sont pas munis d'un appareil qui main-

tienne la hernie malgré les quintes de toux les plus violentes.

SEULE, cette nouvelle découverte a véritablement fait ses preuves et **présente toutes les garanties.**

Plus de **6.000 Docteurs-Médecins** recommandent, dans tous les pays du monde, l'**APPAREIL CLAVERIE**, qui a suscité des milliers d'attestations enthousiastes.

Plus de **4.000.000 (quatre millions)** de hernieux ont, par lui, recouvré le bien-être et la joie de vivre.

Si vous souffrez de hernie récente ou ancienne, vous avez intérêt à lire la nouvelle édition du **Traité de la Hernie**, par A. CLAVERIE, ouvrage de 160 pages et 150 photographies qui contient une *étude sérieuse et approfondie* sur la hernie ainsi que la description de cette belle découverte dont s'honore la Science française et qui a été consacrée par l'approbation du Corps médical.

Demandez-le aujourd'hui même à M. A. CLAVERIE, 234, faubourg Saint-Martin, à Paris, en joignant au besoin quelques détails sur la nature de votre cas. Par retour du courrier — et discrètement — vous recevrez gratuitement ce remarquable Traité et tous renseignements utiles.

Les Établissements A. CLAVERIE (les plus importants du monde) 234, faubourg Saint-Martin, à Paris (*angle de la rue Lafayette ; métro : Louis-Blanc*), sont ouverts tous les jours, de 9 heures à 19 heures ; de dévoués Spécialistes se font un devoir d'y prodiguer à tous les excellents conseils de leur longue expérience professionnelle.

Des voyages réguliers ont été organisés **chaque mois dans les principales villes de province** ; les dates de passage sont indiquées sur demande.

Dr J. BOSSARD
de la Faculté de Médecine de Paris.

LA REMINGTON COMPTABLE

Écrit - Additionne - Soustrait
:: *Verticalement et Horizontalement* ::

DONNE UN CONTROLE ABSOLU DE TOUTES LES OPÉRATIONS, CONTROLE L'OPÉRATEUR

Facture :: :: ::
Copie de Facture ::
Livre de Débits :: ::
Ventilations :: :: ::
Grand Livre :: :: ::
Relevé Mensuel :: ::
Balances :: :: ::
Feuille de paye :: ::
Fiches de paye :: ::
Enveloppes de paye ::
Décomptes :: :: ::

En une seule opération !

En une seule opération !

En une seule opération !



Un système
moderne

**Une
Machine
qui paie !**

REMINGTON TYPEWRITER C° (S. A.) PARIS

A CEUX QUI SOUFFRENT DE La HERNIE

Les hernieux, **SOUCIEUX DE LEUR SANTÉ** doivent avoir recours à un appareil vraiment perfectionné assurant **RÉELLEMENT** une contention absolument parfaite de leur hernie.

SEUL, le nouvel "Appareil pneumatique imperméable et sans ressort" de A. CLAVERIE permet aux blessés de se livrer sans crainte aux exercices les plus pénibles et de supporter allégrement les plus grandes fatigues.

SEUL, il réalise et garantit une réduction absolue de toutes les hernies, ainsi qu'une immobilisation définitive de la tumeur, qui équivaut à sa suppression totale.

SEUL, il peut être porté de jour et même de nuit sans aucune gêne et procure un soulagement immédiat et absolu aux touseurs, bronchiteux, catarrheux, affligés d'une hernie, dont la vie est un véritable supplice s'ils ne sont pas munis d'un appareil qui main-

tienne la hernie malgré les quintes de toux les plus violentes.

SEULE, cette nouvelle découverte a véritablement fait ses preuves et **présente toutes les garanties.**

Plus de **6.000 Docteurs-Médecins** recommandent, dans tous les pays du monde, l'**APPAREIL CLAVERIE**, qui a suscité des milliers d'attestations enthousiastes.

Plus de **4.000.000 (quatre millions)** de hernieux ont, par lui, recouvré le bien-être et la joie de vivre.

Si vous souffrez de hernie récente ou ancienne, vous avez intérêt à lire la nouvelle édition du **Traité de la Hernie**, par A. CLAVERIE, ouvrage de 160 pages et 150 photographies qui contient *une étude sérieuse et approfondie* sur la hernie ainsi que la description de cette belle découverte dont s'honore la Science française et qui a été consacrée par l'approbation du Corps médical.

Demandez-le aujourd'hui même à M. A. CLAVERIE, 234, faubourg Saint-Martin, à Paris, en joignant au besoin quelques détails sur la nature de votre cas. Par retour du courrier — et discrètement — vous recevrez gratuitement ce remarquable Traité et tous renseignements utiles.

Les Etablissement A. CLAVERIE (les plus importants du monde) 234, faubourg Saint-Martin, à Paris (*angle de la rue Lafayette ; métro : Louis-Blanc*), sont ouverts tous les jours, de 9 heures à 19 heures ; de dévoués Spécialistes se font un devoir d'y prodiguer à tous les excellents conseils de leur longue expérience professionnelle.

Des voyages réguliers ont été organisés **chaque mois dans les principales villes de province** ; les dates de passage sont indiquées sur demande.

D^r J. BOSSARD
de la Faculté de Médecine de Paris.

LA REMINGTON COMPTABLE

Écrit - Additionne - Soustrait
:: *Verticalement et Horizontalement* ::

DONNE UN CONTROLE ABSOLU DE TOUTES LES OPÉRATIONS, CONTROLE L'OPÉRATEUR

Facture :: :: ::
Copie de Facture ::
Livre de Débits :: ::
Ventilations :: ::
Grand Livre :: ::
Relevé Mensuel :: ::
Balances :: ::
Feuille de paye :: ::
Fiches de paye :: ::
Enveloppes de paye ::
Décomptes :: ::

En une seule opération !

En une seule opération !

En une seule opération !



Un système
moderne

**Une
Machine
qui paie !**

REMINGTON TYPEWRITER C° (S. A.) PARIS

LE MONDE ILLUSTRÉ

Numéro hors série

5 MARS 1923

Prix de ce numéro 12 fr. 50

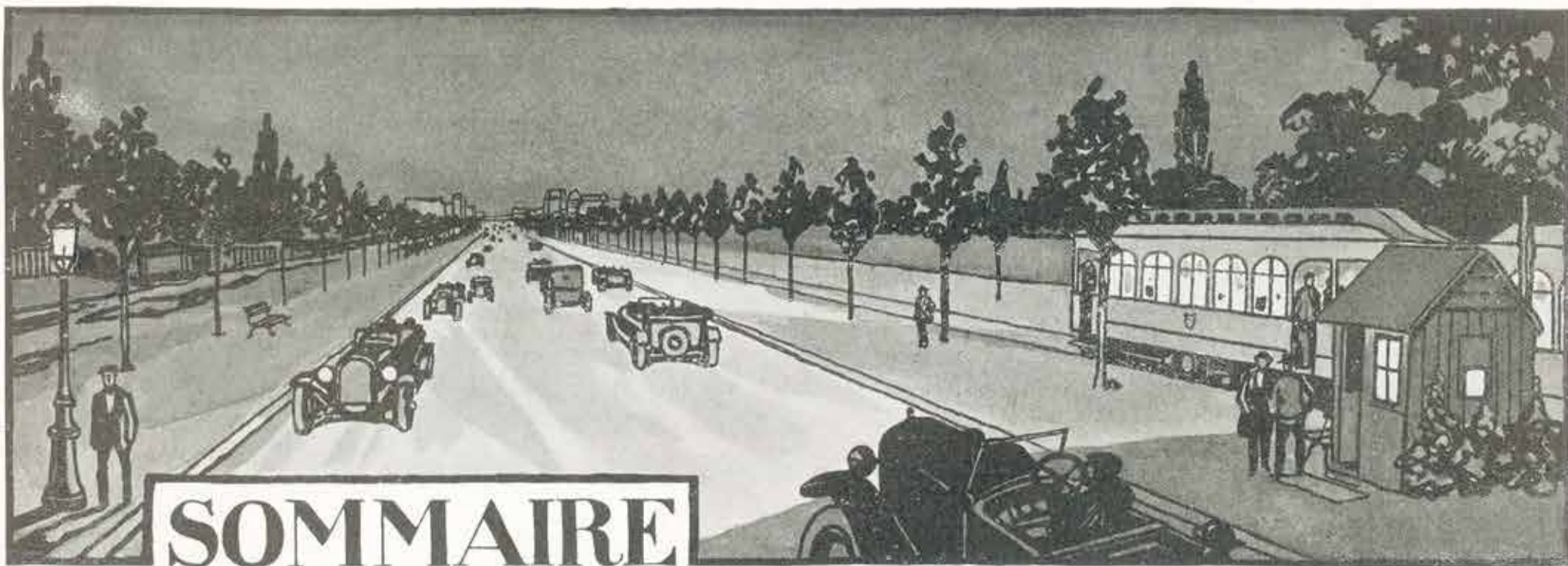
ROUBAIX-TOURCOING, villes de même sang, foyer de saine amour-propre, colonie de Jansons modernes toujours en quête de la toison d'or; centre unique d'activités dévorantes, conjuguant et entrelaçant fils de laine, coton et soie, peuplé de chefs de maisons séculaires, tous parents par alliances entrecroisées, concurrents la semaine, amis et convives joyeux le dimanche, faisant flotter leurs raisons sociales sans orgueil en tous lieux comme pavillons au plus haut des mâts, villes uniques, villes d'avant garde, affrontez l'avenir gaiement et courageusement.

L'avenir vous appartient pour peu que l'avenir réponde au passé et se nourrisse de la mémoire de vos aïeux.

Eug. Mollat



La Chambre et la Bourse de Commerce de Tourcoing.



SOMMAIRE

Le Boulevard de la République, de Lille à Roubaix-Tourcoing.

PREMIÈRE PARTIE : ROUBAIX

| | Pages | | Pages |
|---|---------|---|---------|
| Le Relèvement de la Région du Nord , par M. LOUCHEUR, Ancien Ministre | 3 | Roubaix pittoresque « Les Jeux Populaires » , par M. Charles DROULERS | 26 à 28 |
| Roubaix-Tourcoing pendant l'occupation | 4 à 11 | Roubaix ancien et moderne , d'après M. le Chanoine LEURIDAN | 29 à 30 |
| La Fédération Industrielle et Commerciale de Roubaix-Tourcoing et les Groupements Economiques de la Région , par M. Joseph WIBAUX, président. | 12 à 13 | L'Industrie roubaisienne depuis ses origines jusqu'à nos jours , par M. Gilbert SAYET, Secrétaire Général de la Chambre de Commerce de Roubaix | 31 à 34 |
| Comment s'est effectuée la Reconstitution , par M. J. DELERUE, Secrét. gén. de la Sté Industrielle | 14 à 15 | L'Ecole Nationale des Arts et Industries Textiles et les Musées de Roubaix pendant la guerre , par | 35 à 36 |
| Comment a été préparée et adoptée la loi sur la Réparation des Dommages de guerre , par M. C. GROUSSAU, Député du Nord | 16 | L'Institut Technique Roubaisien , par M. le Chanoine TILLIES | 37 à 39 |
| Roubaix-Tourcoing devant les grandes questions sociales , par M. Achille GLORIEUX | 17 à 19 | La lutte contre la tuberculose à Roubaix , par M. Jacques GREBER, Architecte diplômé du Gouvernement. | 40 à 41 |
| Les Œuvres d'après-guerre à Roubaix , par M. Victor PROUVOST, Secrétaire Général de la Croix Rouge | 20 | Les Sports à Roubaix , par M. le Docteur Henri DIFFRE | 42 à 43 |
| Lex Industries textiles dans la Région de Roubaix-Tourcoing-Lannoy , par M. DAMEZ, Secrétaire Général de la Fédération Industrielle et Commerciale | 21 à 24 | La Presse locale pendant l'Occupation: Le Journal de Roubaix , par Mme REBOUX, directrice du <i>Journal de Roubaix</i> | 44 à 45 |
| Les Allocations familiales : Le sursalaire , par M. LEY | 25 | La Fédération des Amicales de Roubaix , par M. Georges SELLIEZ, Président | 46 |

L'INDUSTRIE ROUBAISIENNE

| Etablissements : | | | |
|--|---------|---|-----------|
| F. Vanoutryve et C ^o , tissus d'ameublement | 47 | E. Page, tissus d'ameublement | 77 |
| Les Maisons Motte à Roubaix 1 ^o Groupe laine; 2 ^o Groupe coton | 48 à 51 | Société Anonyme Toulemonde-Destombes, filateurs, fabricants de tissus | 78 |
| Motte-Bossut Fils, filateurs, fabricants de tissus, teinturiers | 52 à 53 | César Pollet et Frères, filateurs, fabricants de tissus | 79 |
| Société Anonyme de Peignage | 54 à 55 | Société Anonyme des Etablissements François Roussel père et Fils, fabricants de tissus | 80 |
| La Lainière de Roubaix | 56 à 57 | Société Anonyme de Roubaix, filature de coton | 81 |
| Société Anonyme des Usines Glorieux et de Pierrepont, fabricants de tissus | 58 à 59 | Ternynck Frères, fabricants de tissus | 82 |
| Société Anonyme des Etablissements Hannart Frères et Motte-Marquette réunis, teintures et apprêts, filature de cardé | 60 à 61 | H. Ternynck et fils, filateurs, fabricants de tissus | 83 |
| G. Masurel, Leclercq et Fils, fabricants de tissus | 62 à 63 | Compagnie générale des Industries textiles, peignage | 84 |
| Ed. Browayes de Geyter et Fils, teinturiers | 64 à 65 | Société des Etablissements Manche et Lepercq, tissus d'ameublement | 85 |
| Leclercq-Dupire, filateurs, fabricants de tissus, teinturiers | 66 | Société Roubaisienne des tissus de laine, fabrique de tissus | 86 |
| Société Anonyme des vêtements Georges Seelliz, confections | 67 à 69 | Société Anonyme des teintures, apprêts et impressions du Nord « La Satain » S. A. T. A. I. N. (La Satain) | 87 |
| Lemaire et Dillies, filateurs, fabricants de tissus | 70 | Filature du Nord, filature de coton, tissage | 88 |
| Boutemy Frères, filateurs | 71 à 73 | Ch. Pollet et Fils, filateurs de laine | 89 |
| Etablissements Parent et Fils, fabricants de couvertures | 74 à 75 | Cavrois Mahieu, filateur de coton | 90 |
| G. W. Richardson et Co, filateurs, fabricants de tissus | 76 | Cavrois Mahieu et Fils, filateurs, fabricants de tissus | 91 |
| | | Albert Masurel et C ^o , Heyndrickx-Masurel Succ., filature de coton | 92 |
| | | Dubar-Delespaul, fabricants de tissus | 93 |
| | | Fauvarque et C ^o , fabricants de tissus | 94 |
| | | Florimond Wattel, fabricant de tissus | 95 |
| | | Watine, Cottonnière du Sartel, filature de coton | 96 |
| | | Meillassoux Frères et Mulaton, teinturiers-apprêteurs | 97 |
| | | Dazin-Motte Fils, filateur de coton | 98 |
| | | Etablissements Paul Bonte et C ^o , négociants en laine | 99 |
| | | Etablissements H. Ladreyt, tissus | 100 |
| | | Georges Lehoucq, bois | 101 |
| | | Papeterie de Bousbecque | 102 à 103 |
| | | Aristide Desquesnes, bois | 104 |
| | | Bonami-Wibaux, filateur de laine cardée | 105 |
| | | Louis Willem, fabricant de tissus | 105 |
| | | Mulliez Lestienne, filateur de laine | 106 |
| | | Filature de St-Liévin | 106 |
| | | Energie électrique du Nord de la France | 107 |
| | | Société roubaisienne d'éclairage par le gaz et l'électricité | 107 |
| | | Duvivier Six et Senacq, constructeurs-mécaniciens | 108 |
| | | S. Beaumont et fils | 108 |
| | | Veuve Henri Vandamme, machines textiles | 109 |
| | | Compagnie française de Mono-service | 109 |
| | | L'application de la loi sur les dommages de guerre à Roubaix-Tourcoing, par M. Chevillard, Directeur de l'O. D. G. | 110 |

Voir le Sommaire de la Deuxième Partie à la page 112.

Le Relèvement de la Région du Nord



PLUS de quatre ans se sont écoulés depuis le jour où fut signé l'armistice qui consacra notre victoire. Plus de quatre ans ont passé depuis que l'envahisseur a été rejeté hors de nos frontières et d'aucuns seraient tentés déjà d'oublier dans quel état lamentable il laissa les malheureux départements qu'avait ravagés la bataille ou saccagés son occupation. Mais ce souvenir restera ineffaçable pour tous ceux qui, comme moi, ont été dès la première heure appelés à dresser le bilan des dévastations et à organiser l'œuvre de

restauration. J'en atteste tous les hommes de cœur qui m'ont si généreusement prêté un concours sans lequel toute ma bonne volonté serait restée impuissante pendant mes passages successifs au Ministère de la Reconstitution industrielle et à celui des Régions libérées.

Je connaissais trop mes compatriotes pour ne pas savoir quelles ressources presque inépuisables je trouverais dans leur collaboration, aussi n'hésitai-je pas à faire appel au concours de l'initiative privée, seule capable d'accomplir ce miracle qui semblait impossible, le relèvement de la région du Nord.

« Quand des problèmes
« très compliqués se po-
« sent, en attelant un
« homme de bonne vo-
« lonté à chacune des
« parties du problèmes,
« on arrive générale-
« ment à les résoudre.
« Eh bien c'est ce que
« nous voulons faire
« aujourd'hui. A vous
« la tâche industrielle ;
« vous connaissez votre
« métier, je suis décidé
« à ne pas l'apprendre ;
« cela c'est votre affaire,
« la mienne c'est de
« vous tendre la main,
« de vous aider, de vous
« dire : vous voulez telle
« chose, c'est à tel endroit,
« je vous la donne ; vous
« voulez de l'argent, nous allons
« faire le nécessaire ; vous voulez
« transporter, je vais vous faire
« donner des wagons ; seulement vous,
« à côté de moi, faites votre besogne
« industrielle de façon qu'elle me facilite ma
« tâche. N'allez pas la compliquer, mais sur-
« tout faites-la tous ensemble ».

C'est en ces termes que j'exprimais, à l'Hôtel de Ville de Roubaix, devant les représentants de l'Industrie du Nord, le 1^{er} décembre 1918, la pensée qui fut depuis la directive de toute mon administration, et qui peut se résumer en ces trois principes :

Faire confiance à l'initiative privée, tout en lui fournissant, chaque fois qu'elle en aura besoin, le concours de l'Etat.

Accroître les moyens de production en réalisant le groupement des intérêts comparables.

Décentraliser et simplifier.

Ai-je besoin de dire que mon appel fut compris et entendu de tous ? Partout, à Lille, à Roubaix, à Tourcoing, les sinistrés se groupèrent, s'organisèrent pour l'œuvre commune. Il ne restait plus au gouvernement qu'à canaliser les efforts, à encadrer, je ne dis pas à emprisonner les initiatives privées dans un organisme de coordination précis mais souple qui serait le pivot puissant autour duquel elles graviteraient, et qui leur assurerait leur plein rendement.

Cet organisme fut le secteur dont je ne crois pas utile de parler plus longuement, car tout le monde dans le département du Nord sait ce qu'il fut et ce qu'il fit. J'eus la bonne fortune de trouver, pour en assurer le fonctionnement, des hommes éminents qui ont laissé à Lille un souvenir impérissable. Ils ont été les animateurs de l'œuvre à laquelle ils se sont consacrés avec cette passion généreuse qui seule fait les grandes choses ; je ne citerai pas leurs noms qui viennent sous ma plume et qui seront sur les lèvres de tous ceux qui me liront. Je dirai d'eux simplement ce que pensent ceux qui les ont vus à l'œuvre : ils ont bien mérité de la Patrie.

Il ne fallait d'ailleurs rien moins que leur exceptionnel mérite et l'indomptable volonté des sinistrés pour mener à bien l'œuvre entreprise, cette œuvre qui, en novembre 1918, semblait au-dessus des forces humaines.

Je ne referai pas une fois de plus le tableau, si souvent dessiné, des dévastations commises par les Allemands. Si dans certaines régions, notamment à Lille, à Roubaix, à Tourcoing, les bâtiments industriels avaient été épargnés et semblaient au premier abord n'avoir pas souffert des horreurs de la guerre, la plupart des usines n'en avaient pas moins été saccagées, suivant un plan longuement prémédité, par un ennemi bien résolu à anéantir toute industrie susceptible de faire concurrence à la fabrication allemande. Sous les ordres de véritables experts, tout ce qui dans le matériel et la machinerie pouvait être utilisé pour les besoins de la guerre avait été démonté et expédié outre-

Rhin. Le reste avait été brisé à coups de marteau. Toute la richesse de cette région, une des plus prospères de la France, représentée surtout par l'industrie textile, avait été ainsi anéantie, sans que cette dévastation pût même être excusée par les nécessités stratégiques.

Les mines et les autres industries avaient subi le même sort et l'ennemi vaincu pouvait se flatter d'avoir détruit pour longtemps, peut-être pour toujours, l'outillage économique du Nord.

Mais il avait compté sans l'énergie de ses habitants. Ils se mirent à l'œuvre d'un tel cœur que les progrès réalisés dépassèrent les espérances des plus optimistes, surtout dans la région à laquelle est consacré ce numéro. Ils furent tels que, sans la crise économique mondiale qui affecte durement notre industrie, on pourrait affirmer sans exagération que celle-ci a retrouvé sa productivité d'avant-guerre.

Et si le Nord, dans l'effort général de restauration des régions dévastées, a précédé, parfois de beaucoup, les autres départements sinistrés, ce n'est pas comme certains ont tenté de l'insinuer qu'il ait joui auprès des pouvoirs publics d'une faveur spéciale, je le déclare hautement, et j'ai quelque qualité pour ce faire — que les bureaux de tous mes chefs de secteur, comme la porte du cabinet du Ministre des Régions libérées ont tou-

jours été grands ouverts à tous les sinistrés et que le gouvernement a témoigné à tous, sans exception, une égale sollicitude. Mais, comme je l'écrivais plus haut, dans certaines zones, à Roubaix, à Tourcoing notamment, les usines ne furent pas détruites et de ce fait une partie de la tâche de restauration se trouva supprimée. Alors qu'ailleurs les industriels durent employer de longs mois au déblaiement des décombres, puis à la reconstruction des immeubles, ceux du Nord purent, dès le départ des envahisseurs, concentrer tous les efforts sur la seule réfection de leur matériel. L'état de nos finances permit à cette époque au gouvernement de leur accorder des facilités et des crédits que nos disponibilités budgétaires ne permettent plus hélas ! d'octroyer bien largement à ceux qui en sont aujourd'hui à aborder la reconstitution de leur outillage. Si donc ceux-ci sont en retard, ce n'est pas qu'ils aient été moins vaillants ou moins aidés, c'est parce que, plus gravement atteints, ils avaient à parcourir un chemin plus long avant d'arriver au terme de leur effort. Mais tous ont également droit à nos éloges et à notre reconnaissance pour avoir apporté, du Nord à l'Est, la même énergie à reforger le magnifique instrument industriel que l'ennemi croyait avoir irrémédiablement brisé. Ce sera pour moi la fierté de ma vie d'avoir de tout mon cœur et de tous mes moyens contribué à ce splendide effort.

Louis LOUCHEUR

Député du Nord.



M. Louis Loucheur, Ancien Ministre des Régions Libérées. (Cl. H. Manuel).



Roubaix - Tourcoing pendant l'Occupation

ROUBAIX

Si les méthodes allemandes n'ont guère varié dans l'exploitation des régions envahies, les conséquences en ont pris à Roubaix et Tourcoing une ampleur singulière, étant donné l'importance de ce centre industriel et le chiffre élevé de la population. Les cités sœurs ont traversé les mêmes épreuves, surmonté les mêmes difficultés, déployé le même patriotisme au cours des quatre années d'occupation.

Depuis le 23 août 1914, jour où la première patrouille de uhlans parut au Chemin-Croisé, à 800 mètres de la ferme de la Bourgogne, accueillie par le feu du poste français, jusqu'au 17 octobre 1918, date à laquelle les cyclistes anglais furent signalés, à l'octroi de la rue du Brun-Pain, les deux municipalités ne concurrent pas le repos.

Ce fut quelques jours après la reddition de Lille, le jeudi 15 octobre 1914, que l'occupation fut effective. Les Allemands prenaient possession de l'Hôtel de Ville. Premières mesures : livraison d'otages et contributions de guerre.

Peu après s'établit la Kommandantur, source inépuisable de tourments : réquisitions de vivres, de matériel, amendes infligées sous des prétextes futiles, relevé des ressources économiques, consignation des stocks de laine, de cotons, transport des métiers en Allemagne, mise à sac des usines, telles sont les spoliations auxquelles l'énergie de MM. H. Thérin, premier adjoint faisant fonction de maire de Roubaix et Dron, maire de Tourcoing, s'efforcèrent de mettre un frein.

Tous deux furent secondés dans cette tâche par des collaborateurs également dévoués et infatigables. Cette brève notice ne pourra les signaler tous. Leur rôle a été si considérable qu'il semble chimérique d'en tenter l'historique dans le peu de place qui lui est ici réservé.

LA CROIX-ROUGE. — Le Comité de Roubaix de la Société de secours aux blessés militaires, au moment de la déclaration de guerre, était présidé par M. Eugène Mathon. Moins de trois semaines après, grâce au zèle du Comité des dames, présidé par Mme Droulers Prouvost, 600 lits étaient prêts à recevoir nos blessés.

Dans les derniers jours d'août, le combat se rapprocha de nous. Un service d'automobiles est organisé pour aller chercher les blessés sur les champs de bataille de la région, même au travers des lignes allemandes, jusqu'à Arras et Bapaume. Les blessés ramenés à Roubaix, sont ensuite réexpédiés sur Dunkerque dès qu'ils sont transportables.

Au cours de ces randonnées, Mme Eugène Mathon et sa fille, MM. Boulton et Desmadryl, sont faits prisonniers à Vaulx-Vrancourt, et emmenés à Péronne par les Allemands. Les dames purent revenir à Roubaix après 15 jours, les hommes emmenés en Allemagne furent renvoyés en France après un court séjour.

ARRIVÉE DES ALLEMANDS. — Le 9 octobre, ils s'installent à Roubaix et prennent possession des hôpitaux de la Croix-Rouge. Le personnel français est autorisé à continuer ses services. La Société conserva deux hôpitaux, l'un, placé sous la direction de Mme Pr. Roussel, l'autre de Mme A. Vanoutryve. Ceci dura jusqu'en juin 1915, date à laquelle le Président alla prévenir l'autorité sanitaire allemande que tous les blessés français et alliés, ayant été envoyés en captivité, ils ne pouvaient continuer leur service. L'autorité allemande exprima ses regrets de cette décision et adressa des remerciements. Pendant ce laps de temps, il avait été fait 17.000 journées de blessés alliés et 60.000 de blessés allemands.

Le commandant Hoffmann avait, dès le début, accepté de considérer la Croix-Rouge comme le défenseur et le soutien de la population civile, en dehors des questions administratives qui concernaient la municipalité.

Pour répondre aux différentes nécessités de la situation, le Comité des hommes se partagea la besogne de la façon suivante : sous la présidence de M. Eugène Mathon, l'administration et les finances furent confiées à M. de Laubier, les brancardiers et les œuvres extérieures à M. Louis Watine, qui fournit un travail considérable sur lequel nous reviendrons en détail.

M. Charles Lefebvre fut chargé des envois de correspondance et paquets aux prisonniers.

En 1914-15, ce service interdit par l'autorité occupante se fit d'abord en cachette. Des quantités furent d'abord expédiées de Roubaix puis ensuite de Bruxelles d'où 28.000 colis furent expédiés. Plus tard, la Kommandantur confia ce service au Comité sous sa surveillance. En 1916-17, plus de 700.000 lettres et 200.000 paquets furent expédiés et reçus par ce service uniquement composé de volontaires.

M. Jules Délerue était chargé d'intervenir auprès des médecins allemands pour défendre les demandes d'exemption de corvées ou de départ pour la France. Il y rendit des services considérables.

M. Jules Deleporte s'occupait de rechercher des vivres pour les malheureux. Tous ces services, excessivement complexes, étaient placés sous la direction administrative de M. de Laubier qui assume là une charge considérable.

Le comité des dames, non moins actif, se consacre à des œuvres diverses. Le dispensaire est rouvert en 1916 sous la direction de Mme Eugène Mathon, la population civile y afflue ; en deux ans, il y fut donné 7.892 consultations pratiques, 203.147 pansements, 25.033 piqûres.

Effrayé des ravages opérés par la tuberculose sur une population anémiée, le docteur de Gandt s'en ouvrit à M. Mathon. Lui soumettre une difficulté, c'était la résoudre. Grâce aux conseils du docteur Calmette de Lille, au dévouement du docteur Tabart, un préventorium, scientifiquement installé, combattit le fléau. Dans la première année, 1.042 malades s'étaient présentés aux 92 consultations ; sur ce nombre, 350 étaient reconnus tuberculeux.

La VI^e armée allemande avait créé, à Roubaix, deux prisons dénommées

« Foyers » où séjournèrent des femmes incarcérées pour divers motifs et venant de tous les points du secteur, Tourcoing, Valenciennes, Arras. Les enfants de ces malheureuses demeurant aux mains allemandes, ne recevaient pas les soins nécessaires. Sur la demande de l'occupant lui-même, la Croix-Rouge les prit en charge, cette crèche nécessita près de 14.000 journées. Elle fonctionna sous la direction de Mme Léon Cateaux.

Au début de 1917, en présence des affections du cuir chevelu qui sévissaient par suite de mauvaise alimentation, mauvais traitements, manque de soins, un service de Lavatorium fut rattaché au dispensaire de la Croix-Rouge. M. Devos déploya un zèle méritoire dans cette tâche ingrate, 3.324 cas furent traités en 196 séances.

M. Louis Watine avait organisé un corps de brancardiers ; après la fermeture des hôpitaux, il entraîna son personnel à répondre à tous les appels de la population. Il leur fit suivre des cours techniques auxquels s'adjoignirent des manœuvres pratiques suivies d'examen sévères, ce qui leur permit par la suite de rendre des services éminents.

Lorsque les Allemands proposèrent aux envahis de partir pour regagner le Sud de la France, lorsque les évacués de la ligne de feu refluèrent à Roubaix, les corvées qui s'abattirent sur les malheureux brancardiers pour organiser ces exodes dépassent l'imagination. Il leur fallut se mettre aux caisses de paiement pour le prix des places, établir les listes, recevoir les gros bagages en gare, les faire visiter, les peser, les classer, le jour, ou plutôt la nuit du départ, porter les colis à main, aider les petits à gravir la passerelle, conduire les familles jusque dans les compartiments, les y installer, aller prendre les malades à domicile et ne les abandonner qu'une fois remis aux mains des infirmiers.

L'arrivée des trains d'évacués est plus pénible encore, ce sont d'effroyables avalanches de vieillards, de femmes et d'enfants, s'accrochant à leurs paquets qu'ils ne veulent pas lâcher, dans l'obscurité, dans la neige, dans la boue ; il s'agit de les restaurer, de les conduire par la nuit noire dans les logements retenus chez les particuliers, frapper aux portes closes, s'abriter des bombes d'avions, pour recommencer le lendemain ces besognes sans gloire, mille fois contrecarrées par les ordres et les contre-ordres de la Kommandantur.

Plus de 10.000 évacués trouvèrent ainsi asile à Roubaix.

Et cependant de plus tristes corvées étaient réservées à la Croix-Rouge roubaissienne ; ce fut l'organisation de l'évacuation forcée de la population, pour les Ardennes, l'enlèvement des jeunes filles, qui souleva les protestations indignées du Président.

Tout le personnel de la Croix-Rouge fut mobilisé pour recevoir dans l'usine où on les avait amenées les personnes arrachées à leur domicile.

Tout fut mis en œuvre pour adoucir leurs souffrances et pour en arracher le plus grand nombre possible aux Allemands. C'est ainsi que furent libérés 1.934 hommes et 1.916 femmes et que le nombre de femmes et jeunes filles primitivement fixé à 3.500 par l'autorité allemande fut ramené à 1.671. La population n'oublia jamais cette bienfaisante intervention.

L'offensive de 1917 amenant des bombardements aériens, une équipe de secouristes, prise parmi les brancardiers volontaires fut organisée par M. Watine, pour porter secours à la population en cas d'accidents. Ils intervinrent en diverses circonstances et notamment lors de la catastrophe du 10 août 1917, rue de l'Alma et du 21 septembre, rue des Longues-Haies.

Sans doute, ces multiples services sollicités par l'autorité allemande, absorbent toute l'activité du Comité ? Ce serait mal connaître nos Roubaissiens que de le croire un instant.

La rigueur de l'hiver et le manque de chauffage privent bien des familles du moyen de faire cuire les aliments. M. Watine a son plan. Voilà nos brancardiers transformés en quêteurs. Ils recueillent 10.000 francs. On confectionne 600 réchauds à gaz (avec des matières premières prohibées), on installe de vastes cuisines, dans des usines prêtées, bientôt transformées en réfectoires. 4.000 personnes s'y restaurent à l'aise ; la dépense par jour et par réchaud est de 25 centimes. Et voilà le problème résolu.

Mais ensuite, rentrés au logis, c'est le froid. M. Watine ne le veut pas. Il imagine les agglomérés populaires faits de poussières de coke, de suint, de vieux papiers, de tannée, de suie, de boue, d'argile, distribués par sacs de 50 kilos aux nécessiteux, moyennant 2 fr. 10 de janvier à avril 1918. 2.100.000 kilos d'agglomérés sont répartis entre 17.000 familles. Le chauffage domestique est ainsi assuré, mais insuffisant pour une opération primordiale. La lessive ? Qu'à cela ne tienne, la Croix-Rouge crée la blanchisserie pour tous. De décembre 1917 à septembre 1918, cent mille kilos de linge sont lessivés à des prix variant de 0 fr. 35 le kilo à 0 fr. 50 la grande marmite, suivant le cas.

Au commencement de 1918, l'autorité allemande prévient la municipalité que tous les terrains cultivables sont mis à la disposition de la population, pour faire la culture des légumes. On a recours à M. Watine, celui-ci, quoique seulement prévenu fin février, parcourt le territoire, lotit 35.000 jardins de 65 mètres carrés, organise une fabrique d'outils de jardinage, se procure les semences nécessaires. Il organise un corps de surveillance de 350 gardes recrutés parmi les jardiniers volontaires. Notre population industrielle, ignorante pour la plupart des principes les plus élémentaires de culture, est encadrée, encouragée, dirigée, et le 15, 16 et 17 septembre, une exposition de légumes témoigne des résultats obtenus.

Au cours de l'hiver 1917-1918, on avait payé les pommes de terre 5 fr. 50 le kilo et le reste à l'avenant.

Les familles ont vécu pendant cet été des produits de leur jardin qui sont

venus compléter les maigres distributions. Enfin, M. Louis Watine, désireux de maintenir le moral de ses concitoyens, organise le « Théâtre pour Tous » où des amateurs représentent chaque semaine une revue de circonstance qui fait salle comble. Ainsi, pendant toute l'occupation, le Comité de la Croix-Rouge a pu rendre à la population les services les plus divers et les plus grands.

Nous allons maintenant passer rapidement en revue les événements importants, qui se sont passés au cours de l'occupation.

RÉQUISITIONS DE TRAVAIL. — L'autorité allemande émet la prétention de faire tourner des usines pour fabriquer les articles qui lui étaient nécessaires. En même temps, elle avait fait confectionner des sacs pour les tranchées. La fabrication avait reçu un commencement d'exécution. Lorsque la destination en étant dévoilée, la conscience publique se révolta, des incidents se produisirent rue de l'Epeule. Des ouvriers et ouvrières, occupés chez M. Selliez, confectonneur, furent pris à partie par des gens du quartier.

Le commandant d'étape Hoffmann afficha que toute entrave au travail serait punie de mort, que la ville serait frappée d'une imposition de 100.000 francs par jour d'arrêt dans le fonctionnement des usines. La municipalité, mise en demeure d'intervenir dans le conflit, publia un appel au calme mais se garda bien d'ordonner le travail sacrilège. Les ouvriers de MM. Motte ayant été sommés de rentrer aux métiers, de nouvelles bagarres se produisirent, rue Molière. Ni les menaces, ni les offres alléchantes ne peuvent décider les récalcitrants. Pas plus à Tourcoing, auprès de M. Dron, qu'à Roubaix, auprès de M. Thérin, la Kommandantur ne trouva l'appui qu'elle attendait. Les premières protestations, nées du bon sens populaire, allaient prendre corps avec l'entente des chefs d'industries. Sous l'énergique initiative de M. Firmin Durbar, la résistance s'organise. L'art. 52 de la Convention de la Haye est formel. « Des ser-

vices ne pourront être réclamés des habitants que pour les besoins de l'armée d'occupation. Ils seront de telle nature qu'ils n'impliqueront pas pour les populations, l'obligation de prendre part aux opérations de guerre. »

MM. Eugène et Édouard Motte écrivent à Hoffmann : « Informés aujourd'hui de l'usage que vous faites de nos tissus, nous ne pouvons accepter le rôle de collaborateurs de l'ennemi. Vous pouvez réquisitionner nos biens, vous ne pouvez réquisitionner nos personnes. Notre conscience de Français s'y refuse. »

Deux heures plus tard, MM. Motte étaient arrêtés.

La ville de Roubaix est frappée d'une amende de 150.000 francs, soi-disant à cause du bombardement des Consulats allemands d'Alexandrette et d'Haïffa. La Kommandantur s'exaspère devant l'attitude des patrons et des municipalités : pour chaque jour de grève, chaque usine paiera mille francs ; les habitants sont consignés chez eux à partir de 8 heures ; trois adjoints et onze conseillers municipaux sont arrêtés ; les secours aux ouvriers sont supprimés. A Tourcoing, l'autorité militaire réclame des otages. M. Gustave Dron, sénateur, signale ces faits au Préfet du Nord qui proteste auprès du général Von Heinrich, à Lille, invoquant le droit des gens. Qu'importe le droit des gens à ceux qui ont violé la neutralité belge ? Cent trente et un habitants de Roubaix, choisis parmi les plus dignes (*sic*) sont embarqués pour l'Allemagne le 3 juillet, après plu-

sieurs faux départs qui suscitent d'imposantes manifestations de sympathie. A Tourcoing, les présidents de la Chambre et du Tribunal de Commerce demandent à être portés en tête de la liste d'otages. Ces mesures n'aboutissent à rien. Les Allemands traquent les ouvrières, des jeunes filles, qui se laissent incarcérer, mais refusent de travailler ; les punitions pleuvent : on sonne le couvre-feu à cinq heures, les estaminets sont fermés ; les ouvriers insoumis sont déportés. Peine perdue, à l'Hôtel de Ville de Tourcoing, un



M. Eugène Mathon, Député Régional de la Croix-Rouge pour le Nord. (Cl. Chéri-Rousseau)



De gauche à droite : Mme Eugène Mathon, Présidente de la Section de Roubaix de la S. S. B. M., et Mme Cabaud, née Mathon ; Mme de Laubier, Directrice de l'Œuvre des Aveugles et des Mutilés, à Roubaix (Photo Fred. Shettle, Roubaix) ; Mme Vanoutryve, Vice-Présidente du Comité de la Croix-Rouge de Roubaix.



La rigueur de l'hiver avait privé les familles du moyen de faire cuire les aliments et de faire la lessive. La Croix-Rouge créa « La Cuisine pour tous » (à droite), où quatre mille personnes se restauraient à l'aise, et « La Blanchisserie pour tous » (à gauche), où plus de 100.000 kilos de linge furent lessivés pendant l'occupation.



M. l'abbé Pinte (Cl. Shettle).

M. Willot.

M. Firmin Dubar. (Cl. Shettle.)

officier Allemand somme M. Dereux, secrétaire de la Mairie de Linselles, d'inviter ses administrés à fabriquer de la toile à sacs : « Comme représentant du Maire et comme Français, scande-t-il, il m'est interdit de me rendre aux injonctions de la Kommandantur. Emprisonnez-moi, emmenez-moi en Allemagne, fusillez-moi, jamais je ne céderai à ce que vous me demandez là ».

Ainsi donc, municipalités, patrons d'usines et ouvriers, les uns instinctivement, les autres, le code international en main, se sont insurgés contre les prétentions allemandes, au risque de plus graves représailles.

L'attitude héroïque des habitants de Roubaix et de Tourcoing, la somme de dévouement dépensée dans les quelques œuvres rappelées ici, auraient désarmé un ennemi doué de quelque générosité. Ce serait mal connaître l'Allemand que de l'en supposer capable. Jusqu'à la dernière minute, le vandalisme et la cruauté ne se sont pas démentis : la mise à sac des usines, les inutiles dévastations commises au départ, sont le digne couronnement du régime d'occupation. Une seule chose n'a pu être détruite : le moral de la vaillante population et sa foi dans les destinées de la patrie.

PREMIER ENVOI D'OTAGES. — La Kommandantur de Roubaix menace d'envoyer en Allemagne, la municipalité, des membres du Clergé et des Industriels, si satisfaction ne lui est pas donnée.

131 otages sont expédiés à Gustrow, en Allemagne, où ils demeurent six semaines. Mais l'autorité allemande cède et n'insiste plus.

DEUXIÈME ENVOI D'OTAGES. — Le 1^{er} novembre 1916, l'autorité militaire allemande prévient dans la matinée vingt messieurs et neuf dames, d'avoir à se rendre à la Kommandantur à 4 heures, avec des bagages pour être envoyés en Allemagne, à titre de représailles contre le gouvernement français ; mêmes mesures étaient prises dans toutes les villes occupées. Après avoir séjourné les six mois d'hiver dans les baraquements d'un camp de prisonniers à Holzminden, les otages reviennent.

Les noms des otages sont :

MM. Joseph Pollet, 25, bd Gambetta, vice-président de la Croix-Rouge ; Joseph Wibaux, 16, rue du Manège ; Jean Cavois, 54, boul. de Paris ; V. Caille, 67, rue Nain, décédé ; Charles Toulemonde, 52, rue Dammartin, membre de la Croix-Rouge ; Paul Toulemonde, 54, rue Dammartin, membre de la Croix-Rouge ; Henri Prouvost, 51, rue du Grand-Chemin, décédé ; Albert Vernier, 6, rue Mimerel ; Edouard Motte, 64, boul. de Paris ; Edouard Meillassoux, 308, Grande-Rue ; Auguste Lepoutre, 35, rue Pellart ; Louis Lepoutre, 1, rue de la Fosse-aux-Chênes ; Maurice Prouvost, 3, rue Henry-Bossut ; Fernand Carissimo, rue de Beaumont, maladie de cœur ; Georges Wattel, 84, boul. de Paris ; Auguste Pennel, 65, rue du Curoir, très malade ; Fl. Bayart, 33, rue de Lille ; Amédée Prouvost, 115, boul. de Paris, très malade ; Paul Delemasure, 150, rue du Collège ; Louis Leclercq, rue Saint-Georges.

Mmes Desfontaines, Grand-Place, mère de 10 enfants ; Albert Bouvy, 48, rue Neuve, 60 ans ; Vve Achille Delattre, 30, rue Neuve, membre de la Croix-Rouge ; Joseph Pollet, 25, boul. Gambetta, membre de la Croix-Rouge ; César Desrousseaux, 8, rue Pauvree ; G. Heyndrickx Bossut, rue du Tillenl, 66 ans, décédée en arrivant en Suisse ; Eugène Mathon, 114, boulevard d'Armentières, présidente de la Croix-Rouge ; Edmond Ternyck, rue de Barbieux, membre de la Croix-Rouge ; Florimond Bayart, 33, rue de Lille.

TROISIÈME ENVOI D'OTAGES. — Le 6 janvier 1917 les Allemands recommencent l'opération, ils annoncent à l'avance qu'ils iront jusqu'aux limites extrêmes de ce que commande l'humanité. Les dames sont envoyées à Holzminden, comme l'année précédente. Voici leurs noms :

Mmes Desbonnets, J. Courouble, de Bois Hébert, Ed. Cau, Duthy, Sévrin, Lanlert, Strat, Roger Grimontprez, Ch. Huet, Fl. Bayart.

Mais les hommes sont expédiés à Milejgany où ils sont placés dans des conditions telles que, après six semaines, sur les nombreux otages réunis dans une même grange, plusieurs sont morts.

Voici les noms de ces otages : MM. Goubé, Lepers, Chatteley, Catteau, Frey, de Brabander, I. Gauthier, Louis Delescluse, Bonami Wibaux, Carlos Dassonville, Docteur Lepoutre, Georges Lehoucq.

L'annonce de l'arrivée d'un officier espagnol met seule un terme à ces horreurs, les otages sont ramenés de Milejgany à Roon (près Villa).

L'OISEAU DE FRANCE. — Roubaix parvient à renseigner les envahis eux-mêmes sur les faits du dehors. Cette épopée vaut d'être racontée.

M. l'abbé Pinte, professeur à l'Institut technique roubaixien, possédait un petit appareil de radiotélégraphie, à l'aide duquel, le 28 octobre 1914, c'est-à-dire quinze jours après l'entrée des Allemands à Roubaix, sous l'angoisse démoralisante d'un silence savamment entretenu sur les

événements bouleversant le pays, il eut la joie immense de prendre le premier communiqué français de la Tour Eiffel.

Dès lors, les nouvelles polygraphiées à de rares exemplaires, sont communiquées à quelques personnalités, au Préfet, à l'Evêque, à M. Dron, sénateur, à M. Calmette, à M. Leufant. Mais ce résultat ne satisfait pas complètement l'opérateur. Il y a, dans le laboratoire de la rue du Vieil-Abrevoir, un excellent ami de l'abbé, M. Joseph Willot, docteur en pharmacie, professeur à la faculté catholique de médecine, qu'il enthousiasme à l'idée de fonder un vrai journal. MM. Paul Delemasure et Dubar complètent un Comité et voici l'*Oiseau de France* créé.

Réalisation ardue. Il faut dissimuler l'antenne, trouver une presse, déjouer la surveillance des enquêteurs allemands qui ont l'éveil, distribuer les exemplaires dans des tubes de pharmacie... tout marche à souhait.

Le journal comprendra parfois plus de 20 pages remplies de renseignements militaires et d'extraits de la presse française, ornées de dessins humoristiques ou dramatiques dus au crayon de M. Soubricas.

Mais ce n'est pas assez : pourquoi ne pas faire profiter Lille des précieuses informations de l'*Oiseau de France*? Le Comité de la rue du Vieil-Abrevoir décide donc la création pour le chef-lieu de *Patience*, sœur brillante de la feuille de Roubaix. La fusion ne tardera pas à se produire.

Pourquoi fallut-il qu'un traître découvrit l'imprimerie clandestine par un rusé subterfuge, et livrât l'abbé Pinte à la vindicte allemande. Arrêté le 21 octobre 1916, il était écroué à la maison centrale de Loos, puis transféré à la geôle horrible de Roubaix où MM. Willot et Dubar ne tardaient pas à le rejoindre. Les trois amis se virent condamnés le 12 avril 1917, à dix ans de réclusion, et sept de leurs collaborateurs à des peines variant de trois mois à deux mois de prison. M. Willot succomba aux mauvais traitements subis dans la forteresse de Reinbach. Mme Dispa mourut pendant sa détention.

Tous les « envahis », qui, pendant deux années, trouvèrent dans les journaux imprimés à Roubaix le communiqué évocateur des chères espérances, les articles qui parlaient longuement de la Patrie, rendront hommage à MM. Dubar, Pinte et Willot, trois bons serveurs de la France, dont, aux heures de silence et d'angoisse, ils exaltèrent magnifiquement l'âme.

Une autre association secrète opérant à Roubaix rendit d'inappréciables services : le *Journal Officiel* du 30 octobre 1920, enregistrant la nomination de M. René Wibaux au grade de Chevalier de la Légion d'honneur, en explique le but « Titres exceptionnels » : Pendant la guerre a aidé de nombreux civils et militaires à regagner, par la Hollande, la France libre. De ce fait, a été arrêté et déferé aux tribunaux militaires allemands, qui, après plusieurs mois de prison préventive, le condamnèrent à deux ans d'emprisonnement.

M. Wibaux avait pour collaborateurs dans cette périlleuse mission MM. Jaquet, Maertens, de Coninck, tous trois tombés sous les balles allemandes, Victor Caille, Julien Bruneel, Vanquaethem, qui mourut des suites des mauvais traitements subis, en compagnie de M. Wibaux, dans la prison de Clèves, Raymond Daniel et Séverin.

Cette organisation était centralisée à Bruxelles, entre les mains de M. Willems, secrétaire de la mairie, qui se chargeait de conduire en Hollande les évadés de Roubaix.

Le passage de la frontière belge était périlleux. Bien des Tourquennois en firent la triste expérience. On voyait parfois des bandes de malheureux accompagnés de soldats, baïonnette au canon, traverser la ville pour se rendre à la prison. Ces pauvres gens, la plupart des femmes et des enfants, étaient des « forceurs » ; on donnait ce nom à ceux qui « forçaient » la frontière, pour aller chercher des denrées, soit pour leur consommation, soit pour la vente.

Quand les Allemands eurent établi un cordon de troupes à la frontière, un certain nombre de « forceurs » payèrent de leur vie cette infraction aux défenses de la Kommandantur. Citons des noms : 27 juillet 1915, Devernay, Zélia, 20 ans ; Keudt, Jeanne, 21 ans ; 28 juillet 1915, Venchme Cyrille, 34 ans ; 29 juillet 1915, Croquison, Joseph, 28 ans ; Dannels, Charles, 19 ans ; Mathon Alphonse, 17 ans ; 22 octobre 1915, Petit Clotilde, 16 ans ; 7 janvier 1916, Liétard, 15 ans.

L'APRÈS-GUERRE. — Enfin le 15 octobre 1918 vint la libération tant attendue. Mais tout était à faire, la population affaiblie par les privations de toutes sortes avait besoin de secours, les usines paralysées par les réquisitions et les destructions de matériel ne pouvaient donner du travail. Pour soulager toutes ces misères, M. Louis Watine, demeuré sur la brèche, va organiser les secours avec toutes les œuvres étrangères et françaises.

Une place toute spéciale doit être réservée au



M. René Wibaux (Cl. Gevaert).

Comité de la Fraternelle des Régions Dévastées organisé également par les soins de la Croix Rouge de Roubaix. Cet important Groupement comprenait 46 communes de l'ancienne ligne de feu : Comines, Vervicq, Halluin, Quesnoy, etc... avec une population de 305.000 habitants.

Grâce aux libéralités de la Croix Rouge Américaine, du Comité Américain Duryea, du Comité France-Amérique, de la Croix Rouge Britannique dont il avait su gagner la confiance, M. Watine put leur distribuer depuis l'armistice pour plus de 12 millions de dons en nature : vêtements, linge, articles de cuisine, maisons démontables, etc.

Alors que précédemment les dons de toute nature devaient être remis gratuitement aux familles nécessiteuses des Régions Dévastées, les Comités précités, afin de prolonger davantage l'effet de leur intervention, décidèrent que désormais les marchandises en question seraient mises en vente à 50 % de leur valeur réelle.

Et tandis que la Croix Rouge Américaine estimait préférable d'employer l'argent provenant de ces ventes à faire l'acquisition d'objets de première nécessité, tels que des layettes, des batteries de cuisine, etc... pour les répartir dans les localités qui avaient produit cet argent, le Comité Duryea et le Comité France-Amérique préconisaient l'utilisation de ces fonds à des réparations d'un caractère général, s'adressant à la masse comme celles des églises, écoles, etc... afin d'encourager les populations à rentrer chez elles.

Les distributions furent donc organisées selon ces instructions et chacun s'en montra très satisfait.

Désireux de laisser un souvenir durable de leur passage parmi nous, la Croix Rouge Américaine avant de quitter la France procéda à l'installation complète d'un dispensaire à Quesnoy et le Comité Duryea s'inscrivit comme Membre Protecteur de la Fondation François Roussel.

À Roubaix également les différentes œuvres organisées au cours de l'occupation, se transformant, après la libération en Fédération devinrent : l'Aide aux veuves et aux orphelins de la guerre réunissant 2.000 veuves environ et plus de 3.000 orphelins — les Pupilles de la nation — les Caisses dotales pour garçons et fillettes — le Placement des enfants débiles à la campagne — les expositions et la vente de travaux d'aveugles et de mutilés — les Brassards rouges — les Prisonniers civils — la Recherche des disparus — l'Œuvre des layettes — l'Œuvre de la laine pour remplacer les matelas enlevés — recherche des bagages égarés en Belgique (30.000 kilos furent ainsi retrouvés et rendus à leurs propriétaires) — Jardins pour tous — l'Œuvre du Prêt du Couchage — la Banque populaire — le Mouvement Familial avec l'organisation du concours des grandes familles du Nord aux armées et la constitution des unions de familles nombreuses du nord de la France.

Au cours de l'occupation, une association, dénommée Familia, se constituait sous la présidence de M. Eugène Mathon, pour organiser l'allocation familiale aux familles nombreuses et commençait à fonctionner dès la réouverture des usines.

Cette association, d'abord limitée à 30 industriels, en compte plus de 300. Au 31 décembre 1922, elle avait distribué 31 millions aux pères de famille.

L'occupation a vu bien des souffrances, mais bien des dévouements, elle a cimenté l'union entre les différentes classes de la population, elle a été le germe d'œuvres généreuses qui continuent encore maintenant à répandre leurs bienfaits.

MESURES PRISES PAR LA CHAMBRE DE COMMERCE DE ROUBAIX, POUR ATTÉNUER LA MISÈRE DES FAMILLES OUVRIÈRES.

Le 3 août 1914, à l'instigation de la Chambre de Commerce, les représentants des divers Groupements industriels de Roubaix se réunissent, en vue d'étudier les moyens nécessaires, pour faire face dans toute la mesure possible, aux difficultés résultant pour leurs ouvriers de l'état de guerre.

La résolution prise dans cette réunion fut communiquée au Maire le 5 août 1914.

Le lendemain 6 août, la Chambre de Commerce désignait quelques-uns de ses membres, pour faire partie des Commissions municipales suivantes :

- 1^o Commission de souscription organisée par la Municipalité, en vue de venir en aide aux familles nécessiteuses ;
- 2^o Commission municipale d'alimentation pour combattre le fléau de l'oisiveté et de ses conséquences. Chacun s'employait à Roubaix, à assurer la marche de l'industrie.

Malheureusement, le manque d'argent constituait un obstacle sérieux aux efforts qui étaient faits dans ce sens.

Le 12 août 1914, la Chambre de Commerce signale cette situation au Ministre du Commerce et le prie d'intervenir auprès de la Banque de France, afin d'obtenir qu'elle accorde les plus grandes facilités au Commerce et à l'Industrie, pour les avances et l'escompte du papier.

Une circulaire du Ministre du Commerce, du 27 août 1914, invite la Chambre de Commerce à assurer la prompte reprise du travail.

Il lui est répondu, le 9 octobre suivant, que la Chambre n'a pas attendu cette circulaire pour agir et qu'elle est heureuse de constater que sa voix a été entendue partout où cela a été possible. La Chambre ajoute, toutefois, que pour diverses raisons, le maintien d'activité n'a pu s'étendre à toutes les usines et qu'il n'a été que partiel dans les établissements restés ouverts. — On ne peut dit-elle au Ministre, espérer une amélioration à cette situation, tant que les moyens de transport feront défaut pour Roubaix qui se trouve dans la zone des armées.

Le 7 septembre 1917, elle demande à la Municipalité d'intervenir auprès de la Kommandantur, en vue d'obtenir l'assainissement des locaux qui servent de prison civile, rue de l'Hospice et qui sont d'une malpropreté repoussante.

OCCUPATION DE ROUBAIX. — PREMIERS OTAGES ET PREMIÈRES SANCTIONS.

À leur arrivée à Roubaix, mi-octobre 1914, les Allemands s'emparèrent d'un certain nombre de personnalités roubaisiennes et les emmenèrent comme otages à Roncq, où elles furent retenues pendant quelques jours. Après quoi, un service permanent d'otages fut assuré à la Mairie de Roubaix. — Une quantité considérable d'habitants, et parmi eux les membres de la Chambre de Commerce, furent appelés successivement, pendant de longs mois à servir d'otages.

Les murs furent couverts d'affiches pleines de menaces pour les habitants.

Une contribution de guerre de 5.300.000 francs fut infligée à la ville ; elle devait être payée dans un délai de cinq jours, en numéraire ou en billets de la Banque de France, et cela sous menace de sévères représailles.

La population fut, en outre, mise en demeure de fournir chaque jour des denrées alimentaires et des denrées fourragères, en même temps qu'elle subissait une réquisition générale des automobiles, bicyclettes et objets divers.

La Municipalité prit ses dispositions pour assurer ces fournitures et l'exécution de ces réquisitions, mais se croyant dans l'impossibilité de payer la contribution de guerre, dans le délai imparti, elle fit appel à l'aide de la Chambre de Commerce pour sortir d'embarras.

Le Maire vint en personne faire cet appel à la Chambre de Commerce dans une réunion qu'elle fit à ce sujet le 16 octobre 1914.

La Chambre de Commerce déféra à la demande du Maire et s'employa à seconder la Municipalité, pour réunir les fonds destinés à couvrir la contribution de guerre. Entre autres moyens, elle demanda au Clergé, par l'intermédiaire de Monseigneur Berteaux, Doyen de Saint-Martin, d'exhorter les fidèles à faire tout leur devoir en la circonstance.

Son appel fut entendu et exécuté.

LA SAISIE DE L'ENCAISSE DE LA BANQUE DE FRANCE.

La Banque de France fut l'une des premières victimes de l'Armée allemande à Roubaix. Tout son encaisse de Roubaix et de Tourcoing, s'élevant à la somme totale de 4.309.465 fr. 46 fut enlevé le 15 octobre 1914.

Les Maires et Présidents des Chambres de Commerce de Roubaix et Tourcoing et les Administrateurs de la succursale de la Banque de France protestèrent contre cette saisie qui constituait une infraction aux lois de la guerre. — Ils intervinrent auprès du général commandant le 13^e corps Wurtembergeois.

Celui-ci décide que les fonds de la Banque de France faisant partie de la propriété privée ne seront pas saisis, mais il se réserve de faire faire l'examen des livres.

Quelques jours après, les protestataires étaient avisés que la saisie était maintenue, sous le prétexte que la Banque de France encaissait tous les impôts, taxes, contributions directes et indirectes, etc., versés pour le Trésor Public aux différentes autorités. Cette réponse donnait lieu, le 14 décembre 1914, à une nouvelle et pressante protestation signée des maires et présidents des Chambres de Commerce de Roubaix et de Tourcoing et des administrateurs de la Banque de France. Les protestataires renouvelèrent la déclaration que les fonds saisis étaient la propriété de la Banque de France, établissement de qualité privée, fonctionnant avec des capitaux appartenant exclusivement à des particuliers.

Pendant que se poursuivaient les démarches et correspondances ayant pour but le remboursement des fonds saisis, un incident dépeignant bien la mentalité allemande, se produisit entre l'expert allemand et le directeur de la Banque de France.

« Quelque peu gêné par la décision de remboursement prise par le général commandant le 13^e corps d'armée Wurtembergeois et que le directeur de la Banque de France avait entre les mains, l'expert allemand chercha à s'en emparer par la ruse.

Il demanda communication de cette décision au directeur de la Banque de France qui la lui fit voir, à titre de renseignement.

Il s'en saisit et ne voulut plus la restituer.

Informé de cet incident malhonnête, la Kommandantur ne crut pas pouvoir se dispenser d'ordonner cette restitution.

Mais les fonds saisis restèrent entre les mains des Allemands.

Le 5 janvier 1915, les Chambres de Commerce de Roubaix et de Tourcoing portèrent la question devant le Consul des États-Unis et devant le Consul d'Espagne avec prière d'en informer leurs Gouvernements.

Le 18 janvier 1915, M. le Préfet était à son tour, mis au courant de cette affaire par la Chambre de Commerce de Roubaix.

LES RÉQUISITIONS.

Par lettre du 6 novembre 1914, la Chambre de Commerce signale au Préfet les premiers enlèvements de textiles, par les troupes allemandes. MM. Wibaux-Florin et Etienne Motte sont dépouillés d'une grande quantité de cotons bruts.

D'autres filatures de coton sont menacées du même sort. La Société Anonyme de Peignage, rue du Collège, se voit alléger de la moitié de son stock de laine brute. Des produits fabriqués sont enlevés de la maison Lefebvre et Bastien.

Une affiche apposée sur les murs de Roubaix et signée du commandant Hoffmann invite tous les fabricants et dépositaires à présenter dans les trois jours la liste exacte de toutes leurs matières brutes et de tous leurs produits fabriqués ou en fabrication.

La Chambre de Commerce sollicite l'intervention préfectorale pour enrayer l'exécution de cette mesure.

Le 14 novembre 1914, la réquisition des stocks d'huile dans les filatures de laine est ordonnée. Le 16 novembre 1914, la Chambre de Commerce informe le Préfet que la situation s'est aggravée pour les industriels et commerçants ; ce n'est plus seulement la moitié des approvisionnements de quelques-uns d'entre eux, mais l'ensemble des approvisionnements de tous qui est visé et qui va être enlevé en quelque état que se trouvent les marchandises et quelle qu'en soit la nature.

Les opérations se font dans des conditions tellement anormales que toutes sortes de difficultés sont à prévoir pour le moment des règlements de compte. Les délégués allemands civils et militaires ne font pas plus constater le poids des marchandises enlevées qu'ils n'acceptent d'en connaître le prix. La Chambre de Commerce tient le Préfet au courant de la situation — les enlèvements de laine et de coton se poursuivent sans relâche. — Ne pouvant obtenir des Allemands les justifications nécessaires, en ce qui touche les enlèvements opérés, les intéressés sollicitent du Tribunal de Commerce la désignation d'experts qui procèdent à l'évaluation des marchandises réquisitionnées.

Les réquisitions ont atteint tour à tour les matières premières et les produits fabriqués, elles n'ont cessé que lorsqu'il n'y a plus rien eu à prendre.

Malgré les difficultés rencontrées, la Chambre de Commerce s'est attachée à établir à différentes époques, la statistique des réquisitions. La première situation qu'elle pouvait porter à la connaissance du Préfet est du 13 avril 1915. Elle relève le chiffre de 107 millions.

Le 20 septembre 1917, la Chambre de Commerce prévient le Préfet que les fabricants d'ameublement et de tapis, après avoir été dépouillés de leurs matières premières et produits fabriqués et d'une partie de leur matériel, sont à la veille de se voir enlever leurs échantillons qui constituent leurs collections de nouveautés.

Ces collections sont artistiques, elles s'accroissent chaque année et forment pour chaque maison un véritable musée artistique de valeur inestimable et qui ne peut se reconstituer.

La perte de telles collections annulerait les énergies intellectuelles de plus d'un demi-siècle et correspondrait à la destruction des maisons créatrices.



M. François Roussel.

Le Président, M. F. Roussel, s'élève énergiquement auprès de l'autorité allemande, contre une telle mesure. Ses efforts furent couronnés de succès.

La dernière statistique que la Chambre ait pu établir date du 30 avril 1917, pour les réquisitions allemandes. Elle accusait le chiffre de 441.955.004 fr. 77. Ce chiffre hélas devait être bien inférieur à la réalité.

FERMETURE DES USINES ET DESTRUCTION DU MATÉRIEL

Le 15 janvier 1915, la Chambre de Commerce prévient le Préfet que l'interdit frappant certaines usines de Roubaix, a été étendu à toutes les fabriques, et que par suite aucune d'elles ne saurait songer à reprendre le travail, sans l'autorisation formelle de la Kommandantur. Elle signale, certains symptômes qui lui font craindre une menace d'enlèvement ou de destruction du matériel industriel.

Le 6 mars 1915, la Chambre de Commerce intervient auprès de l'administrateur civil allemand, à Valenciennes, contre la réquisition des tours des ateliers de construction mécanique et elle appelle l'attention du Consul des États-Unis contre ces enlèvements; le 30 août 1917, elle entretient à nouveau le Préfet de la situation du matériel industriel.

Plusieurs établissements viennent d'être dépouillés de leurs machines qui ont été démontées au préalable avec le plus grand soin. On remarque que ces établissements sont de création récente et disposent d'un matériel moderne et perfectionné.

Le 30 octobre 1917, la Chambre apprend qu'une équipe de 100 hommes, prisonniers russes, s'est rendue à la filature de coton Dillies frères pour y détruire tout le matériel. Son Président M. F. Roussel intervient auprès de l'autorité allemande et la démolition des machines est suspendue.

FERMETURE DE LA CHAMBRE DE COMMERCE

Le 29 avril 1915, estimant sans doute que la Chambre de Commerce de Roubaix dit trop facilement ce qu'elle pense, les Allemands lui interdisent de se réunir, sous peine de deux ans de prison et 10.000 marks d'amende pour les contrevenants.

Elle n'en a pas moins continué à suivre les faits et gestes allemands et à en faire l'objet de protestations, chaque fois qu'ils se sont produits.

Pendant toute la durée de l'occupation, elle a été sollicitée ou mise en demeure par l'autorité militaire allemande en vue d'obtenir des renseignements économiques intéressant particulièrement la ville. Elle s'est toujours refusée à les fournir. Aussi, c'est la raison pour laquelle elle a subi tant de tracasseries pendant quatre ans.

En avril 1915, elle a été soupçonnée d'entretenir un service de correspondances avec la France. Son secrétaire général, M. Sayet, a été arrêté. Une perquisition dans les bureaux a eu lieu en présence de trois officiers et par douze soldats; elle n'a donné aucun résultat. Malgré cela, la fermeture de la Chambre s'en est suivie.

Le 20 mars 1918, la Chambre de Commerce a été invitée par l'autorité allemande à lui faire connaître les maisons industrielles ou commerciales du centre, appartenant entièrement ou partiellement aux Anglais. Elle a répondu qu'elle n'était pas qualifiée pour donner ces renseignements; à la suite de ce refus, les scellés ont été apposés sur toutes les portes du Secrétariat de la Chambre de Commerce, d'où le personnel avait été expulsé, puis, après trois ou quatre jours, les scellés ont été levés et aucune perquisition n'a été faite: le bluff allemand n'avait pas donné de résultat.

TOURCOING



M. Dron, Sénateur du Nord, Maire de Tourcoing pendant l'occupation, détenu par l'autorité allemande, de Mai à Novembre 1918. (Cl. Manuel.)

COMME dans toute la région occupée, l'autorité allemande était représentée à Tourcoing par une délégation permanente: la Kommandantur. A sa tête, se trouvait le baron (Freiherr)



Evacués de la ligne de feu arrivant à Tourcoing.

Von Tessin, que l'on disait appartenir à une famille protestante émigrée à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes. Cet homme était absolument sans valeur.

A ses côtés avait été placé un lieutenant du nom de Gunsser; âgé d'une cinquantaine d'années, celui-ci était doué d'une intelligence très vive et très pénétrante, d'une activité de fer, d'un sens diplomatique très développé, d'un dévouement absolu aux ordres reçus; il était animé du désir constant de les outrepasser.

Toutes les questions administratives, particulièrement celles relatives aux contributions de guerre ont été étudiées, mises au point par lui. Il disait couramment que la ville était le *banquier* de la Kommandantur.

Gunsser avait coutume de protester de sa sollicitude pour la population qui, en fait, était sous sa puissance. Pourtant, jamais il ne l'a défendue, comme c'était son devoir, vis-à-vis de l'autorité supérieure, pour obtenir une atténuation aux exigences de tout ordre que celle-ci lui notifiât.

Arrivé à Tourcoing avec les galons d'oberleutnant, Gunsser a reçu sur place, au cours de la guerre, et sans jamais aller au front, sa promotion au grade de capitaine, et la croix de fer.

Sous ses ordres se trouvait le lieutenant Birklein, qui ne tarda pas à obtenir une bonne réputation pour la bienveillance qu'il témoignait aux habitants qui se trouvaient dans l'obligation de recourir à la Kommandantur. C'est vraisemblablement par jalousie que Gunsser provoqua le départ de Birklein pour l'Italie, à la suite du succès passager de l'offensive autrichienne, en octobre 1917.

Le service de la police allemande et celui du bureau du travail, qui resteront tous deux célèbres par leurs vexations, leur partialité, on peut dire sans exagération leur cruauté, étaient sous la responsabilité effective du capitaine Burekstummer.

Grand, montant bien à cheval, Burekstummer était très infatué de sa personne, et tout respirait en lui l'importance de ses fonctions. Il était, lui aussi, extrêmement autoritaire et avait à ses côtés, détenu par l'autorité allemande, de

des hautes œuvres, un certain Samuel, qui aurait été marchand de dentelles à Bruxelles. Cet individu était extrêmement dangereux; d'un flegme et d'une froideur imperturbables, il avait tout de l'espion, et la duplicité du regard et le silence perpétuel.

On peut signaler, comme haut fait d'armes du capitaine Burkstummer et du Conseiller de guerre Steidl, le fait d'avoir fait condamner, sans autre témoignage que celui de la tenancière d'une maison borgne, un sous-brigadier de police à six mois de prison, pour avoir dit (ce qui est faux), en présence d'un soldat allemand, une grosse injure à l'égard de l'armée.

Le capitaine Burekstummer aurait pu s'enquérir de la valeur morale de ce sous-brigadier de police, demander à voir son dossier, se rendre compte si les propos incriminés étaient véritables ou non. Il préféra faire sciemment une chose injuste, dont il est responsable, lui et le conseiller de guerre Steidl.

Le capitaine Burkstummer a aussi toute la responsabilité du bureau du travail. C'est lui qui était le chef direct de l'escouade de bandits constitués par Thomas, Willy Ellinger, Brumo. Lui, le capitaine Gunsser, le Commandant, connaissaient les injustices, les mauvais traitements, la partialité révoltante dont faisaient preuve Thomas et sa bande.

On donnait l'ordre à la Kommandantur de recruter de force un certain nombre d'ouvriers pour les envoyer dans telle ou telle région, notamment dans



Une prise d'armes devant l'Hôtel-de-Ville, à Tourcoing.



Evacués de la ligne de feu arrivant à Tourcoing.



Prisonniers civils conduits à la gare de Tourcoing.



M. Léon Manaut, Vice-Président, M. Léon Monnier, Président (Cl. Dinnequin, Tourcoing) et M. Georges Lombard, Trésorier de la Croix-Rouge de Tourcoing.

les forêts des Ardennes. Burckstummer communiquait l'ordre à Thomas, et Thomas exécutait, on sait trop comment... Il convoquait à tort et à travers, il exemptait les gens qui pouvaient payer, les maris ou les frères des femmes dont il escomptait les faveurs possibles, mais jamais il n'avait de considérations pour la faiblesse physique. C'est ainsi que, sciemment, avec la complicité du médecin de la Kommandantur, qui ne regardait même pas les hommes, il a envoyé à la mort une quantité considérable de Tourquennois. Il frappait particulièrement dans la jeunesse, afin de mieux ruiner la race.

Jamais, au cours de l'occupation, l'autorité allemande ne trouva à recruter des ouvriers s'embauchant spontanément. Lasse de la résistance obstinée des habitants elle instaura, à Tourcoing, comme dans divers autres centres du Nord, des bataillons de travailleurs forcés.

Convoqués à la Kommandantur pour des motifs futiles ou enlevés de force chez eux, les intéressés étaient transportés dans les Ardennes où ils formaient des camps de forçats. Ils portaient au bras gauche un brassard avec les lettres fatidiques Z. A. B. suivies d'un numéro (Zivil arbeiter bataillon) (bataillon d'ouvriers civils).

Les malheureux déportés dans ces conditions furent soumis aux traitements les plus abominables et l'on conserve encore comme des preuves accablantes des restes des infectes bouillies, du pain puant qu'on leur donnait en nourriture.

Soumis à un travail très rude et à la discipline du bagne, beaucoup de ces braves gens contractèrent des maladies de poitrine et un grand nombre d'entre eux trouvèrent la mort dans les camps de représailles.

Tous les quinze jours, on leur accordait une permission pour leur permettre de venir expliquer à leurs parents et amis terrorisés ce qu'il en coûtait de ne pas être un serviteur aveugle des destinées de la patrie allemande.

Le souvenir des Z. A. B. restera inscrit en lettres de sang dans la mémoire de tous ceux qui ont vécu ces heures terribles.

A la déportation des hommes, l'autorité allemande jugea bon d'ajouter celle des femmes. Il n'y a rien d'exagéré dans les récits que l'on a fait du transport dans les Ardennes de jeunes filles de Tourcoing et de la région.

En avril 1916, les vendredi et samedi de Pâques, à 3 heures du matin, la soldatesque cerna les rues, frappa aux portes de toutes les maisons, exigea que toutes les personnes habitant sous le toit se présentassent au seuil de leur demeure. Au hasard, les officiers chargés de cette haute besogne rafièrent jeunes gens et jeunes filles de toutes conditions.

Après les avoir parqués sans abri sous une pluie torrentielle, ils les expédièrent dans les villages désertés des Ardennes et laissèrent les femmes sans défense contre les soldats et les trainards. Ce n'est qu'au cours de l'autonomie suivant que les Allemands se décidèrent à autoriser les femmes à revenir un peu à la fois dans leurs foyers.

Cet exode incompréhensible, qui rappelle les migrations forcées de l'antiquité, restera une des taches indélébiles de l'occupation allemande.

Ajoutons que les Allemands ont réinstauré à Tourcoing, au cours de la grande guerre, la torture de la question. Des hommes, accusés d'avoir fabriqué ou utilisé de fausses cartes d'identité, ont été saisis à bras-le-corps par des gendarmes, leur dos et leurs reins furent mis à nu, et tandis que l'un d'eux tenait la tête, l'autre les pieds, un troisième les mains, le quatrième frappait à coups redoublés avec une matraque en caoutchouc sur le dos du malheureux, afin que, succombant à la douleur, il avoue le crime qui lui était reproché.

Des âmes sordides qui l'entouraient, Burckstummer connaissait tous les agissements. Jamais, il ne s'y est opposé. L'impression générale était que Burckstummer, Guisser et le Commandant avaient peur de Thomas, sans doute en raison de la puissance énorme que représentait cet espion d'avant la guerre, qui doit l'être en core...

En un mot, aucun des officiers de la Kommandantur, sauf peut-être Birklein, n'a fait son devoir au point de vue humain. Embusqués dans des postes sûrs, ils ont cherché avant tout à les conserver, et pour cela, ils ont fait du zèle à outrance.

En bien des circonstances, s'ils avaient écouté leur conscience (si elle existe), ils auraient pu, tout en suivant les instructions qui leur étaient données, éviter des deuils irréremédiables. Au contraire, ils les ont permis, ces deuils, ces ruines, et souvent, ils les ont provoqués.

De son côté, le Comité de la Croix-Rouge de Tourcoing s'était mis à l'œuvre sous la direction de son dévoué président, M. Léon Monnier, et grâce à l'activité et au dévouement de ce dernier, le Comité complétait ses cadres et s'employait auprès des autorités locales et des personnes influentes de la ville, pour obtenir leur concours généreux en vue de la préparation de l'hôpital que la S. S. B. M. de Tourcoing s'était engagée à tenir à la disposition du Service de santé.

Les concours vinrent nombreux, et, en peu de temps, les sections d'infirmiers et de brancardiers, que la mobilisation n'avait pas touchés, étaient prêtes à fonctionner, et l'hôpital Mac-Mahon installé dans les locaux du Collège de Tourcoing mis gracieusement à la disposition de la S. S. B. M. par M. l'Abbé Leleu, supérieur. Parallèlement, des groupes d'infirmières étaient formés sur l'initiative de Mlles Legrand et Lesne.

Après une visite des autorités militaires, l'hôpital Mac-Mahon était définitivement admis et désigné pour recevoir 50 blessés et 50 malades. Ce premier effort avait valu au Comité les félicitations du délégué régional qui demandait de poursuivre sans tarder la création de nouveaux hôpitaux. Grâce aux libéralités de la population tourquennoise, ces autres hôpitaux furent rapidement organisés : dans un local de la rue des Poutrains, mis gracieusement à la disposition du Comité par M. Félix Masurel, était créé l'hôpital Faidherbe, sous la direction de M. Léon Manaut, vice-président de la S. S. B. M., et de MM. Maurice Caulliez et Pierre Pollet-Bonnel, industriels ;

M. Emile Tiberghien prenait la direction de l'hôpital installé dans la clinique des Sœurs Augustines, rue de Roubaix ;

A Mouvaux, la Société civile de Notre-Dame du Hautmont offrait le vaste établissement qu'elle possède ; après les démarches nécessaires effectuées auprès du séquestre, la S. S. B. M. y installait l'hôpital Galiffet avec 150 lits et sous la direction de M. Louis Beuque, M. Edmond Masurel, et M. et Mme Prouvost-Masurel.

Nous étions à fin août.

Le corps médical, avec un empressement patriotique et humanitaire au-dessus de tout éloge, et malgré l'absence de nombreux collègues mobilisés, avait organisé ces hôpitaux. M. le docteur Cateau avait accepté les fonctions de médecin chef et assurait le service chirurgical, MM. les docteurs Vanneufville et Carette étaient affectés à l'hôpital Mac-Mahon ; M. le docteur Bonte se chargeait de l'hôpital Faidherbe ; M. le docteur Delgrange de l'hôpital Négrier (clinique des Sœurs Augustines), et M. le docteur Tiberghien de l'hôpital Gallifet.

L'autorité militaire désignait M. le pharmacien Lecœuvre pour assurer le service pharmaceutique des hôpitaux.

Dès que ces dispositions furent prises, et sur l'ordre du Service de santé, M. Léon Monnier forma un convoi d'automobiles composé de 10 voitures mises à sa disposition par leurs propriétaires et fit procéder à l'évacuation des blessés qui encombraient les hôpitaux d'Arras et de Comblès. Ce convoi était placé sous les ordres de M. Léon Manaut qui, une fois de plus, dans cette mission délicate, sut montrer son esprit d'initiative, son énergie inlassable et son sang-froid.

Mais hélas, les troupes allemandes poursuivaient leur marche en avant et approchaient de notre région. Sur un ordre reçu d'évacuer sur l'arrière les blessés transportables, les automobiles se dirigent sur Dunkerque, emportant 78 blessés, sur les 95 qui étaient dans les hôpitaux de Tourcoing. Quelques jours après, l'envahissement de la ville étant imminent, le Comité de la S. S. B. M. reçut une circulaire de Mme la Présidente du Comité des Dames demandant que les infirmières restent à leur poste.

M. le docteur Calmette, inspecteur des Hôpitaux, donne l'ordre au personnel de la Croix-Rouge de rester dans les formations désignées.

Le 1^{er} novembre, les médecins allemands se présentent à l'hôpital Mac-Mahon et déclarent qu'au nom du Gouvernement allemand ils réquisitionnent les hôpitaux de la Croix-Rouge. Un an après, l'autorité allemande toujours soupçonneuse, décidait le remplacement des infirmières et infirmiers français par du personnel allemand. L'action de la Croix-Rouge était arrêtée.

Mais M. Léon Monnier, toujours suivi par un groupe de collaborateurs dévoués, orienta alors l'activité de l'organisation vers les œuvres de



Mme Joire, infirmière diplômée de la Croix-Rouge.

Mme René Lefebvre-Wattine, Vice-Présidente du Dispensaire. (Cliché L. Piccolati, Lille.)

Mme Joseph Legrand, Directrice du Dispensaire de la Croix-Rouge.

secours et d'assistance. La S. S. B. M. ne pouvait rester insensible à la détresse de la population malheureuse, privée de tout.

Sur l'initiative de M. Maurice Caulliez, membre du Comité, la S. S. B. M. créait l'Œuvre du Secours Tourquennois, ayant pour but de porter secours aux pré-tuberculeux, aux malades, aux miséreux, aux pauvres honteux. Mensuellement des distributions permises par les souscriptions de ceux de nos concitoyens qui obtenaient leur évacuation en France libre avaient lieu par les soins des Sœurs de Charité et des infirmiers. Cette œuvre, qui a fonctionné jusqu'en mai 1919, a secouru 217 familles formant un total de 1.436 personnes.

De même qu'à Roubaix, le combustible devenait rare et sa pénurie était telle que nombreuses étaient les familles où l'on ne pouvait même pas faire cuire les aliments : la S. S. B. M. décida la création d'un service de Soupes populaires. Sous l'active direction de MM. Lombard et Pollet-Bonnel, 100 réchauds à gaz furent installés, et 127 familles composées de 422 personnes purent mettre à profit cette institution indispensable.

D'autre part, en marge de la Croix-Rouge, et dès le commencement de la guerre, un groupe sanitaire avait été installé au Collège des jeunes filles où les professeurs du collège, des infirmiers et infirmières de bonne volonté rendaient de grands services.

Après le licenciement de ce personnel par l'autorité occupante, ce groupe d'infirmiers et infirmières s'était reconstitué sur l'initiative de M. Ley et s'ingéniait à venir en aide à la population civile réquisitionnée et aux évacués des localités voisines, dirigés sur Tourcoing.

En mai 1918, alors que les prisonniers anglais et français arrivaient nombreux, un Comité de Secours aux prisonniers fut constitué. Ce Comité était composé de MM. Léon Momier, Manaut, Bossuyt, Emile Tiberghien, Hippolyte Leroy, Joire, de la S. S. B. M., et de MM. Plipo-Maréchal, Ley et Yseux.

La présidence de ce Comité mixte avait été offerte à M. Romain Duquennoy, président du Tribunal de Commerce, qui déploya une rare générosité et un dévouement sans bornes jusqu'à la dissolution de l'œuvre qui eut lieu en juillet 1919.

L'évacuation de la région par les troupes allemandes amena bientôt à Tourcoing un nombre considérable de familles. Le Comité britannique et la Croix-Rouge américaine, désireux de soulager ces malheureux, envoyèrent de grandes quantités d'objets de première nécessité devant être distribués aux familles des réfugiés. La S. S. B. M. était chargée de la répartition qui se fit par les soins des infirmiers et brancardiers. Ce service, commencé le 15 janvier 1919, fonctionne encore : 52 distributions ont été faites à ce jour. Le nombre des familles réfugiées secourues, qui atteignait 853 en janvier 1919, est actuellement de 70.

L'ACTION DE LA CHAMBRE DE COMMERCE DE TOURCOING

Ceux des membres de la Chambre de Commerce qui, par leur âge, n'avaient plus à répondre à l'appel de la mobilisation, sont restés à leur poste d'honneur malgré les périls du séjour dans une ville ouverte durant une guerre dont on ne pouvait prévoir ni les rigueurs ni la durée.

Dès le début de l'occupation de la Ville par les Allemands, les membres de la Chambre de Commerce furent, à titre de notables, appelés à répondre de la sécurité de l'occupant.

C'est avec un serrement de cœur et les plus vives appréhensions qu'on vit enmener à Roncq comme otages M. Gustave Dron, sénateur, maire de la ville M. Georges Duvillier, qui faisait fonctions de président de la Chambre de Commerce, M. Romain Duquennoy, président du Tribunal de Commerce, un membre de la Municipalité. Tout était à redouter si la population, irritée par la brutale arrogance de la soldatesque allemande, perdait un instant son sang-froid.

Ce rôle périlleux d'otage, les membres de la Chambre de Commerce comme les juges du Tribunal de Commerce, les membres de la Municipalité ainsi que les membres du Clergé et les notables commerçants de la ville l'ont subi longtemps.

Malgré les tracasseries de tous genres, des perquisitions de policiers restées vaines d'ailleurs, les services de la Chambre de Commerce n'ont pas cessé un seul instant de fonctionner durant toute l'occupation. Toutes les pièces relatives aux réquisitions et enlèvement de machines, mobiliers, marchandises ont été enregistrées et authentiquées. Près de cent mille duplicata de documents ont pu être ainsi régularisés pour servir de justification aux indemnités de dommages. Lors de la libération, on évaluait à plus d'un demi-milliard (valeur 1914) l'importance de ces réquisitions et enlèvements.

Quant à l'action de la Chambre de Commerce, pendant la période troublée de 1914 à 1918, elle a été merveilleusement mise en lumière par une substantielle déposition à l'enquête de la justice militaire française, présentée par M. Hippolyte Scafabre, qui avait rempli, la dernière année de la guerre, les fonctions de Président, en remplacement de M. Georges Duvillier que son état de santé avait forcé d'évacuer.

Il est bon de reproduire les passages les plus suggestifs de cet important document :

« Sans s'arrêter aux molestations des personnes qui font l'objet d'une enquête spéciale, la Chambre de Commerce, a le devoir de signaler à la réprobation universelle les inqualifiables atteintes à la propriété privée. Il suffira, pour cela, de rappeler les faits dans l'ordre chronologique, nous en tirerons ensuite toutes déductions utiles.

« Le premier acte des envahisseurs, à leur entrée à Tourcoing en octobre 1914, fut d'investir l'Hôtel des Postes, afin d'y enlever non pas seulement des timbres-poste, cartes postales, etc..., considérés à tort ou à raison comme fonds d'Etat, mais aussi les valeurs ou chargements, appartenant aux particuliers. S'ils n'ont pas emporté, dans ce premier cambriolage, un gros butin, c'est grâce au sang-

froid et au courage du receveur des Postes qui réussit à dissimuler à leurs regards et mettre en sûreté une grande quantité de plis postaux prêts à être emportés.

« Simultanément des officiers allemands, la menace à la bouche, envahissaient les bureaux de la succursale de la Banque de France et y enlevaient, malgré les énergiques protestations du directeur, une somme de 2.154.466 fr. 54, sous prétexte que cette Banque était une Banque d'Etat.

« Ici se dévoile déjà la fourberie de la race teutonne.

« A la suite des réclamations présentées par les Présidents des Chambres de Commerce de Roubaix et de Tourcoing, par les Maires de ces villes, et par les Administrateurs et Censeurs de la Banque, au Général commandant en chef le corps d'occupation, celui-ci répondit par la note suivante datée du 16 octobre et notifiée au Maire de Tourcoing :

« Le Général commandant le corps d'armée a décidé que tous les fonds de la Banque de France faisant partie de la propriété privée ne seront pas saisis.

« Par un examen des livres, nous établirons la part qui est propriété d'Etat.

« Le Commandant en chef s'est réservé le droit de faire cet examen par un expert. Pour cette raison l'examen n'a pu être fait ce matin.

« Le 6 novembre 1914, la question étant demeurée sans solution, les Chambres de Commerce rappelèrent la promesse faite dans la note ci-dessus, au Général commandant le 13^e Corps Wurtembourgeois, en faisant remarquer que la confiscation de l'encaisse totale de la Banque avait mis les industriels, commerçants et banquiers dans l'impossibilité absolue de maintenir leurs établissements ouverts et de payer les salaires de leurs employés et ouvriers.

« A cette nouvelle réclamation, le général lieutenant S. Mentzels, inspecteur d'étape à Valenciennes, émit le 28 novembre cette étrange prétention :

« Selon les comptes qui ont été faits, les créances acquises à l'Etat en 1914 dépassent considérablement les sommes qui font l'objet de la saisie en question ; leur rétention par l'autorité allemande est par conséquent entièrement justifiée.

« Toutes les protestations ultérieures restèrent sans effet, malgré l'intervention officieuse du Consul des Etats-Unis. Par conséquent l'autorité allemande se mettait en contradiction notoire avec ses emphatiques proclamations. Le Commandant en chef de l'armée d'occupation avait placardé sur les murs, dès son arrivée, que la « propriété privée serait absolument respectée par les troupes allemandes ».

« Elle commettait, en outre, une première violation de l'article 46 de la Convention de la Haye : *L'honneur et les droits de la famille, la vie des individus et la propriété privée doivent être respectés, la propriété privée ne peut pas être confisquée.*

« Par ce premier acte d'illégalité, les Allemands s'étaient attaqués à une collectivité ; ils ne tardèrent pas à s'adresser aux individus.

« En effet, le 28 novembre, la Kommandantur allemande installée à Tourcoing, faisait placarder l'avis suivant qui n'était que la reproduction de l'affiche publiée à Roubaix, le 4 novembre :

« Toutes les fabriques et dépôts de matières brutes, fabriquées ou de produits fabriqués ou en fabrication, ont à présenter à la Mairie dans un délai de trois jours, une liste exacte de toutes leurs provisions.

« L'autorité militaire allemande ne prélèvera contre bon de réquisition qu'une partie des dites matières et produits si la fabrication peut être continuée ou reprise d'ici huit jours d'une manière avantageuse pour les ouvriers.

« Les fabricants qui fourniront de fausses déclarations et ceux qui n'en feront pas, seront punis sévèrement, toutes leurs provisions seront prises sans bons de réquisition.

« Nous n'insisterons pas sur cet avantage illusoire d'une réquisition restreinte si la fabrication pouvait être continuée puisque ce n'était un secret pour personne que la pénurie d'argent et de combustible arrêterait fatalement toute fabrication quelle qu'elle soit.

« Les industriels et les commerçants durent se soumettre à ces exigences coercitives et firent leurs déclarations.

« Des bons plus ou moins régulièrement dressés furent remis en échange des marchandises enlevées, et il n'est pas inutile de signaler ici la prétention émise et maintenue par l'autorité allemande de n'indiquer sur ces bons ni le prix, ni la qualité, ni le terme de paiement ; lesquels seraient fixés à Berlin par le Ministre de la Guerre. Telle est la décision qui fut opposée à une demande de désignation d'experts en vue de la détermination de la valeur des objets réquisitionnés.

« Mais les marchandises ne suffirent bientôt plus à satisfaire la rapacité allemande qui visait plus haut : l'outillage ; après les produits, les instruments de travail.

« Au commencement de l'année 1915, l'autorité militaire consignait et réquisitionnait le matériel industriel.

« Les premières de ces opérations ne pouvaient laisser aucun doute sur le but poursuivi : entraver le plus possible la reprise de la vie économique.

« Le 6 mars 1915, les Chambres de Commerce de Roubaix et de Tourcoing, saisies de réclamations émanant de la Chambre syndicale des Constructeurs métallurgiques, à propos d'enlèvements de machines-outils, protestèrent auprès du Baron Von Weltzer, administrateur civil à Valenciennes.

« Le 28 avril, nouvelle intervention de la Chambre de Commerce de Tourcoing, auprès du Commandant Von Tessin, à propos de la réquisition des courroies et de l'enlèvement des Decauville.

« C'est au cours de cette même année 1915 que les autorités militaires allemandes se livrèrent à des investigations visant la situation et le crédit des industriels et négociants, sous prétexte de régularisation des bons d'enlèvement.

« Des questionnaires à remplir furent envoyés aux réquisitionnés puis une Commission de dédommagement de l'Empire (Reichenschadungs Kom-



M. Lenfant, Commissaire central à Tourcoing, détenu par l'autorité allemande, de Mai à Novembre 1918.



M. Watteeuw, le chansonnier populaire tourquennois. (Cl. Messiaen, Tournai)



M. Hippolyte Scalabre, Vice-Président de la Chambre de Commerce de Tourcoing.

mission) s'installa à Roubaix où elle appela à comparaître individuellement devant elle tous les intéressés, en les prévenant que s'ils ne répondaient pas à l'appel ils seraient considérés comme refusant de collaborer à l'étude de l'indemnité concernant les marchandises réquisitionnées dont les prix seraient alors fixés par la susdite commission d'après les règles édictées par le Chancelier de l'empire, les mettant ainsi à la merci de l'arbitraire allemand.

La plupart des réquisitionnés opposèrent la force d'inertie et restèrent muets; quelques-uns invoquèrent avec juste raison, les lois françaises et notamment le décret du 27 septembre 1914 relatif à l'interdiction des relations commerciales avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, leur interdisant toute tractation avec les ennemis.

Les réquisitions de l'occupant qui causèrent ici les plus vives et plus légitimes émotions sont celles qui portaient sur les cuivres industriels et mobiliers.

Le 17 août 1915, la Chambre de Commerce se faisait auprès du commandant Von Tessin l'écho des doléances trop justifiées, hélas, des industriels dépouillés par la force de leur outillage en cuivre.

Elle demandait :
1° De laisser dans chaque usine une chaudière intacte, avec sa tuyauterie et ses appareils accessoires, pour assurer le chauffage des locaux, et, par là, la conservation du matériel.
2° D'écarter des réquisitions les appareils, parties de machines et canalisations électriques, dans la valeur desquels le prix du cuivre n'entre pas pour une proportion d'au moins 25 %.

A cette lettre, il a été répondu le 19 août 1916, que les parties qui coûtent cher dans leur formation seront laissées en lieu et place.

Mais il n'est tenu aucun compte de la promesse faite et les Allemands enlevèrent des objets de cuivre très coûteux.

La Chambre de Commerce insiste de nouveau par sa lettre du 11 septembre : celle-ci reste sans réponse.

Le 29 juin 1916, une protestation collective de la Chambre de Commerce et de la Société industrielle est adressée directement à l'Inspecteur des Etapes de la 6^e Armée à Valenciennes.

La réponse fut brève et parvint par le canal de la Kommandantur de Tourcoing :

L'inspection des Etapes écrit ce qui suit

concernant la demande de la Chambre de Commerce :

« Le cuivre doit être enlevé des machines qui sont désignées après examen par l'envoyé du Ministère de la Guerre.
« On doit en informer la Chambre de Commerce de Tourcoing.

« Le Bureau chargé de l'enlèvement du cuivre reçoit des instructions précises de l'envoyé du Ministère de la Guerre; la Kommandantur n'a aucune influence sur les ordres donnés par cet officier. »

En ce qui concerne l'enlèvement du cuivre mobilier, il faut rappeler que grâce au mot d'ordre courageusement donné par M. le Chanoine Leclercq, doyen de la Paroisse de Saint-Christophe, beau geste patriotique que celui-ci paya d'une dure captivité, la population de Tourcoing refuse d'obtempérer aux déclarations qu'on exigeait d'elle et fut dépouillée par la force d'objets auxquels elle pouvait légitimement tenir pour leur valeur utilitaire ou artistique.

Les cloches des églises, les tuyaux d'orgue ne furent pas plus respectés, et on ne pouvait se faire aucune illusion sur la destination de tous ces objets, la direction des enlèvements étant confiée à un officier d'artillerie chargé de réquisitionner les métaux de guerre.

Il n'est pas inutile de signaler à ce propos la violation flagrante de l'article 53 de la convention de la Haye qui n'autorise les réquisitions en nature qu'autant qu'elles n'impliquent pas pour les populations de prendre part aux opérations de la guerre contre leur patrie.

Le pillage des usines se poursuit avec un acharnement impitoyable et une méthode destructive. En octobre 1916, les Allemands s'attaquent, dans les filatures de laines peignées, aux frottoirs de bobinoirs en cuir ou en buffle. Le soin avec lequel cet enlèvement est opéré prouve que ces frottoirs sont destinés à remplacer, sur des métiers semblables dans les filatures allemandes, des organes de même nature usés ou détériorés. Ces « buffles » forment une partie essentielle du métier de préparation; leur suppression entraînera l'arrêt forcé de tous les métiers à filer.

Ce nouveau sabotage amena une nouvelle protestation restée vaine, d'un groupement indus-



M. Georges Duvillier-Motte, Membre de la Chambre de Commerce de Tourcoing.

« plates bandes », « collets » ou « crapaudines ». L'ajustage de ces pièces exige un grand travail et leur remplacement entraînera, pour le rétablissement de cette partie du métier, des frais considérables qui seront hors de proportion avec la valeur du métal enlevé.

Il faut ajouter que pour perpétrer ces actes de brigandage, les Allemands avaient choisi dans la lie de la population de frontière des collaborateurs qui prenaient un sauvage plaisir à briser à coups de marteaux les instruments de travail.

La Chambre de Commerce se fait de nouveau, le 15 juin 1917, auprès de M. le Préfet du Nord, l'écho des protestations indignées des industriels atteints par ce pillage.

L'intervention du Préfet auprès des autorités militaires allemandes amena une courte suspension des destructions de métiers, qui furent reprises plus tard et donnèrent lieu, en fin de compte, à une dernière protestation formulée au cours d'une réunion d'industriels, tenue à la Chambre de Commerce le 30 avril 1918.

A une proposition que leur faisait soumettre le Capitaine Luckrath de la B. D. K., de désigner eux-mêmes les usines dans lesquelles un matériel ancien serait détruit, ils répondirent :

« Les industriels subiront la loi, mais ils refusent d'en faciliter l'application par une compromission quelle qu'elle soit. »

Les déductions peuvent se tirer logiquement du simple exposé des faits.

De leur rapprochement il ressort à l'évidence :

1° Que les Allemands ont, par leurs agissements, violé tous les principes de droit et d'équité et se sont mis en contradiction flagrante avec toutes les clauses de la Convention de la Haye visant les

réquisitions et la propriété privée; qu'ils ont constamment tenté de justifier ces délits de droit commun au moyen d'arguties puisées dans une morale machiavélique faite de mauvaise foi, de perfidie et de fausseté;

2° Qu'ils avaient pour principal objectif de réduire à l'impuissance une industrie rivale, dans l'espoir de la supplanter sur les marchés extérieurs, et pour arriver à ce résultat ils ont eu recours à des dispositions et des organisations ayant tous les caractères d'un sabotage méthodique et suivi.

La conclusion est que l'Allemagne toute entière doit être rendue responsable des désastres causés par son armée dans notre industrie, et être tenue à la réparation intégrale.



Troupes allemandes passées en revue sur la grande place de Roubaix. (Cl. P. Bourgeois).

triel, le Syndicat des Filateurs de laines de Roubaix-Tourcoing, auprès du lieutenant Schilling de la « Wirtschaft Sauschuss » de Roubaix.

Dans plusieurs établissements il est procédé au démontage de machines coûteuses et à leur emballage pour être dirigées sur les principaux centres d'industrie textile en Allemagne.

Ces faits avaient été signalés à M. le Préfet du Nord par une lettre de la Chambre de Commerce du 5 septembre 1917.

Au pillage succède un acte de vandalisme voulu et outré, la destruction totale ou partielle du matériel industriel.

C'est d'abord l'enlèvement de pièces de cuivre appartenant aux métiers à filer, dénommées



La Fédération industrielle et commerciale de Roubaix-Tourcoing et les Groupements économiques de la Région

NOUS ne saurions mieux préciser le rôle des divers groupements économiques de notre région qu'en rappelant ci-après un passage du rapport qui fut présenté par le secrétaire général de la « Fédération Industrielle et Commerciale de Roubaix-Tourcoing », M. Alfred Damez, lors de l'Assemblée Générale constitutive de notre Fédération, le 2 août 1919 :

« Le « Comité des Intérêts Économiques de Roubaix-Tourcoing », constitué à Paris pour la période de guerre disparaît, sa dissolution a été prononcée aujourd'hui même. Les Sociétés Industrielles et Commerciales de Roubaix et de Tourcoing qui ont tout un passé de travail et d'utilité pratique continueront à exister, mais elles limiteront désormais leur action à des questions d'ordre spécial, ou purement locales. C'est à la Fédération Industrielle et Commerciale de Roubaix-Tourcoing qu'il appartiendra d'examiner et de suivre les questions d'ordre général, qu'il s'agisse de lois nouvelles ou de dispositions offrant un caractère d'intérêt général pour l'industrie ou le commerce des cantons de Roubaix, Tourcoing et Lannoy.

« Les intérêts de nos industriels et de nos commerçants sont tellement solidaires qu'il est nécessaire de réaliser, sur ce terrain également, l'unité de direction et d'action pour assurer plus facilement le succès de nos justes revendications.

« Il va sans dire que nous nous efforcerons de rester sans cesse en contact avec nos Chambres de Commerce. D'autre part, si nous avons prévu une section pour chaque industrie essentielle ou commerce principal, c'est uniquement pour faciliter l'étude des questions dont aura à s'occuper la Fédération, mais nous entendons respecter scrupuleusement l'autonomie des Syndicats et Groupements professionnels existants, leur demandant simplement d'étudier les questions corporatives et de porter

« devant le Comité-Directeur de la Fédération, et dans un but d'intérêt commun toujours, les questions économiques qui touchent à l'ensemble des corporations industrielles et commerciales. Nous croyons avoir ainsi précisé sommairement le rôle de chacun et montré que ce qui pouvait, de prime abord, apparaître comme une complication, est, en réalité, une

« organisation plus méthodique.

« Au point de vue budgétaire, nous réaliserons également une simplification puisque, en dehors des cotisations perçues au sein de chaque syndicat, il n'y aura plus que celles demandées par la Fédération et qui serviront à alimenter aussi le budget des Sociétés Industrielles au moyen d'une subvention proportionnelle à l'importance des sommes perçues par la Fédération dans chaque centre.

« Notre plus vif désir est de pouvoir ainsi grouper en un faisceau puissant toutes les bonnes volontés et d'opposer un « front unique » pour la défense de nos intérêts si menacés après quatre années d'occupation ennemie. Notre Comité-Directeur est ouvert, dans une proportion équitable, aux délégués de tous les Groupements Corporatifs dont les membres sont inscrits individuellement à la Fédération.

« La solution des questions d'intérêt général ne devra pas retenir exclusivement notre attention et notre activité. Nous nous appliquerons également à créer ou à développer des services spéciaux d'ordre pratique, que pourront utiliser tous nos adhérents ».

Et l'article premier des statuts de la Fédération Industrielle et Commerciale de Roubaix-Tourcoing indique qu'elle a pour but l'étude et la défense des intérêts généraux de l'industrie et du commerce de la région comprise dans les cantons de Roubaix, de Tourcoing et de Lannoy.

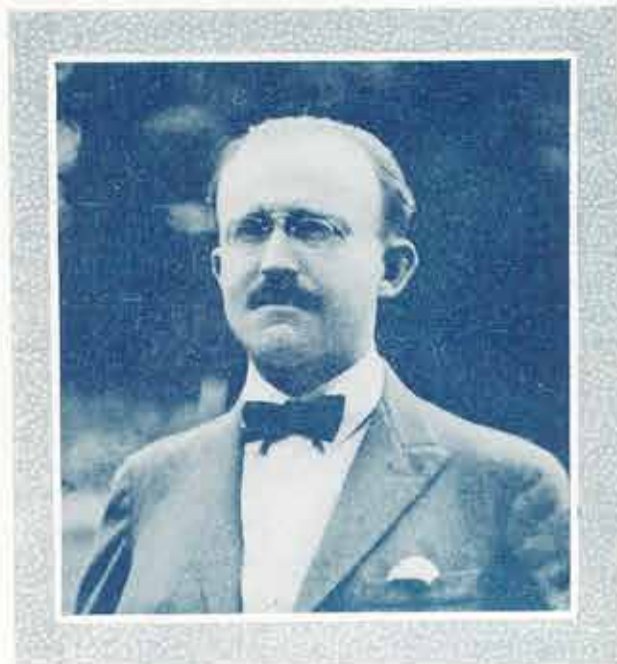
Son rôle consiste d'une façon générale :

« A grouper et solidariser les indus



M. Joseph Wibaux, Président de la Fédération Industrielle et Commerciale de Roubaix. (Cliché Taponier, Paris.)





M. Alexandre Delaoutre, Secrétaire. (Cl. Lenoir.)



M. Edmond Masurel, Vice-Président de la Fédération Industrielle et commerciale de Roubaix-Tourcoing. (Photo Eug. Pirou.)



M. A. Damez, Secrétaire Général. (Cliché Brissy.)

triels et les négociants qui représentent l'industrie dominante et les industriels annexes dans la circonscription ci-devant indiquée ; à créer entre eux des rapports et des liens de confraternité et d'entente mutuelle ;

A se mettre et se tenir en relations avec les autres groupes constitués, de manière à pouvoir exercer une action commune toutes les fois que cela sera jugé profitable à la protection des intérêts communs du commerce et de l'industrie ;

A demeurer en communication avec les pouvoirs publics, les administrations locales, départementales ou centrales et le Parlement, afin d'être constamment en mesure, soit de formuler telles doléances ou réclamations que comporteraient les circonstances, soit de fournir en temps opportun les documents nécessaires à la solution pratique et équitable des questions économiques, fiscales, etc... ».

La Fédération, dont le siège social est à Roubaix, 3, rue de l'Hôtel-de-Ville, possède des bureaux à Tourcoing, 86, r. de Lille, à Paris, 53, r. de Châteaudun.

En dehors des questions d'intérêt général résumées ci-dessus, la *Fédération Industrielle et Commerciale de Roubaix-Tourcoing* défend également les intérêts particuliers de ses adhérents, grâce à des services spéciaux ouverts à tous, tels que : « l'Office des Dommages de guerre de Roubaix-Tourcoing » qui fait l'objet d'un article spécial dans cette publication ; Service de Contentieux pour le recouvrement des créances litigieuses, la représentation dans les règlements transactionnels, liquidations judiciaires et faillites ; service de renseignements commerciaux, service de consultations fiscales, service de transports, service de statistiques industrielles, etc.

Depuis le 1^{er} mai 1920, notre Fédération publie, sous le patronage des Chambres de Commerce de Roubaix et de Tourcoing, une revue hebdomadaire intitulée : *Le Nord-Textile et la Vie Economique de Roubaix-Tourcoing*, qui est déjà très répandue dans tous les milieux textiles, non seulement de notre région, mais aussi de toute la France et de l'étranger.

La Fédération a publié également, pour la première fois, en 1922, un *Annuaire* comprenant : 1^o l'historique et la statistique de la production industrielle des cantons de Roubaix, Tourcoing et Lannoy ; 2^o la liste générale alphabétique des noms et adresses des maisons inscrites à la Fédération ; 3^o le classement par corporation de ces maisons avec l'indication des produits fabriqués ou vendus par chacune d'elles.

En plus des Sociétés Industrielles et Commerciales de Roubaix et de Tourcoing, voici la liste des principaux syndicats patronaux et groupements corporatifs dont les membres sont inscrits à la Fédération Industrielle et Commerciale de Roubaix-Tourcoing :

- Union des Négociants en laines de Roubaix-Tourcoing ;
- Syndicat des Négociants en laines et déchets de laines de Roubaix-Tourcoing ;
- Syndicat des Négociants et Courtiers en blouses et laines à cardes de Roubaix-Tourcoing ;
- Union des Négociants en cotons filés de la région du Nord ;
- Syndicat des Laveurs et cardeurs de Roubaix-Tourcoing ;
- Syndicat des Peigneurs de laines ;

Union des Filateurs de laine peignée de Roubaix-Tourcoing ;

Syndicat des Filateurs de laines peignées de Tourcoing ;

Synd^t des Filateurs de laines mixtes pour tapis ;

Syndicat des Filateurs de coton de Roubaix-Tourcoing ;

Union des Filateurs de laine et coton cardés de la région du Nord ;

Syndicat des Retordeurs de Roubaix-Tourcoing ;

Syndicat des Fabricants de tissus de Roubaix-Tourcoing ;

Syndicat des Fabricants de tapis de Roubaix-Tourcoing ;

Union des Fabricants de tissus pour ameublement du Nord de la France ;

Chambre syndicale du tissu ;

Syndicat des Fabricants de bonneterie de Roubaix-Tourcoing ;

Syndicat des Négociants en tissus de Tourcoing ;

Union professionnelle de Teinturiers-apprêteurs ;

Association des Teinturiers en matières de Roubaix-Tourcoing ;

Chambre syndicale Patronale métallurgique de Roubaix-Tourcoing et environs ;

Groupement des Fondateurs en cuivre de Roubaix-Tourcoing ;

Union des Transporteurs de Tourcoing ;

Groupement des industries chimiques et industries annexes ;

Syndicat général des Entrepreneurs du bâtiment de Roubaix et environs ;

Syndicat général des Entrepreneurs de bâtiment de la ville de Tourcoing et de ses cantons ;

Groupement des Marchands de bois ;

Union des briqueteries de Roubaix-Tourcoing ;

Groupement corporatif des Fondateurs en fer de Roubaix-Tourcoing et environs.

C'est l'ensemble des délégués de ces divers groupements, dont le siège se trouve soit à Roubaix soit à Tourcoing, qui compose le Comité-Directeur de notre Fédération, ce qui permet à toutes les opinions de s'exprimer et à tous les intérêts d'être représentés.

Dans ces conditions, nous ne croyons pas qu'il soit présomptueux de conclure cet exposé en disant que la « Fédération Industrielle et Commerciale de Roubaix-Tourcoing » constitue, avec les syndicats patronaux de la région, une force agissante qui complète fort heureusement l'action des organismes officiels que sont les Chambres de Commerce de Roubaix et de Tourcoing.

C'est la remise en route de ces diverses organisations, au lendemain de la guerre, qui a grandement facilité la reconstitution économique de notre région, le rapide relèvement de nos ruines.

C'est encore cette discipline syndicale, n'en doutons pas, qui assurera dans l'avenir le fonctionnement normal et le développement régulier de l'industrie et du commerce dans la région de Roubaix-Tourcoing-Lannoy...

Joseph WIBAUX

Président de la Fédération Industrielle et Commerciale de Roubaix-Tourcoing,
Membre de la Chambre de Commerce de Roubaix.



COMMENT S'EST EFFECTUÉE LA RECONSTITUTION

ARRIVÉS à Roubaix le 14 octobre 1918, les Allemands s'enfuyaient de la ville le 18 octobre 1918.

Il faudrait des volumes pour narrer par le détail les dévastations semées à profusion dans nos malheureuses contrées. Si l'ennemi a apporté dans les sévices imposés aux populations un raffinement de cruauté, il n'a pas usé de plus de ménagements vis-à-vis des biens matériels et de la propriété privée. L'on n'a pas tardé à s'apercevoir qu'il agissait d'après un plan nettement concerté, dont les moindres détails avaient été prévus et organisés de façon à ce qu'il y ait pleine concordance entre la guerre militaire et la guerre commerciale.

Bref, au lendemain de la libération, nous étions isolés du reste de la France; les routes étaient défoncées, les moyens de transports ruinés, les voies ferrées détruites, les canaux asséchés.

Les usines ressemblaient à de grands corps sans âme. Certaines avaient vu leur matériel brisé sans aucun autre profit pour l'envahisseur que d'annihiler un concurrent; dans d'autres, tous les organes des machines avaient été méthodiquement repérés et étiquetés, l'Allemand n'ayant suivi d'autre but que de plagier une construction qu'il ignorait auparavant.

Dans un atelier de constructions mécaniques, un officier se présente en mai 1917: « Vous avez, dit-il à un vieil employé, pris en 1912, sous le n° ... un brevet en France et à l'étranger pour un métier à tisser les toiles amiantées. Voici un ordre à exécuter sans délai, sous peine de prison. Il me faut dans deux jours, le métier reconstruit ici, insiste-t-il en frappant du pied le sol de l'atelier. Toutes les pièces existent sous forme de modèles en fonte; si vous voulez des ouvriers, je vous en donnerai. Surtout, ne me trompez pas, car je suis moi-même constructeur en Allemagne et je dois tout transporter chez moi ».

Inutile d'ajouter que rien ne fut livré. A certaines époques, des commissions importantes d'officiers et de civils opéraient une descente dans une usine déterminée; une documentation très précise sortait des serviettes et sous prétexte de perquisitions, après de minutieuses recherches, on photographiait, on enlevait...

Cette méthode pourrait être qualifiée de « luxe » par comparaison avec celle que l'armée pratiquait tous les jours.

Chaque matin, au lever du soleil, une équipe de soldats encadrée de quelques professionnels du cambriolage et de M. P. (Militär-Polizei) s'installait dans un quartier choisi la veille. L'usine visée était gardée à toutes ses issues pendant qu'une trentaine d'individus, experts en la matière, opérait avec un matériel perfectionné: crics, madriers, pelles, pioches, marteaux, pinces-monseigneur, pics de deux à trois mètres de longueur, etc...

Ce dernier instrument avait contribué à baptiser la bande; nos braves concitoyens, voyant passer la troupe dont les meilleurs éléments portaient la « canne à pêche » sur l'épaule, donnaient l'éveil dans les environs: « Vla les Pecheux », id est « Voilà les pêcheurs », et chacun de se demander si son tour était venu, car, comme dans La Fontaine: « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés ».

Parfois, quand l'odieuse délation avait bavé sa haine, l'outil de choix était la longue vrille. Tous les murs de l'usine soupçonnée étaient martelés du plafond au plancher. Si un son creux laissait supposer que l'industriel avait muré une partie de sa cave pour y engloutir quelques réserves de laine, de coton, ou de tissus, la mèche pénétrait profondément et ramenait quelquefois, le long de ses spires, les fils qui trahissaient la présence du corps délictueux « Sésame, ouvre-toi ». Pics, pelles, pioches entraînaient en danse et les glorieux guerriers (?) se retiraient avec un butin dont une petite partie seulement parvenait aux entrepôts; ils se partageaient ou plus justement s'entrevoilaient le reste, à l'insu de leurs chefs, pour le revendre au meilleur prix et améliorer l'ordinaire. Coût: confiscation sans bon, prison, amende, etc...

A ce métier-là, peu de choses put résister et quand l'on songe que les occupants se livrèrent à ces manœuvres quatre années durant, l'on comprend que le « nettoyage par le vide » fit des ravages inappréciables.

Plus une courroie sur les arbres de transmission, plus un coussinet autour des bielles; de matières

premières, il n'en était plus question de longtemps, les cuivres avaient disparu depuis les chaudières énormes des brasseries jusqu'aux vulgaires boutons qui ornaient les serrures des portes.

Telle était, au lendemain de l'armistice, la situation matérielle de nos grandes cités.

Au point de vue financier, les industriels se trouvaient devant des nécessités énormes, leur fortune consistant en majeure partie dans leur exploitation. Du jour au lendemain ils étaient jetés devant des cours insufflés qui avaient augmenté de trois fois le prix de ce qui était indispensable à leur résurrection.

Comme sous l'impression d'un choc terrible, ils restèrent un instant étourdis, ils voyaient autour d'eux les difficultés tourbillonner et se sentaient bien petits pour les vaincre.

Mais, l'instinct de leur conservation matérielle ne tarda pas à les ressaisir, et rassemblant tous leurs efforts, ils firent le secret serment de revivre.



M. Naudin, l'actuel Préfet de police, qui fut à Lille « Le Préfet de la Reconstruction (Cl. Manuel) ».

Sous l'énergique impulsion de ceux qui les premiers, dominèrent la situation et qui, dans un voyage mémorable à travers les ruines, avaient gagné la Capitale pour y demander du secours, ils résolurent de se mettre à l'œuvre et d'adapter à leur situation le vieil adage qui jamais ne s'est démenti « Aide-toi, le ciel t'aidera ».

Après avoir fait sonder le terrain par quelques officiers de ses services, le Ministre de la Reconstruction industrielle vint à Roubaix le 1^{er} décembre 1918. Le tableau de nos ruines lui avait été brossé à grands traits par MM. Eugène Mathon, Joseph Wibaux et Émile Toulemonde qui constituèrent le trépied sur lequel s'édifia notre relèvement. Il voulut se rendre compte sur place et jurer de visu si l'on n'avait pas trop assombri à dessein. Il employa une matinée de dimanche à parcourir les ateliers des constructeurs mécaniciens et voulut visiter quelques usines en suivant l'ordre de la fabrication. Peignage, filature, tissage, teinturerie.

A son retour, il ne cache pas que la situation était beaucoup plus grave qu'il ne se l'était imaginée et résuma son impression en une formule très nette: « L'œuvre à accomplir est immense ». Cependant, il avait été aux prises avec des difficultés bien plus grandes encore et avec son optimisme naturel et sa volonté ferme de vaincre, il résolut de se mettre immédiatement à la tâche.

L'après-midi même, il réunit les industriels afin

de leur tracer les grandes lignes de son plan.

« Nous ne pourrions pas, leur dit-il en substance, remettre en activité toutes les usines à la fois, il faut absolument que nous procédions par étapes successives. Nous allons rééquiper vos chaudronneries, vos fonderies, vos ateliers de construction, puis nous vous demanderons de désigner dans chaque corporation les usines qui sont le moins touchées, afin que l'effort se porte d'abord entièrement sur celles-là ».

Il fit appel à la solidarité des industriels pour élaborer avec leur concours un programme dont il donnerait les directives.

« Je ne m'illusionne pas sur les difficultés que vous rencontrerez, mais je conserve l'habitude que j'ai prise dans ce pays de Roubaix, celle de ne jamais regarder en arrière ».

Des idées d'ensemble dont il voulait faire le cadre de son organisation, le Ministre passa sans transition aux conditions indispensables à l'exécution.

Dès le début, il affirma ses qualités de « réalisateur » pratique, qu'aucun de ses successeurs ne parvint à égaler.

Il démontra que si chacun voulait passer ses commandes à son gré, être servi le premier, coûte que coûte, ce serait immédiatement la folle enchère. Il instaura un contrôle et la centralisation des achats tout en laissant à l'initiative privée la marge nécessaire pour qu'elle puisse s'exercer sans nuire à l'intérêt général. D'ailleurs il délégua sur-le-champ un mandataire qu'il qualifia de « dépanneur ». Il lui donna d'ores et déjà la mission d'agir au mieux, pendant la période de début, et l'investit des pouvoirs les plus étendus: « Le principal est de faire vite ».

Pour éviter les retards, il fera la guerre aux papiers et aux procédés « administratifs » qui trop souvent sont synonymes de « tracasseries » et n'aboutissent qu'à accumuler les impedimenta. « Il ne faut pas perdre une minute... travaillons à la reconstitution tous ensemble » et le Ministre termine sur ces mots: « Vous pouvez compter sur tout mon concours pour vous y aider: Ensemble, c'est le succès assuré ».

Au discours de Roubaix, M. Loucheur donna une conclusion immédiate: une partie des officiers qui l'avaient accompagné restèrent sur place jusque fin décembre. C'est à cette date que remonte la fondation du 1^{er} Secteur. Un homme de choix devait en assurer les destinées. Sous la conduite tout imprégnée d'ardeur juvénile et de prompt décision du colonel Franquey, les industriels redoublèrent de courage. Réunis plusieurs fois la semaine au siège de leurs syndicats, ils rédigèrent en commun les commandes qui étaient canalisées sans délai chez les fournisseurs.

Si des pannes inévitables dans une organisation de cette envergure se produisaient, la « Société Industrielle », toujours sur la brèche, intervenait aussitôt et remettait le tout en bon chemin. Elle connaissait les nécessités urgentes et s'ingéniait à y parer.

Les besoins immédiats se trouvèrent résumés sous trois chapitres principaux: de l'argent, du charbon, des transports.

Grâce à l'impulsion énergique de la Compagnie du Nord, la remise en état des travaux d'art fut entreprise avec activité de façon à remplacer rapidement les moyens de fortune et rétablir la circulation ferrée.

Quant au combustible, il resta longtemps le point noir à l'horizon. Devant l'insuffisance, l'on eut recours aux succédanés: le bois, la tourbe, etc... Mais outre leur prix très élevé, ces produits manquaient des qualités essentielles de calorification.

L'aide financière de son côté, qui constituait le *navis vital* de la situation mit longtemps à nous parvenir; il ne pouvait en être autrement, nous disait-on de toutes parts, car rien n'autorisait les crédits, la loi de réparation des dommages de guerre ne fut votée que tardivement; l'on ne pouvait permettre les paiements sans voir s'insurger les Finances.

Le Ministre résolu, devant les plaintes qui émanaient de toutes parts, de causer à Paris, aux industriels de toutes les régions sinistrées. La première réunion fut tenue le 5 février 1919 au Ministère de l'Armement. Les Ministères des Finances, des Travaux publics, des Postes et



M. Prangey, ancien Secrétaire Général de l'Office de la Reconstitution Industrielle.

Télégraphes étaient représentés, ainsi que les chefs de secteurs et le G. O. G.

Le Secrétaire général de l'« Association centrale » lut une note en 17 points qui résumait tous les desiderata d'ordre commun, puis la discussion s'ouvrit. Malgré son autorité, le Ministre de la Reconstitution industrielle ne put endiguer le flot des réclamations qui déferlèrent de toutes parts.

Des enquêtes furent ordonnées, l'assurance du concours gouvernemental promis et un rendez-vous pris immédiatement pour le mercredi 5 mars, dans d'autres locaux, car le Ministère de l'Armement devait recevoir une nouvelle affectation.

Les intentions de M. Loucheur étaient excellentes, son désir ou plutôt sa volonté d'aboutir certaine, mais malgré tout son bon vouloir, son action était entravée par l'Administration, qui, au lendemain de l'armistice, entendait reprendre ses droits.

« Pas de papiers » avait dit M. Loucheur et les bureaux nous inondaient de formules multicolores à signer en un nombre d'exemplaires plus que respectable. « De l'argent », criaient les sinistres. « En vertu de quoi ? de quelle loi ?... de quel décret ?... de quelle ordonnance ?... » répondaient les gardiens du Trésor.

Au 28 février 1919, Roubaix-Tourcoing avaient signé pour 4.071.096 fr. de demandes d'avances et ils avaient reçu... 680 francs ! d'où le mécontentement qui se traduisit de façon un peu... énergique à la réunion du début de mars, dans la salle des Ingénieurs, rue Blanche. Les doléances se firent plus nombreuses que jamais et avec une acuité que le temps perdu contribuait à décupler.

Le Ministre résolut de couper court à ces entrevues, où 400 industriels, avec les motifs les plus légitimes et une vigueur compréhensible, exposaient chacun leur situation toujours plus intéressante que celle du voisin.

« Groupez-vous » dit le Ministre, et que chaque corporation exprime ses besoins par l'intermédiaire d'un seul mandataire par région.

« Nous ferons ainsi du meilleur travail ». Roubaix-Tourcoing constitua à cette époque plus de 25 unions, et jusqu'aux fabricants de brosses, chacun choisit son interprète.

La « Société Industrielle » centralisa les demandes et « l'agent de liaison » délégué par les deux grands centres, se chargea de les porter au Ministère et de « prendre

toutes mesures utiles » à les faire aboutir. Le Ministre ménagea à cet effet une longue entrevue hebdomadaire. Avec l'aide de ses principaux collaborateurs, M. Loucheur examinait scrupuleusement le chemin parcouru pendant la semaine précédente et là où les réalisations dépendaient d'un autre Ministère, il se chargeait de l'introduction.

Le « Comptoir Central » était appelé à la barre. Il développa les difficultés avec lesquelles il était aux prises et rendit compte des efforts déployés pour les surmonter. Très discuté au début par ceux qui prétendaient restaurer en quatre mois ce que l'ennemi avait mis quatre ans à détruire, il rendit néanmoins les plus éminents services et, avec le recul du temps qui rétablit les choses dans leur véritable sphère, les sinistres reconnaîtront de quelle aide réellement efficace cette organisation leur fut au cours des périodes troublées.

Le Ministère des Transports, de son côté, s'ingénia, grâce à la pression constante dont il était l'objet, à pourvoir nos régions des matières premières indispensables à l'activité industrielle.

La plus grande résistance se manifesta toujours de la part de nos grands argentiers. La raison invoquée était toujours la même « nous ne pouvons pas donner ce que nous n'avons pas », « nos caisses sont vides ».

La Préfecture, plus près de nous, tenta souvent de réagir à l'instigation de M. Naudin, que l'on a justement défini d'un mot : « Le Préfet de la Reconstitution ».

Le Secteur, de son côté, avec M. Sarrazin, collaborateur dès la première heure et successeur avisé et dévoué du colonel Prangey, se multiplia pour obtenir satisfaction. Cependant, malgré les difficultés incessantes, à partir de ce moment, la situation commença à se débloquer, l'argent dont la loi du 17 avril venait d'autoriser le versement, parvint au début avec lésinerie, plus tard, avec un peu moins de parcimonie.

Les industriels en firent d'ailleurs le meilleur usage, le contrôle le plus sévère le démontra sans conteste ; une avance n'était consentie qu'à condition que l'on justifiait par documents de l'emploi des fonds précédemment remis.

Remarque très curieuse à observer ; il y eut une concordance absolue entre le montant des avances et le nombre d'ouvriers réinstallés dans leurs usines.

Quelques soubresauts correspondent exactement aux époques où les « robinets étaient plus ou moins ouverts ». A la période courte des « vaches grasses » succédait celle beaucoup plus longue des « vaches maigres ».

Parties de 840 ouvriers en janvier 1919, nos statistiques scrupuleuses marquent les étapes successives :

Mars 1919 : 1.200 ; Avril « Promulgation de la loi » : 1.697 ; Juin : 7.741 ; Juillet : 13.370 ; Septembre : 31.573 ; Décembre : 60.029 ; Janvier 1920 : 66.598 ; Février : 67.489.

Le problème social était résolu, mais la question financière, de par la force d'inertie opposée par les Allemands, les difficultés d'ordre diplomatique



M. J. Delerue, Secrétaire général de la Société Industrielle de Roubaix. (Ph. Jul de Meyer.)

et politique, restait entière. Les industriels durent avoir recours aux banques qui consentirent des découverts importants en faisant fonds sur le « crédit moral » de leurs clients. Ce fut là, il faut l'avouer, un précieux appoint dans leur reconstitution.

Bref, après un an de travail opiniâtre, grâce aux trésors d'énergie insoupçonnés dont ils firent preuve, grâce à la sollicitude des Pouvoirs publics, dont ils surent se faire entourer, les industriels de Roubaix-Tourcoing brûlèrent les étapes qui leur avaient été assignées :

Le peignage produisait 1.200.000 kilos par semaine. La filature de laine produisait 400.000 kilos par semaine. La filature de coton produisait 300.000 kilos par semaine. La fabrique de tissus produisait 1.500.000 mètres par semaine. La teinturerie suffisait à sa tâche et les ateliers de métallurgie avaient surpassé leur production d'avant-guerre.

Si l'on nous applique le dicton populaire qui veut qu'« au pied du mur on reconnaisse le maçon », l'on nous permettra de ne pas conclure.

Mais « la roche Tarpéienne est près du Capitole », la prospérité d'antan avait à peine souri qu'une crise sans précédent dans les annales de l'industrie vint s'abattre sur la France entière et risquer de compromettre les résultats si chèrement acquis.

Vers le milieu de 1920, le pénible chômage et ses répercussions s'installèrent à demeure. Les conditions économiques instables au milieu desquelles le monde évolue, ébranlèrent bien des crédits et semèrent bien des ruines.

Mais peu à peu les nuages disparurent et au moment où sont écrites ces quelques lignes, la voix stridente des sirènes appelle dès l'aube l'ouvrier à l'usine ; les cheminées tissent à travers du ciel bleu leurs larges rubans noirs et chacun, dans l'activité fiévreuse du labeur, se laisse bercer par l'espoir.

Si un regard rétrospectif sur l'œuvre de la Reconstitution vient de temps en temps rappeler le souvenir du passé, c'est pour engendrer la reconnaissance envers tous ceux qui y ont coopéré à tous les étages et faire mentir le « tempora si fuerint nubila, solus eris ».

J. DELERUE,

Secrétaire général de la Société Industrielle de Roubaix.



La plupart des usines avaient été saccagées suivant un plan longuement prémédité par un ennemi bien résolu à anéantir toute industrie susceptible de concurrencer la fabrication allemande. (Usine Bayard Frères et Neveux, à Roubaix).

Comment a été préparée et adoptée la loi sur la réparation des dommages de la guerre.

DES le troisième mois de cette terrible guerre qui devait durer plus de quatre années, les sénateurs et les députés des régions occupées par l'ennemi eurent à cœur d'agir en vue d'obtenir la réparation des dommages. Ils venaient de se constituer en « Groupe parlementaire des départements envahis » siégeant au Sénat. Ce groupe, que présidèrent successivement M. Bourgeois, M. Curvinot et M. Hayez, n'a jamais cessé d'étudier et de défendre les intérêts les plus légitimes, en dehors de toute préoccupation d'ordre politique. C'est à ce groupe que revient l'honneur d'avoir pris l'initiative de la réparation des dommages résultant des faits de la guerre. Alors que le gouvernement ne parlait que de « secours », il réclama le « droit » à la réparation, comme l'avait déjà proposé M. Marin antérieurement à la guerre. Ce ne fut pas sans peine que nous avons, à force de démarches et de discussions, déterminé le gouvernement à adopter cette conception nouvelle. Les résistances duraient encore, deux ou trois jours avant l'inoubliable déclaration que M. Viviani fit aux Chambres le 22 décembre 1914 : « Sous la poussée de l'invasion, des départements ont été occupés et des ruines y sont accumulées. Le gouvernement prend devant vous un engagement solennel... La France redressera ces ruines, en escomptant certes le produit des indemnités que nous exigerons et, en attendant, à l'aide d'une contribution que la nation entière payera, fière, dans la détresse d'une partie de ses enfants, de remplir le rôle de la solidarité nationale. Ainsi, répudiant la forme du secours, qui indique la faveur, l'Etat proclame lui-même le droit à la réparation au profit de ceux qui ont été victimes, dans leurs biens, des faits de la guerre... ».

L'article 12 de la loi de finances du 26 décembre 1914 traduisait cet engagement dans les termes suivants : « Une loi spéciale déterminera les conditions dans lesquelles s'exercera le droit à la réparation des dommages matériels résultant des faits de la guerre ».

Le projet de cette loi spéciale fut déposé par le gouvernement le 11 mai 1915 et renvoyé à une commission de quarante-quatre membres nommés par la Chambre des députés. M. Klotz en fut le président et M. Desplas le rapporteur. Elle devait tenir cinquante-neuf séances avant le vote de la Chambre.

La tâche était difficile, très difficile. Les cinq articles du projet du gouvernement étaient manifestement insuffisants et l'œuvre à accomplir était sans précédents. Il s'agissait de formuler des règles précises sur la nature des dommages, sur les éléments de l'indemnité, sur les conditions du emploi, sur la juridiction et sur le paiement.

Trois fois sur le métier remettant son ouvrage, la commission composa d'abord un avant-projet, puis un texte de première lecture, enfin un projet définitif.

Pendant que nous délibérions longuement, des groupes, des comités, des associations, que préoccupait à juste titre la confection de la loi sur les dommages de la guerre, se livraient à des travaux qui ont retenu notre attention. C'est ainsi que nous avons reçu et entendu les délégations :

— Du Groupe parlementaire des départements envahis, dont j'ai déjà parlé et qui comptait plusieurs de ses membres au sein de notre commission ;

— Du Comité National d'action pour la réparation intégrale des dommages causés par la guerre, présidé par M. Lamaud, doyen de la Faculté de droit de Paris, avec M. Léon-Francq, 1^{er} vice-président, fondateur ;

— De la Fédération des associations départementales de sinistrés, présidée d'abord par M. Nicolle, ensuite par M. Baillet, avec M. René Gouge, auteur d'un remarquable rapport ;

— De diverses Associations du Nord, notamment avec M. Nicolle, M. Guérin, M. Maxime Ducrocq, MM. Dubar et Delebart ;

— Du Comité des intérêts économiques de Roubaix-Tourcoing, présidé par M. Emile Toulemonde, avec M. Alfred Damez, secrétaire.

Le court aperçu que je suis chargé de présenter ne me permet pas d'entrer dans les détails, mais j'aurais cru manquer à un devoir de justice si je n'avais cité quelques noms parmi ceux qui ont ajouté leurs efforts aux nôtres et ont mérité d'être considérés en quelque sorte comme des collaborateurs dans l'œuvre législative de la réparation des dommages de la guerre.

Quatorze séances publiques, du 3 octobre 1916 au 23 janvier 1917, furent consacrées par la Chambre des députés à la discussion du projet préparé par la Commission.

L'idée fondamentale, c'est-à-dire l'égalité et la solidarité de tous les Français devant les charges de la guerre, fut l'objet d'un accord absolu. La loi de réparation est indépendante de la dette de l'Allemagne : elle est appuyée sur la solidarité nationale. N'oublions pas la déclaration du rapporteur, M. Desplas, confirmée

d'ailleurs par tous les autres travaux préparatoires de la loi : « C'est avec ses nationaux seuls que la France, sûre de l'avenir et réservant tous ses droits, entend, par un acte de souveraineté interne, régler la question de la réparation des dommages matériels causés par la guerre ». Ainsi se trouvait bien caractérisé, en pleine guerre, quoi qu'il pût arriver, le droit reconnu aux sinistrés.

Sur toutes les dispositions importantes de la loi, les débats ne manquèrent ni d'ampleur ni d'éclat. Malgré des divergences assez nombreuses, l'ensemble du projet fut adopté par la Chambre des députés à l'unanimité de 471 votants.

Mais des réserves furent faites expressément. Chargé par beaucoup de nos collègues des régions envahies d'exprimer nos regrets, notamment à raison de la déchéance de tout droit imposée comme sanction de l'obligation du emploi, je n'hésitai pas à prédire que la loi ne se terminerai pas sans de nouvelles améliorations.

Ces améliorations furent l'objet des préoccupations et des travaux du Sénat. Tout en rendant un hommage mérité aux labeurs de la Chambre et de sa Commission, qui avaient rassemblé et mis en œuvre les matériaux essentiels, le rapport

de M. Reynald proposait de nombreuses modifications, un texte remanié et assoupli, des dispositions orientées vers les solutions rapides et pratiques. Le emploi obligatoire sous peine de déchéance était remplacé par le emploi facultatif avec prime à la reconstruction et, la déchéance étant supprimée, le montant de la perte subie était attribué au sinistré dans tous les cas.

Ce système, adopté par le Sénat, créait entre les deux Chambres une sorte de conflit dont la gravité n'était pas douteuse. Il ne fallut pas moins de quatre nouvelles délibérations avant d'arriver à un accord final.

Tout d'abord, la Commission de la Chambre des députés accepta la plupart des améliorations adoptées par le Sénat, mais se montra irréductible sur la question du emploi obligatoire. Aussitôt l'armistice, le gouvernement proposa un texte transactionnel ne maintenant pas la déchéance. La Commission l'accepta (rapport supplémentaire de M. Eymond, en date du 6 décembre 1918).

Alors eut lieu devant la Chambre un vif et décisif débat. Un contre-projet de M. Forgeot, ayant repris le texte antérieur de l'obligation du emploi sous peine de déchéance, fut repoussé à égalité de voix, 241 contre 241, dans la séance du 19 décembre 1918.

A partir de cette époque, les deux Chambres, qui avaient une pensée commune sur la nécessité d'en finir, se firent des concessions réciproques pour aboutir enfin au vote définitif de la loi, qui eut lieu le 17 avril 1919.



M. Groussau, Député du Nord. (Cl. Gerschel, Paris.)

Pour se rendre compte du champ d'application de cette loi de justice, il convient de citer quelques chiffres établis à la date du 1^{er} janvier 1923.

Les différentes catégories de dommages ont donné lieu à 2.954.032 demandes d'indemnités (dont 1.062.282 pour le département du Nord).

Les décisions déjà rendues par les commissions cantonales sont au nombre de 2.605.941 (dont 891.882 pour le Nord). Les indemnités accordées, tant pour la perte subie que pour les frais complémentaires, s'élèvent à 50 milliards 297.065.558 francs (dont 11 milliards 353.899.000 francs pour le Nord).

Restent à examiner 348.091 demandes (170.400 pour le Nord), dont les indemnités totales paraissent devoir s'élever à environ 34 milliards 551 millions (dont 14 milliards 362 millions pour le Nord).

C'est donc 85 milliards environ — dont plus de 43 milliards sont déjà réglés — qui devront être payés aux sinistrés. Si importante que soit cette somme, elle ne s'applique qu'aux dommages matériels et directs ; elle ne comprend ni les dommages indirects pourtant certains, ni les dommages moraux qu'ont subis si cruellement les habitants des départements occupés. Et, d'un autre côté, le gouvernement ne s'est pas encore décidé, malgré des instances pressantes et réitérées, à présenter la loi spéciale formellement promise pour les dommages causés aux fonds de commerce.

Quoi qu'il en soit, la loi du 17 avril 1919 est et doit rester la charte des sinistrés. Elle a déjà subi plusieurs assauts, elle en subira peut-être d'autres, mais elle trouvera toujours d'ardents défenseurs qui, en rappelant les engagements solennels, sauvegarderont l'honneur de la France et les droits sacrés des régions dévastées.

C. GROUSSAU.

Député du Nord,
Président de la Commission des Régions Libérées

Roubaix-Tourcoing devant les grandes Questions sociales.

DE 1823 à 1923, la population de Roubaix, de Tourcoing, et des communes voisines est passée de 48.570 à 276.800 habitants :

En 1823, 15.078 familles habitaient 13.994 maisons. En 1923, 87.078 familles habitent 74.188 maisons.

A la lecture de ces chiffres, on se rend compte des transformations qui ont complètement modifié l'état social de ces petites bourgades, perdues dans la campagne où les travaux de la filature et du tissage s'exerçaient dans les fermes, devenues tout à coup d'immenses cités industrielles où les ouvriers sont venus s'entasser autour des usines dans

apparaissaient dans ces foules qui s'aggloméraient, de nouvelles œuvres s'organisaient, inspirées par la charité chrétienne ou la philanthropie : Crèches, Gouttes de lait, prêt de linge, prêt du couchage, Bouchée de pain, dispensaires, conférences Saint-Vincent-de-Paul, cantines, ouvroirs, écoles ménagères, fondations, legs, etc...., l'énumération pourrait se prolonger.

La générosité semblait inépuisable ; elle est tellement connue que des colonies, de nos missions, on vient la solliciter ; en 1922, Tourcoing a envoyé près de 150.000 francs aux œuvres des écoles d'Orient.

Pendant la guerre, l'Union des Œuvres de guerre de Roubaix-Tourcoing, présidée par M. L. LOR-THOIS, dirigée par MM. CH. VALENTIN, CH. DROU-RIERS, LÉON WATINE, F. DEWAVRIN, continua cette généreuse tradition en répartissant plus de trois millions aux soldats de nos villes et à leurs familles.

Une Roubaissienne de grand cœur, Mme GILLET-MOTTE, organisa pour nos petits envahis des œuvres d'une telle envergure qu'elles dépassent le cadre de cet article et de nos villes.

Depuis la guerre, sous l'impulsion de M. LOUIS WATINE, un nouveau réseau d'œuvres charitables



La cité-jardin du Chêne-Houplines, édifée à Tourcoing par la société « Notre Maison ». (J. Greber, architecte).

les cabarets et les courées. Quelle fut, durant cette période, la condition des familles ouvrières ? Les classes dites dirigeantes exercèrent-elles une action charitable ou sociale ? Comment, dans le domaine de la Mutualité, de la Coopération, du Syndicalisme, des remèdes ont-ils été apportés aux difficultés du nouvel état des choses ? A ces questions, il serait intéressant de répondre longuement, nous ne pourrions que les effleurer pour rester dans le cadre qui nous est tracé.

LES ŒUVRES CHARITABLES

Une générosité inlassable et générale a suscité dans nos villes une floraison d'œuvres charitables. A mesure que de nouvelles misères

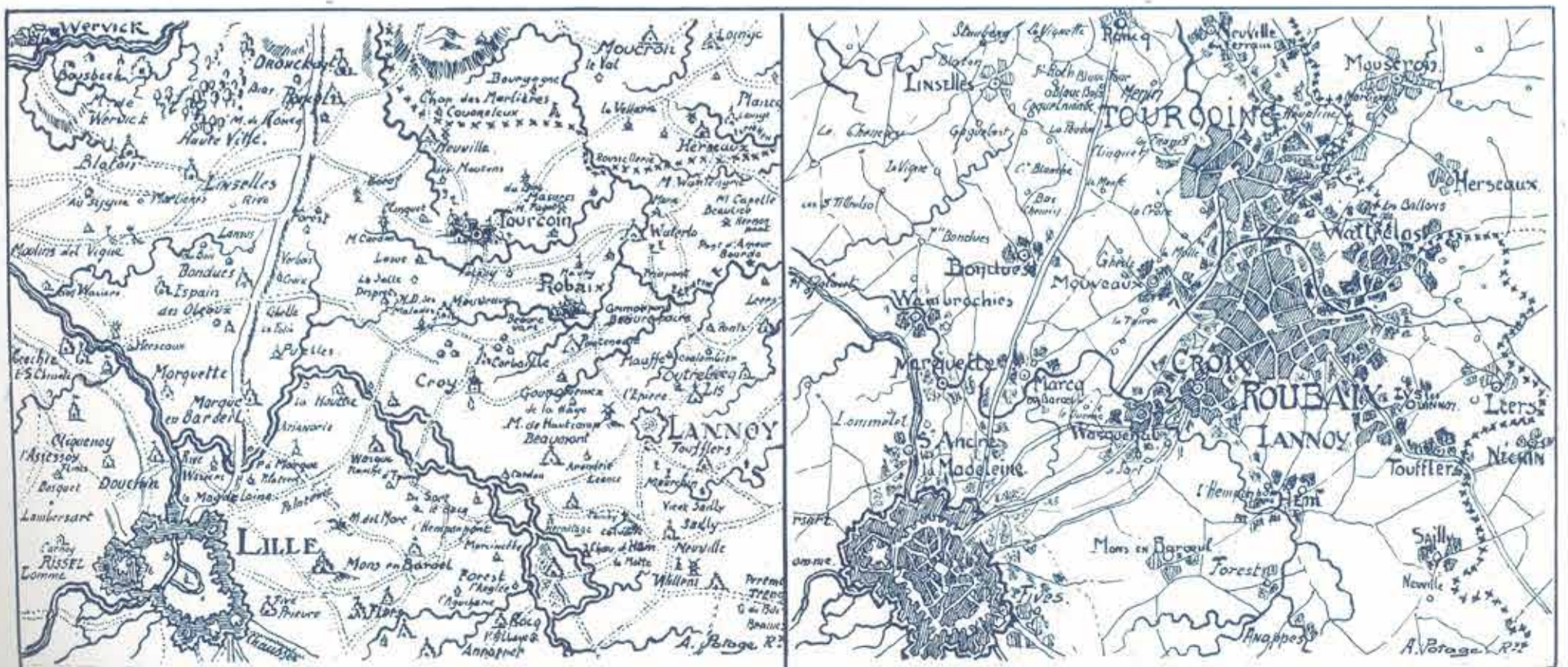


Lecture de la Déclaration des Droits de la Famille, par le général de Castelnau. Hall de la nouvelle Bourse, Lille, 5 décembre 1920. On peut reconnaître dans cette photographie : MM. Breton et Isaac, Naudin, Henry Bordeaux, G. Risler, Roulleaux-Dugage, d'Anthouard, L. Watine, Amiral Guépratte, Général Lacapelle, D^r Bertillon... etc.

s'est développé autour de la Fédération régionale des œuvres d'après-guerre. Les personnalités groupées dans cette fédération s'efforcent de pourvoir avec méthode à chacune des infortunes nées de la guerre : Aide aux Veuves et aux Orphelins, travail à domicile pour les mutilés et les aveugles, Cure d'air de Croix-Fontaine, Secours aux familles nombreuses, dispensaires d'hygiène sociale, Préventorium anti-tuberculeux, infirmières visiteuses de l'enfance, tout est mis en œuvre pour écarter les misères des foules revenues dans nos villes après l'invasion.

LES INSTITUTIONS SOCIALES

Parallèlement à ces œuvres charitables, il était nécessaire d'orga-



En 1823 Agglomération de la population autour de Lille, Roubaix, Tourcoing. En 1923

niser des institutions sociales susceptibles de prévenir plutôt que de guérir. La plupart des misères sociales, taudis, tuberculose, alcoolisme auxquelles il faut aujourd'hui porter remède à grands frais pouvaient être évitées par une meilleure organisation des conditions générales de la vie.

Sous une centralisation excessive, qui prélève chaque année sur nos familles des millions d'impôts indirects et plus de trente-cinq millions d'impôts directement versés au pouvoir central, nos villes ont été affaiblies et les initiatives privées découragées par le manque de ressources et de directions.

Cependant des résultats importants ont été acquis :

M. ED. DUQUENNE, membre du Conseil supérieure de la Mutualité, et M. JOSEPH WIBAUX, organisaient le mouvement mutualiste qui a pris dans nos villes et notre région un tel développement qu'en 1913, Roubaix seulement comptait 65 sociétés de secours mutuels et qu'en 1921, le Nord compte 942 sociétés en pleine prospérité, au sein desquelles fleurit et d'où rayonne un merveilleux esprit de fraternité.

34 sociétés coopératives existaient à Roubaix en 1913.

Depuis 1880, patrons et ouvriers procèdent lentement à l'organisation professionnelle. Avant la loi sur les Syndicats, MM. H. BAYARD et L. CORDONNIER fondaient le syndicat mixte, formule aujourd'hui démodée, mais dont les œuvres multipliées assurèrent jusqu'en 1914 la sécurité d'un grand nombre de familles ouvrières dans les deux villes.

En 1913, on comptait à Roubaix plus de 70 syndicats professionnels et presque autant à Tourcoing. Au milieu de ce foisonnement d'associations corporatives, nos devanciers de 1823 ne reconnaîtraient plus le milieu individualiste dans lequel ils vécurent. On peut regretter que, malgré ces groupements, ce soit, trop souvent encore, des intérêts particuliers qui prennent la place des intérêts généraux. Il faut regretter aussi que les syndicats ouvriers qui auraient pu, par l'éducation professionnelle et sociale de leurs adhérents, jouer un si grand rôle se soient laissés entraîner vers des campagnes politiques dont on mesure aujourd'hui toute la stérilité.

L'enseignement professionnel a été porté à Roubaix et plus encore à Tourcoing par l'initiative privée, les syndicats, les villes, l'Etat, à des réalisations qui n'ont été atteintes en aucune autre région.

Les caisses d'épargne, gérées avec intelligence, ont employé leurs disponibilités dans des institutions sociales qui peuvent servir d'exemples.

Celle des institutions sociales qui a réalisé le plus de bien nous paraît être La Ligue du coin de Terre et du Foyer qui, sous l'impulsion de MM. F. DEWAVRIN, à Tourcoing et CH. DROULERS, à Roubaix, a procuré à des milliers d'ouvriers l'agrément et le rapport d'un jardin loin du cabaret et du taudis. Il faudrait des pages pour résumer les heureux résultats de cette institution inspirée par une véritable intelligence de la situation sociale dans les villes industrielles.

LA COMPLEXITÉ DES QUESTIONS SOCIALES

Cette situation était réellement complexe et difficile ; plus on étudie les problèmes qui se sont brusquement posés devant nos villes, plus on se rend compte qu'ils dépassaient la bonne volonté des industriels et des ouvriers. Ces problèmes dépendaient de conditions générales, politiques, économiques, religieuses, démographiques, que l'on commence seulement à reconnaître aujourd'hui en présence des excès de l'individualisme.

Le développement des institutions sociales de Roubaix-Tourcoing aurait été tout autre si la société française toute entière avait substitué à un individualisme quelquefois anarchique, un ordre social envisagé dans la famille, dans la profession et dans la région.

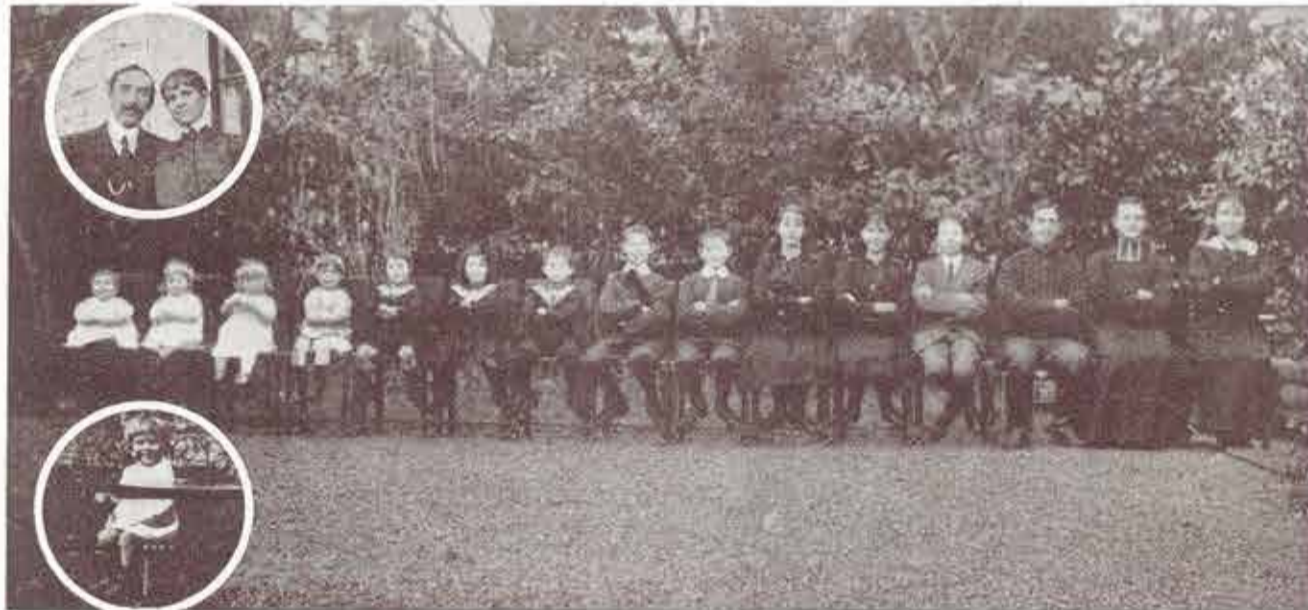
Privés de l'appui que leur donnaient ces forces, les Français de notre temps se sont repliés sur eux-mêmes, ils sont devenus ce peuple de célibataires et de fils uniques, qui assiste sans émotion au drame angoissant qui se joue en ce moment dans le monde : l'effacement progressif de notre race devant les nations étrangères plus prolifiques.

Pour Roubaix-Tourcoing, la situation démographique de la France, son administration vieillissante mais acceptée par une population stationnaire, constituaient des conditions générales très défavorables pour notre expansion coloniale, comme pour l'établissement des institutions sociales nécessaires au bien-être de nos familles.



Siège Social de la Croix-Rouge de Roubaix, de la Fédération régionale des Œuvres d'Après-guerre et de la Fédération des Familles nombreuses du Nord.

lotte mais acceptée par une population stationnaire, constituaient des conditions générales très défavorables pour notre expansion coloniale, comme pour l'établissement des institutions sociales nécessaires au bien-être de nos familles.



Une des grandes familles du Nord : M. et Mme Pierre Lestienne et leurs seize enfants.



La boulangerie économique. L' " Union ", œuvre de la plus haute portée.

LE VÉRITABLE PROBLÈME SOCIAL

De toutes les grandes questions sociales, la question de la dépopulation est donc la plus grande, c'est le *nœud* de tous les problèmes politiques, économiques, sociaux, et ce sera l'honneur des Roubaisiens et des Tourquennois, dont on a mis en doute le sens social, que de l'avoir comprise.

Depuis 1910, une campagne méthodique a été menée en faveur de la famille contre la dépopulation, par un groupe de nos concitoyens particulièrement qualifiés, en raison de leurs nombreux enfants, pour intervenir dans cette question.

Comme les œuvres de l'enfance de MME GILLET-MOTTE, comme le mouvement mutualiste de M. ED. DUQUENNE, comme le mouvement d'organisation professionnelle suscité par un autre roubaisien, M. EUGÈNE DUTHOIT, président des « Semaines Sociales de France », le mouvement familial, dirigé par nos concitoyens, a débordé le cadre de nos villes pour s'étendre à toute la France.

Ce problème social par excellence, la famille, fut l'objet des préoccupations constantes des dirigeants de notre milieu industriel. Par une coïncidence curieuse, ce fut à la même époque, durant la guerre, lorsque chacune de nos familles était divisée, que, sans se concerter, ceux des nôtres qui étaient réfugiés à Paris fondaient « La plus grande Famille » tandis que leurs parents demeurés sous l'occupation ennemie créaient « Familia ».

LES ALLOCATIONS FAMILIALES

Organisée pour parer aux difficultés de la vie des familles ouvrières, « Familia » est devenue cette caisse de compensation du Consortium de l'industrie textile, dont M. LEVY, son directeur, entretient par ailleurs le lecteur et qui a réparti aux pères de famille de nos villes plus de trente-deux millions pour les aider à mieux élever leurs enfants.

Dans le comité central de ces organisations éminemment pratiques — au nombre de 107 — présidé par M. Eugène Mathon, Roubaix et Tourcoing tiennent le premier rang, tant au point de vue du nombre des enfants groupés que de l'importance des allocations versées.

« LA PLUS GRANDE FAMILLE »

Sous la présidence de M. AUG. ISAAC, né à Roubaix en 1848, « La Plus grande Famille » s'est étendue des familles du Nord aux familles de toutes les autres régions, aujourd'hui groupées en une puissante Fédération Nationale. En jetant les bases de cette association, aujourd'hui reconnue

d'utilité publique, MM. EM. TOULEMONDE et L. LORTHOIS, présidents de nos chambres de commerce, MM. PIERRE LESTIENNE, JULES DELATTRE et leurs amis, se proposaient de se placer au-dessus des questions contingentes, pour essayer d'embrasser d'une seule vue comme l'avait fait LÉ. PLAY, tout cet ensemble de problèmes sociaux groupés autour de la première et de la plus importante des institutions sociales : la famille.

Pour se développer, les familles humaines ont besoin de certaines conditions morales et religieuses, bien connues aujourd'hui, que la société contemporaine française leur refuse. S'efforcer, comme veulent le faire les natalistes, de remédier à la dépopulation par des moyens secondaires, en laissant subsister ce qui démoralise et détruit la famille, c'est tenter une expérience dont la France n'a plus ni le temps, ni la force de supporter les risques.

De 1910 à 1920, la question des Droits de la Famille a été particulièrement étudiée dans les Associations familiales de Roubaix-Tourcoing, et le 5 décembre 1920, ces associations ont eu l'honneur de faire proclamer la *Déclaration des droits de la Famille*, dans une manifestation grandiose qui a eu lieu à Lille, dans le Hall de la Nouvelle Bourse.

Cette manifestation a été analysée par M. HENRY BORDEAUX dans un article du *Monde Illustré* dont le retentissement fut très grand.

En résumé, pour améliorer les conditions sociales de la vie des familles ouvrières, les industriels de Roubaix-Tourcoing n'ont pas seulement essayé de parer aux difficultés immédiates, par des œuvres charitables, ils ont recherché les causes des misères de notre



De gauche à droite: MM. Jacques Masurel-Lepoutre, de « Notre Maison »; M. Charles Droulers, Président de la « Société du Jardin populaire »; M. l'Abbé Henri Lestienne, Fondateur des Cités-Jardins de Lille, mort pour la France; Fernand Dewavrin, Président de la Société de Crédit immobilier, François Tettelin, Ingénieur principal des Chemins de fer du Nord.



M. Eugène Duthoit.

heureux que dans nos villes. Ce sont deux roubaisiens, M. l'abbé HENRI LESTIENNE, glorieusement tombé au champ d'honneur en 1916, et M. FRANÇOIS TETTELIN, ingénieur en chef de la Compagnie du Nord, qui, le premier, par les *Cités-Jardins de Lille*, le second par les cités-jardins édifiées depuis la guerre par la Compagnie du Nord, ont déterminé par leurs exemples, le mouvement d'opinion auquel nous assistons aujourd'hui.

La Société *Notre Maison*, fondée par MM. P. DEWISME, J. MASUREL, M. DUBRULLE, la *Société Roubaisienne d'habitations à bon marché*, fondée par MM. ED. RASSON et PIERRE TOULEMONDE, édifient en ce moment des centaines de maisons entourées de grands jardins, pour sauver la race, s'il en est temps encore.

EXPOSITION DE L'HABITATION FAMILIALE

Dans le but de susciter d'autres efforts pour la solution de ce problème, la *Commission de la natalité* du département du Nord, et la *Fédération des unions de familles nombreuses*, organisent à Lille, sous la présidence de M. LOUIS WATINE, une *Exposition de l'Habitation familiale dans la région du Nord*, qui aura lieu au Palais Rameau, du 31 mars au 22 avril. Le gouvernement belge, la Compagnie des Chemins de fer du Nord, les houillères, tous les groupements qui ont édifié des maisons de Rouen à Anvers et de Boulogne à Reims, participeront à cette exposition. Par des plans, des dessins, des devis, des prix, indica-



M. Achille Glorieux.

époque et en accord avec toute l'école de Le Play et du comte de Mun, ils ont proposé un remède: la réorganisation politique et administrative de la France sur une base familiale.

LE PROBLÈME DU LOGEMENT

La question de l'habitation est une de celles qui se trouvent le plus étroitement liées à la réorganisation de la famille et à la dépopulation. Le prodigieux développement de nos villes devait presque fatalement livrer au hasard la construction des maisons.

Pour arracher aux taudis les familles ouvrières, de nombreux efforts d'initiative privée ont été faits dans les deux villes; nous citerons les constructions de *La Ruche*, celles du Syndicat mixte, les *Cités Saint Henri et Saint Louis*, celle de la *Société des Jardins et Foyers roubaisiens*, constituée avant la guerre, par Mme ALFRED MOTTE et M. PAUL TOULEMONDE qui édifièrent la première cité-jardin de Roubaix.

Le grand effort fut fait, après la loi Ribot, grâce à M. FERN. DEWAVRIN, Président du *Crédit immobilier* et l'on peut dire avec fierté qu'en aucun autre point de la France, cette loi n'a suscité autant de propriétaires



La cité-jardin « Le Maroc », édifée à Roubaix par la « Société des Jardins et Foyers Roubaisiens ».

tions pratiques qui constitueront une documentation complète, ces groupements vont représenter leurs efforts, afin d'entraîner les hésitants.

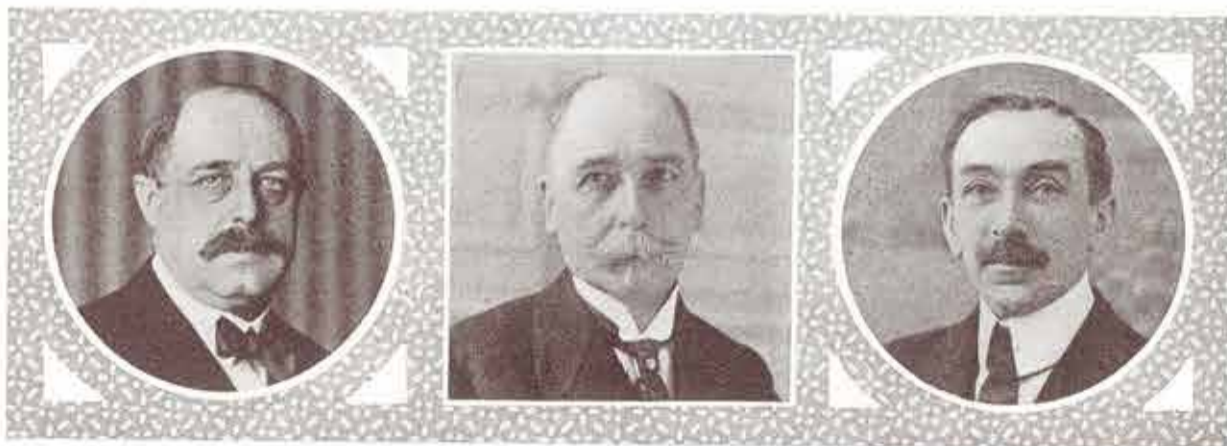
L'UNION AUTOUR DE LA FAMILLE FRANÇAISE

Lorsque l'on a mesuré les désastres qui s'abattaient sur la France, le jour où nos maisons se seraient tout à fait vidées d'enfants, on comprend que c'est, en définitive, autour de la protection des familles et des enfants que doivent désormais évoluer, dans notre pays, toutes les œuvres charitables.

Et en achevant cette revue, trop rapide, des initiatives de nos villes en face des grandes questions sociales, il nous est agréable de constater quelle place importante elles ont prise dans la campagne menée en faveur de la famille.

Autour de la maison que l'on sait si gravement menacée, autour de la mère et des enfants, toutes les divergences de vues s'atténuent, toutes les diversités des opinions disparaissent. Sur ce terrain d'apaisement et d'union, tous les concours, toutes les bonnes volontés peuvent se rencontrer, pour que nos plus grandes familles continuent à réaliser dans le monde, la plus grande France.

Achille GLORIEUX,
Membre du Conseil Supérieur de la Natalité.



Les Fondateurs de la « Plus grande Famille ». M. Jules Delattre. M. Auguste Isaac, Ancien Ministre du Commerce. M. Pierre Lestienne.



De gauche à droite: M. Charles Valentin, de l'« Union des Œuvres de Guerre », MM. Paul Dewisme et Maurice Dubrulle, de « Notre Maison », M. Léon Motte, de la « Société des Jardins et Foyers Roubaisiens », M. Edmond Duquenne, membre du Conseil Supérieur de la « Mutualité »

LES ŒUVRES D'APRÈS GUERRE A ROUBAIX

La Croix-Rouge de Roubaix qui, pendant l'occupation, s'était ingéniée à secourir par tous les moyens en son pouvoir notre malheureuse population, songea dès la libération, s'inspirant en cela des œuvres créées en France non occupée et mettant à profit les concours aussi nombreux que dévoués qui s'offraient à elle, à continuer son rôle bienfaisant à l'égard des misères innombrables que la guerre entraînait à sa suite.

C'est ainsi que successivement furent créées ces œuvres multiples et si intéressantes qui se groupèrent sous le titre de *Fédération des œuvres d'après-guerre de Roubaix et de ses cantons*.

De ces différentes œuvres nées de la guerre, celle qui mérite la première place, c'est bien :

L'Association de l'aide aux veuves et aux orphelins qui compte pour Roubaix et ses cantons : 1.944 veuves et 2.324 orphelins.

Elle comprend les différentes sections suivantes :

Vestiaire. — Il a pour but de procurer le linge, le tissu, nécessaires à l'entretien de la garde-robe familiale, ainsi que les objets de première nécessité aux veuves les plus besogneuses. En 1921, année moins favorisée que les précédentes, la Croix-Rouge a pu distribuer de la sorte pour 25.000 francs de dons. Cette distribution avait été de 73.397 francs l'année précédente.

Travail à domicile. — Cette section a pour objet de maintenir la mère de famille à son foyer, en lui procurant un travail facile n'exigeant pas de connaissances bien spéciales (tabliers, layettes, chemises) et permettant de s'occuper des soins du ménage.

Grâce à des commandes importantes, il a été possible au Comité de fournir pendant des périodes assez longues du travail à 54 veuves à la fois. La présidente de cette œuvre est M^{me} François Roussel, qu'assistent dans sa direction M^{mes} Henri Bayart et Charles Valentin.

Fondation François Roussel. — On sait la mortalité et la morbidité effrayantes pendant la guerre dans ces agglomérations privées d'aliments, ravitaillées, l'on peut dire, au compte-goutte, spoliées de toutes provisions par un occupant malveillant et lui-même affamé. La Croix-Rouge s'occupa de rechercher les enfants les plus débilés, de les placer à la campagne, dans des colonies de vacances.

Œuvres du muguet de France et de l'avenir familial. — Désirant préparer l'avenir des petits orphelins auxquels il s'intéresse et leur rendre moins pénible leurs débuts dans la vie, le Comité a pu avec le concours de certaines Compagnies d'assurance, leur garantir le versement d'une prime à leur mariage et celui d'une autre à la naissance de chaque bébé. 177 fillettes sont inscrites et 40 garçons.

Pupilles de la nation. — La Croix-Rouge s'est occupée de faire connaître l'Œuvre des pupilles de la Nation et d'en procurer les avantages autour d'elle. Elle a obtenu également d'œuvres américaines des bourses d'apprentissage importantes et nombreuses. Pour les enfants moralement abandonnés, elle se charge de les héberger dans des familles honorables à la campagne où on leur apprend un métier en même temps qu'on s'efforce de les mettre dans le bon chemin.

Œuvres de la laine et des bagages récupérés. — Puis viennent certaines œuvres spéciales à la réparation des pertes souffertes par suite de l'invasion et de l'évacuation. C'est l'Œuvre de la laine, en vue de remplacer les matelas enlevés à tous les habitants par les occupants. C'est la recherche des bagages égarés ou perdus en Belgique au cours de l'évacuation. Plus de 30.000 kilos de ces bagages ont été ainsi restitués à leurs propriétaires.

Environ 900 lits complets provenant des hôpitaux du front ont pu être également répartis parmi les plus malheureux.

Prisonniers civils. Brassards rouges. — C'est à la même sorte de maux, particuliers aux régions occupées, qu'ont pour but de parer d'autres organisations : celles d'abord qui s'intéressent au sort des prisonniers civils et des brassards rouges déportés violemment hors de leur ville, contraints sous les pires menaces et les pires exécutions de travailler pour l'ennemi. La Croix-Rouge mit ces organisations en contact avec le Gouvernement et les Parlementaires, expliqua les souffrances subies par les récalcitrants aux ordres de l'ennemi, obtint pour eux des réparations légitimes.

Banque populaire. — Dans le même ordre des réparations économiques, M. Watine acceptait de prendre place parmi les administrateurs de la Banque populaire pour y défendre les intérêts des démobilisés et des veuves de guerre pensionnées à qui cette Banque accorde, au taux de 3 %, des prêts à long terme pouvant s'élever jusqu'à 10.000 francs.

Prêt du couchage. — Signalons encore l'œuvre du prêt du couchage. Elle fournit gratuitement aux malades lits et literies, dans des conditions qui permettent de réduire les contagions innombrables, causées par la nécessité où sont tant de pauvres gens de coucher en commun, nécessité aggravée à Roubaix par les vols de matelas faits par l'occupant.

Jardins pour tous. — L'Œuvre des Jardins pour tous, entretenue, développée par M. Watine est aussi un effort pour rendre permanente l'institution provisoire des jardins qui ont permis aux occupés de compléter pendant la guerre, par quelques légumes, le monotone et insuffisant ordinaire. On sait combien les loisirs de la journée de huit heures la rendent intéressante et combien il faut lui souhaiter bon succès. A l'heure actuelle, cette œuvre comprend 1.719 petits jardins couvrant une surface de 47 hectares.

Aveugles et mutilés. — La Croix-Rouge a aussi servi d'entremise entre les aveugles de la région et les grandes associations d'aveugles ou d'amis des aveugles. Elle agit de même pour les mutilés. Elle les aide à se fournir de matières premières d'une part et d'autre part à écouler leurs produits. Elle a obtenu pour eux des libéralités diverses ; des outillages de vanniers, canneurs, brosiers, chaisiers, etc. Elle a organisé ou participé à des expositions et à des ventes de leurs produits qui se sont chiffrées par une recette d'environ 80.000 francs. L'âme de cette institution particulière est M^{me} de Laubier-Craveri qui assume la direction et les services d'un important comptoir de produits dus à ces divers infirmes.

Bureaux de contentieux. — Que de démarches, que de formalités compliquées et déconcertantes pour ces pauvres veuves de guerre, obligées désormais de faire face à des situations souvent bien difficiles ! Aussi de quelle utilité n'apparaît pas immédiatement un tel service qui donne chaque année en moyenne près de 1.200 à 1.500 consultations gratuites sur des questions de pensions, de pécules, de disparus, de logements, etc...

Exposition franco-américaine de puériculture. — Pour répondre à l'invitation qui a été faite par le Comité Central de Paris de porter tous ses efforts vers les œuvres sociales de Protection de l'Enfance, lutte contre la tuberculose, etc... la Croix-Rouge de Roubaix organisa en 1921, avec le concours de la Croix-Rouge américaine, une Exposition de puériculture au cours de laquelle, par des démonstrations, par des conférences, par des projections, fut traitée l'importante question de l'hygiène de l'enfance. Le succès de cette manifestation fut vraiment remarquable.

Dispensaire Pierre de Roubaix contre la tuberculose. — Dans le même ordre d'idées, des hommes et des femmes de grand cœur, préoccupés de l'offensive terrible menée par la tuberculose dans les organismes anémiés par les privations et les misères de toutes natures, songèrent à créer un dispensaire antituberculeux.

Grâce à la large participation financière du Pari-Mutuel, ce projet put être réalisé et fonctionne depuis un an, sous le nom de Dispensaire Pierre de Roubaix, au 90, rue des Longues-Haies, dans un quartier des plus peuplés et des plus déshérités de notre cité.

L'immeuble, acquis à cet effet, a été transformé et aménagé de la façon la plus ingénieuse, la plus moderne, la plus utile par M. l'architecte de Laubier, l'un des plus dévoués administrateurs de la Croix-Rouge.

Le fonctionnement de l'œuvre est facilité par le concours de la Ligue du Nord contre le tuberculose et comprend 3 médecins consultants, donnant 3 consultations par semaine.

Un certain nombre d'infirmières visiteuses, indépendamment du service des consultations, ont la mission de dépister tous les foyers de contamination qu'elles rencontrent, afin de mettre à l'abri de la contagion les éléments sains dans les familles. Fréquemment des enfants peuvent ainsi être envoyés dans des colonies enfantines dépendant de la Ligue du Nord.

Un Comité de patronage s'est constitué avec la mission d'assurer, au moyen de fêtes, concerts, souscriptions, les ressources nécessaires à son existence, et nous ne saurions passer sous silence les noms de M^{mes} Eugène Mathon, Albert Motte, Maurice Lessens, Fernand Motte, M. René Wibaux, qui se sont dépensés sans compter et ont contribué pour une large part à subvenir aux frais importants de son fonctionnement.

Dispensaire-école de la Croix-Rouge. — On a dit très justement qu'un dispensaire était la preuve de l'existence et de la vitalité d'un comité. Or, notre Dispensaire-Ecole donne une moyenne annuelle de 12.000 pansements, 800

piqûres, 2.000 malades soignés, 140 opérations. Il peut donc revendiquer à juste titre une place prépondérante parmi les différentes œuvres groupées autour de la Croix-Rouge de Roubaix, et montre bien toute l'activité déployée, sous l'énergique impulsion de sa présidente, M^{me} Eugène Mathon-Motte, et de ses dévouées collaboratrices M^{mes} Joseph Pollet, Edmond Ternynck, Auguste Vanoutryve, César Gaydet, Paul Desrousseaux, Léon Catteau, Victor Dupont. On se rend compte de la somme de travail et de dévouement qu'elles ont à fournir.

Des cours d'infirmières professés par des docteurs de la ville permettent chaque année à une vingtaine d'élèves d'obtenir leur diplôme d'infirmière de la Croix-Rouge. Pour parer dans une certaine mesure à la pénurie des garde-malades et des garde-couches, des cours ont été aussi institués en vue de former, sous la direction des docteurs, ces auxiliaires utiles.

De plus, des conférences publiques accompagnées de projections, tant sur la puériculture que sur la tuberculose, constituent un enseignement des plus utiles et pour préparer la jeune génération à ses futurs devoirs de mère et pour propager les mesures prophylactiques contre cette terrible maladie trop souvent ignorée dans ses débuts, la tuberculose.

Enfin, l'on n'aurait qu'une idée imparfaite de l'activité et des bienfaits répandus par la Croix-Rouge de Roubaix pendant la guerre si l'on ne savait que son organisation sérieuse, l'activité et le sens pratique de son Président ont inspiré confiance aux Croix-Rouges américaine et britannique et à des comités comme le Comité Duryea et les ont déterminés à se servir de son canal pour distribuer plus de douze millions de dons en nature aux communes de l'ancienne ligne du front, réunies sous le titre de Fraternelle des régions libérées.

Nous ne terminerons pas cet article sans dire que M. Louis Watine, président de la Croix-Rouge, est en même temps le président de la Fédération des Unions de familles nombreuses du Nord de la France et qu'il a donné au mouvement familial qu'il dirige, l'impulsion vigoureuse que révèlent toutes les œuvres dont nous venons de parler.

Il faut souhaiter qu'il continue longtemps d'exercer dans toutes ces œuvres une activité, un sens pratique, une générosité qui ne sont pas estimées seulement de son entourage puisque les pouvoirs publics ont voulu y rendre hommage en attachant sur sa poitrine la Croix de la Légion d'honneur.

Nous ne saurions passer sous silence le nom de M. Henry Bayart qui, en sa qualité de trésorier-adjoint de la Croix-Rouge et de trésorier de la Fédération régionale des œuvres d'après-guerre, lui apporte une collaboration aussi intelligente que dévouée.

Nous devons nous borner et nous craignons une chose : c'est de n'avoir pas suffisamment montré l'Œuvre de la Croix-Rouge, de son Président, des activités moins en vedette mais si énergiques qui sont la vie de tout ce mouvement.

Ce que nous avons fait n'est qu'une énumération. Ce qu'il faut concevoir, c'est la force de croissance, le dynamisme de ce foyer d'expansion bienfaisante. Au moins espérons-nous en avoir donné une idée.

Victor PROUVOT

Secrétaire général de la Croix-Rouge.



M. Louis Watine, Président du Comité roubaisien de la Croix-Rouge.



M. A. de Laubier, Administrateur de la Croix-Rouge de Roubaix.



M. D. Wibaux-Florin (1727-1848). Fondateur des Etablissements Wibaux-Florin.

M. ARMAND FALLIÈRES, alors Président de la République, en visitant l'exposition internationale de Roubaix, le 9 juillet 1911, dans un discours retentissant, déclarait :

« Vous avez pu dire sans rien exagérer, Monsieur le Maire, qu'avec Tourcoing, votre voisine et votre sœur, à laquelle je suis heureux d'adresser un amical souvenir, votre cher Roubaix a constitué un des plus vastes entrepôts de matières et l'un des plus considérables outillages textiles lainiers qui existent dans le monde. Nulle part, on ne songe à vous disputer le premier rang, et il n'est personne qui ne vous rende cette justice que vous avez ajouté à la puissance économique et à la prospérité industrielle de la France ».

Après avoir évoqué le souvenir de ces paroles officielles, me voici quelque peu confus devant l'invitation du *Monde Illustré* d'avoir à rappeler ici l'évolution à travers les siècles des industries textiles de notre région, dire ce qu'elles ont souffert pendant la récente invasion ennemie et faire connaître l'état actuel de leur reconstitution.

Pour traiter un tel sujet, il me faudrait un volume tout entier et je ne dispose que de quelques pages... Cette étude devant, en conséquence, comporter de nombreuses lacunes, je plaide donc d'avance les circonstances atténuantes...

CINQ SIÈCLES DE LUTTES.

C'est le 1^{er} novembre 1409, que Charles le Téméraire, duc de Bourgogne et de Brabant, comte de Flandre, annonça à son « amé et féal » le seigneur de Roubaix, l'envoi de lettres patentes accordant aux « manants et habitants » de Roubaix, la puissance et l'autorité de « licitement draper et faire draps de toutes laines ».

En 1491, Maximilien d'Autriche instituait la « franche-foire » de Tourcoing...

En 1553, une sentence rendue sur la demande de Messire Pierre de Werchin, Sénéchal du Hainaut, seigneur de Roubaix, prescrivit l'établissement « d'égards-jurés » pour visiter les pièces de tissus et empêcher les fraudes. Les corporations s'organisent dans la région et contribuent au développement de l'industrie.

« Imbus de liberté, fiers de leurs franchises

Les Industries Textiles dans la Région de Roubaix - Tourcoing - Lannoy

LEUR DÉVELOPPEMENT DANS LE PASSÉ

LEUR PILLAGE PENDANT LA GUERRE 1914-1918

LEUR RECONSTITUTION ET LEUR AVENIR



M. Louis Motte-Bossut (1817-1884). Un des premiers importateurs de machines étrangères.

« commerciales, les Roubaisiens, nous dit l'histoire, donnaient libre cours à leur initiative et ambitionnaient la liberté complète ».

Le 16 mars 1609, le conseil de l'Archiduc d'Autriche, à Bruxelles, réglementait les ouvrages de « bourregeterie » dans la châtellenie de Lille et réservait la fabrication des « tripes, bourrats et futaines » aux bourgs de Roubaix, de Tourcoing et de Mouvaux.

Au XVII^e siècle encore, le 3 janvier 1661, Philippe IV, roi d'Espagne, affranchit les habitants de Tourcoing du « droit de tonlieu sur les laines ». En 1673, une ordonnance de Colbert désigne Lille et Tournai pour être les « dépositaires et commissionnaires » des produits de la fabrication du damas de laine de Tourcoing...

Dans cette région, nous dit Jean Buzelin, auteur du *Gallo Flandria Sacra et profana*, Tourcoing est remarquable auprès des autres villes par le nombre de sa population, semblable plutôt à une ville qu'à un bourg. On y fabrique les tissus étroits, variés de fleurs imitant le damassé. C'est incroyable combien il se file là de laine chaque jour, les hommes se tenant aux mêmes roues tournantes et aidés dans leur tâche par les habitants des villages voisins ».

Un édit de 1776 ayant supprimé les « corps et communautés de marchands et d'artisans, les maîtrises et les jurandes », le commerce devint libre. Les manufacturiers de Roubaix, comme ceux de Tourcoing, soulagés du poids qui entravait leur progrès, étendirent dès lors considérablement la variété de leur production. Leur prospérité alla en grandissant jusqu'en 1786, époque à laquelle fut négocié le traité de commerce avec l'Angleterre, dont la mise en vigueur fut désastreuse pour l'industrie nationale.

À l'époque de la Révolution, le commerce et l'industrie de Roubaix-Tourcoing eurent également à souffrir des événements politiques et militaires. Plusieurs fois envahis et saccagés, ces villes et leurs environs reçurent en 1792, les Autrichiens, les Saxons qui assiégeaient Lille. En 1794 une armée anglaise, commandée par le duc d'York, se fit battre par les armées républicaines dans la plaine environnant Tourcoing.

La tourmente passée, la marche en avant fut reprise...

L'APPOINT DU PROGRÈS MÉCANIQUE

En 1820, la première machine à vapeur apparut dans les ateliers de la région et substitua aux métiers actionnés par des manèges de chevaux, le règne de la vapeur... Sur 84.000 pièces de « nankinets » produites dans le Nord en 1821, 77.500 sortaient des fabriques de Roubaix-Tourcoing. 1822 marqua la date de la première filature de cotons en couleurs mélangées pour trames.

En 1827, la manufacture de tapis tenta ses premiers essais à Tourcoing.

Puis c'est l'introduction du métier Jacquard qui donne au tissage de laine, à Roubaix, une grande impulsion.

Des statistiques datées de 1850 nous disent :

« Roubaix transforme en 50 millions de valeurs tissées, les 20 millions de laine que Tourcoing, par le peignage et la filature, transforme en 30 à 40 millions... Tourcoing, Roubaix et les environs consomment six millions de kilos de laine, dont plus de cinq millions acquittent les droits à Tourcoing ».

En 1860, alors qu'un nouveau régime économique impose à l'industrie de rudes sacrifices, un labeur incessant sut adapter la production locale aux nouvelles exigences et conserver à la région sa prospérité après des temps fort pénibles.

La guerre de 1870 arrête son développement, mais, la paix conclue, le centre de Roubaix-Tourcoing reprend son labeur fécond.

LA PÉRIODE D'AVANT-GUERRE.

Roubaix qui comptait 10.000 habitants au début du XIX^e siècle en comptait près de 130.000 en 1911 et avec Tourcoing, Lannoy, Croix, Wattlelos et les communes environnantes, toute cette région industrielle avait, avant la guerre, un total d'environ 300.000 âmes...

Voici en quels termes imagés, M. Eugène Motte, alors maire de Roubaix, expliquait le développement de cette région, dans un discours qu'ils prononça, fin 1909, à Paris :

« Ville unique (Roubaix) où tous travaillent dès l'âge légal jusqu'à la tombe, — où chaque réfractaire est montré du doigt comme frappé de la lèpre, — de paresse s'il prend la tangente et fait, sa vie durant, école buissonnière, — où la concurrence loyale et excitante pique de son aiguillon les flans d'une jeunesse jusque-là intrépide, où les carrières libérales sont quasi inconnues ou d'importation, — où nul ne jette un œil d'envie ou de concupiscence sur le fonctionnarisme, — où par surcroît chacun s'accoutume de familles nombreuses, parce que, chaque nouveau venu est considéré, pour l'avenir, comme un capital en bourgeon, bientôt en fleurs, et en rameaux ombragés où viendront s'abriter des générations laborieuses d'artisans, trouvant emploi de leurs bras, leur unique capital, et parce que ces nouveaux venus sont, de plus, dans le présent, pour les parents, ferments nouveaux d'énergie et d'entreprises plus vastes.

« Ville unique, parce qu'accouplée à Tourcoing, elles ont, toutes deux, porté à très haute tension, l'esprit de négoce et l'esprit d'industrie. En étant complémentaires l'une de l'autre, ces deux villes se pénétrèrent réciproquement de leur étincelle d'initiative et d'audace dans le progrès.

« Tourcoing, notre aieule, a pris la tâche la



M. Alfred Motte (1817-1887) créateur des nombreuses Usines Motte.



M. Ch. Tiberghien-Lepoutre (1907) un des fondateurs de l'Industrie Tourquennoise.



De gauche à droite : MM. L. Tiberghien-Duvillier, Amédée Prouvost, Floris Toulemonde, F. Masurel-Pollet, Albert Masurel.



M. Joseph Pollet père



M. Jules Lamon.



M. H. Delattre-Gilbert



M. Alphonse Pollet

« plus aventureuse, comme aussi la plus poétique. Elle est la grande pourvoyeuse. Depuis longtemps elle est « globe trotter ». Autrefois aux pays barbaresques, aux échelles du Levant, en Hellespont, en Tauride et aux pays bibliques ; au pays des Mille et une Nuits « Mésopotamie et Perse » ; maintenant aux pays récents, à Adelaïde, à Melbourne, à Brisbane, à Sydney, à Buenos-Aires, Montevideo, à Bahía-Blanca, Terre de Feu. Partout s'imposant par son esprit de négoce, son audace, sa correction, son entregent ; et, d'autre part, Roubaix s'alimentant à cette source généreuse de matières premières, et les convertissant en étoffes de tous genres. Que voilà bien la fusion idéale, et les deux villes ne forment-elles pas les deux yeux vivants et brillants de la « Flandre française ? »

LA VARIÉTÉ DES PRODUITS TEXTILES DE ROUBAIX-TOURCOING.

Dans une notice publiée à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris, en 1900, l'immense variété des produits textiles fabriqués dans notre région était ainsi résumée :

« Roubaix, y lit-on, est le centre de fabrication lainière le plus considérable d'Europe. Ses produits sont connus et répandus dans le monde entier. Les tissus de Roubaix jouissent d'une réputation universelle en raison de leur qualité, de leurs variétés et de leur bon goût. Il s'en fabrique depuis les prix les plus bas jusqu'aux prix les plus élevés. La production en est chaque année de plus de trois cents millions de francs dont presque la moitié est exportée en pays étrangers, aux colonies françaises ou pays de protectorat. Bien que les lainages aient été la cause première de la prospérité de Roubaix, ce ne sont pas les seules étoffes qui se fabriquent dans cette ville, on y produit également des tissus en coton et des tissus mélangés de laine, de coton, de soie ou d'autres textiles. On peut résumer ainsi cette production : draperies nouveautés et fantaisie de tous genres en laine pure, laine et coton et tout coton pour hommes, femmes et enfants ; articles de coton en tous genres, teints, écrus, spécialités pour pantalons et gilets, satins de Chine noirs et en couleurs, flanelles, doublures, pachas, tartans ; articles de confections pour hommes et pour femmes, robes en classique et fantaisies nouveautés ; étoffes pour chaussures, velours, velvets, guipures, reps et cretonne moulinsés, tissus pour ameublement, tapisseries, soieries, velours, tapis de table en jute, coton et soie, portières, couvertures de laine et de coton, bonneterie, toile à bâches, feutre, tissus tout coton en toile et croisé spécialement destinés aux colonies françaises.

« La production des tissus se complète par celle de nombreux et importants établissements de peignage de laine, de filatures de laines peignées et cardées, de filatures de coton, de teinture et d'appareils pour laine et pour coton, et de constructions mécaniques pour la fabrication des appareils employés dans toutes les branches de l'industrie textile.

« Cette industrie ne trouve nulle part en France et à l'étranger un centre où tous ces

« éléments soient réunis et forment bloc comme à Roubaix, où la laine arrive à l'état brut et en sort sous forme de tissus, après y avoir subi toutes les transformations qu'elle réclame : triage, lavage, peignage, filature, teinture et tissage ».

UN TÉMOIGNAGE OFFICIEL.

Du discours prononcé par M. Chapsal, alors Directeur des affaires commerciales et industrielles au Ministère du Commerce et de l'Industrie, aujourd'hui sénateur de la Charente-Inférieure, lors de l'inauguration de la nouvelle Bourse de Commerce de Roubaix, le 24 novembre 1907, j'extrait le passage suivant :

« J'ai constaté avec plaisir que vous aviez réalisé mieux que partout ailleurs cette idée de solidarité professionnelle pour opposer aux étrangers les produits divers de votre fabrication.

« Ce résultat s'explique par l'esprit de travail et de persévérance qui vous anime. Nous assistons en effet, dans ce pays, à un effort continu dirigé vers le même but.

« Ici, le fils continue l'œuvre du père ou une œuvre parallèle. Et nous voyons des générations entières se succéder dans le même esprit, persévérer dans la voie où leurs ancêtres ont trouvé gloire et fortune.

« On peut donc dire sans exagération que Roubaix est un des éléments les plus importants de la prospérité nationale, puisque vous faites annuellement dans votre place un milliard d'affaires.

« Il est évident que si une cité de cette importance venait à subir une crise, la répercussion s'en ferait sentir sur la richesse générale du pays ».

UN DISCOURS DE M. FRANÇOIS ROUSSEL.

Et le regretté M. François Roussel, alors Président de la Chambre de Commerce de Roubaix, disait à M. Chapsal, après lui avoir présenté ses collègues :

« Des usines se sont créées de tous côtés, le commerce s'est étendu dans toutes les branches. Nos négociants en laine ont créé des comptoirs d'achats dans tous les pays de production et fournissent à notre industrie, en même temps qu'ils exportent à l'étranger un chiffre considérable de laines peignées.

« Nos négociants en tissus vont répandre dans l'univers entier les produits de notre industrie. Nous sommes arrivés, par un travail assidu, malgré toutes les difficultés rencontrées, malgré les crises passagères que nous avons traversées, à former dans ce petit coin du Nord de la France, avec nos voisins de Tourcoing, le centre lainier le plus important du monde, en même temps qu'il est le plus varié dans ses produits. Notre industrie touche à tous les articles et a su se créer une place de premier ordre dans toutes les branches...

« Je tiens ici à rendre hommage à la population tout entière. A côté des patrons actifs, entrepreneurs, n'hésitant pas à engager dans les affaires toutes les ressources dont ils disposent, s'est élevée une génération d'employés et de contremaîtres, travailleurs instruits qui secondent admirablement leurs chefs.



M. Leclercq-Dupire



M. César Pollet.



M. Ch. Pollet-Duthoit



M. Alfred Motte.





De gauche à droite : MM. Maurice Glorieux, Paul Leurent, Alphonse Motte-Jacquart, Léon Boutemy Père, Henry Ternynck fils.



M. Joseph Pollet.



M. Albert Motte.



M. Albert Prouvost.



M. Eugène Motte.

une classe ouvrière, laborieuse, intelligente, « bien douée pour tout ce qui touche à l'industrie et qui veut s'instruire dans son art ».

NOTRE OUTILLAGE TEXTILE EN 1914.

Quelques chiffres montreront quelle était l'importance et l'activité des usines textiles de la région de Roubaix-Tourcoing-Lannoy, au moment où éclata la grande guerre, c'est-à-dire en 1914 :

Pour le travail de la laine, on comptait :
1.200 unités peigneuses pouvant fournir 60.000.000 de kilos, soit 85 % de la production française.

920.000 broches pour laine peignée,
100.000 broches à retordre,
153.000 broches pour laine cardée.
20.000 métiers à tisser (robe et draperie) produisant plus de 100 millions de mètres par an.
30.000 ouvriers étaient employés dans ces diverses usines.

Il convient de remarquer que l'importance de la fabrication calculée sur le seul chiffre de broches serait inférieure à la réalité. En effet, par suite de la concentration du travail et de l'emploi de continus et renvideurs des tout derniers modèles, la production de la filature s'en trouvait accrue.

L'industrie du Tapis occupait 2.000 ouvriers. On comptait 1.100 métiers qui donnaient les 3/4 de la production française.

Dans l'industrie cotonnière, les statistiques accusaient :

1.126.000 broches à filer ;
266.940 broches à retordre ;
15.000 ouvriers étaient occupés dans cette industrie et la production annuelle était de près de 35.000.000 de kilos de fils d'une valeur de plus de 70 millions de francs. Pour Tourcoing seulement, de 1911 à 1914, l'accroissement avait été de 130.000 broches.

Le tissage d'ameublement qui utilise tous les genres de textiles : coton, laine, soie, lin, jute, etc., occupait plus de 4.000 métiers avec le concours de 5.000 ouvriers environ.

Enfin les nombreux établissements de teinture et d'apprêt de la région occupaient près de 8.000 personnes et consommaient annuellement 15.000.000 de mètres cubes d'eau.

LES DÉVASTATIONS DE LA GUERRE.

La guerre survint avec l'occupation allemande. Si Roubaix et Tourcoing échappèrent aux destructions par le feu, elles eurent cependant à enregistrer de véritables désastres. Les usines restaient debout mais vidées de tout ce qui avait semblé utile aux ennemis, et mutilées souvent dans leurs organes essentiels.

Les matières premières furent d'abord saisies par l'envahisseur. Le tonnage des laines enlevées est fixé à près de 1.000.000 de kilos (sans y comprendre les tissus). Le coton brut, le coton en fabrication et les déchets de coton, qui furent réquisitionnés sont évalués à la somme de 500 millions (valeur 1914). Le matériel fut atteint ensuite. Toutes les pièces en cuivre, les lisseuses, les bacs, les tuyauteries, la cuivrierie des renvi-

deurs furent enlevés. Ne pouvant prendre le tout, les Allemands brisaient ou endommageaient les métiers et les machines. De certaines usines ils emportèrent les chaudières, les moteurs et des peigneuses dont ils ne possédaient pas le type, 90 % des courroies avaient été subtilisées, etc., etc.

Une enquête britannique officielle a évalué à :

10 % les destructions causées aux machines motrices ;

7 % les dégâts concernant l'outillage du lavage ;

15 % les dommages des cardes ;

85 % ceux qui touchent le revêtement des machines à carder ;

20 % les destructions relatives aux machines à peigner ;

15 % les destructions relatives aux machines à étirer ;

15 % les destructions relatives aux machines à filer.

85 % de l'appareillage électrique.

Pour l'ensemble de l'industrie de Roubaix seulement, les dommages ont été fixés (valeur 1914) à :

13.500.000 francs pour les immeubles ;

90.000.000 francs pour le matériel ;

548.000.000 francs pour les marchandises.

Au lendemain de la libération, et après quatre années d'occupation ennemie rendue particulièrement pénible, le centre de Roubaix-Tourcoing-Lannoy était isolé du reste de la France. Les routes étaient défoncées, les voies ferrées détruites, les canaux asséchés. Les usines allaient-elles reprendre vie et le Nord tenterait-il de se remettre à l'œuvre malgré la concurrence des autres centres textiles français et étrangers qui avaient vu leurs industries se développer considérablement pendant la guerre ?

L'EFFORT COLLECTIF DE RECONSTITUTION.

Nous l'avons montré, Roubaisiens et Tourquennois avaient connu depuis 500 ans des périodes difficiles. Jamais pourtant ils ne s'étaient trouvés devant une telle tâche. Les capitaux manquaient, les constructeurs surchargés exigeaient des délais pour les livraisons, la main-d'œuvre faisait défaut, les prix haussaient prodigieusement. L'on se remit pourtant à l'œuvre. Des organismes préparés dès 1915 à Paris, avec le concours des industriels de la région, réfugiés en France libre, avaient été créés. Ce furent : l'Association Centrale pour la reprise de l'activité industrielle dans les régions envahies, la Fédération des Associations départementales de sinistrés, le Comité des intérêts économiques de Roubaix-Tourcoing, l'Office de reconstitution industrielle, le Comptoir Central d'achats, etc., etc.

Au début de 1919, M. Loucheur étant ministre de la Reconstitution, des avances furent consenties aux sinistrés. Un remplacement partiel en nature, sous forme de laine, de coton, etc., leur fut accordé. Des fonds de roulement furent répartis avec d'autres avances sur bons de réquisition. Les achats de matériel et de matières premières furent activés. Des découverts importants furent accordés aux industriels par les banques régionales.

La progression remarquable de la production



M. Desurmont-Davillier.



M. Masurel-Leclercq



M. L. Meillassoux.



M. A. Blanchot.



De gauche à droite : M. Ed. Lefebvre, M. Antoine Mulaton, M. Léon Boutemy fils, M. Lucien Meillassoux, M. Pierre Defretin.



De gauche à droite : M. G. W. Richardson, Adolphe Lecomte, Georges Boutemy, Antoine Dalle-Leroux, Jules Fauvarque.

entregistrée de mai à juillet 1919 correspond aux avances de l'Etat et des Banquiers. Nos villes reprenaient rapidement l'activité si longtemps interrompue. Ouvriers, employés, commerçants et industriels, dans un effort collectif prodigieux, continuèrent « l'union sacrée » si heureusement contractée durant la guerre.

LA PRODUCTION REVIENT PROGRESSIVEMENT

Quatre mois après l'armistice, en mars 1919, les premiers peignages s'ouvrirent. En juillet de la même année, 30 % des peigneuses étaient remises en service.

Au 1^{er} octobre 1919, on comptait 590.000 broches en activité et au 1^{er} octobre 1920, 890.000 broches.

Pour le mois de mars 1920, la production lainière était de :

- 4.200.000 kilos de peigné ;
- 2.200.000 kilos de fils ;
- 2.250.000 mètres de tissus.

En juillet 1920, cette fabrication avait augmenté de près de 50 %.

La remise en marche du tissage avait été également rapide. Fin septembre 1920, 55 usines sur 57 étaient en œuvre à Tourcoing et 46 sur 48 à Roubaix.

En 1922, le pei-

POUR ASSURER LA CONFIANCE EN L'AVENIR

La reconstitution industrielle n'empêcha pas les industriels de se préoccuper des grands problèmes sociaux. Des transports nécessaires à l'appoint apporté par la main-d'œuvre belge furent l'objet de leurs soins. Des réfectoires furent ouverts, des coopératives installées. La région s'honore d'avoir été aussi parmi les premières à fonder une caisse pour allocations familiales qui fonctionne en faveur des ouvriers chargés de famille. L'organisation du « Consortium de l'industrie textile de Roubaix-Tourcoing » est de celles qu'on cite en exemple.

Aujourd'hui, la question de la réhabilitation ou déjà envisagée est résolue ment par

d'hui, la de l'habvrière, sagée, et partielle-quelques-



M. Louis Willem.



M. F. Nieuwenborg



M. Jonville-Herbaux



M. Albert Malard



M. Urbain Robbe.

gnage fournit 65 millions de kilos contre 60 millions en 1914.

Dans la filature, la production hebdomadaire atteint maintenant 600.000 kilos,

contre 500.000 kilos en 1914.

Ce rendement considérable, malgré la pénurie de main-d'œuvre et la journée de huit heures est dû au renouvellement d'une partie du matériel et au travail par équipes doublées là où une seule travaillait avant-guerre et triplées là où déjà elles étaient deux.

L'industrie des tissus d'ameublement n'enregistre malheureusement pas une pareille ascension. Cela tient à la crise de l'acheteur et non au manque de moyens de production.

En novembre 1922, dans l'industrie cotonnière, on comptait 1.150.000 broches en activité avec une production mensuelle de 2 millions 700.000 kilos.

uns, est de nouveau à l'étude. Rien ne manquerait pour assurer à la région de Rou-

baix-Tourcoing-Lannoy une situation solide et prospère, si nos industriels et commerçants étaient enfin mis en possession de leurs titres de dommages de guerre. Ceux-ci leur feraient retrouver tout leur crédit commercial et la foi nécessaire en l'avenir.

L'Allemagne a échoué dans la réalisation de ses desseins de conquête ; elle a échoué aussi dans sa tentative de désorganisation des industries textiles de la région de Roubaix-Tourcoing-Lannoy. Elle a tout fait pour empêcher celles-ci de renaître. Notre région a cependant déjà retrouvé presque complètement son importance économique d'autrefois. Malgré les conflits sociaux et la crise formidable de 1920 au cours de laquelle les industriels et commerçants de nos places firent preuve d'un salutaire esprit de solidarité, la marche en avant continue malgré tout.

Certes, l'œuvre de reconstitution n'est pas totalement accomplie. Elle nécessite encore de gros sacrifices de la part de l'Etat français par suite de la carence de l'Allemagne. Ces efforts ne sont pas vains, nous croyons l'avoir prouvé.

Puissent les pouvoirs publics achever rapidement l'immense tâche qu'ils ont assumée dans un esprit de justice. Plus tôt elle sera accomplie, plus tôt le gouvernement et le

parlement pourront constater qu'ils n'ont fait, en la circonstance, que permettre le jaillissement d'une source de revenus qui n'est pas près de tarir.

Afin de n'être pas accusé d'avoir fait un plaidoyer « pro domo », je me suis appliqué dans cette chronique à citer des chiffres et des textes officiels.

Quand je constate l'effort de relèvement accompli en ces quatre dernières années, dans notre région, j'éprouve une certaine satisfaction à rappeler que, au cours de l'élaboration de la loi de réparation des dommages de guerre, travail qui ne dura pas moins de quatre années, le « Comité des intérêts économiques de Roubaix-Tourcoing » affirmait dans toutes ses démarches comme dans tous ses rapports qu'on pouvait faire confiance à nos industriels et à leurs collaborateurs pour réparer rapidement les méfaits de l'envahisseur.

Les faits ont dépassé nos prévisions. Qu'il me soit donc permis de féliciter ici tous ceux qui, après avoir été à la peine, méritent d'être aujourd'hui à l'honneur !

Malgré les bruits de revanche que déjà font courir les militaristes d'outre-

Rhin — de vrais militaristes ceux-là ! — j'espère que notre vaillante région ne connaîtra jamais plus les



M. Ladreyt.



M. Ed. Monnier.

horreurs de l'invasion. Mais pour affermir la confiance en l'avenir chez nos industriels et commerçants, il faut que nos dirigeants observent une attitude ferme et soutenue à l'égard des Allemands.

Enfin si nous voulons remporter également la victoire économique, rappelons-nous que, sur ce terrain, c'est surtout à une lutte de « prix de revient » que nous allons assister. Et pour réduire ceux-ci, il nous faut rechercher des ententes collectives et intercorporatives.

A l'œuvre donc et arrièr les individualistes ! A quoi servirait d'avoir gagné la guerre si nous perdions maintenant la paix ?

Alfred DAMEZ.

Secrétaire général de la Fédération Industrielle et Commerciale de Roubaix-Tourcoing, Directeur du « Nord-Textile ».



De gauche à droite : MM. Arthur Mercier, J. Porisse, Léon Dalle, Albert Segard, Motte-Bernard.

(Photos : Sémojf, Delsart, H. Manuel, Mischkine, Piccolati, Lechantic, Pirou, Ruys-Murel, Mouth, Leemojf, Delsart.)



Les Allocations familiales

Le Sursalaire à Roubaix-Tourcoing

Malgré les efforts de ses défenseurs, la Famille est de plus en plus sacrifiée. Il semble qu'une devise égoïste plane sur la société et la dirige entièrement: « Tout pour et par le célibataire ». L'injustice criante d'un tel régime a été maintes fois signalée par les personnalités les plus autorisées; journaux, livres, manifestations, promesses, tout a été tenté. Et la Famille en est encore à réclamer le vote familial, les dégrèvements réels, l'influence légitime qui lui revient. Socialement, la Famille souffre bien plus encore.

Ils n'étudient pas tout le problème, ceux qui prétendent que la question de la dépopulation n'est pas une question pécuniaire. Nous pensons qu'il ne suffit pas de faire des campagnes de presse, qu'il ne suffit pas de produire des arguments moraux et patriotiques et qu'on ne peut pas tout attendre de l'esprit de générosité et de sacrifice des pères de famille. L'action considérée ainsi ne serait pas complète. Il faut aussi que des débours soient faits, que des changements soient apportés dans l'état actuel des choses et qu'on s'envisage des innovations, même si elles sont susceptibles de blesser le tout-puissant égoïsme.

Dans la vie sociale, on en est encore à l'axiome: « A travail égal, salaire égal ». On se refuse à l'échanger contre le seul capable de réparer des torts séculaires et de prouver enfin à la Famille que ceux qui l'encouragent à s'agrandir pensent aussi aux moyens d'en nourrir les membres: « A travail égal, situation égale ». Sans cela, et comme dans la vie politique, il n'y aura toujours qu'inégalité et injustice. L'employeur rétribue la fonction, le travail fourni. Il ne peut tenir compte d'autres considérations: il n'exige qu'une présence, et de la production. La vie extérieure à l'usine que peuvent avoir ses subordonnés est ignorée par le patron, qui doit mener sa production industriellement. Pour établir ses prix de revient, le compte main-d'œuvre doit être connu et, dans l'organisation moderne de l'industrie, il n'est pas possible de demander à l'acheteur de prendre en considération d'autres facteurs que celui de la valeur intrinsèque du produit offert, qu'il soit fait par un célibataire, ou un père de famille.

Que les producteurs soient tous régis par la même loi dans la profession, ou tout au moins dans l'usine; que le prix de façon soit égal pour tous les ouvriers travaillant les mêmes matières et faisant les mêmes produits; telles sont les conditions qui permettent d'établir, sans trop de surprises, le coût de la production. On ne peut pas rémunérer supplémentaires un ouvrier en s'appuyant sur d'autres raisons que celle de la productivité.

Dans ces conditions, tant pis pour ceux qui ont de la famille et, par suite, des besoins plus élevés que leurs camarades. Impossibilité pour les parents d'accroître leur effort pour satisfaire des besoins qui leur sont particuliers; impossibilité d'espérer avoir dans la société une situation égale à celle de ceux qui, moins préoccupés de leurs devoirs envers la race et la Patrie, se sont désintéressés de la Famille.

Ainsi, dans nos usines textiles, un ouvrier fileur, marié, sans enfants, a la situation suivante: il gagne par semaine, en moyenne, 162 frs; sa femme, soigneuse de continu, gagne en moyenne 85 francs. Les ressources hebdomadaires de ce ménage s'élèvent à 247 francs, soit à dépasser, par tête et par jour, plus de 17 francs. Pas de frais d'entretien du logis: mari et femme le quittent le matin et rentrent le soir.

Un ouvrier de même profession dans la même usine, père de quatre enfants gagne le même salaire:



300 millions de salaires sont payés annuellement par l'industrie textile à Roubaix-Tourcoing.

162 francs. Naturellement, sa femme ne travaille pas, elle doit soigner ses enfants. Il y a six bouches à nourrir. La somme à dépenser par tête et par jour est de 3 fr. 85!

Par de tels exemples, que l'on songe au contraste qui s'établit entre ces deux ouvriers, de même profession, et de situation cependant si différente!

L'Allocation Familiale a été la première manifestation nette et précise de l'intérêt que portent les employeurs aux pères de famille, dont ils veulent prendre en considération les charges. Que le travail soit fait par un célibataire ou un père de famille, le salaire est le même, par nécessité économique; mais en payant l'Allocation Familiale, le Patronat prouve à l'ouvrier qu'il pense à lui, qu'il s'intéresse à tous ses besoins, qu'il se rend compte de toutes ses nécessités et qu'il ne se juge pas quitte envers lui quand il lui a donné son salaire. Le salaire, les appointements, rémunèrent l'effort, le dévouement, et la productivité de l'individu; l'Allocation est une participation de l'employeur aux charges de la Famille, réservoir d'hommes, de citoyens, d'ouvriers.

Les promoteurs des Allocations Familiales n'ont rien demandé et n'ont rien attendu de l'Etat, des départements ou des communes. Ils ont pris sur leurs propres ressources et ont sacrifié une partie de leurs bénéfices pour atténuer, socialement, un préjudice économique.

Le père de quatre enfants, dont nous parlions plus haut, voit ainsi, à Roubaix-Tourcoing, s'ajouter à son salaire une somme de 12 francs par jour à titre d'Allocation; soit 3 francs par enfant. C'est la seule façon d'encourager la Famille qui soit comprise par l'ouvrier, l'employé ou le fonctionnaire.

Plus de cent Caisses de Compensation existent en France; c'est à notre pays que revient l'initiative de cette institution sociale. En France, le Nord tient le premier rang par le nombre des bénéficiaires, le nombre des employeurs groupés et l'importance des sommes versées.

A Roubaix-Tourcoing, 312 usines sont groupées dans la Caisse de Compensation du Consortium de l'industrie textile qui, au moyen d'une cotisation unique fixée au prorata des salaires payés, répartit également les charges entr'elles; 18.000 familles sont bénéficiaires des Allocations, à des taux différents suivant leur nombre d'enfants. Ainsi il est payé, pour tous enfants de moins de 13 ans:

Aux familles de 1 enfant: 2 fr. par jour; de 2 enfants: 5 fr. par jour
— 3 — 8 — — 4 — 12 —
— 5 — 15 — — 6 — 18 —

Une prime de 200 francs est payée, en outre, à chaque naissance.

Les industriels de Roubaix-Tourcoing ont appliqué les Allocations Familiales dès la remise en route de leurs usines. Depuis, le nombre des bénéficiaires et l'importance des sommes versées ont été en s'accroissant sans interruption.

Le tableau ci-dessous donnera une idée des sacrifices consentis par les patrons de nos deux villes:

| Année | Sommes versées |
|-------|----------------|
| 1919 | 94.880,00 |
| 1920 | 6.934.516,35 |
| 1921 | 9.988.638,60 |
| 1922 | 14.097.888,40 |

En plus des 31.115.923 francs ainsi dépensés au profit des charges de famille, le Consortium de l'Industrie textile, aux destinées duquel préside M. Joseph Wibaux, le grand industriel et mutualiste roubaisien, a aidé toutes les œuvres de Mutualité et d'entr'aide sociale. C'est ainsi qu'il a attribué 658.000 francs en subventions aux Sociétés de Secours Mutuels, bureaux de bienfaisance, jardins ouvriers, etc...

D. LEY,

Secrétaire général du Consortium de l'Industrie textile.



Un père de famille de cinq enfants touche en plus 15 francs par jour de sursalaire.

Le salaire d'un fileur est de 27 francs par jour.

ROUBAIX PITTORESQUE

Les Jeux populaires

Le Midi a le pittoresque en dehors. Le Nord a son pittoresque en dedans. Pour le connaître, il faut avoir vécu de sa vie, avoir participé à ses travaux et à ses jeux, avoir égrené avec ses habitants le long chapelet des jours dans lesquels s'enchaînent, comme des grains choisis, les fêtes locales, paroissiales, professionnelles, nationales et religieuses. Le calendrier des deux villes sœurs Roubaix-Tourcoing présente un certain nombre de superdimanches; de dimanches qui débordent sur le lundi et qui projettent même leur rayon de bonheur jusqu'au septième jour où l'on célèbre la « rassise » de la fête.

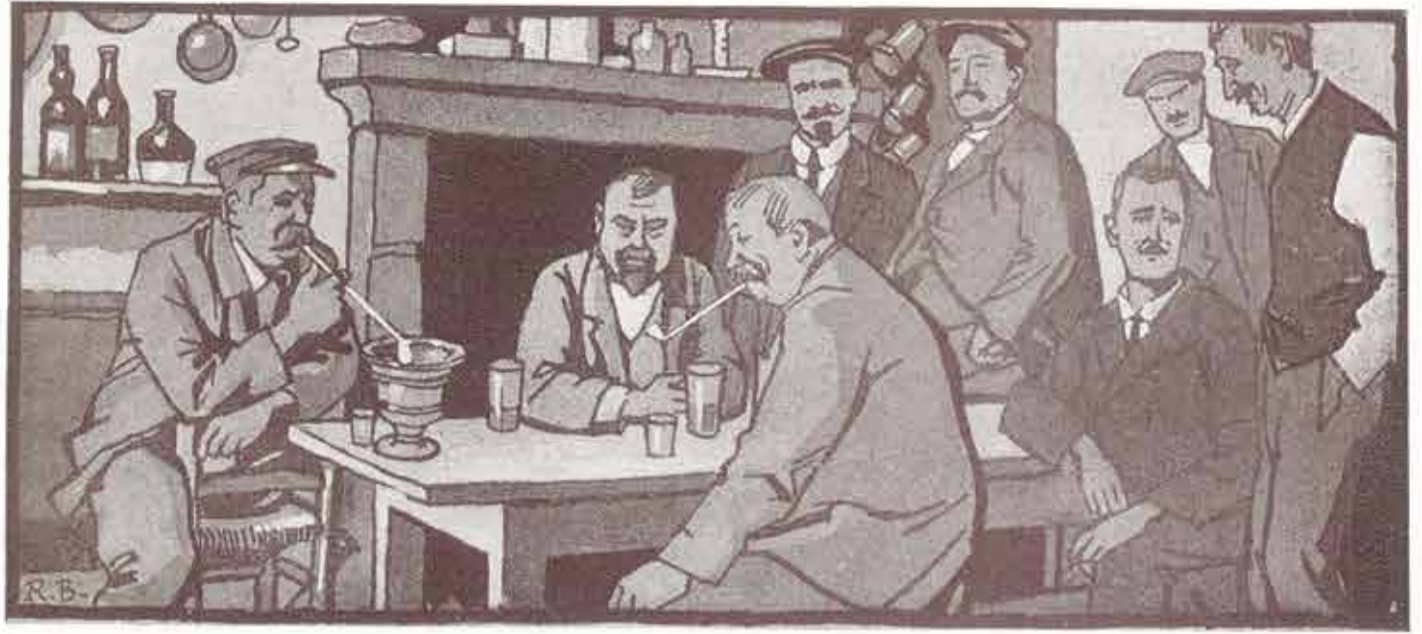
Mais le ciel brumeux, l'air brouillardé, les pavés gras et glissants se prêtent mal aux divertissements dans la rue. C'est dans les vastes salles de réunion attenantes à un cercle ou à un café, dans le jardin couvert d'un cabaret ou d'un patronage, que le Nord se livre à ses jeux favoris. Il faut y être introduit si l'on veut avoir une idée exacte des populations de ces contrées, car l'âme d'un peuple se révèle dans ses jeux.

Balzac disait que le caractère flamand tient dans ces deux mots : patience et conscience. L'étude de nos jeux et sports indigènes nous révélera d'autres qualités de la race : le don d'observation, l'esprit d'association et ce « désir d'exceller » qui est bien particulier aux Roubaisiens et aux Tourquennois et qui se manifeste dans les innombrables concours, championnats, tournois et expositions. On a la fierté de son métier. On a l'orgueil de sa société et de sa petite patrie. On se soumettra pour les faire triompher aux plus pénibles exercices, aux plus gênantes disciplines.

Cette émulation est à la base de tout progrès et on peut bien dire des peuples ce que Pascal disait des enfants de Port-Royal : « Ceux à qui manque cet aiguillon d'envie et de gloire tombent dans la nonchalance. »

UNE CHEVALERIE POPULAIRE LES ARCHERS

Les Archers, confréries civiles à côté des milices, existaient dans presque toutes les



C'est dans les vastes salles de réunion attenantes à un cercle ou à un café que le Nord se livre à ses jeux favoris.



On conserve encore, au Siège des Sociétés, les anciens drapeaux en soie brodée d'une image de Saint Sébastien.

est un cadre d'environ 2 mètres de côté rempli de paille pressée sur laquelle la cible est fixée à l'aide d'une broche. La distance du tireur à la cible est de 28 mètres.

Pour les concours entre sociétés, voici un exemple de règlement : « Chaque société participante désigne dix archers qui lanceront chacun 6 flèches. La cible comportera un cordon doré de 10 centimètres de diamètre qui compte pour 2 points, un cordon doré de 20 centimètres qui compte pour 1 point. La Société ayant totalisé le plus grand nombre de points est proclamée champion. » Les prix sont en argent.

On conserve encore, au siège des sociétés, les anciens drapeaux en soie multicolore brodée d'une image de Saint Sébastien et de différents attributs, de même que le collier du roi auquel est appendu un oiseau d'argent (ogelet) encadré de médailles, l'écharpe du roi, et le brassard de la reine. Tous ces objets présentent un réel intérêt au point de vue documentaire et artistique.

Le vieil usage de cette royauté éphémère, décernée pour un an au tireur ayant abattu l'oiseau, semble disparaître, remplacé par les championnats et les concours entre sociétés.

II. — TIR A LA PERCHE.

Le tir à la perche s'effectue dans une prairie au centre de laquelle s'élève un mât surmonté du « papegai ». On nomme ainsi l'oiseau de



Un vieil usage décerne pour un an le titre de Roi au tireur ayant abattu l'oiseau au tir au berceau, « bersault » comme on devrait l'écrire.

villes de la France d'autrefois. Elles constituaient une sorte de garde nationale, une école de préparation militaire et un groupement sportif excellent et bien fait suivant l'expression d'Henri IV pour « induire nos Français à tous bons et honnêtes exercices et éviter l'oisiveté. » Pour en faire partie, il fallait présenter certaines conditions de moralité, prêter serment entre les mains du Connestable,

observer les règlements de la Compagnie. Ils instituaient entre les chevaliers du noble jeu un lien moral, un devoir d'assistance mutuelle et d'entraide. Ces compagnies ont survécu, dans nos provinces du Nord, avec un cérémonial très simplifié.

I. — TIR AU BERCEAU.

Le berceau qu'on devrait écrire « bersault »



L'arbalète est une arme plus sérieuse que l'arc (Elle pèse une vingtaine de kilos et mesure 1 m. 80 de long), mais elle est beaucoup plus coûteuse.



Cette royauté éphémère donne au champion, pour un an, le collier du Roi auquel est appendu un oiseau d'argent (ogelet) encadré de médailles.

bois qu'il s'agit de décrocher. Pour ce faire, on emploie des « maquets », flèches non pointues dont l'extrémité élargie se termine par un talon de corne. L'arc est beaucoup plus puissant que celui des tireurs au berceau. Long d'environ 2 mètres, il exige une force de 30 kilos dans sa tension maximum, c'est-à-dire au moment du lâcher de la flèche.



Le Jeu de Boules en Flandre (d'après un tableau de Rémy Coghe, appartenant au Musée de Roubaix).

Les sociétés d'archers sont affiliées à une fédération locale dont le siège se déplace chaque année par voie de tirage au sort. Elle compte à Roubaix 12 sociétés fédérées groupant environ 420 archers. Les communes limitrophes possèdent une quarantaine de sociétés. Cette fédération organise chaque année, du 1^{er} mai au 30 septembre, une série de concours échelonnés sur tous les dimanches. Les patronages ont des stands parfaitement installés et réunissant beaucoup de jeunes gens (Cercle de la Concorde, cercle Saint-Eloi, etc.)

LES ARBALÉTRIERS

Les arbalétriers, qui ont pour patron Saint Georges, sont de deux sortes. Les uns — ce sont les plus nombreux — emploient la petite arbalète qui tire à cinq mètres. On évalue leur nombre à près de 2.000 pour la région Lille-Roubaix-Tourcoing. Roubaix seul possède près de 300 tireurs et 10 sociétés constituées. Mais l'arbalète longue est une arme beaucoup plus sérieuse. Elle pèse une vingtaine de kilogs, mesure 1^m80 de long, possède un arc d'acier qui se tend avec un bandoir (dénommé autrefois crenecrin). Pour tirer, l'arme se place horizontalement sur l'épaule. Une grosse boule argentée qui termine cette arme singulière forme contrepoids et assure une stabilité parfaite.

Le tir se fait à 14 mètres et les points sont notés de 1 à 13, ce dernier dénommé « la rose ».

Depuis la guerre, le prix d'une arbalète longue (près de 1.500 fr.) est devenu si dispendieux qu'il s'oppose au développement de ce genre de sport. On ne signale plus que 2 sociétés d'arbalète longue, l'une à Hem, l'autre à Monvaux, aux environs de Roubaix.

LES JOUEURS DE BOULE

La boule étant par définition, un objet sphérique, ce nom s'applique à tort aux disques de gaiac, employés dans la région de Lille, Armentières, Roubaix, Tourcoing par les « bouleurs », « bourleurs » ou « bourleux ». Le bon chansonnier Desrousseaux qui les appelle des « boules plates » a inventé une figure géométrique cousine germanique des ronds carrés. J'aimerais mieux le mot « carollets » qui les désignait communément autrefois mais qui semble inusité aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, ce jeu est vraiment le plus répandu dans la région. La « bourloire » cette piste d'environ 30 mètres de long parfaitement nette, propre et horizontale, construite et entretenue avec un soin méticuleux c'est déjà un symbole de la Flandre. La division des joueurs en deux camps bien disciplinés, l'individu cherchant non pas un succès personnel mais celui de son groupe, tout cela est bien conforme à l'esprit septentrional. Connaître le fort et le faible de sa boule, savoir exécuter des rives savantes et quand il le faut,

« buquer » un grand coup pour chasser les boules adverses et avancer celles de ses partenaires près du but dénommé « étaque », exige beaucoup d'habileté.

Un coup bien placé dérange parfois toutes les prévisions et assure à l'un des camps la victoire inespérée. D'où beaucoup d'animation et de francs éclats de rire.

Ajoutez à ces mérites l'avantage d'un exercice physique réel, quoique modéré, excellent au sortir d'une journée de travail. La boule adoptée à Roubaix est très lourde (8 à 14 livres). Elle mesure, en général, 28 centimètres de diamètre sur 10 centimètres d'épaisseur.

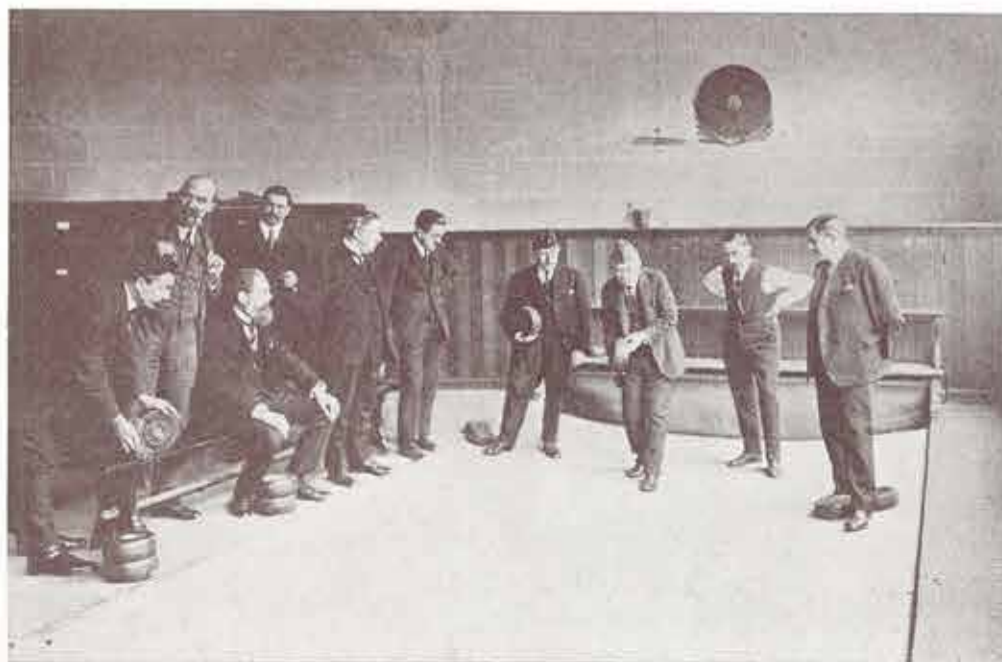
Il n'est pas de jeu plus passionnant sous une apparence plus calme. Il amuse le bourgeois autant que l'ouvrier. A Roubaix et dans les villages qui le touchent, on peut évaluer à 50 le nombre des sociétés de jeux de boule. Lors du grand concours organisé à Roubaix en 1921, il se présenta, par équipes de 6, plus de 1.500 bourleux.

LES COQUELEUX

« Tourcoing et Roubaix sont parmi les villes du Nord, écrivait l'auteur des « Mœurs populaires de la Flandre Française », où les combats de coqs ont toujours eu lieu le plus fréquemment ».

Faut-il les en féliciter ?

On a reproché aux combats de coqs leur cruauté.



Une partie de boules au « Cercle de l'Industrie » à Roubaix. Il n'est pas de jeu plus passionnant sous une apparence plus calme. Il amuse le bourgeois autant que l'ouvrier. A Roubaix et aux environs, il y a une cinquantaine de Sociétés de Jeux de boule.

Cet argument ne me paraît pas très sérieux. Le coq souffre peu parce qu'il est en quelque sorte anesthésié par sa rage et sa fureur ; et il meurt généralement de la mort rapide et noble particulière aux oiseaux. Ajouterai-je qu'après une guerre où tant de millions d'hommes ont enduré les pires souffrances, je suis complètement insensible au trépas d'un oiseau de basse-cour tel que le coq, animal stupide qui ne reconnaît même pas son maître.

Une autre critique est faite aux combats de coqs : ils ne sont qu'un prétexte à paris. C'est un jeu d'argent. Soit ! mais si vous les proscrivez à ce titre, vous devez commencer par supprimer les courses de chevaux qui sont, sur une échelle beaucoup plus vaste, dans les grandes villes comme Paris, une occasion et une tentation perpétuelle de perdre ses économies. Supprimez aussi les tripots et casinos élégants, alors, mais alors seulement, vous pourrez supprimer les combats de coqs.

D'ailleurs (et c'est une chose assez plaisante) les combats de coqs sont abolis administrativement — dans toute l'étendue du département de par un arrêté du préfet du Nord en date du 11 février 1852. Ils n'en existent pas moins, en fait, sous l'œil impuissant des autorités. Tant sont grandes la force de la coutume et celle des cabaretiers !

Les combats de coqs, loin de disparaître, se développent. Je vois la preuve de cette vitalité dans la revue des Coqueleux, *Le Coq Gaulois*, qui annonce les combats, énumère les prix et donne le compte rendu des réunions.

Le grand public ne se doute pas de la vogue de ce sport dans le Nord industriel et minier. Alors que le meilleur fauteuil à l'Opéra coûte 30 francs, je me suis vu réclamer froidement 40 francs pour une place dans un combat de coqs, et quelle place !... Une planche sur laquelle les uns sont debout, les autres assis. Pour une partie qui dure quelques minutes, les prix sont de 1.000, 3.000, 25.000 francs ! Un coq de combat s'achète le prix d'un cheval. Son entraînement est à l'avenant. « L'armeux » chargé de fixer les éperons aux pattes du coq, devant, à ce titre, connaître à fond le combat et le combattant, touche des appointements qui feraient envie à un colonel.

Ce sport, autrefois réservé aux ouvriers, est devenu inabordable pour leur modeste bourse et ils ne peuvent le pratiquer qu'en s'associant. Des amateurs millionnaires se sont mis, en effet, de la partie. Ils entretiennent à la campagne dans les fermes des environs, des « écuries » de coqs. Les sujets d'avenir sont râlés à coups de billets de mille.

On est arrivé à créer un type de coq de combat dont les lignes sont bien différentes de celles qu'on est accoutumé de voir chez le roi de nos basses-cours. Très haut sur pattes, dépourvu de ventre, les ailes courtes, le cou très long terminé par une tête petite sans crête, l'œil féroce, le bec recourbé, il donne l'impression d'un oiseau de proie.

Les deux combattants doivent être apportés dans le parc en même temps, enfermés dans un sac. A peine celui-ci entr'ouvert, ils se jettent l'un sur l'autre et les éperons vont leur train.

Les propriétaires penchés sur le parc, un mouchoir enfoncé dans le col pour éviter les taches de sang, suivent les joutes avec un intérêt passionné.

D'un banc à l'autre, par cris et par gestes, les paris se croisent, et malgré le bronhaha, ils s'exécutent, paraît-il, sans discussion, avec beaucoup de ponctualité.

LES PINSONNEUX

Les concours de pinsons constituent une des plus innocentes distractions de nos jours de fête.

Pour dresser un pinson, on le place en cage dans un verger où il s'en trouve déjà un en liberté. Celui-ci devient son professeur.

Le jour du concours, chaque oiseau est apporté dans une minuscule cage. Les cages sont posées sur des chaises à 2 m⁶⁰ l'une de l'autre.

Le chant du pinson comporte un prélude, un roulement et une finale. Est-il très musical ? Peu importe ! Nous assistons à un concert où — chose étrange — nous ne devons pas admirer la qualité mais la quantité des sons. Un bon sujet répète de 600 à 800 fois son chant en une heure. Les marqueurs doivent être dotés d'une certaine dextérité pour inscrire le nombre des chants. Aucune distraction ne leur est permise.

Les âmes sensibles se sont cependant élevées contre la coutume d'après laquelle les pinsonneux aveuglaient leur oiseau. Ainsi, pendant l'occupation, le commandant allemand crut devoir prendre un



Un combat de Coqs (d'après le célèbre tableau de Rémy Cogghes).



A gauche, M. Ch. Droulers, fondateur des « Amis des anciens jeux populaires » ; à droite, M. Th. Desbonnet, Sec. gén.



Une petite trappe carrée encastrée dans les tuiles ; c'est le pigeonnier. C'est tout ce qui apparaît d'un sport qui intéresse des milliers d'habitants.

édit pour proscrire cette pratique « barbare » ! (Délicieuse ironie !...) Aujourd'hui les pinsonneux sont punis d'une amende et de la confiscation s'ils sont trouvés détenteurs d'un pinson aveugle. Les concours se passent donc de telle sorte qu'on ne peut plus leur reprocher aucune cruauté.

LES PIGEONS-VOYAGEURS

Le voyageur pressé qui prétend connaître nos villes pour les avoir traversées sur la plate-forme d'un tramway n'a sans doute pas remarqué sur le toit de mainte maison ouvrière, une petite trappe carrée encastrée dans les tuiles. Cette boîte obscure, c'est tout ce qui apparaît d'un sport qui intéresse des milliers d'hommes.

L'élevage, l'alimentation, les croisements, l'entraînement des pigeons-voyageurs exigent des trésors de patience, d'observation, de ténacité chez leurs propriétaires.

L'éducation sportive de l'oiseau commence à l'âge de 3 ou 4 mois. On l'emmène d'abord à quelques kilomètres pour le lâcher... Si l'essai est favorable, on augmente la longueur du voyage. On arrive à lui faire franchir la distance Bordeaux-Roubaix.

Pour les concours, les pigeons convoyés dans de grands paniers jusqu'à la gare de départ sont ensuite inscrits à l'arrivée grâce à un appareil automatique ingénieux dénommé « constateur » qui note l'heure exacte.

Les services de nos coulonneux ont été vivement appréciés pendant la guerre de 1914, soit aux armées, soit en pays envahi où, malgré la surveillance allemande, ils purent faire passer des nouvelles et des renseignements.

Il existe à Roubaix 6 grandes sociétés de colombophiles dont la principale est le Cercle Colombophile « Union » (Siège au Café Pandore, rue Pauvrière). On compte 1.011 pigeonniers abritant au total près de 20.000 pigeons.

LES CLUBS DE CHIENS DE DÉFENSE

L'art de dresser les chiens de défense est devenu un sport assez répandu pour motiver la création de plusieurs associations.

A Roubaix, le club des chiens de défense comprenait, en 1921, 130 adhérents possédant des sujets de pure race : Groenendals, bergers d'Alsace, Malinois, Briards, Bouviers des Flandres. Le bouvier semble attirer les faveurs des cynophiles.

Ce club a organisé en 1921 une exposition internationale. Il est affilié à la Fédération Canine du Nord et du Pas-de-Calais.

ORPHÉONS ET CHORALES

La statistique des orphéons et chorales ne sera jamais complète, car ces sociétés sont innombrables. Très sensibles à l'harmonie, très enclins à la rêverie musicale, bourgeois, employés, ouvriers, se groupent et forment des phalanges justement célèbres comme la Grande Harmonie et le Choral Nadaud, de Roubaix, les Cricks-Sicks de Tourcoing, etc...

LES « AMIS DES ANCIENS JEUX POPULAIRES »

Il s'est fondé à Roubaix en 1920 (43, rue de la Gare) une association ayant pour but de recueillir tous documents sur les anciens jeux populaires et d'encourager les sports indigènes présentant un intérêt au point de vue social et artistique, à l'exclusion des jeux de hasard et de ceux qui pourraient offenser la bienséance et les bonnes mœurs. Son action s'est manifestée par des subventions, des prix, un effort de propagande qui a été couronné de succès.

Elle a aidé, après la guerre, à la renaissance de nombreuses sociétés dont le matériel avait été détruit par les Allemands ; et elle a eu la satisfaction de faire admettre l'arc et l'arbalète parmi les exercices en vigueur à notre grande école militaire de gymnastique de Joinville.

On ne saurait assez louer le rôle fécond des associations sportives que nous venons d'énumérer. Le Nord est le pays des coopératives immenses, des mutuelles puissantes. Nombreuses sont ces sociétés dont la naissance remonte à une conversation entre deux parties de boules ou entre deux volées de flèches.

A tous points de vue, pour le bien général, il convient d'encourager et de développer ces « amitiés ».

Charles DROULERS



On lit sur une pierre de la tour, en l'église Saint-Martin de Roubaix, le millésime 1471. Le visiteur étranger dit : « Voilà un monument du xv^e siècle » ; et il passe, indifférent. Le Roubaisien averti, s'arrête : « Voilà, dit-il, l'époque qui vit naître la fortune de notre ville ».

C'est en effet le constructeur de la tour, Pierre de Roubaix, seigneur du lieu, qui obtint du duc Charles le Téméraire le privilège concédant à Roubaix le droit d'exercer le commerce et les manufactures (1^{er} novembre 1469). Il bâtit le superbe château et fit fermer par des fossés la première agglomération urbaine dont il est aisé de reconnaître les contours ; de forme arrondie, plus longue que large, elle comprenait la place avec l'église et les sept rues environnantes : les chapelles du Saint-Sépulchre, de Sainte-Croix, de Saint-Georges et Saint-Sébastien y dressaient la pointe de leurs clochers.

Le nom de Roubaix est acquis à l'histoire dès le ix^e siècle avec l'élévation des reliques de Saint Eleuthère. De 1090 à 1502, la seigneurie de Roubaix appartient à la maison qui en porta le nom. Les Bernard, les Jean, les Hugues, les Alard, Guillaume, Gillebert, Isabeau, se succèdent sans lacune dans l'histoire. C'est à Jean III (1398-1449), conseiller de Jean sans Peur et de Philippe le Bon, ducs de Bourgogne, que revient l'honneur de l'institution de l'échevinage, créé par le duc Jean, le 1^{er} octobre 1414. C'est lui aussi qui obtint, les 1^{er} juin 1420, le droit de haute justice pour cet échevinage. Ces deux octrois sont d'une importance extrême au point de vue de l'histoire de Roubaix.

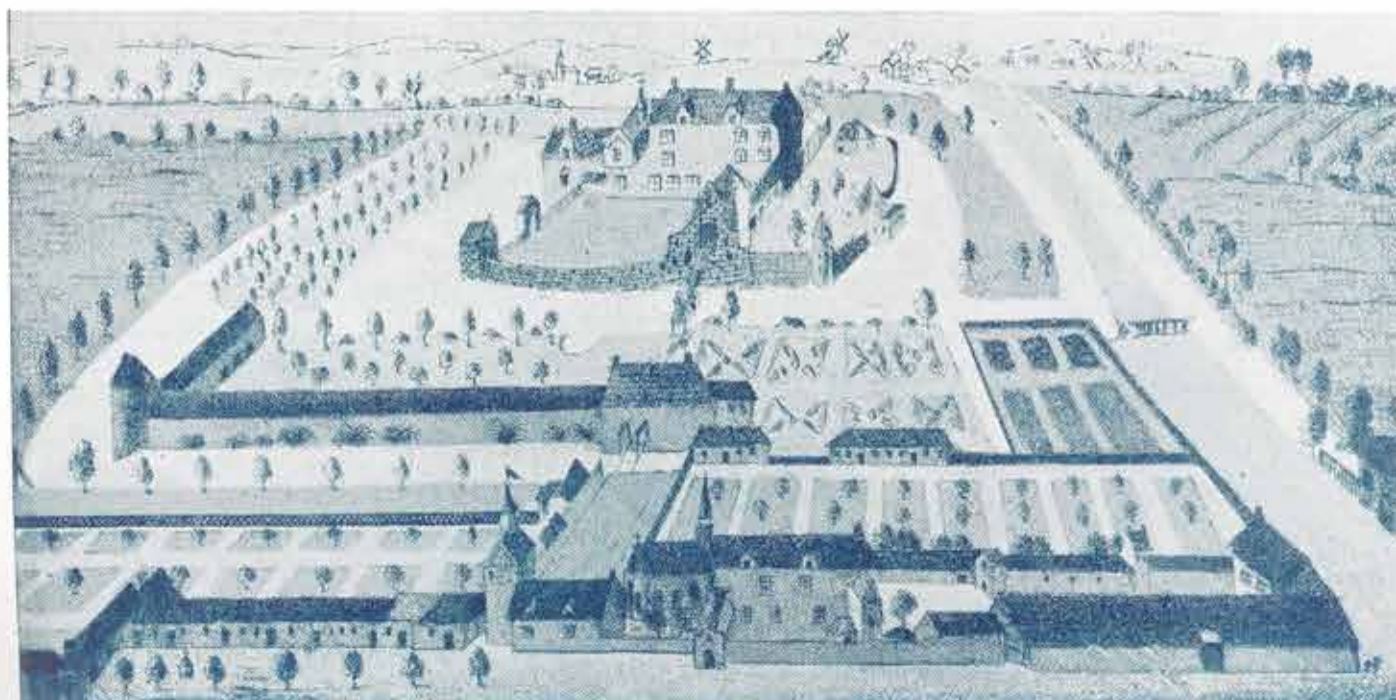
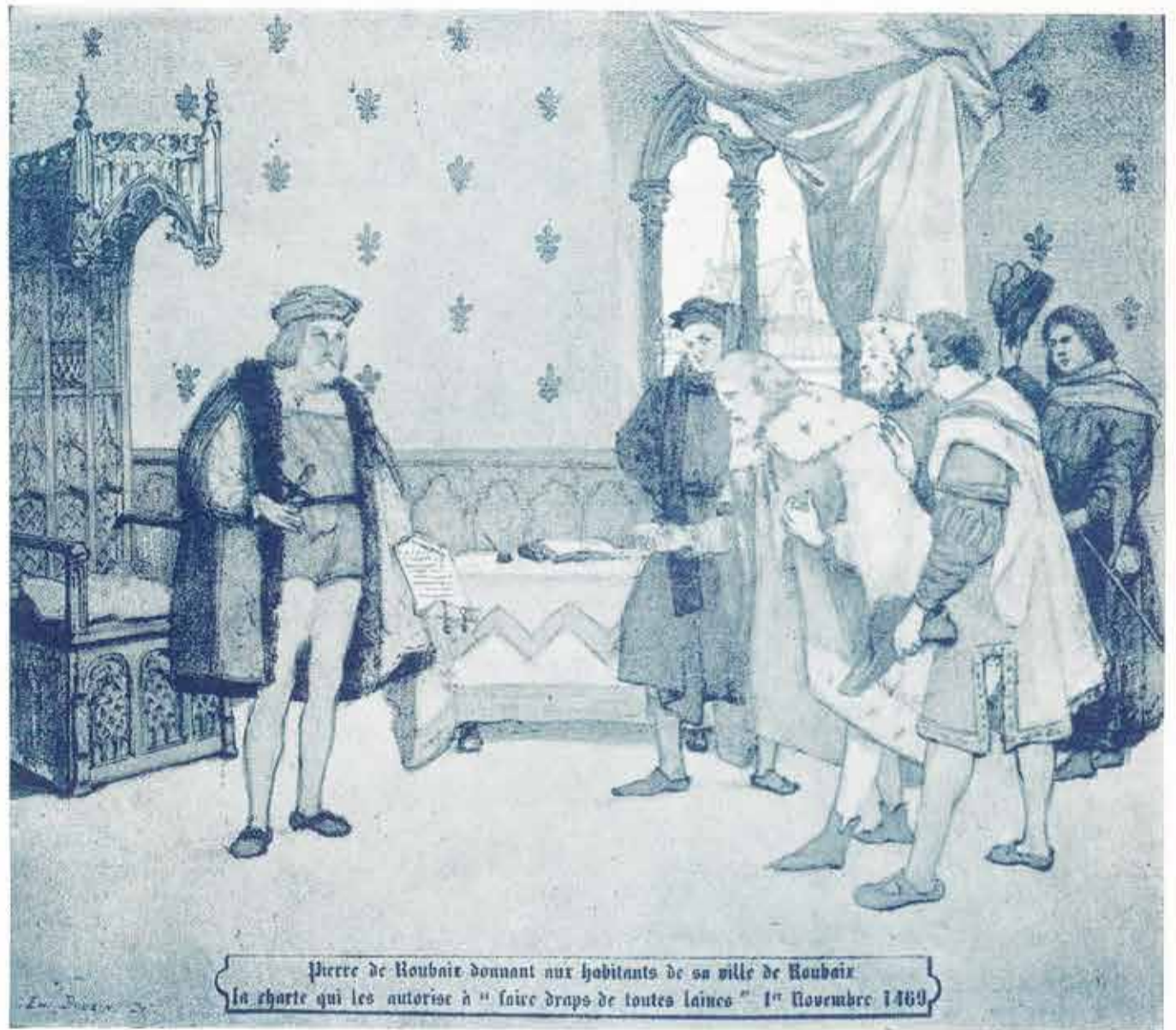
Avec Isabeau, fille de Pierre, s'éteignit la maison de Roubaix, à laquelle succédèrent les maisons du Luxembourg, de Werchin et de Melun, de Ligne et de Rohan-Soubise.

La seigneurie était une des plus considérables du pays et des mieux qualifiées, comptant plusieurs titulaires de la toison d'or. On disait « Roubaix-la-Noble, Tourcoing-la-Riche ». Buzelin appelle Jean III *regulus Roubaisiæ*, le

petit roi de Roubaix. Une cinquantaine de Seigneuries et Censes en dépendaient, dont les noms se retrouvent encore : la Pontenerie, le Tilleul, Maufait, la Haye, Les Huchons, le Rue, le Pire, etc.

La terre de Roubaix venait à peine d'être érigée en marquisat par Philippe II d'Espagne en faveur de Robert de Melun lorsque le château et l'Eglise furent pillés par les Calvinistes (1568). Un siècle plus tard, une épidémie, puis un incen-

die, qui n'épargna que l'église Saint-Martin, arrêtaient un instant l'essor de la Cité, singulièrement développé depuis ses libertés commerciales. On y comptait alors près de 8.000 habitants, sagement administrés par des échevins, dont la liste, dès les temps les plus reculés, permet de relever bien des noms encore existants : Agache, Bayart, Bulteau, Castel, Coisne, Decottignies, de Fresne, de Laoutre, Delcourt, de le Becque, de le Rue, de Lespaul, d'Hallewin,



Le Château de Roubaix, vers 1635.

Desreumaux, Destombes, du Hamel, du Jardin, Ferret, Florin, Gadenne, Jonville, Leclercq Lecomte, Lefebvre, Lepers, Leuridan, Lezaire, Lezy, Mulliers, Pollet, Prouvost, Roussel, Salembier, Selosse, Spriet, Wibaux.

Le magistrat de Roubaix s'assemblait dans la Halle, dépendance du château seigneurial, reconstruit en 1663, aux frais du prince de Ligne ; puis dans la chambre du beffroi, au-dessous de l'horloge.

Après la Révolution, la municipalité s'installa dans un bâtiment de l'hôpital Sainte-Elisabeth. En 1840, un Hôtel de Ville plus important — Roubaix comptait déjà 24.000 habitants — fut édifié. Mais la population croissait toujours, et, pour les 125.000 Roubaisiens, on dut, en 1907, construire l'Hôtel de Ville actuel, œuvre de l'architecte Victor Laloux.

Le plan qui accompagne cette notice donne

une idée saisissante de l'accroissement de la population au cours du siècle et du développement de la propriété bâtie qui dut forcément s'en suivre. C'est l'antique église Saint-Martin qui forme toujours le noyau, avec ses sept rues, teintées de noir, dont l'orientation n'a pas sensiblement varié. Mais dans tous les sens la poussée s'est produite, atteignant, puis débordant rapidement la ceinture du canal et des voies ferrées. Les anciennes censes, autrefois fermes et domaines isolés, dont les noms figurent sur le plan, ont été petit à petit submergées par le flot, englobées dans la ville même, ne laissant que leur nom au quartier, seul vestige du passé.

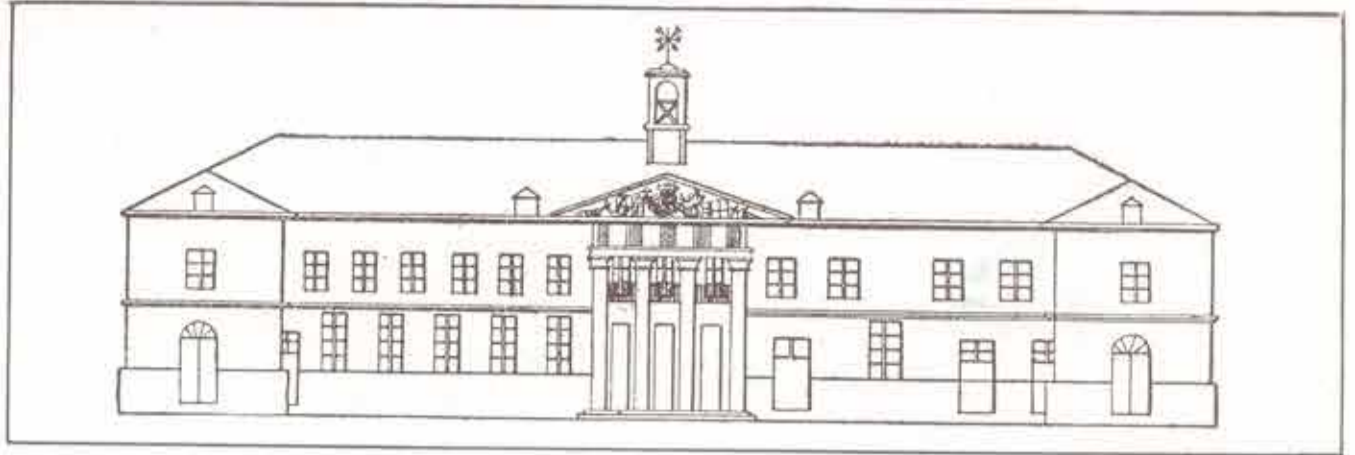
Il n'existe plus guère de solution de continuité entre les maisons de Roubaix et les communes voisines; et comme Tourcoing, de son côté, a poussé dans des proportions analogues, on conçoit que l'agglomération dépasse en population le chef-lieu même du département.

Les armoiries de Roubaix sont celles de ses seigneurs du même nom : d'hermine au chef de gueules, avec la devise « d'ores en avant ».

En 1469, quand le duc de Bourgogne accorda aux habitants le privilège « de pouvoir d'ores en avant licitement faire draps de toutes sortes de laines » il prescrivit l'apposition, sur chaque pièce, d'un « scel et marque tel que le seigneur leur ferait bailler ». Le seigneur donna ses propres armes à la draperie et à la ville et c'est là l'origine du scel aux draps et du scel aux causes que les échevins employèrent désormais pour certifier leurs actes administratifs.

En 1818, le Conseil adopta de nouvelles armes compliquées et parlantes : d'azur à un ros de sable encadré d'or, accompagné en chef d'une étoile du même accostée de deux bobines d'argent, et en pointe d'une navette d'or, à la bordure dentelée du même ».

On regretta plus tard, les nobles armoiries consacrées par les âges et les armes « histo-



La mairie de Roubaix en 1812.



Jean, Seigneur de Roubaix
Tableau de Jan Van Eyck (Musée de Berlin)



Le développement de Roubaix au cours du dernier siècle.
Immeubles existant au début : —, Immeubles construits depuis ■■■■

riques » s'allièrent aux armes « industrielles ».

Les institutions charitables existèrent dès l'origine même de Roubaix. La Table des Pauvres, l'Hôpital Sainte-Élisabeth, l'Hospice du Saint-Sépulcre, le Bouillon des pauvres malades, l'Hospice des orphelins et invalides, qui devint l'Hospice civil, témoignent de l'inépuisable charité des anciens. Leurs fils ont su recueillir ce précieux héritage et le faire fructifier, puisque nous voyons aujourd'hui l'Hôpital de la Fraternité, l'Hospice de Barbieux, les Vieux Ménages, l'Hospice de Blanchemaille, la Maternité Boucicaut, les crèches municipales.

Si Roubaix s'est transformé, comme toutes les grandes villes industrielles, ce ne sont pas seulement des usines et des manufactures qu'elle montre au visiteur, mais de superbes monuments publics, la Caisse d'Épargne, le Tribunal et la Chambre de Commerce, la Banque de France, les Magasins généraux, l'École nationale des Arts industriels, les Musées, le Conservatoire de musique, et bien d'autres encore qui sont réellement dignes d'une grande cité.

Et parmi ces luxueux édifices verdoient des oasis reposantes, le Parc de Barbieux, avec ses 35 hectares, les squares Pierre Catteau, Chevreul, ceux du boulevard Gambetta et de la place de la Nation, que peuvent envier la plupart de nos chefs-lieux de départements.

Les Ecoles, les Associations syndicales et de Prévoyance, les Sociétés sportives sont nombreuses. Mais il faut mettre hors de pair les Sociétés de musique qui ont valu à Roubaix une notoriété universelle. Les harmonies, fanfares et orphéons sont au nombre d'une cinquantaine, dont 29 chorales.

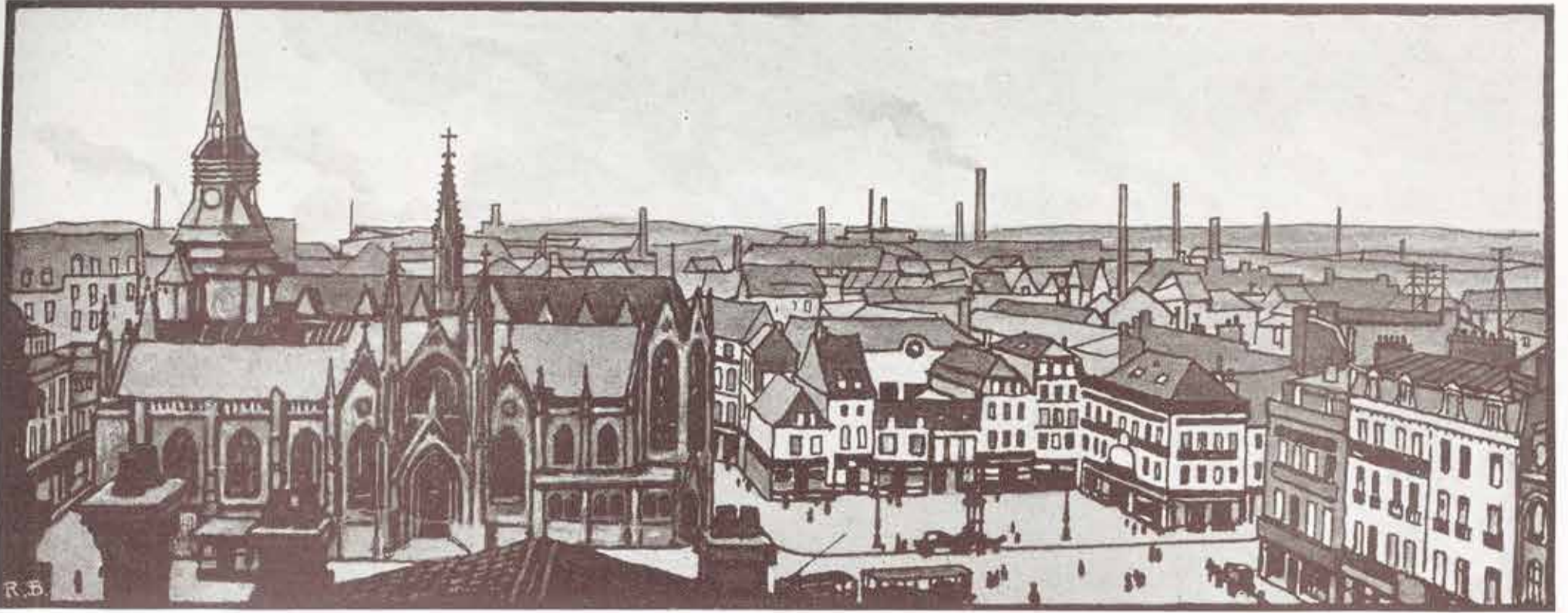
Parmi elles, il faut mentionner spécialement la musique municipale ou grande harmonie de Roubaix, qui est considérée à juste titre comme l'une des plus célèbres de France et de l'Étranger. Avec ses 130 exécutants, dont tous les chefs de pupitre sont professeurs au Conservatoire, elle est la terreur des phalanges concurrentes dans tous les concours.

Ce développement artistique s'explique par l'existence du Conservatoire, érigé en succursale du Conservatoire de Paris depuis 1902 et où plus de mille élèves reçoivent un enseignement impeccable.

Les amis des Arts se sont groupés, en Société artistique de Roubaix-Tourcoing, pour encourager l'étude du dessin, de la peinture, de la sculpture. Ils ont créé la « Caisse des Artistes » qui distribue chaque année des bourses, des médailles et des prix aux élèves les plus méritants des Ecoles nationales des deux villes.

Ainsi la fièvre des affaires qui règne dans un centre industriel de premier ordre n'empêche pas Roubaix de tenir également la tête dans l'ordre intellectuel et, tout en faisant « drap de toute laine » de conserver jalousement son nom de Roubaix-la-Noble.

D'après le Chanoine LEURIDAN,
Archiviste du Diocèse de Cambrai.



L'Industrie roubaisienne depuis ses Origines jusqu'à nos Jours.

« Donnez aux Roubaisiens de la laine, du coton ou de la soie à l'état brut, et ils vous la rendront sous forme de vêtements prêts à être portés. »

Cet axiome, maintes fois cité, suppose un ensemble d'industries réunies tel qu'on n'en trouve point ailleurs, et fait de Roubaix une cité unique.

« Roubaix embrasse beaucoup de genres, disait le jury de l'exposition de 1889, et les réussit tous ».

Pour transformer les matières textiles de l'état brut en tissus, il faut, en effet, de nombreuses manipulations, triage, lavage, cardage et peignage de la laine, filature de la laine, du coton, du jute et de la schappe, tissage, teinture, impression et apprêt, ateliers de confection.

Ce n'est pas tout. Roubaix possède encore les vastes ateliers nécessaires à la construction mécanique de tous les métiers et accessoires employés dans les branches multiples d'industries qu'elle exploite.

Si Roubaix qui comptait 8.000 habitants en

1810, pour un million et demi d'affaires, on en dénombre aujourd'hui 125.000 pour un milliard et demi, cette énorme progression est le résultat d'efforts continus, de difficultés vaincues, d'inlassable ténacité. L'histoire de son développement économique ne se réduit pas à des statistiques, mais rappelle des luttes incessantes soutenues sans défaillance par plusieurs générations de travailleurs « luttes qui ont duré des siècles avant de pouvoir exercer librement l'industrie et le commerce qui devaient établir leur réputation mondiale, lutte contre les concurrents, lutte contre une nature rebelle, lutte contre l'inertie des pouvoirs publics » (Discours de M. Massé, Ministre du Commerce, à l'Exposition de 1911).

Entre l'époque lointaine (1469) où Charles le Téméraire concède aux « Manants et habitants de Roubaix » le droit de « licitement draper et faire draps de toute laine » et le jour où cette liberté s'exercera réellement, trois siècles s'écouleront. Au moment où l'industrie lainière émancipée va prendre son essor, celle du coton

apparaît et désoriente la place. Avec cet esprit d'assimilation qui caractérise les Roubaisiens, ils y passeront bientôt maîtres ; mais la machine à vapeur, le métier Jacquard, les traités de commerce maladroits, les invasions viendront tour à tour bouleverser leurs méthodes : ils sauront chaque fois se plier aux circonstances, orienter leur initiative et rebondir dans une envolée toujours plus féconde.

Longtemps les habitants de Roubaix se confinèrent dans la fabrication de petits draps qu'ils écoulaient par l'intermédiaire des commerçants de Lille ; mais, vers 1530, cette fabrication ne suffisant plus à leur activité, ils se mirent à produire les « triples » de velours, qui appartenaient à la catégorie des grosses étoffes appelées « bourgeteries » dont l'idée avait été apportée à Lille par des ouvriers tisserands venus de Bourges. Les corporations de Lille en prennent ombrage : des procès surgissent. Roubaix tient bon, s'ingénie à des nouveautés, les « boures », les « futaines », les « callemandes », composés d'abord de pure laine, puis de laine et soie,



L'Ecole Nationale des Arts Industriels de Roubaix.

enfin, pour donner le change à ses rivaux, combine un tissu « les callemandiles », utilise les déchets de laine avec les « molletons ». Mais à chaque pas en avant, ce sont des licences à solliciter, des réclamations à réfuter, des contrefaçons à soumettre aux *Egards-jurés*.

Depuis dix ans à peine, la suppression des maîtrises et jurandes laissait libre carrière à l'esprit inventif de nos manufacturiers, qui venaient de créer leur premier établissement d'apprêt et teinture, lorsque le désas-

Tourcoing et les communes voisines signent un pacte d'union (1820). Lille s'engageait à n'acheter plus désormais qu'aux signataires du pacte. Une fois de plus, l'initiative individuelle suppléait à l'inertie d'en haut.

Cette entente intervenait à temps, au moment où la machine à vapeur et l'introduction des tissus de coton pouvaient jeter la perturbation dans les ateliers.

Ceux de Roubaix en tireront au contraire le meilleur parti. « Sur 84.000 pièces de *Nankins* produits dans le Nord,



M. Joseph Dillics, Vice-Président de la Chambre de Commerce de Roubaix.



M. Emile Toulemonde, Président de la Chambre de Commerce de Roubaix. (Cl. Nadar.)



M. Georges Motte, Trésorier de la Chambre de Commerce de Roubaix.



M. César Pollet, Secrét. de la Chambre de Commerce de Roubaix.

treux traité de commerce de 1786 avec l'Angleterre ruina complètement leur industrie. Pas une pièce ne sortit de leur fabrique pendant deux ans.

Fort heureusement, les travaux de culture, si développés dans la région, donnaient un débouché à l'activité des ouvriers qui passaient de l'atelier aux champs avec une grande facilité. De nombreuses crises furent ainsi traversées sans misères.

Puis c'est la Révolution, ce sont les guerres du premier Empire qui paralysent la production et arrêtent l'exportation. Cette épreuve passée, l'activité renaît, mais la contrefaçon sévit avec une telle intensité que Roubaix,

77.500 sortaient de leurs fabriques. Et bientôt, sous l'heureuse influence des progrès incessants d'un outillage puissant et transformé, Roubaix prend rang parmi les premiers centres de fabrication textile en France. 1822 marquera la date de la première filature de cotons en couleurs mélangés pour trame.

Peu de temps après, Roubaix prit un essor extraordinaire et se mit à produire les damas, les lastings, les mérinos, les stofks, les mouselines laines, les crêpés, etc... »

Les statistiques de 1850 montrent avec éloquence la place occupée par Roubaix dans la France au travail.

Roubaix transforme en 50 millions de valeurs



Le Parc Barbieux, à Roubaix.



De gauche à droite: MM. Fernand Motte, Alexandre Requillart, Edouard Rasson, membres de la Chambre de Commerce de Roubaix.

tissées les 20 millions de laine que Tourcoing par le peignage et la filature transforme en 30 ou 40 millions. Tourcoing, Roubaix et les environs consomment six millions de kilos de laine...

Le dénombrement de 1855 donne, pour Roubaix seulement, 225 fabriques de tissus, 60 filatures, 15 constructeurs de machines et 40 industries diverses, occupant 20.000 ouvriers. Le journal de Lille écrivait vers cette époque que « nulle part en France il n'existe un foyer industriel plus ardent, plus progressif, hanté par l'idée fixe de vouloir toujours créer, toujours s'assimiler, toujours faire mieux ».

**

La première moitié du XIX^e siècle avait été marquée par d'importantes étapes dans la vie industrielle de Roubaix. Si le tissage remontait à 1612, la teinturerie et apprêts à 1760, nous trouvons, à partir de 1800, les innovations se succédant par bonds réguliers, par périodes presque décennales : 1830, filatures de coton ; 1830, filatures de laine peignée ; 1840, constructions mécaniques ; 1849, peignage mécanique de la laine.

La seconde moitié du siècle eût été fatale à des caractères moins bien trempés.

Le nouveau régime économique de 1860, la guerre de 1870, l'application de la loi douanière de 1832 étaient autant de tournants dangereux. Ils furent franchis sans encombre.



Le monument de Gustave Nadaud, le compositeur roubaisien.

On dénombreait à Roubaix, 15 ans après l'année terrible, 100.000 habitants, et l'on pouvait dire, lors de l'Exposition de 1900, que c'était le « Centre de fabrication lainière le plus considérable d'Europe ».

Cette remarquable prospérité, si rapidement accrue, n'est due ni à une situation géographique favorable, puisque Roubaix n'est ni port de mer, comme le Havre, ni centre passager comme Lyon, ni desservi par une grande voie fluviale comme Rouen, puisque nulle curiosité naturelle, nulle faveur particulière du sol ou du climat ne l'avantagent, « son secret, a-t-on pu dire, est dans le travail opiniâtre de toute une population où, patrons, employés et ouvriers, travaillent depuis leur jeune âge jusqu'à la tombe, prenant leur part de risques et de peines, et réalisant ainsi un bel exemple de ce que peut l'intelligence servie par la volonté ».

L'intelligence est certes le facteur principal. Au lieu de la lutte stérile entre voisins, on a vu dans cette région, après les procès d'antan, l'entente habile. Les formations syndicales, les groupements corporatifs ont permis d'étudier les nouvelles méthodes de production et de travail.

**

Roubaix et Tourcoing qu'une rivalité inévitable pouvait dresser l'une contre l'autre ont su, quand il le fallait, faire bloc contre le péril commun, témoin le



De gauche à droite : MM. Auguste Wattine, Louis Leclercq-Huet, César Gaydet, membres de la Chambre de Commerce de Roubaix.
(Clichés Elliot et Fry, Eugène Pivrou, Mischkine et Manuel.)



De gauche à droite : MM. Martin Paulus, Auguste Pennel, Charles Poitevin, Membres de la Chambre de Commerce de Roubaix.

pacte de 1821, l'une embrassant tout ce qui touche à la fabrication des tissus, l'autre se spécialisant dans le commerce des laines.

Différentes de ces arbres géants autour desquels toute végétation s'étiole, elles ont permis aux localités voisines de prospérer à leur ombre : Wattrelos, Croix-Wasquehal, Marcq-en-Barœul, Bondues, Mouvaux, Bousbecque, Linselles, Roncq, Halluin, le canton de Lannoy et les communes de Lys, de Flers et d'Hem, avec leurs 100.000 habitants joints aux 300.000 des deux grands centres, forment un tout dont la renommée mondiale est indivisible.

Cette solidarité — on l'a fait remarquer — pour n'avoir d'autre but que le bien-être de la vie locale, n'en a pas moins été pour beaucoup dans l'essor du pays tout entier.

Roubaix a groupé les résultats tangibles de son développement économique dans la belle Exposition de 1911, dans tout l'apogée de son rayonnement. A la veille de la guerre il était traité annuellement dans la seule région de Tourcoing-Roubaix, deux milliards de francs d'affaires, distribué 150 millions de salaires, consommé douze cent mille tonnes de charbon industriel, exporté cinq cent millions d'objets manufacturés. L'industrie textile est évidemment l'industrie dominante et, peut-on dire, celle qui est la raison d'être de Roubaix et de sa banlieue.

Elle n'est pourtant pas la seule qui s'y exerce. D'autres, toutes différentes,



Le port du canal à Roubaix.

ont pu y prendre racine et se développer.

On peut citer dans cette catégorie spéciale les manufactures de caoutchouc et de broderies mécaniques, les brasseries et distilleries, les fabriques de produits chimiques et de savons, celle des machines-outils pour l'agriculture, de cycles et de voitures d'enfants, les carrosseries, les scieries mécaniques, les entreprises diverses du bâtiment, etc., etc.

Il est facile de concevoir le vide creusé dans notre budget commercial par l'occupation allemande, la disparition totale du matériel, l'arrêt prolongé des transactions. Mais cette question fait ici l'objet d'une étude spéciale. Nous n'en parlons que pour ajouter un maillon à la longue chaîne de tribulations qui paralysa, au cours des siècles, la vaillante population roubaisienne.

Comment elle sut briser cette chaîne et renaître de ses ruines nous sera dit plus loin. La crise économique de 1920 ne l'a point épargnée, mais la ruche bourdonne comme autrefois, et le passé nous est garant que Roubaix va reprendre le cours de sa triomphale destinée.

Gilbert SAYET.

*Secrétaire Général
de la Chambre de Commerce
de Roubaix.*



De gauche à droite : MM. Gilbert Sayet, Secrétaire Général, Léon Boutemy-Mazure et Aristide Derreumaux, Membres de la Chambre de Commerce de Roubaix.

Clichés Mischkind, Eugène Pirou et Elliat et Fry.

L'École Nationale Supérieure des Arts et Industries textiles et les Musées de Roubaix pendant la Guerre

LES Allemands connaissaient trop bien l'importance de cette grande école textile de Roubaix qui forme, pour les industries de la région, des collaborateurs infiniment précieux, — ingénieurs, chefs de fabrication, teinturiers, contre-maîtres etc., — pour ne s'être pas acharnés à sa destruction durant leurs quatre années d'occupation ! D'ailleurs ils ne cachèrent nullement leur dessein. Un jour que le directeur de cet établissement, M. Victor Champier, était allé protester dans les bureaux de la Kommandantur contre quelque méfait dont ils s'étaient rendus coupables, il trouva un officier qui cyniquement et en goguenardant lui répondit : — Ne vous étonnez pas si nous voulons désorganiser votre École, car nous savons tous les services qu'elle rend aux industries de la région ! »

On le lui fit bien voir...

À son début, en 1915 et jusqu'au printemps de l'année 1916, on laissa l'établissement fonctionner à peu près normalement. Les élèves venaient régulièrement. Il y en avait encore près de 800 qui assistaient aux divers cours que, malgré le départ d'une quinzaine de professeurs mobilisés au début de la guerre, le directeur était parvenu à maintenir intacts grâce à des concours aussi dévoués que désintéressés qui s'étaient offerts spontanément pour remplacer les absents. Certes ! tout n'allait pas le mieux du monde. Le papier commençait à manquer pour les jeunes dessinateurs. Presque plus de couleurs pour les élèves peintres qui avaient vidé tous les magasins de la ville. En outre il fallait travailler en se soufflant sur les doigts, car le charbon devenait rare et les salles de cours n'étaient plus chauffées durant l'hiver. N'importe, les jeunes gens travaillaient avec ardeur en se disant que leurs aînés, qui se trouvaient au front, en voyaient de plus rudes qu'eux.

Mais à partir du mois d'avril 1916 le tableau change. D'abord ce furent des tracasseries sans nombre, la visite de soldats prétendant se faire ouvrir les portes de l'École, aux heures de cours, par curiosité, ou bien un colonel à la tête d'un régiment de cavaliers entrant de vive force dans les bâtiments pour y loger hommes et chevaux, et qu'on eut toutes les peines du monde à éconduire en lui faisant observer avec fermeté que sans ordre spécial de la Kommandantur l'entrée devait lui être refusée. « Je m'en f... de vos écoliers, s'écrie le soudard en écumant, nous sommes en guerre ! »

Parfois de jeunes officiers, musqués, pommadés, le lorgnon à l'œil, blancs-becs qui semblaient tout nouvellement sortis de leur collège, se présentaient au directeur de l'École, et, sur un ton d'une suffisance du plus haut comique, lui faisaient des déclarations du genre de celle-ci :

— « Pourriez-vous nous indiquer quelles sont les principales usines de cette région qui travaillent spécialement le lin ? Nous avons besoin de cette liste car le ministère de la guerre, à Berlin, nous a chargés de la lui établir, son intention étant de détruire en France le plus possible d'usines de ce genre. »

— Et c'est ici que vous venez chercher un tel renseignement ?

— Mais il nous semble qu'une École comme celle-ci doit savoir...

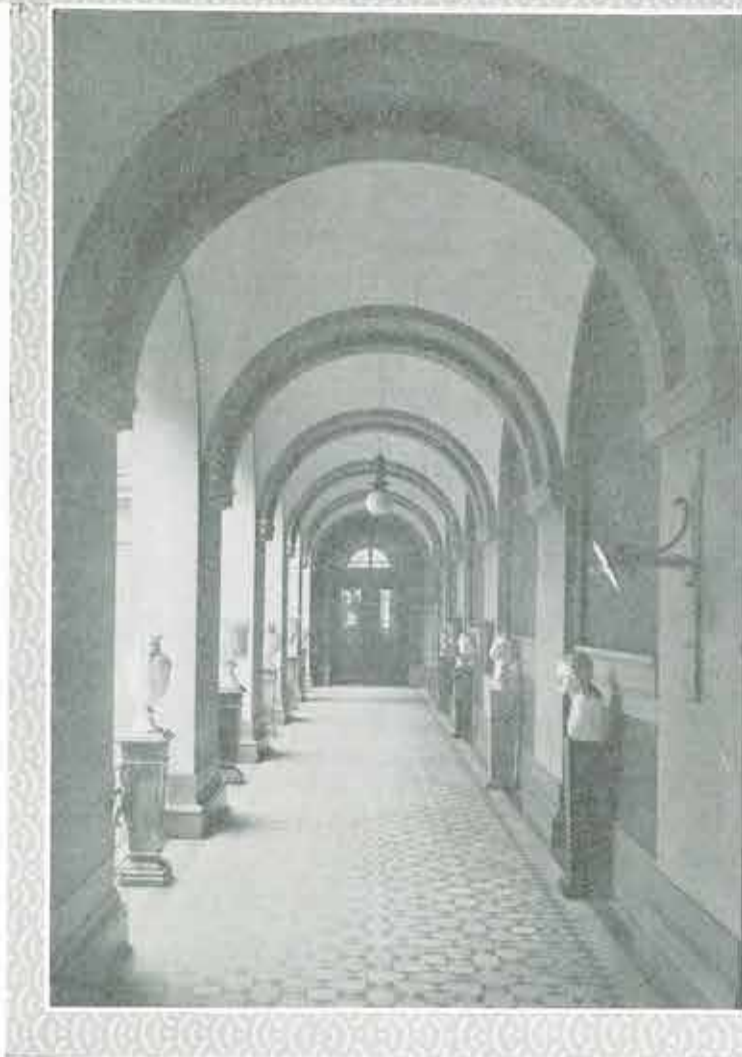
Le mot de Cambronne n'était-il pas la seule riposte qui convenait en l'occurrence ?

En vérité, ils ne doutaient de rien, ces officiers allemands, et c'était avec une étonnante inconscience qu'ils croyaient pouvoir en user avec notre École !

Un jour, trois officiers aviateurs font irruption dans le bureau du directeur.

— Vous devez avoir certainement une lanterne à projection dans un bel établissement comme celui-ci ? déclarent-ils avec élégance. Il faut que vous nous la prêtiez, car nous avons une conférence à faire tout près d'ici, à Liézelles, pour montrer au grand état-major les clichés des champs de bataille que nous avons pris en avions. Vous comprenez ? C'est important. Devant tout l'état-major...

Refus, insistance, menaces. Visite des instruments de nos laboratoires de physique d'où les lanternes à projection étaient absentes, celles-ci ayant été soigneusement cachées d'avance. Il



Une galerie du musée de sculpture de Roubaix.



M. Champier, Directeur de l'École et Conservateur des musées.



Escalier conduisant au Musée des Tissus.

Clichés Mischkind et Delacrière.

fallut même ouvrir les livres d'*Inventaire* aux trois officiers et montrer qu'en regard de la mention « lanternes » figurait le mot *brisées* qui par précaution providentielle, y avait été préalablement inscrit.

Une autre fois c'est le capitaine Baur, secrétaire général de la Kommandantur de Roubaix qui arrive, escorté d'un vieux général dont les traits rappelaient ceux du roi de Bavière. Il y aurait long à dire sur ce capitaine Baur, à l'air suffisant, au verbe cassant, qui jouait au matador et au fier-à-bras. C'était un architecte de Munich qu'on connaissait bien à Paris, où il avait organisé en 1913 l'exposition des arts décoratifs munichoises au Salon d'automne, sous la direction de notre compatriote Frantz-Jourdain. C'est lui qui, aux jours glorieux de Verdun, répondait avec un incommensurable dédain aux réclamations d'un notable de la cité :

— Allez, allez, votre sort est en train de se régler à Verdun.

Or, c'est celui des Allemands qui précisément se fixait à Verdun... et pas dans le sens qu'on croyait à la Kommandantur de Roubaix.

Ce Baur avait imaginé de transformer à l'usage des soldats allemands la grande salle des conférences de notre École en une salle de concert pour les distractions de l'armée. Protestation véhémentement du directeur, M. V. Champier, qui s'efforçait de démontrer que cette salle de conférence avait un accès immédiat dans les musées, signalait les conséquences possibles d'un tel voisinage :

— Vos soldats, dit-il, viendraient se promener en fumant, sans surveillance aucune, parmi nos collections. Danger d'incendie. Ils pourraient abimer ou prendre des objets...

Sur ce mot, Baur bondit. « *Prendre*, s'écria-t-il, allez dire cela à vos alliés, aux Sénégalais, aux noirs d'Afrique, à tous les sauvages de la création qui composent l'armée française ! »

Et, furieux, il s'éloigne avec son général, non sans adresser au directeur cette menace sur le seuil de la porte :

« Vous avez de la chance que nous soyons pressés, car sans cela je vous ferais conduire immédiatement en prison ! »

Mais l'École évitait le contact et la prise de possession qu'on avait voulu lui imposer. Elle y échappa jusqu'à la fin de la guerre. L'argument du musée avait porté. Ce fut une chance. Les Allemands organisèrent leur salle de concert au conservatoire de musique, salle Pierre Destombes, dont ils souillèrent à loisir les fauteuils et les murailles.

À partir des premiers jours d'avril 1916 le fonctionnement de l'École devint un problème rendu à chaque instant d'autant plus compliqué que les autorités allemandes faisaient rechercher et arrêter dans les rues de la ville les jeunes gens âgés de plus de 15 ans pour les envoyer où ne savait où — dans les Ardennes, disait-on — travailler pour les besoins de leurs armées. C'était une véritable chasse à l'homme et aux enfants menée par les gendarmes — ceux qu'on appelait les *diablos verts* — avec une sauvagerie incroyable. Aux heures de cours les élèves arrivaient en courant de tous côtés pour échapper

à la poursuite. Ceux qui se trouvaient pris étaient conduits notamment à l'usine Motte, rue d'Avelghem, — désignée sous le titre de *Caserne Hindenburg* — et là attendaient leur ordre de départ pour destination inconnue. Les parents affolés accouraient alors à l'École, venaient supplier le directeur d'intervenir auprès de la Kommandantur, prouver que leur fils n'avait pas encore atteint l'âge de 15 ans, qu'il était de complexion délicate, etc. C'était tous les jours un défilé lamentable. Le directeur, écrivait sans se lasser des lettres de protestation au commandant Hoffmann. Parfois on y faisait droit ; le plus souvent on passait outre. Combien, parmi ces pauvres petits, furent ainsi expédiés au loin, maltraités, battus, privés de nourriture sous prétexte qu'ils se refusaient à travailler pour l'ennemi. Combien sont morts à la suite des mauvais traitements qu'ils subirent ! L'un d'eux, revenu à l'École en 1917, un an après avoir été enlevé de cette façon, racontait les privations auxquelles on l'avait soumis pour le forcer à cette besogne impie contre son propre pays. Il parlait des efforts

inutiles des officiers pour lui arracher l'aveu qu'il ne consentait pas à faire librement, et comme on lui demandait ce qu'il leur répondait, il eut ce mot admirable par sa simplicité dans la bouche d'un enfant de 15 ans :

— Je disais : « Monsieur, on n'a pas deux patries ! »

Quant aux alertes incessantes auxquelles donnaient lieu à l'Ecole les réquisitions de toute nature que les Allemands y faisaient pratiquer, nous ne pouvons nous y arrêter, car ce serait un chapitre qui nous entraînerait trop loin. Successivement, tous les ateliers de travaux pratiques de l'établissement, — ceux du tissage, de la mécanique, de la filature, de la teinturerie, etc. — furent visités et consciencieusement pillés. Tantôt, c'étaient les courroies de nos machines qu'on venait enlever ; puis les organes principaux de la force motrice, dynamos tuyauterie de cuivre ou de plomb, puis les matières mises sur les métiers et servant aux exercices des élèves, laine, coton, lin, etc. A la fin de l'année 1917, l'Ecole, vidée, comme l'étaient toutes les usines de Roubaix, de son outillage indispensable, fut obligée de fermer ses portes. Il n'était plus possible de continuer à donner l'enseignement aux élèves.

Le dernier coup, plus brutal encore que tous les autres, fut l'enlèvement des cuivres des cours de teinture. Une équipe de vingt soldats se présenta un beau matin pour briser les machines et le matériel magnifique dont la construction sur modèles spéciaux avait coûté des sommes considérables. Ah ! ce fut une ardente ruée ! Pour un butin de quelques kilos de cuivre, les Allemands mirent en pièces les instruments les plus délicats. Avec quelle joie sauvage ils écrasaient tout sous le marteau !

Vainement le directeur de l'Ecole, avec une belle énergie, voulut-il protester auprès du chef de la Kommandantur Hoffman. Vainement invoqua-t-il la convention de La Haye qui mettait les établissements scolaires à l'abri des entreprises de guerre. Vainement demanda-t-il qu'on fit cesser un « odieux vandalisme ».

Ce mot de vandalisme exaspéra Hoffman. Celui-ci, ivre de rage, accourut à l'Ecole, le revolver au poing.

« — Vous allez savoir ce que cela coûte d'appeler vandale l'armée allemande, hurla-t-il ! »

Et il envoya le directeur devant un conseil de guerre, lequel, heureusement, se montra moins rigoureux qu'on avait pu le craindre...

Quelques mots, maintenant, sur les musées de la ville qui sont annexés à l'Ecole nationale des Arts et Industries textiles.

Constatons tout d'abord qu'ils n'eurent à subir, durant les quatre années d'occupation, aucune déprédation de la part des Allemands. Pas un objet ne disparut et ne fut réquisitionné. Tout resta en place comme en temps de paix. Rien à dire sur ce point.

Ils étaient pourtant mieux garnis que d'habitude ces musées, et, par le nombre et la qualité des objets d'art qu'ils abritaient, on pouvait redouter qu'ils n'y éveillent plus d'une convoitise suspecte parmi les officiers allemands qui ne se gênaient guère pour faire main basse, dans les maisons où ils logeaient, sur les bibelots précieux qu'ils faisaient clandestinement expédier dans leur famille.

En effet, dès le début de la guerre, quelques-uns des riches amateurs de Roubaix — il en est qui possèdent des merveilles du plus haut prix — inquiets sur le sort réservé à leurs chères collections, avaient demandé au directeur M. Champier, de vouloir bien abriter dans les musées leurs pièces les plus rares, meubles anciens, tableaux, bronzes, gravures, porcelaines, etc. Celui-ci y avait consenti et avec une extrême ingéniosité, un goût parfait, s'était appliqué à disposer dans les salles cette masse d'objets rares, prêtés pour un temps, et à les mêler si bien aux collections appartenant aux musées, qu'il était impossible de reconnaître le subterfuge. Pour les initiés seulement, les collections habituelles semblaient s'être enrichies tout à coup pour une valeur



Une des salles du Musée de sculpture. (Cl. Deladrière.)

de plusieurs millions. Les étrangers n'y pouvaient voir que du feu.

Mais ce supplément d'attrait qu'offraient nos musées durant cette période eut pour conséquence d'y amener plus souvent qu'on ne l'aurait voulu des visites d'officiers alle-



Pierre Destombe, décédé pendant la guerre, laissant à l'Ecole sa bibliothèque estimée à 300.000 francs.

mands en quête d'un moment de distraction.

Parmi les visites reçues au cours de ces quatre années, plus d'une serait à noter et donnerait matière à observation curieuse. En général les officiers qui se présentaient, mettant de côté leur morgue habituelle, affectaient

avec une coquetterie visible de se donner des airs de gentlemen courtois.

Certains, parfois, devant un tableau, laissaient tomber de leurs lèvres une opinion quelconque. Alors on obtenait un effet certain en s'écriant :

— Vous êtes donc Bavarois ?

— Comment l'avez-vous deviné ?

— Parce que vous venez de faire une réflexion qui, au point de vue de l'art, est juste.

Il fallait voir alors la figure du visiteur s'empourprer de plaisir. Cela ne ratait jamais, et l'on pouvait, à partir de ce moment, obtenir plus d'un renseignement intéressant sur ce qui se passait au front, et que naturellement nous ignorions à Roubaix.

Au cours d'un après-midi, en mai 1917, le conservateur du musée entend qu'on frappe à la porte de son cabinet. Il crie : « Entrez ! » et voit s'avancer vers lui un officier d'une soixantaine d'années, fort élégant, dont la tunique verdâtre était chamarrée des vastes revers rouges réservés aux grands chefs.

— Je m'excuse de vous déranger, monsieur le conservateur, je suis le général Leuret ; je loge à Tourcoing en ce moment, et je serais très heureux de visiter votre musée.

— Leuret ? dit le conservateur. Mais c'est un nom français !

— Je suis Français, en effet.

— Avec ce costume, général ?

— Mon Dieu, si je suis Allemand c'est la faute de Mme de Maintenon. Ma famille est originaire de Cambrai, et je voudrais même profiter de mon séjour dans le Nord pour faire dans les archives quelques recherches sur mes ancêtres. Pensez-vous qu'à Lille... ?

Le général gravit lestement les étages du musée, et là l'exclamation : « Vous êtes Bavarois ! » ne tarda pas à lui être appliquée, et eut sa réussite ordinaire. Le général courut à son interlocuteur qu'il ne commandait plus qu'aux innombrables bataillons des infirmières allemandes et que cela lui donnait plus de mal à gouverner que plusieurs brigades de cavaliers.

Pour finir, je veux tracer la silhouette d'une étrange visiteuse qui, munie d'un ordre spécial, se présenta vers le 15 juin 1916. C'était une jeune fille assez jolie, dont la prononciation très légèrement tudesque trahissait néanmoins l'origine :

— Vous êtes allemande ? mademoiselle, lui demanda le conservateur.

— Oui, monsieur !

— Vous êtes bien jeune, quel âge avez-vous ?

— Vingt ans.

— Et que faites-vous donc ici ? Avez-vous un service dans l'armée ?

Elle se mit à rire, et, avec une aisance extrême :

— Oh ! non, fit-elle ; mon papa est commandant ; il est attaché à la Kommandantur de Lille, et je suis venue d'Allemagne pour lui tenir compagnie. Je vis avec lui. Il m'aime beaucoup, mon papa ; et il me laisse faire toutes mes volontés...

— C'est charmant. Vous avez sans doute perdu votre mère ?

— Non, maman est restée en Allemagne.

La blonde personne raconta alors qu'elle est cousine du capitaine Baur, l'architecte cité plus haut, que son fiancé est également à Lille, lieutenant.

C'est un singulier type d'Allemande que cette jeune fille, ayant les allures d'une petite *globe-trotter*. Elle a voyagé seule, dit-elle, à travers le monde, a vu l'Italie, l'Espagne, et même l'Amérique... Et elle n'a que vingt ans. Dans le musée, elle entre-mêle ses jugements sur l'art de la peinture, d'observation péremptoire et désinvoltes sur les mœurs comparées des Allemandes et des Françaises.

Il ne faut pas oublier non plus les nombreuses visites des « Herren Professoren » qui, lunettes dorées colossales sur le nez, s'en allaient inspecter nos richesses nationales, les inventoriaient d'après un registre établi bien avant la guerre (car Germania avait tout prévu pour la conquête du monde) et envoyaient pêle-mêle dans les musées impériaux, meubles, statues et tableaux.

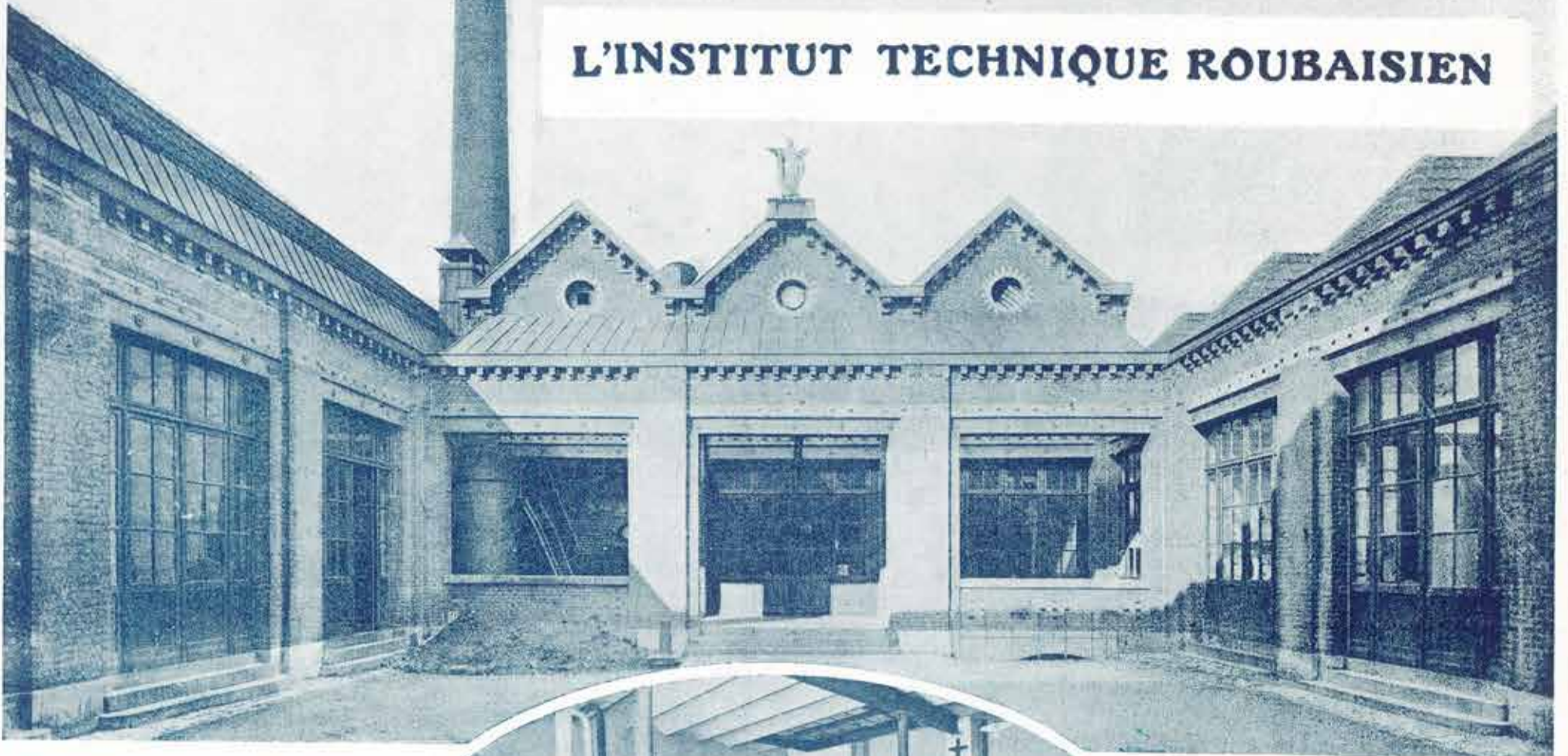
Les pendules de 1870 avaient sonné pour eux l'heure de la rapine.



Salle du cours de composition décorative appliquée aux étoffes. Les élèves sont en train de dessiner un modèle de portière pour la Direction des Beaux-Arts.

TESTIS.

L'INSTITUT TECHNIQUE ROUBAISIIEN



QUAND, en 1867, M. l'abbé Vassart, nommé par l'autorité diocésaine, vint enseigner au Collège Notre-Dame-des-Victoires le cours de chimie, l'enseignement technique professionnel n'existait pas dans notre ville. C'était cependant le moment où l'industrie de Roubaix prenait un développement considérable et où les perfectionnements apportés dans le matériel et le traitement des fibres textiles exigeaient des connaissances nouvelles. M. l'abbé Vassart, fréquemment consulté par ses anciens élèves, fut amené à se spécialiser dans ces questions.

« J'ai compris très vite, écrivait-il plus tard, que les études scientifiques doivent conduire aux applications et, en conséquence, j'ai orienté mon cours de chimie vers les applications à l'industrie roubaissienne. En particulier, j'ai tracé le programme d'un cours de teinture bien complet et bien méthodique et j'ai lancé l'enseignement dans des cours du soir pour la ville ».

Ces cours amenèrent plus tard la création des cours de teinture de l'École Nationale des Arts Industriels qu'il y professa jusqu'en 1892, époque à laquelle il démissionna. Et après un passage de trois ans à l'École des Hautes-Études Industrielles de Lille, où il espérait réaliser ses idées, M. Vassart revint à Roubaix en 1895 et, avec le généreux concours du *Syndicat Mixte* et des principales firmes de Roubaix, y fonda l'Institut Technique, la grande idée de sa vie.

On peut dire sans exagérer que l'Institut Technique est une des meilleures manifestations de cette initiative privée qui, chez nous, a produit des merveilles.

BUT DE L'ÉCOLE.

Dans ses cours du jour, l'Institut Technique roubaisien a pour but de former, dans les différentes branches de l'industrie textile, des chefs d'industrie et des techniciens en même temps que des hommes de devoir, de justice et de progrès.

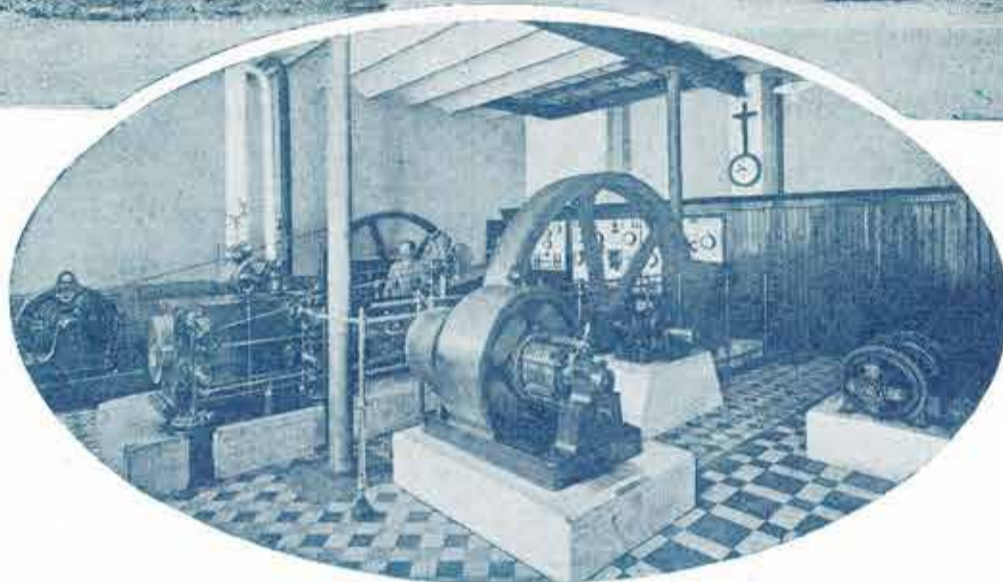
Il s'adresse spécialement aux fils des industriels du textile et aux jeunes gens qui désirent se faire une situation dans les industries du textile.

Dans ses cours du soir, l'Institut Technique roubaisien s'adresse aux employés, contremaîtres et ouvriers du textile spécialement.

Il cherche à développer leurs connaissances théoriques, à améliorer leur situation et fournir à l'industrie des collaborateurs experts et consciencieux.

ENSEIGNEMENT DE L'ÉCOLE.

Dès la fondation de l'Institut Technique roubaisien M. Vassart avait tracé, de main de maître, le programme de son enseignement. Nul ne sut mieux que lui adapter les données de la science aux besoins de l'industrie textile qu'il connaissait mieux que personne. Le cadre tracé est parfait. C'est toujours d'après ce programme



La cour d'entrée de l'Institut et la salle des machines.



M. le chanoine Tillié, Directeur de l'Institut Technique Roubaisien.

que l'enseignement est donné à l'Institut Technique et la direction actuelle n'a qu'à le suivre point par point, le mettant simplement à jour des méthodes, des inventions et des perfectionnements modernes.

Ce programme merveilleusement conçu fut aussitôt apprécié. L'Institut Technique eut dès le début un très grand succès. Il vit croître d'année en année le nombre de ses élèves (comme le montre le graphique ci-contre) au point qu'en 1921-1922 ses cours du jour ont compté plus de 180 auditeurs. C'est un chiffre qui n'a jamais été atteint par aucune école textile de France. Parallèlement, les cours du soir groupent chaque année environ 500 ouvriers et contremaîtres.

L'enseignement de l'Institut Technique roubaisien est réparti entre quatre sections bien distinctes :

La section de filature : peignage et filature de laine, filature de laine cardée, de coton, de lin, filatures diverses.

La section de tissage : étude complète de la fabrication, toiles, cotonnades, robe, draperie, ameublement, soieries, etc... Étude complète du matériel de tissage et de préparation de tissage.

La section de teinture, d'apprêts et de chimie industrielle : teinture de tous textiles en tous états de fabrication, bruts, peignés, filés et tissés. Vigoureux et impression. Cette section possède un laboratoire de chimie analytique à la disposition des industriels pour tous travaux et recherches.

La section de mécanique et d'électricité : cette section annexe a été créée pour la formation des chefs de matériel des usines du textile.

A l'enseignement spécial de chaque section s'ajoute un enseignement général qui comprend :

- 1° Un cours de religion et d'économie sociale ;
- 2° Un cours d'électricité industrielle ;
- 3° Un cours de mécanique générale ;
- 4° Un cours de services généraux des usines (chaudières, machines à vapeur, etc...) ;
- 5° Un cours de technologie industrielle textile ;
- 6° Un cours de comptabilité ;
- 7° Un cours de commerce ;
- 8° Un cours de droit commercial ;

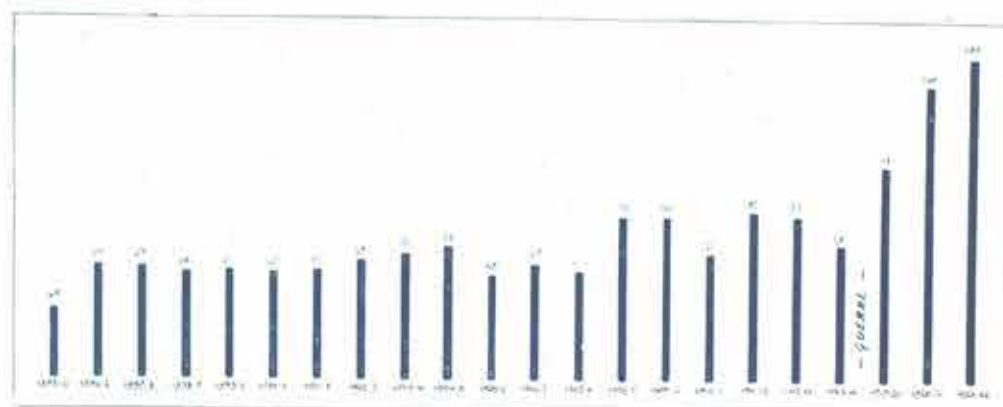
- 9° Un cours de dessin industriel ;
- 10° Un cours de dessin artistique et de style appliqué à l'industrie d'art.

Ces cours, qui s'adressent à tous les élèves, complètent très heureusement l'enseignement de la section choisie par l'élève.

ORGANISATION

La durée des études est de deux années. En entrant dans l'École, l'élève devra se spécialiser dans l'une ou l'autre section. Il ne peut être inscrit qu'à une seule section la même année.

L'enseignement est théorique et pratique. Les ateliers de l'École possèdent un matériel de tout premier ordre permettant d'effectuer toutes les opérations industrielles comme à l'usine



Progression du nombre des élèves des cours du jour de l'Institut Technique Roubaisien.

L'Institut Technique roubaisien est la véritable ÉCOLE-USINE du textile. Il est la seule école en France qui, dans ses cours du jour, enseigne complètement tout ce qui se rapporte à l'industrie textile.

Une maison de famille dirigée par un prêtre reçoit les élèves étrangers à la ville.

Aux élèves avant satisfaits aux examens, l'École délivre un diplôme d'ingénieur textile très estimé dans l'industrie textile.

L'INSTITUT TECHNIQUE ROUBAISIE pendant LA GUERRE

Les Allemands entrèrent à Roubaix, pour s'y installer, le 4 octobre 1914. Dès le lendemain de leur arrivée, ils organisaient, en maîtres tout puissants, leur installation dans les villes occupées. L'Institut Technique logeait, le 18, des soldats boches.

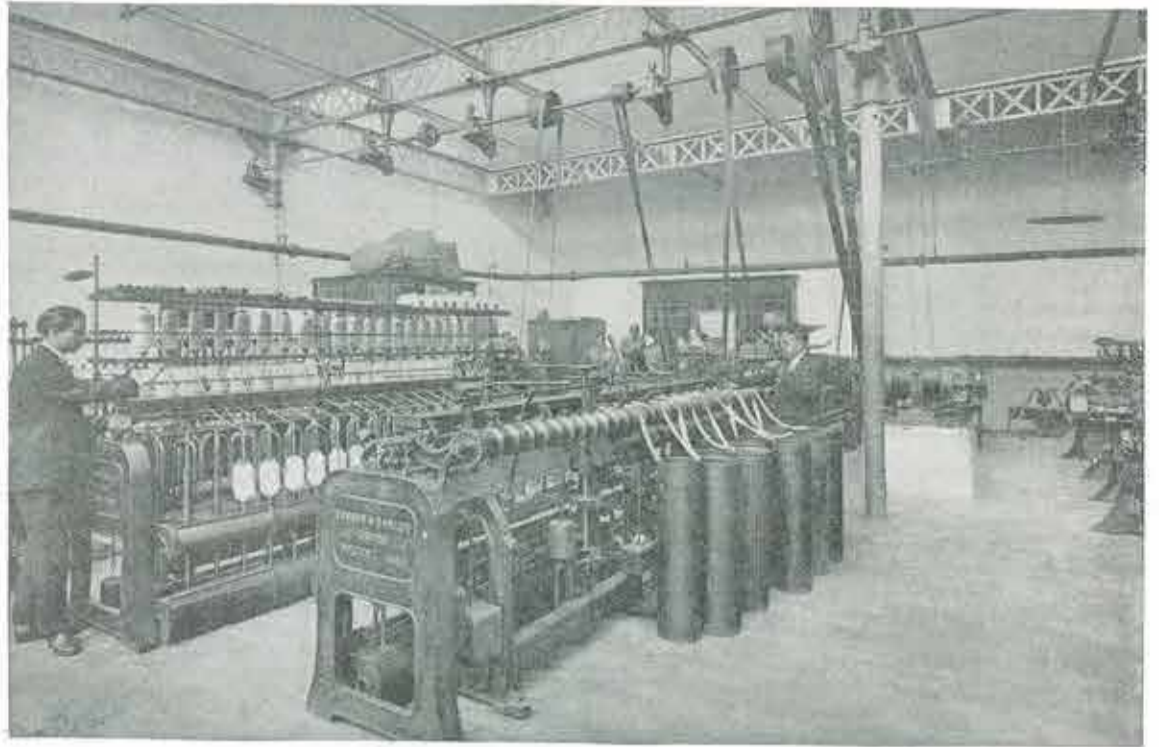
Deux professeurs, MM. Laisnez et Pinte, accueillirent leurs hôtes à contre-cœur. Ils se promettaient bien de ne rien négliger pour éviter à la maison dont ils avaient la charge, la souillure d'une occupation détestée. Gardiens de l'Institut, ils « serviront » utilement dans le milieu et les conditions voulues par les circonstances...

LES NOTES DE L'INSTITUT.

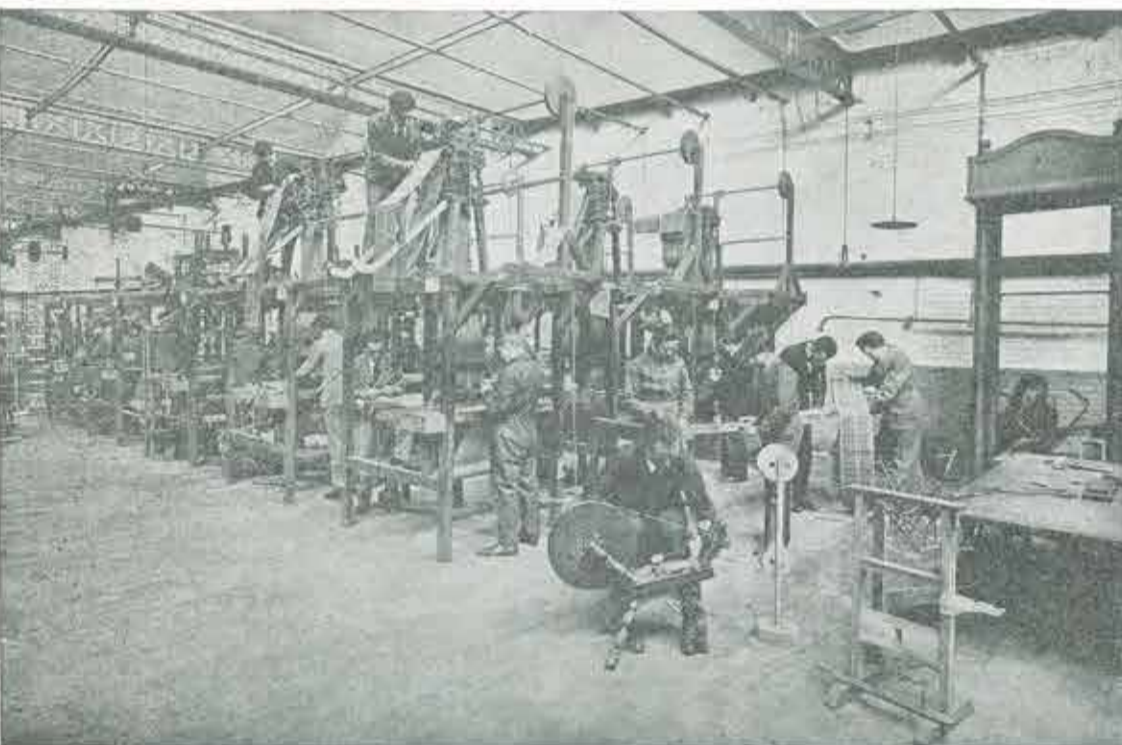
Dans le cours du mois de novembre 1914, les troupes régulières quittèrent l'Institut pour faire place d'abord aux civils anglais surpris en pays envahi et aux Français arrêtés pour un manquement aux ordres minutieux de la Kommandantur. Les chambres confortables de la maison de famille furent, pour nos compatriotes et alliés, un lieu de réclusion préférable aux cachots boches.

Cela ne devait pas se prolonger longtemps. Les prisonniers civils ne tardèrent pas à être incarcérés dans les locaux moins sympathiques ; et l'Institut devint une prison militaire allemande... dans laquelle MM. Laisnez et Pinte eurent l'autorisation de conserver leur chambre. Leur présence fut une sauvegarde pour l'Institut.

Hélas ! En février 1915, la maison connut la menace d'une occupation plus répugnante encore que celle des « punis » boches. La Kommandantur l'affectait à l'hospitalisation des femmes atteintes de maladies contagieuses. Mgr Charost, averti aussitôt de la décision, intervint auprès du commandant de place pour faire rapporter une mesure de nature à compromettre l'utilisation future, comme école, d'un bâtiment auquel resterait attaché le souvenir de



Atelier de filature. — Filature de coton ; bancs à broches.



Atelier de tissage. — Métiers à main ; échantillonnage.

pensionnaires fâcheuses. Mor seigneur gagna sa cause. Pour garantir ce succès important, M. Pinte pria M^{me} Devivaise, directrice de l'Institut de Ségur, de vouloir bien organiser ses classes dans les locaux de l'Institut.

L'Institut de Ségur occupa « Technique » jusqu'au mois d'avril 1917. L'ordre d'évacuation (avec interdiction d'emporter les meubles) n'épargnait personne ; il laissait quelques heures aux hôtes pour quitter l'Institut...

Ce fut alors le pillage en règle.

Quand M. Laisnez pénétra dans la maison le jour même de la libération, il constata, dans leurs déplorables effets, les dispositions vraiment uniques des boches pour les démolitions stupides.

Les machines laissées dans les ateliers de filature et de tissage avaient été mises hors d'usage. L'atelier de mécanique et le laboratoire de chimie étaient vides. Le mobilier de la maison de famille avait été enlevé.

Les chambres des professeurs n'avaient pas été davantage épargnées. Presque tout ce qui s'y trouvait de meubles, de linge, de chaussures, d'instruments de précision, d'outils rares, avait disparu.

LA T. S. F. A L'INSTITUT

Surpris par l'invasion, les professeurs de l'Institut Technique voulurent se rendre utiles à leurs concitoyens. L'un des moyens les plus certains, mais aussi l'un des plus dangereux, consistait à opposer aux nouvelles démoralisantes mises en circulation par la malice des envahisseurs, les renseignements puisés aux sources françaises ou alliées. Malheureusement le poste de T. S. F. de l'Institut avait été supprimé en août 1914, conformément aux ordres reçus... N'était-il pas possible, avec des instruments de fortune, de rétablir la communication avec la Tour Eiffel ?

L'entreprise était particulièrement périlleuse. Les Allemands avaient pris soin, dès leur entrée dans la ville, de décréter que tout Français convaincu d'avoir communiqué par T. S. F. avec la France libre, serait immédiatement fusillé. La menace n'empêcha pas M. l'abbé Pinte d'envisager, dès le 20 octobre 1914, la possibilité d'utiliser pour antenne le fil téléphonique privé qui reliait l'Institut à la maison du directeur... Les premiers essais ne donnèrent aucun résultat : le fil était en effet bouclé avec ceux du poste central que les Allemands avaient mis à la terre. Il faut

donc isoler le fil destiné à devenir une antenne et le libérer assez soigneusement pour que l'opération échappe au contrôle allemand.

Un tel travail ne peut que se faire la nuit. M. Pinte entreprend donc aussitôt de périlleuses promenades nocturnes sur les toits et le 28 octobre 1914 il a la joie de prendre le premier communiqué complet. Les renseignements précieux sont d'abord transcrits à quelques exemplaires réservés à Mgr Charost, à M. le Préfet du Nord, à M. Calmette, à M. le Sénateur Dron et à plusieurs industriels.

Une alerte se produisit dans les premiers jours de novembre 1914. Désireux de s'assurer que rien ne subsiste de l'ancienne installation de T. S. F. les Allemands font une perquisition minutieuse. Sous la direction du commandant de place, des techniciens fouillent pendant deux heures dans tous les locaux de l'Institut, s'attardant chez M. Pinte qu'on a certainement signalé à leur vigilance.

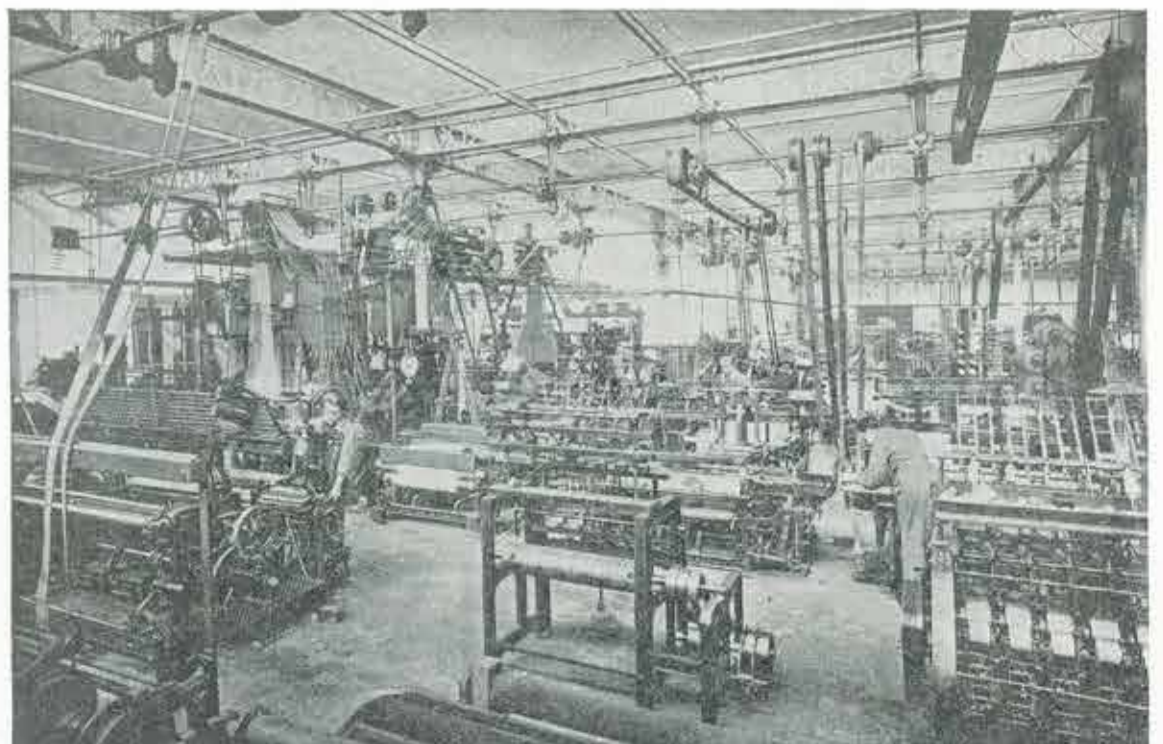
Les recherches demeurent infructueuses et les enquêteurs n'emportent, de la chambre où quelques heures plus tard, M. Pinte notera l'éloquente chanson des ondes... qu'une sonnerie inoffensive.

Car M. Pinte est aux écoutes chaque après-midi à 15 heures et chaque nuit à 23 heures, pour prendre les communiqués de la tour Eiffel. Bientôt il captera même les messages anglais de Poldhu, qu'il traduira entre minuit et 2 heures du matin et que M. Willot viendra chercher quelques heures plus tard pour les faire passer à l'impression. Il prendra de même les radios chiffrés de Poldhu à destination de notre service de renseignements militaires de Roubaix qui seront remis à M. le Commissaire de police Lenfant.

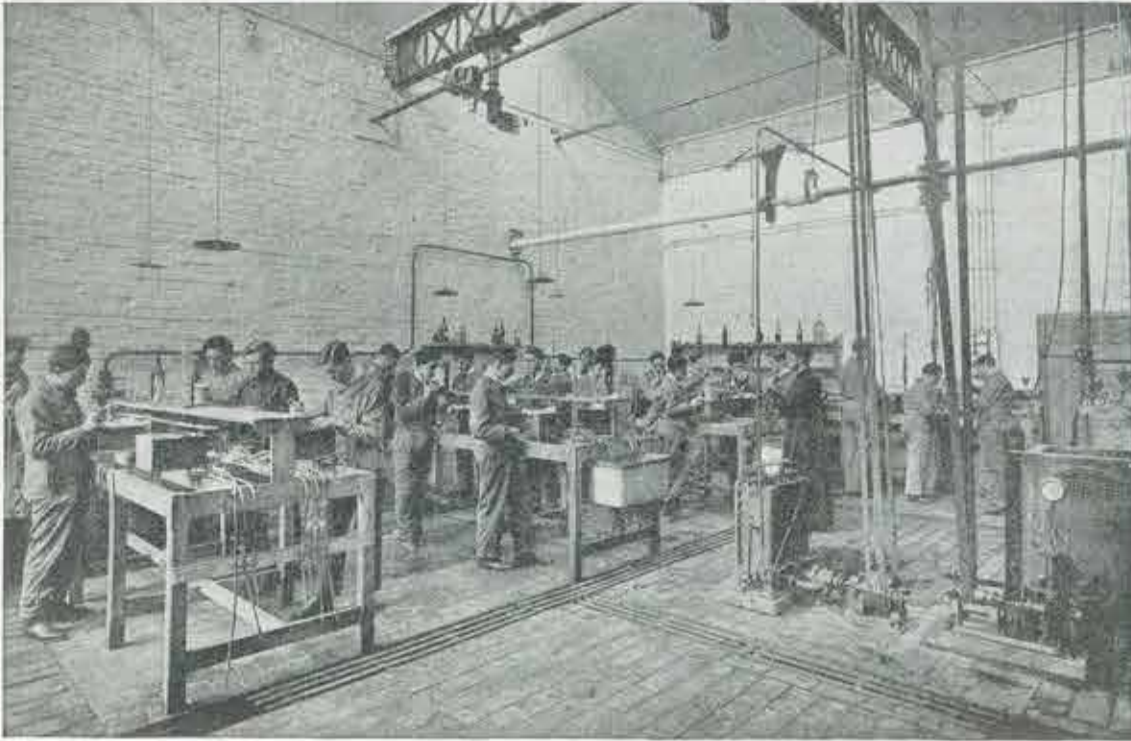
Malgré ce labeur épuisant, M. Pinte fait des cours à l'Institut de Ségur, au Collège Notre-Dame-des-Victoires et au Collège de Marcq. Cette activité diurne entre même dans son programme comme une excellente garantie contre les soupçons boches. Comment un homme dont les journées sont aussi diversement remplies, pourrait-il passer ses nuits à faire de la T. S. F.

En 1915 et en 1916 les perquisitions deviennent de plus en plus fréquentes à l'Institut. Des officiers inspectent la maison de fond en comble ; ils exécutent même sur les toits des raids infructueux et ils interrogent à plusieurs reprises le personnel dans l'espoir de saisir le détail qui éclairera leurs doutes. Malgré cette surveillance étroite, le service des renseignements fonctionne quotidiennement. Mais la maison est traquée. Des indiscretions ont-elles été commises ? Quoi qu'il en soit les Allemands multiplient les policiers dans le voisinage de l'École. Ils adressent à plusieurs reprises à M. Pinte un émissaire que notre confrère éconduit jusqu'au jour où son visiteur lui met sous les yeux une pièce signée des officiers du bureau interallié d'espionnage en Hollande. Les papiers sont en règle. M. Pinte écoute donc les confidences de son interlocuteur et il indique au faux espion le moyen d'établir à Bruxelles un poste de réception radiotélégraphique...

Huit jours plus tard, M. Pinte est arrêté et l'Institut soumis à une perquisition



Atelier de tissage. — Métiers à tisser mécaniques ; bobinoir ; cannetière.



Atelier de teinture — Echantillonnage.

au cours de laquelle tous les planchers furent soulevés minutieusement... Les boches ne découvrirent heureusement pas la bobine de syntonisation cachée dans un mur de la chambre de M. Pinte.

LES COURS PROFESSIONNELS.

Tandis que M. Pinte mettait au service du public sa science de radiotélégraphiste, son confrère, M. l'abbé Laisnez faisait bénéficier les fils des ouvriers roubaisiens, des loisirs qui lui laissait la fermeture de l'Institut.

En octobre 1915, il fondait des cours professionnels destinés aux adolescents condamnés, par la guerre, au désœuvrement. Cette Ecole populaire arracherait aux dangers de l'oisiveté des milliers de jeunes gens pour lesquels elle serait une sauvegarde morale; en même temps elle leur donnerait l'occasion d'acquérir les connaissances techniques de plus en plus indispensables aux ouvriers de nos régions industrielles.

L'œuvre prenait d'ailleurs du fait des décisions de l'autorité allemande, un caractère patriotique. Les réquisitions de personnel pour les usines de guerre se multipliaient en effet. Réunir le plus de jeunes gens possible dans les cours professionnels, c'était donc les garantir contre l'obligation qui les guettait de travailler pour l'ennemi. Le but valait l'acceptation joyeuse d'une tâche rendue très lourde par l'impossibilité de recruter un personnel enseignant suffisamment nombreux.

L'exemple de l'abbé Laisnez suscita des dévouements. En septembre 1916 des concours s'étant offerts, le directeur des cours professionnels était chargé par Mgr Charost à la suite d'une démarche d'un Comité d'industriels roubaisiens, de fonder une « Ecole de Commerce et d'Industrie » réservée aux plus intelligents et aux meilleurs des enfants de la classe populaire.

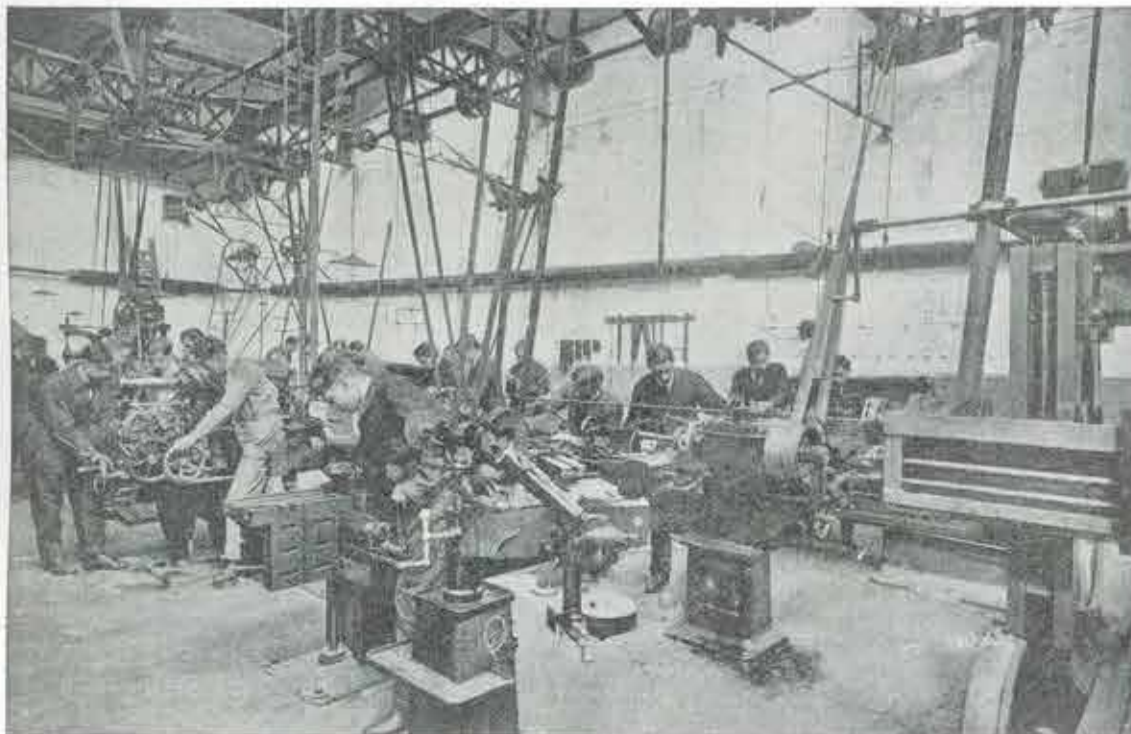
En janvier 1918 la Kommandantur interdit aux Roubaisiens l'accès de Lille. Les jeunes gens de famille qui suivaient les cours des Facultés ou des Hautes Études Industrielles se voient donc réduits à l'inaction. Plusieurs familles prièrent M. Laisnez de rouvrir l'Institut Technique.

Malgré le supplément de besogne et la complication d'un horaire qui devait envisager trois cours différents, M. Laisnez accepta la proposition qui lui était faite. L'Institut Technique fonctionna dans les locaux de l'usine Wibaux-Florin.

Cette situation se prolongea jusqu'au 1^{er} octobre, date fixée par les Allemands pour l'évacuation générale des hommes et jeunes gens de la région.

LA DESTRUCTION ET LA RECONSTITUTION DE L'INSTITUT TECHNIQUE

En quel état la « Kultur d'outre-Rhin » avait laissé l'Institut Technique, il est presque impossible de le dire. De fortes grilles en fer à toutes les fenêtres du rez-de-chaussée lui donnaient l'aspect d'une prison. Était-ce pour empê-



Atelier de mécanique. — Machines-outils

cher l'évasion de leurs soldats? Possible. A part cela, à l'extérieur, rien de bien anormal. Mais entrons. La maison de famille était un véritable capharnaüm. La cuisine était dans un état lamentable, plus de meubles, plus de vaisselle, plus de lingerie, ce qui restait était dans un état repoussant.

L'Institut proprement dit n'avait pas moins souffert.

Les salles de cours elles aussi étaient encombrées de literies diverses.

Dans les ateliers, rafle générale de tous les cuirs, courroies, manchons de filature, cuirs de chasse et taquets, etc...

En filature, il y avait relativement peu de dégât au matériel. Passons à la section de teinture. Cette section et celle de mécanique ont été les plus éprouvées.

L'atelier d'apprêts offrait de son côté un état lamentable. Pour se procurer le cuivre des machines, les boches n'avaient pas hésité à les démolir et ce n'était plus qu'un amas de ferrailles qui défiait toute remise en état.

Au Laboratoire, plus rien ne restait des balances de précision, des colorants, des produits chimiques, de la verrerie, des tables de plomb, etc. Les meubles étaient saccagés et gisaient parmi les débris de toute provenance. Le pavement même avait été démoli.

Dans l'atelier de mécanique, il restait seulement les étaux et quelques renvois. Les boches avaient fait main-basse sur les machines-outils et l'outillage.

La chaudière se trouvait démunie de sa tuyauterie et de ses appareils, cheval d'alimentation, niveau d'eau et indicateur magnétique.

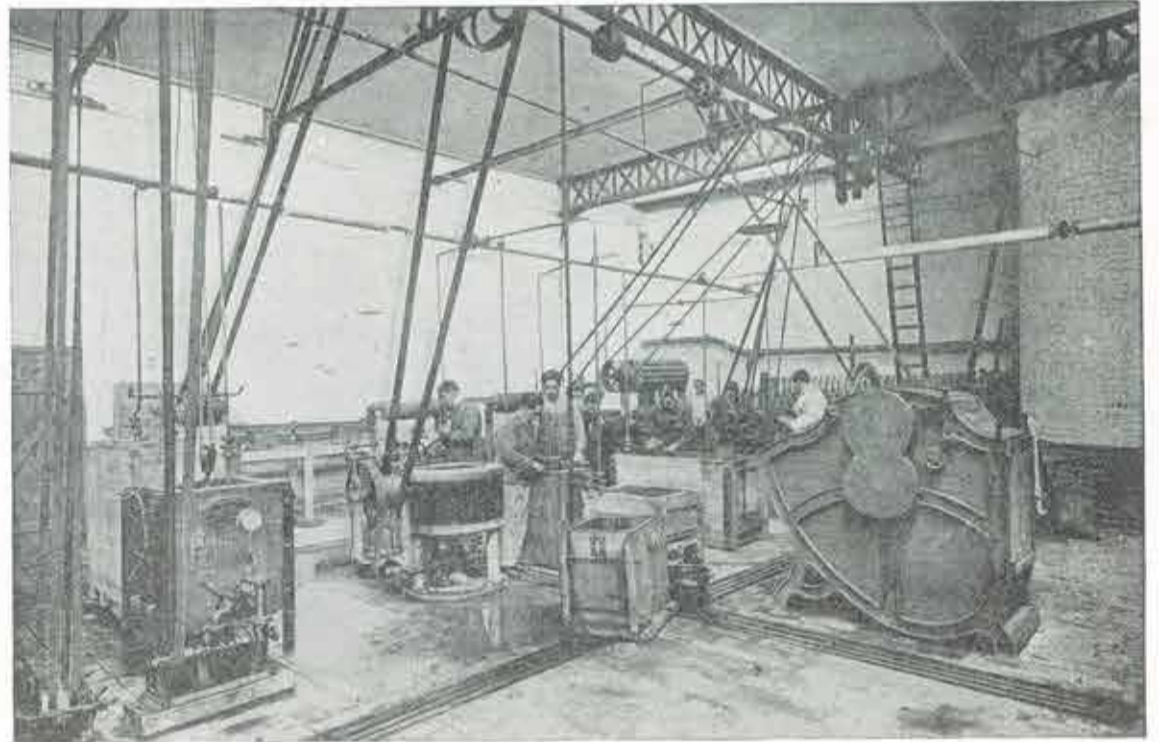
Voilà l'état, très brièvement décrit, dans lequel les boches avaient mis l'Institut Technique. Voilà ce qu'était devenue cette école si propre, si bien agencée d'avant-guerre. Comment faire revivre toutes ces ruines?

Mais rien ne servait de gémir et de se lamenter. Il fallait agir.

Et l'on se mit à l'œuvre.

Un état descriptif et estimatif valeur 1914 fut établi pendant que la direction étudiait les moyens les plus rapides pour assurer la reconstitution de l'Institut Technique.

Les états déposés au secteur et approuvés par l'Office de Reconstitution, les travaux commencèrent le 20 août 1919.



Atelier de teinture. — Teinture en bobines, en écheveaux, en pièces.

Il est difficile d'entrer dans le détail de cette reconstitution.

Qu'il suffise de savoir qu'à partir de cette date, vingt à trente ouvriers de tous les corps de métiers travaillaient journellement à la maison de famille et à l'Institut et que le 14 octobre l'École était prête à recevoir les nouveaux élèves.

Tout avait été remis à neuf ou nettoyé à fond.

Les ateliers étaient suffisamment reconstitués pour permettre les travaux pratiques dans toutes les sections. Le matériel s'est complété depuis un peu à la fois, malgré les difficultés. Si bien que ceux qui n'ont pas revu l'Institut depuis la guerre auraient l'impression, en le visitant, de se trouver dans une École rajeunie et agrandie. On ne se douterait pas que le boche a passé par là.

Il faut ajouter que les principaux constructeurs de matériel textile français surtout, et même étrangers, ont largement contribué à compléter le matériel des ateliers de l'Institut Technique.

Nous devons une mention spéciale aux ateliers de teinture et apprêts qui, s'ils comptent parmi les plus sinistres, bénéficièrent d'une reconstitution qui permit de leur donner une jeunesse nouvelle.

Sous la direction de M. l'abbé Pinte et d'après ses indications, l'échantillonnage en teinture se fait désormais suivant des méthodes et avec des appareils tout à fait modernes.

Après ces courtes notes sur l'Institut Technique et sa reconstitution, il est superflu de dire que cette maison donne un enseignement supérieur de toute l'industrie textile et peut prétendre actuellement à la première place tant par l'importance de son matériel textile spécialisé que par le nombre des étudiants qui suivent ses cours, comme aussi par la stabilité et la compétence de son corps professoral tout à fait adapté à la formation morale et professionnelle des futurs ingénieurs, contremaîtres et ouvriers du textile.

Chanoine TILLIE,

Directeur de l'Institut Technique Roubaisien.

LA LUTTE CONTRE LA TUBERCULOSE A ROUBAIX

TERRAIN DE JEUX. — ÉCOLES EN PLEIN AIR. — COLONIE DE VACANCES.

La population ouvrière de Roubaix, comme celle de toutes les grandes ruches industrielles, est, dans l'ensemble, mal logée : rues étroites, rangées de maisons serrées, « courées » où le soleil ne pénètre jamais; absence de verdure, écoles urbaines surpeuplées. Qu'on ajoute à cela les quatre ans de privations de toute sorte, et l'on comprendra la proportion (70 %) de tuberculeux et pré-tuberculeux comptés après la libération, dans l'ensemble des enfants des écoles.

Voilà quelle était la situation en 1918, malgré les efforts héroïques faits durant toute la période d'occupation dans le but de sauvegarder l'hygiène publique.

Les œuvres de préservation anti-tuberculeuses, sous l'initiative du Docteur Calmette, ont rendu les plus éminents services, tant à la jeunesse qu'elle s'ingéniait à sauvegarder, qu'à l'âge mûr dont elles écartaient les dangers : isolement des malades, mise en observation des suspects, soins spéciaux aux enfants pré-tuberculeux. Et lorsque la ville fut évacuée par l'ennemi, il entreprit aussitôt de réorganiser tous les services interrompus par la guerre et d'en créer de nouveaux pour réparer les ravages causés dans l'état sanitaire urbain.

C'est surtout à la jeunesse qu'il prodigua tous ses soins : *suralimentation* dans les cantines scolaires; éducation physique en plein air, surtout par la *gymnastique respiratoire*; cures d'air et de soleil prolongées par la formation de *colonies scolaires* dans de vastes espaces libres; sélection rationnelle des enfants à préserver ou à sauver, par la création du *livret sanitaire*; telles furent les premières mesures prises et énergiquement appliquées.

En quelques semaines, avec l'aide de M. Neveux, Directeur des Travaux, un parc de sports fut établi avec des moyens de fortune,

des baraquements récupérés où peuvent s'abriter les cuisines et réfectoires.

Plus de 6.000 enfants profitent de ce terrain de 8 hectares où ils sont amenés, par roulement,



M. Lebas, député du Nord, maire de Roubaix.

de leurs écoles urbaines respectives, grâce à la généreuse coopération de la Compagnie des tramways et sous la direction de moniteurs de culture physique.

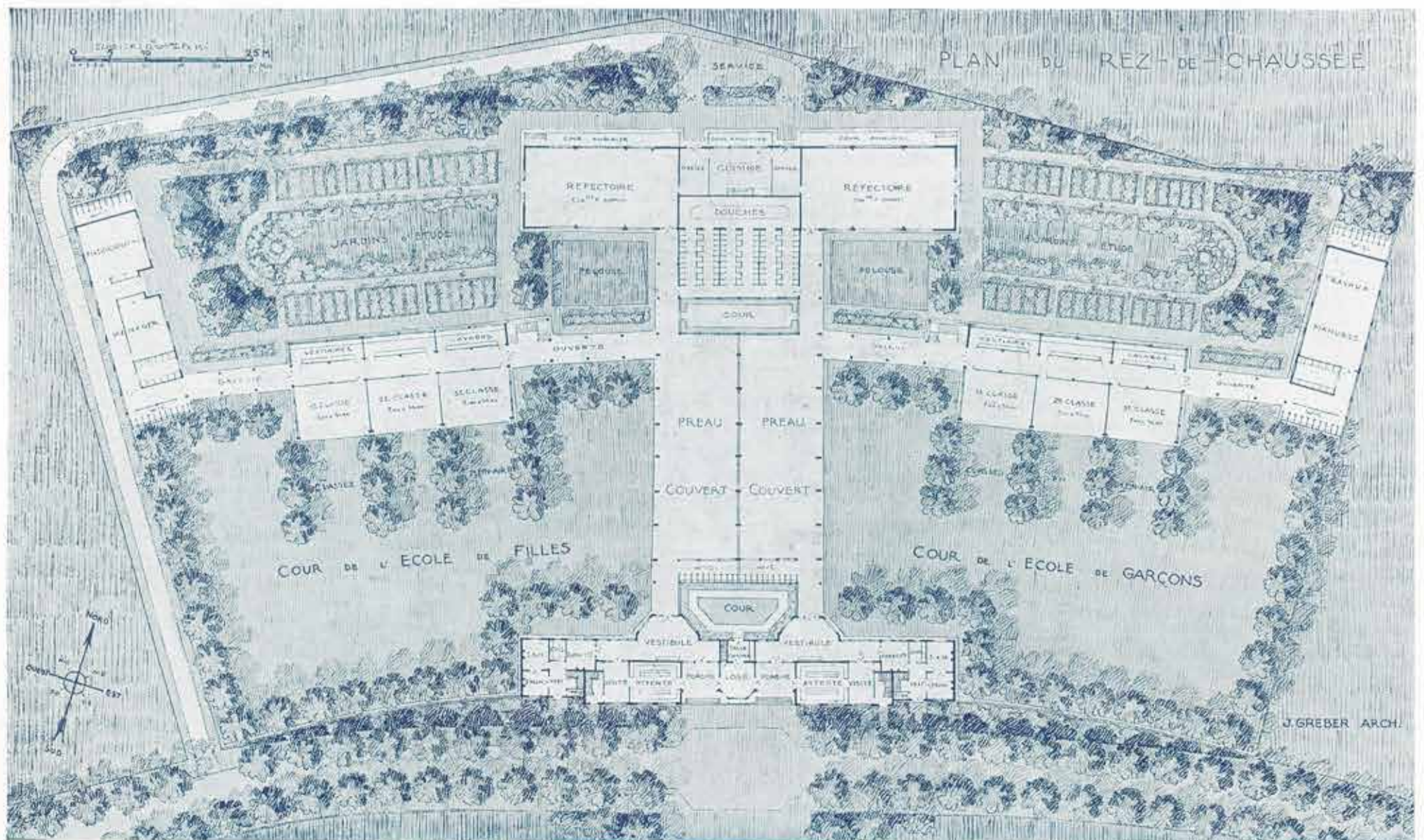
Les résultats furent immédiats : le carnet sanitaire de tous ces enfants témoigne des progrès de leur poids, de leur taille, de leur périmètre thoracique. Et le grand intérêt de cette prévention est qu'elle atteint la masse de la population infantile, sans l'éloigner de sa famille.

Alors qu'avant la guerre la municipalité de Roubaix inscrivait à son budget un crédit annuel de 40.000 francs pour envoyer dans un sanatorium salin un nombre relativement restreint de jeunes enfants condamnés, elle peut actuellement, avec des moyens financiers comparativement semblables, soigner et guérir à Roubaix la presque totalité des enfants qui demandent des soins de protection antituberculeuse.

Mais pour ceux qui semblent plus en danger de contamination, les jeux en plein air ou la colonie de vacances ne suffisent pas : il leur faudrait passer plusieurs mois d'un séjour coûteux dans un sanatorium. Le docteur Dupré a préféré, avec juste raison, le remède beaucoup plus efficace et plus logique de l'École de plein air, qui leur permet de ne pas interrompre leurs études et de profiter d'une cure prolongée de plein air qui leur apporte, non pas une apparence passagère de santé, mais une rénovation lente et sûre de tout leur organisme.

Par les mêmes moyens de fortune, au même endroit, le Docteur Dupré installa donc deux écoles qui abritent durant toute l'année scolaire 200 garçons et 200 filles, dont la sélection minutieuse est faite dans les écoles urbaines, dont on écarte ainsi temporairement les enfants les plus débiles, qui n'auraient suivi qu'irrégulièrement et péniblement le programme des études.

À l'école de plein air, ils ont un programme légèrement simplifié, où la leçon de choses, les exercices d'observation et d'expérimentation en plein air, le cinéma éducatif enfin, leur permettent d'acquérir avec moins de peine et en



L'École Préventorium de Roubaix.



M. Lehoucq, Inspecteur départemental d'hygiène.

un nombre d'heures moindre que dans des livres, le même bagage d'instruction que leurs camarades des écoles urbaines. Le temps qu'on économise ainsi sur l'instruction proprement dite est passé en exercices supplémentaires de gymnastique respiratoire, d'enseignement ménager, en travaux manuels, en sieste.

Enfin, trois repas : petit déjeuner, déjeuner et goûter, pris le plus possible en plein air, donnent à ces enfants les calories alimentaires dont ils ont besoin.

Les résultats sont si rapides qu'on peut, deux fois par an, procéder à une inspection médicale et remplacer une partie des enfants remis en bon état de résistance par une nouvelle série

prise sur le contingent débile des écoles urbaines. Comme couronnement à cet ensemble d'œuvres admirables, la ville de Roubaix va pouvoir, grâce à la généreuse donation d'une dame américaine, Mme Sartoris, de New-York, et avec l'aide du Comité de l'Ecole pour l'Ecole, que préside Mme Coulon, réaliser ce que tant de villes de France rêvent d'avoir : l'Ecole de plein air en matériaux définitifs.

Elle comprendra six classes de garçons et six de filles, un service de bains-douches, deux réfectoires, des préaux ouverts, des terrasses pour l'héliothérapie, des jardins scolaires, un atelier de travaux manuels pour les garçons et un service d'enseignement ménager pour les filles, y compris une petite basse-cour. Un service médical, avec infirmerie provisoire, permettra une parfaite protection de la santé de l'ensemble des élèves.

Les bâtiments comporteront un dispositif de cloisons et de fermetures mobiles, permettant la transformation des classes en dortoirs pour internat pendant la période des vacances, afin de combiner la colonie scolaire et l'école préventorium.

L'ensemble des aménagements révèle l'application à nos habitudes et à notre climat des procédés de construction des écoles de plein air en vigueur en Suisse et en Amérique.

En face du groupe des écoles de plein air, largement ouvertes vers le sud-sud-est, s'étendra le Parc des Sports, également aménagé à titre définitif :

Trois terrains de foot-ball, dont un d'honneur, avec vaste tribune en béton armé ; emplacements pour lancement de poids, disque, baseball, basket-ball, sautoirs en hauteur et longueur ; grimper et agrès.

Trois pistes de courses, vitesse et fond, et un grand développement de pistes supplémentaires pour les cortèges et exercices d'ensemble, encadrent ces divers terrains.

Salle de gymnastique avec piste de course à couvert ;

Salle de culture physique, où les exercices d'ensemble peuvent s'exécuter à couvert, avec emplacements pour les spectateurs, le tout largement doté de vestiaires, de services d'hydrothérapie et de tous les jeux de récréation faits



M. le Dr Dupré, premier adjoint au maire de Roubaix.

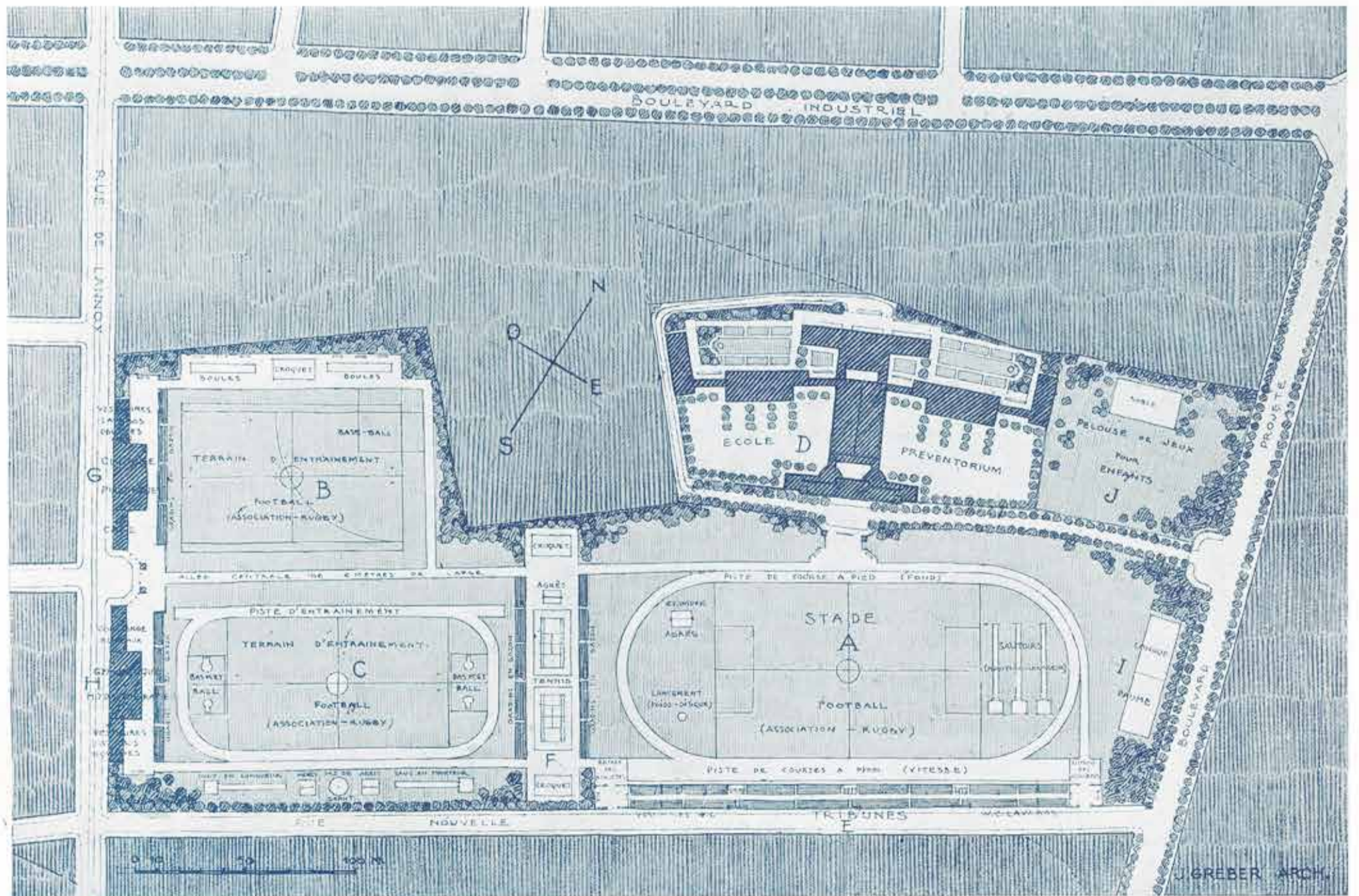
pour attirer aux sports.

Voilà le programme d'ensemble, né des initiatives heureuses prises par le Docteur Dupré et que la Municipalité de Roubaix a si sagement inscrit à son programme d'embellissement urbain.

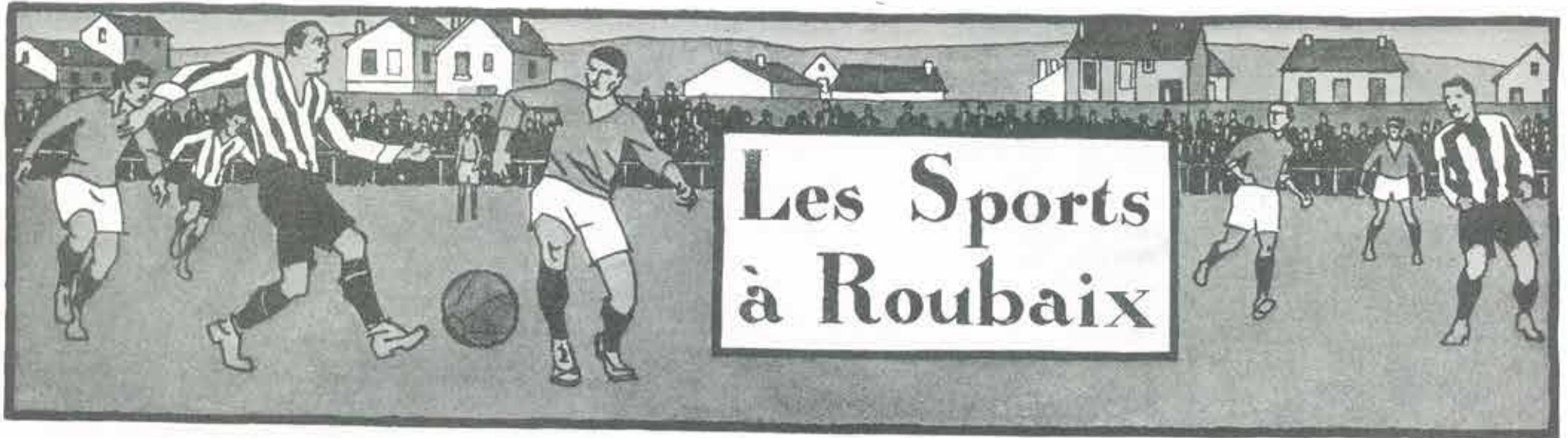
Œuvre éminemment constructive de force et de santé morale autant que physique, elle représente le placement le plus sûr et le plus profitable, puisque les crédits qui lui sont affectés une fois pour toutes font autant d'économies sur les œuvres coûteuses et si souvent stériles dont on grève lourdement les budgets annuels au titre d'œuvres charitables ou d'assistance.

Jacques GREBER.

Architecte Urbaniste S. A. D. G. S. C.



A. Stade (terrain d'honneur) : Football Association, Football Rugby, Sautoirs (hauteur et longueur), Lancers (poids, disque), Grimper et Agrès, Piste de course à pied, (vitesse et fond). — B. Terrain d'entraînement : Football Association, Football Rugby, Base-ball, Jeux de boules et Croquet — C. Terrain d'entraînement : Football Association, Football Rugby, Baskett Ball (2j), Sautoirs Agrès, Pas de géant. — D. Ecole Préventorium. — E. Tribunes (Services : lavabos, douche, wc). — F. Tennis (2), Agrès, Croquet (2). — G. Salle de Culture Physique (Services : lavabos, douche, vestiaire, wc, Café-Restaurant) : — H. Salle de gymnastique (Services : lavabos, douche, vestiaire, wc, Concierge et Bureaux). — I. Jeux de Longue-Paume. — J. Pelouse et jeux pour enfants.



Les pays de gros labour sont également ceux dans lesquels les manifestations extérieures de la joie sont les plus appréciées, pour l'heureuse détente qu'elles apportent. Rien d'étonnant alors à constater l'engouement pour les sports de la population roubaisienne, si ardente au travail. Aussi les jeux populaires ont-ils conservé dans notre région leurs pittoresques et saines traditions. Mais c'est maintenant le sport qui constitue la distraction principale de tous ceux qui savent rendre à l'effort physique la place qui lui convient dans l'ordre de nos préoccupations.

Depuis près de trente ans, Roubaix a été l'un des centres sportifs les plus intenses de toute la

encore à Roubaix que se trouvait un des foyers les plus actifs de ce sport si populaire. Les vélodromes connaissaient la grande faveur du public et notre ville en possédait deux, ce qui est sans doute aussi un record, en égard à la densité de la population. Cette vogue de la *petite reine* se traduisit alors par la création de l'une des plus classiques parmi les courses de vélos, le fameux *Paris-Roubaix*, qui se disputera le 1^{er} avril 1923 pour la 24^e année.

En 1900, ce fut une équipe roubaisienne d'Aviron qui remporta le championnat du monde de 4 de pointe.

En 1901, les frères Desruelles créèrent à Roubaix la première salle de boxe française de province, et c'est également dans cette ville qu'eurent lieu les premiers combats de boxe anglaise organisés en dehors de la capitale.

Enfin, nous n'aurions garde d'omettre dans ce court exposé rétrospectif, la gymnastique, si dignement représentée par la Roubaisienne et l'Ancienne, les deux puissantes Sociétés locales, qui étaient déjà il y a vingt-cinq ans les plus beaux fleurons de l'Union des Sociétés de Gymnastique fondée par M. Charles Cazalet.

Ainsi qu'on le voit tous les sports avaient de très nombreux adeptes bien avant la guerre dans la grande cité industrielle du Nord.

Mais en 1914, le cataclysme survint. Il se prolongea si longtemps que l'on avait bien des raisons de craindre pour l'essor d'une région soumise quatre années durant à un régime de terreur et d'angoisses. C'eût été pourtant mal connaître l'esprit de décision et de travail de nos courageuses populations que de les croire incapables de réagir après une aussi terrible épreuve : ce n'est point le pays des stériles regrets, mais celui des fécondes réalisations. Chacun se remit incontinent à la besogne et, au milieu de la dépense admirable d'énergie nécessaire à la reprise de l'activité industrielle, le sport retrouva presque immédiatement une place d'honneur à Roubaix.

La guerre avait répandu le goût et l'amour du sport dans toutes les classes de la société ; on s'en aperçut bien vite. Il fallait auparavant la foi d'un apôtre et le zèle d'un propagandiste pour s'occuper de cette question ; la guerre finie, le nombre des sportifs avait démultiplié et, au premier signal, ils se groupèrent en rangs serrés autour de ceux qui, plus fortunés ou plus désœuvrés, purent songer à prendre la tête du mouvement. On vit la foule se

ruer un peu en désordre vers les stades nouvellement construits et les inscriptions affluer dans les sociétés sportives plus florissantes et plus nombreuses que jamais : excès d'enthousiasme qui ne fut pas du reste sans quelques inconvénients.

Aujourd'hui, l'activité sportive se manifeste à Roubaix sous bien des formes.

Le *vélo* a encore ses fervents et ceux-ci sont d'autant plus nombreux que l'étendue considérable de la ville et des communes limitrophes oblige bien des gens à l'emploi de ce moyen de



Une mêlée devant les buts du Racing Club de Roubaix.

province [et cela lui permet de dater son histoire sportive de l'origine même du sport en France, ou à peu près. Pendant ces trente années, tous les sports furent pratiqués à Roubaix.

C'est une société locale qui a réussi, grâce à une longue supériorité sur toutes ses rivales, à inscrire cinq fois le nom de notre ville sur la liste des champions de France de Football-Association. La glorieuse liste des tenants de records français d'Athlétisme comprend plusieurs noms bien roubaisiens.

A l'époque la plus glorieuse du cyclisme, c'est



Football : Un dégagement au Stade du Racing.

transport pour les besoins journaliers. Les sociétés cyclistes de la localité, mettant à profit cet état de choses, commencent à réorganiser chaque année quelques courses ; leur remarquable activité étend de jour en jour leur champ d'action, et elles finiront par retrouver leur splendeur passée. Du reste, Paris-Roubaix est toujours la course d'ouverture de la saison cycliste et l'arrivée de l'épreuve pascalle se fait toujours au milieu d'une foule enthousiaste.

Mais hélas ! le vélodrome où se déroulait autrefois la phase finale du premier duel entre



Club hippique de Roubaix : Présentation de chevaux au concours hippique.



Club hippique de Roubaix. La remise des prix aux concurrents d'une épreuve.

Clichés : Photo Moderne, Tourcoing et Y. Hervochon, Paris.

les meilleurs routiers français et étrangers a aujourd'hui disparu. Cette belle arène sportive, le Vélodrome de Barbieux, qui vit les premiers débuts du boxeur Carpentier, les fameuses arrivées des premiers Paris-Roubaix, des combats de Taureaux restés légendaires, et tant d'épreuves de pur cyclisme, ne sera pas réédifiée. Le Vélodrome de Wattrelos n'a du moins pas été perdu en totalité puisque ses tribunes, démontées et remontées ailleurs, abritent aujourd'hui les spectateurs des grands matches de football. Il y a là plus qu'une coïncidence; il y a une sorte de consécration de l'évolution de l'engouement populaire, maintenant en faveur du football au lieu et place du cyclisme.

A Roubaix, le football est roi. Les équipes se sont réorganisées dès que la chose a été possible et, chose remarquable, alors que le football roubaisien semblait en 1914 n'avoir pas su se maintenir à un niveau suffisant pour jouer les premiers rôles, on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il fallait désormais compter avec lui et qu'il entendait bien s'acheminer vers les plus glorieux succès. Aujourd'hui, il y a dans notre agglomération plus de footballeurs que jamais et près d'un millier prennent part chaque dimanche aux matches qui se déroulent sur tous les terrains du Nord. A lui seul, Roubaix représente un dixième de l'effectif total des joueurs du Nord et du Pas-de-Calais.

En Athlétisme, de tous temps Roubaix a été le représentant le plus autorisé de tout le Nord de la France et seuls, ses clubs, ont su lutter à armes égales avec Paris, centre incontestable de l'athlétisme français. On connaît certes ici les courses sur route, que nous n'approuvons guère; mais quelle religion n'a pas ses incorrigibles exagérateurs? Le sport pur de la course à pied, aristocratie du sport, comme disait Georges Prade, est pratiqué chaque été par plusieurs centaines de jeunes gens; ils ont maintenant à leur disposition de remarquables pistes qui n'ont rien à envier aux pistes parisiennes. L'effort de toutes les sociétés a été tel que la moyenne athlétique s'est sensiblement améliorée ces dernières années. Si l'on ne constate pas encore un abaissement notable des records régionaux, on peut aisément noter en revanche l'augmentation du nombre des athlètes capables de réaliser de très honorables performances.

Aux côtés du football et de l'athlétisme, il faut ranger encore les efforts faits en faveur du hockey, du cross-country et du basket-ball. Le hockey, sport d'adresse dans lequel excellent beaucoup de nos jeunes gens, commence à grouper d'appréciables effectifs. Le cross, plus facile à pratiquer, encore que la nature du sol ne le rende pas aussi attrayant qu'en d'autres régions, souffre de la gloire du football aux plus séduisants attraits. Il n'y faut pourtant que de la bonne volonté et qu'un équipement réduit à sa plus simple expression; et c'est une des formes les plus agréables de l'effort physique. Quant au tout jeune basket-ball, sa simplicité relative, son caractère éducatif, les dimensions restreintes du terrain que sa pratique nécessite, lui permettent d'aspirer à un énorme développement.

L'aviron a toujours ses fervents à Roubaix et une importante Société nautique groupe de nombreux jeunes gens, pour la plupart très enthousiastes, malgré le cadre peu engageant des canaux du Nord, qui ne baignent plus guère de riantes campagnes mais bien plutôt des rives encombrées d'usines et bordées de noirs et tristes quais de déchargement.

Le hockey à patins est également



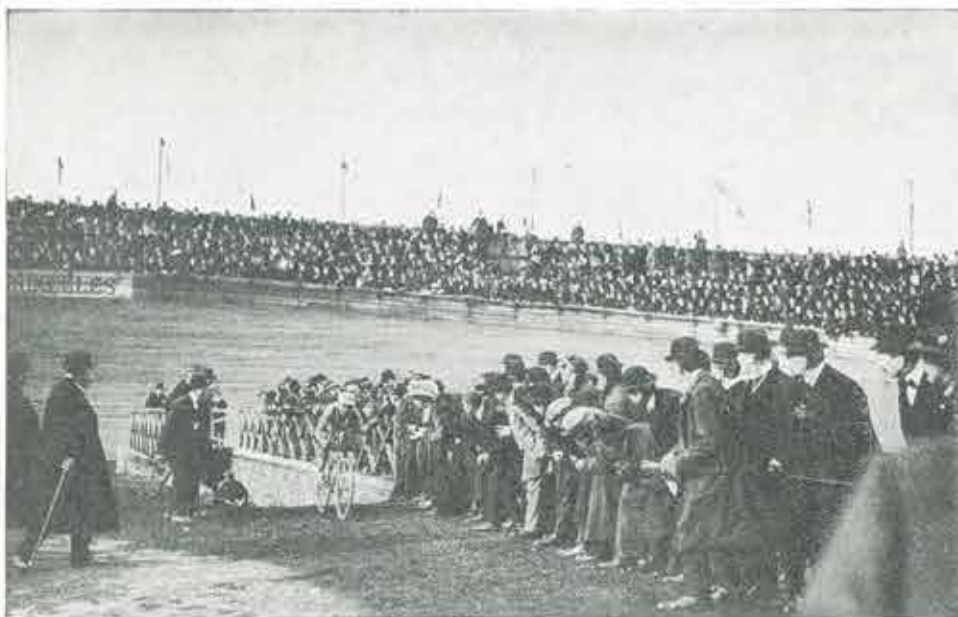
Départ d'une course féminine.



Une arrivée de course à pied.



La colonie scolaire du Pont-Rouge: Lutte à la corde. (Cl. du Journal de Roubaix).



Arrivée de la course classique Paris-Roubaix par laquelle débute chaque année la saison des courses sur route, sur l'ancien vélodrome de Barbieux.

pratiqué avec succès ici, puisque c'est le Club de Roubaix qui est actuellement champion de France.

Il y a enfin d'autres sports plus élégants, ou réputés tels, pratiqués dans la grande cité industrielle. Ce sont le tennis, l'équitation, le golf.

Le tennis est très en vogue. Un sérieux effort a été fait pour diffuser cet excellent sport et il groupe aujourd'hui plus d'un millier de pratiquants. Deux grands clubs mettent à la disposition de ceux-ci quatorze « courts » des plus réguliers et des mieux aménagés. Ils se disputent, derrière le New-Lawn-Tennis-Club de Lille, la suprématie dans le Nord.

En faveur de l'équitation, Roubaix a réalisé quelque chose de superbe. Un club hippique a été installé au centre d'un bois, devenu une admirable piste de concours hippique, très appréciée de tous les connaisseurs. Il s'y donne chaque année un des concours les plus suivis de France, auquel participent les cavaliers les plus notoires et les chevaux les plus réputés. Le club est prolongé jusqu'à Roubaix, Tourcoing et Lille par des allées cavalières qui rendent son accès des plus facile et des plus agréable.

Enfin, le plus moderne et le plus aristocratique des sports, le golf groupe ses enthousiastes au Sart, petite commune proche de la ville où se retrouvent Lillois, Tourquennois et Roubaisiens, autour de « trous » coquettement dispersés au pied d'un des plus anciens forts de la défense de Lille.

Nous n'aurions garde d'oublier dans cette rapide nomenclature ce qui concerne la Préparation Militaire et les Camps de Vacances. Ceux-ci ont été installés aux portes de la ville, à l'endroit le plus sain, et des milliers de garçons et de filles peuvent s'y adonner, été comme hiver, aux Jeux de Plein Air. Celle-là revêt aujourd'hui une allure tellement sportive... qu'elle est presque devenue l'apanage des Sociétés sportives elles-mêmes. Elle est très florissante ici et cela n'étonnera pas ceux qui se souviennent du patriotisme et du courage de tous les gars du Nord, et de la part glorieuse qu'ils ont prise à la gigantesque lutte entamée pour la sauvegarde de notre liberté.

L'avenir sera plus brillant encore que le présent. Déjà, grâce à l'application de diverses lois sociales, chacun dispose chaque jour de plus d'heures de liberté. Le sport sera le premier à bénéficier de ce temps récupéré sur le labeur, pour le plus grand profit de l'individu et de la race. La loi de huit heures, si critiquée au point de vue économique, aura sans doute l'immense avantage de propager le culte de l'effort physique, le plus nécessaire à notre avis.

Dans la ville de réalisations qu'est Roubaix, nous savons que l'heure est proche où une magnifique piscine permettra de donner à tous le goût de la natation et l'amour de la propreté corporelle, et où un club de tennis couvert permettra aux joueurs de pratiquer leur sport de prédilection sans interruption d'un bout de l'année à l'autre.

Puissent tous ceux qui seront appelés demain à l'honneur de s'occuper des sports comprendre qu'ils auront une belle mission à remplir. Puissent-ils surtout ne pas perdre de vue le rôle moral et le rôle social du sport, tous deux trop souvent oubliés dans le passé et dans le présent.

D^r Henri DIFFRE

LA PRESSE DE FORTUNE AUX PAYS ENVAHIS

LE JOURNAL DE ROUBAIX

Le 3 octobre 1914, à la tombée de la nuit, les soldats du Kaiser ont encerclé Lille. Déjà le *Journal de Roubaix* a vu se tarir, une à une, toutes ses sources d'informations. Dans cette nuit mémorable, il a recours à la seule correspondance téléphonique qui lui reste encore, mais Lille ne répond plus ! La nuit, dans nos bureaux, c'est le désarroi. Tour à tour, nous saisissons le récepteur : personne au bout du fil ; mais notre téléphoniste a dû abandonner son poste sans accrocher le récepteur, et c'est ainsi que le microphone nous transmet des mots sinistres, sans suite, entrecoupés de silences, de mystère, et du bruit sourd et intermittent du canon.

Que se passe-t-il ?

Oh ! ces longues heures passées dans l'attente des nouvelles de la dernière heure qui, désormais, ne nous parviendront plus !...

Dernier retranchement de la Presse belge et française du Nord, isolé du monde entier, que va faire le *Journal de Roubaix* ? Il continuera son rôle d'informateur, il tiendra, il tiendra jusqu'au bout.

Mons, etc. La vente des journaux étant interdite, nos exemplaires sont offerts chez les particuliers qui se les arrachent et paient jusqu'à cinq francs le numéro que leur apportent, à pied, de Tournai, les correspondants qui l'ont payé trois centimes mais ont risqué leur vie.

Le 15 octobre, à 11 heures du matin, Roubaix est occupé par les troupes allemandes. C'est la terreur parmi nos concitoyens qui attendent, anxieux, notre édition du soir.

Déjà nos dispositions sont prises.

Paraître sous l'occupation, c'est accepter la censure ennemie ; publier des nouvelles sous son contrôle, c'est propager le mensonge, c'est semer le doute et la désespérance parmi nos vaillantes populations.

Le *Journal de Roubaix*, décidé à n'accepter de l'envahisseur ni ordres ni défense, cesse de paraître.

Se fait-on une idée de la place que prend un journal de province, quand, depuis plus de soixante ans, il sert les intérêts de ses lecteurs ? Rien ne lui reste étranger de ce qui peut satisfaire leur curiosité. Ceux-ci, habitués à trouver chaque matin, sous leur porte, le journal qui reflète l'activité de leur vie et la marche trépidante de leurs industries, l'accueillent comme l'ami que l'on critique et que l'on aime.

Le *Journal de Roubaix*, dont le tirage quotidien monte à 70.000 exemplaires, se vend partout. Il a été créé pour ces grandes villes de Roubaix, Tourcoing, qui avec leur agglomération, comptent plus de 600.000 habitants.

Une armée de reporters parcourt la ville et les villages, en quête de la plus petite nouvelle.

Avec l'état civil, le journal publie les faits du jour, les séances de la Chambre, les réunions publiques ; il donne les comptes rendus du théâtre, l'analyse du sermon, du dernier concert, les résultats de tous les sports : concours de pinsons, concours de chiens ratiés, combats de coqs, match de football, etc. La vie nationale et la vie locale s'y traduisent de façon vivante. Quoi d'étonnant qu'un tel journal devienne l'ami, le conseiller, en restant une nécessité ? Les Roubaisiens ont des industries et des comptoirs aux quatre coins du monde ; partout ils se font suivre par leur journal.

Mais sait-on quelle solidarité crée un quotidien local entre ceux qui vivent autour du même clocher et que lient les mêmes intérêts et les mêmes espoirs ?

Sait-on ce qu'il peut, à certaines heures tragiques, créer de légendes, ce qu'il peut semer de doute ou de confiance, de force morale ?

Toute cette puissance du *Journal de Roubaix*, il fallait donc à tout prix la soustraire à l'ennemi. Et voilà pourquoi, malgré les appels désespérés d'une population qui veut des nouvelles à tout prix, nous sommes implacables et cessons de paraître.

Mais la fraude s'organise. Un inconnu frappe un soir à la porte du journal. Il tire des profondeurs de ses poches truquées un quotidien français datant de trois ou quatre jours. Quelle aubaine ! On le lui paie trente francs, avec joie. Nous avons donné cent francs pour un exemplaire du *Temps*.

On copie les articles intéressants, les commentaires, les communiqués ; on les compose, on les imprime en cachette la nuit. Et le lendemain, ces feuilles sont distribuées dans les quartiers ouvriers, chez des amis sûrs. Le journal qui nous a renseigné, est envoyé au cercle où se réunissent les industriels ; il va de maison en maison et nous revient usé dans les plis, recollé avec des bandes de papier.

Le journal a rempli sa mission glorieuse. Il a apporté la vérité française à des âmes françaises.

Mais la vigilance allemande rend de plus en plus rares ces aubaines. Il faut louer cinq francs de l'heure un numéro lu en commun. La Kommandantur ferme le Cercle, emprisonne les

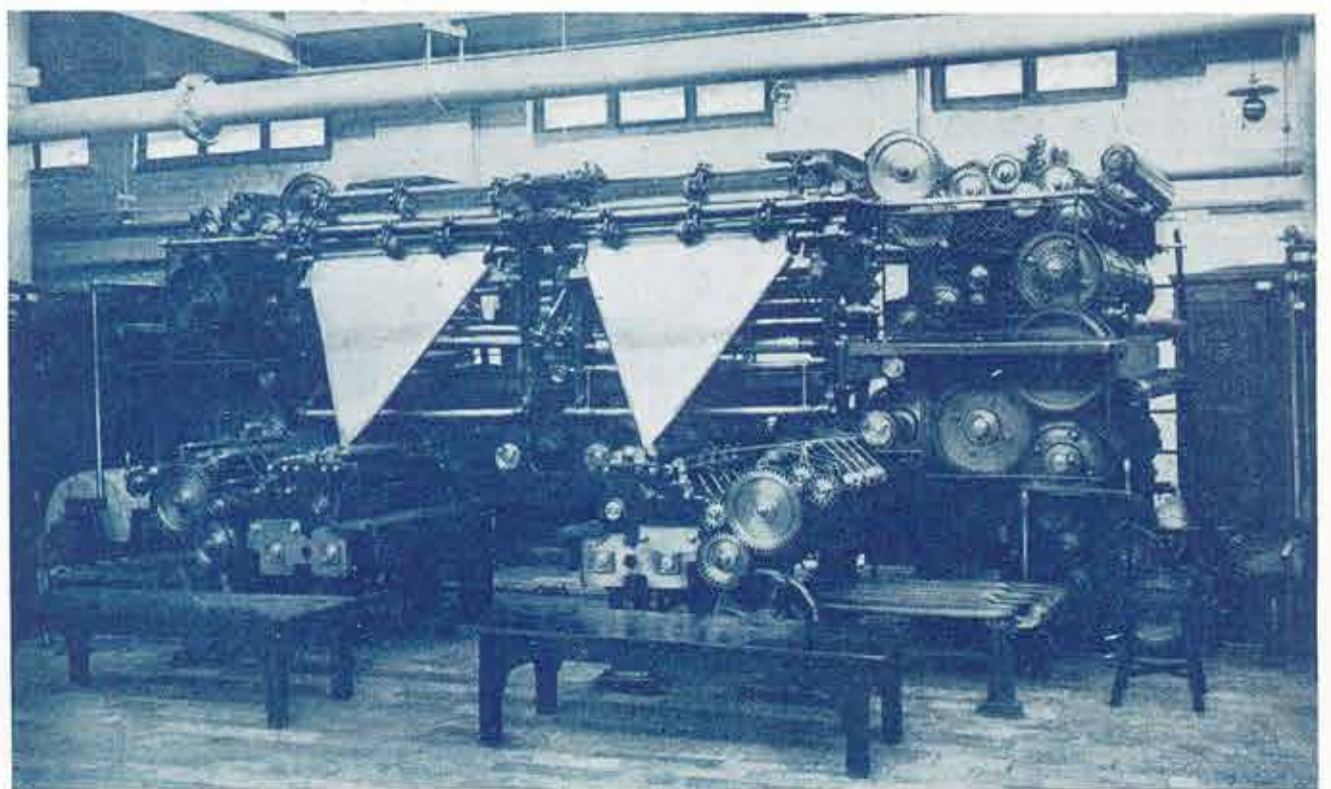


L'emplacement des rotatives enlevées par les Allemands.

Mais, pour paraître, il faut des renseignements. Eh ! bien, il organisera des équipes qui, la nuit au prix de mille dangers, en auto, à bicyclette, apporteront de Hollande, à travers la Belgique occupée, des journaux qui, dépouillés, donneront l'information.

Mais si nos correspondants sont paralysés par le mouvement des troupes ennemies, s'ils sont parfois arrêtés, fouillés, dépouillés, menacés de prison et de mort, les porteurs de journaux, innocents depuis que la Presse belge a cessé de paraître, ont organisé, dans toute la Belgique, la vente du *Journal de Roubaix*. Nos éditions se multiplient, elles renseignent nos lecteurs de Roubaix-Tourcoing, terrorisés dans l'attente des épreuves que nous annoncent le bruit proche du canon ; elles passent en Belgique au petit jour, dans des voitures de maraîchers, sous les yeux des sentinelles allemandes qui gardent la frontière et que rassure l'étalage savant des légumes qui couvrent la marchandise. Elles vont porter à la nation sœur les seules nouvelles qu'elle reçoive encore.

La vente se fait clandestinement à Tournai, dans un petit café gardé à vue par nos marchands qui se partagent le travail et qui partent dans toutes les directions, bientôt rejoints par les correspondants qui desservent Bruxelles, Namur,



Les rotatives Marinoni en 1914.



Les ateliers de composition. Dans le fond, la salle des moteurs

lecteurs clandestins. En Belgique comme en France on résiste et von Bissing (le double singe!) trouve régulièrement sous sa porte, à Bruxelles, la mordante *Libre Belgique* déposée par une main mystérieuse.

L'épopée de l'*Oiseau de France* est narrée d'autre part. Ce sont les typographes du *Journal de Roubaix* qui en assurent la composition, avec une presse à bras et des caractères pris dans ses ateliers, fiers de s'associer à l'entreprise patriotique de MM. l'abbé Pinte, Willot et Firmin Dubar. Elle est l'antidote de la perfide *Gazette des Ardennes*, des affiches tendancieuses officielles, dont on se rit et dont fait justice la clairvoyance française.

Enfin, après quatre années de ce martyre, l'envahisseur a fui. Le *Journal de Roubaix* ressuscite. Plus de linotypes : on compose à la main avec des caractères cachés dans les caves. Plus de rotative : on prend une vieille presse en blanc délaissée. Plus de force motrice : on tourne à la main. On remplace les courroies par de vieux tuyaux d'arrosage, on s'éclaire avec de mèches de coton et du saindoux. Cinq heures après le départ des Allemands, le *Journal de Roubaix* reprend sa mission d'informateur, d'annonciateur d'heureuses nouvelles, et ses lecteurs lui font un accueil enthousiaste.

Marie-Alfred REBOUX.

Madame Reboux, Conférencière.

La signataire de l'article précédent n'a pas voulu, par modestie, nous entretenir du rôle joué par elle en France libre pendant l'occupation de sa petite patrie où sa présence n'était plus indispensable, le *Journal de Roubaix*, qu'elle dirigeait avec tant d'autorité, ayant suspendu sa publicité.

Le *Journal de Roubaix*, fondé en 1856 par M. Jean Reboux, a fait, sous la direction de M. Alfred Reboux, son fils, une ascension glorieuse. Conduit aux plus hautes destinées par cet animateur puissant, journaliste de race qui avait devancé son temps, le *Journal de Roubaix*, perdit, en 1908, son Directeur éminent. Cette mort prématurée laissait à sa veuve le poids immense d'une œuvre dont elle n'avait été, jusque-là, qu'une collaboratrice discrète.

A l'arrivée des Allemands, les ateliers venaient d'être complètement transformés; les nouvelles rotatives Marinoni venaient d'être installées dans des ateliers clairs, spacieux, munis du matériel de clicherie et d'imprimerie le plus perfectionné; tout était aménagé avec des soins scrupuleux d'hygiène, d'ordre, de méthode.

Les confrères qui visitaient cette installation la jugeaient une des plus belles, des mieux organisées de France.

Toute cette activité s'éteint en octobre 1914.

Mme Reboux, qui a assisté à l'enlèvement des jeunes filles, à la déportation des hommes, à toutes les horreurs de l'occupation, comprend que ces faits doivent être divulgués, elle se sent appelée à d'autres devoirs.

Passant en France libre, elle ira dire partout le courage, la noble conduite devant l'ennemi de ses frères opprimés, elle exposera leurs besoins. Ne pouvant plus servir son pays par son journal, elle le servira par sa parole.

Dans une série de deux cents conférences, Mme Reboux parle à Paris, Lyon, Marseille, Nantes, Dijon, Rennes, Rouen, Bordeaux, Libourne, Beauvais, Le Tréport, Agen, Moissac, Saint-Godin, Bayonne Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, La Bourboule, Vichy, Henday, Painbœuf, Saint-Nazaire, etc.; partout où elle passe un sentiment d'immense pitié soulève les foules.

« Son éloquence est faite, écrivait l'*Œuvre*, non de l'éclat du verbe, mais d'une sorte de magnétisme sentimental ».

A Boulogne, pendant plus d'une heure, Mme Reboux tint son auditoire littéralement suspendu à ses lèvres. Tour à tour vibrante, émue, indignée, elle dit en termes poignants le martyre mais aussi l'indomptable courage des femmes de France soumises depuis de longs mois à la tyrannie tudesque.

Véhément et tragique, sous ses longs voiles de deuil, cette femme qu'on devine douce et pitoyable, jette un cri de haine indicible qui remue ses auditeurs jusqu'au plus profond des entrailles.

Mais elle nous convie à tenir jusqu'au bout, jusqu'à la victoire finale, proche et inéluctable. (*La France du Nord*, de Boulogne, 30 août 1917).

Et partout où sa parole vibrante retentit, à Chatel-Guyon, où elle déloge les musiciens du kiosque, dans le Gard où elle brise les grèves, à Cambrai où se réfugient les enfants belges, les secours s'organisent, la solidarité éclairée s'éveille.

Parlerons-nous de cette réunion de la Sorbonne, en novembre 1917, sous la présidence de Léon Bourgeois et de Vestnich, où l'auditoire, debout, acclama, dans la conférencière, la femme du Nord, dont elle symbolisait le courage et les douleurs?

Tout Paris s'en souvient, mais nous tenons à ce qu'il reste ici un témoignage durable des résultats féconds que peut donner la bonté doublée d'énergie et de talent.

Croyez-vous que l'armistice, vouant Mme Reboux au relèvement du *Journal de Roubaix* va l'absorber toute? Elle sait que les femmes du Nord couchent sur la dure.

A sa parole magique, tous les confrères de France répondent et publient un appel en faveur de l'œuvre bénie de la « Livre de Laine » qui donnera du sommeil à ceux qui n'en connaissent plus la douceur.

De tels dévouements, de telles initiatives sont l'orgueil de notre corporation, et notre devoir est de nous incliner, en saluant, très bas.



Madame Reboux, Directrice du « Journal de Roubaix » (Cl. Mischkine).

Louis BRODERS.

La Fédération des Amicales à Roubaix

L'esprit d'association a donné de féconds résultats à Roubaix : maints exemples s'en trouvent au cours de ces notices. Un des plus magnifiques nous est fourni par la *Fédération des Amicales*. Datant à peine de vingt-cinq ans, elle connaît un essor que l'effort individuel eût vainement attendu.

On comptait, en 1897, vingt-quatre associations d'Amicales des Ecoles, s'ingéniant, chacune de son côté, à développer un modeste programme. Pourquoi ne pas les constituer en *Fédération*, groupant ainsi les forces créatrices, les initiatives, centralisant les ressources, en simplifiant les frais généraux? Telle fut l'idée de M. Edmond William, alors président de l'Amicale de l'Institut Turgot. Il s'en ouvrit à M. Bélot, inspecteur primaire, qui comprit aussitôt le parti à en tirer et convoqua à l'Institut Turgot les présidents et présidentes des Amicales alors existantes. L'entente se fit sur-le-champ : la Fédération était créée.

Pénétrez au n° 42 de la rue d'Alsace, siège de la Fédération, et d'un coup d'œil vous embraserez l'œuvre accomplie, son but, sa judicieuse organisation.

Voici au rez-de-chaussée, dans l'aile nord, les bureaux de l'administration, le stand de tir, une salle de douche, la grande salle de sport : de l'autre côté, les œuvres féminines, bibliothèque, bureau de placement, dispensaire, salle de cours, salle de jeux, salle de danse et d'éducation physique, vestiaire.

Montez au premier étage, vous apercevrez une salle de fêtes, comprenant une scène d'un agencement tout moderne, où 1.350 spectateurs peuvent trouver place ; du haut des fenêtres vous dominez le vaste terrain de jeux en plein air. Plus loin, c'est la salle du cercle, la grande salle destinée aux réunions générales de la Fédération, la salle d'escrime, les bouloirs...

Et si votre visite a lieu aux heures d'activité

vous trouverez les jeunes gens s'entraînant aux sports les plus variés, foot-ball, basket-ball, athlétisme, billard, boules, d'autres aux exercices militaires, d'autres enfin feuilletant les revues, les périodiques, à la salle du cercle ; du côté féminin, ce seront de jeunes sujets esquissant des pas de danse rythmique, suivant



M. Georges Selliez, Président de la Fédération des Amicales de Roubaix. (Photo Mischkind.)

attentivement une leçon de puériculture, ou s'initiant au rôle d'infirmières (section roubaissienne de l'Union des Femmes de France) ; dans cette salle se déroule un cours de diction, d'essais dramatiques, tandis qu'au cercle la musique, les arts d'agrément récréent cette studieuse jeunesse à la séance hebdomadaire du « Dimanche de la Jeune fille ».

N'oublions pas l'œuvre mixte, si justement appréciée, de l'*Université populaire*, et la Bibliothèque. Une aussi vaste installation devait entraîner de grands frais. La municipalité y a largement pourvu. L'affectation de l'immeuble en « Foyer des Amicales » lui coûte un million, sans parler des subventions aux Amicales, mais quel emploi judicieux de ses fonds !

Déjà le nombre des associations s'augmente et vient grossir le noyau de la Fédération : elles sont aujourd'hui au nombre de 33, représentant plus de 10.000 adhérents.

Faut-il citer les noms des ouvriers de la première heure? MM. Edmond Wilhem, déjà nommé, Charles Junker, Salvador, Schiller, Lehoucq, Hennequant, présidents successifs, Gaston Duburcq, vice-président depuis 1911, Mlle Vincent, trésorière, Mlles Lenne et Pierens, vice-présidentes, MM. Mesplomb, Lejeune, Dejaegher, Delrot, Bettremieux, Mlles Dubors, Devader, Bouché, Piesvaux, qui se partagent avec un égal dévouement les fonctions administratives.

Il leur a fallu surmonter, surtout au début, des difficultés financières et administratives sans nombre : le triomphe n'en est que plus méritoire.

Et c'est à ces collaborateurs désintéressés que doivent s'adresser les témoignages de sympathie et les félicitations que reçoit journellement celui qui, depuis plus de dix ans, a l'honneur de présider aux destinées de la « Fédération des Amicales ».

Georges SELLIEZ.



La Salle des Fêtes de la Fédération des Amicales de Roubaix où 1350 spectateurs peuvent trouver place comprend une scène d'un agencement moderne.



L'INDUSTRIE ROUBAISIENNE

F. VANOUTRYVE & C^{ie}

Fabrique de tissus pour ameublement
Roubaix (France), Mouscron (Belgique)

La maison F. Vanoutryve et C^{ie}, Fabrique de Tissus pour Ameublement, à Roubaix (France) et à Mouscron (Belgique), bureaux à Paris, 32, rue du Sentier, fut fondée en 1860 par M. Félix Vanoutryve.

M. Félix Vanoutryve, né en Belgique, en 1834, vint s'établir à Roubaix et y fonda une fabrique de tissus pour ameublement, qui était appelée à devenir la plus importante maison du monde, dans ce genre.

Ce développement considérable fut obtenu, après des débuts modestes, grâce à la direction éclairée, autant que compétente, que sut toujours lui donner son fondateur.

Le premier rang qu'elle occupe, elle le doit non seulement à l'importance de sa production et de son chiffre d'affaires, mais aussi aux progrès qu'elle apporte constamment dans son industrie et à son extension considérable sur les marchés étrangers, où, malgré les tarifs douaniers très élevés, elle lutte avec succès contre la fabrication étrangère.

Pour arriver à ce résultat, elle a ses propres

voyageurs en Amérique du Nord, Amérique du Sud, Angleterre, Belgique, Hollande, au Danemark, en Norvège, Suède, Finlande, Allemagne, Suisse, Espagne, etc.

Quelques détails suffiront à montrer son importance :

La maison F. Vanoutryve et C^{ie} comprend environ 1.400 métiers à tisser mécaniques, dont environ trois cents métiers fabriquant le velours double pièce, et cinq cents métiers à bras ; tous les métiers de teinture, préparation et apprêt nécessaires pour la teinture, la préparation et l'apprêt des matières qu'elle emploie et des tissus qu'elle fabrique.

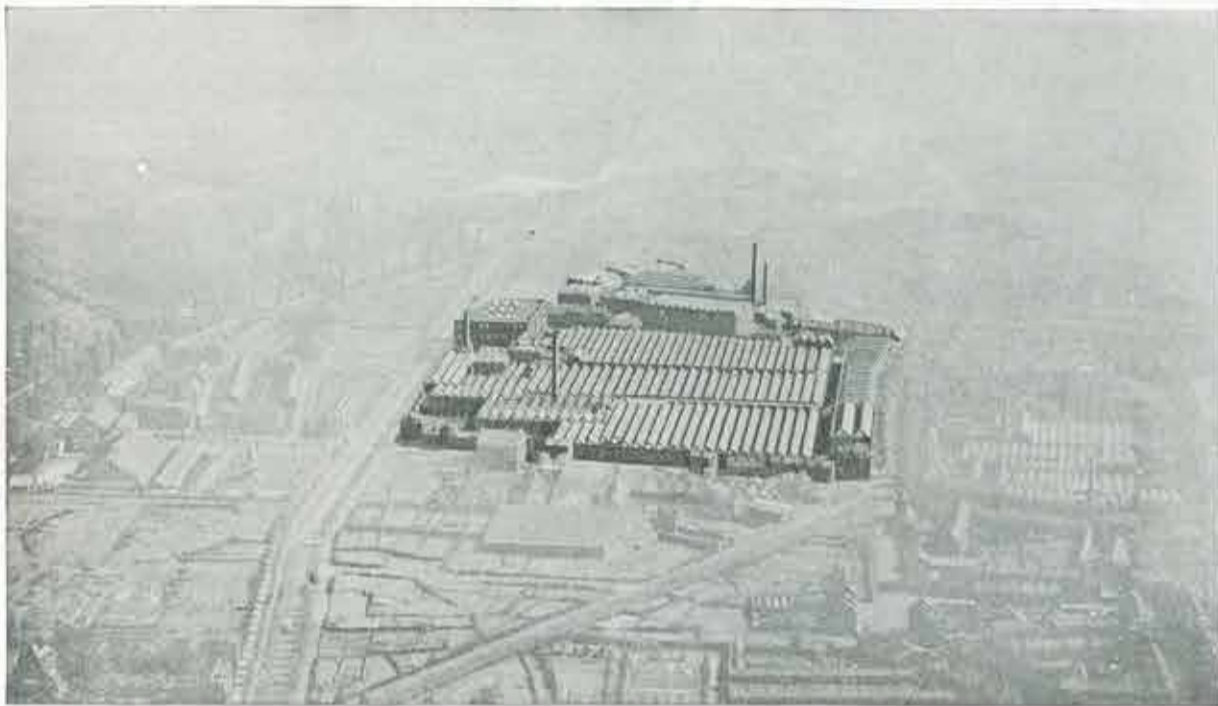
Elle a ajouté à son développement, depuis la guerre, une teinturerie en pièces et une impression sur tissus, à laquelle elle a déjà donné une grande extension.

Les usines principales sont situées à Roubaix et couvrent une surface de cinq hectares et demi et sont actionnées par une force motrice de 1.800 chevaux, dont la transmission est faite à travers les usines par le moyen de l'électricité.

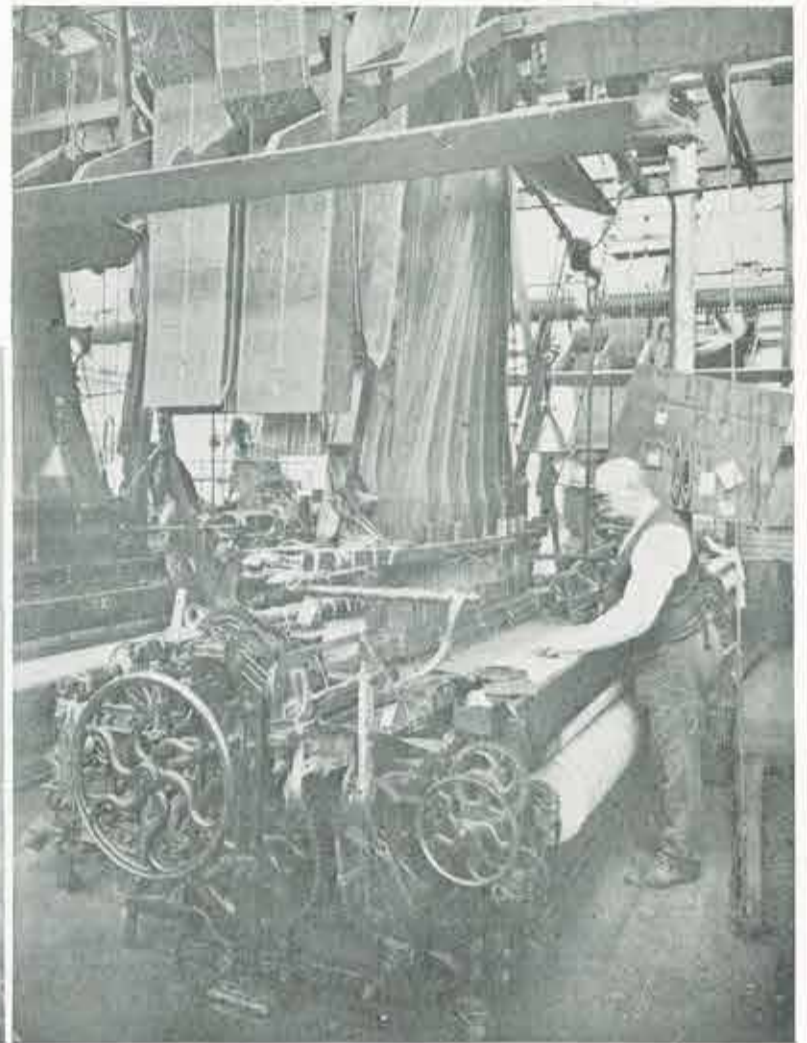
Elles occupent environ 2.500 ouvriers.

L'usine de Mouscron, la plus importante de cette spécialité en Belgique, représente environ le tiers des usines de Roubaix.

La maison F. Vanoutryve et C^{ie} tisse mécaniquement



Vue générale de l'Usine Vanoutryve et C^{ie} à Roubaix.



Un vieux tisserand à son métier.



Soucieuse du bien-être de ses ouvriers, elle a fait construire deux cités ouvrières bien aérées, à quelques pas de l'usine, et ses ouvriers y sont logés à des conditions très avantageuses. Elle s'est aussi largement intéressée à la constitution d'une société d'habitations ouvrières à bon marché.

et à la main les tissus les plus ordinaires, de même que les plus beaux et les plus compliqués, tant par armure qu'au Jacquard.

Elle fabrique tous les genres de tissus : damas tout soie, damas soie et coton, damas tout coton, genres brochés, tapisseries, grands panneaux verdures, ou à personnages. Velours ciselés, Velours unis en soie, en coton, en lin, en jute, en laine, etc.



La remise en marche de l'usine reconstituée et la Station de 1800 chevaux construite par la Cie Electrique "Lyon et Dauphiné" Matériel Grammont.

Clichés Wagnies à Roubaix.



LES MAISONS MOTTE A ROUBAIX

Les différentes firmes que comprend le groupe *Albert et Eugène Motte*, et dont *M. Alfred Motte-Grimonprez* fut le fondateur, peuvent être classées ainsi

1^o. Groupe " Laine "

Alfred MOTTE et C^{ie},
Peignage;

Alfred MOTTE frères et Jules PORISSE,
Filature de laine et fabrique de bonneterie;

MOTTE, MEILLASSOUX et CAULLIFZ
Négoce de laine à Roubaix. Peignage et filature
de 60.000 broches, à Czenstochawa (Pologne);

Paul DESURMONT, MOTTE et C^{ie},
Négoce de laine à Roubaix. Peignage et filature
de 28.000 broches, à Loz (Pologne);

Les Fils de MOTTE, MEILLASSOUX et C^{ie},
Filature de laine de 18.000 broches à Lublinitz
(Haute-Silésie);

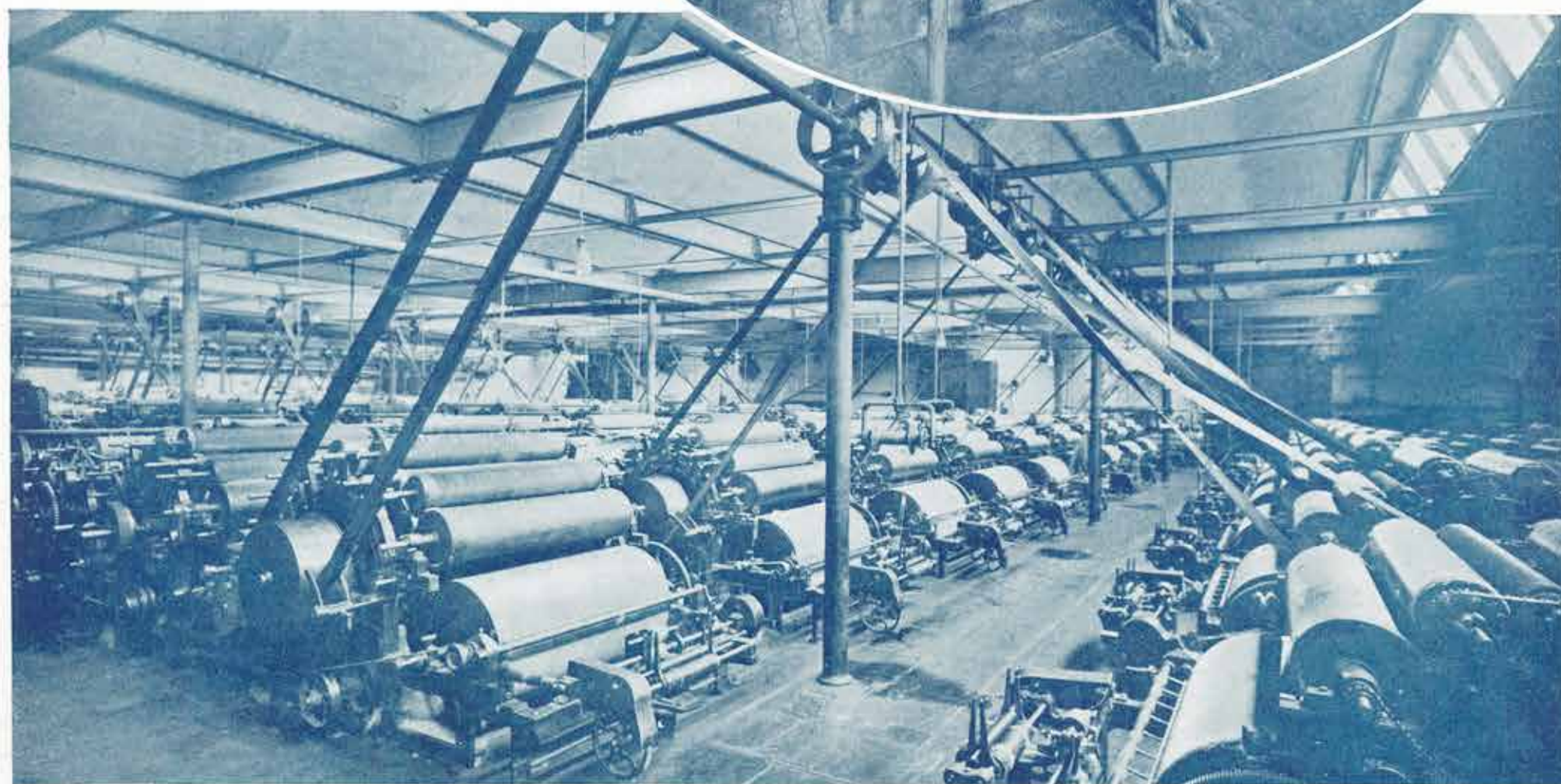
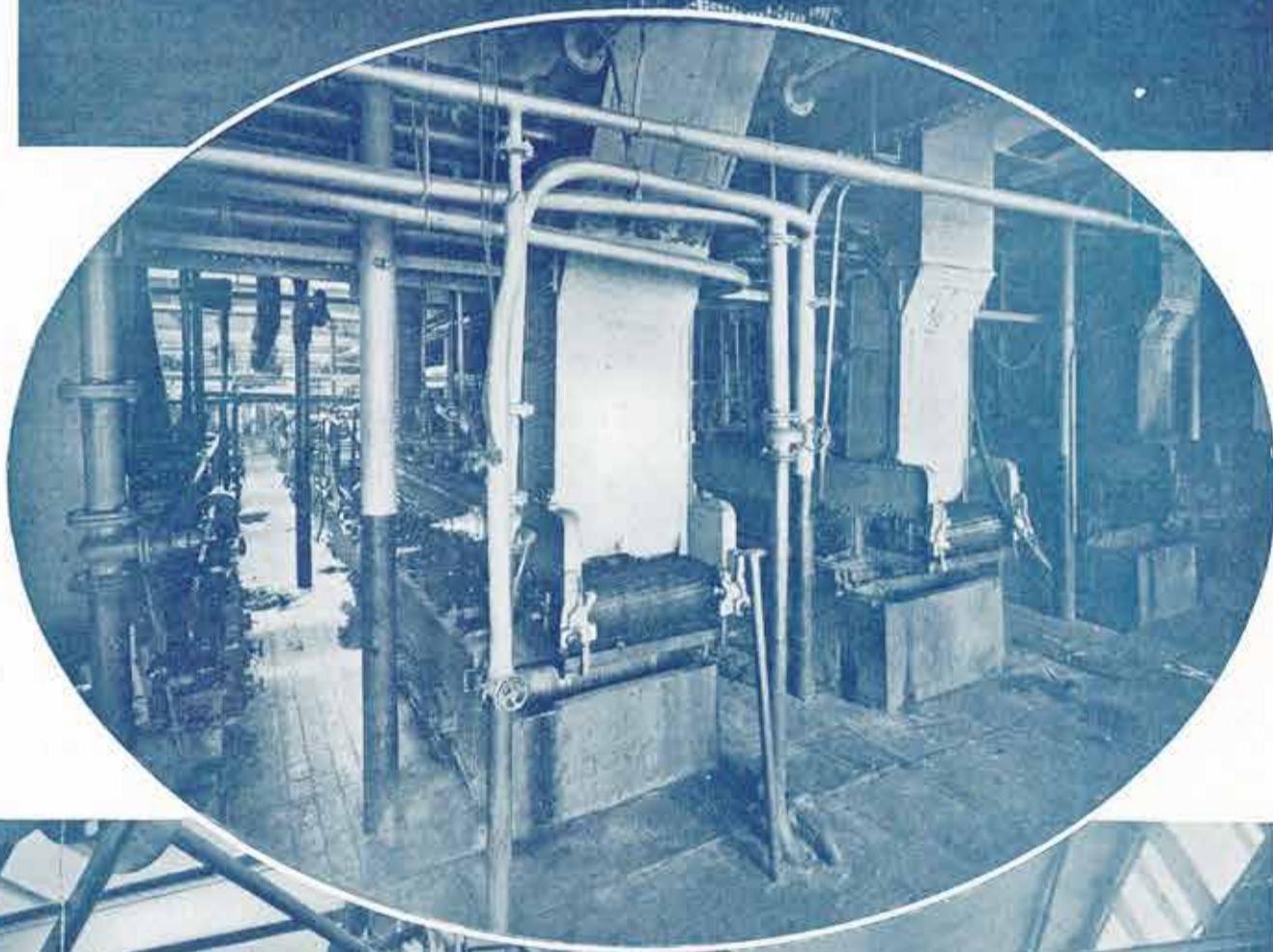
F. DUFOURMANTEL et C^{ie},
Filature de 18.000 broches à Moscou.

2^o. Groupe " Coton "

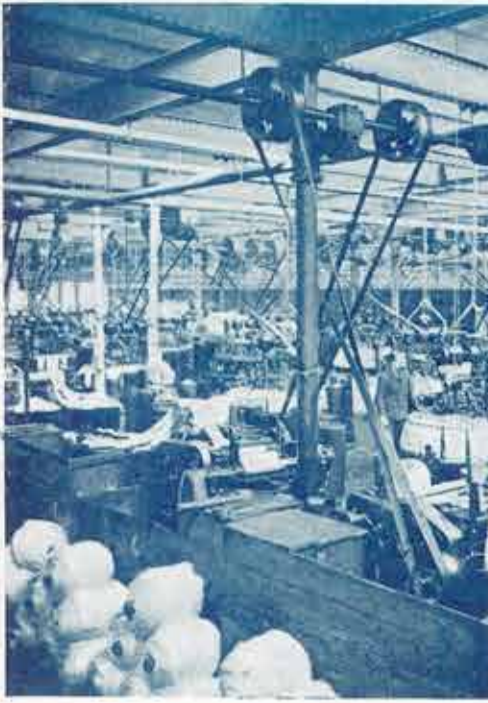
MOTTE et BLANCHIOT,
Filature et retorderie de coton;

Étienne MOTTE et C^{ie},
Filature et retorderie;

Les Fils d'Alfred MOTTE,
Filature, tissage et usine de Guipure.



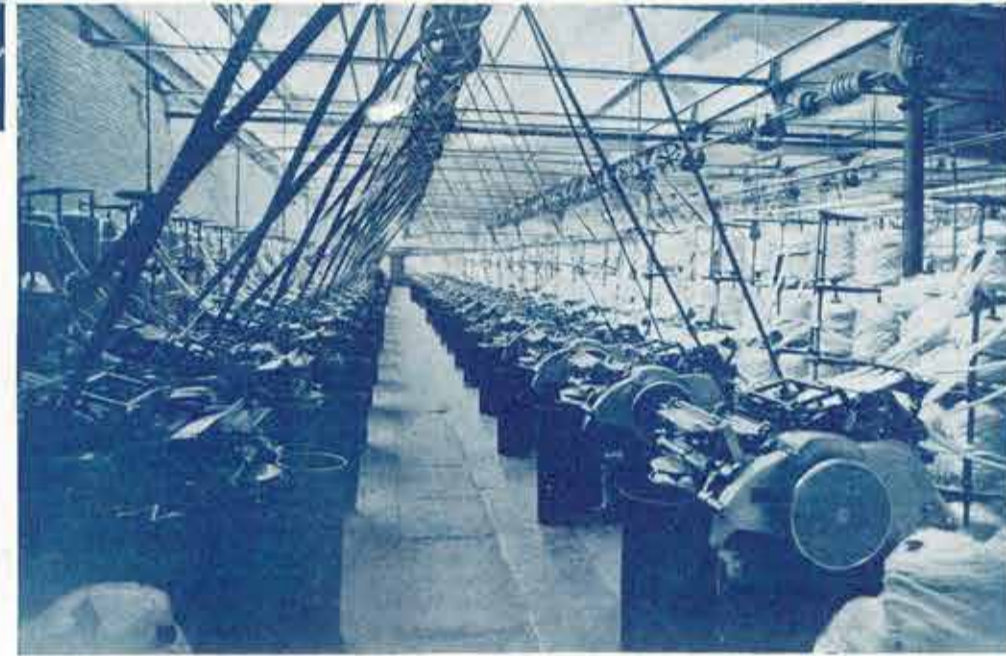
En haut: Le triage de la laine. — Dans l'ovale: Le lavage. — En bas: La cardé.



Peigneuses Noble.



Peigneuses Lister.



Les peigneuses P. L.

PEIGNAGE MÉCANIQUE DE LAINES FINES
ALFRED MOTTE ET C^o
68, RUE D'AVELGHEM, ROUBAIX

Le peignage de laines Alfred Motte et C^o, a été créé en 1879, sous la forme de Société en commandite par actions, au capital de 2.600.000 fr., par M. Alfred Motte qui en a été le premier gérant conjointement avec MM. Jean-Baptiste et André Meillassoux. En 1887, M. Eugène Motte a remplacé son père décédé, et en 1887, M. Edouard Meillassoux a remplacé son père, également décédé, M. Eugène Motte et M. Edouard Meillassoux sont actuellement gérants de la Société en commandite par actions dont le capital a été successivement porté à 5.200.000 francs, puis à 12.500.000 fr. La force productive et les installations du peignage : ateliers et magasins, se sont développés progressivement et occupent une surface de 15 hectares. Le nombre des unités peigneuses est de 156 ; la force motrice dépasse 2.500 kilowatts ; 1.600 ouvriers sont occupés dans cet établissement.

Quant à la production, elle a été en 1899 : 11.011.514 kilos de peigné, 99.582 kilos de cardé, 1.146.685 kilos de lavé.

En 1922 : 10.374.341 kilos de peigné, 703.308 kilos de cardé, 1.420.480 kilos de lavé.

Dès l'occupation de Roubaix par les troupes allemandes, le peignage Alfred Motte et C^o, a été dépouillé de toutes les marchandises dont l'enlèvement a porté sur 8.086.000 kilos et a duré plus de huit mois. Les machines ont été dépouillées de leurs organes en cuivre et très fortement endommagées. En mai 1918, les Allemands ayant eu l'audace d'envoyer à tous les industriels de Roubaix un questionnaire dans lequel il était demandé dans combien de temps serait possible la remise en route de leur usine, MM. Motte se contentèrent de répon-

dre : « Quand vous nous aurez rendu tout ce que vous nous avez pris ».

Les vastes bâtiments du peignage qui étaient devenus « Hindenburg Kasern » ont été constamment utilisés pour le logement des troupes. A certains moments, plus de 6.000 hommes y ont été casernés, et la population civile déportée par les Allemands était rassemblée au peignage où se

formaient des trains de départ.

Malgré ces dégâts considérables et grâce à un vigoureux effort, dès le 9 mai 1919, le peignage commençait à produire sur la base de 15.000 kilos par semaine.

ALFRED MOTTE FRÈRES
ET JULES PORISSE

Cette firme comprend une filature de laines peignées située rue des Longues-Haies à Roubaix et une usine de bonneterie, 27, rue Pierre de Roubaix, et deux filatures à Fourmies.

Les filatures qui comptent 66.000 broches à filer et 12.000 broches à retordre produisent annuellement 2 millions de kilos de fils pour bonneterie, robe et draperie. Le gazage du fil se fait plus spécialement dans des annexes à Roubaix, Fourmies et Corbie.

Le rayon de Bonneterie fabrique des bas et chaussettes et des sous-vêtements en pure laine, et en laine et coton. Ses principales spécialités sont :

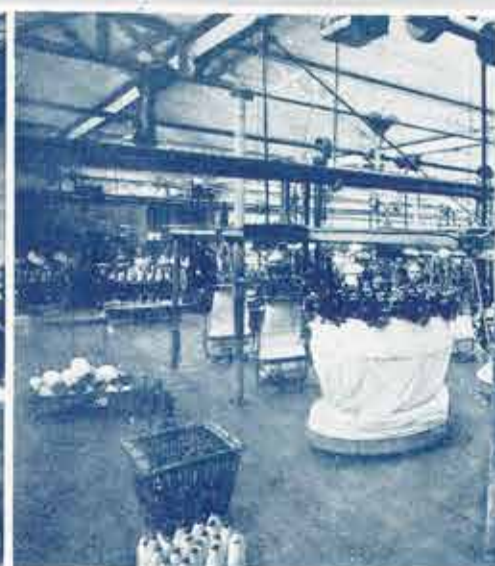
Les bas à maille unie, les bas à cote 1/1 rectilignes et diminués, les bas mousseline fil mercerisé, les chaussettes d'enfants, les chaussettes d'hommes (articles d'usage et de fantaisie), les gilets et caleçons pour hommes et enfants, les camisoles, boléros et culottes pour dames et fillettes en jersey de laine et laine et coton, les costumes et robes d'enfants en jersey de laine.

MOTTE ET BLANCHOT
FILATURE DE COTON.

Cette maison a été fondée en 1877 par M. Alfred Motte-Grignonprez, avec le concours de M. H. Blanchot.

Elle comptait au début : 15.000 broches à filer et 5.000 broches à retordre. Ce fut la première filature de coton dans le groupement d'industrie de M. Alfred Motte.

Au bout de quelques années, les projets furent établis pour doubler la filature et en 1883 elle com-



En haut : L'usine Alfred Motte frères et Jules Porisse — A gauche : Un atelier de bonneterie. — A droite : Les métiers circulaires.

portait 26.000 broches à filer et 12.000 broches à retordre.

En 1904, pour avoir une unité en rapport avec l'importance moderne des filatures de coton, le nombre des broches à filer fut porté à 45.000 et celui des broches à retordre à 22.000.

Enfin en 1907, un nouveau complément porta les broches à filer à 51.000 comprenant 38.000 broches de renvideurs et 13.000 broches de continus. Les broches à retordre comprennent 12.000 broches de renvideurs et 10.000 broches de continus.

La force motrice de l'Établissement est assurée par 2 moteurs à vapeur faisant ensemble 1.700 HP.

Toute l'usine a été modernisée et garantie contre l'incendie par le « Grinnell ».

Pendant la guerre, les Allemands avaient décurvé toute l'usine. En dehors de la réquisition de toutes les marchandises et de toutes les fournitures quelles qu'elles soient, toutes les pièces de bronze ou de cuivre appartenant soit aux chaudières, machines à vapeur, machines textiles, avaient été enlevées, ainsi que tout le matériel électrique.

Dès l'armistice, tous les efforts ont porté de façon à pouvoir mettre en route le plus tôt possible, un petit groupe de machines. Le premier démarrage a eu lieu en juillet 1919, mais la mise au point complète, pour avoir l'Établissement parfaitement en ordre, ne sera terminée que dans le courant de cette année.

La production est actuellement de 100.000 kilos par mois, dans les numéros 4 à 40, et en qualités « Amérique » et « Indes », avec un petit assortiment de « Jumel ».

La maison s'est spécialisée dans les retors en tous genres, et fait aussi les fils simples, câblés, moulinés, gazés et laminés.

Le personnel comprend 500 ouvriers.

À côté du développement de l'exploitation elle-même, les chefs ont toujours consacré tous leurs soins à l'étude des questions intéressant leur personnel qui comprend beaucoup d'anciens ouvriers, et dont 26 ayant plus de 30 ans de service sont actuellement titulaires de la médaille du travail.

ÉTIENNE MOTTE C^{te}

FILATURE ET RETORDERIE

La Société en nom collectif Étienne Motte et C^{te} a été constituée le 13 décembre 1887.

Elle comportait à l'origine une filature de coton d'environ 12.000 broches avec retorderie.

Après de nombreux agrandissements successifs, à la veille

de la guerre, l'usine s'étendait sur 56.205 mètres carrés de terrain dont 36.000 couverts, était reliée avec le Chemin de fer du Nord par un embranchement.

Elle était actionnée par une machine Dujardin de 1.600 chevaux et avait passé avec l'E.E.N.F. un contrat de 1.000 chevaux.

Elle comptait :

| | | |
|--|------------------------------|--|
| <i>En filature ordinaire</i> | 45.000 broches de renvideurs | |
| | 14.000 — continus | |

| | |
|-----------------------------------|------------------------------|
| au total : | 59.000 |
| <i>En cards fileuse</i> | 3.745 broches |
| <i>En retorderie</i> | 12.000 broches de renvideurs |
| | 4.000 — continus |
| au total : | 16.000 |

En cours d'exercice, l'outillage s'était encore accru d'une teinture et d'un blanchiment, puis d'une onaterie. La production par journée de 10 heures s'élevait à 9.000 kilos pour la filature ordinaire, et à 3.000 pour la cards fileuse, l'approvisionnement très divers en Amérique de F. G. M. à F. L. M. coton de Smyrne et exotique, *coton des Indes* (Broach Tinniwally Omra Bengale et Coca). *Déchets* : débouillages Amérique, duvets passés, permettait une gamme très variée de qualités dont le nombre a atteint jusqu'à 40 et s'échelonnant du 50.00 W pour atteindre jusqu'au 40 1/2 chaîne, Amérique peigné.

À la déclaration de guerre l'établissement a continué à marcher jusqu'au 30 octobre 1914, il fut du nombre des 4 premiers établissements condamnés à

l'arrêt par l'autorité ennemie, et dont les marchandises furent consignées.

Les réquisitions débutèrent dès 1915 portant sur la matière première d'abord, puis sur le matériel.

En 1918 vinrent les dévastations. Les boches amenèrent des prisonniers russes qui détruisirent 21.000 broches de renvideurs, tous les supports d'étirage des machines de préparation, des continus à filer et à retordre, et jetèrent pêle-mêle les pièces détachées des diverses machines.

Les travaux de reconstitution commencèrent dès 1918 mais ce n'est guère que vers le milieu de 1919 qu'ils purent entrer dans une période vraiment active, que lorsque la main-d'œuvre spécialisée se fit moins rare, que les transports reprirent plus normaux, et que se constituèrent les organismes de contrôle d'approvisionnement destinés à venir en aide aux industries sinistrées.

La remise en route de la retorderie eut lieu le 28 octobre 1919, et les premières broches de filature recommencèrent à tourner le 9 février 1920.

Les 21.000 broches de continus commandées en remplacement des broches de renvideurs détruites commencèrent à arriver vers le milieu de 1920, leur livraison complète était achevée le 16 décembre 1921.

À l'heure actuelle l'affaire complètement reconstituée comporte :

| | | |
|--------------------------------|------------------------------|--|
| <i>En filature ordinaire</i> : | 23.736 broches de renvideurs | |
| | 36.460 — continus | |

soit : 60.196 broches à filer.

En cards fileuse :

2.696 broches de renvideurs,
450 broches de continus (connues, etc).

3.145 broches.

En retorderie :

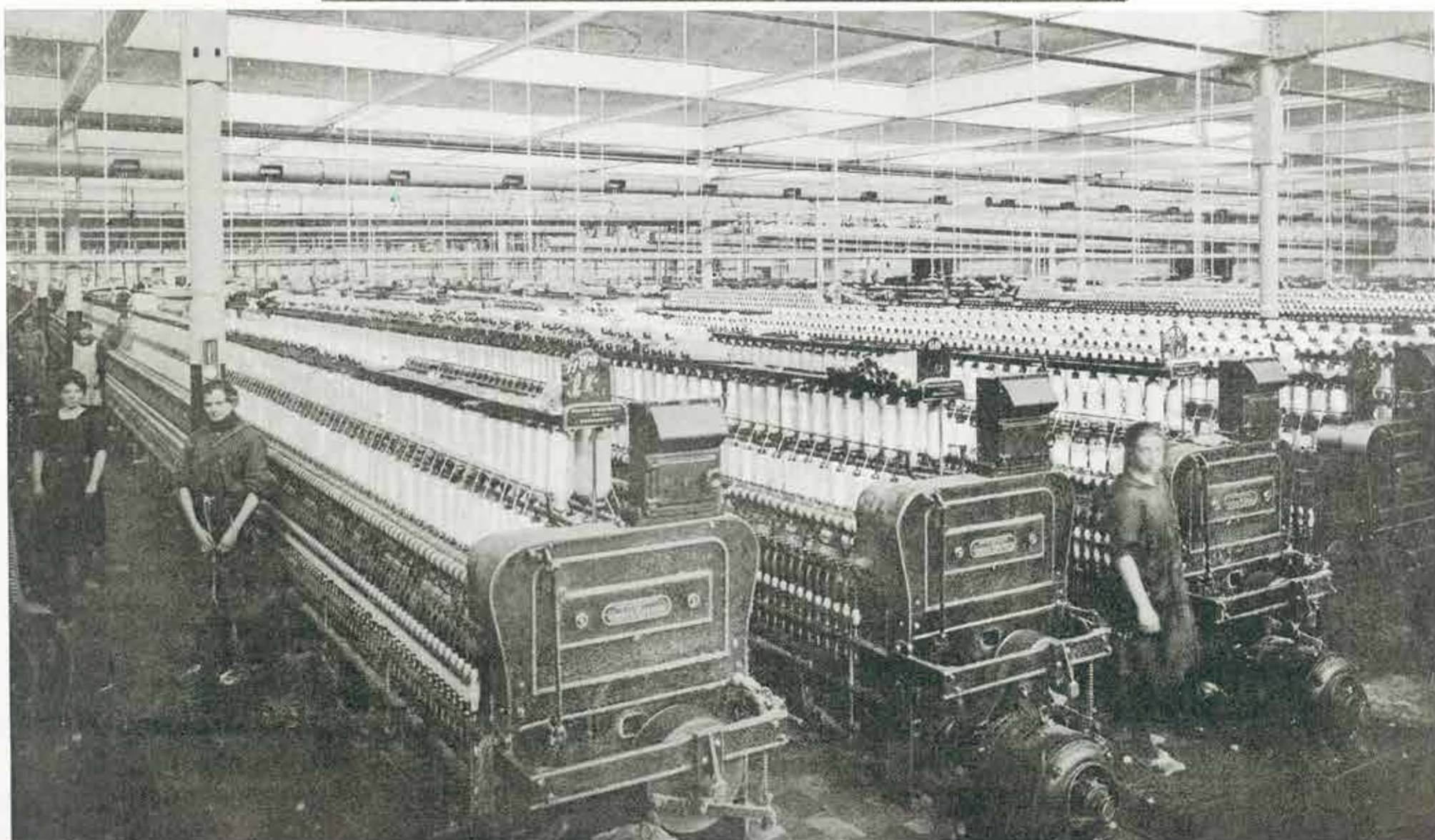
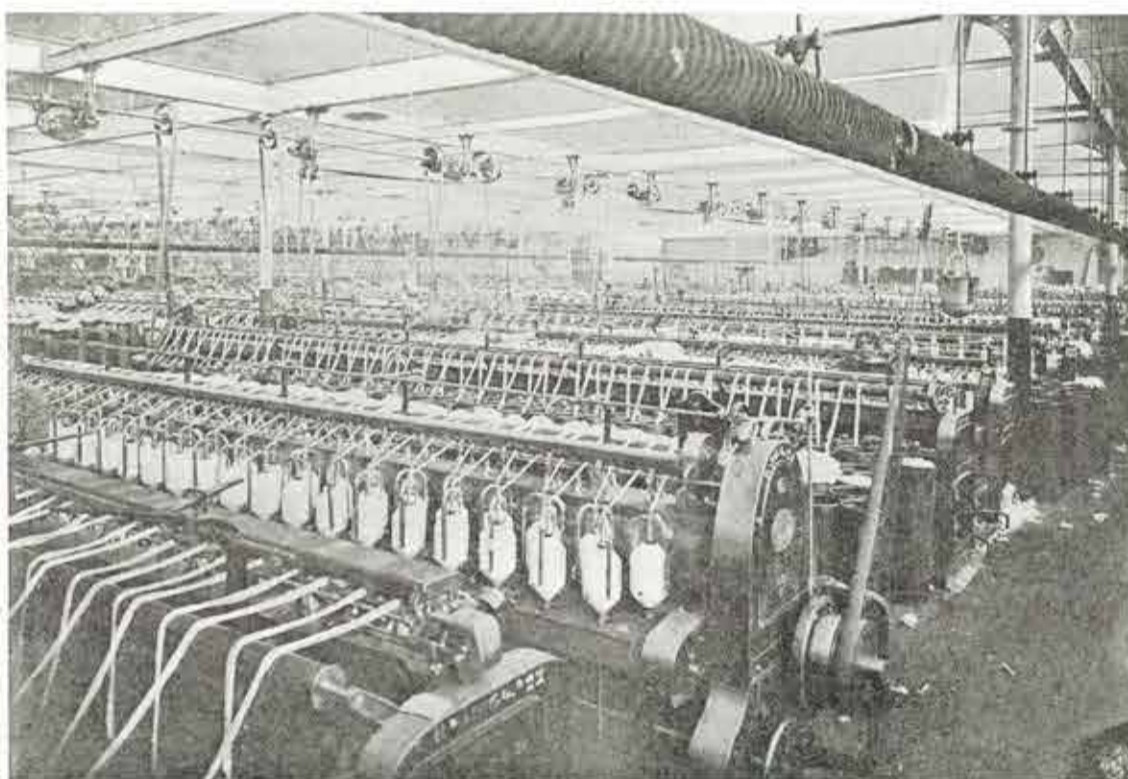
8.000 broches de renvideurs à retordre,
6.642 broches de continus.

14.642 broches à retordre.

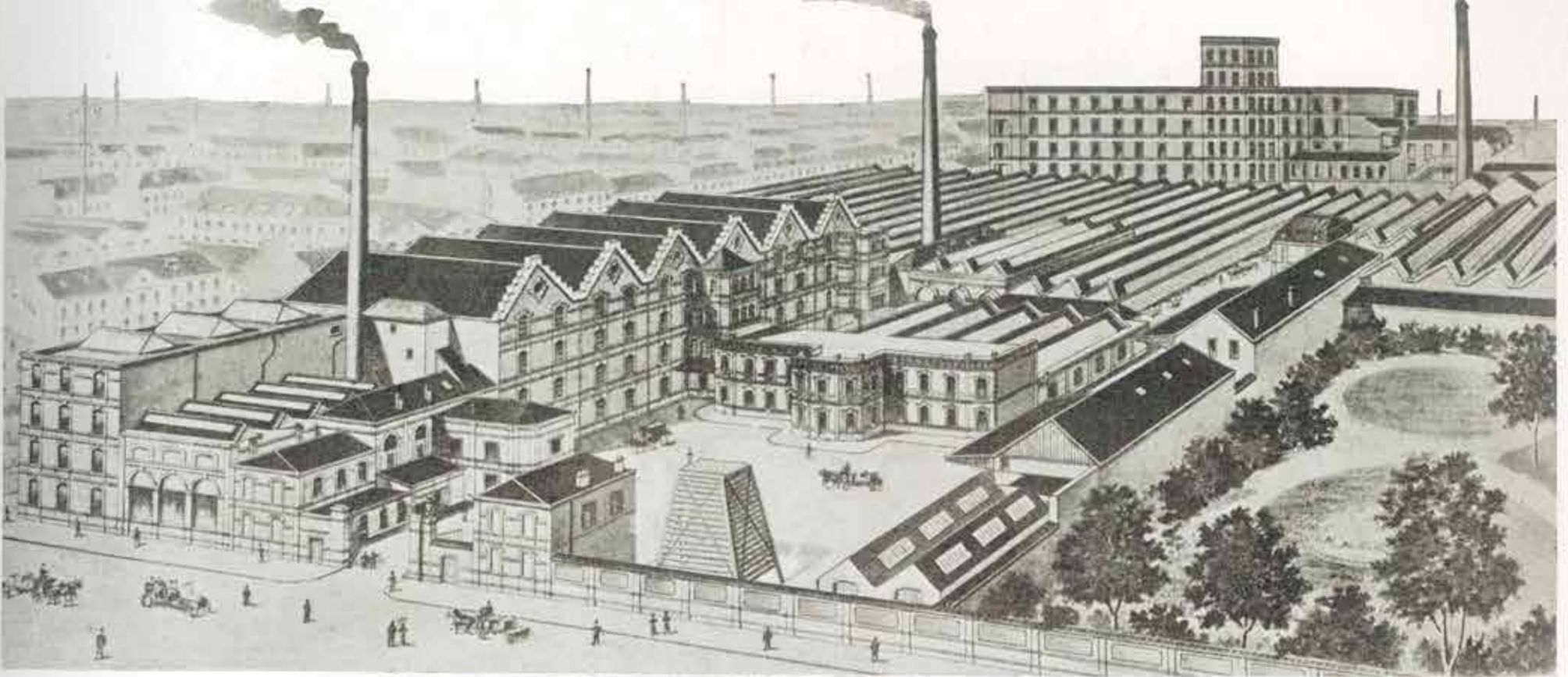
La production journalière en fils simples est de 9.000 kilos.

La consommation actuelle s'élève annuellement à environ 5.000 balles d'Amérique, 10.000 balles de coton des Indes, auxquelles il y a lieu d'ajouter encore les déchets à tous états depuis les débouillages jusqu'aux balayures et demi-gras servant d'alimentation à la filature de déchets mais provenant presque uniquement de la filature ordinaire.

La force motrice est produite par une machine de 1.600 che-



En haut. La préparation : les bancs à broches. — En bas. Usine Etienne Motte : les continus à filer.



Usine Motte et Blanchot.

vaux attaquant simultanément un hall aux câbles et un alternateur de 500 K. V. A., en outre un contrat de 1.000 chevaux a été renouvelé avec l'E. E. N. F.

Le nombre des ouvriers occupés est de 750 environ.

En avril 1922 la Société en nom collectif a été transformée en Société anonyme des établissements Etienne Motte et C^o au capital de 7 millions 500.000 francs.

LES FILS D'ALFRED MOTTE
FILATURES ET TISSAGE D'ARTICLES DE COTON.

Cette firme a été fondée en 1886 sous la forme d'une Société en nom collectif qu'elle a encore actuellement.

A cette époque ont été mis en route :

1^o La filature du Coq Français avec 5.208 broches à filer et 774 broches à retordre.

2^o Le tissage rue Molière avec 200 métiers de velours et 100 métiers draperie.

3^o Le rayon « Guipure », créé en 1890, avec 6 métiers augmentés en 1898 de 1 métier et en 1905 de 1 métier.

De nombreuses augmentations au tissage de la rue Molière ont été faites successivement.

L'usine de l'Epeule a été achetée nue en 1909.

La mise en marche date de septembre 1910. A cette époque, elle comptait 20.000 broches à filer et 2.520 broches à retordre.

En 1911, elle s'agrandit de 4.856 broches à filer et 2.072 broches à retordre.

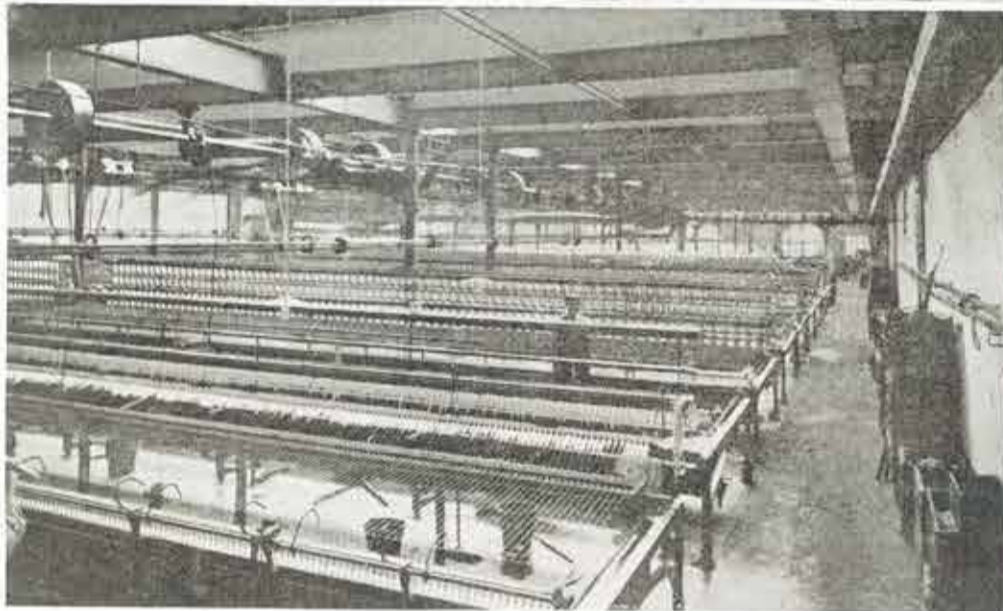
La même année est fondé le petit tissage de l'Epeule avec 58 métiers ainsi qu'un atelier d'apprêt pour moirettes.

En 1914 débutait le rayon « Rubanerie » qui n'a pas été remis en activité après la guerre.

La production de la filature de l'Epeule était d'environ 800.000 kilos de fils teints en n^o moyen 20, dont 200.000 kilos de retors.

Le Coq Français produisait 250.000 kilos de fils dont 50.000 kilos de retors.

Le tissage de la rue Molière produit annuellement environ 800.000 mètres de draperie et 280.000 kilos de velours en pièces, d'une moyenne



Les renvideurs à retordre (Motte et Blanchot).

de 75 mètres de longueur et d'un poids moyen de 26 kilos.

Le tissage de l'Epeule, qui s'était spécialisé particulièrement dans la fabrication de la moirette pour jupons, avait une production annuelle de 15.000 pièces de cet article.

Les Etablissements de la firme « les fils d'Alfred Motte » ont souffert énormément du fait de l'occupation allemande pendant la guerre.

Toutes les marchandises sans exception, y compris les collections des tissages, ont été réquisitionnées.

Le matériel a été systématiquement mis hors d'usage par les Allemands qui en ont enlevé toutes les parties de cuivre et de bronze.

Toutes les installations d'éclairage et de transport de force motrice électrique ont été complètement détruites et tous les moteurs électriques enlevés.

Dès le début de 1919, ont commencé les véritables travaux de reconstitution. A fin juillet 1919, la filature de l'Epeule était remise en marche. A fin octobre, c'était le tour de la filature du Coq Français, et en décembre les premiers métiers à tisser battaient au tissage de la rue Molière.

Le petit tissage de l'Epeule et la retorderie n'ont pu être remis en route que vers avril 1920.

Vue générale.

Actuellement tous les rayons marchant avant-guerre, sauf le rayon « Rubanerie », ont repris entièrement leur exploitation.

Le tissage de l'Epeule qui a abandonné la fabrication de la moirette pour jupons, cet article boudant depuis quelques années déjà, fabrique actuellement de la draperie.

Les filatures continuent comme avant-guerre à faire des fils teints en fils simples et retors et se sont spécialisées particulièrement dans la fabrication des fils mélangés, jaspés et multicolores pour bonneterie.

Les tissages continuent à produire les velours et les moleskines, comme avant la guerre, et ont repris la fabrication des articles figurant aux collections d'avant-guerre : draperie, fantaisies et damiers, toiles nationales, croisés et satins, doubles, tartans et satins fantaisies, outils pour enfants.

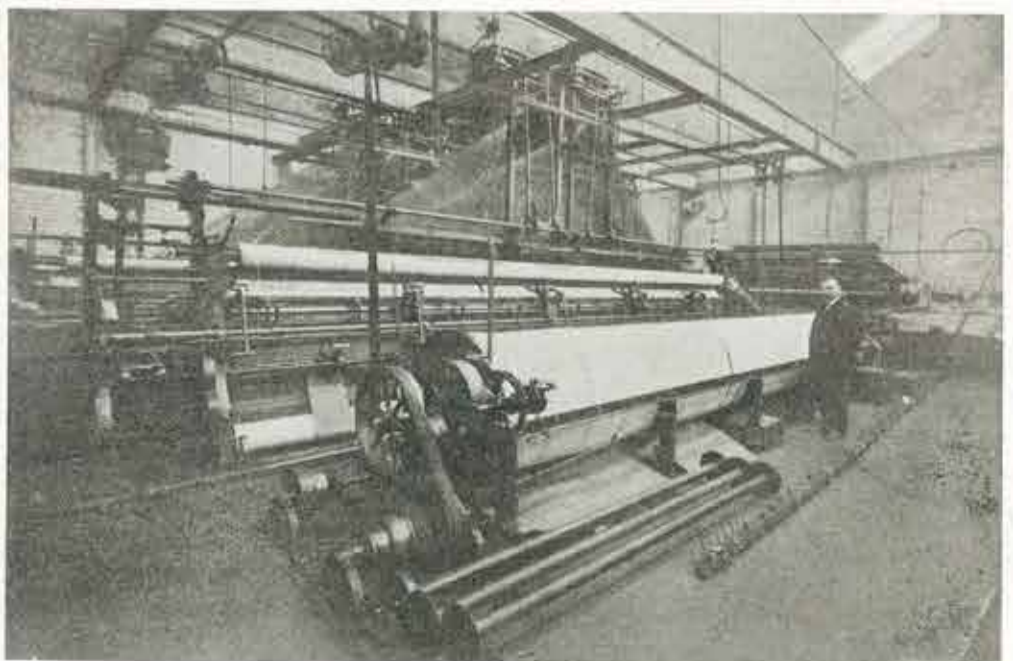
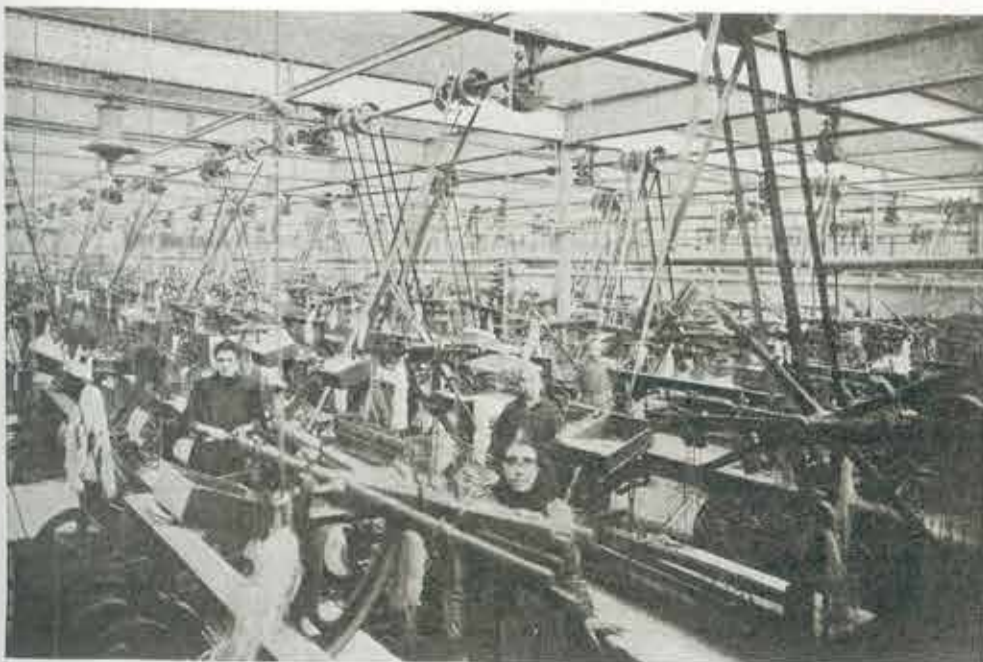
LES FILS D'ALFRED MOTTE

Rayon de guipure, rue Molière à Roubaix. C'est en 1890 que MM. Motte résolurent de fonder un rayon de guipures. Cette industrie inconnue à Roubaix devait forcément rencontrer à ses débuts de grandes difficultés au point de vue du recrutement du personnel spécialisé.

Quand la fabrication fut enfin mise au point, il fut décidé de monter un atelier d'apprêt et de finissage des rideaux, pour ne plus être tributaire des apprêteurs à façon de Saint-Quentin et de Cambrai. C'est ainsi que peu à peu la clientèle s'accoutuma à prendre le chemin de Roubaix qu'elle ne connaissait pas encore.

La production était en plein rendement quand la guerre éclata et là, comme partout ailleurs, les Allemands firent main-basse sur tout ce qu'ils trouvèrent à leur portée.

Aujourd'hui la fabrication de la guipure sous toutes ses formes a complètement repris ; on confectionne à Roubaix des rideaux de dentelle pour articles de mode, mais surtout de bons et beaux rideaux de guipure qui sont de plus en plus appréciés de la clientèle, tant pour leur fini que pour leur solidité.



Usine des Fils d'Alfred Motte : Le tissage de velours et coton et la fabrication de guipure.



Filature de coton, Boulevard Gambetta, à Roubaix.

ETABLISSEMENTS MOTTE-BOSSUT FILS, A ROUBAIX

L'origine des importants établissements Motte-Bossut Fils, remonte à 1839.

Leur fondateur fut Louis Motte, ou Motte-Bossut, le célèbre introducteur en France du métier renvideur mécanique.

La filature de coton qu'il construisait en 1842 comptait 18.000 broches qui furent portées deux ans après à 27.000.

Incendiée en partie, puis reconstruite, cette usine possédait en 1862, 72.000 broches. Une seconde filature était édifiée entre temps et les deux usines ensemble comptaient en 1866, 100.000 broches. Mais cette année même, un incendie détruisait la première, et tout l'effort industriel se porta sur la seconde.

Un peu avant 1870, M. Motte-Bossut construisait à Leers un tissage de coton, puis quelques années après, il se lançait dans la filature de laine.

Au début, la raison était Motte-Bossut et Cie, puis, ce fut Motte-Bossut seul, ensuite Motte-Bossut et Fils, enfin Motte-Bossut Fils à la mort de M. Motte-Bossut Père, en 1883.

Les quatre fils continuèrent son œuvre et y ajoutèrent, en 1892, la fabrication du velours anglais pour laquelle ils obtinrent en 1895 une grande médaille d'or.

Cette firme eût, d'autre part, de nombreuses et brillantes récompenses.

En 1914, elle dut endurer l'invasion, qui devait se prolonger pendant toute la durée de la guerre, mais bien qu'ayant subi d'importants dommages, grâce à ses efforts après l'armistice, elle ne tarda pas à retrouver la prospérité dont elle jouissait avant les hostilités.

Elle prit alors la forme d'une Société Anonyme, qui continua à être gérée par les petits-fils du fondateur.

Elle annexa à ses services déjà existants, deux

nouveaux rayons : un rayon « tissus teints » dont nous parlerons plus loin, et un rayon « exportations ».

Elle a jugé en effet, que par son importance, elle se devait non seulement de renouer les relations qu'elle avait à l'étranger avant la guerre, mais de chercher de nouveaux débouchés. Aussi, possède-t-elle à l'heure actuelle, en plus de représentants qui visitent toutes les contrées de la France, des agents en Belgique, en Suisse, dans toute l'Afrique du Nord, en Espagne, en Autriche, en Tchéco-Slovaquie, en Bulgarie, en Roumanie, en Suède, en Norvège, en Hollande, en République Argentine et au Brésil.

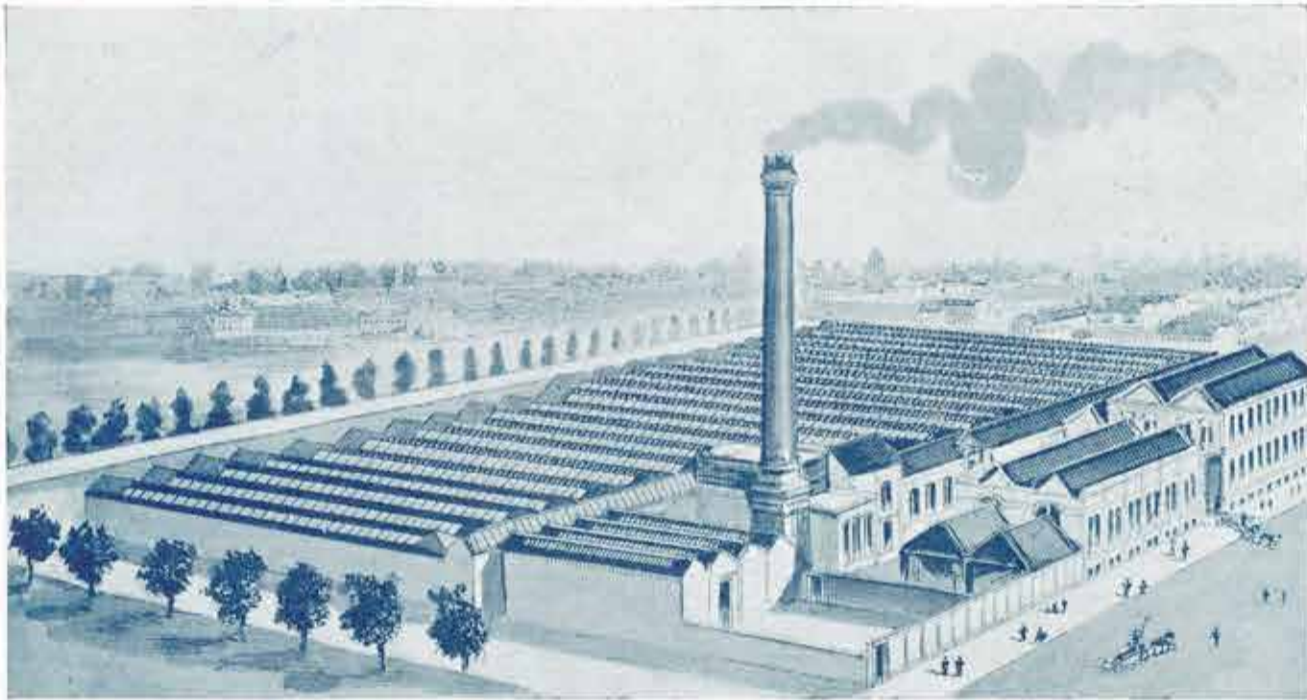
Elle a continué les quatre genres de fabrication créés par son fondateur :

La filature de coton produit les fils de coton Amérique n° 8 à 30 français, fils simples, retors, mais elle s'est spécialisée dans les fils pour trame et bonneterie.

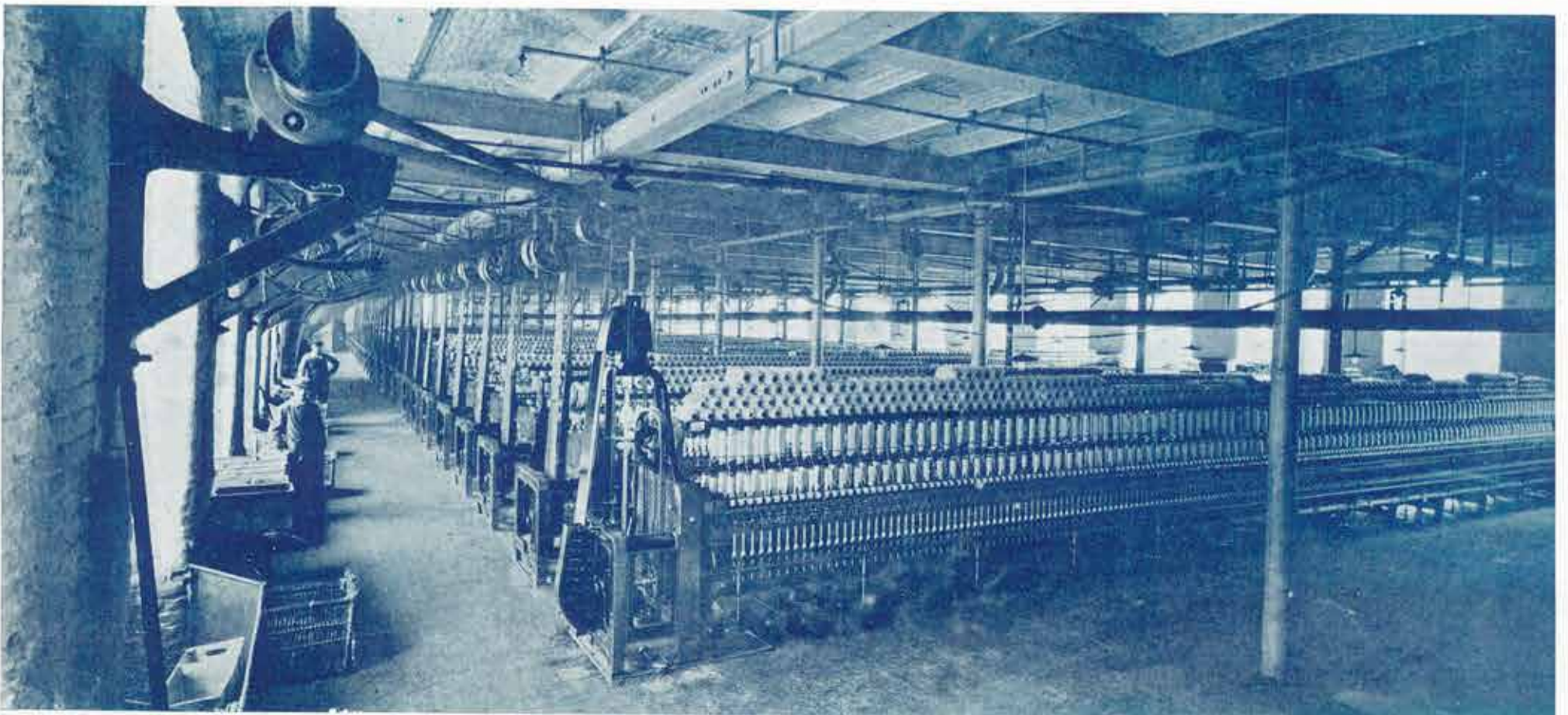
Le tissage de Leers qui compte 1.200 métiers, produit les moleskines, doublures, toiles nationales, les articles pour chaussures, ceux pour filtres, et ceux pour vêtements de travail.

La filature de laine produit des fils de laine peignée en tous genres, écrus, couleurs mélangées simples, retors, surtors, et s'est fait une spécialité des fils fantaisie : sabrans, bouclés, flammés, etc.

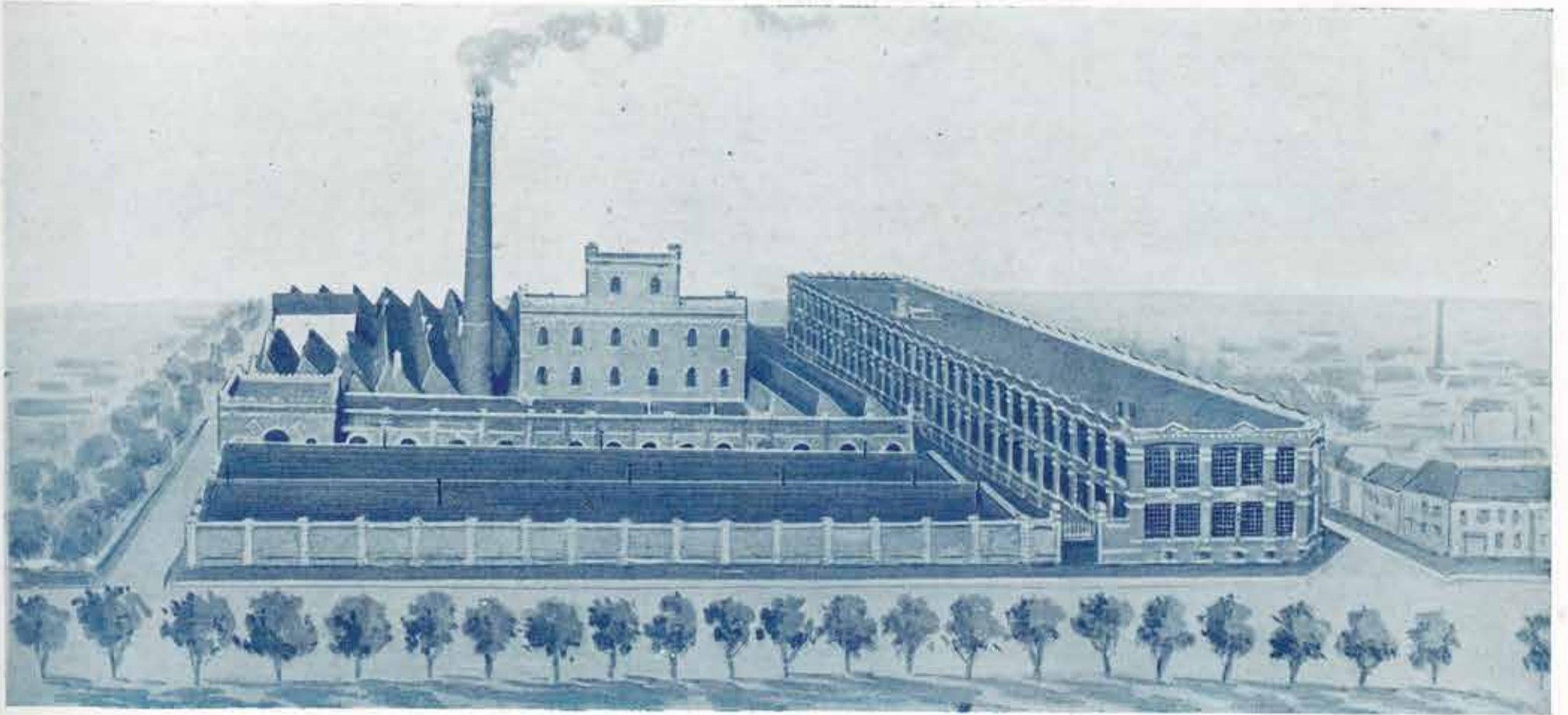
La manufacture de velours est la plus importante de France en son



Filature de laine, Boulevard de Mulhouse, à Roubaix.



Vue d'une salle de continus à la filature de coton des Établissements Motte-Bossut fils, à Roubaix.



Manufacture de velours, Avenue Alfred-Motte, à Roubaix.

genre; elle produit les velours façon soie unis, côtelés, ciselés, imprimés. Elle fabrique également les velours pour hommes et pour garçonnets, les velours pour chaussures et pour ameublements.

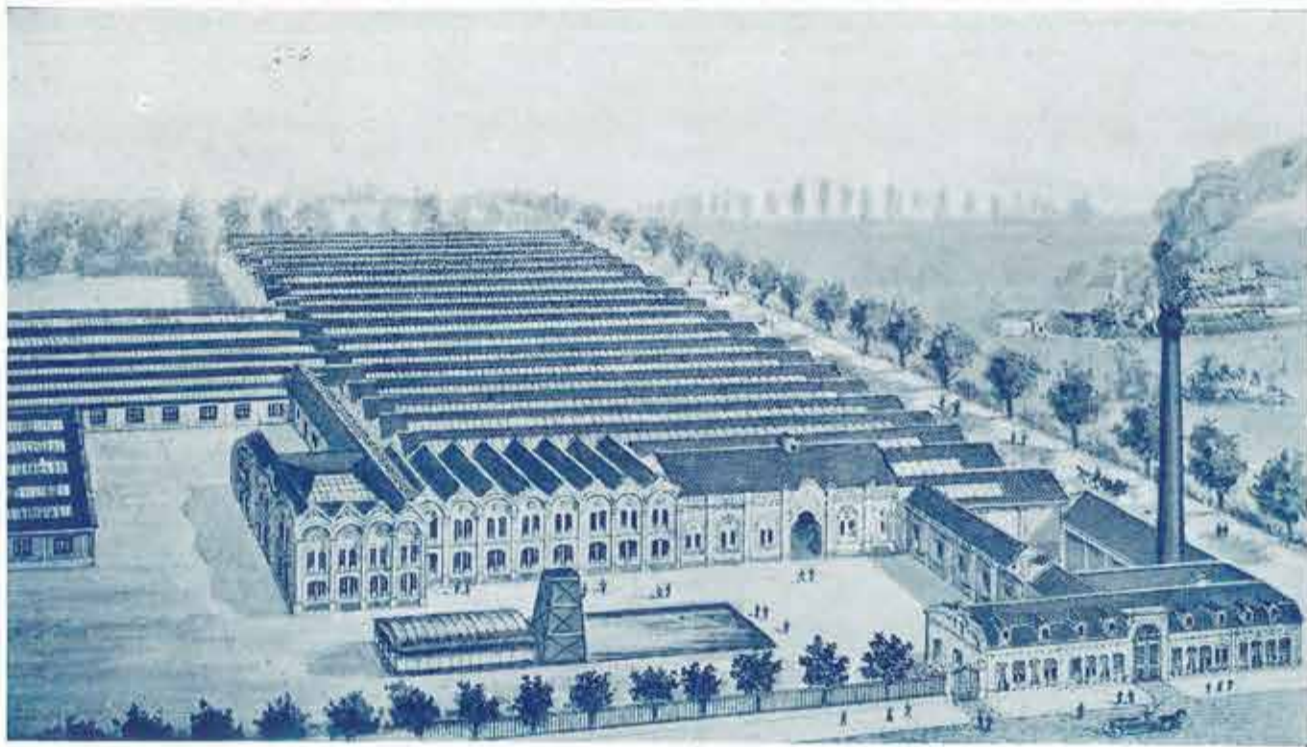
Les velours pour hommes sont également fabriqués dans l'usine que la maison possède à Amiens, depuis une dizaine d'années.

Le rayon « tissus teints » produit les articles de coton teints pour la confection : moleskines, satins, toiles nationales, coutils unis, peaux de taupe, côtelés, etc.

Articles de travail : crotte et longotte pour doublures.

Articles pour la gainerie et la chaussure : fustanelles, peaux de daim.

Toile coton blanchie pour draps. Drills et satins blancs.

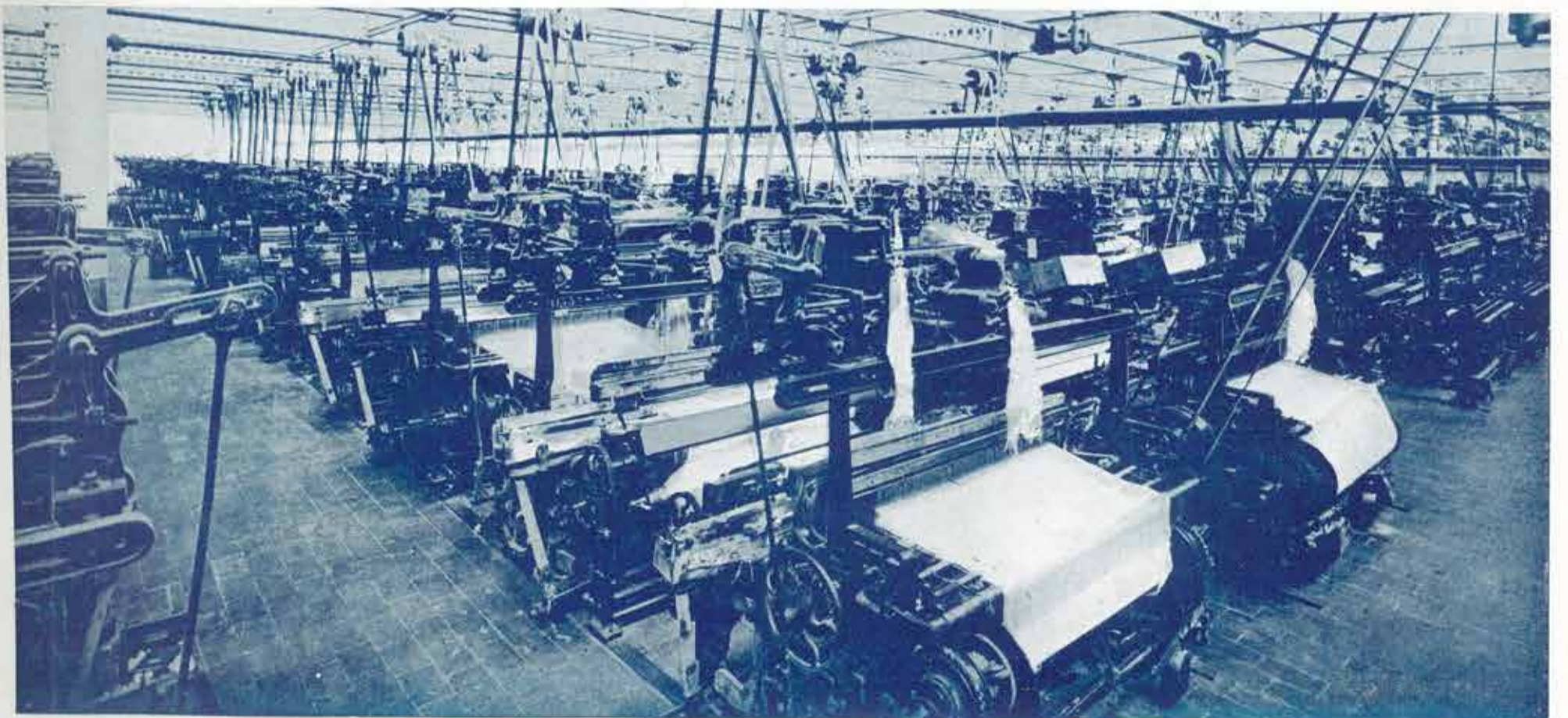


Tissage de coton, à Leers.

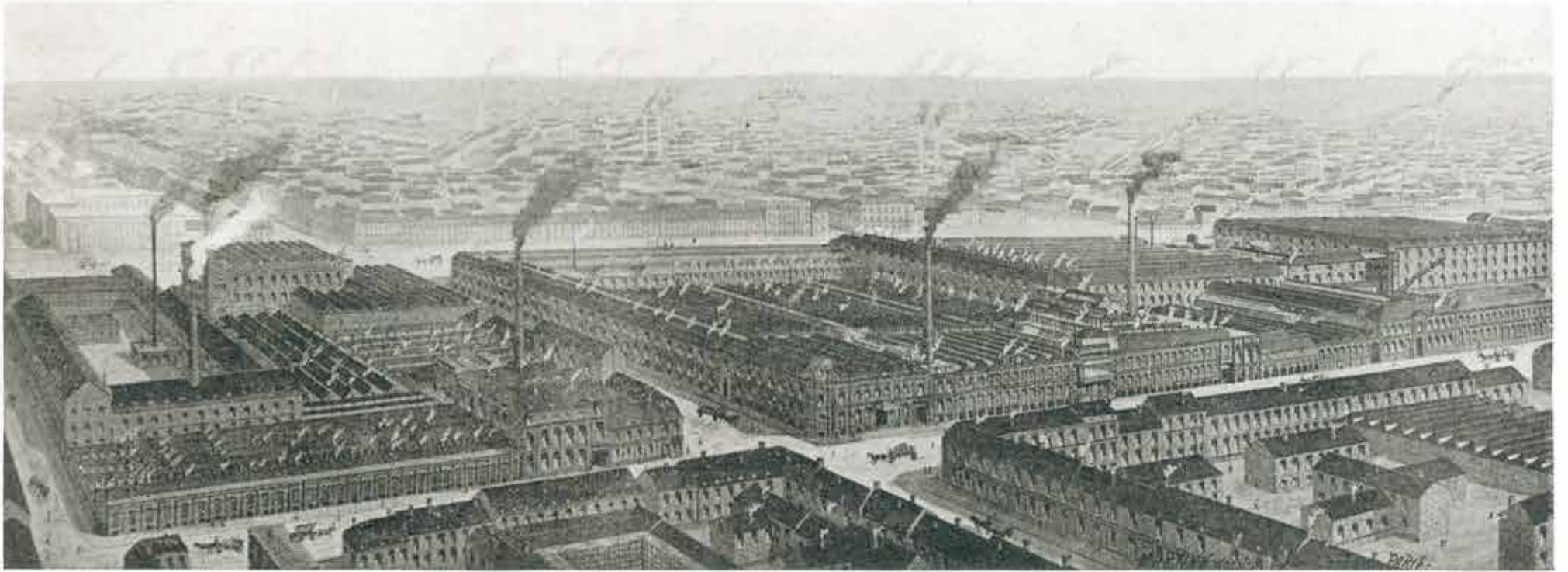
Coutils et toiles kaki pour l'exportation. Tissus burnous.

Cette vieille et importante maison doit sa remarquable réputation au soin qu'elle a toujours apporté à la perfection et à la régularité de sa production. Au point de vue administratif, elle fait preuve d'une même droiture et a su, par sa probité, s'attacher son personnel; tout récemment, 78 ouvrières et ouvriers ont obtenu la médaille d'honneur du travail pour plus de trente années consécutives de loyaux services chez elle.

A cette occasion, une manifestation a eu lieu, où patrons et ouvriers ont fêté ces récompenses si bien méritées par le labeur de tant d'années. Au nombre des médaillés, se trouvait une brave ouvrière comptant 67 années de présence.



Vue d'une des salles de tissage des Établissements Motte-Bossut fils, à Leers.



Vue panoramique des peignages de la rue du Collège et de la rue du Fort.

SOCIÉTÉ ANONYME DE PEIGNAGE

ANCIENS ÉTABLISSEMENTS AMÉDÉE PROUVOST ET C^{ie}

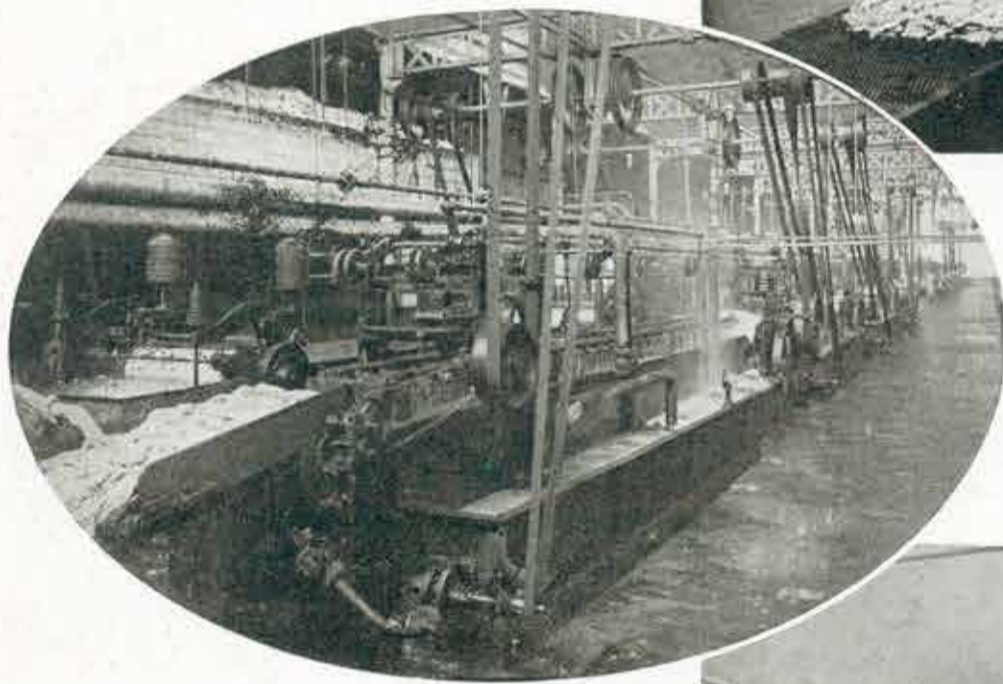
Le premier établissement fut fondé en 1852 par M. Amédée Prouvost et MM. Lefebvre-Ducatteau frères, sous la raison sociale : « Amédée Prouvost et C^{ie} ». A ce moment, on peignait encore à la main à Roubaix-Tourcoing et il fallut plusieurs années de lutte pour faire admettre les produits du travail mécanique.

En 1865 furent bâtis les établissements de la rue du Collège ; les procédés de fabrication se perfectionnèrent et le développement des usines progressa de façon constante.

En 1892 la Société « Amédée Prouvost et C^{ie} » se transforma en Société anonyme ; deux nouveaux



Une salle du triage de la laine.



Le lavage des laines fines.

peignages furent construits rues d'Alger et de Cartigny.

L'ensemble des usines couvre actuellement une superficie de 25 hectares. Le nombre des ouvriers dépasse 3.000. La force motrice est de 4.000 HP.

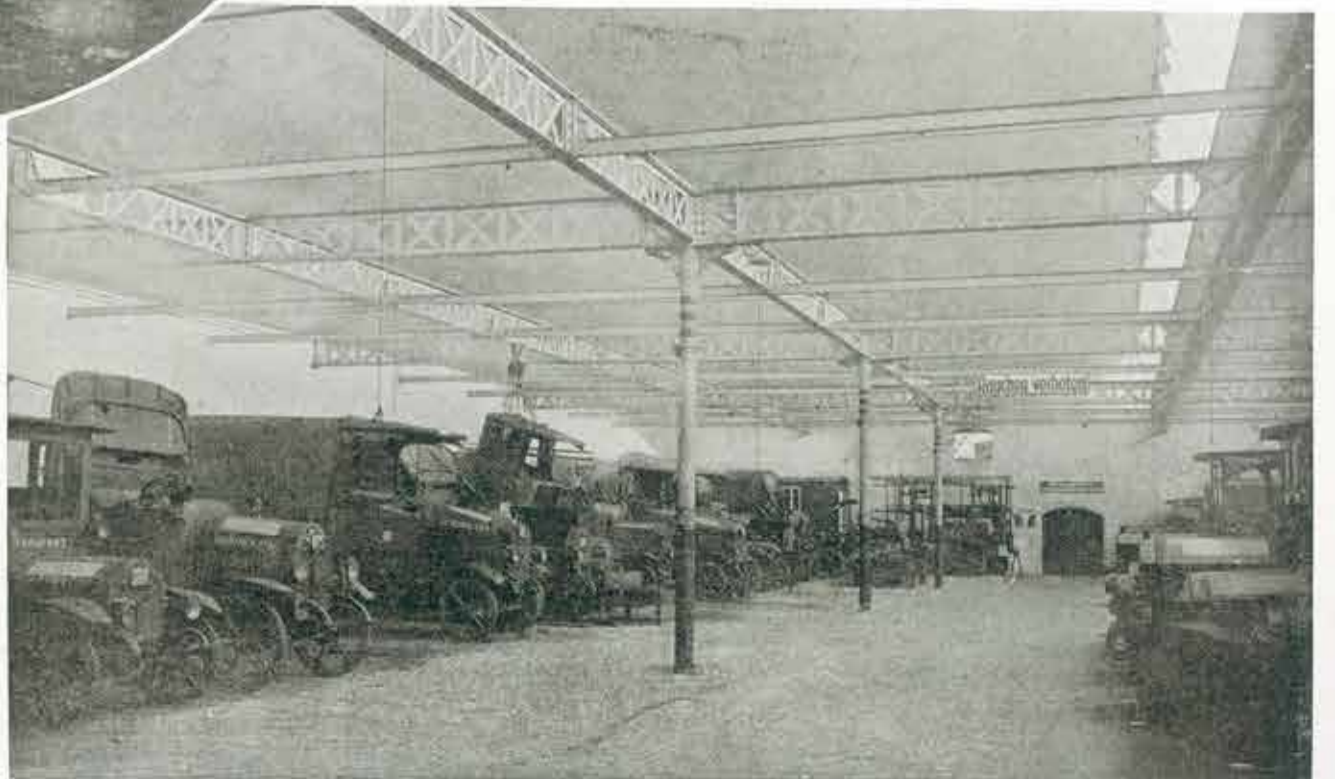
La production peut s'élever à 65.000 kilos de peigné par jour, représentant de 55 à 60.000 toisons de moutons. Tous les genres de laines brutes du monde y sont travaillés, depuis les qualités les plus fines jusqu'aux plus communes. Les laines d'Australie, d'Afrique du Sud et d'Amérique du Sud y sont plus spécialement traitées.

D'excellentes méthodes de travail et le parfait état du matériel assurent à la Société des produits qui la classent au tout premier rang dans l'Industrie du Peignage.

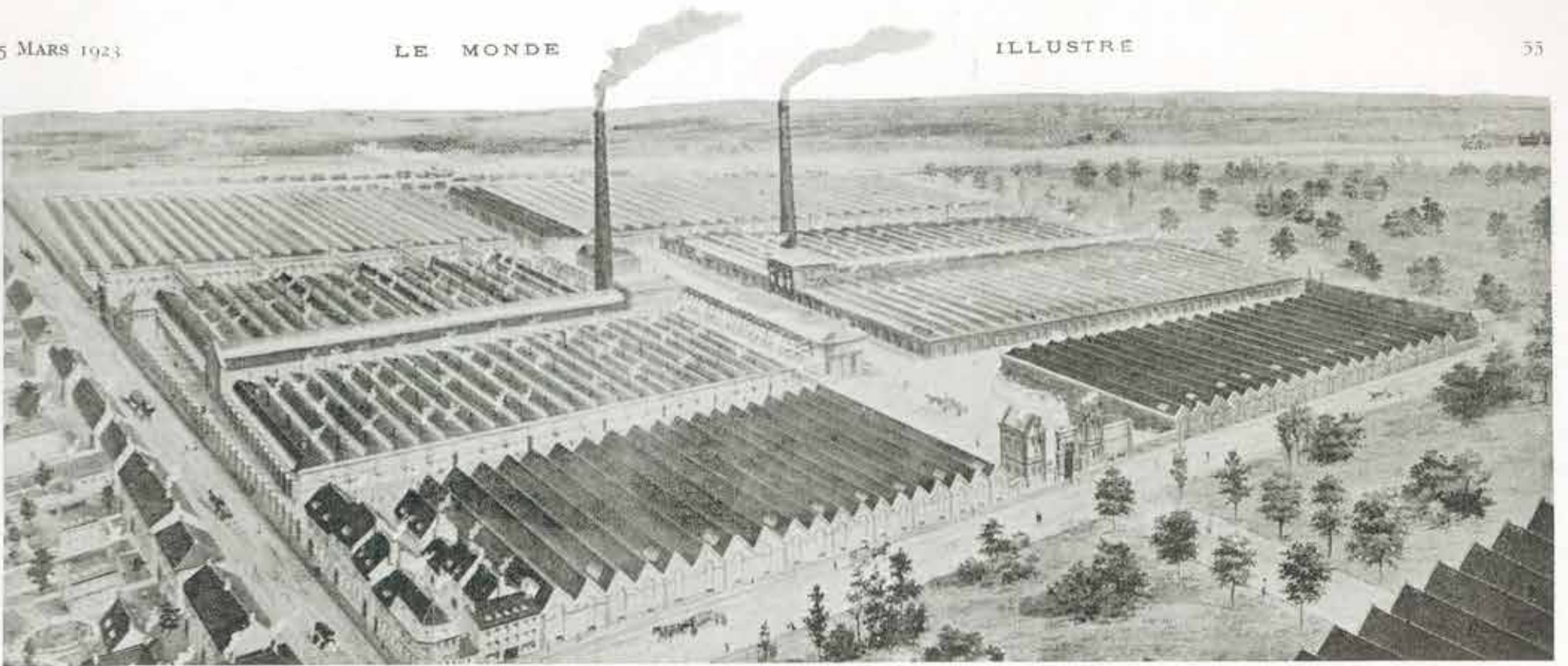
Dévastations allemandes. — Dès le début de la guerre les autorités allemandes firent main-basse sur toutes les matières premières, laines ou approvisionne-

ments. Dans la suite, les Allemands entreprirent de détruire méthodiquement la plus grande partie du matériel : les usines furent transformées en vastes garages de réparation d'automobiles.

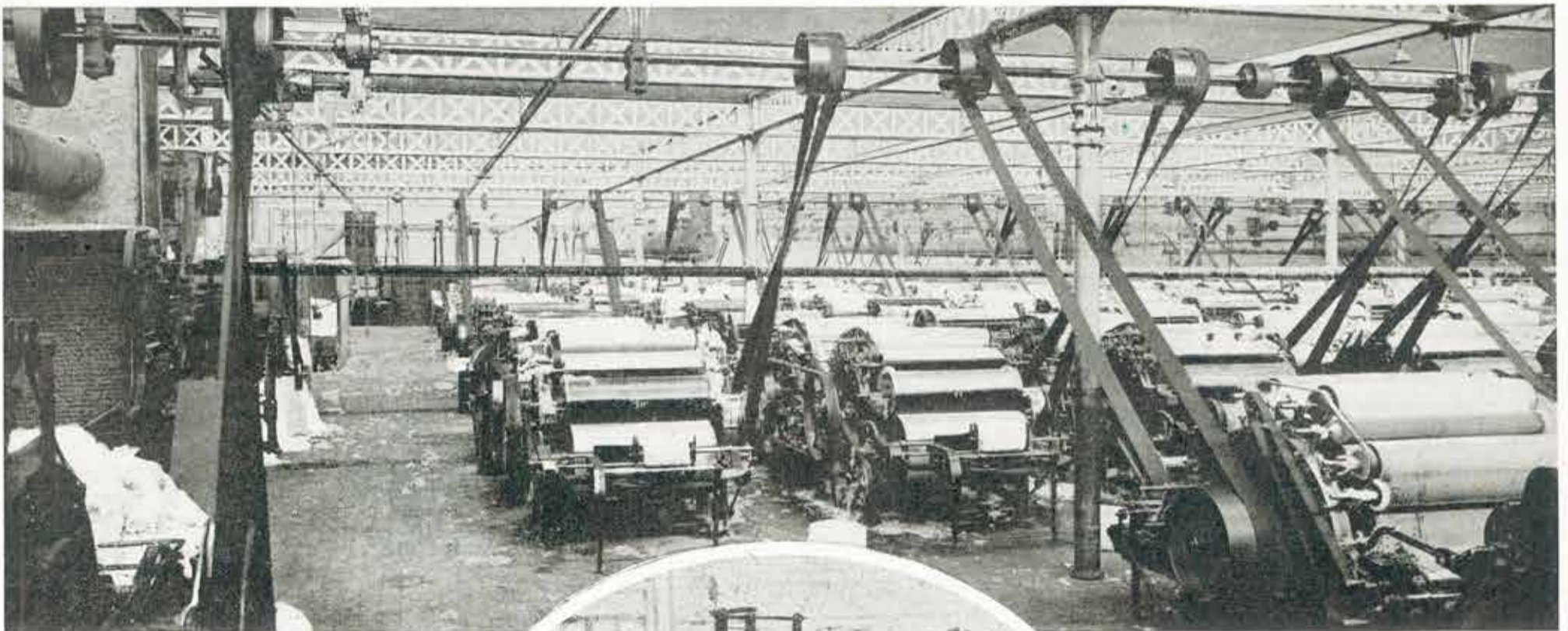
Dès la fin de la guerre, l'œuvre de reconstruction fut aussitôt entreprise et grâce au dévouement de tous, 8 mois après l'armistice, on remettait en marche les premières machines. Les destructions avaient été telles qu'il fallut près de deux ans pour achever la complète remise en état de l'ensemble des usines.



Salle de peignage vidée de son matériel et transformée en garage d'autos pendant l'invasion.

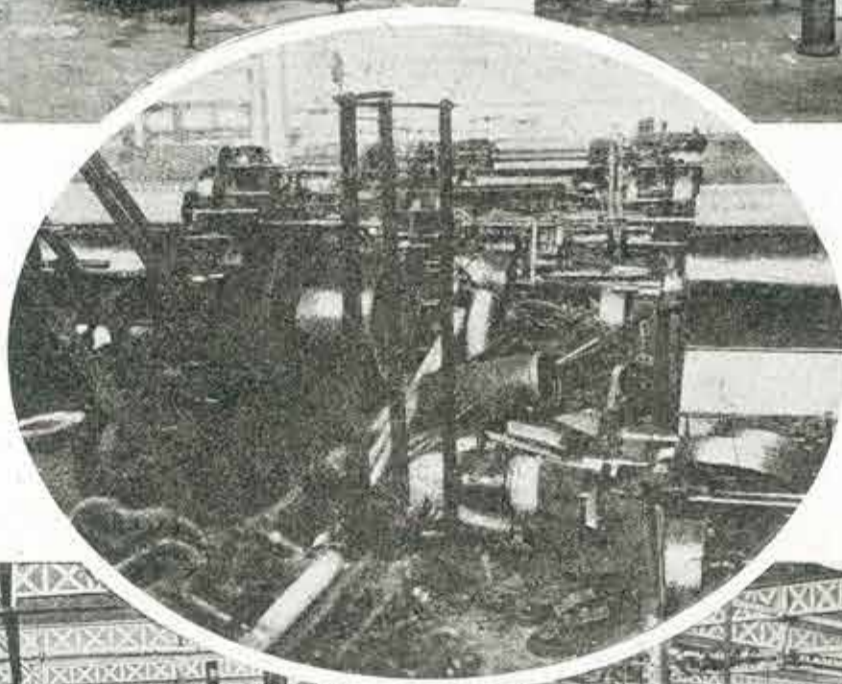


Vue panoramique du peignage de Cartigny.



Une salle de cardes de

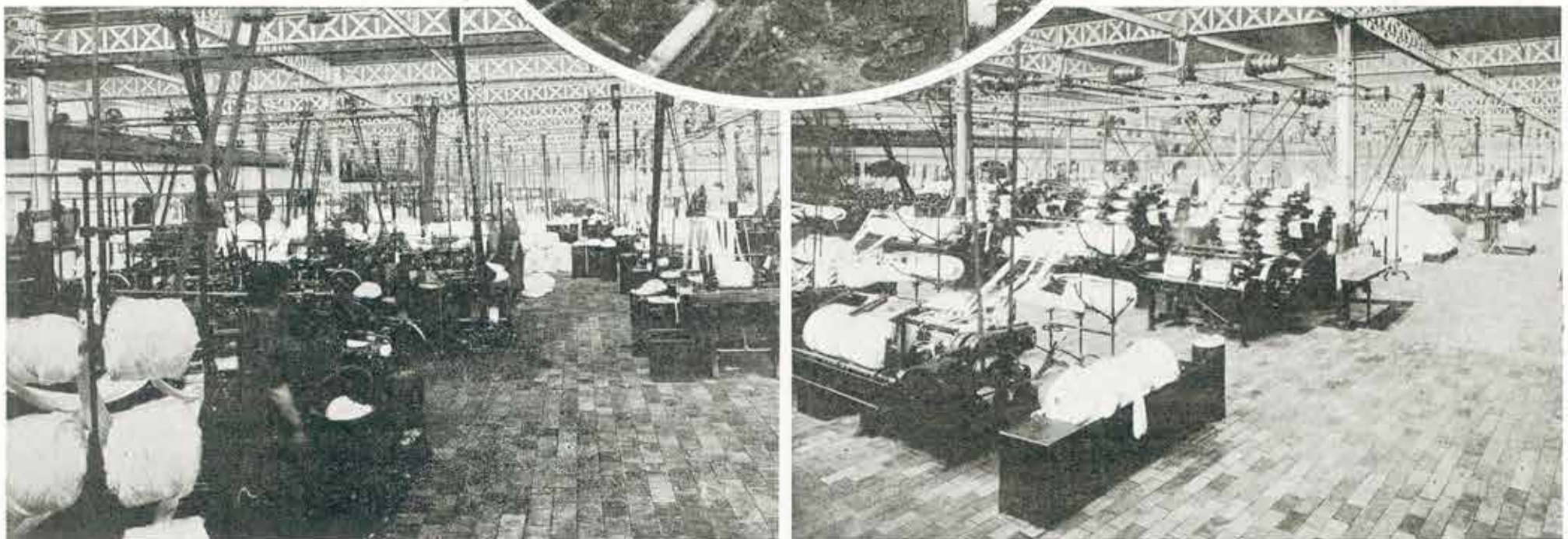
Institutions sociales. — La Société a toujours eu un très large programme social. Bien avant le vote de la loi des retraites ouvrières, elle assurait à ses anciens ouvriers une caisse de retraite. La Société paie par le Consortium de l'Industrie textile des sursalaires très importants à ses ouvriers chargés de famille; elle a fait construire en 1922 un groupe de maisons ouvrières



la S. A. de peignage.

avec jardins attenants; elle fournit à son personnel des terrains de sport, subventionne les Sociétés de mutualité, etc...

Expositions. — La Société a obtenu à toutes les expositions internationales les plus grandes récompenses, notamment aux expositions de Bruxelles 1897, Paris 1900, St-Louis 1904, Roubaix 1911.



Dans l'ovale: La salle des cardes à l'armistice. Au-dessous, de gauche à droite: Le peignage et l'atelier de tissage et finissage.

LA LAINIÈRE DE ROUBAIX



La cour de l'Usine où toutes les transmissions ont été déposées avant leur transport en Allemagne.

Vers 1852, dans la modeste ville de Roubaix, parmi les fabriques qui se pressaient autour de la vieille église Saint-Martin, le long de la Fosse-aux-Chênes, Amédée Prouvost et les frères Lefebvre-Ducatteau créaient un des premiers peignages mécaniques.

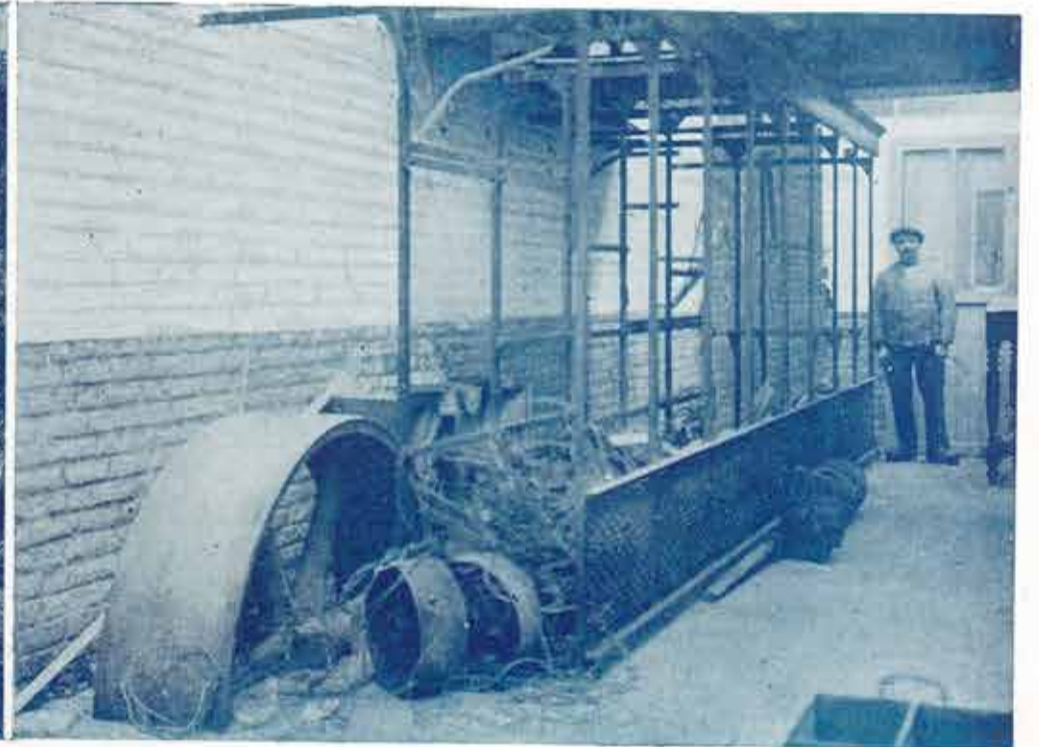
60 ans après, dans la grande cité devenue la métropole lainière de France, rue d'Oran, aux confins des quartiers neufs gagnés sur la campagne, en bordure d'une voie ferrée, leurs petits-fils fondaient « La Lainière de Roubaix », qui de suite se classait parmi les plus importantes filatures françaises de laine.

Dans des ateliers vastes et clairs, largement aérés, construits selon les dernières données de la technique industrielle, 1.500 ouvriers et ouvrières travaillent à la fabrication des fils de laine en tous genres.

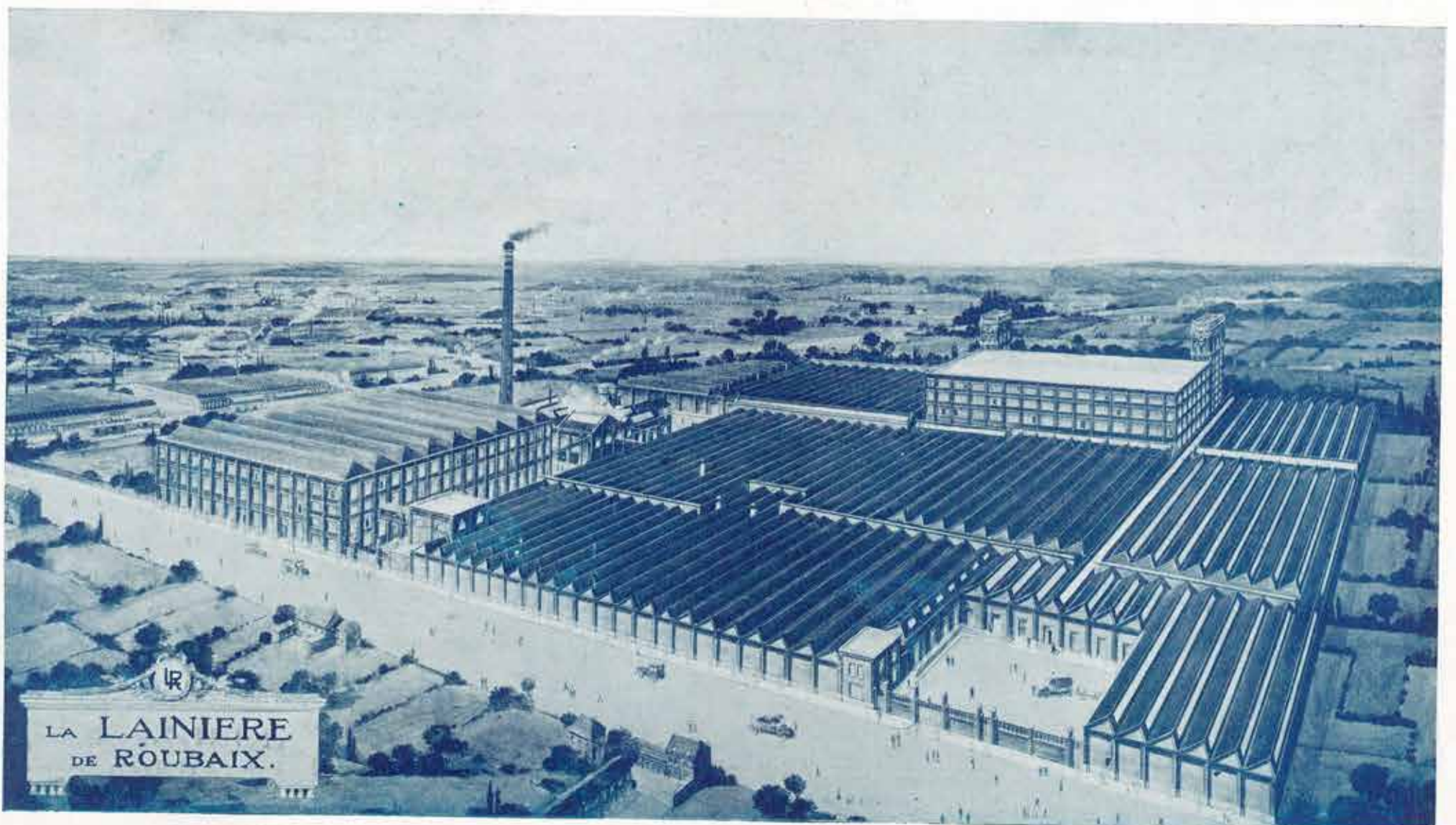
Depuis le bon gros fil ventru, de bonneterie, qu'on tricote encore à la main, jusqu'au fil le plus fin qui donne, uni aux grèges et organsins, toutes les variétés de tissus dont s'enorgueillit la haute mode parisienne, 55.000 kilogrammes de laine filée sortent chaque semaine des ateliers de « La



L'une des salles vidées de son matériel, les dernières caisses étant toutes prêtes pour emporter le peu de pièces restant encore.



Pour rendre impossible le fonctionnement de l'Usine complètement électrifiée, les Allemands avaient cassé tout l'appareillage du tableau de distribution.



Vue générale de la Lainière de Roubaix.

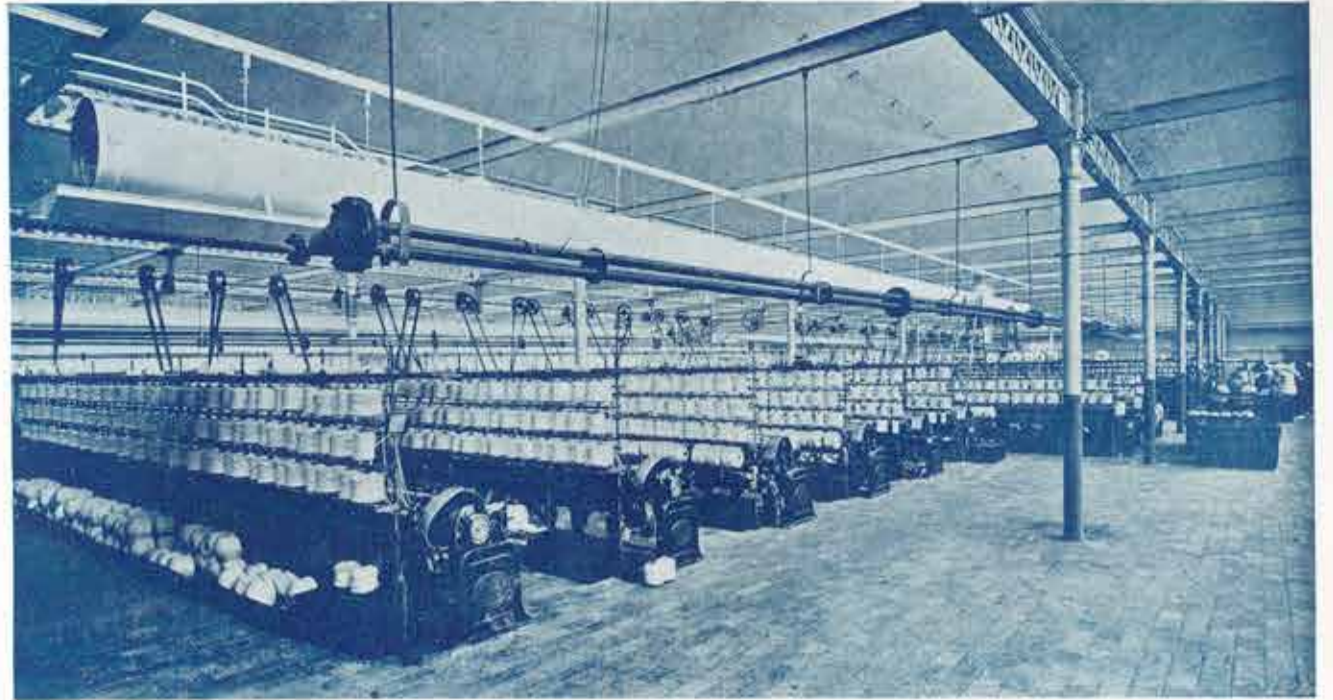
Lainière », sous la marque déjà célèbre des deux béliers aux cornes d'or.

La situation exceptionnelle de la fabrique, à cheval sur sa voie ferrée, l'agencement parfait de ses établissements devaient attirer l'attention des Allemands lors de l'occupation de Roubaix. Ils y installèrent aussitôt un entrepôt de triage et un magasin général, après avoir vidé « La Lainière » d'une grande partie de son matériel qu'ils expédièrent en Allemagne pour être réparti dans leurs filatures.

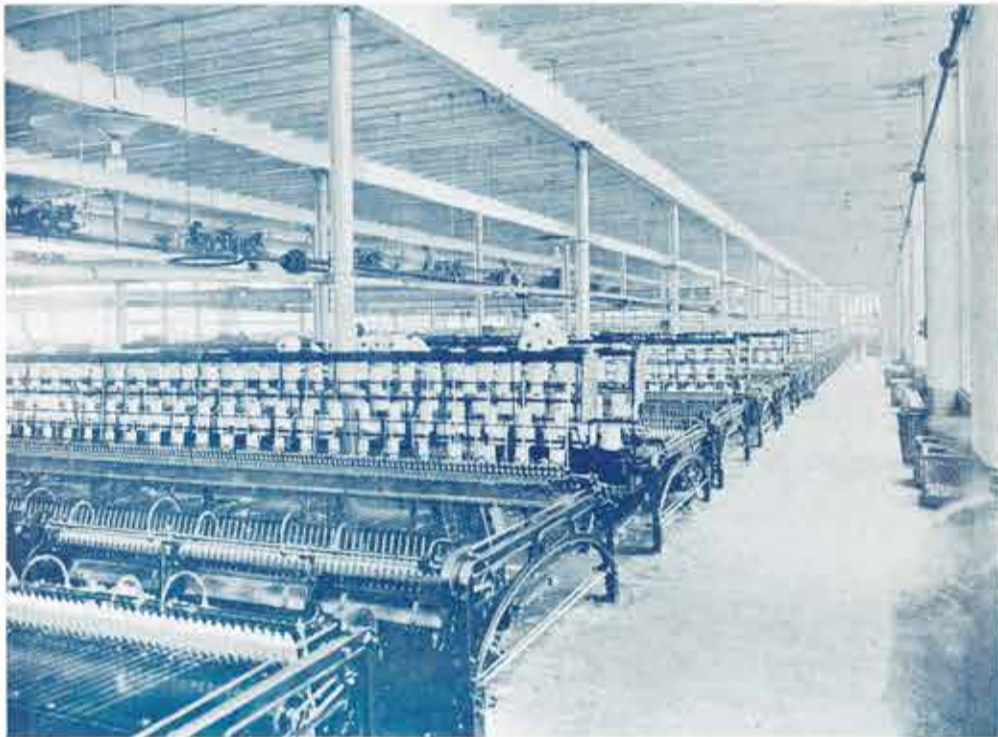
Dès la cessation des hostilités, ingénieurs et ouvriers entreprirent avec une fébrile énergie le relèvement des usines; une partie du matériel fut récupéré en Allemagne, une autre partie renouvelée.

Très préoccupée du bien-être et de l'hygiène de ses collaborateurs, la Société a édifié des maisons ouvrières, complétées par des organisations de cantines et de bains-douches à l'intérieur même de l'usine.

Et c'est dans d'excellentes conditions matérielles et morales que le personnel de « La Lainière de Roubaix », travaille pour le plus grand renom des cités sœurs Roubaix-Tourcoing, ces « villes de l'énergie et des aigres labeurs » chantées par Amédée Prouvost, dans son *Poème du Travail et du Rêve*.



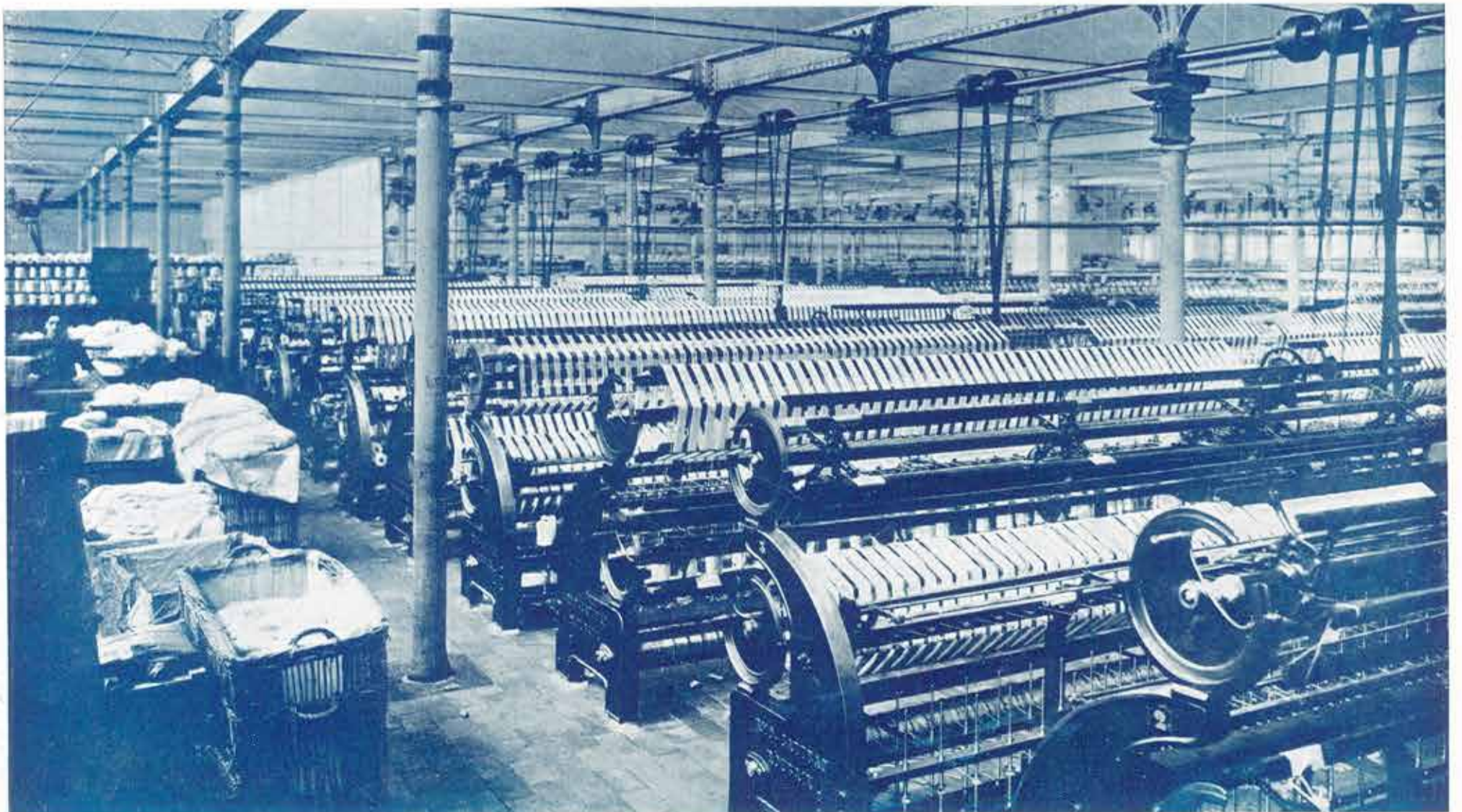
La préparation.



La plus grande salle de renvideurs.



Métiers continus à filer.



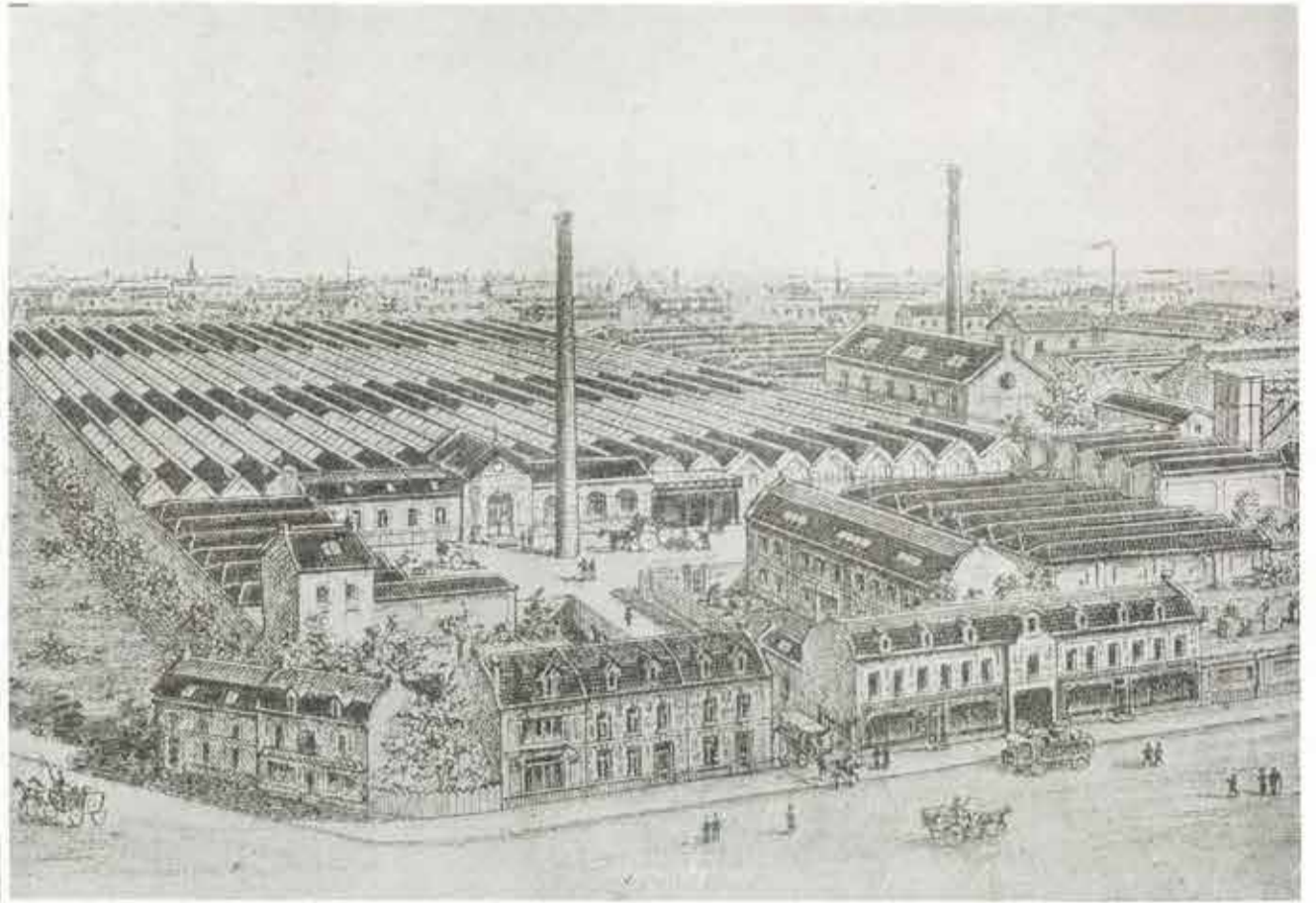
Le moulinage.

**SOCIÉTÉ ANONYME
DES USINES GLORIEUX ET DE PIERREPONT**

Cette Société a été constituée en 1921 par la fusion de deux des plus anciennes firmes



Entrée des Bureaux.

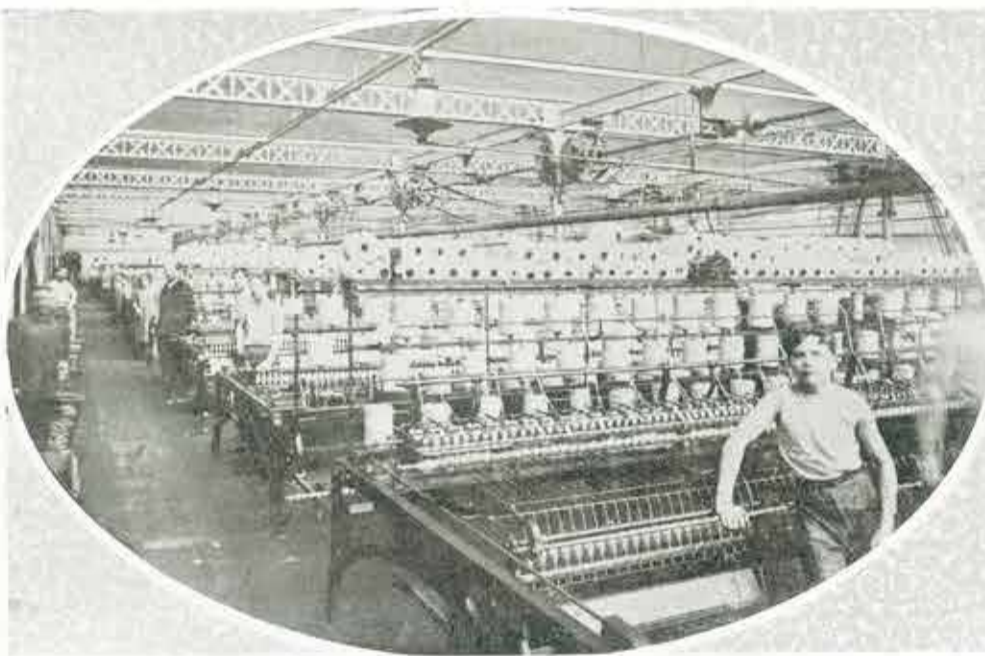


Vue d'ensemble de la Filature de la rue d'Alger à Roubaix.

du textile français : la maison L. Glorieux et fils, de Roubaix et la Société anonyme des usines de Pierrepont.

La Société en nom collectif L. Glorieux et fils (1890) a été fondée en 1810 par Glorieux Cateaux ; la Société anonyme des usines de Pierrepont avait pris en 1902, la suite des affaires de la Société en nom collectif Ceillieres

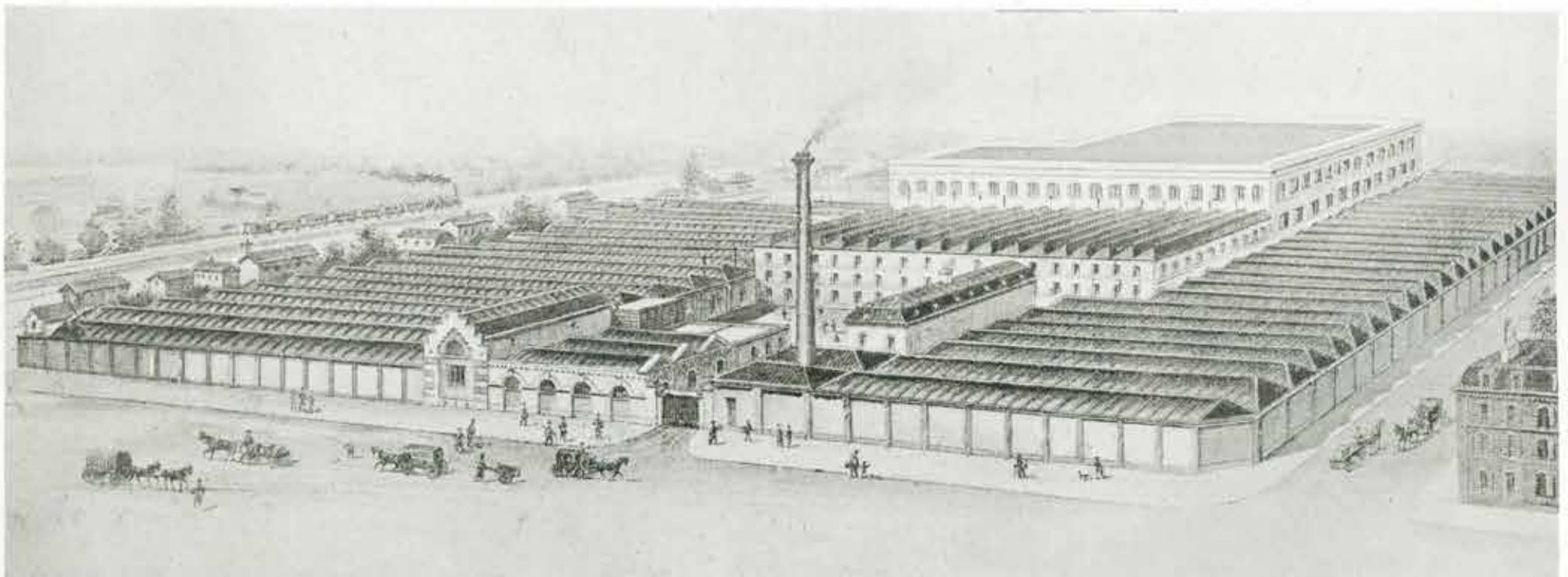
et Demachy qui exploitait depuis 1763 les usines de Pierrepont. Pendant l'invasion, les usines du Favreuil à Roubaix ont subi des dégâts importants susceptibles d'entraver la production ; toutes les marchandises ont naturellement étéquisitionnées ; les références qui constituaient des collections séculaires d'une grande valeur ont été pillées et dispersées.



Un atelier de filature de laine peignée à l'usine de la rue d'Alger.



Un atelier de tissage de peigné à l'usine du Favreuil.



Vue d'ensemble du tissage du Favreuil.

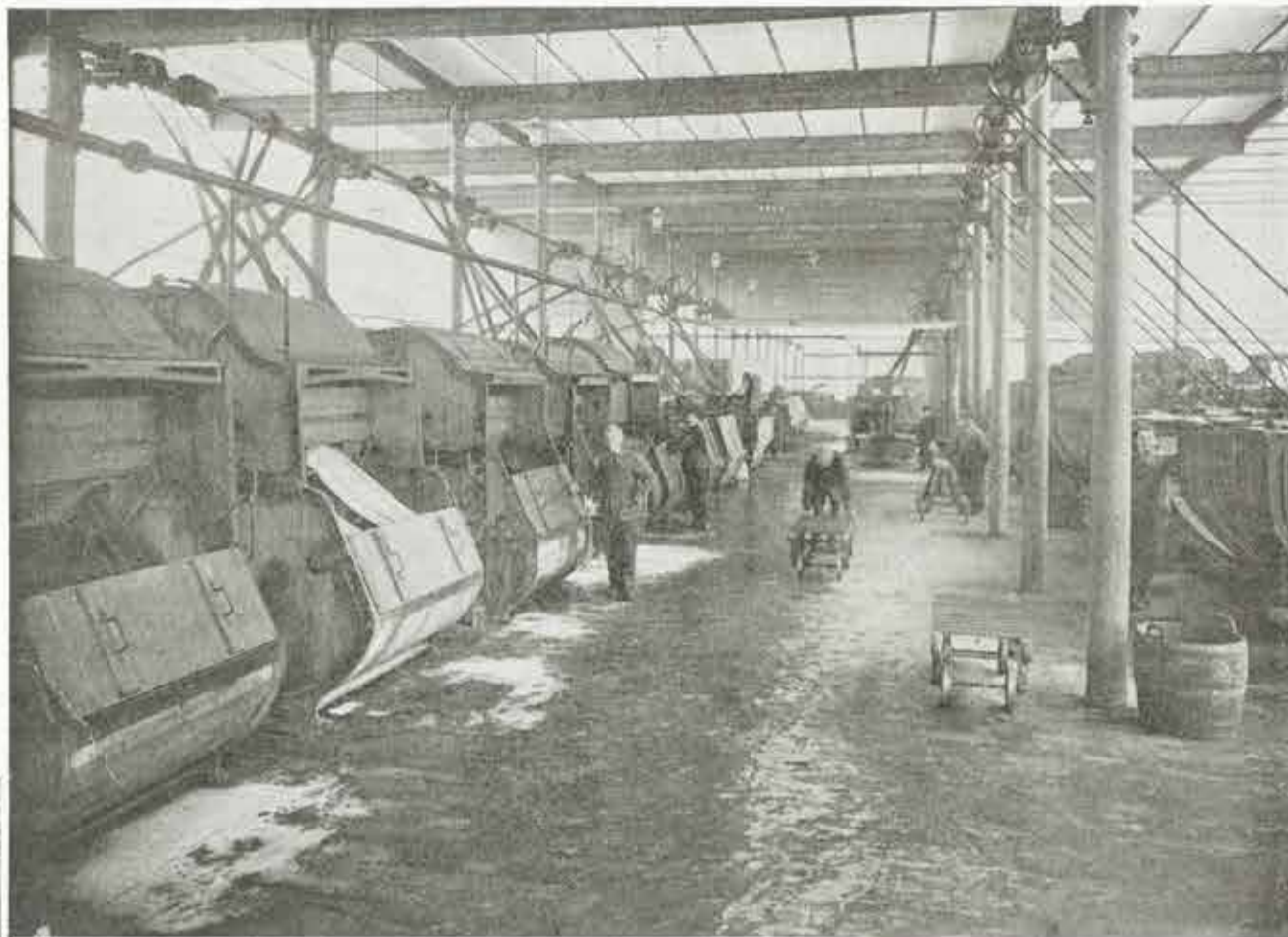
Les usines de Pierrepont avaient été complètement détruites ; au moment de la guerre, elles fabriquaient des draps et des couvertures pour l'armée ; leur possibilité de production était supérieure à un million de mètres par an, entièrement fabriqués dans les usines sans avoir recours à d'autres industriels, le matériel permettant d'acheter la laine en brut et de la livrer en draps.

Le 26 août 1914, au cours d'un engagement qui a conservé le nom de bataille de Pierrepont et durant lequel fut tué à Gorey le fils du maréchal Foch, une grande partie des bâtiments fut détruite. Pendant l'occupation toutes les matières furent enlevées ; les machines furent démolies à coups de marteau et plus de cinq millions de tonnes de fonte ont été expédiées en Allemagne.

Grâce à un travail énergique, les usines de Roubaix reprenaient la fabrication en mai 1919 et celles de Pierrepont en 1920.

Actuellement la S. A. U. G. E. P. exploite en pleine activité une filature et un tissage de peignés à Roubaix, un lavage de laines, une teinture en bourre, une filature et un tissage de cardés, des teintures et apprêts à Pierrepont. Ces usines couvrent une superficie bâtie de plus de 60.000 mètres carrés et occupent près de 2.000 ouvriers et ouvrières.

La Société a des moyens de production extrêmement développés et elle est à peu près la seule sus-



Usine de Pierrepont, ateliers d'apprêts.



Usine de Pierrepont. — La filature de cardé.

ceptible de fabriquer les genres multiples intéressant à la fois le peigné et le cardé.

Cette production est répartie en plusieurs rayons autonomes qui font chacun un chiffre d'affaires très important.

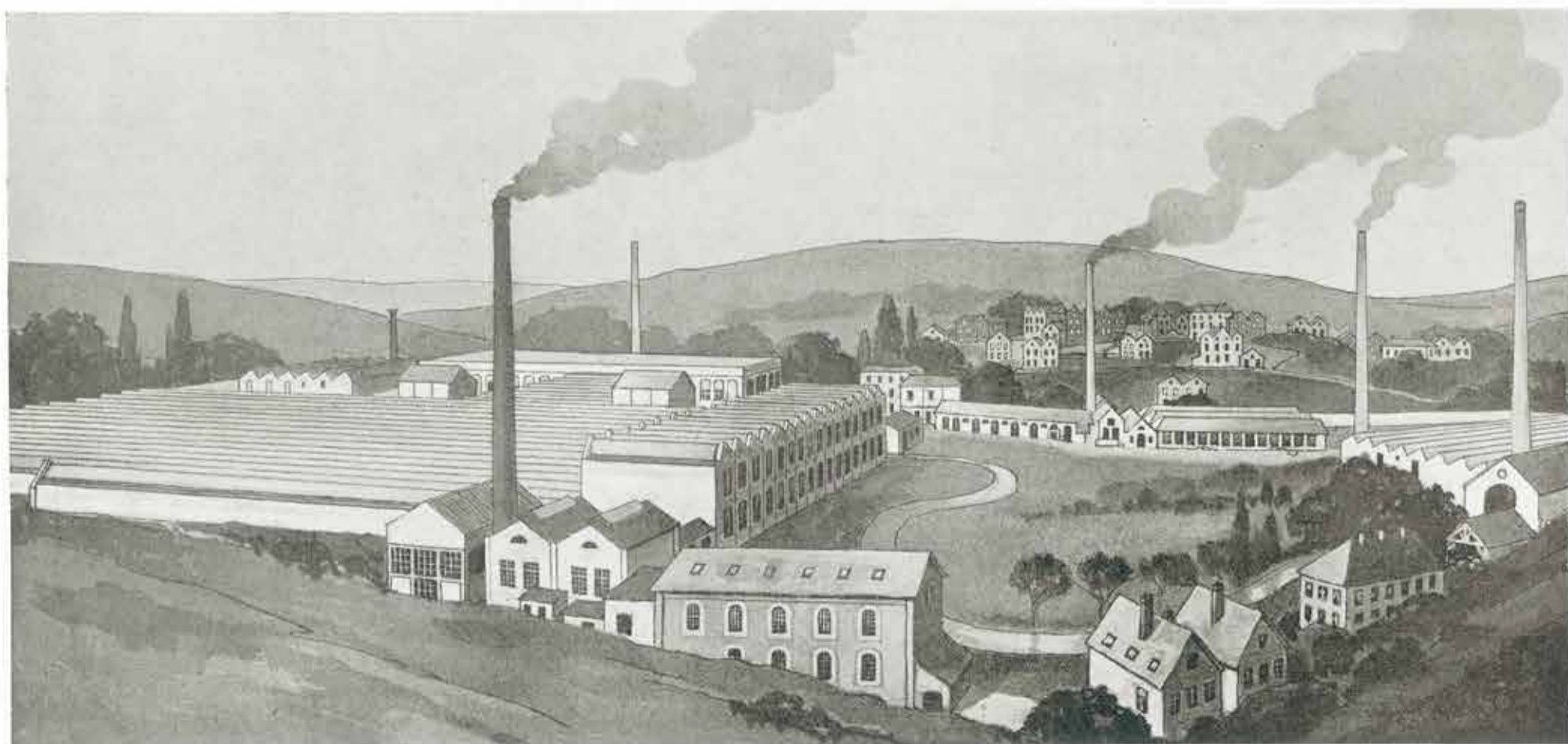
Rayon robe : Serges, gabardines, satins de laine — nouveautés laine, coton pour l'exportation — velours de laine, amazones, satins cardés.

Rayon draperie : Serges et fantaisie pure laine — fantaisie laine et coton pour confectionneurs — doubles — pardessus.

Rayon de draps pour administrations, Draps militaires — draps pour livrées et uniformes — molletons — draps pour chemin de fer et automobiles — couvertures.

Rayon filé : Fils simples et retors, écrus et couleur pour bonneterie et fabrique.

La Société anonyme des Usines Glorieux et de Pierrepont est gérée par MM. Ach. Glorieux Toulemonde, Louis Glorieux, Wibaux, Maurice Glorieux, Lefebvre, administrateurs délégués. Le Conseil d'administration est présidé par M. Jules Lorthois et comprend avec les administrateurs délégués, MM. Pierre Flipo, Albert Glorieux, Desurmont, Firmin Lestienne et Louis Lorthois-Herbaut, président de la Chambre de Commerce de Tourcoing.



Vue d'ensemble des usines de Pierrepont.

**SOCIÉTÉ ANONYME DES ÉTABLISSEMENTS
HANNART FRÈRES
& MOTTE & MARQUETTE RÉUNIS**

au capital de 16.200.000 francs.

L'origine de cette maison remonte à 1819. Le modeste atelier d'apprêt créé alors par M. Simon Hannart, adoptant les progrès successifs de fabrication, devait aboutir en 1914 à l'immense usine

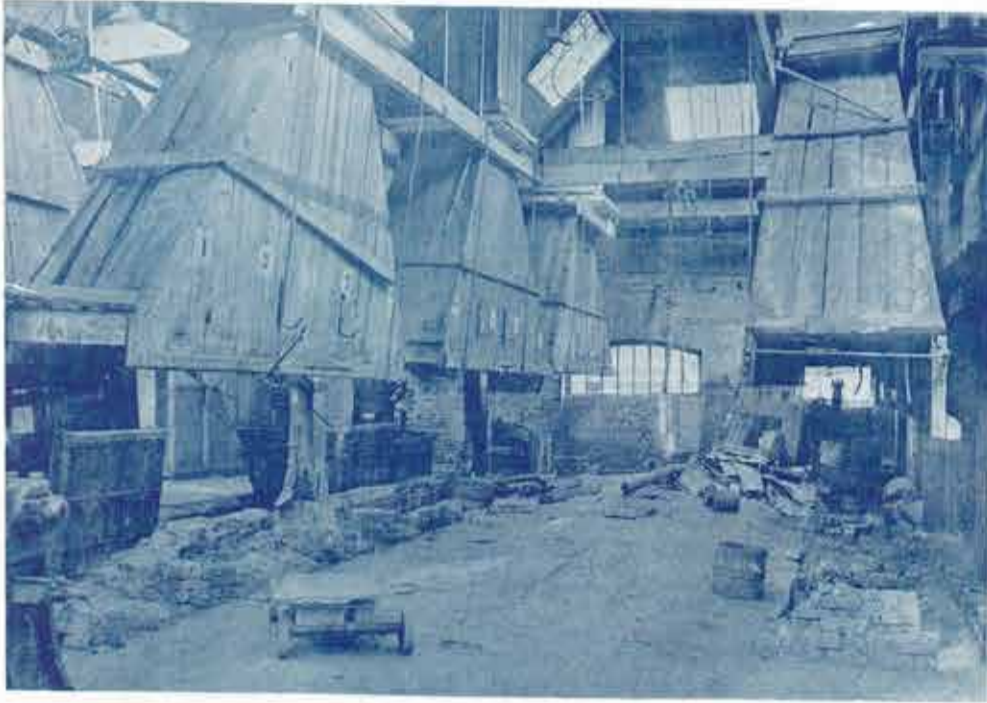
de teinture de Wasquehal et aux trois usines d'apprêt de Roubaix, dirigées par MM. Hannart frères.

Parallèlement M. Alfred Motte fondait à Roubaix, en 1873, un établissement de teinturerie et d'apprêt, qui, par l'absorption d'autres maisons similaires, grandissait aussi de son côté et devint en 1912 la firme Motte et Marquette.

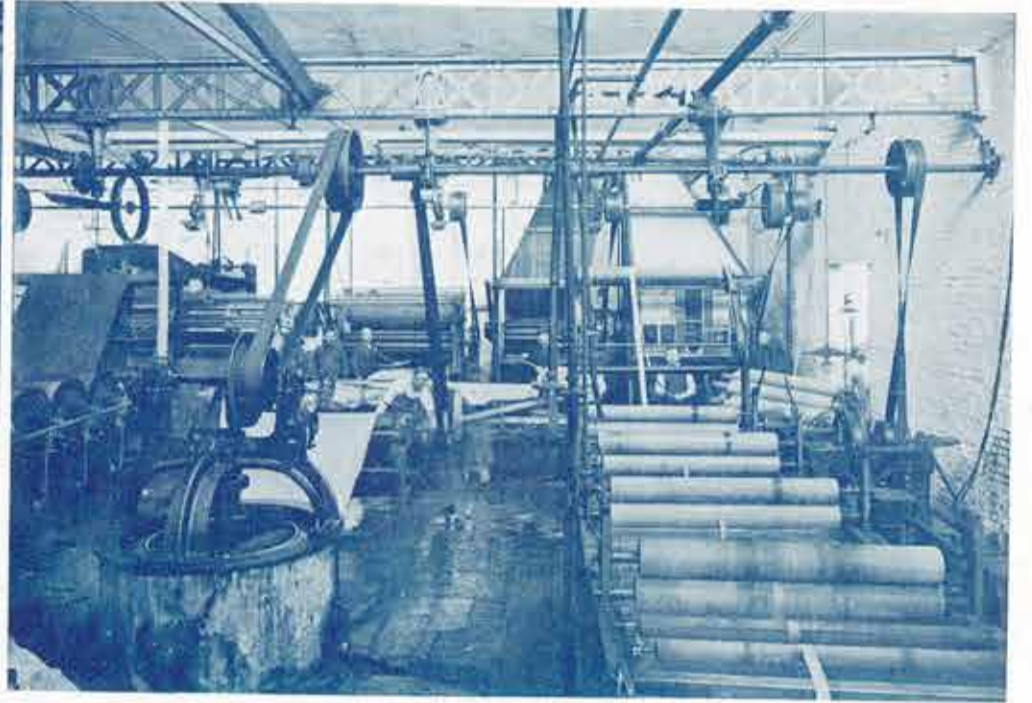
L'occupation allemande vida ces ateliers, par les procédés déjà tant de fois décrits, réquisitions et sabotage firent leur œuvre de fond en comble. Mais, par une ironie singulière, la destruction rêvée par l'ennemi se transforme en redoublement de puissance. Les deux firmes ayant mis en commun

leurs efforts pour le travail de reconstitution fusionnèrent définitivement. Hannart frères, Motte et Marquette ne firent plus qu'un, à partir de 1919, marquant glorieusement le centenaire de l'atelier d'apprêt de M. Simon Hannart.

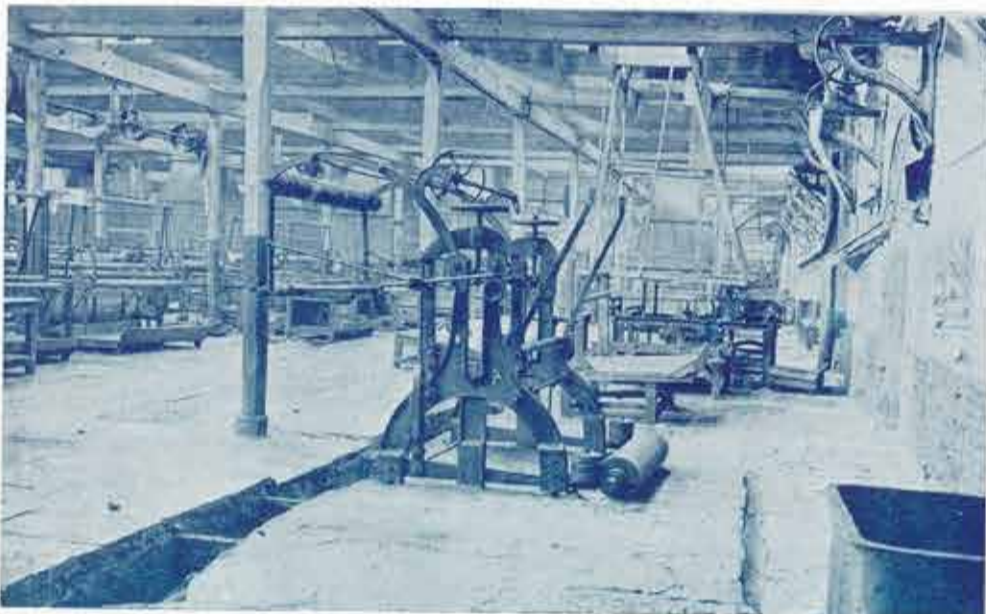
Peu de lecteurs se rendent compte de la complication de l'apprêt et de la teinture ; lorsque la filature et le tissage ont terminé leur œuvre, impérieuse et mécanique, il reste à donner au tissu l'apparence extérieure que réclament la mode, le goût de l'acheteur : c'est le canevas sur lequel va broder l'artiste. Mais il va falloir que le chimiste lui vienne en aide, car les produits colorants, dans leurs



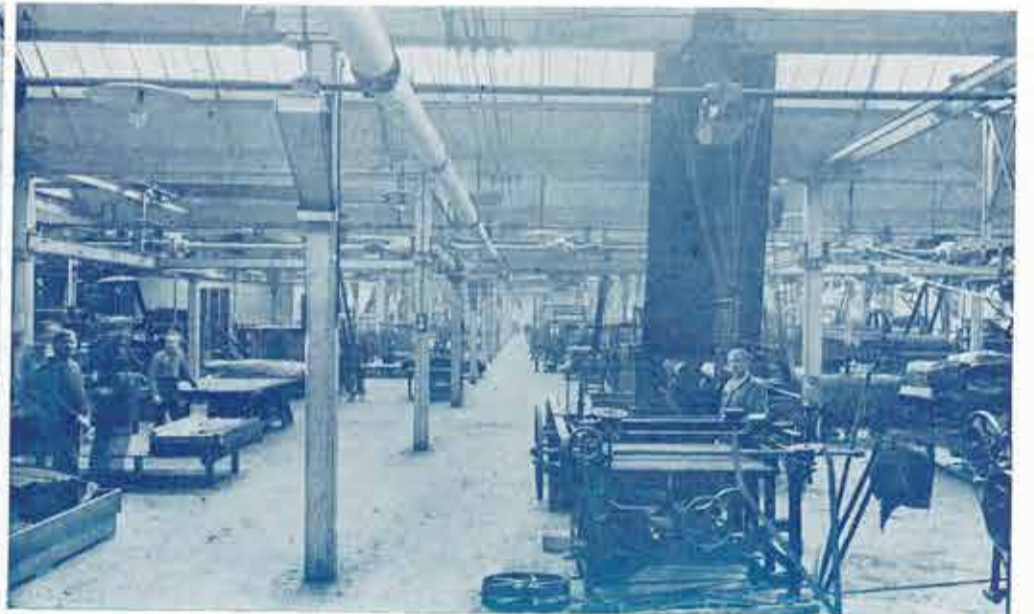
Une salle de teinture en 1918.



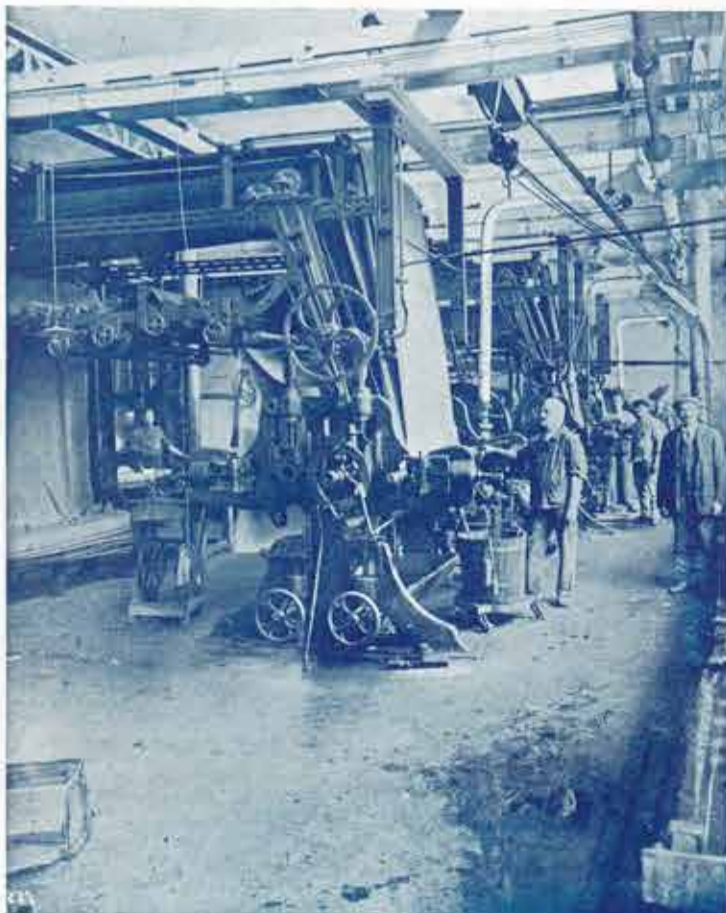
La même actuellement.



Ce qui restait des appareils d'apprêts en 1918.



La grande salle des apprêts remise en activité.

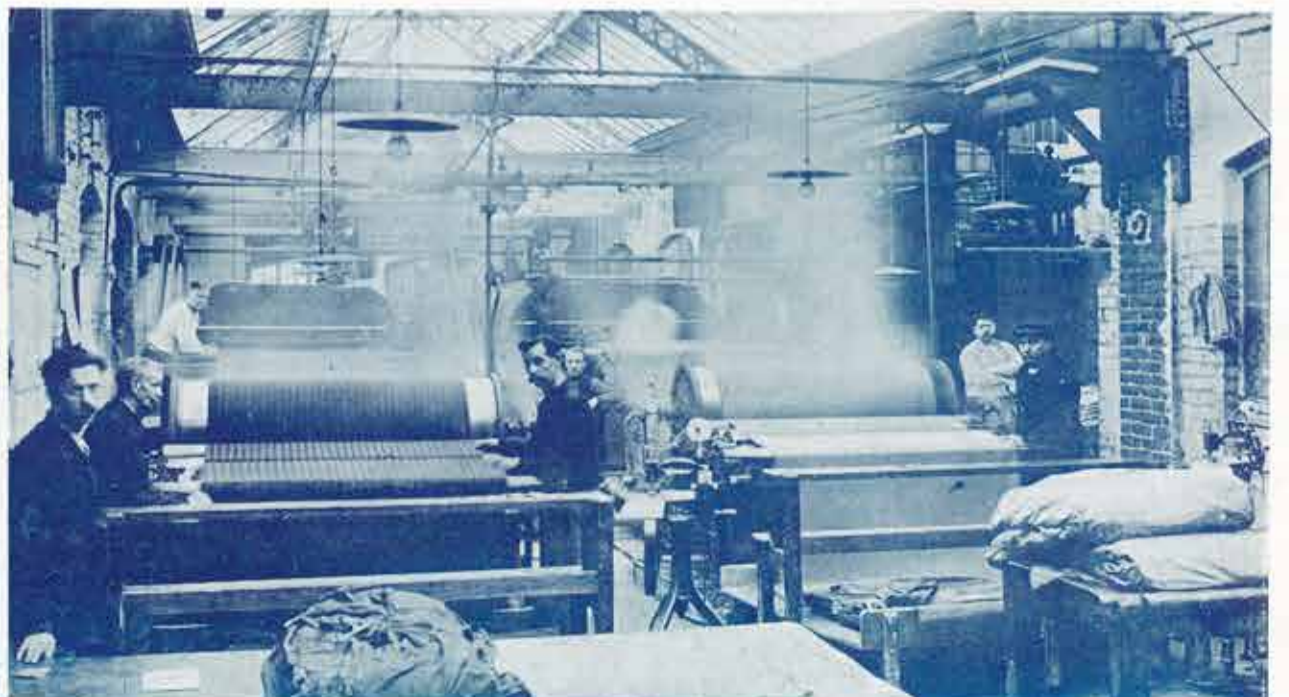


Un groupe de 3 machines à imprimer les tissus.

multiples combinaisons, ménagent souvent des surprises. D'où la nécessité de laboratoires dirigés par des praticiens éclairés, avec un appareil scientifique.

Il se produit en pareille matière des réactions imprévues qui déroutent toutes les pré-

visions ; l'air, la lumière, peuvent détruire toutes les combinaisons de coloris savamment étudiées. Nos chimistes sont des maîtres, dont ceux d'Outre-Rhin, si réputés, ne sont que les copistes ; mais les nuances de la palette n'ont pas livré tous leurs secrets aux creusets de



Le passage à la rame.

leurs expériences. Les variations de la mode, les exigences saisonnières obligent le manufacturier à trouver sous la main la machine appropriée, sans délai, les commandes n'attendent point. La Société a donc été amenée à construire des ateliers spéciaux pour l'outillage, outillage qui se modifie tous les jours au gré d'un désir ou à l'attrait d'un perfectionnement entrevu. Aucune fantaisie du client ne doit la prendre au dépourvu. Or, les Etablissements Hannart frères, Motte et Marquette traitent en moyenne deux mille pièces de tissus de toute catégorie par jour, soit six cent mille

par an ! Ce ne sera pas la faute de l'Industrie roubaisienne si madame se plaint parfois qu'elle « n'a rien à se mettre ».

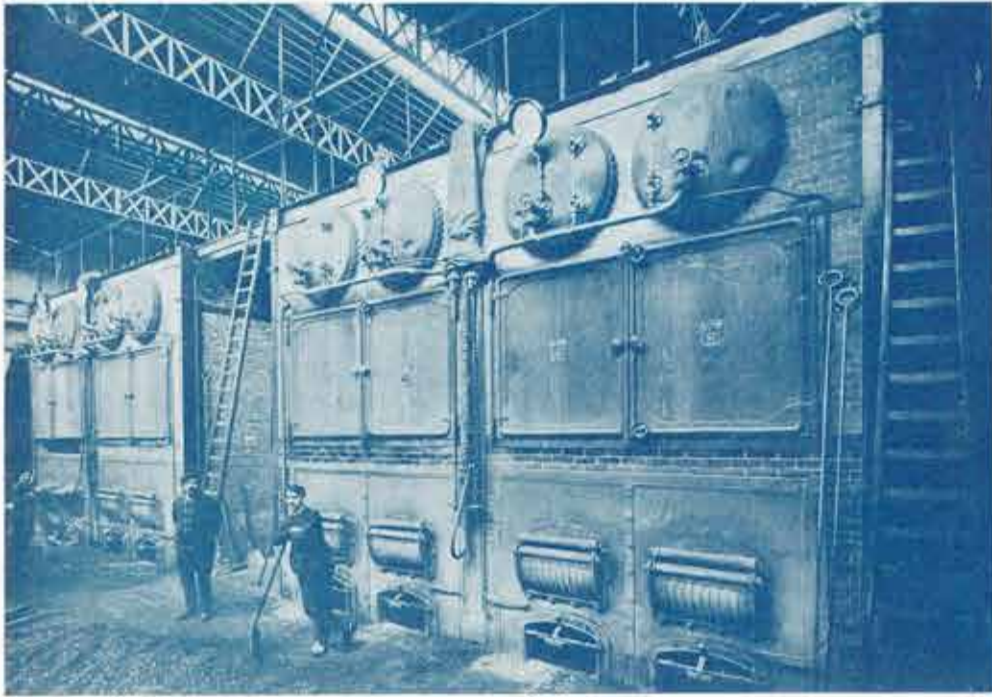
En dehors des genres classiques, ces tissus comportent les draps de fantaisie, dits d'Elbeuf, dont les marques « Bohême », « taupeline », « drap cuir » sont très haut cotées ; des moires, que n'altèrent ni l'eau ni le fer, et ces tissus nouvellement créés, que recherchent nos élégantes, les Jacquards ciselés, la « peau d'ours », le « velours brillant », le velours de laine à incrustations. Ce sont autant de merveilles d'ingéniosité dont la

réussite demande une étude des plus complexes,

Il n'y a pas de jour qu'un rayon nouveau d'impression, précédant ou suivant le gout du moment, n' imagine quelque combinaison inattendue et originale, allant des tissus les plus transparents jusqu'aux manteaux à l'épaisse draperie.

Le traitement des flanelles a fait l'objet d'études très approfondies qui permettent d'offrir un nouveau débouché à l'activité roubaisienne.

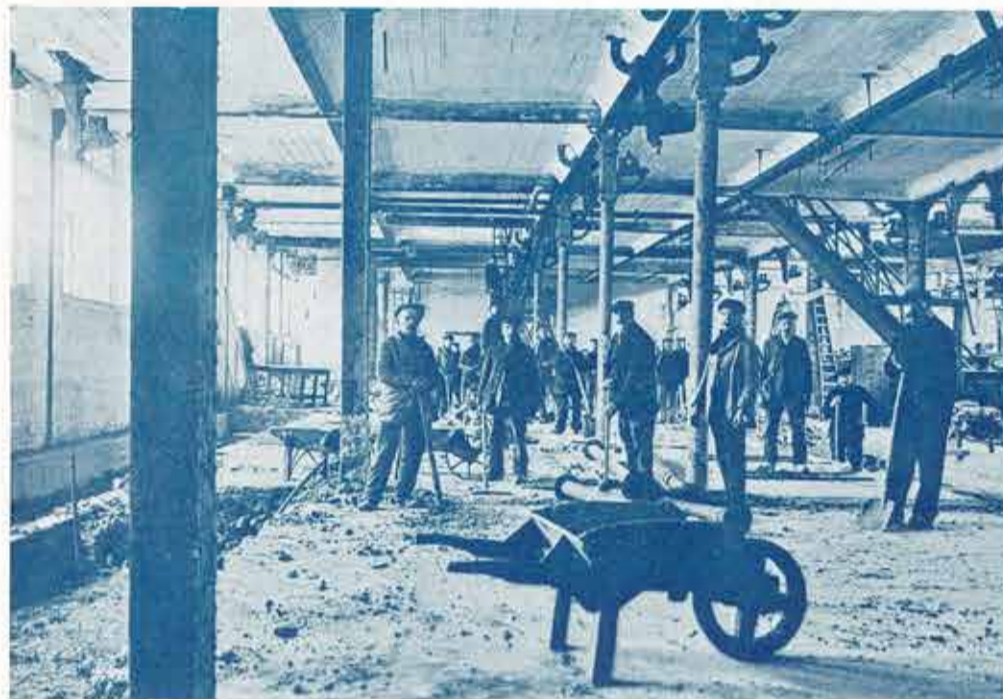
Deux mille ouvriers et contremaîtres sont occupés



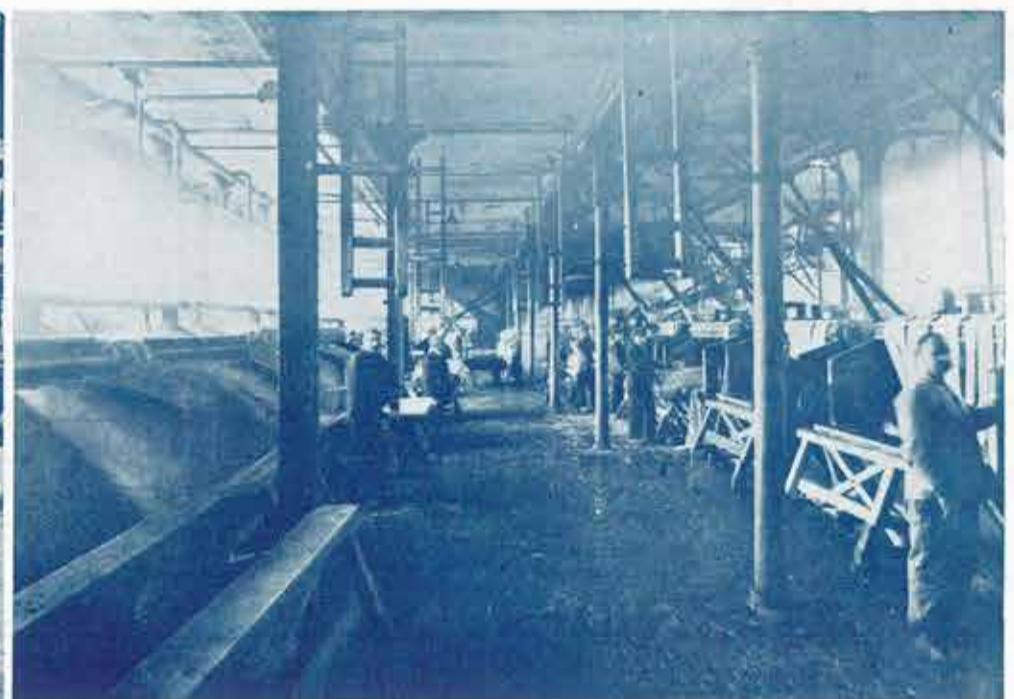
Une des trois batteries de générateurs à Roubaix.



Un des laboratoires de recherches et d'analyses à Roubaix.



L'enlèvement des débris de machines de l'usine de Wasquehal.



Un aspect de l'atelier de teinture reconstitué à Wasquehal.



Wasquehal. — Une nouvelle rangée de bacs à teindre.

dans les 70.000 mètres carrés couverts par l'ensemble des usines de la Société, tant à Roubaix qu'à Wasquehal.

Il ne faut pas moins de quatre cents tonnes de houille par jour — un train de quarante wagons — pour alimenter les huit machines, d'un total de 3.200 chevaux et 52 générateurs présentant une surface de chauffe de 10.400 mètres carrés.

La teinture demande de grosses quantités d'eau, dont la qualité est indispensable à la bonne réussite: cinq puits débitent un cube de 800 mètres à l'heure, extraits de couches souterraines profondes.

Et tout cela au service des fantaisies de la mode, tyrannie à laquelle de telles maisons ne doivent pas et ne peuvent pas se soustraire, puisqu'elles donnent le ton à l'Etranger et alimentent une grosse part de nos exportations. Lorsque dernièrement, les magasins de Berlin décidèrent, par ordre, de boycotter les produits français, à la suite de l'occupation de la Rhur, exception fut faite pour tout ce qui a trait à la mode, sans quoi les plus brillantes vitrines auraient paru misérables. Quelle que soit l'opinion qu'on ait du bon goût de certains, il n'en est pas moins vrai que cet hommage involontaire rendu à notre industrie flatte agréablement notre orgueil. Une bonne part en revient à des firmes comme celle dont nous venons de faire la courte monographie. Les efforts réunis ne pourront que fortifier une réputation déjà solidement établie et qui, depuis tant d'années, a franchi les frontières

G. MASUREL-LECLERCQ ET FILS

LAINAGES. DRAPERIES

19, rue du Grand-Chemin, à Roubaix.

La Maison fut fondée en 1900 par M. Masurel-Leclercq, qui avait été auparavant pendant vingt ans l'un des associés de la maison Leclercq-Dupire. Elle possédait alors un tissage au Cateau (Cambésis) et reprit le tissage Cordonnier et Screpel. Ces deux Établissements étant alors uniquement affectés au tissage de la robe, l'affaire prit de suite une grande extension et son chiffre d'affaires qui était de 4 millions en 1901 passait à 9 millions en 1914.

A la fabrication de la robe furent ajoutées successivement celles de « Orléans » et « Pachas » pour doublures de robe, des béatrix et satins de Chine pour doublures homme, de la draperie homme et enfin des articles mérinos coton, jusqu'alors spécialité des Vosges.

Au point de vue industriel, le tissage Cordonnier fut transféré dans l'ancien Établissement Prouvost-Screpel acheté en octobre 1908 et affecté en parties à la fabrication de la draperie



homme. Le tissage renfermait 150 métiers de robe et 150 en draperie.

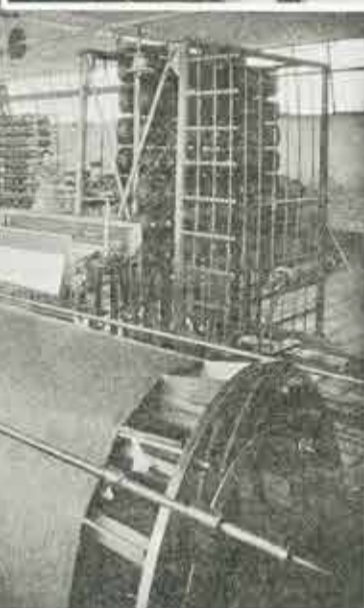
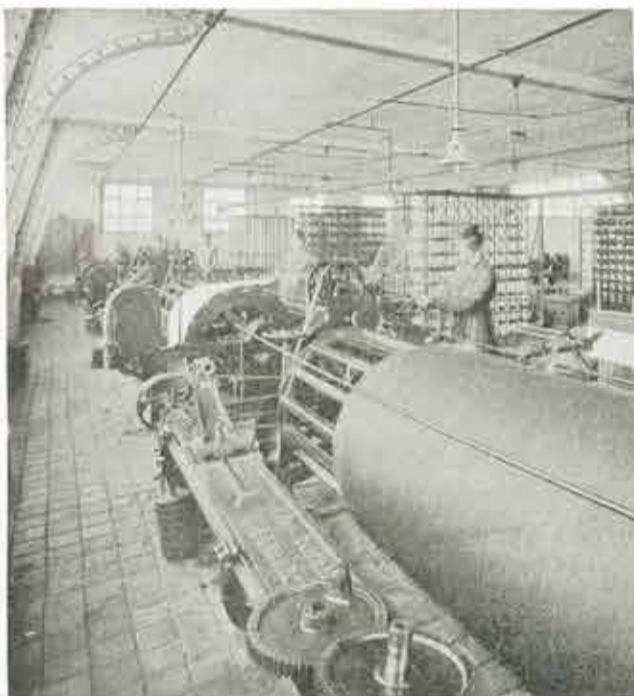
En 1906, le tissage du Cateau ayant été incendié, un tissage moderne comprenant 300 métiers Hattersley neufs fut installé à Tourcoing, à côté de la filature de laines, qui elle-même avait été achetée en mars 1906 et comprenait 16.000 broches de renvideurs, 4.000 de continus et 3.000 de continus à retordre.

Enfin en 1907 fut créé le tissage de Baisieux comprenant 250 métiers automatiques et affecté spécialement au tissage des satins mérinos coton.

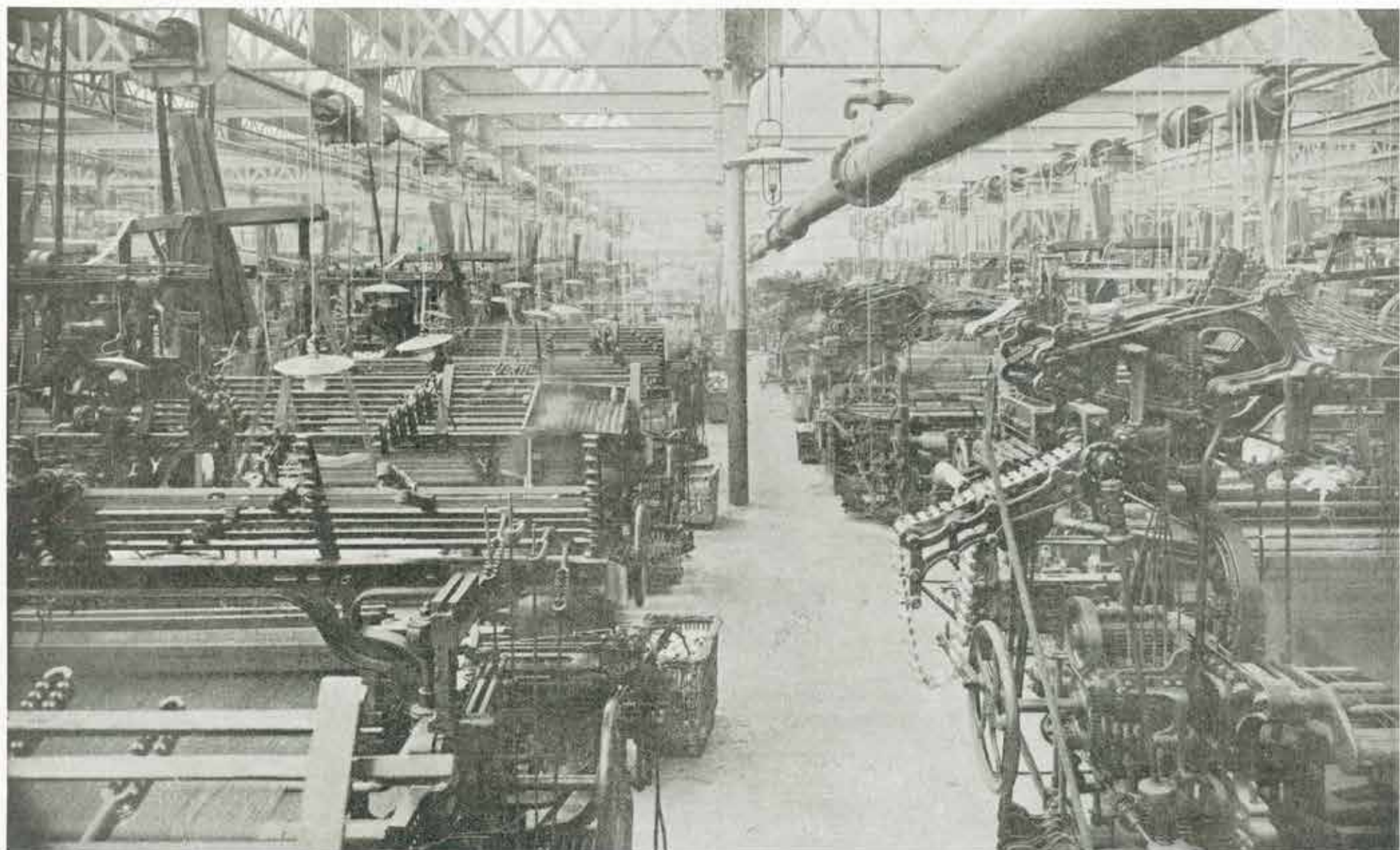
Les Établissements furent occupés pendant toute la guerre par les Allemands et souffrirent beaucoup. A Baisieux, notamment, tout le matériel fut cassé et le tissage reçut une vingtaine d'obus lors de la retraite des boches en 1918.

Dans les autres Établissements tout le cuivre fut enlevé des coussinets, des transmissions; les installations électriques enlevées et beaucoup de pièces et de métiers cassés.

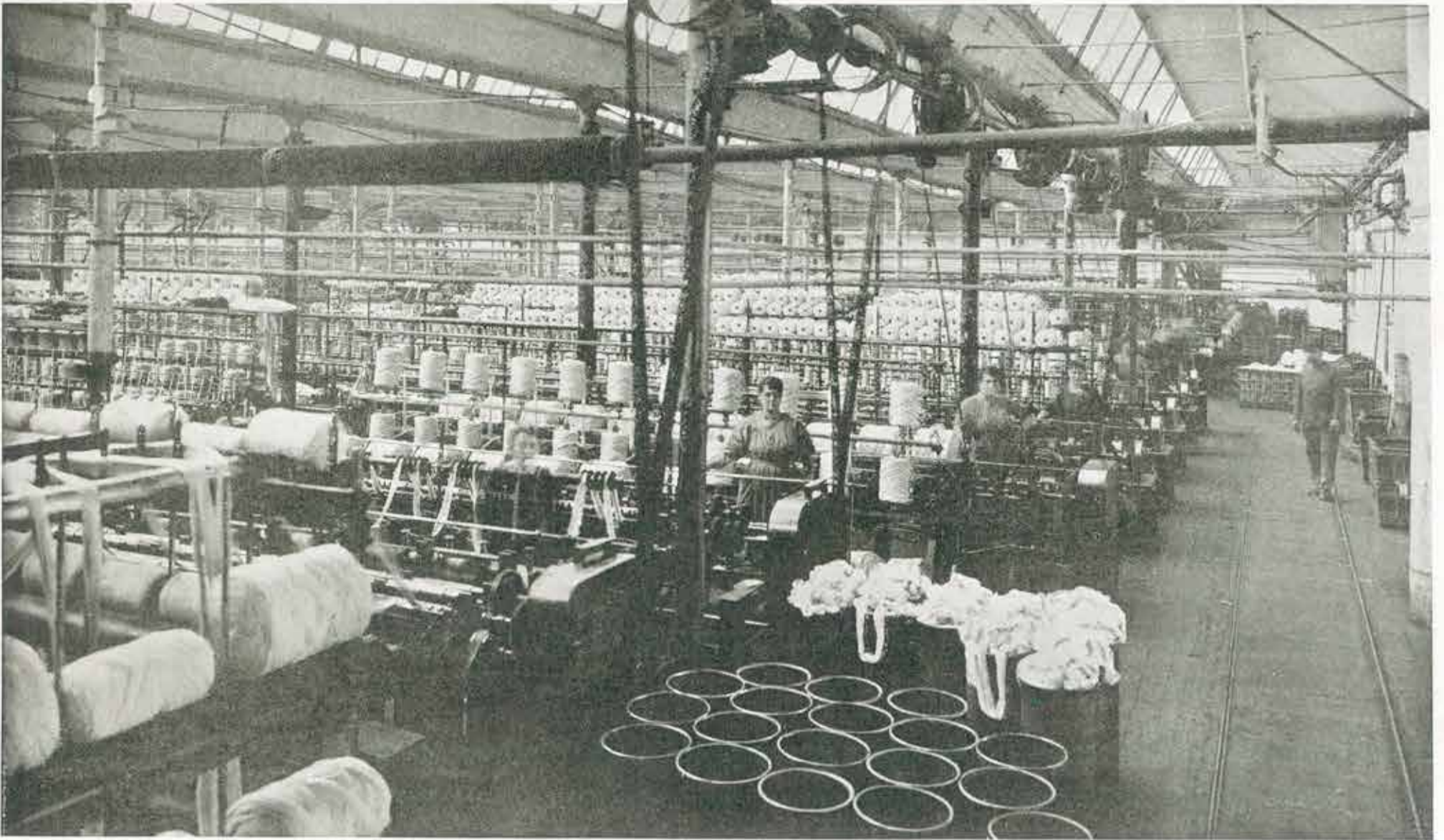
Tous les tissus fils peignés furent naturellement réquisitionnés, les dommages très importants s'élevaient à environ 1.500.000 pour le matériel et 5 millions pour les marchandises, valeur 1914.



A gauche : l'ourdissage. — En haut : le bobinage. — A droite : l'encollage.



La salle de tissage de draperie.



La préparation de filature.

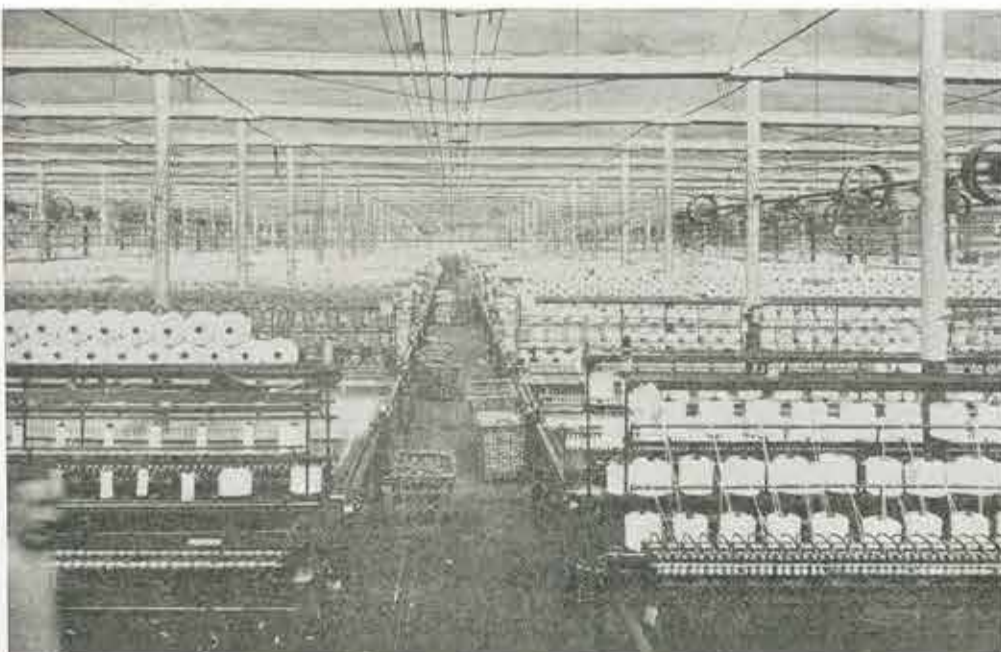


Atelier de piqûrage.

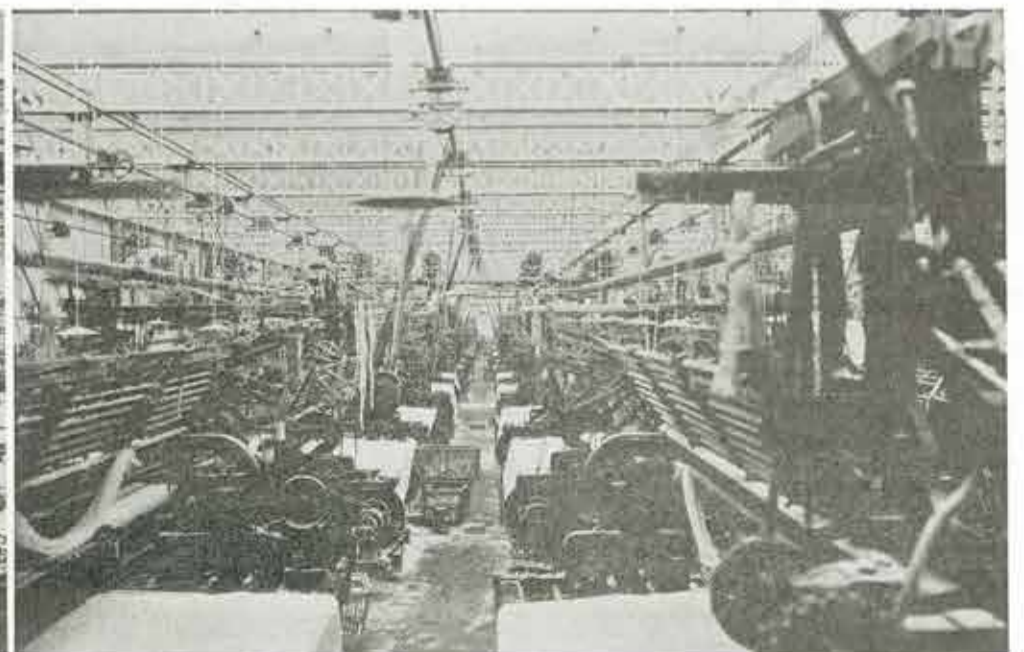
Grâce aux efforts fournis par le personnel, grâce aussi à l'aide précieuse fournie par les services de la Reconstitution qui, dès le début de 1919 s'organisèrent pour fournir aux industriels tous les secours financiers et matériels dont ils avaient besoin, les usines furent promptement remises en état. En octobre 1919, 150 métiers tournaient déjà à Roubaix, et en mars 1920, tout tournait au complet à Roubaix et à Tourcoing. Baisieux, par suite des dommages importants subis et de la difficulté de se procurer le matériel de métiers automatiques, ne fut mis en route qu'en juillet 1921, le tissage bat également au complet maintenant.

En 1921, la filature fut portée à 25.000 broches de renvideurs, 3.000 broches de continus et 3.000 broches à retordre et un assortiment moderne de Grun fut ajouté.

Le chiffre d'affaires actuel dépasse 40 millions.



Les métiers renvideurs.



Salle de tissage pour robes.

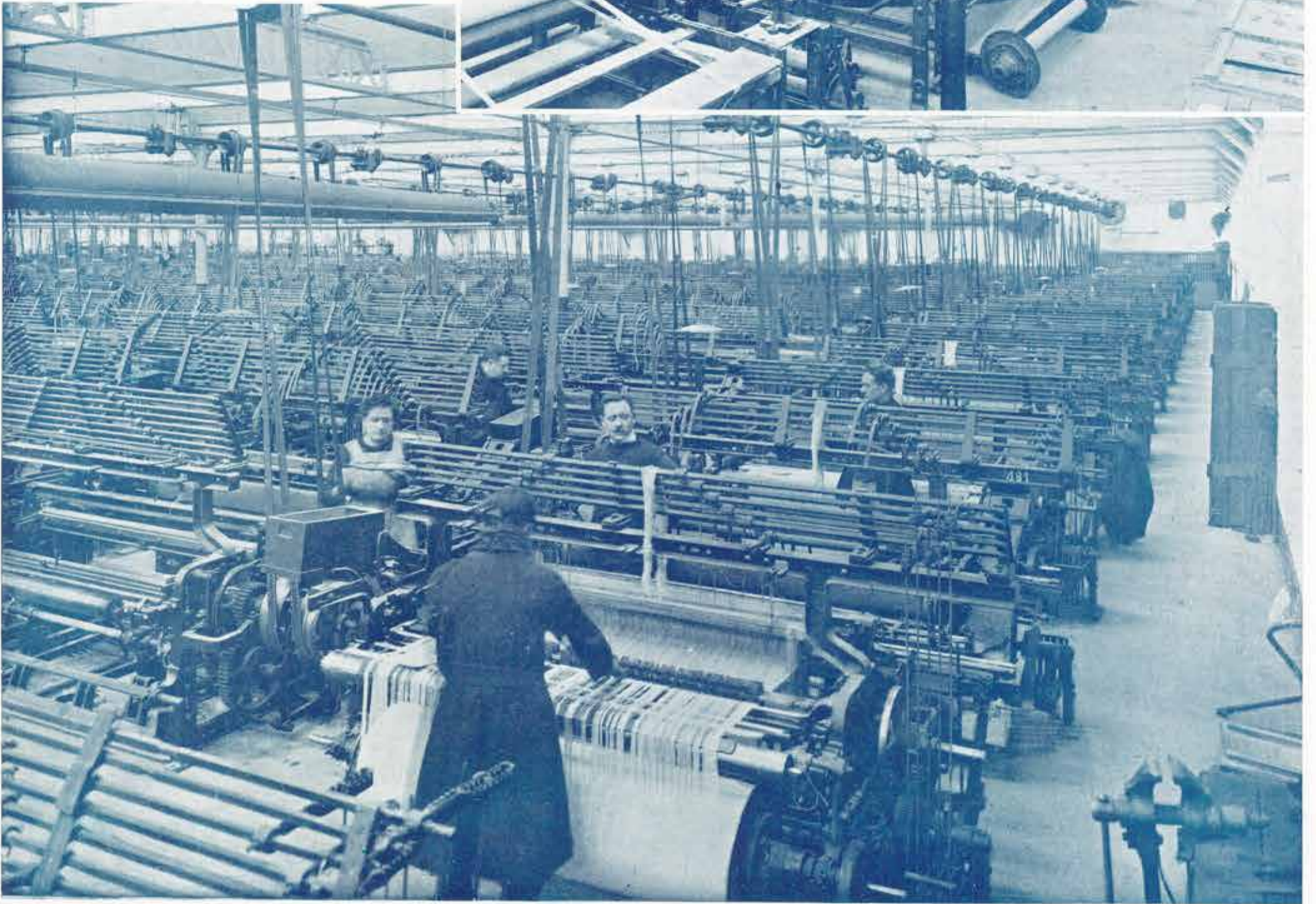
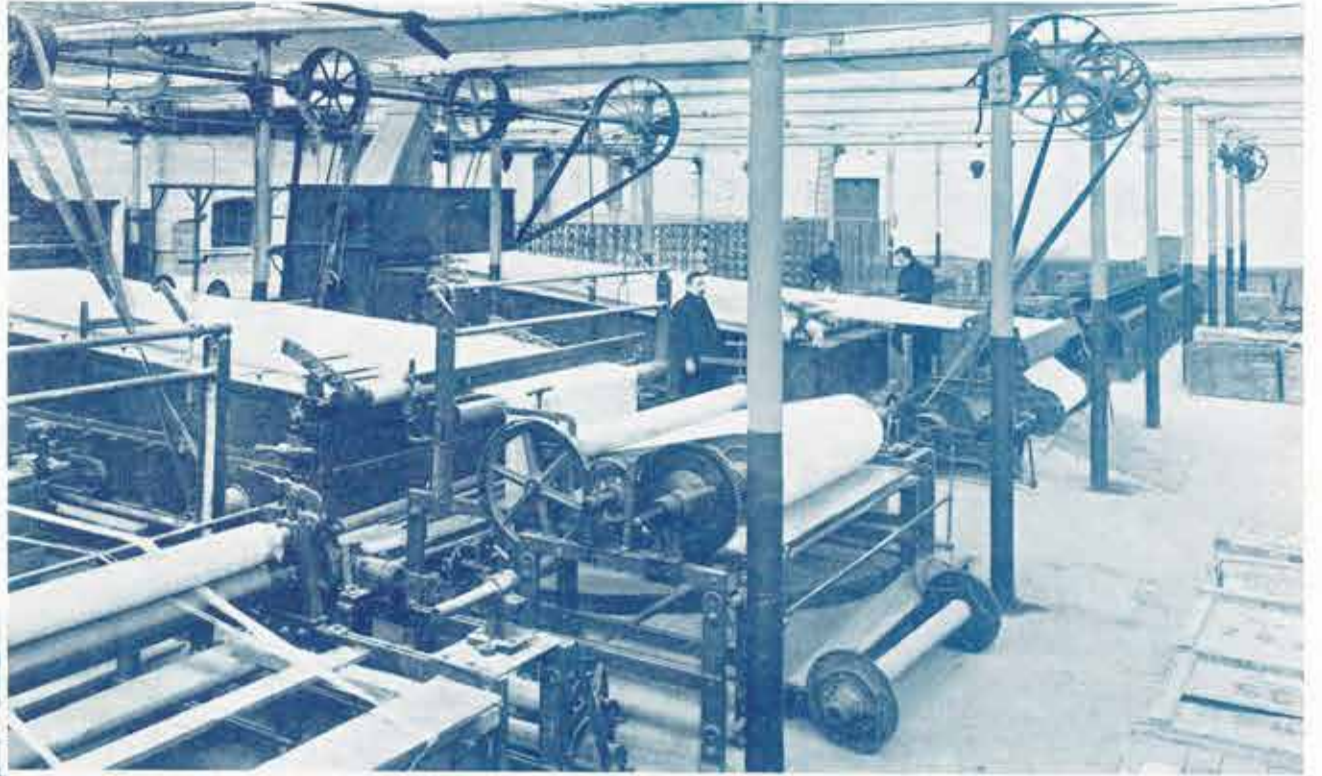
Ed. BROWAEYS-DE GEYTER et Fils*Tissage, Teinture et Apprêts
Caudry et Roubaix.*

Cette importante maison, l'une des plus anciennes teintures de la région, fut fondée en 1842 par le grand-père des propriétaires actuels.

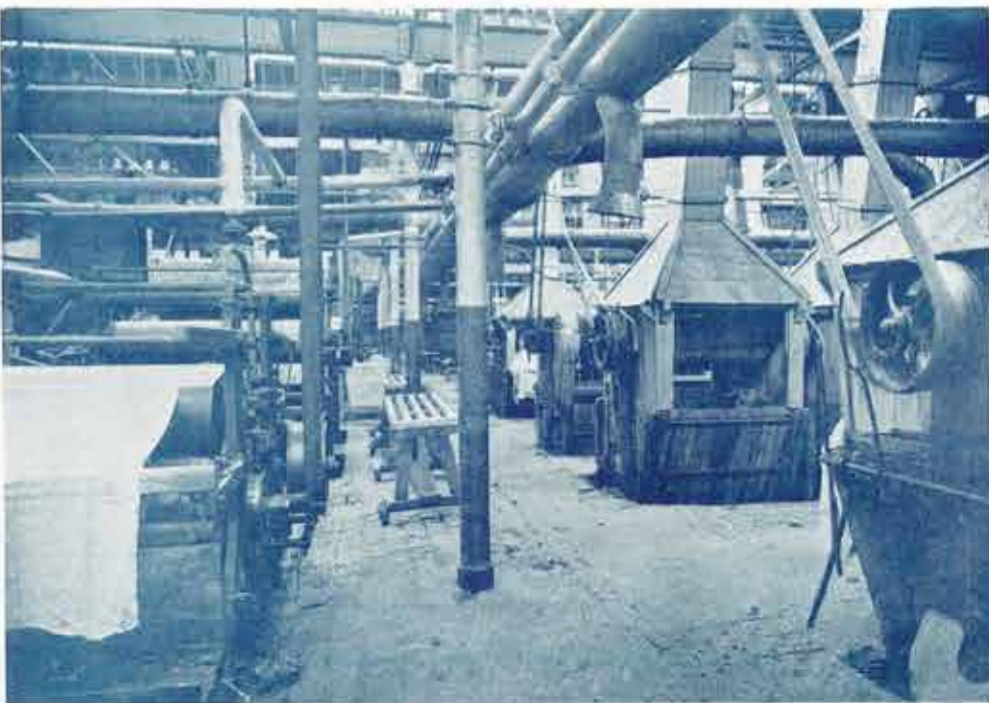
Après avoir débuté par la teinture sur fils de laine, de soie et de coton, cette maison, suivant les progrès de l'industrie, étendit son action : actuellement ses divers rayons comportent, d'une part, la teinture à façon sur les tissus de laine, mi-laine, pur coton, ainsi que sur les fils de coton, d'autre part la fabrication et le négoce de tissus de pur coton.

Elle s'est acquise une réputation mondiale par la production de ses noirs d'oxydation.

Les bâtiments, érigés sur trois hectares environ, se composent d'un tissage de 450 métiers situé à Caudry et des ateliers de teinture et apprêts situés à Roubaix, le tout occupant en activité normale environ 750 personnes.



Usine de Caudry : En haut, salle de préparation, ourdissage, encollage. En bas : La salle de tissage.



Usine de Roubaix : I. — Le dégraissage et la teinture de la laine ; (à gauche, les foulards et à droite, les bacs de teintures). II. — La salle de teinture du coton.

Lorsque la maison fut fondée, l'industrie de la teinture sur pièces n'était pas encore implantée à Roubaix; on n'y faisait que la teinture sur fils de laine, soie ou coton, destinés au tissage. Ce n'est qu'en 1874 que la maison Browaeyts de Geyter fit les premiers essais de teintures sur tissus, et, après quelques années d'études et de recherches, prit, de ce chef, une des premières places dans cette industrie.

Pour qui connaît les innombrables manipulations nécessitées par ce procédé, avant et après la teinte, les connaissances chimiques, les précautions infinies, le mérite du précurseur est inappréciable. L'élé-gante qui fait son choix aux rayons d'un grand magasin ne soupçonne pas que le coupon tentateur a passé par trente mains diligentes avant de s'offrir à ses convoitises. A son arrivée, la pièce est rayonnée, c'est-à-dire mesurée et visitée dans toute sa longueur, puis des ouvriers appelés brodeurs appliquent sur le chef les initiales du client, le numéro d'ordre, le traitement, la longueur et la largeur exigées.

Du magasin, les étoffes passent aux ateliers de dégraissage et foulage où, selon les genres, les pièces sont débarrassées de toutes les matières grasses ainsi que des produits nécessaires à l'encollage des chaînes. Avant de pouvoir pénétrer à la teinture, les tissus sont encore, selon leur qualité, ou grillés, ou grattés, ou foulés, ou épaillés chimiquement s'ils contiennent des matières végétales étrangères.

Les étoffes ainsi préparées sont ensuite teintées, selon la mode et le désir du client, en toutes nuances, depuis les tons les plus clairs et les plus chatoyants, jusqu'aux gammes les plus éclatantes. L'opération de la teinture est très délicate, pour éviter le feutrage dans les genres légers, et exige de grandes connaissances en chimie, car elle doit être menée rapidement. Les bains

de teinture sont toujours bouillants, aussi cette industrie absorbe-t-elle des quantités considérables de charbon.

Les tissus teints sont ensuite lavés, essorés, séchés, puis entrent dans les salles d'apprêts.

C'est ici que les manutentions se multiplient et que l'outillage varie à l'infini: la tonde, le brossage, le vaporisage, le gommage, se font tour à tour, puis les tissus sont calandrés ou cylindrés, élargis ou allongés, enfin dossés, c'est-à-dire pliés dans leur longueur; chaque pli reçoit son carton lustré et chauffé spécialement; la pièce est alors comprimée sous des presses hydrauliques d'une grande puissance. Après un séjour de 12 ou 24 heures dans les presses, le tissu est de nouveau plié à une longueur déterminée et passe à la visite avant la toilette.

Enroulé sur planchette, il est garni de bandes de papier blanches ou dorées, entouré de faveurs roses ou blanches: il est prêt à la vente.

Trois générations avaient donc apporté leur intelligence et leur activité à ce progrès continu, lorsque octobre 1914 vint brusquement anéantir l'œuvre.

Au cours des quatre années néfastes, les métiers furent, jusqu'au dernier, sabotés ou brisés; les tissus et matières premières furent réquisitionnés. En un mot les ateliers furent vidés consciencieusement et ce qui ne put être enlevé fut mis hors d'usage.

Pour préciser les dégâts causés au matériel, énumérons quelques quantités enlevées: 360 tonnes de fer et de fonte; 40 tonnes de cuivre; 15 tonnes de plomb, le tout provenant de machines brisées, de transmissions, de coussinets, de tuyauteries et robinetteries.

Parmi les marchandises réquisitionnées: 25.000 pièces de tissus, représentant deux millions et demi de mètres; 75.000 kilogs de cotons filés; 35.000 kilogs de matières premières et produits chimiques. Les deux tiers de ces tissus et cotons étaient la propriété de la maison Ed. Browaeyts.

Le désastre était considérable. Néanmoins, dès qu'ils le purent, c'est-à-dire dès leur démobilisation, MM. Browaeyts s'occupèrent activement de remonter leurs usines. Le personnel retrouvé vint courageusement se grouper autour d'eux, et grâce à cette collaboration dévouée, à laquelle ces messieurs sont heureux de rendre hommage, ils eurent la satisfaction de remettre partiellement en marche dès le mois de mai 1919.

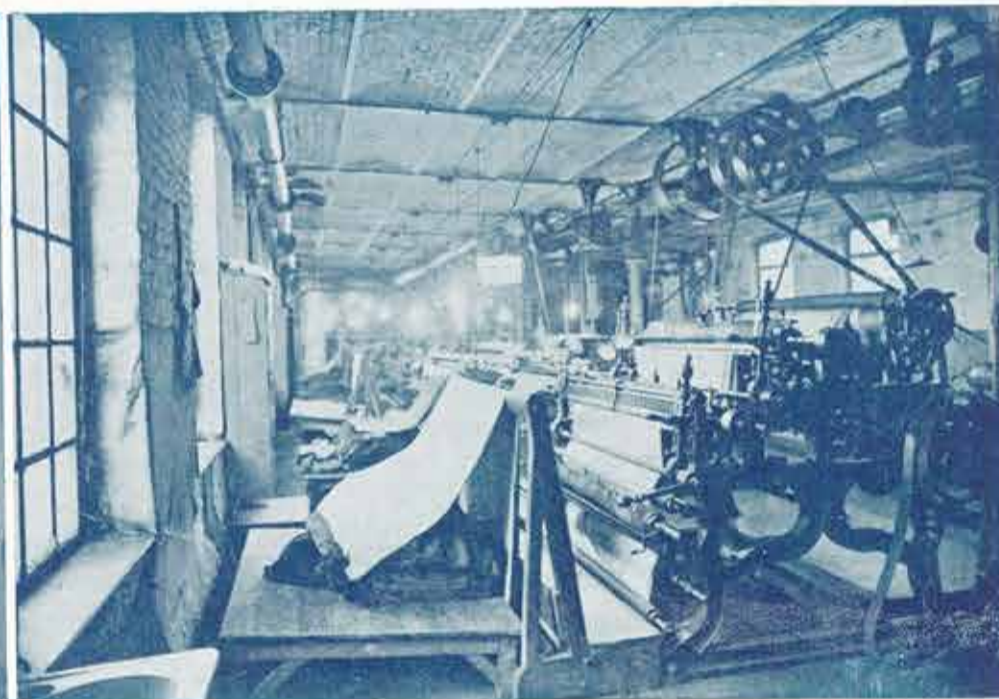
Depuis cette époque, la mise en état s'est complétée et aujourd'hui il ne reste que le triste souvenir des jours pénibles et le désir d'accroître une prospérité profitable à tous.



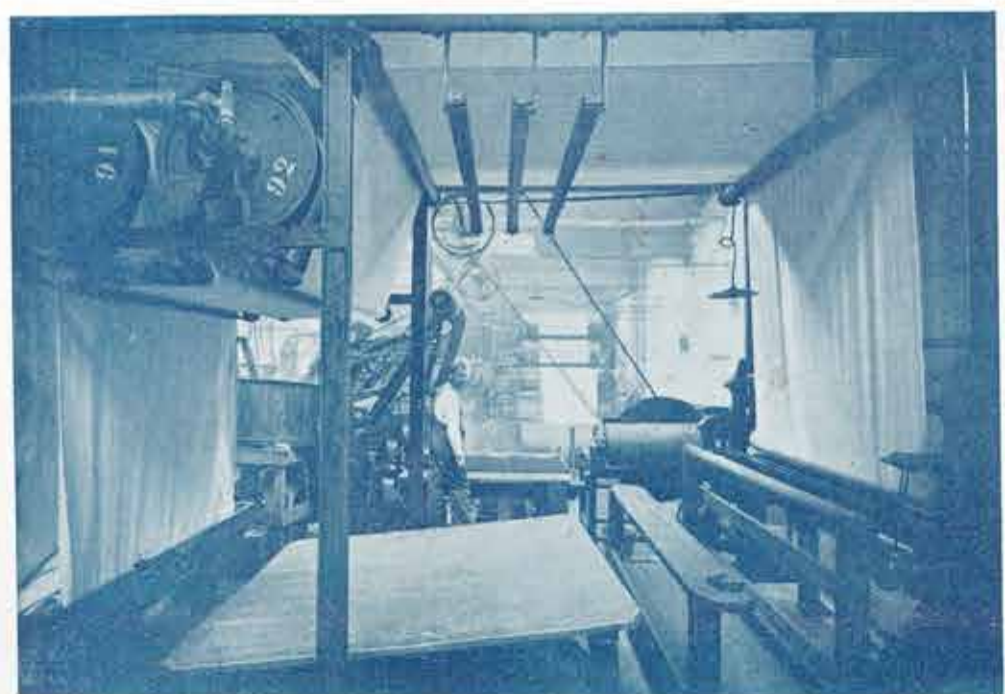
Détail d'un bac pour la teinture de la laine.



La salle des lainages.



Les tondeuses.



Le gommage.



Une allée de la salle d'apprêts.

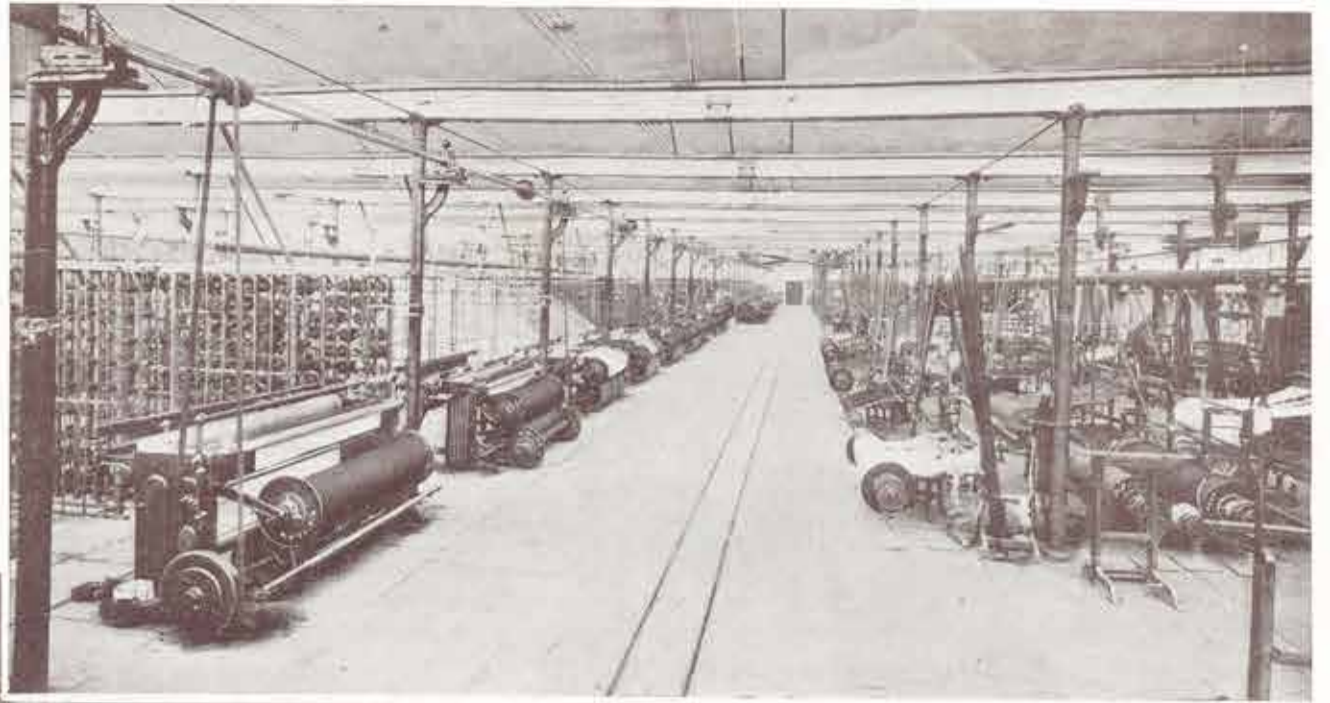
LECLERCQ-DUPIRE. (Siège social à Roubaix.)*Filatures, Tissages, Teintureries, Apprêts à Wattrelos*

La maison Leclercq-Dupire a été fondée en 1847 par M. Louis Leclercq-Mulliez. En 1861, il employait 600 ouvriers. Il fabriquait les paches et alpagas. Au moment des traités de commerce avec l'Angleterre, il fut le seul à ne pas perdre courage et à continuer sa fabrication. Ce fut le commencement de son grand succès.

En 1862 il acheta 70 métiers mécaniques, en 1863 il en porta le nombre à 103. Il occupait également à cette époque 900 métiers à la main.

En décembre 1865, il transporta ses métiers mécaniques à Wattrelos où se trouvent les usines actuelles qui couvrent 80.000 mètres carrés.

Les usines ont eu terriblement à souffrir de la guerre, les Allemands les ayant transformées en écuries. Tous les métiers avaient été empilés en vrac dans les coins. Les machines motrices ont été enle-



Les ourdissoirs.



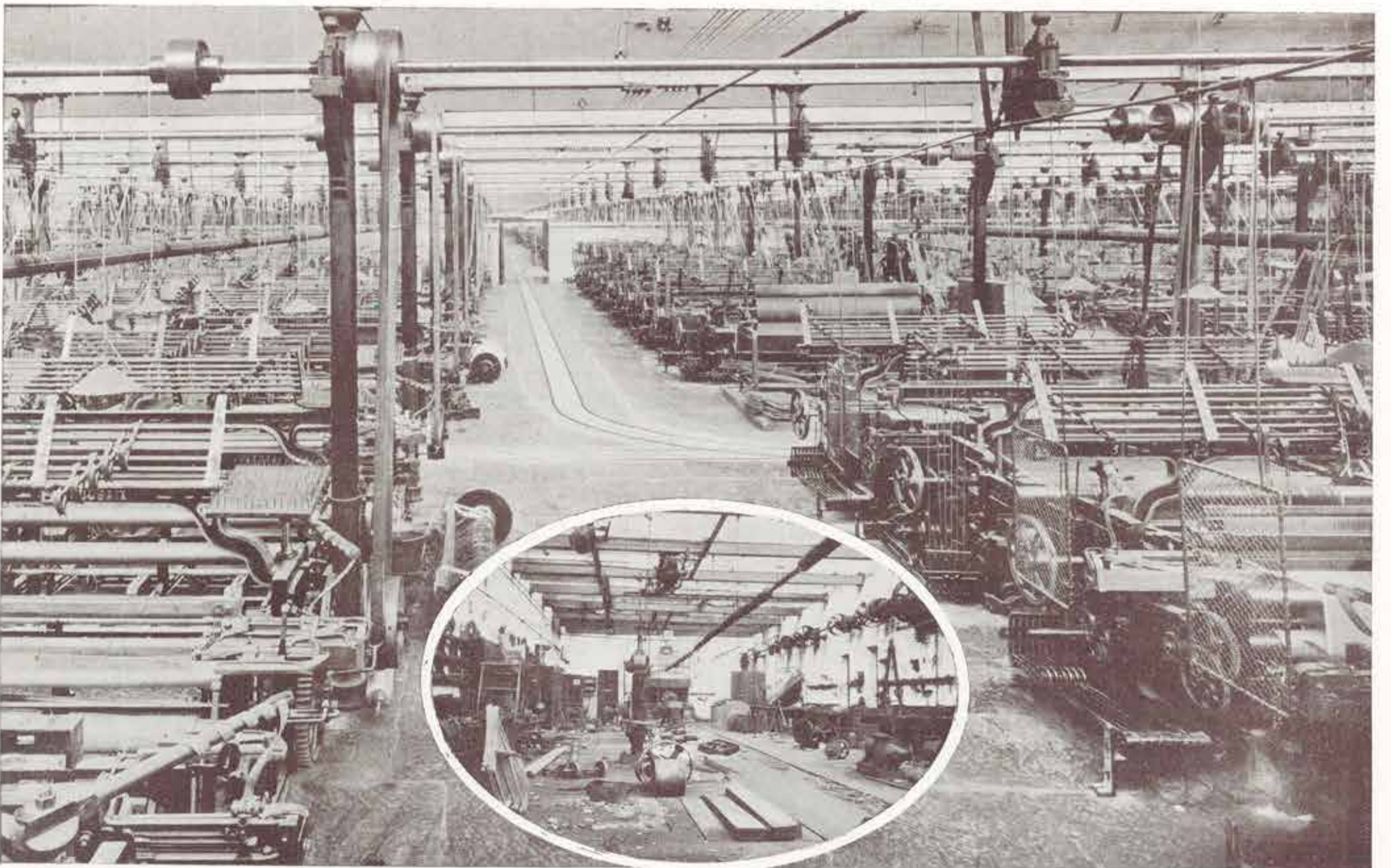
La salle de préparation de filature.

vées, les coussinets, les transmissions, les canalisations électriques emportés en Allemagne. Aussitôt après l'armistice, les travaux de reconstitution furent entrepris et après un an de labeur incessant, la grande ruche recommençait à bourdonner. Les associés actuels, M. Louis Leclercq-Huet et ses fils, MM. Louis, Marcel, Joseph et Philippe Leclercq n'ont qu'un but : maintenir les traditions de travail, d'honneur et de probité qui leur ont été léguées par le regretté fondateur de leur maison. Sous leur impulsion, les affaires ont pris un nouvel élan.

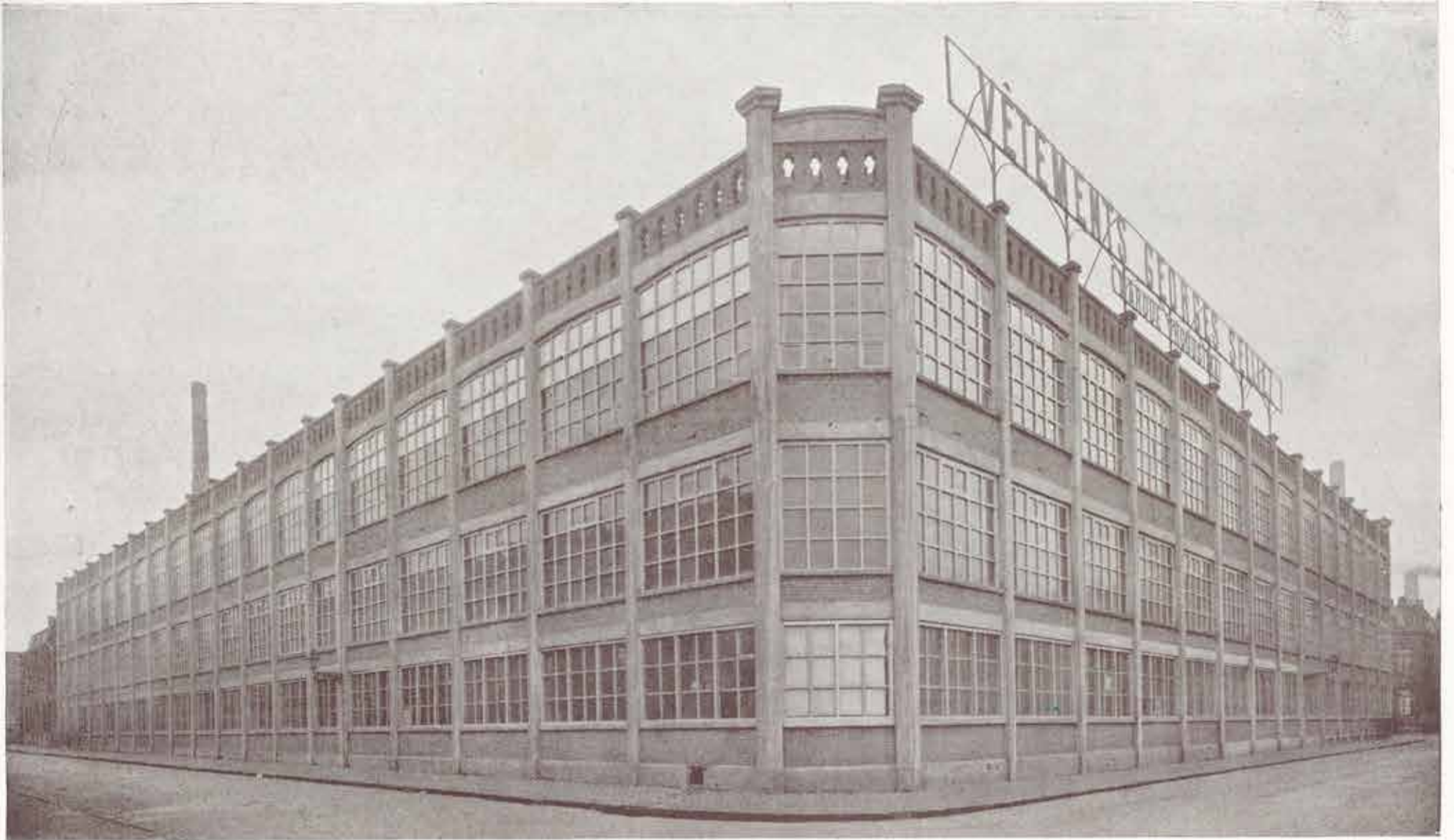
Les usines produisent chaque mois 100.000 kilos de fils de laine peignée et 9.000 pièces de tissu, les relations commerciales ont été étendues au monde entier. Le nombre de personnes occupées atteint maintenant 2.300.

Les œuvres sociales ont reçu un développement nouveau, le bien-être matériel et moral du personnel étant l'objet de soins constants de M^{me} Leclercq. Je ne ferai que citer la société de secours mutuels, les retraites, la salle d'allaitement, les cours professionnels et d'enseignement ménager, l'école, la coopérative d'alimentation, le dispensaire, la visite des malades à domicile, la visiteuse de l'enfance, les secours aux femmes en couche.

Enfin un superbe terrain vient d'être acquis au bord de la mer pour y établir une colonie de vacances.



Une des salles de tissage: dans l'ovale, un atelier dévasté pendant l'occupation: presque toute l'usine fut retrouvée dans ce triste état.



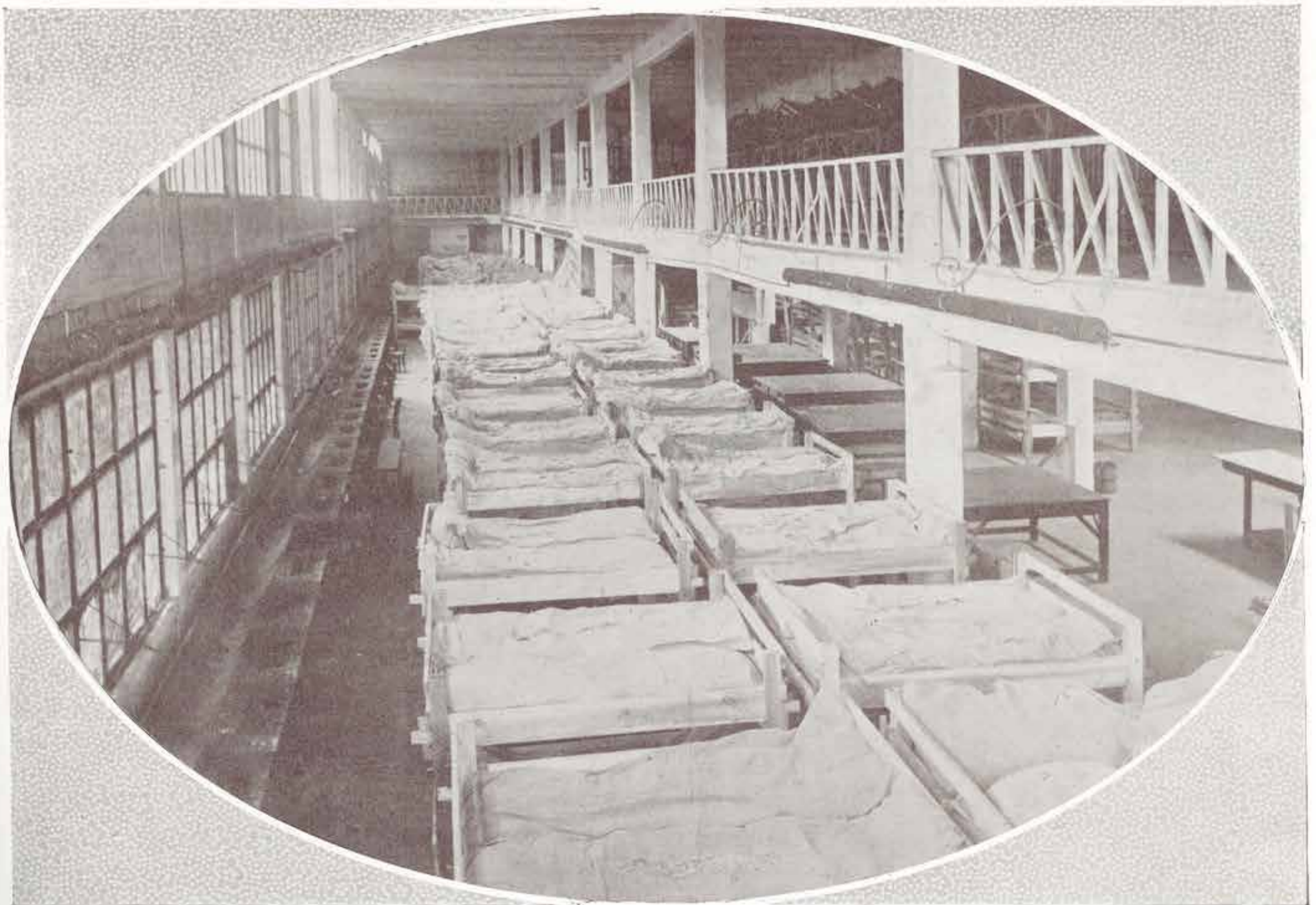
L'Usine G. Sellier, à Roubaix; une des plus importantes manufactures d'Europe pour la confection des vêtements de drap pour hommes.

**SOCIÉTÉ ANONYME
DES VÊTEMENTS GEORGES SELLIER**

En 1868, M. Georges Sellier créait la première

manufacture de vêtements drap pour hommes à Roubaix : la main-d'œuvre féminine roubaisienne, entièrement accaparée par les filatures et les ateliers de piqûrage, n'était pas préparée à cette

nouvelle industrie, dont les premières mains furent formées par Mme Georges Sellier elle-même. En 1908, M. Georges Sellier, chargé de mission par le Ministère du Commerce, allait étudier aux



Cette photo, prise le lendemain de la fuite précipitée des Allemands, montre l'usine complètement pillée et transformée en "Makensen Kasern" avec 1355 lits !



Une salle de coupe (1.200 complets et pardessus en 8 heures).

Etats-Unis, en compagnie de sa modeste collaboratrice, les procédés et méthodes employés dans le Nouveau Monde et les perfectionnements apportés dans l'industrie du vêtement. Cette mission fut l'objet d'un rapport très documenté qui fit certain bruit dans la corporation des confectionneurs français et contribua à cette époque à un sérieux effort vers l'industrialisation d'une branche qui était surtout exploitée au moyen du « travail à domicile ».

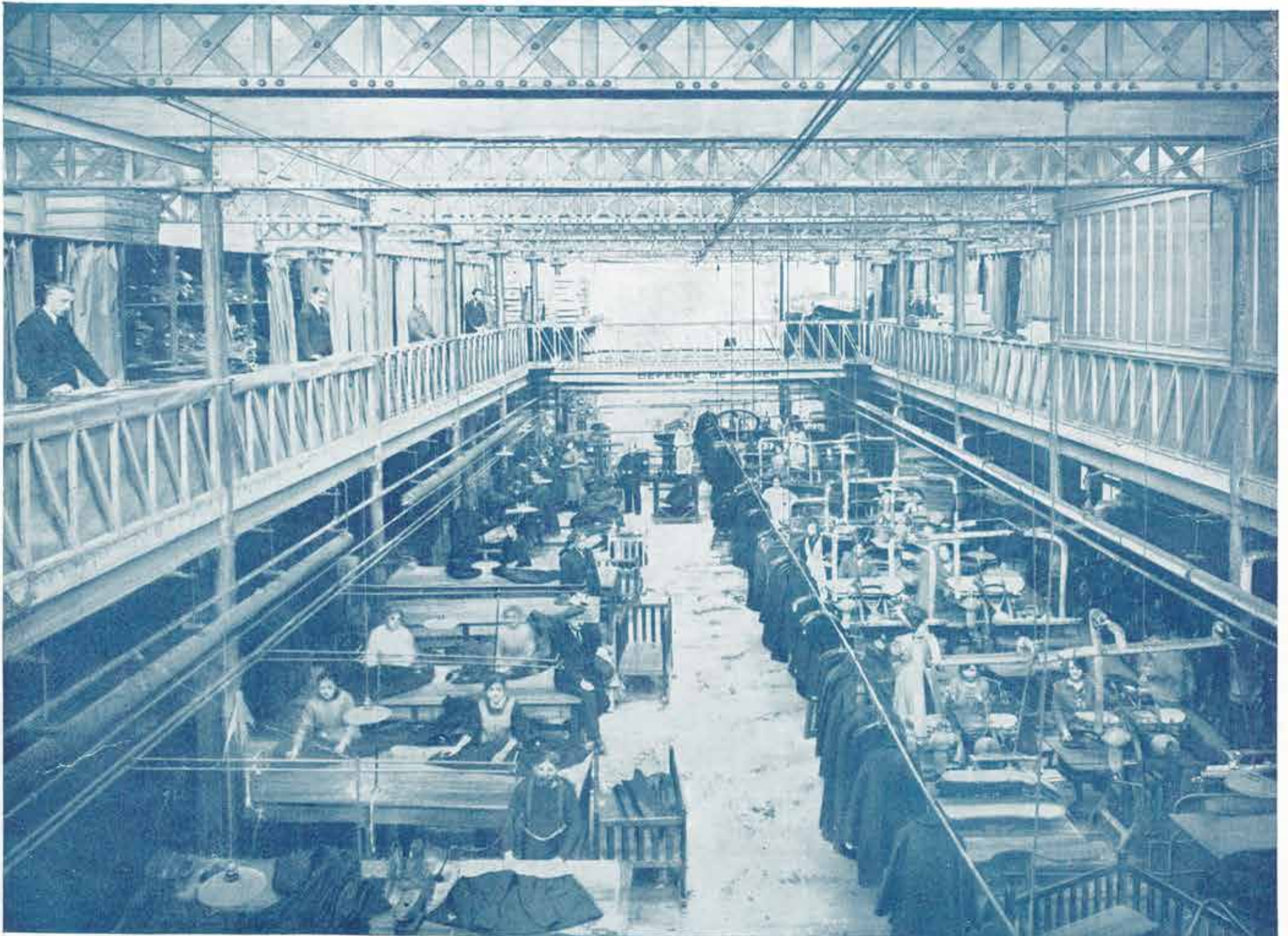
En 1914, après divers agrandissements, l'usine Georges Selliez était devenue une des plus importantes de France, quand survint la guerre. Triste

époque pendant laquelle l'usine fut réquisitionnée par l'armée allemande, puis transformée en « Mackensen Kasern » avec ses 1.355 lits d'hommes de troupe. Les photos prises au lendemain de l'occupation ennemie montrent aux lecteurs, mieux que ne saurait le faire toute description littéraire, dans quel état fut trouvée l'usine au lendemain de la guerre. Nettoyage par le vide comme partout ailleurs.

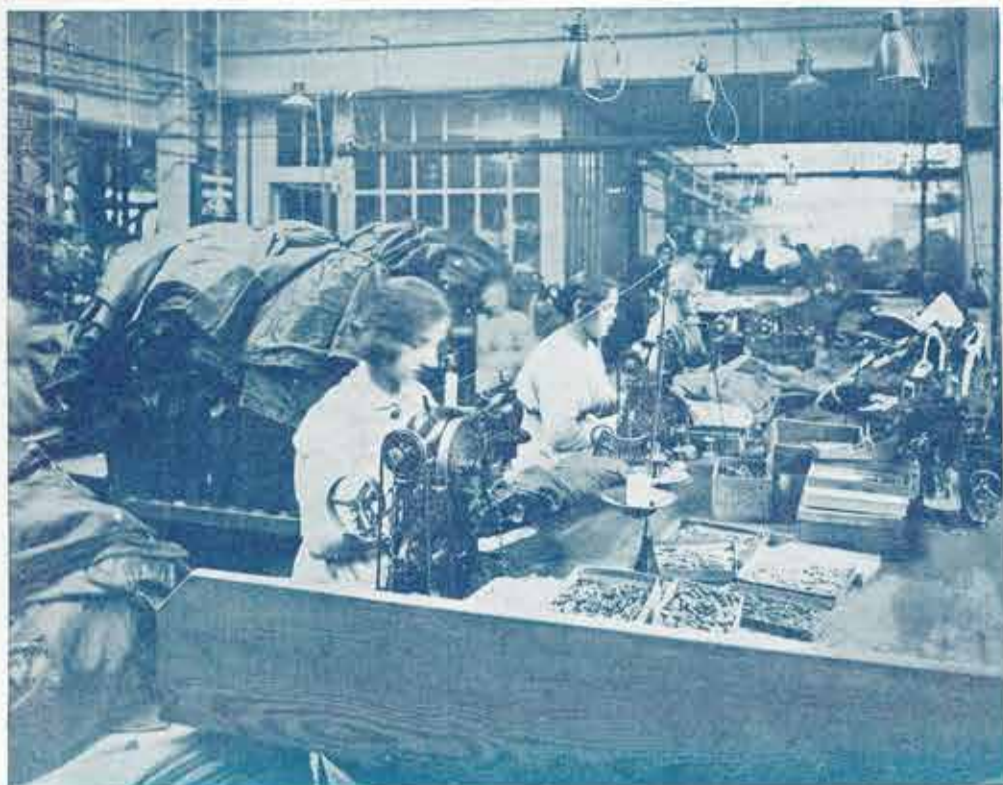
En mars 1919, aidé par ses deux jeunes associés, MM. Paul et Eugène Prouvost-Crépy — deux aviateurs glorieux de la grande guerre — et un

personnel d'élite qui mérite les plus grands éloges, M. Selliez remettait l'usine en route et préparait un nouveau programme de production dont le rendement est à la veille d'atteindre son maximum.

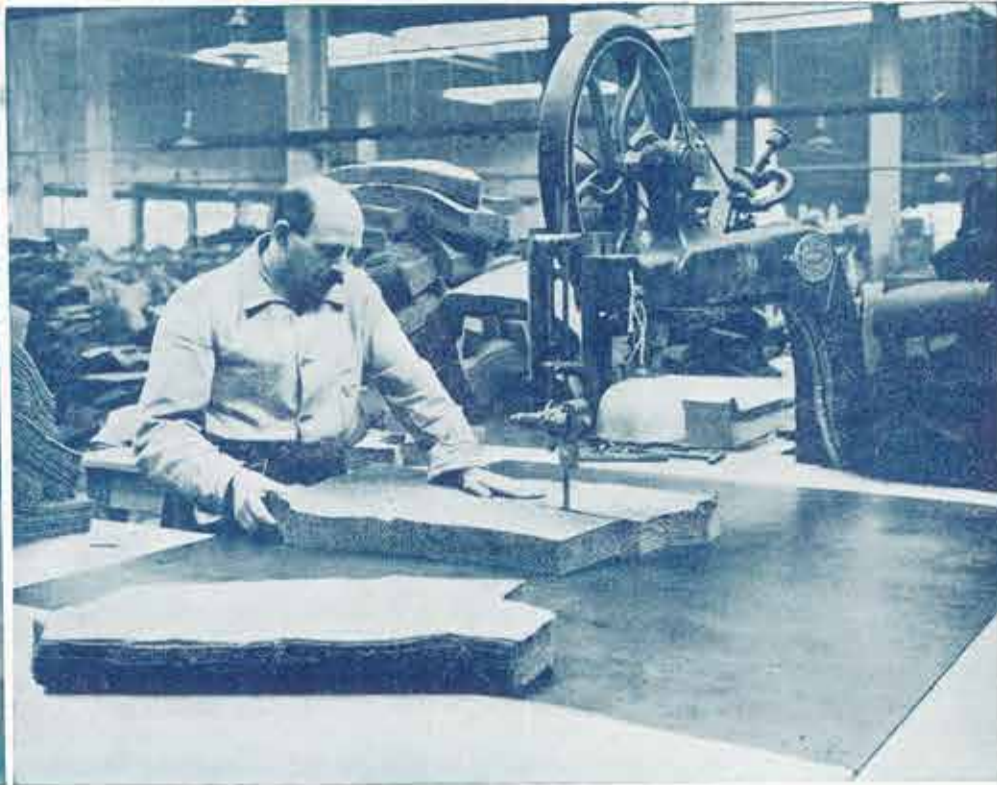
La Société des vêtements Georges Selliez a, depuis l'Armistice, expérimenté plus de 50 types de machines nouvelles dont la plupart assurent aujourd'hui un supplément de production et de qualité du travail. Nous avons visité toutes les salles, baignées de lumière, dans lesquelles se meut une ruche d'ouvrières travaillant sans bruit et avec une rapidité qui déconcerte. Nous n'avons découvert nulle



Atelier de presses à vapeur. — Sur des formes spéciales, le vêtement est uni, pressé et « aseptisé ».



Une "as" de la machine à coudre les boutons (5.000 en 8 heures).



Un vétéran de la machine à couper.

autre part ailleurs un tel champ d'expérience du « sectionned-work » Telle ouvrière coud à la machine 5.000 boutons pendant 8 heures de travail ; telle autre monte 150 paires de manches pendant le même temps, etc... Nous renouons à décrire les machines spéciales que nous avons admirées :

machines à points invisibles, à faufiler, à rabattre, qui remplacent, en le perfectionnant, « le travail main », et d'autres qui, réglées par des dispositifs de vapeur ou d'électricité, exécutent chacune la soixantième partie d'un veston ou d'un pardessus.

La Société des vêtements Georges Selliez produit un millier de complets par jour. A l'heure où nous écrivons ces lignes, de nouvelles salles de machines sont prêtes à recevoir un gros supplément de matériel qui fera monter la production, d'ici avril prochain, à 1.500 complets par jour ouvrable.



Un des ateliers des mécaniciennes. — Le banc de machines du côté gauche mesure 85 mètres de long ; il est actionné par un seul arbre de transmission.

SOC. FRANÇ. DU VÊTEMENT STANDARD
102, rue de Bouvines, à Tourcoing.

Nous dirons un mot supplémentaire sur cette usine qui est la sœur de celle dont nous venons de parler et qui est dirigée par les mêmes adminis-

trateurs que la société anonyme des vêtements Georges Selliez. Cette usine fabrique, d'après les mêmes principes, des vêtements d'une qualité supérieure, et a été remise en route il y a à peine un an.

Les deux photos ci-dessous, l'une représentant

le vide après le passage de l'ennemi, l'autre représentant l'activité actuelle d'une industrie qui tend à se développer à Tourcoing, malgré les grosses difficultés d'une main-d'œuvre qui est accaparée par toutes les industries textiles, et en particulier les usines de bonneterie.



L'usine de Tourcoing, qui avait subi le sort de celle de Roubaix, vient d'être remise en route. il y a à peine un an. On y fabrique, d'après les mêmes principes, des vêtements d'une qualité supérieure.

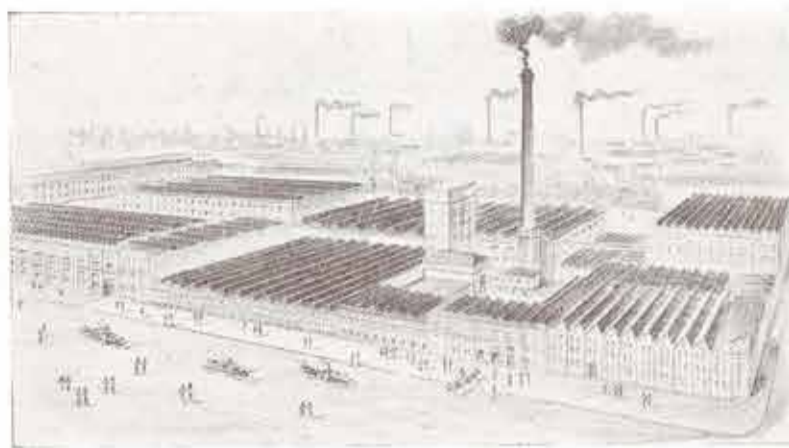
LEMAIRE & DILLIES31, rue des Filatures,
ROUBAIX.*Manufacture de draps. Filature. Tissage.
Teintures et Apprêts.*

L'origine de la firme Lemaire et Dillies (ci-devant Dillies Frères) remonte à 1852. Elle comprenait en 1864 : peignage, filature de laine et de coton et tissage. En 1883 à la suite d'un immense incendie qui détruisit une grande partie des établissements, une évolution modifia leur industrie.

A cette époque, la fabrication du cardé était tributaire de l'étranger et sa création en France répondait à un besoin.

MM. Lemaire et Dillies portèrent leurs efforts et leur activité industrielle dans cette voie et le succès couronna leur persévérance. Leur belle initiative contribua puissamment à étendre le champ d'action du cardé et ses multiples applications. Ils créèrent tous les genres de fils cardés écrus, teints ou mélangés, en tous textiles, pour robe, confection, bonneterie, ameublement, tapis, chaussons, couvertures, etc...

Les 12 assortiments installés en 1884, et produisant environ 400.000 kilos de fil par an, augmentèrent de façon constante et ininterrompue et en 1914, les usines Lemaire et Dillies comprenaient 85 assortiments et 50.000 broches produisant environ 3 millions de kilos de fil par an.



Vue des usines de Roubaix (Nord).

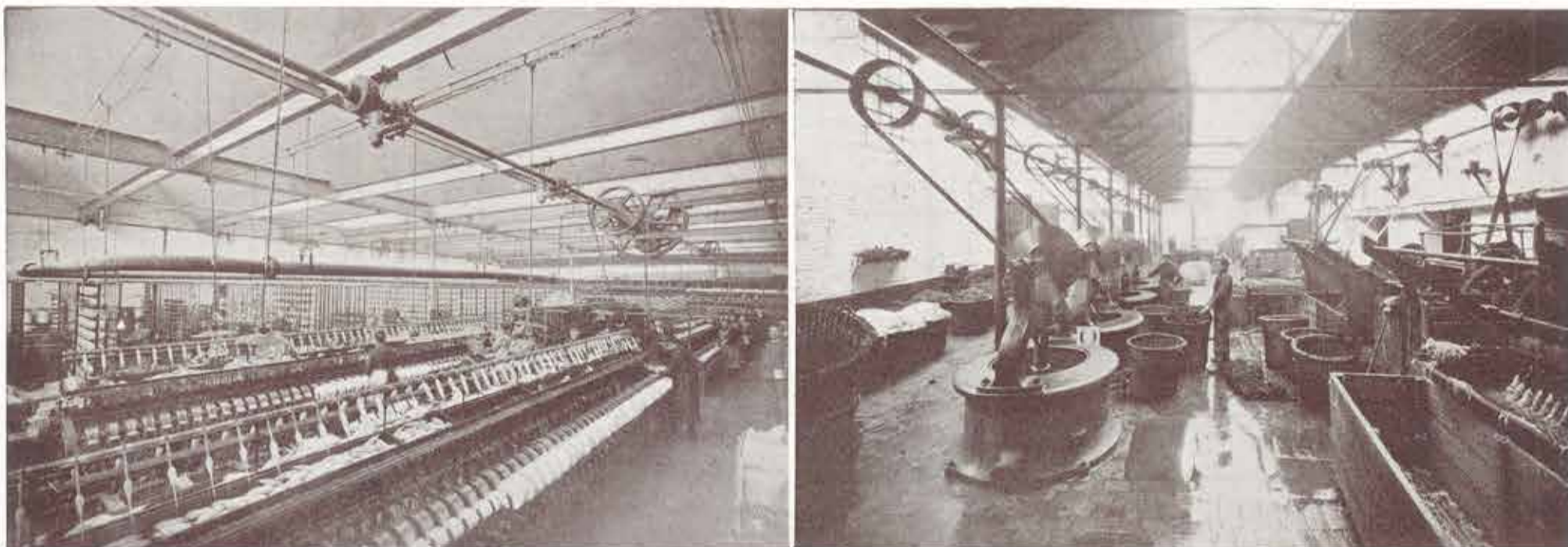
La firme était de beaucoup la première de toutes les filatures de cardé françaises.

Dès le début de l'occupation du Nord, les usines furent mises en coupe réglée par les Allemands. Toutes les marchandises (plus de 1.000.000 kilos) furent réquisitionnées et la presque totalité du matériel détruite, enlevée et expédiée aux quatre coins de l'Allemagne et de l'Autriche.

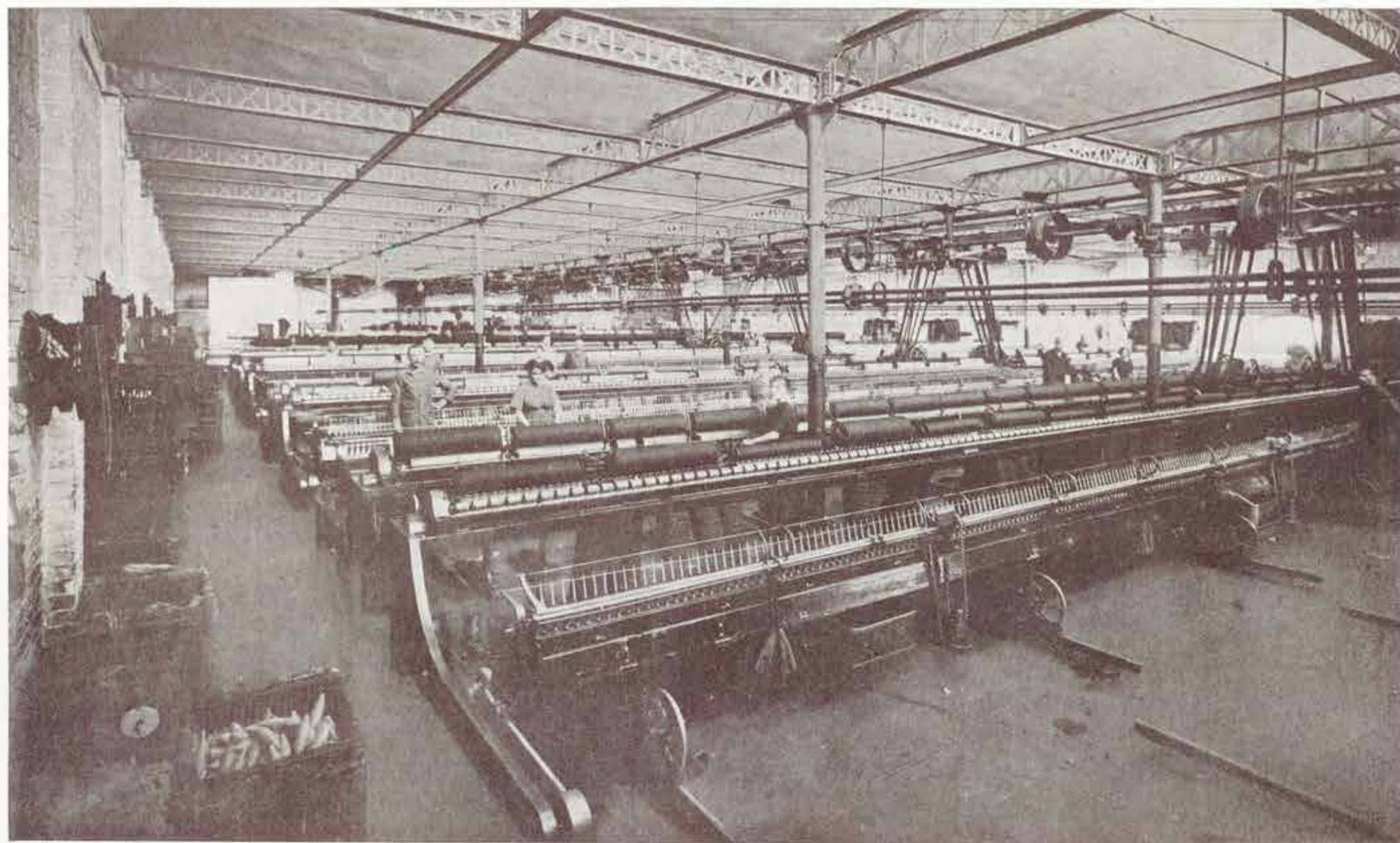
La libération du Nord de la France laissait les établissements vides. La tâche de reconstitution était gigantesque.

Sous l'impulsion énergique de MM. Lemaire et Dillies, secondés par les services de la Reconstitution et un personnel d'élite, les usines reprurent peu à peu leur activité. Malgré des difficultés sans nombre, toujours renouvelées et toujours vaincues, le cap difficile fut franchi et les premiers kilos de fil furent produits au bout de dix mois d'efforts.

Depuis cette époque, l'activité d'antan est venue récompenser un si bel effort en ajoutant, à la filature reconstituée, un tissage, une teinturerie et des apprêts en rapport avec l'importance de la production des établissements.



Une partie de la préparation du tissage (Section des bobinoirs et ourdissoirs) ; et à droite : la teinturerie.



Une des cinq salles de renvideurs.

BOUTEMY FRÈRES

Filateurs

Société en nom collectif, à Lannoy (Nord)

I. — HISTORIQUE.

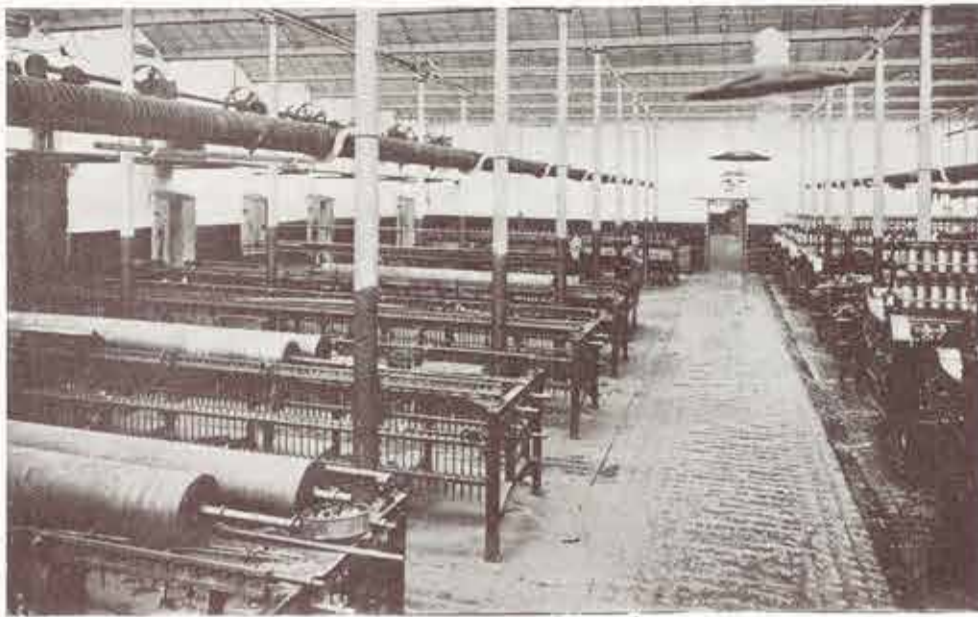
L'origine de cette Société remonte à 1825. A cette époque, la filature mécanique du lin et du chanvre n'était pas encore industrialisée en France.

broches du Nord, les neuf autres dixièmes étant répartis entre plus de 90 filateurs.

La concurrence, tout au moins dans les articles de fabrication courante, pouvait donc s'exercer librement. En fait la lutte de prix entre filateurs était d'autant plus grande que la consommation des toiles de coton, meilleur marché que celles de lin, prenait chaque jour une importance plus grande.

En présence d'une telle situation qui menaçait leur industrie, MM. Boutemy comprirent qu'ils devaient particulièrement porter leurs efforts sur la production des fils de qualités supérieures peu concurrencés, et sur le développement des variétés d'assortiment qui seuls pouvaient leur assurer des débouchés permanents.

Leurs efforts furent, dès lors, dirigés dans ce sens, et bien leur en prit, car en 1887, le nombre de



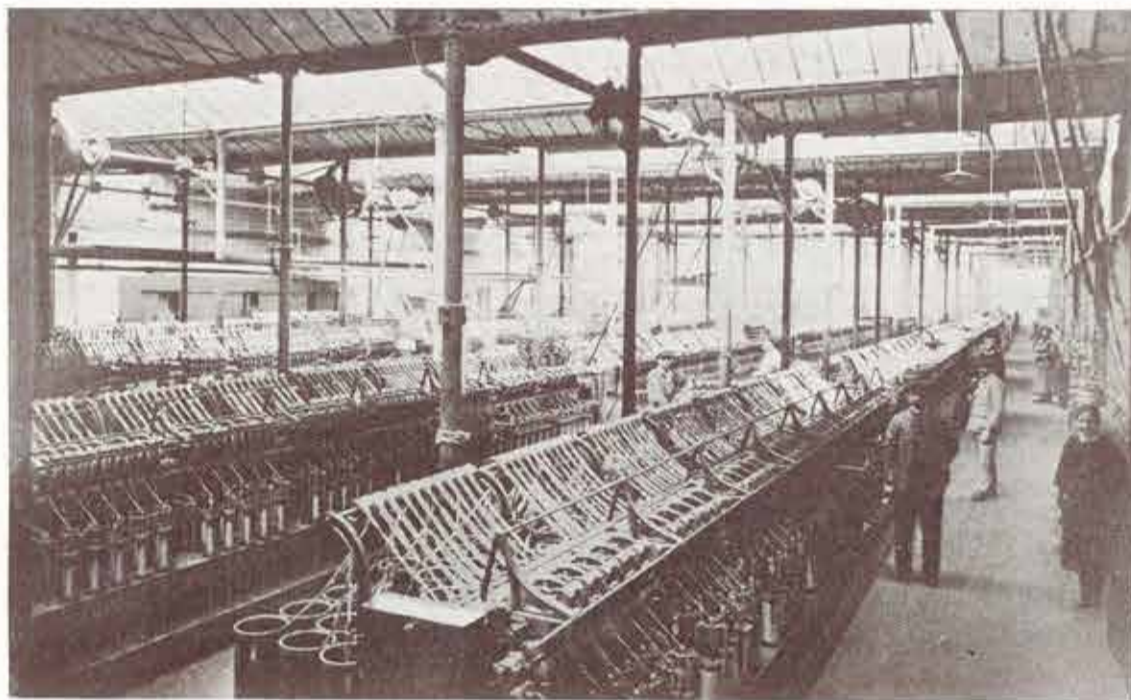
A gauche : Les métiers à filer au mouillé après que les Allemands eurent enlevé tous les organes essentiels afin de les rendre inutilisables. — A droite : Une partie de la filature au mouillé complètement reconstruite.

M. Armand Boutemy, fondateur de la firme, achetait la filasse qui lui paraissait convenable, la confiait à des ouvrières à domicile filant à la main, recueillait ensuite le filet, le vendait soit aux fabricants de toile, soit aux fabricants de fil à coudre.

M. Armand Boutemy exerça son industrie dans ces conditions un peu primitives jusqu'en 1847, époque où il établit, à Lannoy, la première filature mécanique de lin.

De toutes les filatures de lin existant alors, les usines Boutemy Frères sont les seules qui soient restées en famille et subsistent encore sous leur raison sociale primitive.

L'importance des usines Boutemy frères, modestes au début, s'accrut si rapidement qu'en 1878, elles comptaient déjà 40.000 broches, soit environ le dixième du nombre total de



Une salle restaurée, en plein fonctionnement.

filateurs était déjà réduit d'un tiers.

Favorisés par l'opportunité de leur évolution, MM. Boutemy Frères sont dès lors amenés à accroître leur production.

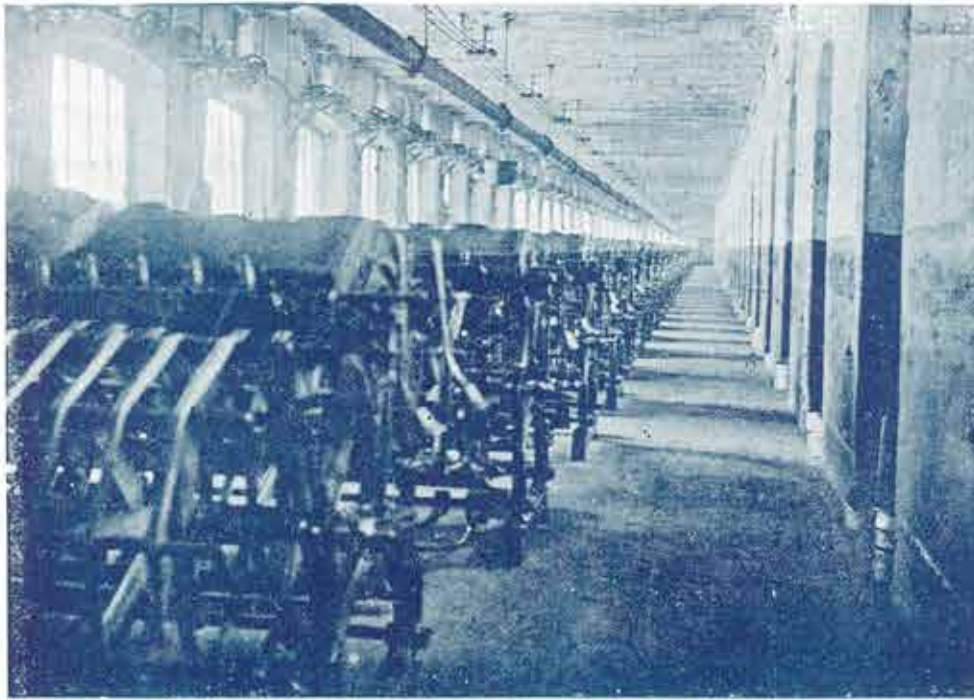
Les années 1887, 1895, 1897, 1905 et 1911 voient leurs usines se transformer et grandir, et les machines se perfectionner. Le nombre de broches ne s'accroît que faiblement en quantité, mais l'ensemble augmente considérablement de valeur.

Usines. — A la déclaration de guerre, la Société en nom collectif Boutemy Frères possède quatre filatures, situées à : Lannoy, Willems, Linselles et Werwicq, et alimentées par des installations de peignage et de préparation comprenant 46 cardes et 22 peigneuses du plus récent modèle.

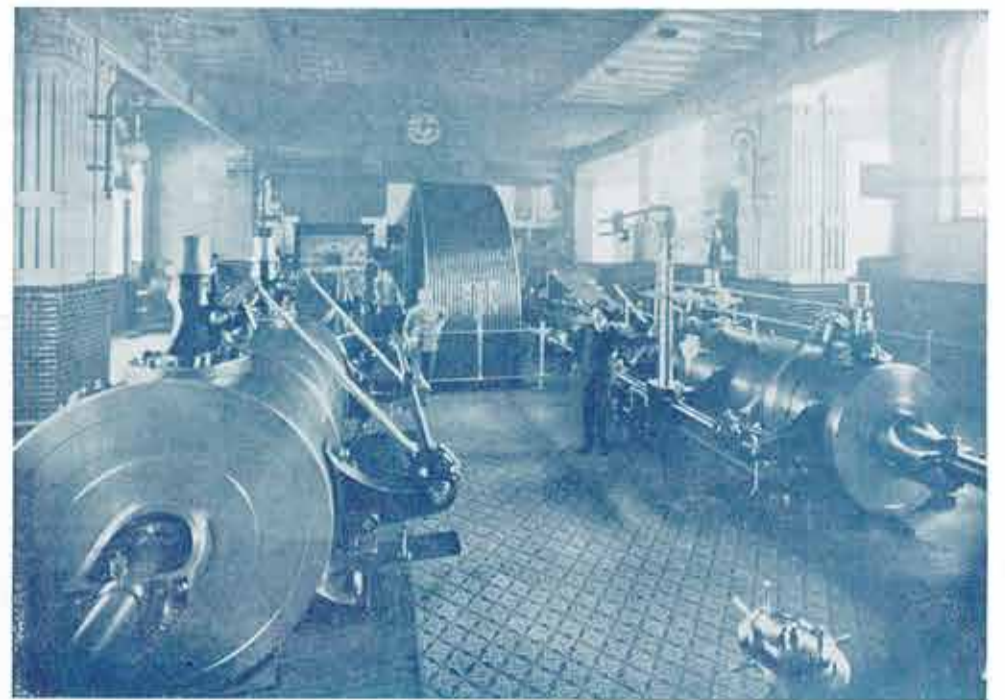
Force motrice. — L'ensemble de ces usines est fourni en force



Vue de l'Atelier de préparation et de filature de la Maison Boutemy Frères, filateurs, à Lannoy (Nord).



Le dévidage allonge très loin sa perspective.



Une des deux salles de machines de l'Usine : Moteurs 1.200 HP Dujardin.

motrice par 6 moteurs à vapeur Dujardin, dont 2 de 1.200 HP, 2 de 500 HP, 1 de 80 HP, 1 de 50 HP alimentés par 19 chaudières représentant près de 2.500 mètres carrés de surface de chauffe.

L'installation mécanique, de construction récente et électrifiée pour les trois quarts, comporte des aménagements spéciaux permettant, le cas échéant, un rattachement immédiat au secteur.

N. B. — Une turbine à vapeur Rateau est en montage.

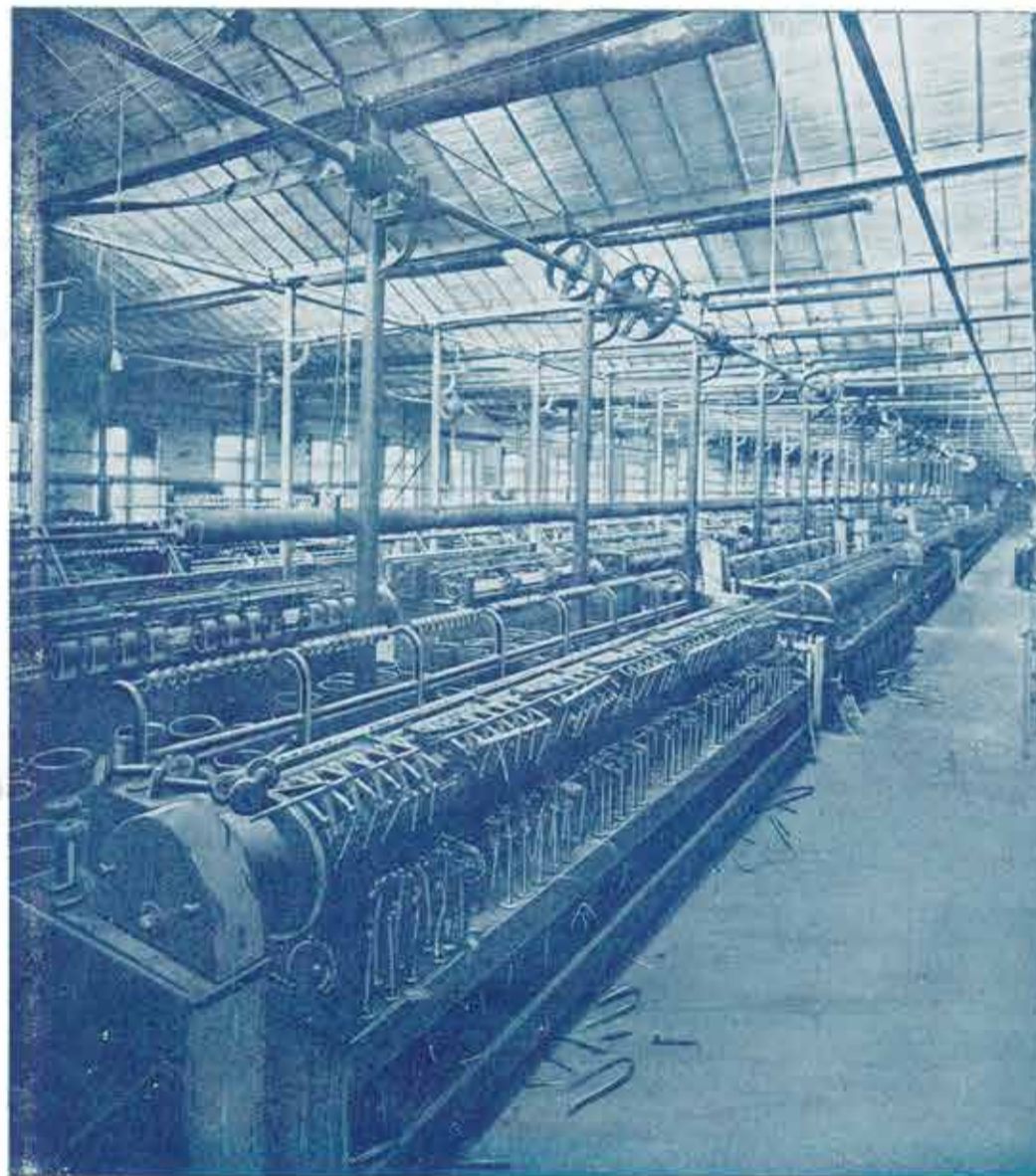
Incendie. — Ces usines sont dotées, contre les risques d'incendie, de pompes à incendie fixes et d'un service complet de pompes à vapeur mobiles avec dévidoirs, chariots, etc. (N. B. — Un dispositif d'extinction Newton et Grinzel protège les Magasins Généraux.)

Magasins. — Indépendamment de ceux aménagés dans certains étages des immeubles affectés à l'exploitation, la Société possède de grands magasins d'une superficie de 8.000 mètres carrés avec ponts roulants, grues et presses électriques et dispositifs de ventilation.

Transports. — Les transports dans l'intérieur des usines sont assurés par des embranchements qui relient leurs différentes parties et les magasins au Chemin de fer de Tourcoing à Somain.

Les camionnages se font par camions autos.

Production et vente. — Avant la guerre, MM. Boutemy Frères occu-



Un des ateliers de préparation de la Maison Boutemy Frères, à Lannoy, complètement décuivré et détérioré.

paient près de 2.000 ouvriers et produisaient par semaine de 60 heures : 1.000.000 de kilogs de fils pour la filerie ; 2.700.000 kilogs de fils pour le tissage ; 700.000 kilogs de fils pour la corderie ; écoulés en France et à l'étranger par les agents de la société, résidant à Belfast pour l'Angleterre, Dülken, pour l'Allemagne, Barcelone, pour l'Espagne, Milan pour l'Italie.

II. — PENDANT LA GUERRE

Les usines Boutemy Frères furent occupées par les Allemands en octobre 1914, date à laquelle tout travail fut définitivement arrêté.

Usines de Lannoy et Willems. — En janvier 1915, toutes les marchandises sont réquisitionnées, leur enlèvement commence en avril et dure près de six mois. Rien n'est épargné, pas même les fils échantillons.

Parallèlement, les métiers sont démontés, puis dirigés sur l'Allemagne, l'Autriche, la Tchéco-Slovaquie, pour y être remontés.

Ce vol manifeste s'effectue avec d'autant plus de méthode que notre industrie linière portait ombrage à l'Allemagne.

L'enlèvement des matières une fois fini, les magasins sont transformés en dépôt de munitions, 57 casemates sont construites dans le parc attenant aux usines. Plus de 6.000 tonnes d'explosifs sont entassés là en quelques jours.

Le 9 juin 1916, 72 soldats allemands viennent perquisitionner à Lannoy et passent trois jours à



L'embranchement de l'Usine Boutemy. Derrière, on aperçoit le commencement des vastes magasins généraux qui servirent de dépôt de munitions aux Allemands.



Le service d'incendie de l'Usine, dont les habitants de Lannoy purent souvent apprécier le secours ; est entraîné par de fréquents exercices.

dévaler systématiquement ce qui restait de la filature.

Usine de Linselles. — Tout ce qui put être emporté le fut. Un bataillon de prisonniers russes fut chargé de briser tous les métiers. La cheminée fut démolie, les bâtiments, détériorés.

Usines de Werwicq. — Entièrement détruites. Il ne restait après l'occupation que des pans de murs et des débris de chaudières.

Tel est le bilan de quatre années d'occupation allemande.

III. — RECONSTITUTION

M. Léon Boutemy-Mazur, aidé par son frère et associé M. Louis Boutemy-Cabillaux, décédé en 1916, après avoir eu la peine de voir le fruit d'un travail de longues années anéanti, put, grâce à son énergie, sa persévérance et son autorité, en imposer à l'ennemi, empêcher un pillage plus complet et irrémédiable et a ainsi permis une reconstitution plus rapide et relativement plus aisée, celle-ci commencée le plus tôt possible après l'armistice, fut poursuivie sans arrêt, malgré les difficultés souvent insurmontables.

Tous les efforts, toute l'activité qu'il était humainement possible de déployer furent apportés à cette tâche de reconstitution, qui fut heureusement aidée au point de vue financier par le crédit personnel des intéressés.

Moins d'une année après, le 14 juillet 1919, la filature de Lannoy recommençait à tourner avec 250 broches sur près de 42.000. Depuis cette date, chaque semaine qui s'écoule voit un nouveau



La toiture est effondrée et tout a été saccagé. Tel est le triste bilan de quatre années d'occupation allemande.

progrès et à l'heure actuelle, 34.000 broches sont en pleine activité.

L'usine de Willems, presque complètement reconstituée, fut remise en marche en janvier 1922; celle de Linselles, entièrement remontée à neuf, tourne depuis quelques mois.

Quant au peignage de Werwicq, presque complètement détruit, il n'est pas encore reconstruit.

Une seule chose a manqué pour que la reconstitution soit plus rapide: l'argent, et ce n'est ni la faute de l'Etat, ni celle des banques, ni celle des intéressés, qui ont accompli ce travail gigantesque plutôt par devoir national, que par intérêt personnel.

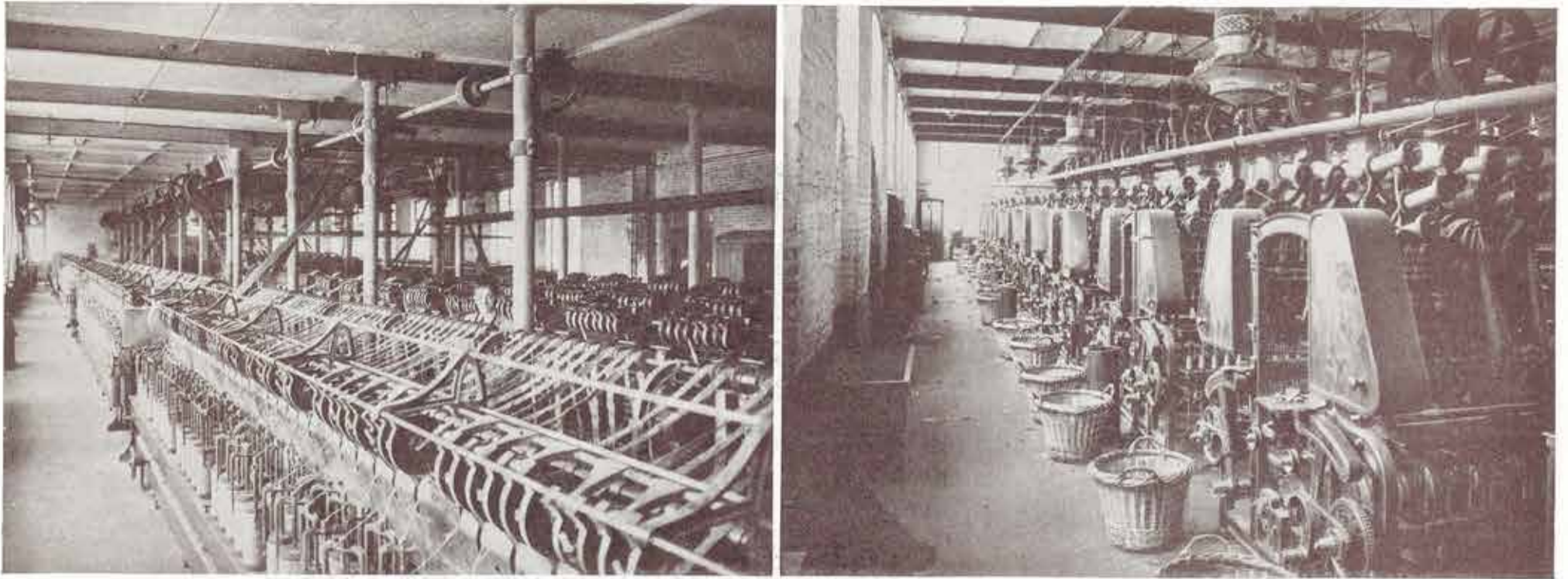
Depuis l'armistice, la Société Boutemy Frères, parallèlement à sa reconstitution, a acquis des maisons offrant une capacité de logement suffisante pour tout son personnel ouvrier.

Le complexe d'usines s'est accru d'une filature pour corderie dont la capacité de production annuelle est de 900.000 kilogs de fils.

Enfin, en dehors du service de ventes indiqué ci-dessus, MM. Boutemy ont fondé et dirigent la Compagnie générale des Textiles, à Lille, et la Société Anonyme des Pils à Gand, spécialisées dans le commerce de lins, chanvre et jute en brut et en fils, et dont l'importante organisation est mise à la disposition de la Société Boutemy Frères dans toutes les circonstances où elle le désire.



De l'Usine de Werwicq, face à la Lys, il ne reste plus que quelques pans de mur.



Salle de préparation des étoupes

Un coin de filature au sec.

**SOCIÉTÉ ANONYME
DES ÉTABLISSEMENTS A. PARENT ET FILS
à LANNOY (Nord)**

Ces établissements ont été créés à Lannoy en 1821, par M. et M^{me} Parent-Montfort. Ils ne comprenaient, au moment de leur création, que

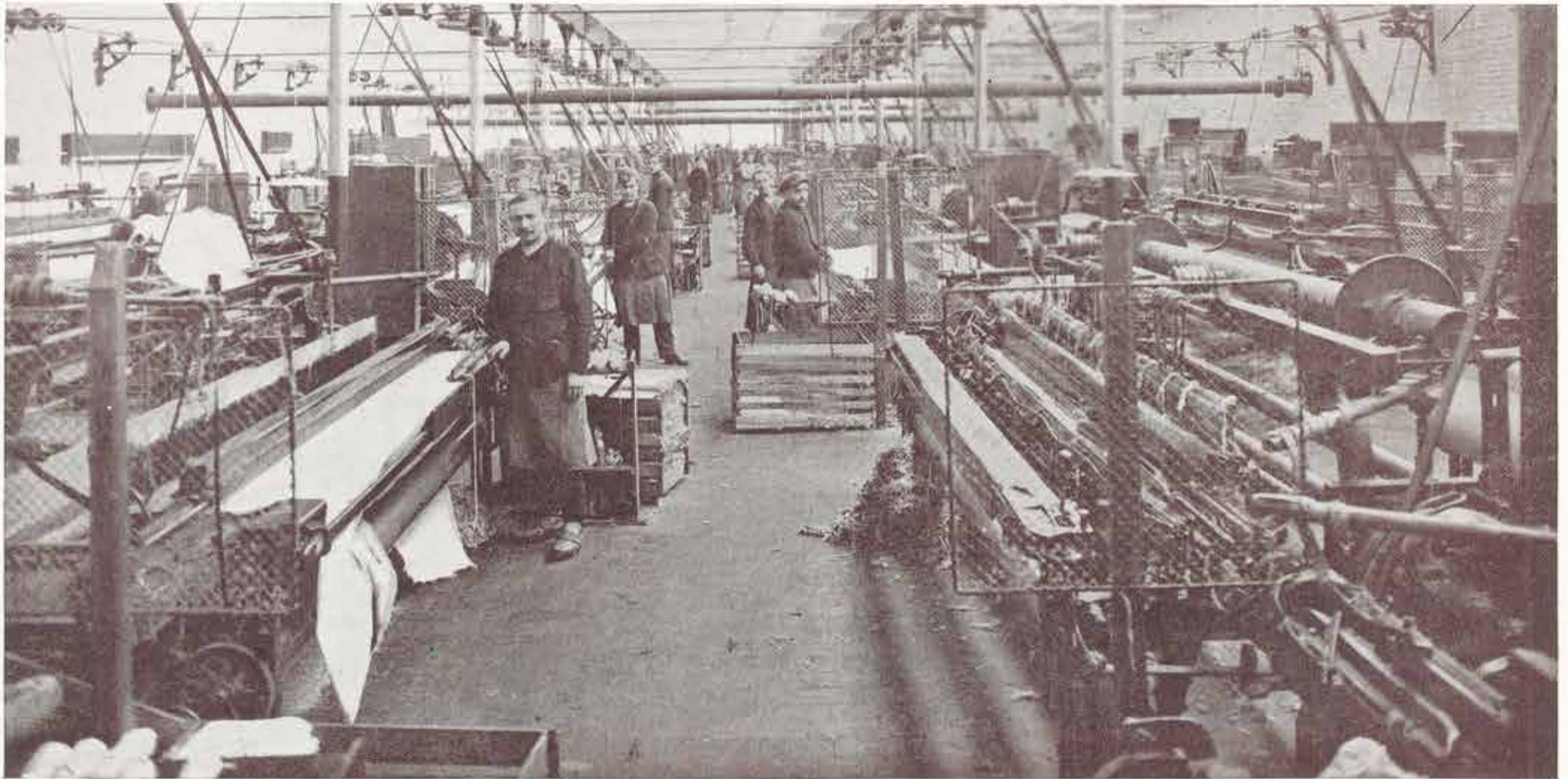
des métiers à main. Malgré les périodes difficiles traversées, les fondateurs modernisèrent petit à petit leur matériel. Ils surent, au prix de gros sacrifices, suivre la marche du progrès.

En 1869 l'affaire fut mise en société et quelques années après, M. Albert Parent, fils des fondateurs, en devint seul propriétaire. Il fit prendre à l'affaire une grande extension et con-

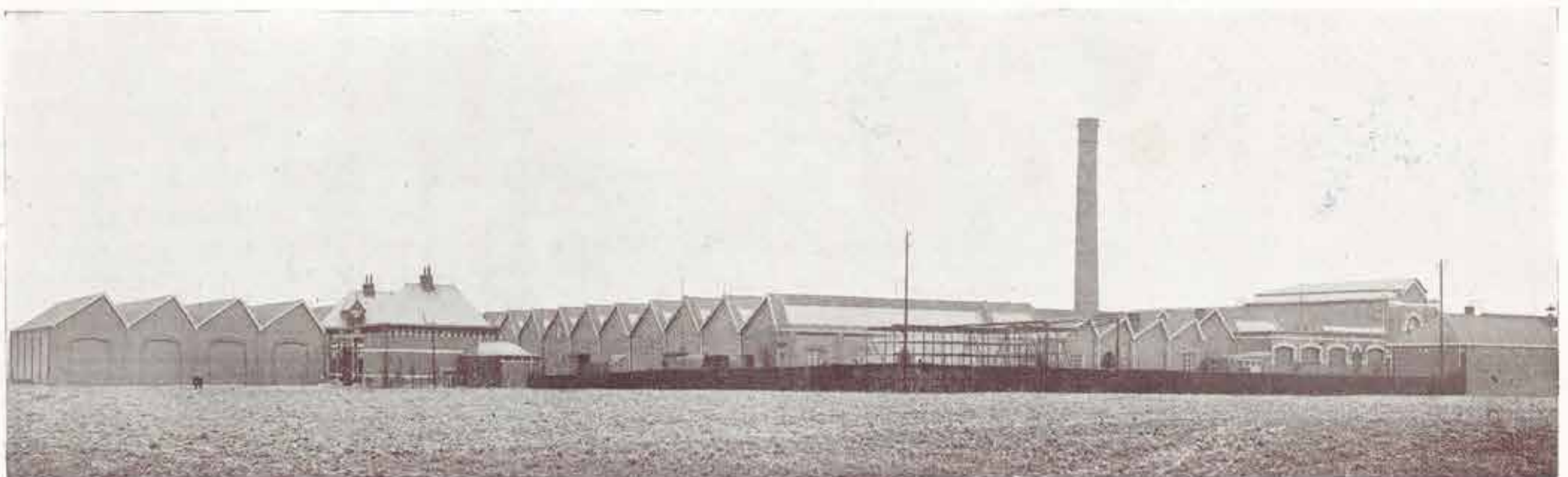
serva la direction générale jusqu'en 1921, date de la transformation en société anonyme.

La fabrication comprend : le tissage des couvertures, couvre-lits, ainsi que de divers genres d'étoffes pour aménagement. D'autre part, il existe toujours l'ancienne filature de lin à Lannoy.

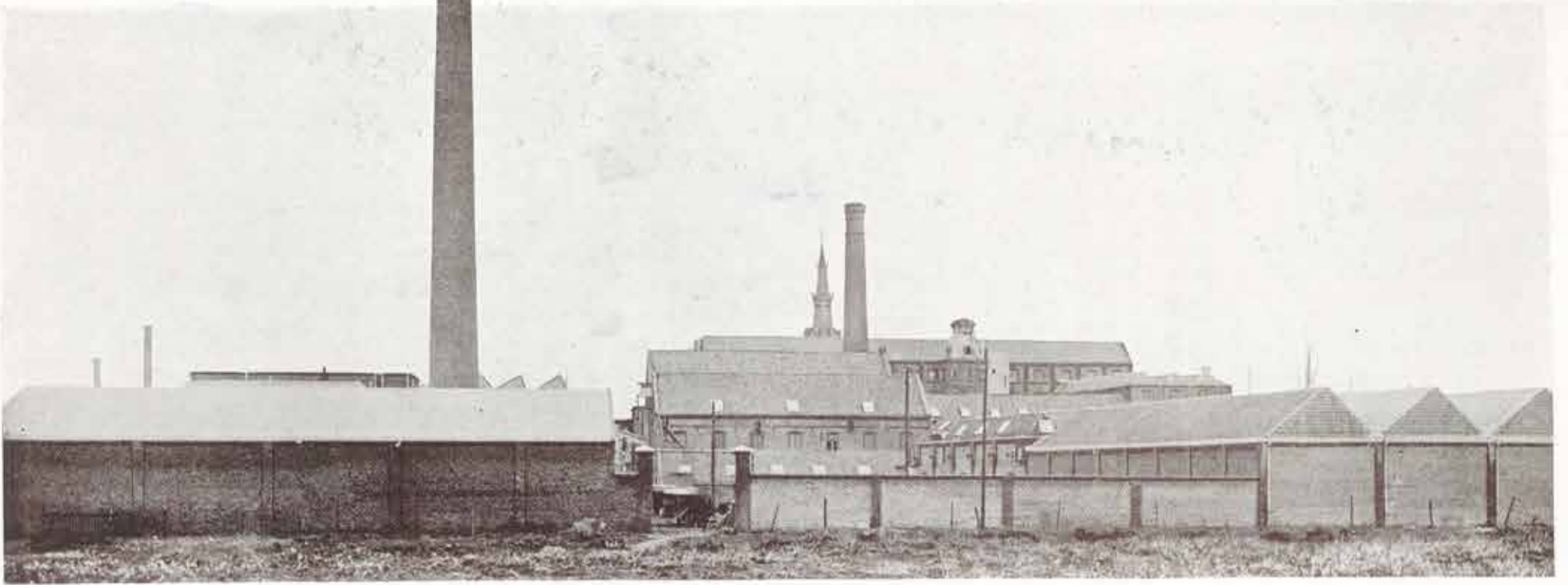
L'ensemble du groupe comprend deux établissements à Lannoy et une usine à Leers.



Une salle de tissage de molletons.



Vue d'ensemble des usines de Leers (Tissage des Couvertures)



Vue d'ensemble du tissage d'ameublement et filature de lin.

Dès le mois de novembre 1914, l'occupation ennemie provoqua l'arrêt général de toutes les fabrications. Les métiers furent démolis, et les

Allemands se servirent des bâtiments pour y établir des casernements.

Le travail de reconstitution après l'armistice

fut des plus difficiles, plus spécialement à la filature de lin qu'il fallut regarnir entièrement de nouveaux métiers. Les difficultés rencontrées pour la reconstitution de cette filature furent d'ailleurs si grandes qu'elle n'est pas encore actuellement complètement réorganisée.

Cette remise en état s'effectua relativement très vite, puisque l'occupation ayant cessé en octobre 1918, moins d'un an après, c'est-à-dire en juillet 1919, l'usine de Leers commençait déjà à redonner du travail à quelques ouvriers,

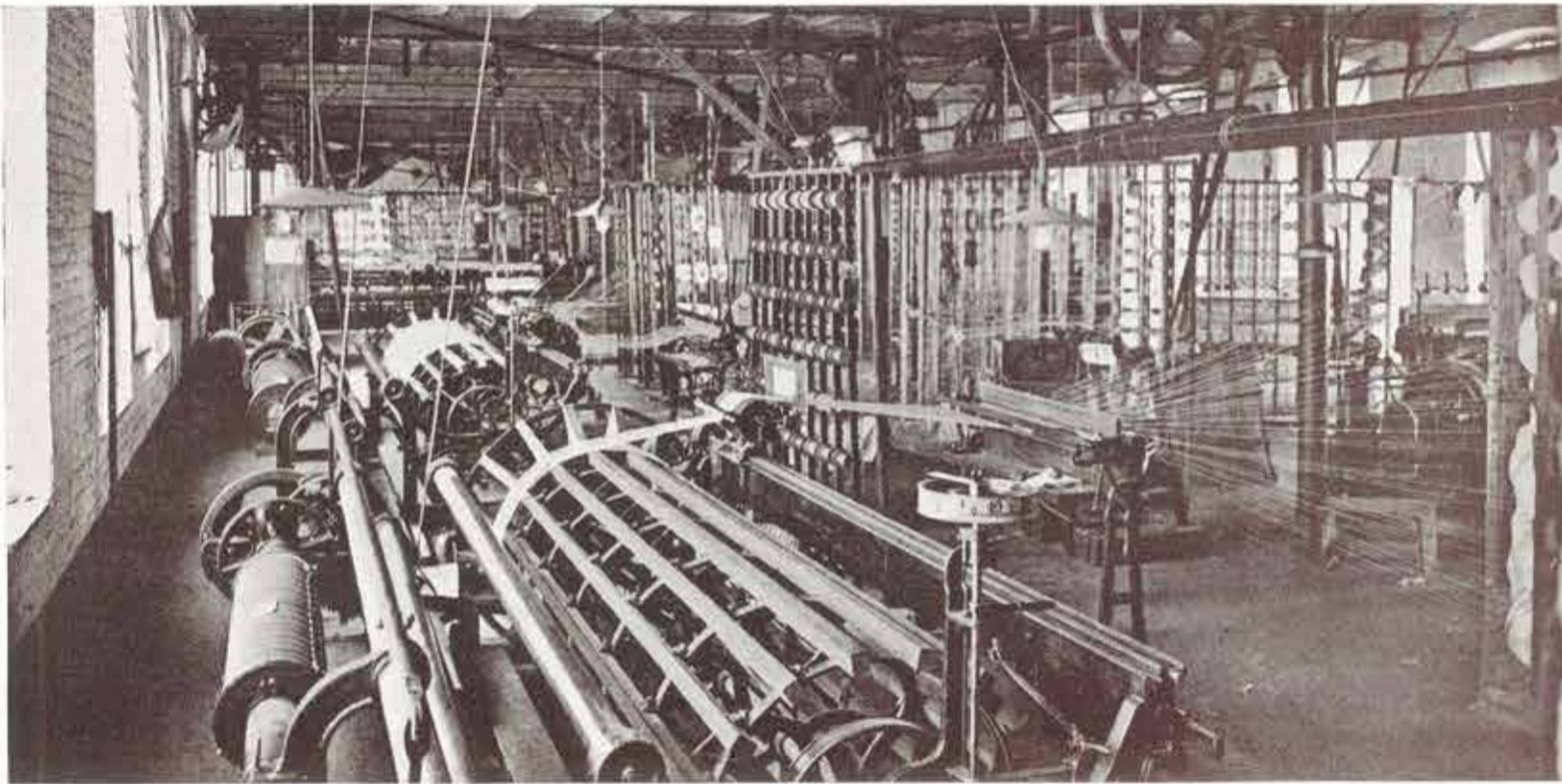
A la fin de cette même année 1919, les métiers battaient au complet.

L'usine de Couvre-lits suivit de très près et fut à peu près terminée au début de 1920.

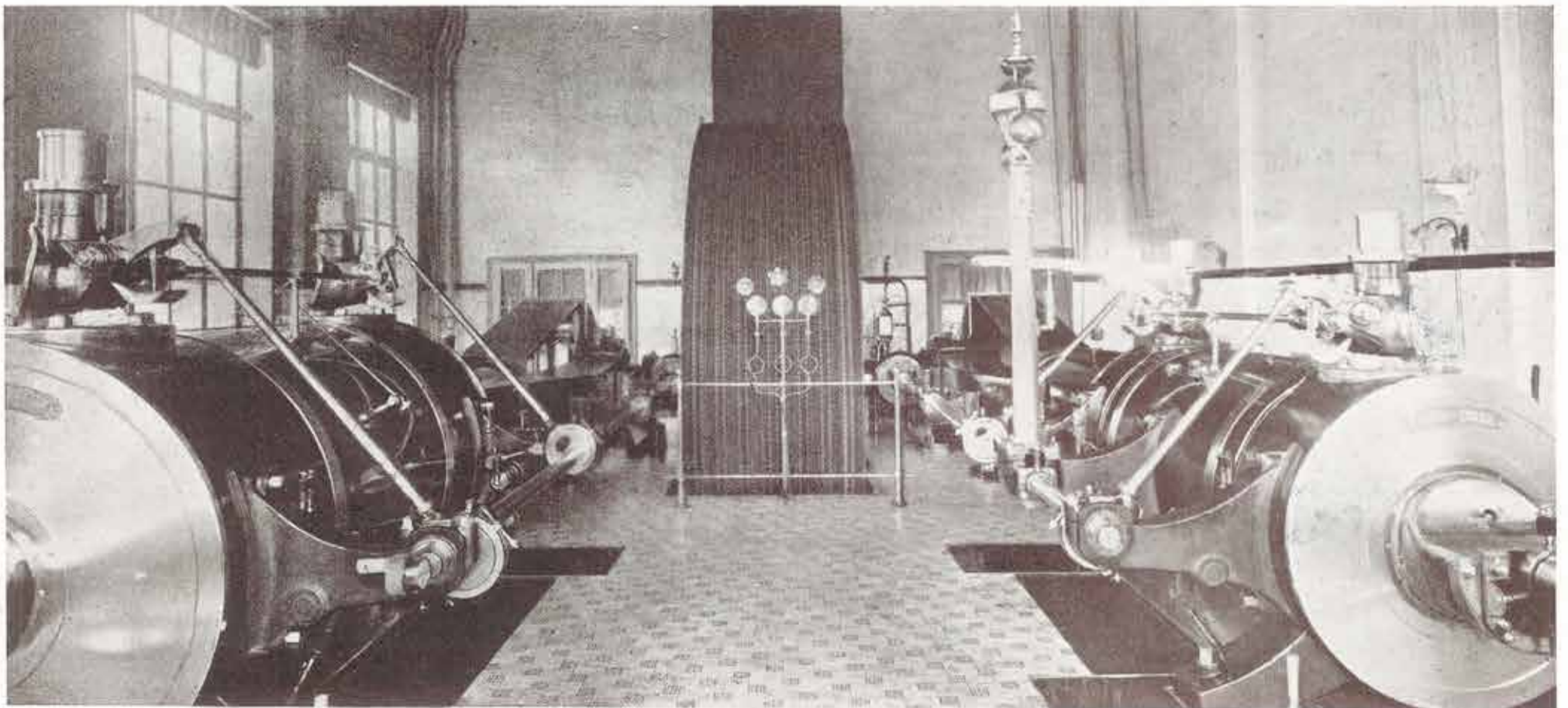
Aujourd'hui, l'ensemble des établissements emploient plus de 1.300 ouvriers, c'est-à-dire un total voisin du chiffre d'avant-guerre (1.500).

La force motrice totale est de 2.000 chevaux.

Les produits fabriqués sont vendus surtout en France, mais la maison vient de reprendre ses exportations qui déjà avant la guerre représentaient un chiffre d'affaires important.



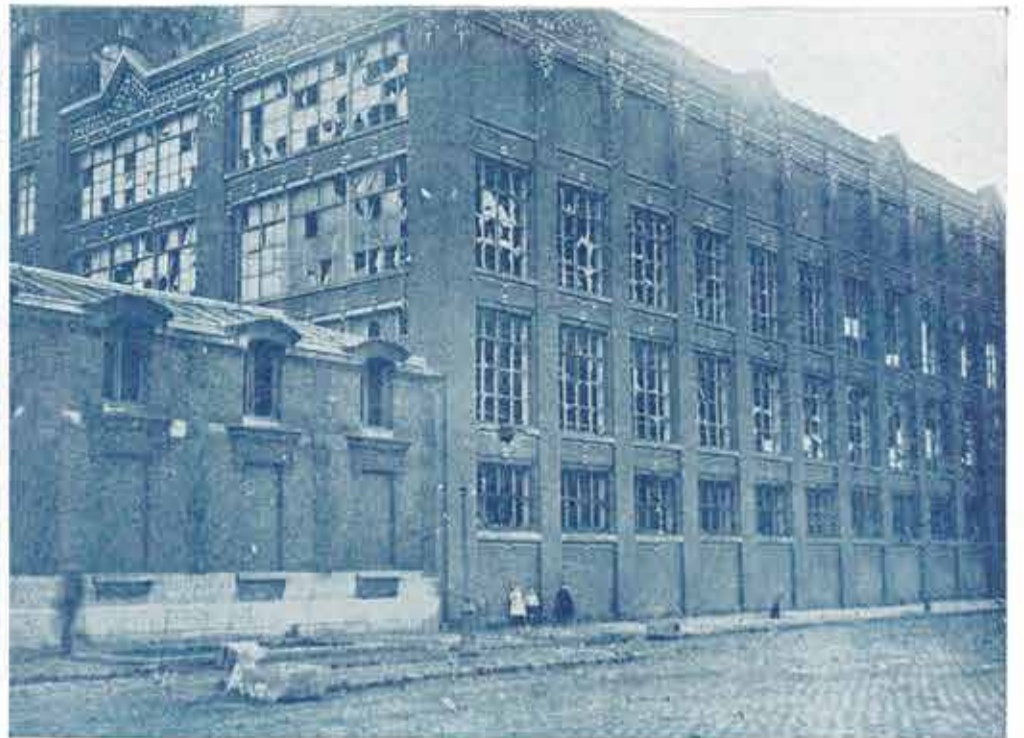
Une salle de préparation de tissage d'ameublement.



Une des trois salles de machines.



Les Allemands obligent les prisonniers alliés à collaborer au pillage de l'usine.



L'explosion du pont et des écluses se trouvant en face de l'usine fit d'importants dégâts.

G. W. RICHARDSON et C^{ie} — ROUBAIX

Usine fondée en 1808 sous la firme G.-W. Richardson et Cie par M. G.-W. Richardson, commandité par M. Alphonse Lemaire père (commandite simple) changée en 1902 en Société en participation, sous la firme Lemaire frères et Richardson (M. G.-W. Richardson et les 3 fils Lemaire: Louis, Alphonse et Henri). Reprise de l'affaire par M. G. W. Richardson en 1918, firme G. W. Richardson et Cie.

Comprenant : triage de laine et chiffons, effilochage des chiffons, teinture de la laine en bourre, filature, préparation de tissage et tissage, teinture en pièces, apprêts au mouillé et au sec.

Genres : tissu laine cardée renaissance, tissu pure laine, draperie, robe, casquette, carrosserie (tissu pour), tissus pour Chemins de fer, draps militaires.

L'usine G.-W. Richardson et C^{ie}, qui était en 1914 l'usine Lemaire frères et Richardson, a été occupée par les Allemands depuis le 14 octobre 1914 à octobre 1918. Pendant cette période cette usine a subi des dé-

gâts sans nombre provenant d'abord des enlèvements de matériel par les Allemands. Le personnel ennemi chargé de ces enlèvements réduisant à néant, à coups de marteau, un métier entier pour obtenir quelques kilos de cuivre. D'autres dégâts provoqués par l'explosion préméditée du pont et des écluses, se trouvant en face de l'usine, explosion qui détruisit fenêtres et toitures.

Dégâts provoqués par le pillage lamentable des soldats ayant séjourné dans l'usine.

Enlèvement de tous les tissus, laines et cotons, de matériel tel que cuivre, courroies, tuyauterie et machines entières qui étaient expédiées en Allemagne.

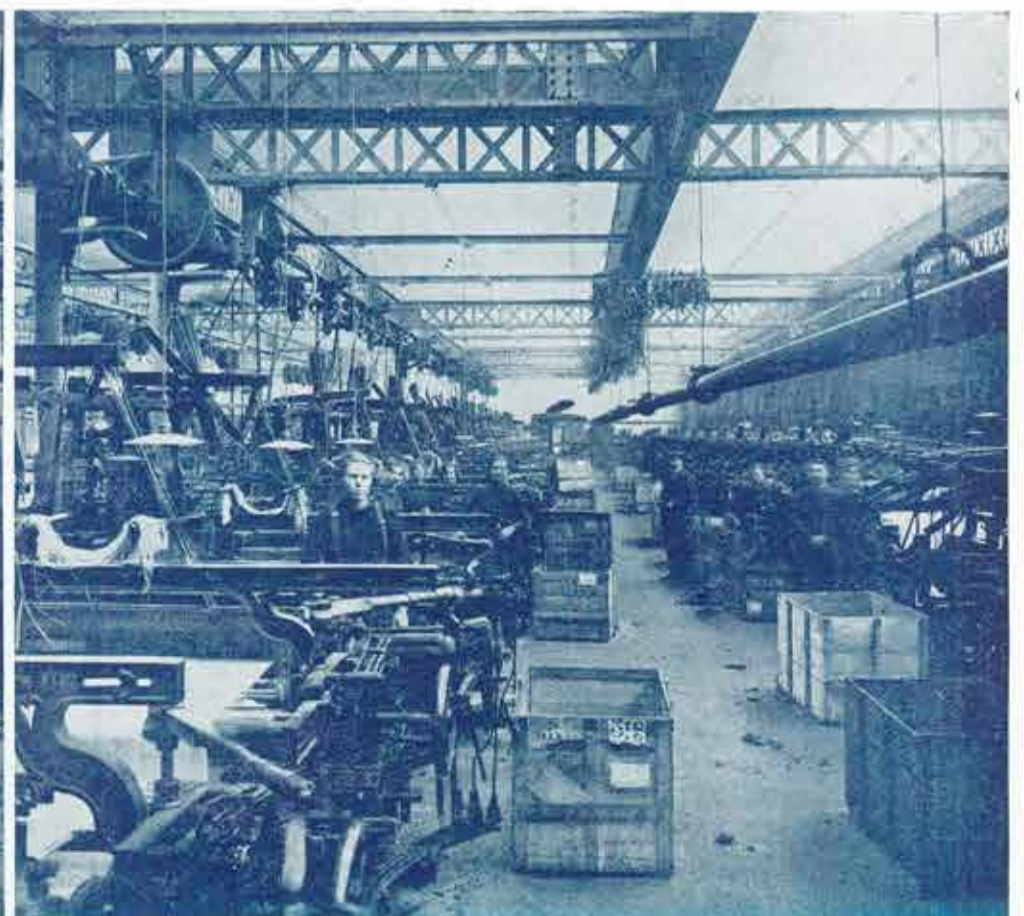
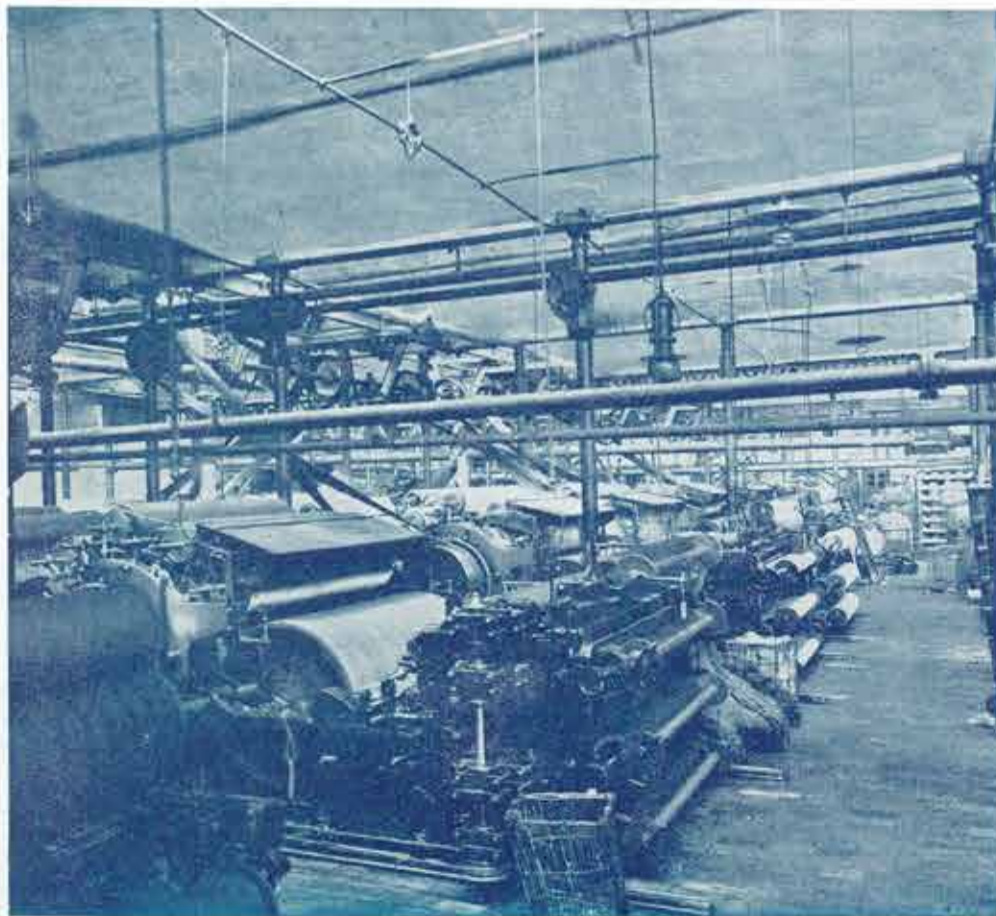
Concentration dans l'usine de prisonniers alliés qui devaient, de force, aider au chargement des marchandises réquisitionnées.

Concentration de civils, filles, femmes, jeunes gens et hommes, lors de l'évacuation forcée dans les Ardennes.

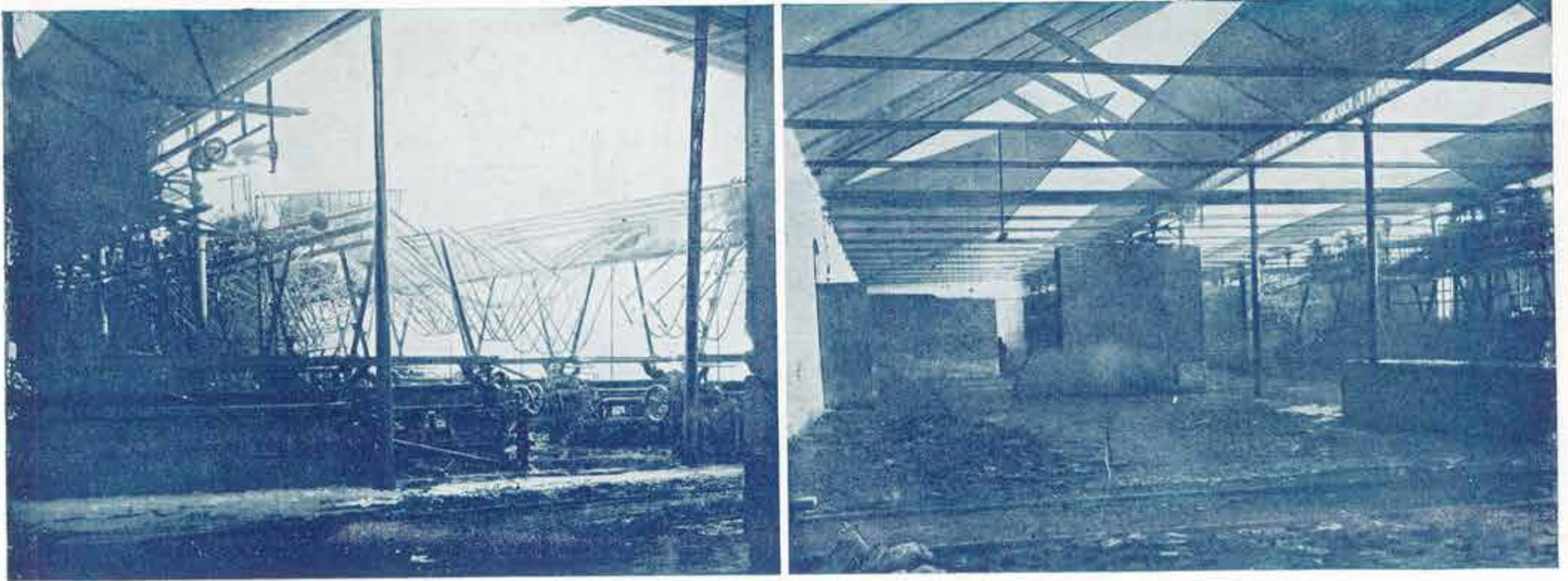
Tentatives réitérées des Allemands pour mettre l'usine en marche, tentatives qui toujours échouèrent à cause du refus d'aide de M. Richardson et des quelques personnes compétentes restées pendant l'occupation.



L'Usine G. W. Richardson et C^{ie} en 1923.



L'Usine reconstituée. — A gauche : Une salle de préparation de filature. — A droite : Le Tissage.



Dans une partie de la salle, on avait entassé pêle-mêle les débris de tous les métiers. Etat dans lequel se trouvait une autre partie de la salle de tissage au moment de l'armistice.

ETABLISSEMENTS H. LADREYT CYSOING (Nord)

L'usine de la Société des Etablissements H. Ladreyt, à Cysoing (Nord) comportait un tissage mécanique et un tissage à la main pour la fabrication des tissus d'ameublement.

La maison fut fondée en 1899 par M. H. Ladreyt, puis transformée en 1905 en Société anonyme des Etablissements H. Ladreyt, dont le fondateur devint l'administrateur délégué.

A la déclaration de la guerre, elle occupait 175 ouvriers. La maison s'était fait une véritable spécialité de la reconstitution et de la reproduction des soieries anciennes et plus particulièrement de celles rappelant les époques Louis XV et Louis XVI. A l'aide d'un procédé de fabrication spécial, elle avait réussi, en combinaison avec la mécanique Jacquard, à reproduire les tapisseries dites des Flandres, dont l'origine remonte au XIII^e siècle et à faire renaître dans la région l'art du Maître Tapisier de l'époque des Gildes.

De grands panneaux établis d'après des documents des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, et dont certains mesuraient 21 mètres carrés de superficie, étaient tout particulièrement appréciés d'une clientèle d'élite, dont les demandes chaque jour plus nombreuses nécessitèrent en 1912/1913 des agrandissements importants qui devaient doubler la production de l'usine. Le nouveau matériel venait à peine d'être mis en activité lorsque se produisit la brutale invasion. Les Etablissements furent presque aussitôt occupés par les services de

ravitaillement de la région dont la direction avait été assumée par M. Ladreyt sous les auspices de la « Commission for relief in Belgium ».

En février 1916 un ordre impérieux de la Kommandantur d'étapes ordonnait l'évacuation des locaux dans un délai de 48 heures; elle en prenait immédiatement possession afin d'y établir un dépôt de munitions.

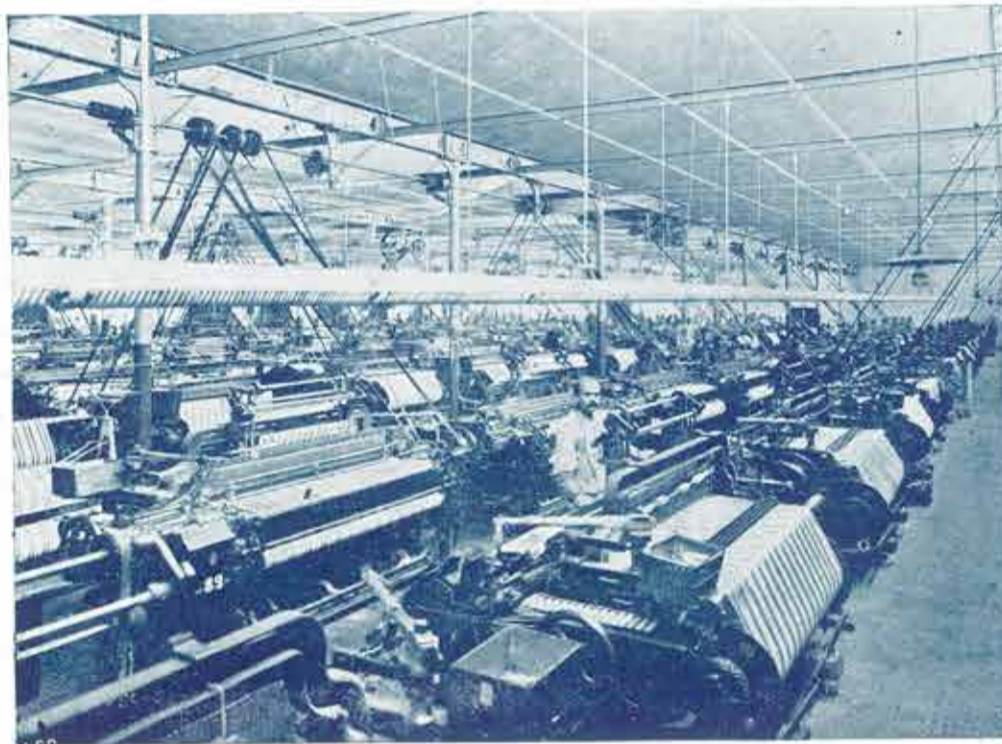
bordure de la gare et de la voie ferrée, qui avaient été minés furent en partie démolis par les explosions.

En 1919, c'était le chaos. On ne pouvait songer à la reconstitution des trésors du passé, cela eut demandé un temps beaucoup trop long et des efforts que l'âge et l'état de santé de M. Ladreyt ne lui permettaient plus. Il fallait accepter, sans se plaindre, la disparition d'une richesse nationale dans le domaine de l'art et prendre énergiquement d'autres dispositions. Cela était d'autant plus urgent qu'une nombreuse population ouvrière attendait impatiemment du travail.

Le Conseil d'Administration prit alors la décision de commander sans retard un matériel de tissage et de préparation comportant les derniers perfectionnements modernes et destiné à la fabrication du couil pour literies et aux articles unis pour ameublement. Il entreprit la réfection et la construction des bâtiments nécessaires à cette industrie, et peu après arrivèrent à pied-d'œuvre les premières machines.

Aujourd'hui, l'installation nouvelle est en plein fonctionnement, et bien que les tissus fabriqués n'exigent plus les mêmes recherches ni les mêmes soucis artistiques que ceux produits anciennement, ils n'en sont pas moins appréciés par la clientèle qui les emploie, puisque la production actuelle des Etablissements H. Ladreyt dépasse six mille mètres par jour.

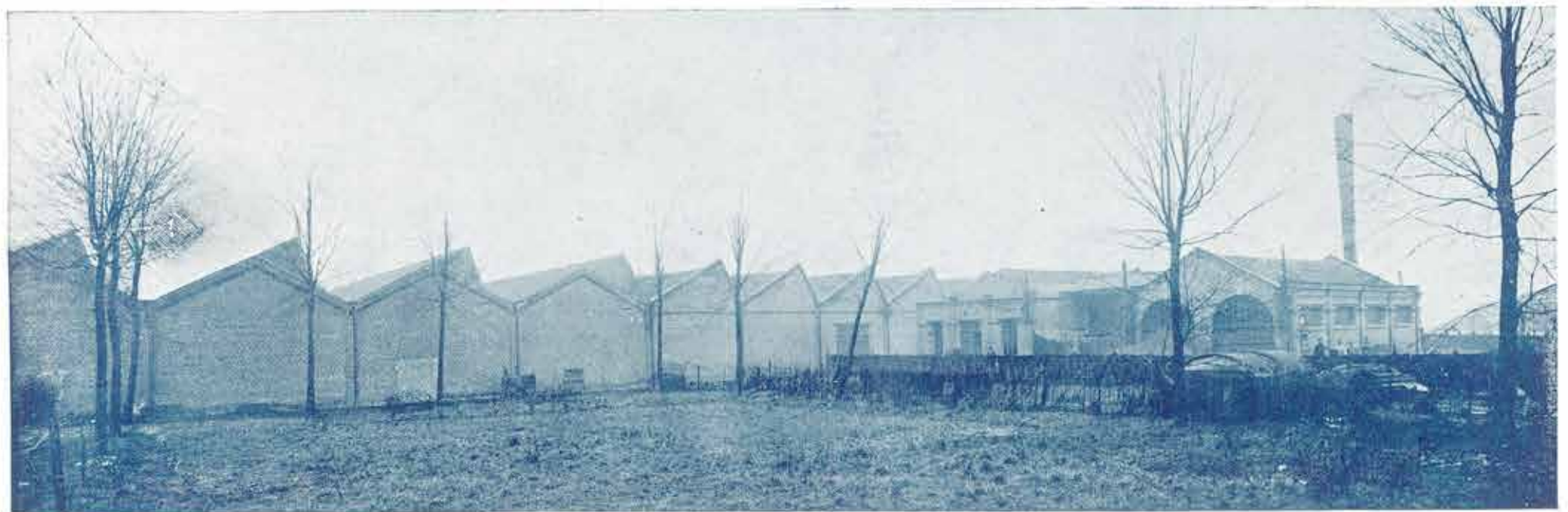
Et cette production n'en restera pas là, car la direction est bien décidée à aller de l'avant et à faire profiter le public de toutes les améliorations qu'elle pourra créer, certaine qu'elle est, d'être récompensée de ses efforts.



Vue de la salle de tissage reconstituée.

Le matériel fut saccagé, les collections, les modèles, tout fut détruit ou enlevé pour faire place à des murailles hétéoquées, à des voies ferrées, etc...

Lorsque vint le recul allemand, les bâtiments en



Vue d'ensemble de l'Etablissement H. Ladreyt, à Cysoing (Nord.)

TOULEMONDE-DESTOMBE

SOCIÉTÉ ANONYME
30, rue du Pays, à Roubaix.

C'est en 1823, lors de son mariage avec Amélie Destombe, que Floris Toulemonde commença la fabrication, sous le nom de Toulemonde-Destombe ; mais depuis plusieurs années déjà, il faisait fabriquer par les tisseurs de la région, continuant ainsi une vieille tradition familiale.

Homme d'activité et d'énergie, il développa rapidement ses affaires. Installé d'abord rue de l'Hospice, il vint en 1840 s'installer rue du Pays, où l'un des premiers, il établit une machine à vapeur avec teinturerie, retorderie, préparation, continuant à faire tisser chez les ouvriers de Roubaix et des environs.

Bientôt associé avec ses fils Henri, Jules et Louis, il s'empressa d'adopter le tissage mécanique dès son apparition dans la région. Il établit ses premiers métiers mécaniques, rue du Pays ; puis en 1857, il fit cons-

truire près du canal, aujourd'hui comblé, une usine de tissage mécanique avec filature de laine et filature de coton, qu'un incendie détruisit en 1885 et qui fut reconstruite exclusivement en tissage de laine.

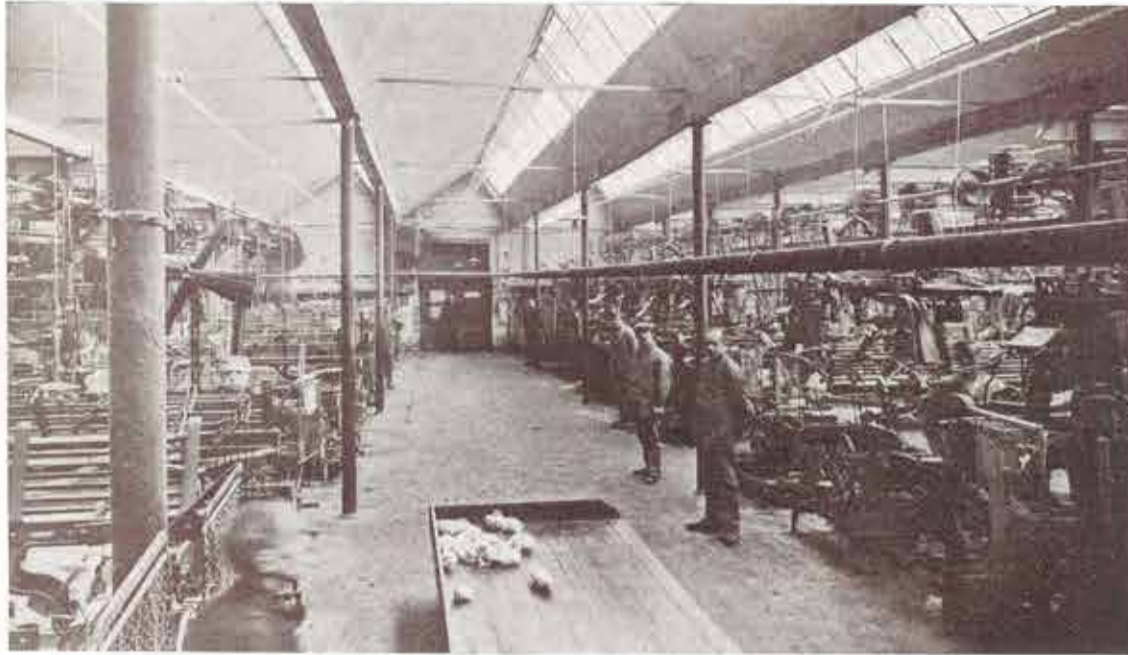
Sous la direction des quatre associés actuels,

Louis, Jules, Joseph et Pierre Toulemonde, la maison Toulemonde-Destombe continua à se développer, en ajoutant à l'industrie du tissage, soit chez elle, soit dans ses filiales, les industries complémentaires qui devaient lui permettre de travailler la laine depuis le peigné jusqu'au

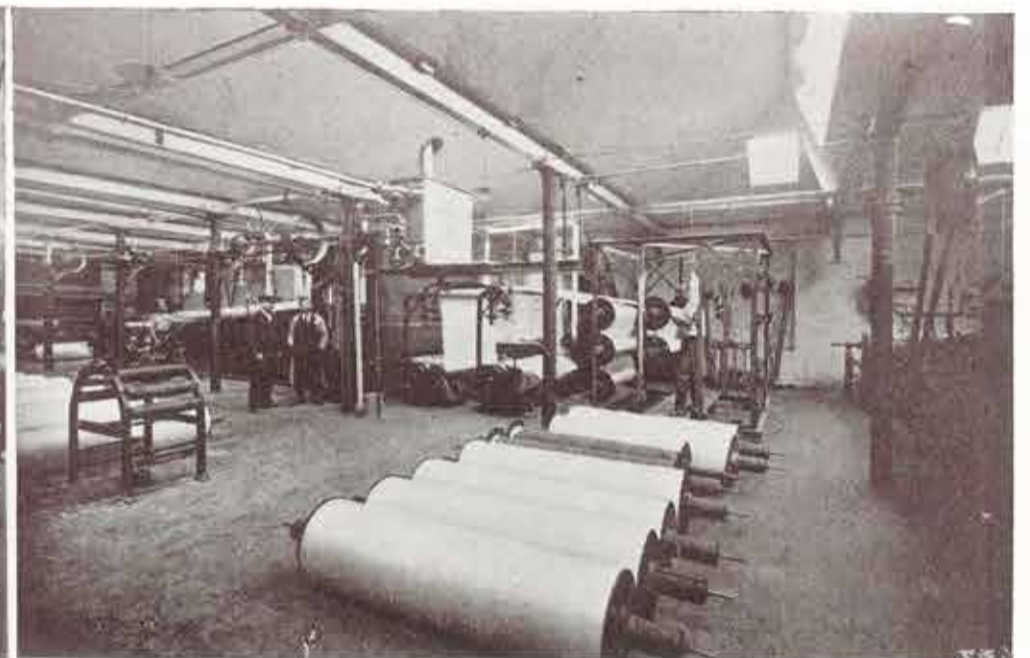
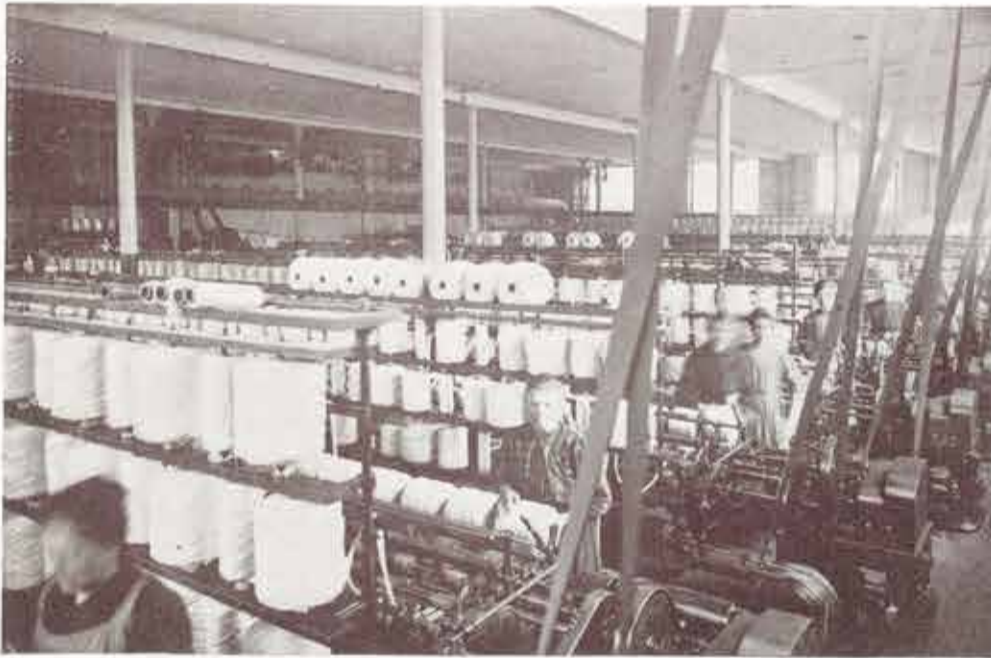
tissu teint : Filature de laine peignée en 1904, usine de teinture à Louviers en 1910. Elle entreprit aussi l'industrie du coton avec la Cotonnière de Dottignies, la Cotonnière du Touquet en 1913, la Cotonnière d'Armentières en 1919, tout en développant sa production lainière, en prenant part à la fondation de la filature Saint-Liévin en 1919.

Ces différentes usines emploient une force de trois mille chevaux-vapeur et donnent de l'ouvrage à plus de 1.200 ouvriers.

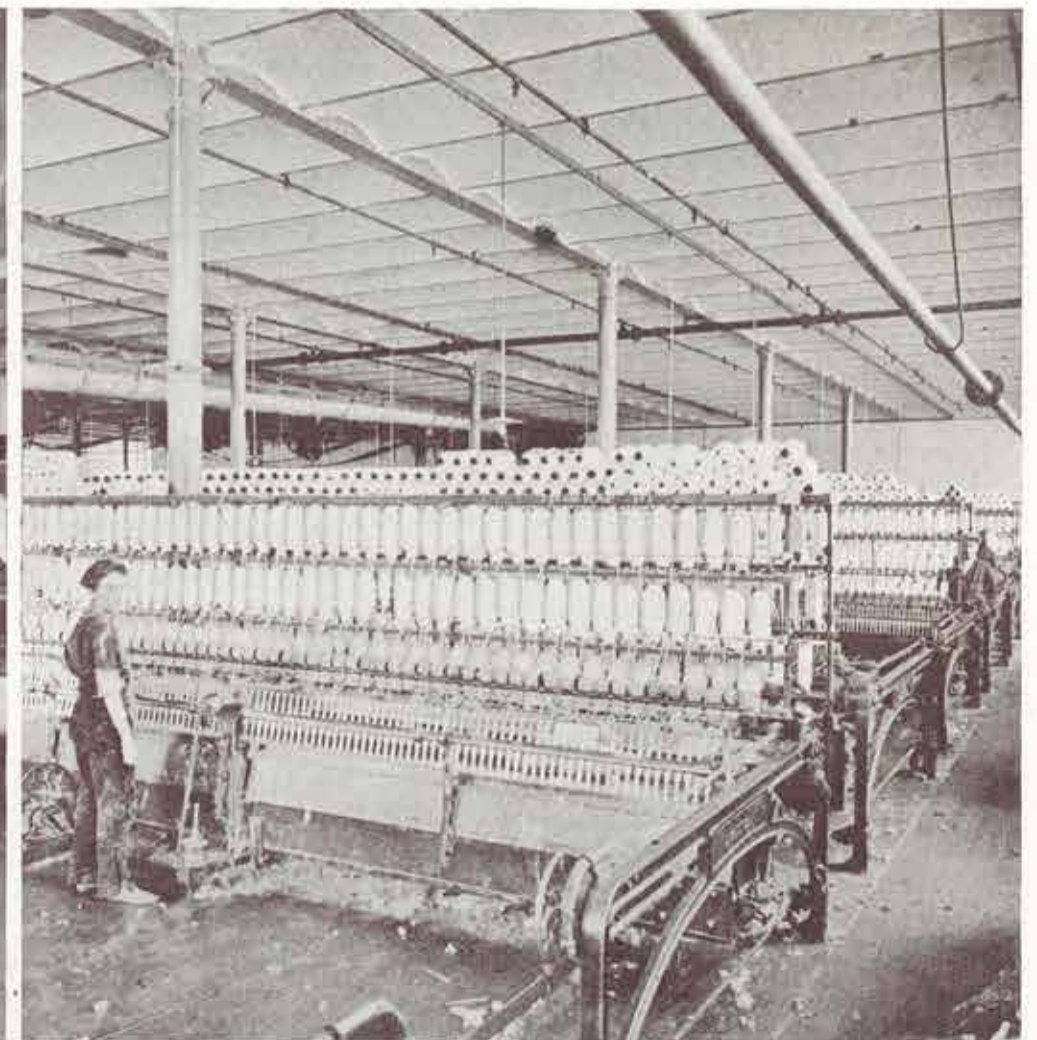
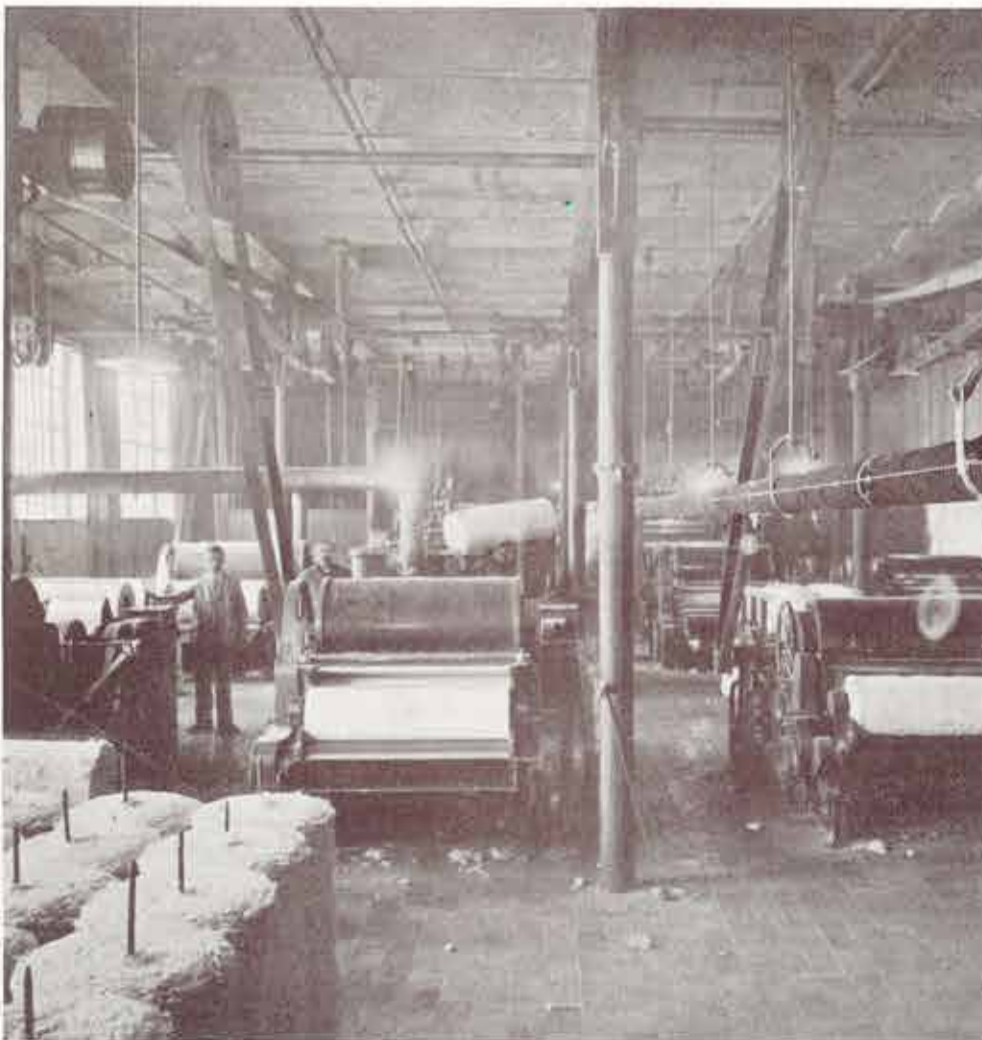
Aujourd'hui complètement reconstituée, la société Toulemonde-Destombe et ses Sociétés filiales n'ont qu'une ambition : celle de continuer les traditions de travail et d'honneur qui leur ont été léguées par leur fondateur.



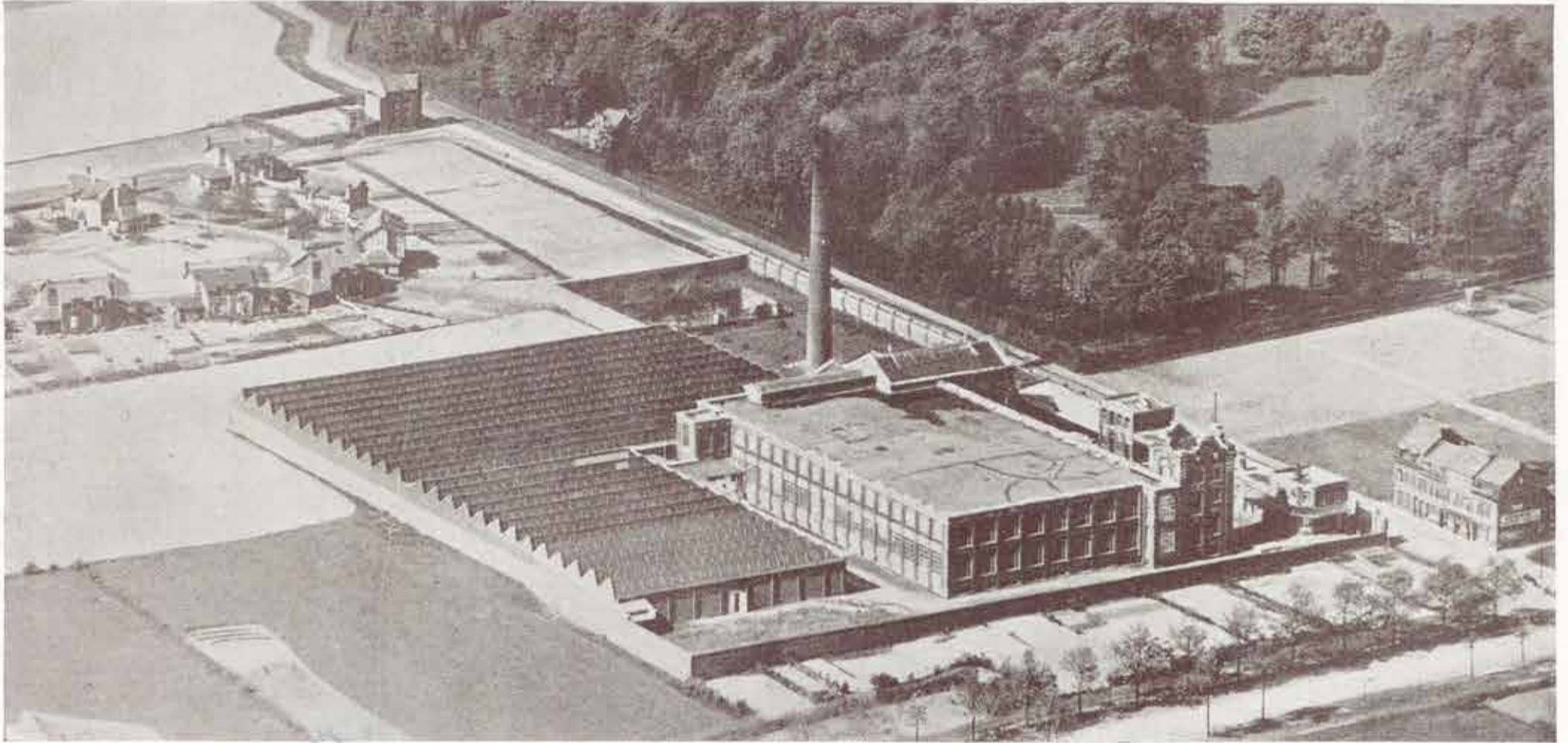
Un atelier de tissage. Usine Toulemonde-Destombe, à Roubaix.



Un atelier de filature — Usine Toulemonde-Destombe, à Roubaix — Un atelier d'encollage.



Carderie. — La Cotonnière du Touquet, à Tourcoing — Salle de renvideurs.



Nouvel établissement de la rue de Beaumont, à Roubaix, construit en 1903 et actuellement en cours de doublement (vue panoramique prise en avion).

CÉSAR POLLET ET FRÈRES, A ROUBAIX

Maison fondée en 1831 par M. Joseph Pollet. Manufacture de tissus pour robes et draperies pour hommes et pour dames.

Sa fabrication se fit entièrement à la main jusqu'en 1863, époque à laquelle furent montés les premiers métiers du tissage mécanique. La maison fut reprise en 1875 par MM. César et Joseph Pollet, et, sous leur direction, elle ne cessa pas de se développer et prit rapidement une très grande importance.

Sa fabrication, tant en articles pour hommes que pour dames, ne comporte que des tissus de bonne qualité, même dans les bas prix, et est très appréciée autant en France qu'à l'étranger. Sa production est très importante : la moitié environ est absorbée par le marché français, le reste est vendu, soit directement, soit par commissionnaires, à l'exportation, principalement en Angleterre.

La maison César et Joseph Pollet possède deux établissements. Le plus récent, construit en 1903, rue de Beaumont, se compose d'une filature de laines peignées, d'une retorderie et d'un tissage. L'autre, situé rue Nain, est bâti sur l'emplacement même où fut fondée la maison. Cet établissement, transformé et agrandi à différentes époques, était encore en transformation en 1914, au moment de la déclaration de guerre. Il comprend une retorderie, toutes les préparations de tissage, un tissage, la maison de vente et des magasins. Le matériel de ces deux établissements, entretenu avec un soin tout particulier, est muni de tous les derniers perfectionnements permettant une produc-

tion importante et parfaite. Ces deux établissements furent occupés pendant une grande partie de la guerre et lorsque les Allemands se retirèrent en octobre 1918, ils les laissèrent dans un état déplorable.

Ils avaient réquisitionné, non seulement toutes les matières brutes, peignées et filées, tous les tissus écrus et teints, mais encore une partie importante du matériel, rendant ainsi les usines inutilisables.

Toutes les pièces de cuivre des chaudières, les soupapes, la tuyauterie, etc., avaient été enlevées, ainsi que certaines pièces des machines à vapeur. Quant au service électrique : dynamos, tableaux de distribution, câbles, canalisations, les Allemands les avaient complètement démontés et expédiés chez eux.

Les coussinets de la plupart des transmissions avaient suivi le même chemin ainsi que les câbles

de commande et toutes les courroies. De plus, une grande partie du matériel avait été détériorée par les occupants et était inutilisable.

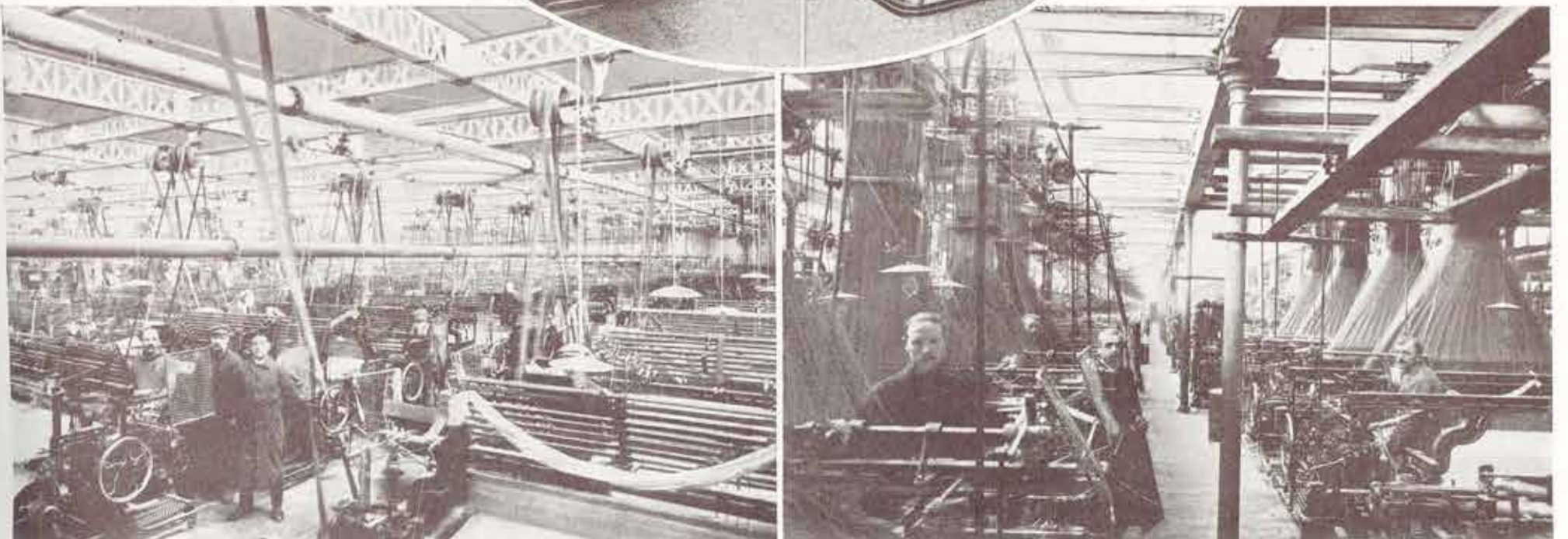
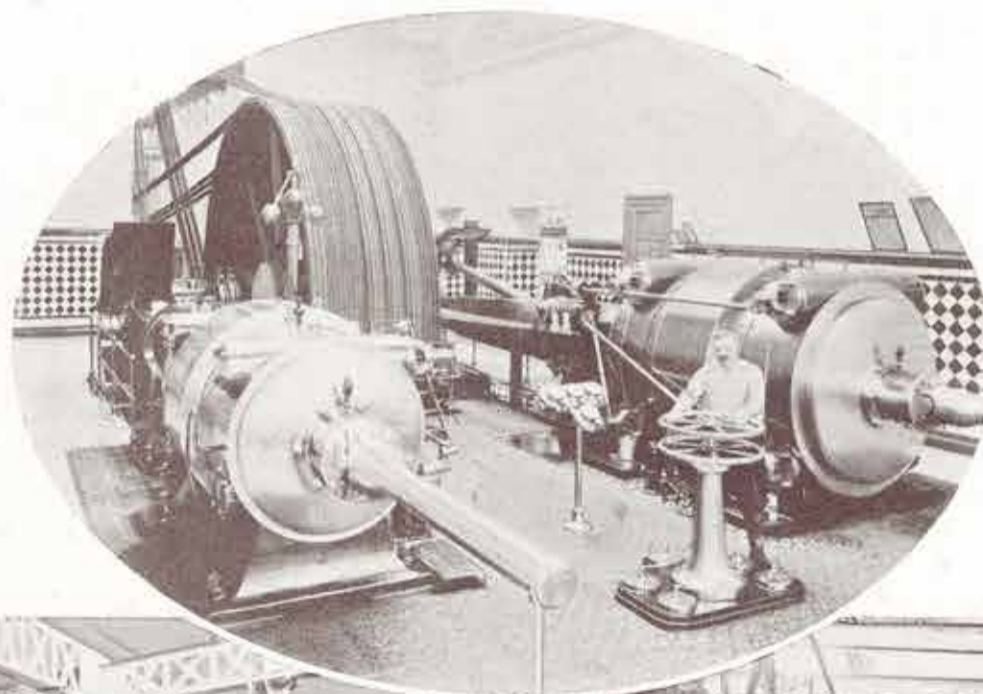
Les établissements se trouvaient donc hors d'état de produire et comme tout manquait, matériaux et argent, on ne pouvait évaluer le temps que demanderaient les réparations.

Heureusement, la maison trouva auprès du ministère des Régions Libérées, du 1^{er} secteur de la Reconstitution, et du Comptoir central d'achats des conseils éclairés et un appui financier qui lui permirent de mener à bien une tâche qui semblait presque impossible à accomplir.

Grâce à l'aide de ces deux organisations dont on ne saurait assez louer l'énergie et l'esprit d'initiative, elle put, dans un délai relativement court, remettre en état son matériel. D'autre part, il lui eût été absolument impossible d'acheter, par ses propres moyens, les matières nécessaires à l'alimentation des usines et elle ne put les remettre en marche que grâce aux attributions de matières qui lui furent faites par le Comptoir central et aux avances qui lui furent consenties, sur ses dommages de guerre, par le Ministère des Régions Libérées.

Alors qu'on entrevoyait pour la remise en activité, un délai de 18 mois à deux ans, la filature put être mise en marche le 1^{er} juin 1919. Les premiers métiers de tissage battaient un mois plus tard et cette usine était en pleine activité dès le mois de septembre.

Quant à l'établissement de la rue Nain, beaucoup plus détérioré que l'autre, il fut remis en activité au mois d'octobre 1919 et marcha au complet à partir de février 1920.



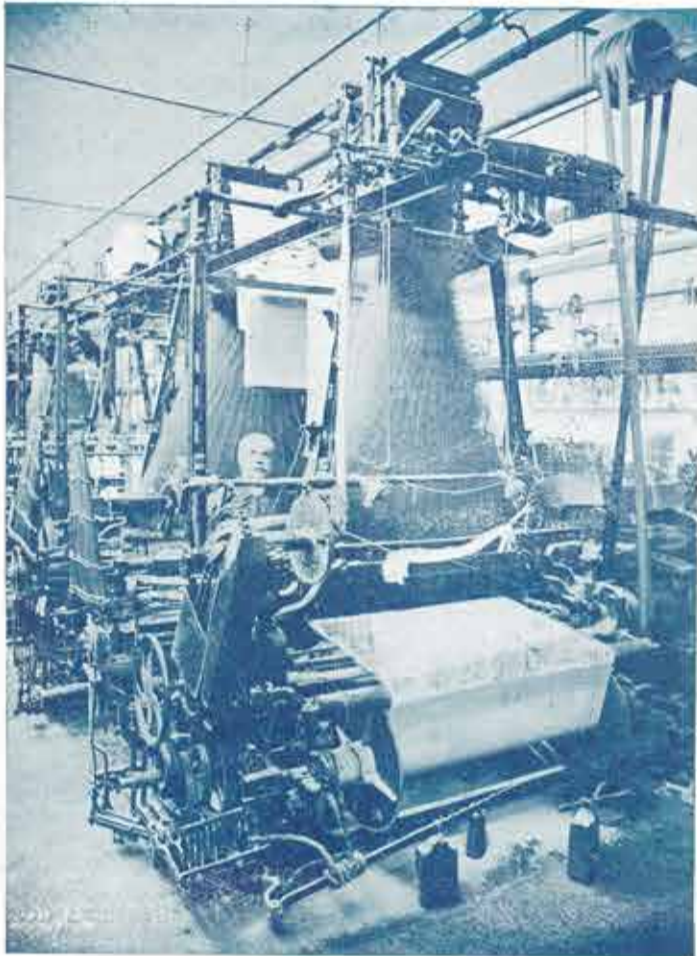
A gauche : Salle de tissage, draperie d'hommes, dames et de robes. — Dans l'ovale : La Salle des machines 1000 HP. — A droite : Une petite partie du tissage de la rue Nain.

*Société Anonyme des Etablissements
FRANÇOIS ROUSSEL PÈRE & FILS
ROUBAIX*

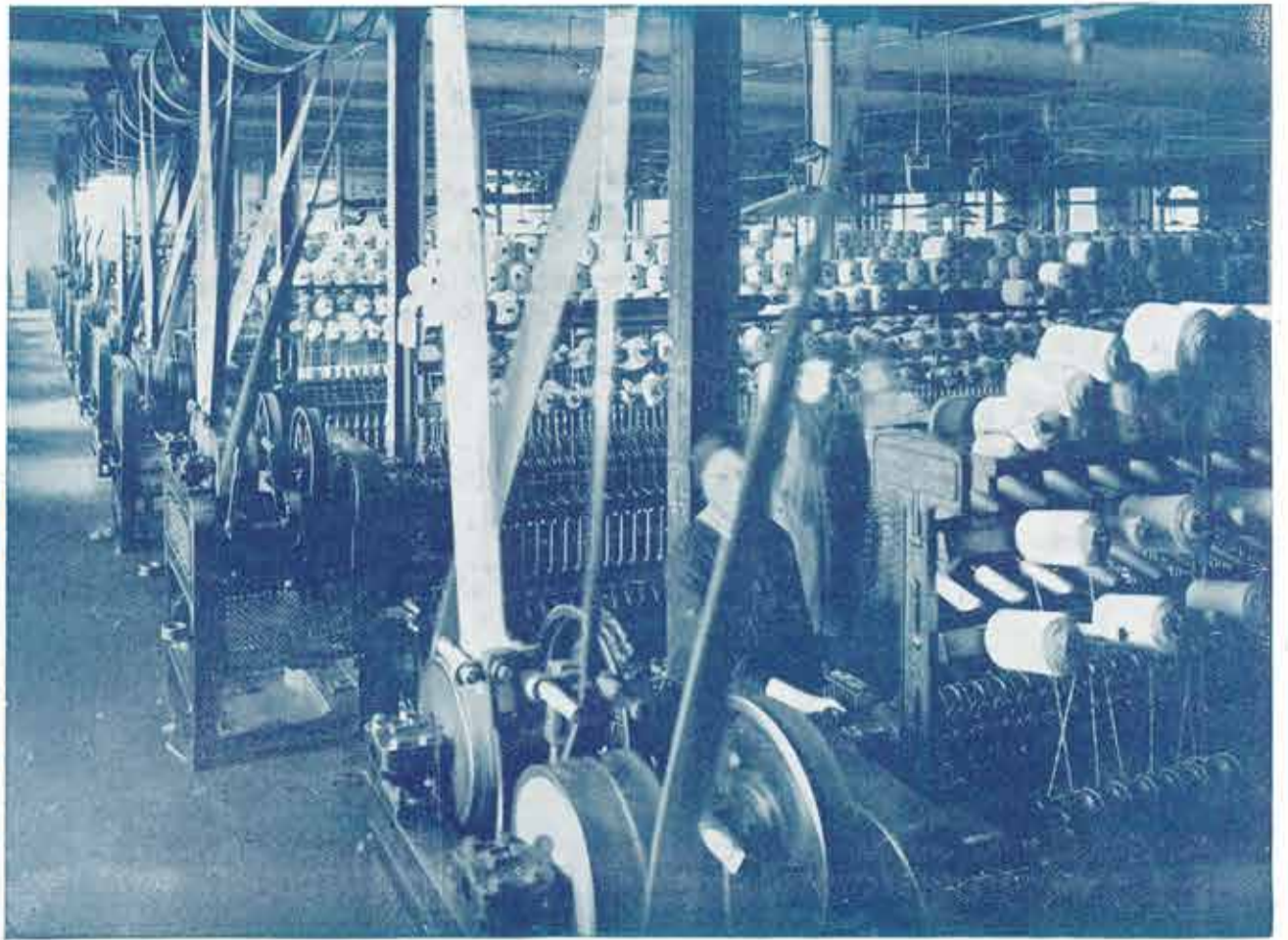
La plus grande spécialité de tissus nouveautés pour l'habillement de la femme : robes, corsages, jupes, manteaux en laine, laine et coton, tout coton, serges, gabardines, crêpes marocains, crépons, popelines, tissus éponges, unis et fantaisies, armures, Jacquards.

La maison, fondée il y a plus de cent ans, est universellement connue par ses articles que la clientèle se plaît à désigner du nom même des fabricants : « Articles FRANÇOIS ROUSSEL PÈRE & FILS ».

Ils sont les mieux réputés pour leur bon goût, leur variété, leur coloriage toujours de la dernière mode.



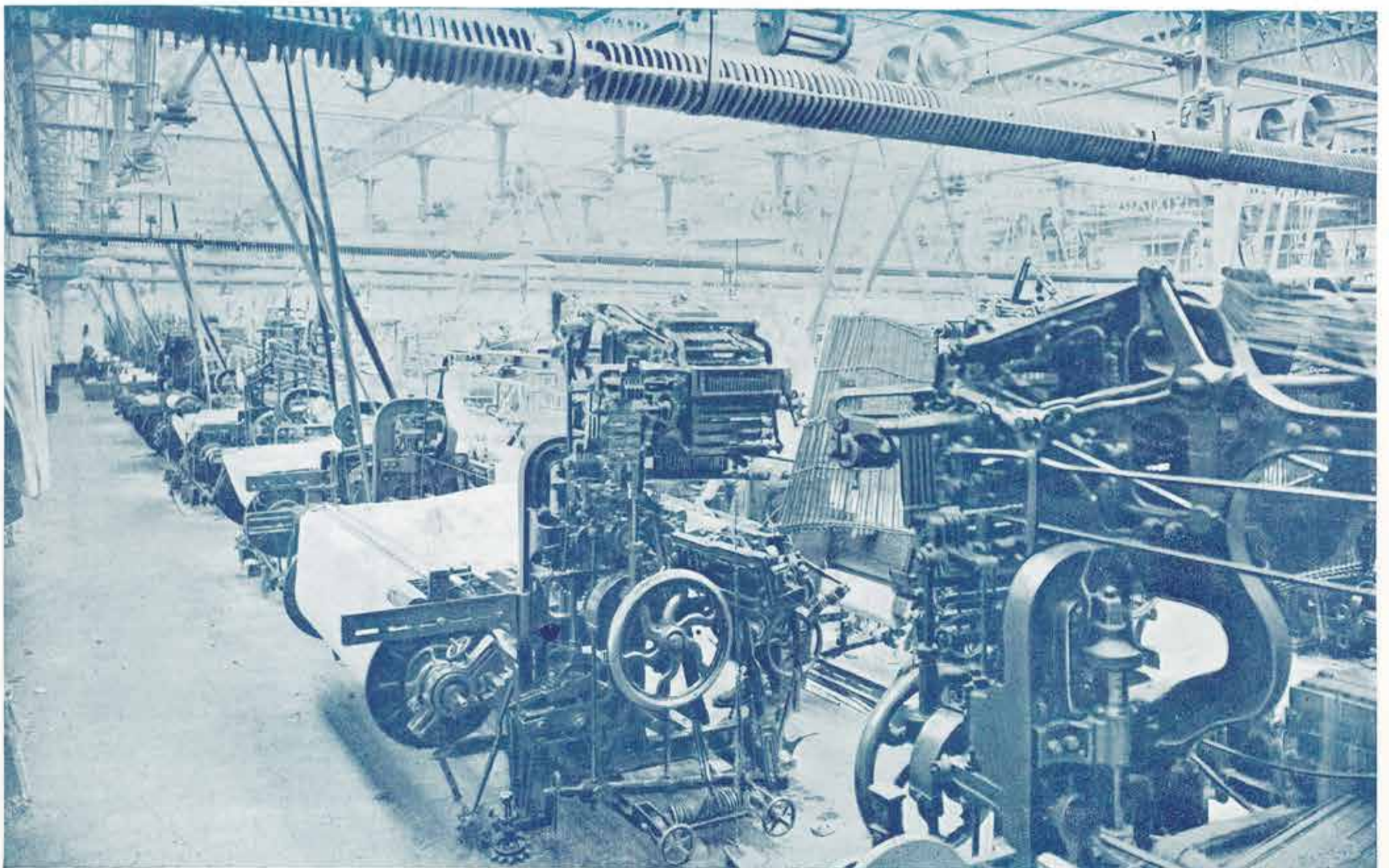
Un coin des Jacquards.



La filature de tous genres fantaisies.

Les établissements François Roussel père et fils sont des plus importants et des mieux outillés de la région du Nord de la France ; ils occupent plus de mille ouvriers et comprennent : filature de fantaisies, tissage et apprêt. Ils peuvent produire rapidement, aux meilleures conditions, tous les genres de tissus, car le matériel est constamment pourvu des derniers perfectionnements mécaniques. Nous avons vu à différentes reprises comment la nécessité de ces perfectionnements, de ces transformations du mécanisme, s'imposait quotidiennement aux établissements s'occupant de la nouveauté. Le moindre caprice de la mode, oblige nos industriels à de perpétuels renouvellements du matériel, dont le client ne peut se faire une idée.

On l'a dit et répété bien des fois : donnez à un fabricant de Tourcoing ou de Roubaix n'importe quelle matière première brute et il vous fabriquera n'importe quelle marchandise. C'est tout particulièrement le cas de la Société anonyme des Etablissements François Roussel père et fils. Mais ce serait une erreur de croire qu'ils possèdent une baguette de fées. Pour satisfaire des goûts, sans cesse variables, il faut des procédés sans cesse variés. Mais nous savons par expérience que l'ingéniosité roubaisienne n'est jamais prise au dépourvu. Les efforts persévérants des directeurs de cette maison ont été officiellement proclamés par quatre croix de la Légion d'honneur, quatre grands prix, onze médailles d'or et cinq médailles d'argent.



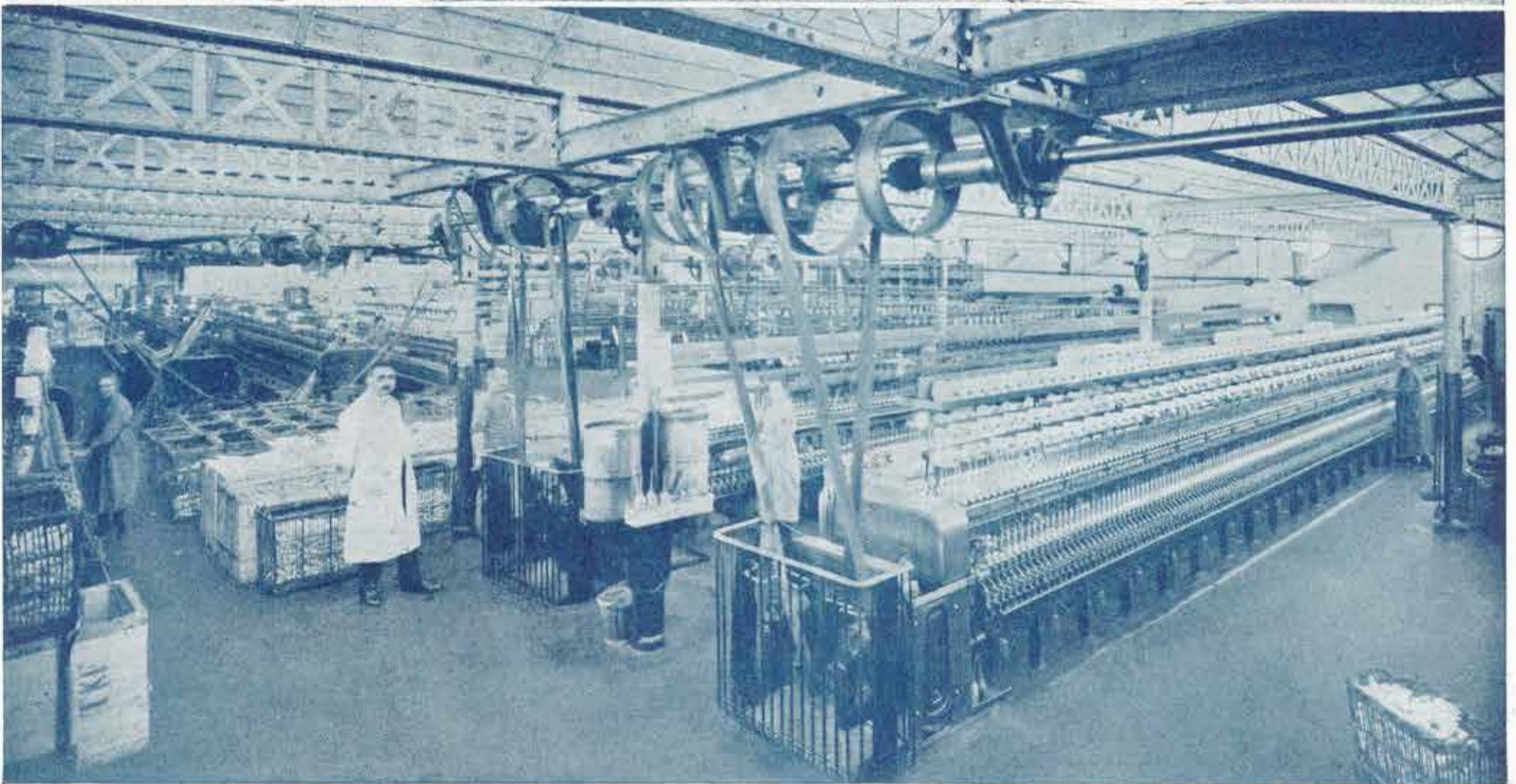
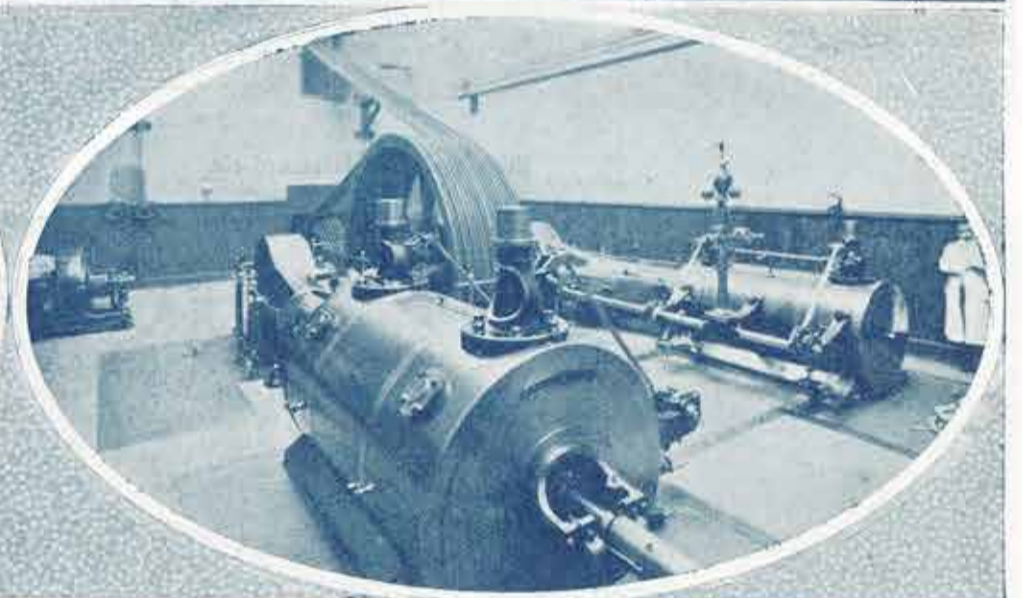
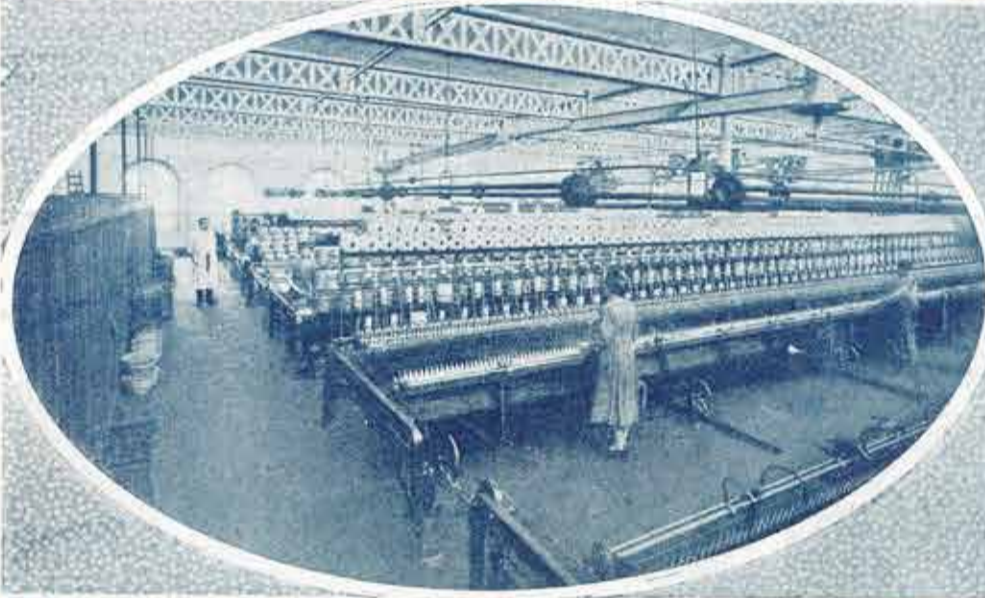
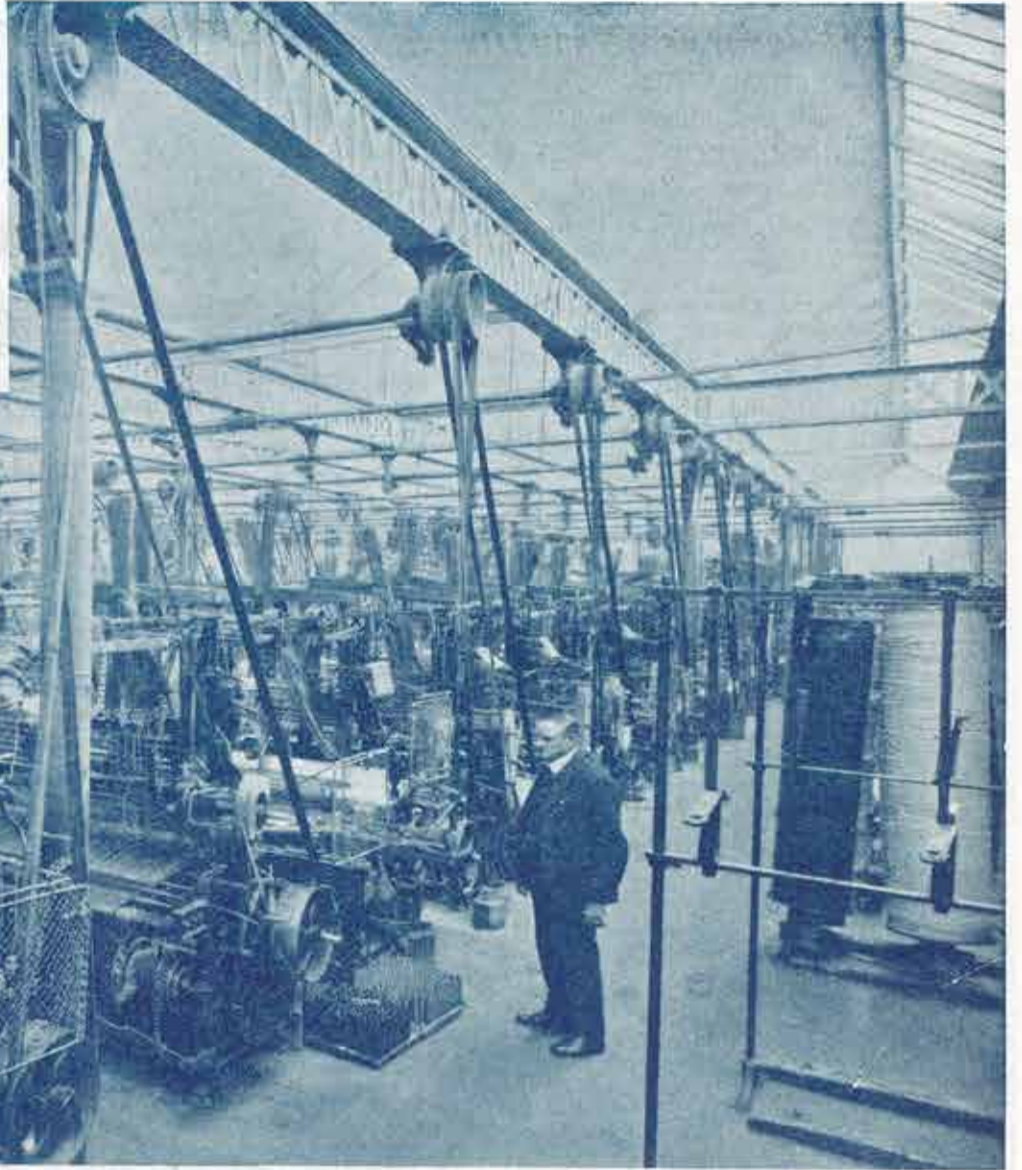
Les Ateliers des Etablissements François Roussel Père et fils sont constamment pourvus des derniers perfectionnements mécaniques

TERNYNCK FRÈRES. FILATURE ET TISSAGE DE LAINES PEIGNÉES

74, rue de la Fosse-aux-Chênes, à Roubaix

La maison Ternynck frères fut fondée en 1835. Elle comprend une filature et un tissage de laines peignées, et s'est spécialisée dans les articles draperies et lainages. Les efforts dans son développement obtinrent les plus hautes récompenses aux Expositions de Paris 1839, Paris 1844, Paris 1849, Paris 1855, Paris 1867, Paris 1889, Moscou 1891, Chicago 1893, Paris 1900.

Pendant l'occupation allemande, les marchandises furent réquisitionnées par l'ennemi, les installations électriques furent brisées, les câbles, courroies pièces de rechange, une partie des transmissions de force motrice furent enlevées. Mais grâce au dévouement du personnel de la maison Ternynck frères, qui était resté fidèle au poste, les machines et les métiers purent être épargnés ; et dès septembre 1919, les usines étaient remises en état de marche.



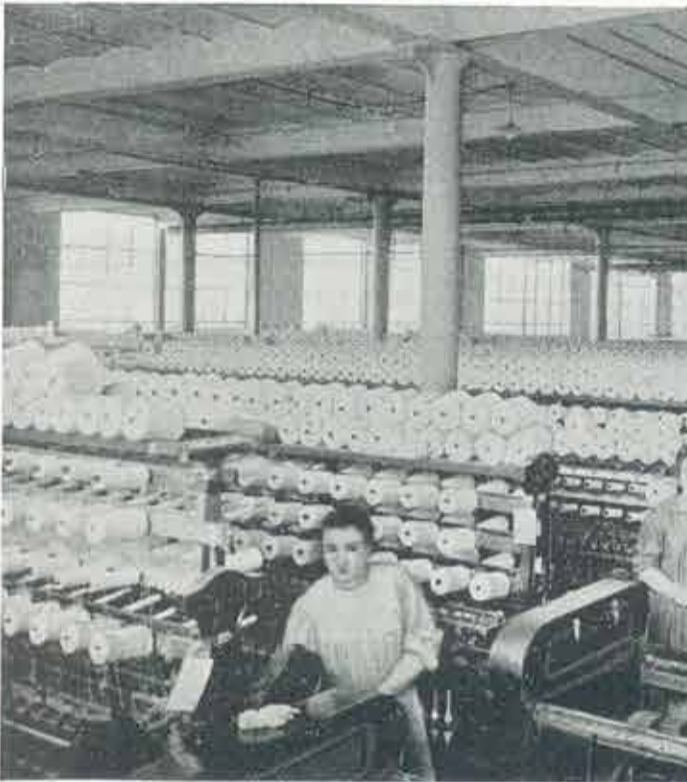
En haut : une des salles de tissage. Ovale, à gauche : une des salles de filature. Ovale, à droite : la machine à vapeur de la filature. En bas : une partie du retordage.

SOCIÉTÉ ANONYME DE ROUBAIX

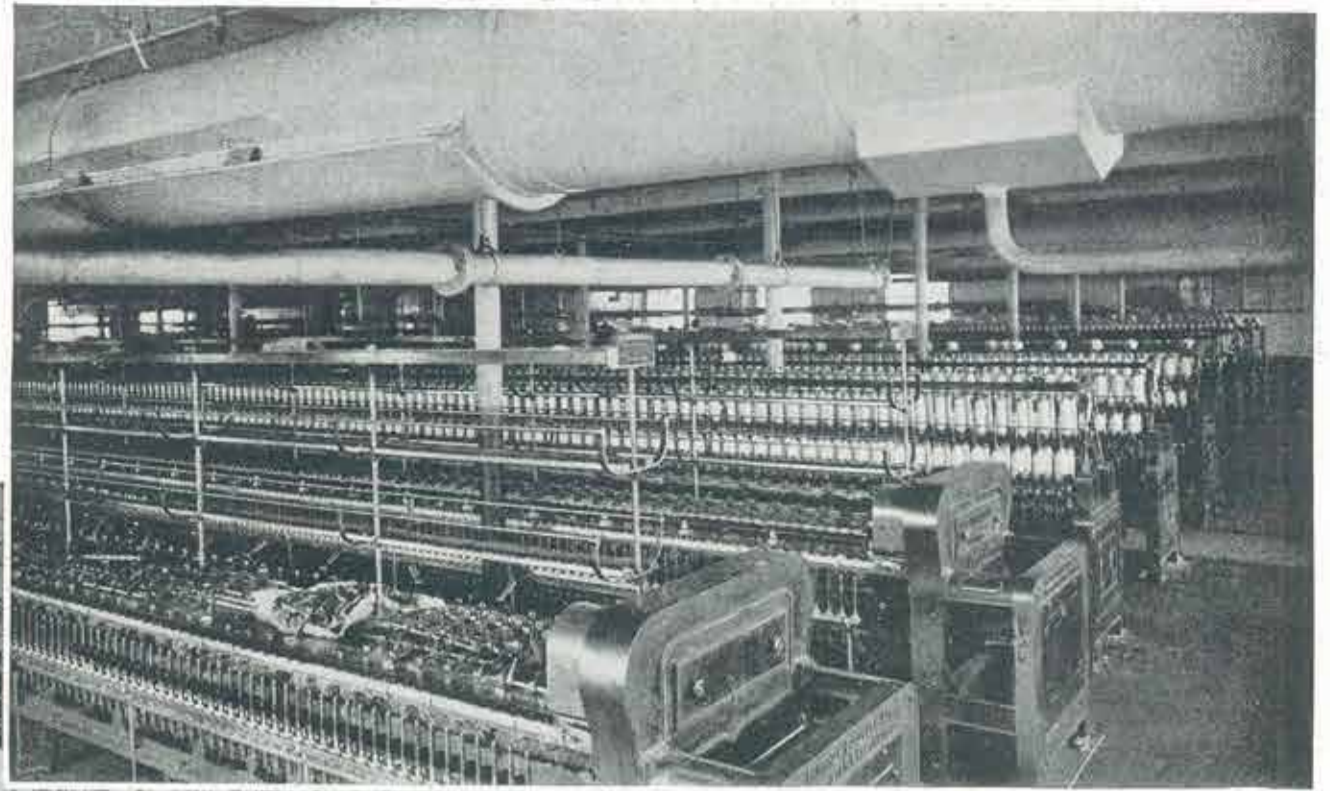
Anciens Etablissements
HENRI DELATTRE, père et fils.

Filature de Coton — Retorderie

Maison fondée en 1820 pour la fabrication de la laine et du coton, possédait filatures de laine et de coton ainsi que tissage; Depuis sa fondation, n'a jamais cessé de suivre le progrès et se trouve être actuellement la plus ancienne filature de coton de Roubaix, tout en ayant un matériel très moderne.



Nouvelle salle de retorderie.



L'une des salles de continus à filer.

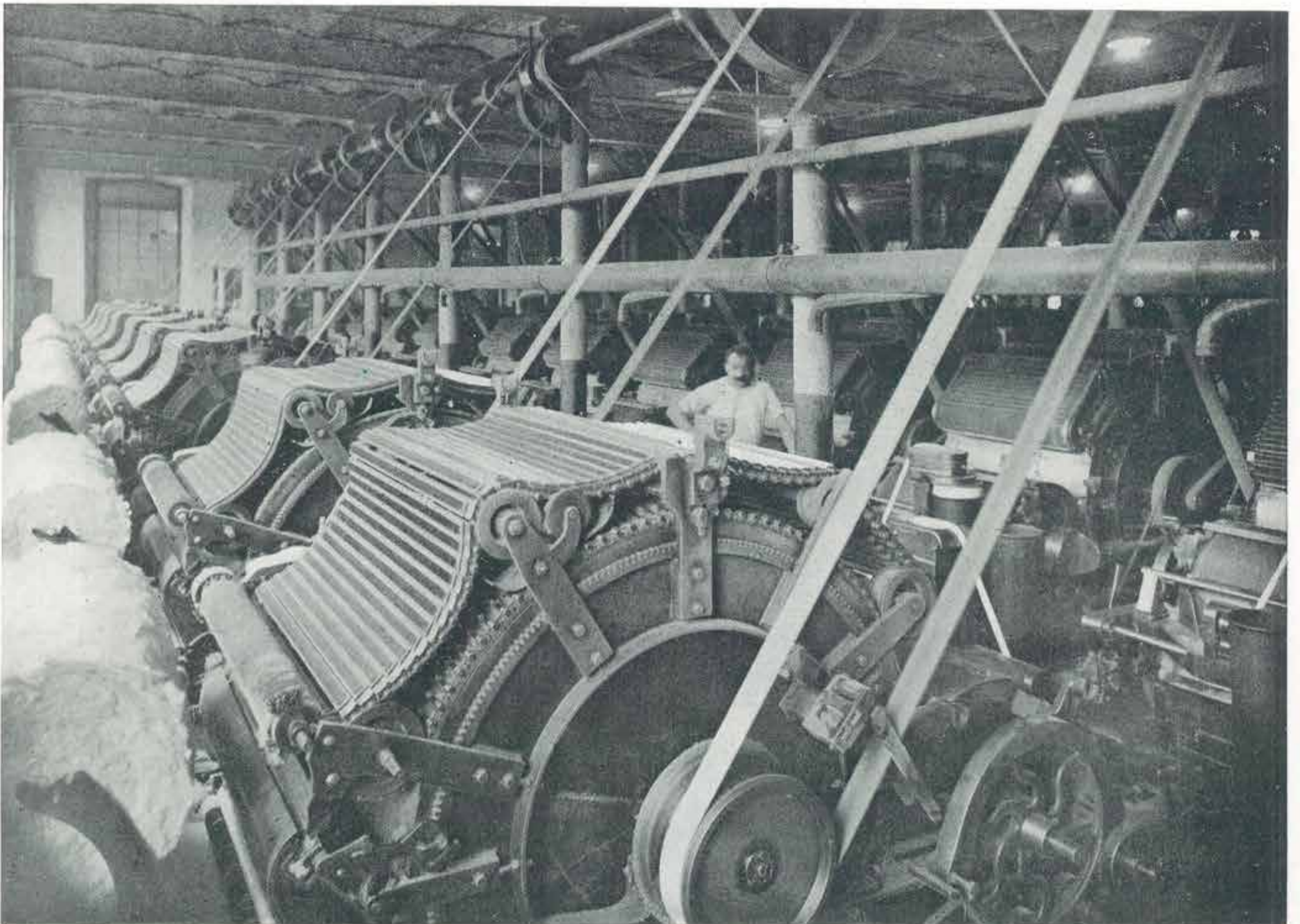
En 1885 a été transformée en Société anonyme sous la dénomination de

Société anonyme de Roubaix
Anciens Etablissements H. Delattre père et fils.

Sa fabrication actuelle consiste en filés Amérique; mélanges et Indes, tant en fil simple qu'en retors et fils fantaisie de tous genres: bouclette, câblés, flammés, crépés, etc...

Bien que très endommagée par la guerre, elle put dès octobre 1919 mettre en route sa retorderie et en janvier 1920 sa filature, pour arriver en novembre 1922 à une marche complète.

Très anciennement connue et estimée, elle possède un personnel consciencieux et très habitué aux genres spéciaux de fabrication, qui exigent un long apprentissage et des soins constants.



Un coin de la carderie.



Vue générale de l'usine.

HENRY TERNYNCK ET FILS

*Filature et tissage, boulevard de Fourmies.
Maison de vente et Bureaux, 50, rue de la Gare,
à Roubaix.*

Cette Maison a été fondée en 1896 par M. Henry Ternynck père et avait pris en peu d'années une très grande importance sur la place de Roubaix. Au moment de la guerre, la filature située boulevard de Fourmies et tout récemment agencée

comprenait 18.000 broches. Le tissage était constitué par 470 métiers, grande laize, et produisait la draperie, la doublure et la robe pour costume-dames.

Pendant toute la durée de l'occupation, l'usine servit de casernement pour la cavalerie allemande.

Tout aussitôt après la libération du territoire envahi, MM. Henry et Albert Ternynck fils entreprirent la reconstitution des Établissements, alors que leur père mort au début de la guerre, n'avait pu, hélas, jouir de cette suprême consolation.

La remise en marche de la filature et du tissage fut terminée en moins de dix mois et il ne cesse depuis d'y régner la plus grande activité.

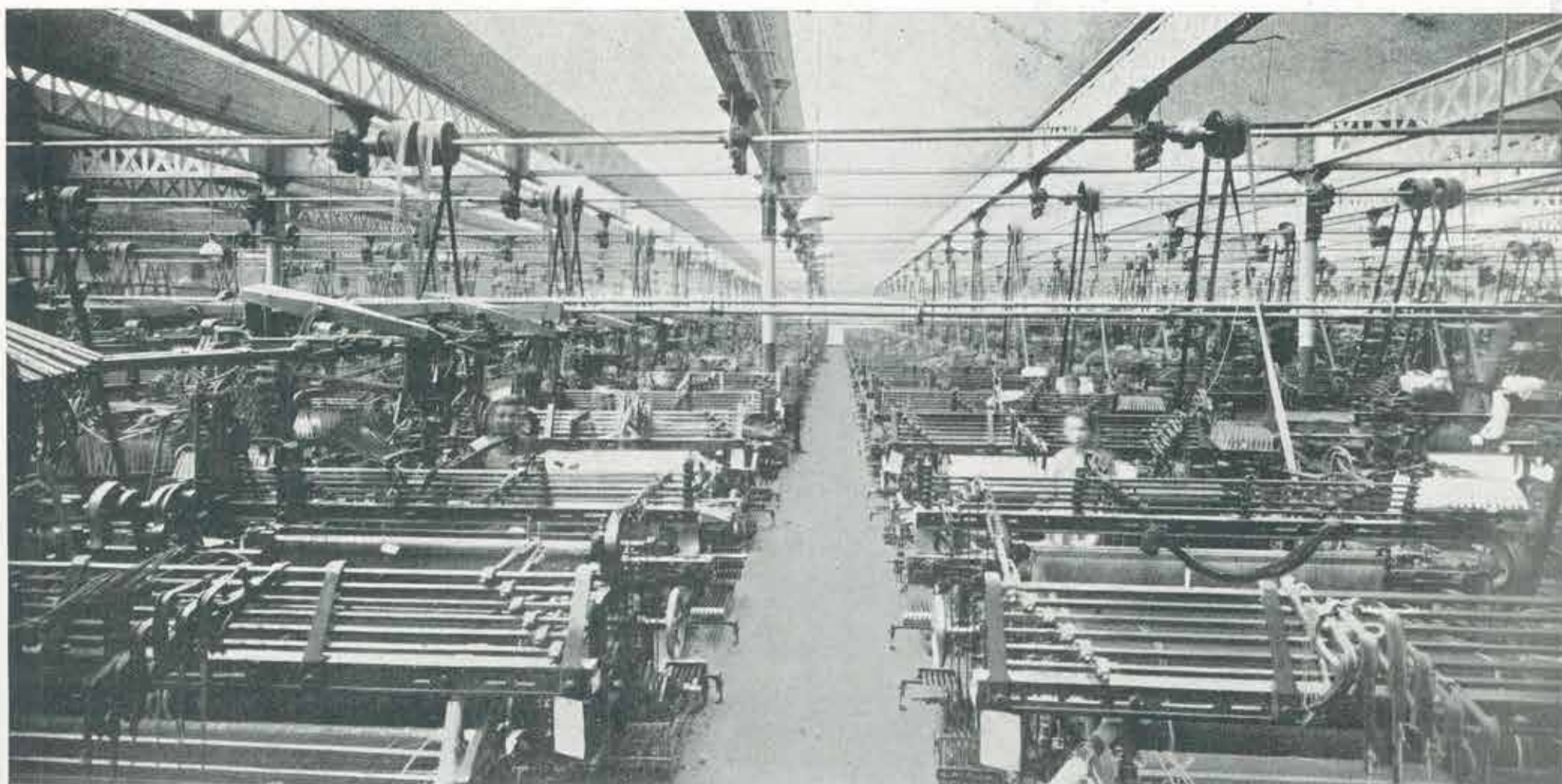
Quelques chiffres cités au hasard donneront une idée de l'importance de la Maison dont la superficie occupe 25.000 mètres carrés. On y compte 18.000 broches à filer et 3.000 broches à retordre, 470 métiers à tisser. Plus de 700 ouvriers y sont actuellement occupés et la quantité de matières premières manutentionnées dépasse 15.000 kilos par semaine.



Une salle de filature.



La salle d'encollage.



Une rangée de la salle de tissage.

**COMPAGNIE GÉNÉRALE
DES INDUSTRIES TEXTILES**

Fondée en 1849 par M. Allart-Rousseau, le peignage comprenait à cette époque 7 peigneuses mues par des chevaux. Après de multiples agrandissements la maison est devenue Société en nom collectif sous la raison sociale Allart-Rousseau fils et C^{ie}, ensuite Société en commandite par actions sous la raison sociale Léon Allart et C^{ie}, puis Allart, Rousseau et C^{ie}. C'est une société anonyme depuis le 30 janvier 1912.

Cette société travaille à façon la laine, soit pour la laver, soit pour la peigner; elle dispose d'un embranchement particulier.

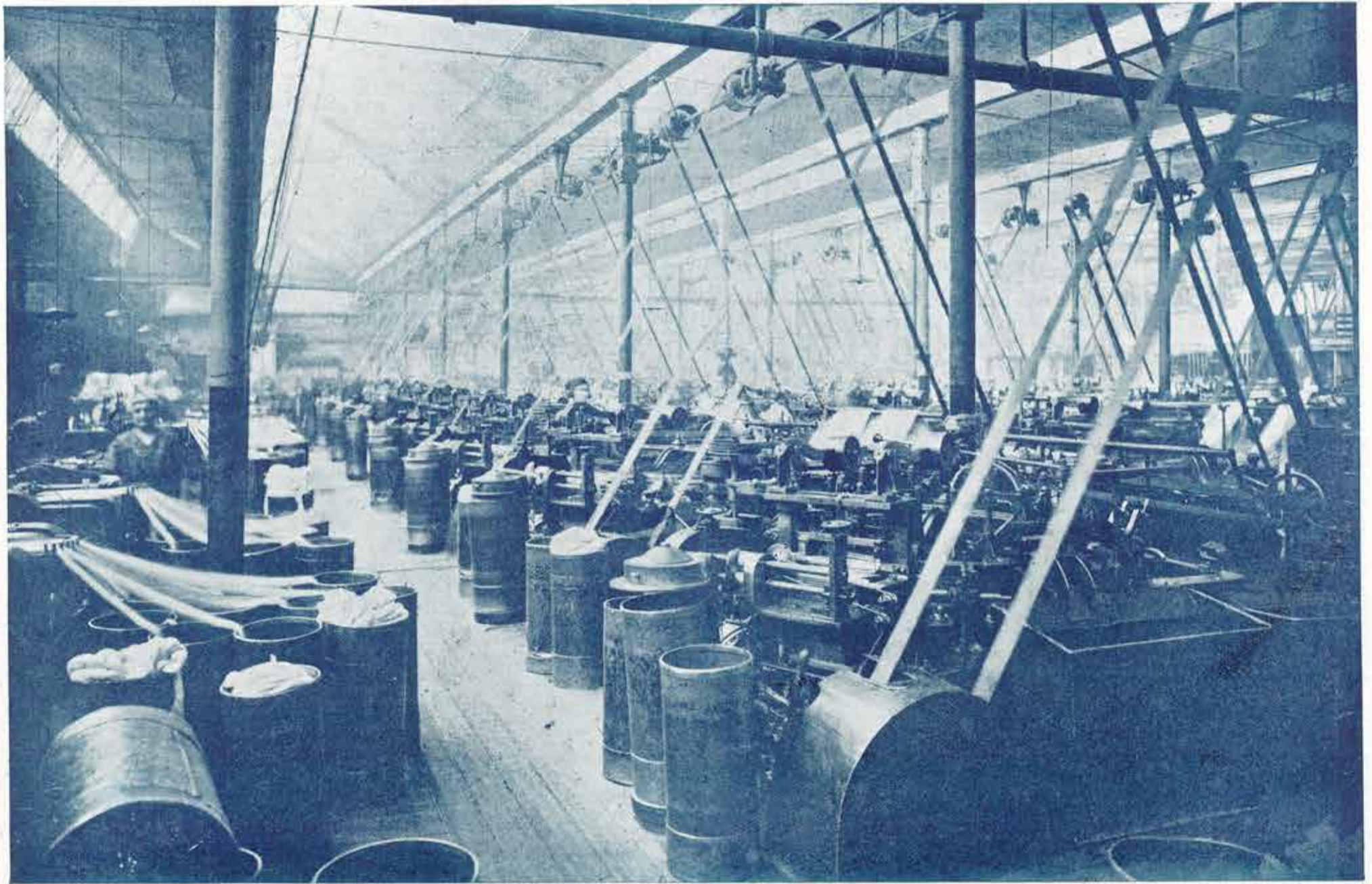
Dans un bâtiment spécial de l'usine, on fabrique des cloches pour chapellerie et du feutre en pièces; ce feutre sert pour l'ameublement, les chaussures (dessus de pantoufles et semelles).

L'ensemble des usines situées à Roubaix occupe en pleine activité 1.800 ouvriers.

La société possède à Lodz^e (Pologne) une usine travaillant également la laine: lavage et carbonisage, peignage, teinture (unis et vigoureux), filature, retordage et gazage. Cette usine travaille à forfait et à façon.



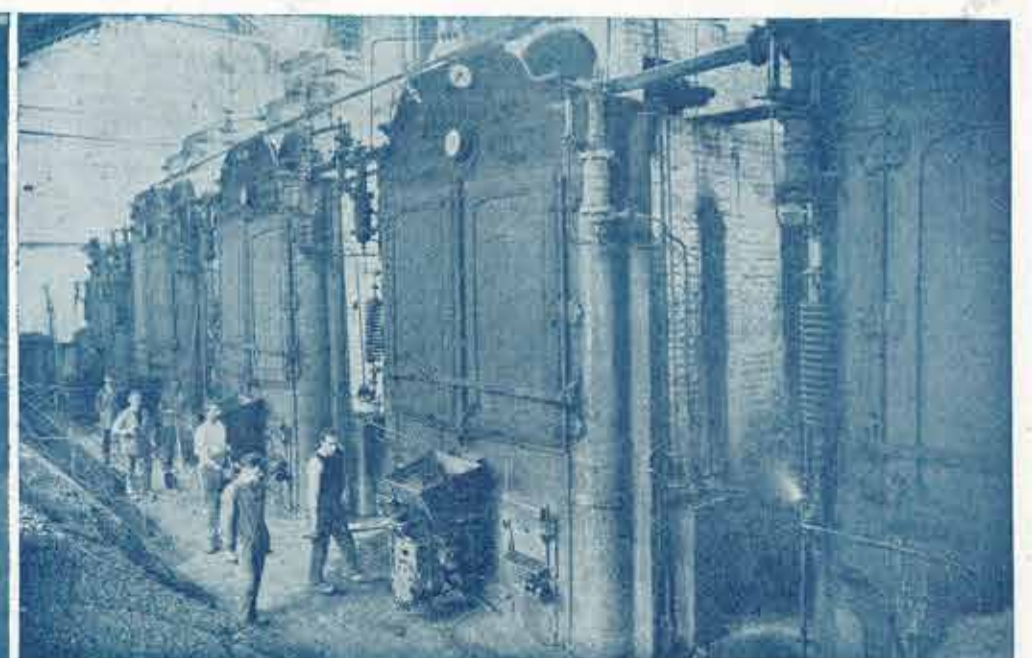
Triage des laines. — Chaque laine est séparée d'après sa finesse en 6 catégories environ.



A droite: « Peigneuses », qui séparent dans le cardé le court du long. Court: blouse comprenant les impuretés. Long: peigné absolument propre, sortant de la peigneuse en boudin se déposant dans un pot. — A gauche: « Videpots » formant une bobine après avoir étiré un ensemble de rubans, ce qui donne de la régularité.



La laine lavée a ses fibres orientées, séparées les unes des autres et disposées de façon à former un boudin qu'on enroule en bobine.



Chaudières à foyers automatiques. Le chargement du charbon se fait par dessous. Le foyer est toujours brillant, ce qui supprime les fumées.



De gauche à droite : Une bordure ; Un beau modèle de dessin or sur fond noir ; Deux tapisseries et un rideau d'une parfaite beauté d'exécution.

MANCHE & LEPERCQ

Tissage d'Ameublement. — Rue Decrême, Roubaix

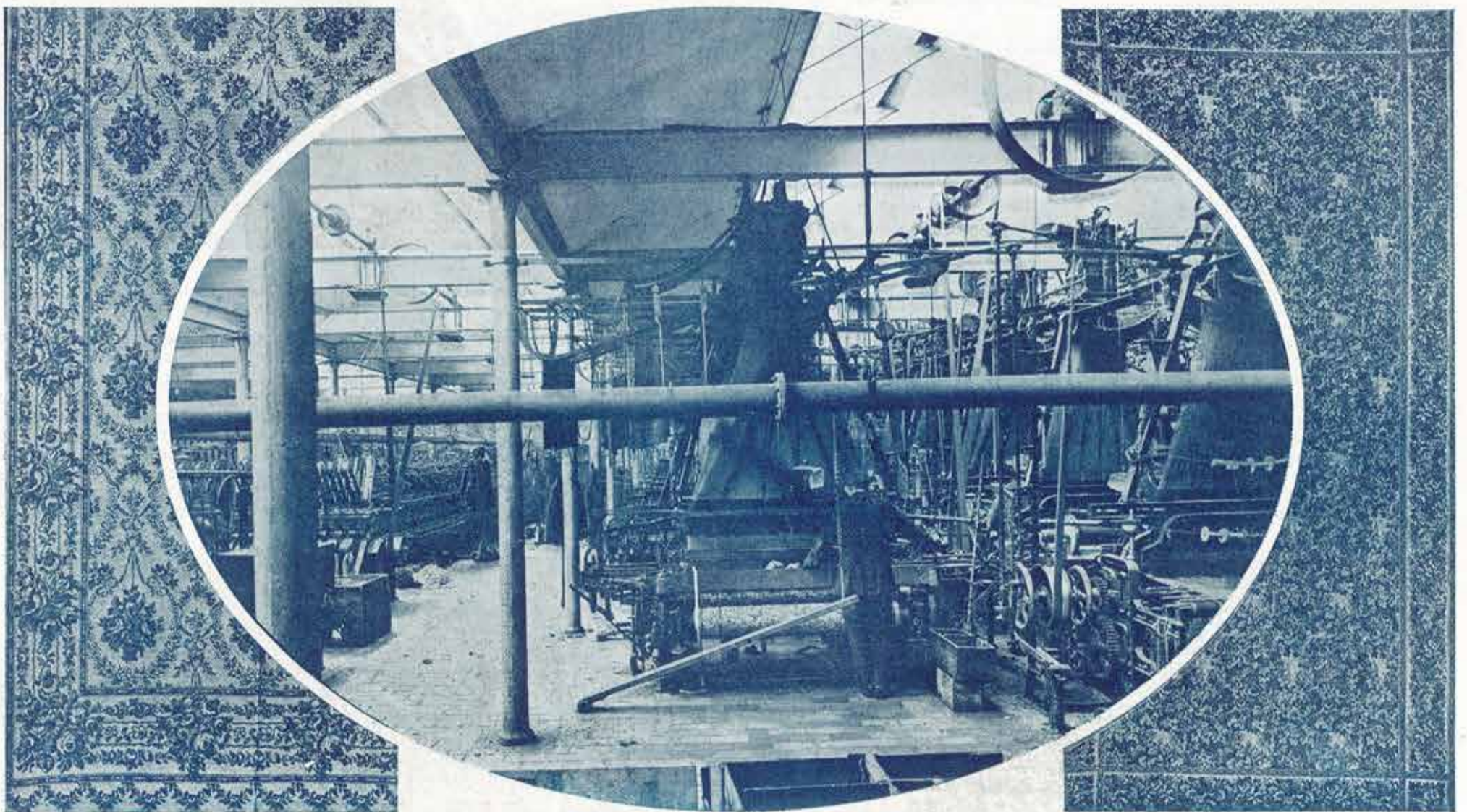
Cette maison a été fondée en 1890 par Ernest Verin. A sa mort, elle fut reprise par M. L. Lepercq qui l'administra depuis 1909 jusqu'au moment de la guerre, avec la collaboration de M. H. Manche.

toujours comme administrateurs délégués MM. Lepercq, Cantegril et Manche. Elle étend chaque jour son rayon d'action par suite de la création de nouveaux modèles en harmonie avec les modes et le goût de l'époque ; ses collections constituent une véritable mine où le décorateur peut puiser indéfiniment.

Les différents modèles de tapisseries, de rideaux-

dances, a eu également beaucoup à souffrir du fait de l'occupation. Tout le matériel a été détérioré ; les poulies, les transmissions, les courroies, les pièces de cuivre, etc... enlevées et dirigées sur l'Allemagne.

Seules les collections de modèles, et une petite partie des cartons-Jacquart ont pu être préservés grâce à l'installation dans les locaux de la rue



Etablissements Manche et Lepercq — Le tissage mécanique pour tissus d'ameublements, portières, divans, etc.

Après l'armistice, M. Lepercq s'associa MM. Emile Cantegril et Henri Manche. Ce dernier fut nommé gérant administrateur de l'affaire, et s'occupa plus spécialement de sa reconstitution technique.

Devant les beaux résultats obtenus, les associés décidèrent la transformation en société anonyme au capital de 1.000.000.

Cette nouvelle société, créée le 1^{er} juillet 1922, a

portières, de rideaux-divans que nous montrons ci-contre permettent de s'en convaincre.

Avant la guerre, la société possédait en outre une deuxième usine à Bonsghelles, pour le tissage à la main. Celle-ci a été complètement pillée par les Allemands et est en voie de reconstitution.

L'usine de Roubaix qui comprend un tissage mécanique de 80 métiers, avec toutes ses dépen-

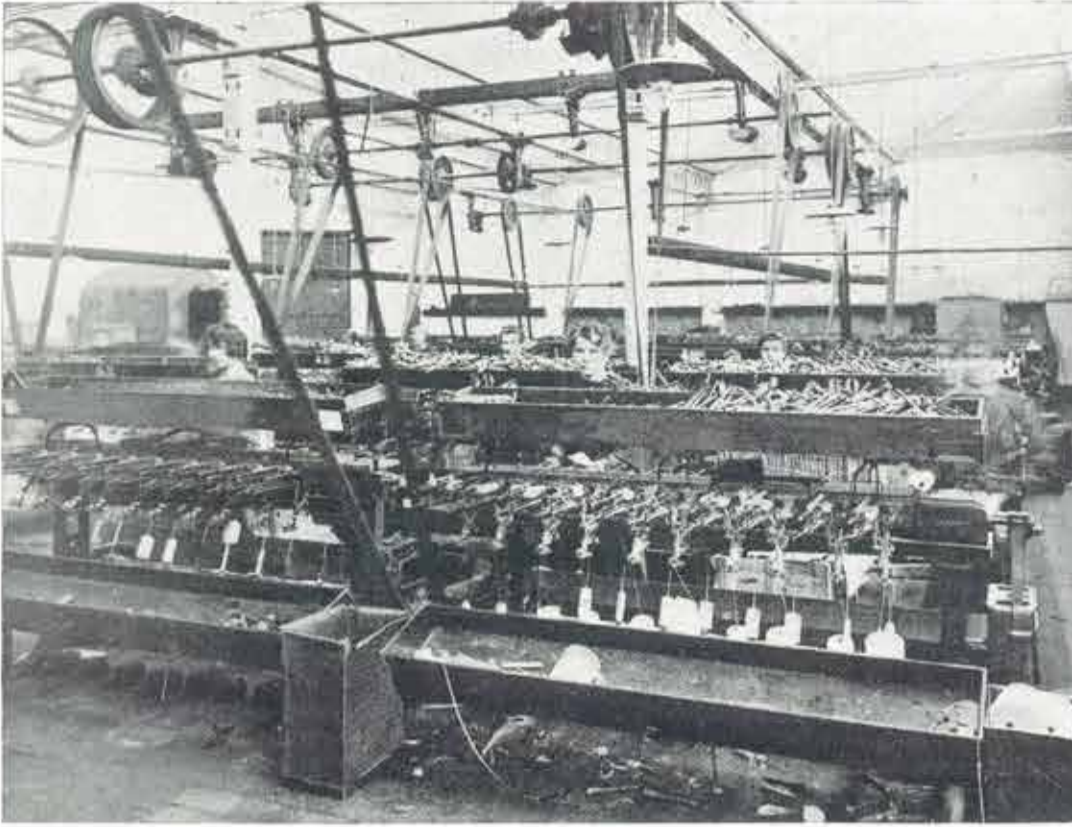
Decrême d'un bureau de bienfaisance organisé par le Comité hispano-américain.

La remise en marche a néanmoins nécessité beaucoup de travail et d'énergie de la part des dirigeants.

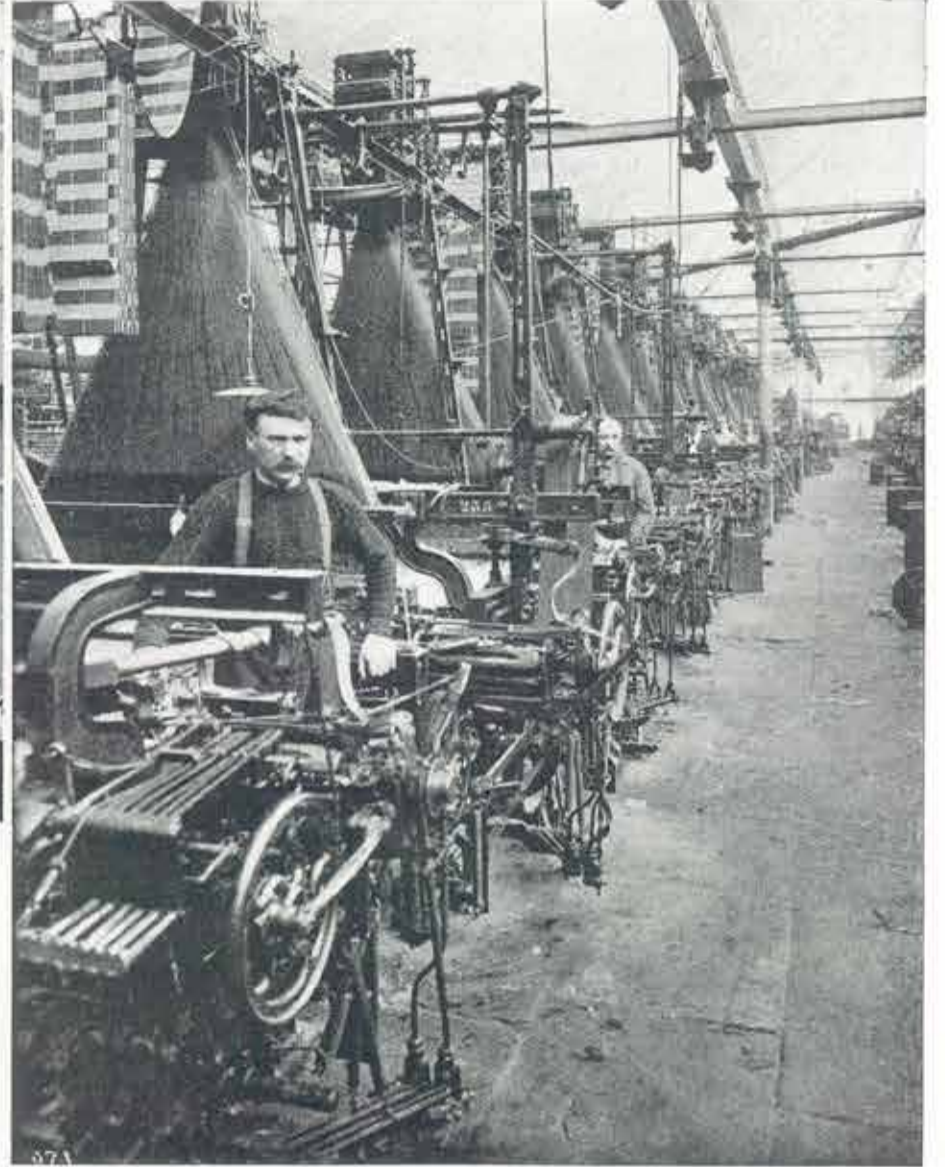
C'est aujourd'hui chose terminée depuis près de 3 ans et les acheteurs du monde entier reviennent plus nombreux encore qu'avant la guerre.



Quelques types de tapisseries et de tentures des Etablissements Manche et Lepercq.



Une salle de cannetage.



Les métiers Jacquard pour "Haute fantaisie".

SOCIÉTÉ ROUBAISIENNE DES TISSUS DE LAINE.

Cette société anonyme, au capital de 1.750.000 fr. a son siège social, rue de la Gare, 92, à Roubaix, où elle exploite deux usines : l'une rue Claude-Lorrain, l'autre rue d'Hem.

C'est encore une de ces anciennes maisons réputée depuis fort longtemps pour ses fabrications de tissus fantaisie haute nouveauté, en robe et draperie.

Quelle que soit la puissance d'un objectif photographique, il lui est impossible d'obtenir d'une seule visée la salle immense où fonctionnent 565 métiers à tisser et que nous reproduisons au bas de cette page. C'est une des plus vastes de la région. L'imposant alignement des métiers Jacquard donne aussi une impression de profondeur où la perspective s'égaré... Les cinq cents ouvriers et ouvrières qui s'y emploient, sans compter le personnel dirigeant et celui qui manœuvre l'important matériel de préparation, y semblent clairsemés parmi les transmissions et rouages innombrables.

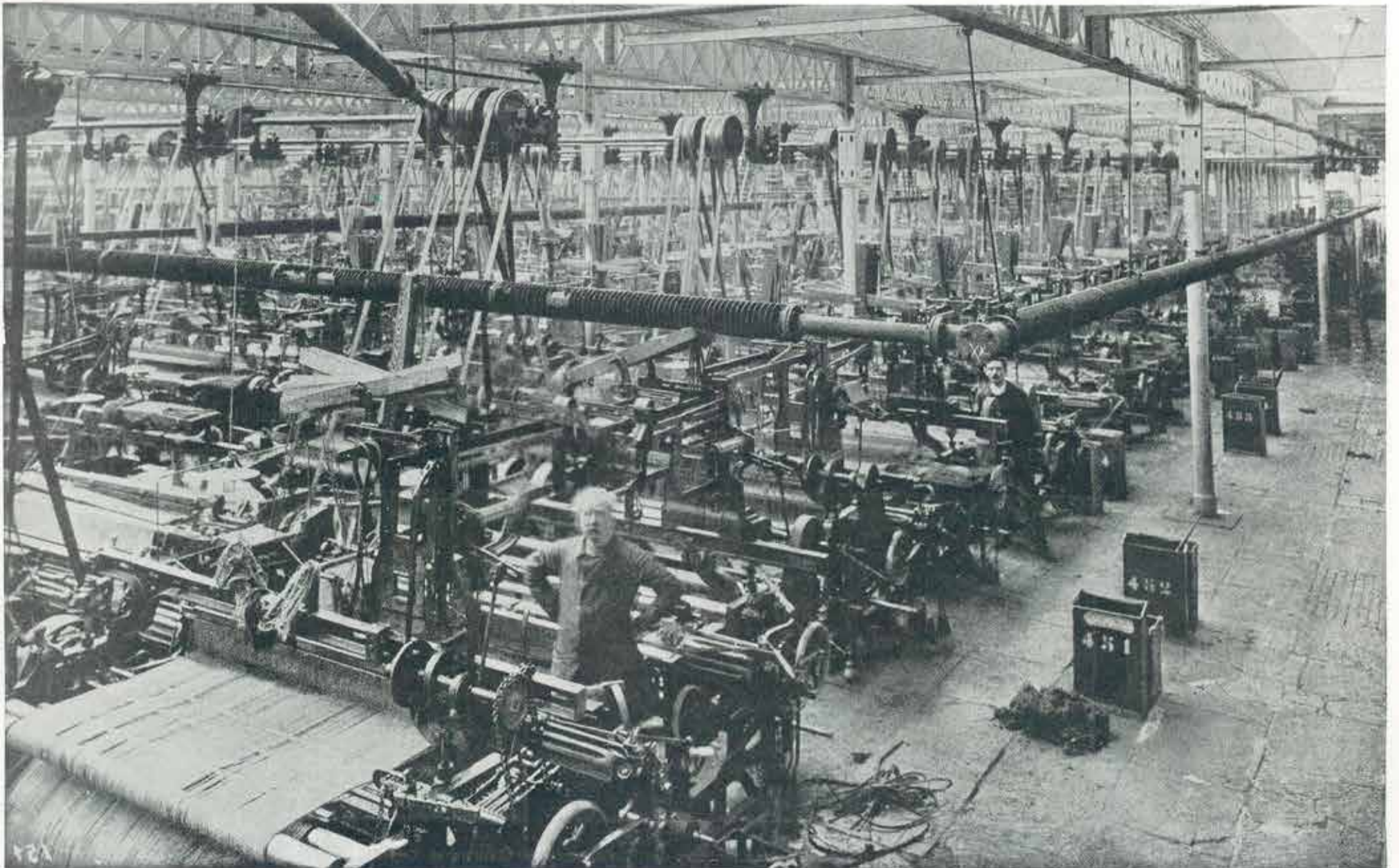
De si vastes installations convenaient à merveille

aux envahisseurs de 1914 pour y établir, d'un côté une écurie, et, de l'autre, un centre de ravitaillement. Ce que devinrent les précieux métiers et la mécanique intelligente, il est à peine besoin de le dire. L'entrée des établissements était formellement interdite à la Direction qui ne pouvait ainsi s'opposer aux déprédations de toutes sortes commises par les occupants.

Sans nul doute croyaient-ils avoir là comme partout ailleurs, éteint pour jamais le ronflement des moteurs et le murmure des broches. C'était mal connaître l'énergie roubaisienne ; à peine avaient-ils tourné les talons de leurs bottes que la fourmière se réorganisait : petit à petit la mise en marche s'accélérait, dès le mois de mai 1919, pour être actuellement à peu près complète. Et les tissus aux combinaisons variées qu'enfantent les

modes toujours nouvelles recommencent, comme autrefois, à séduire les jolies acheteuses.

Il est un élément plus difficile à reconstituer et dont la perte est irréparable : c'est la main-d'œuvre. Les vides creusés dans le personnel ne se comblent pas sans peine. Quelqu'important que soit le rôle laissé au mécanisme, rôle de plus en plus développé, il faut toujours l'œil qui surveille et le bras qui corrige ; il est une limite qu'on ne peut dépasser. La Société roubaisienne saura, tourner la difficulté.



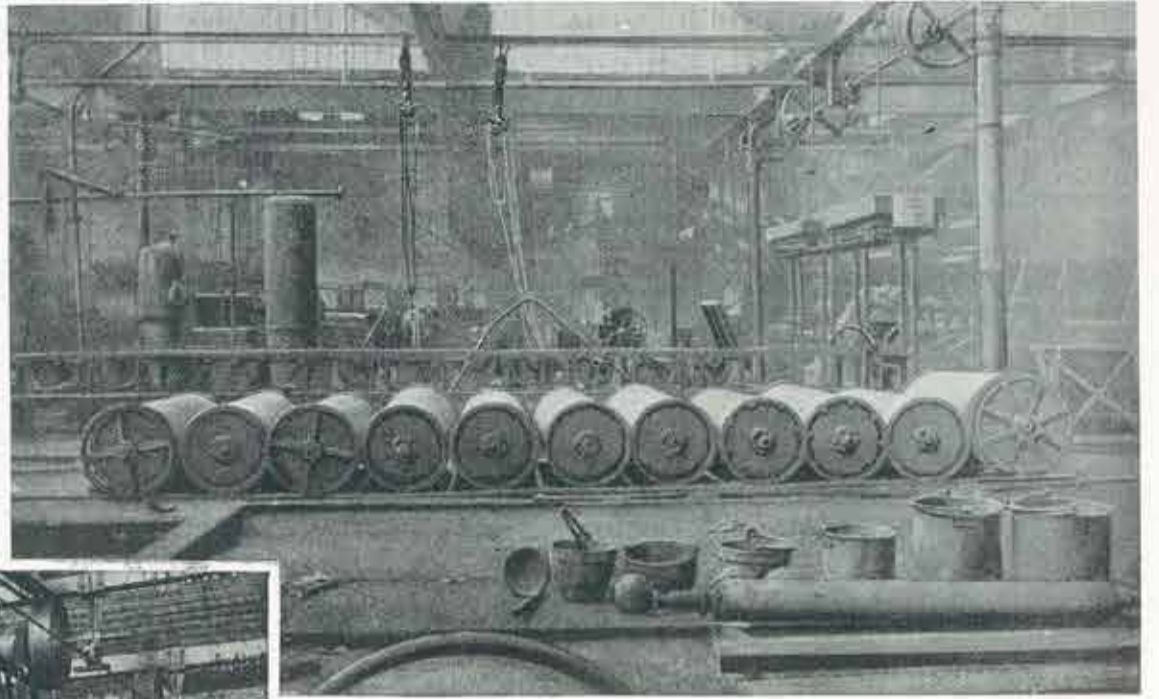
La grande salle de tissage (565 métiers sont en pleine activité).

**SOCIÉTÉ ANONYME DES TEINTURES, APPRÊTS
ET IMPRESSIONS DU NORD "LA SATAIN"**

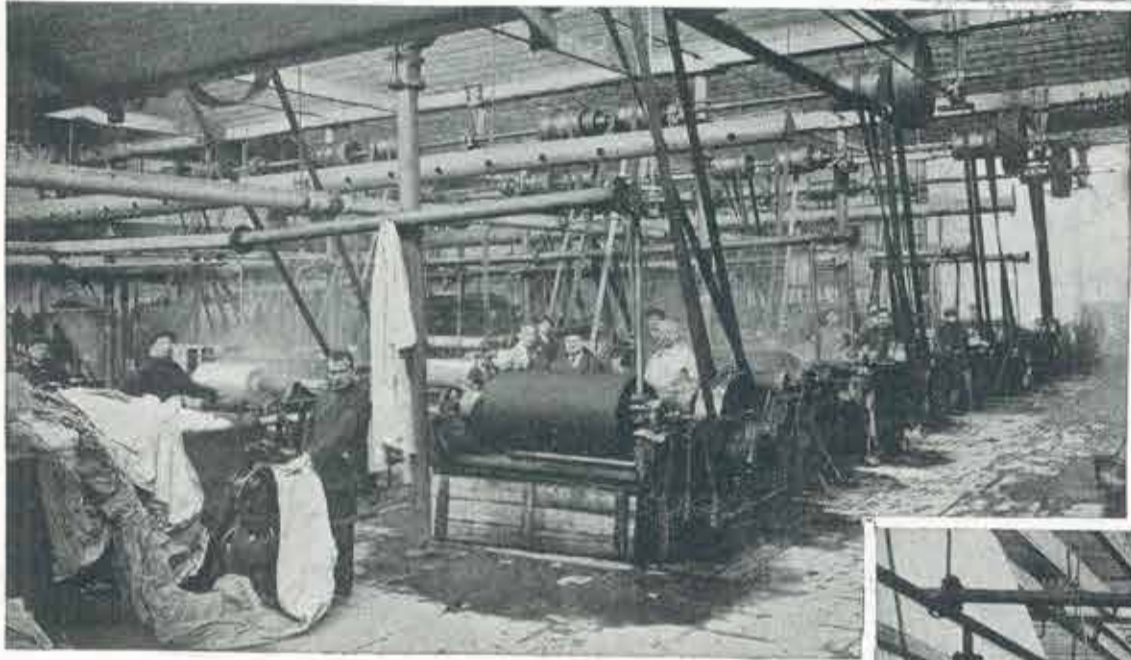
Anciens établissements Motte et Delescluse, frères
76, Boulevard de Belfort, à Roubaix.

Le *Monde Illustré* racontait à ses lecteurs, en octobre 1919, les miracles d'ingéniosité accomplis par les industriels de Roubaix pour dissimuler aux convoitises allemandes les métaux constamment réquisitionnés. Des Français n'entendaient pas que leurs stocks de cuivre se croisent contre des Français. D'autre part il était bon de prévoir qu'à l'heure de la délivrance succéderait l'heure de la reconstitution ; ce qui serait retrouvé dans les sous-sols de l'usine se présenterait à pied d'œuvre.

Nous avons publié à cette époque plusieurs documents montrant les cachettes pratiquées dans une des plus importantes usines de Roubaix, l'une des filiales de la blanchisserie de Thaon (Vosges), la société anonyme des teintures, apprêts et impressions du Nord (la Satain), anciens établissements Motte et Delescluse frères.



La salle d'apprêts: cette photo, prise aussitôt après le départ des Allemands, montre tout l'important matériel que l'on venait de retirer des nombreuses cachettes où on l'avait enfoui.

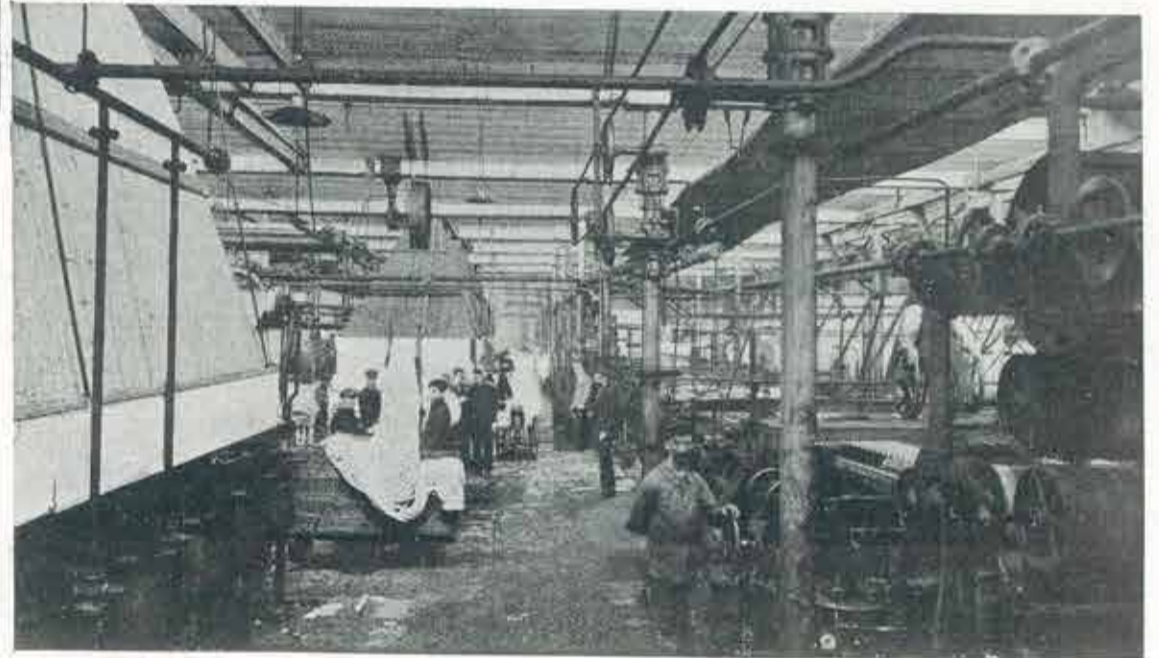


Teinturerie au large, complètement en activité maintenant.

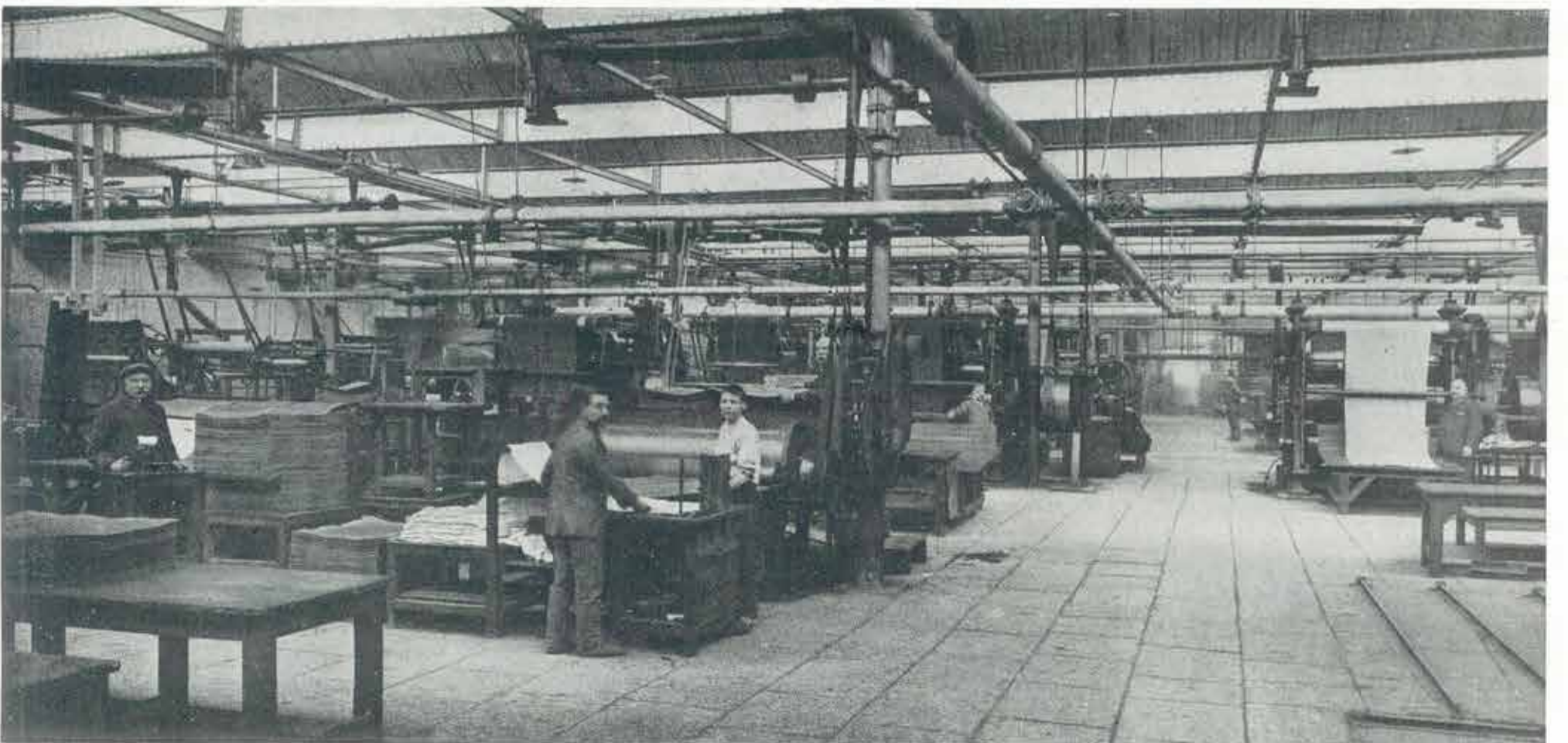
On y voyait les braves Canadiens du major Hebbert, armés de pioches, extrayant des fosses béantes un matériel absolument intact et 50.000 kilos de cuivre. Nous reproduisons aujourd'hui la salle d'apprêts au moment où l'on vient d'y aligner les tambours et séchoirs exhumés d'une des quinze cachettes, aussi irréprochables que s'ils venaient de chez le fabricant. Cette salle, longue de cent cinquante mètres avait été transformée en écurie ; dans le bas de la page, nous la retrouvons dans son état actuel : les longues pièces d'étoffes se déroulent, dans une enfilade impressionnante, et le dallage immaculé ne porte aucune trace des anciennes souillures. Les Allemands seuls le regrettent sans doute.

Les deux autres salles, celle de préparation de teinture et celle de teinture au large, se montrent ici en pleine activité, et bien dissemblables de ce qu'on put les voir pendant les pénibles moments de l'occupation. Tout le personnel peut être légitimement fier à la pensée qu'une partie du matériel a été récupéré sans frais, grâce à son habileté et aussi à son abnégation.

Aussi, sans avoir l'égoïste arrière-pensée que c'est autant de



Une salle de préparation de teinture.



La grande salle d'apprêts de 150 mètres de long. Au cours de la guerre, elle fut transformée en écurie: personne ne s'en douterait plus aujourd'hui.

FILATURE DU NORD

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 10.000.000 FRANCS.

Siège social : Paris, 44, rue Taitbout.

Sièges d'exploitation : Wasquehal (Nord). Ouville-la-Rivière (S.-Inf.)

Fondée en 1902, pour l'exploitation d'une filature de laine cardée, cette maison prit rapidement une grande importance. Après avoir porté à 25.000 broches le matériel à filer la laine, et installé une teinturerie munie des derniers perfectionnements, le Conseil d'Administration créa en 1909 une filature de coton Amérique de 25.000 broches. Peu après, un atelier d'apprêts de tissus, et en dernier lieu, un tissage de draperie, vinrent s'adjoindre à la filature, formant ainsi le cycle complet de la fabrication.

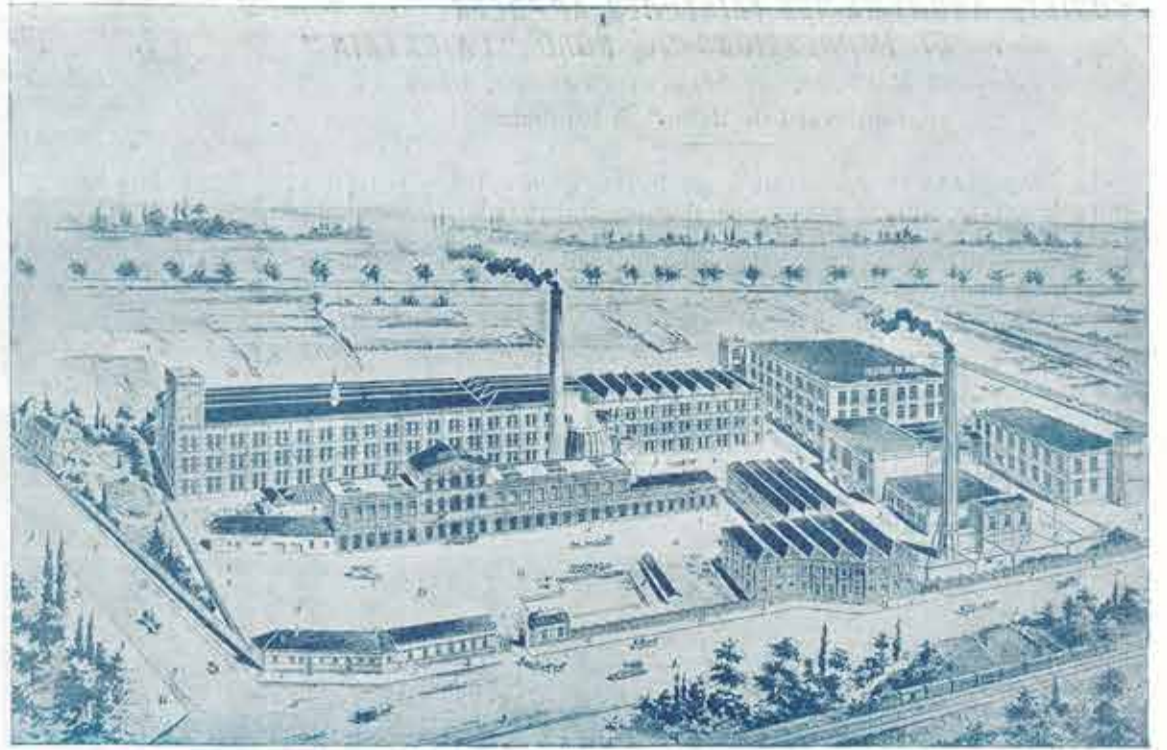
La force motrice électrique est fournie par une machine à vapeur de 1.300 H.P. construction Dujardin, actionnant directement un alternateur de 900 KVA. L'installation est également raccordée au secteur électrique de l'Énergie Électrique du Nord de la France.

En 1920, la Société acquit la filature d'Ouville-la-Rivière dont le matériel complètement rénové fut porté à 20.000 broches à filer le coton Amérique.

La guerre surprit l'entreprise en pleine prospérité. Les ennemis la dépouillèrent de toutes ses marchandises, vidant complètement les vastes magasins, qui devinrent des écuries et des casernes.

Le matériel subit les déprédations systématiques, les enlèvements des cuivres, et ce fut, ici comme dans la plupart des usines du Nord, la ruine et la mort. Mais vint la libération et aussitôt les travaux de reconstitution furent entrepris.

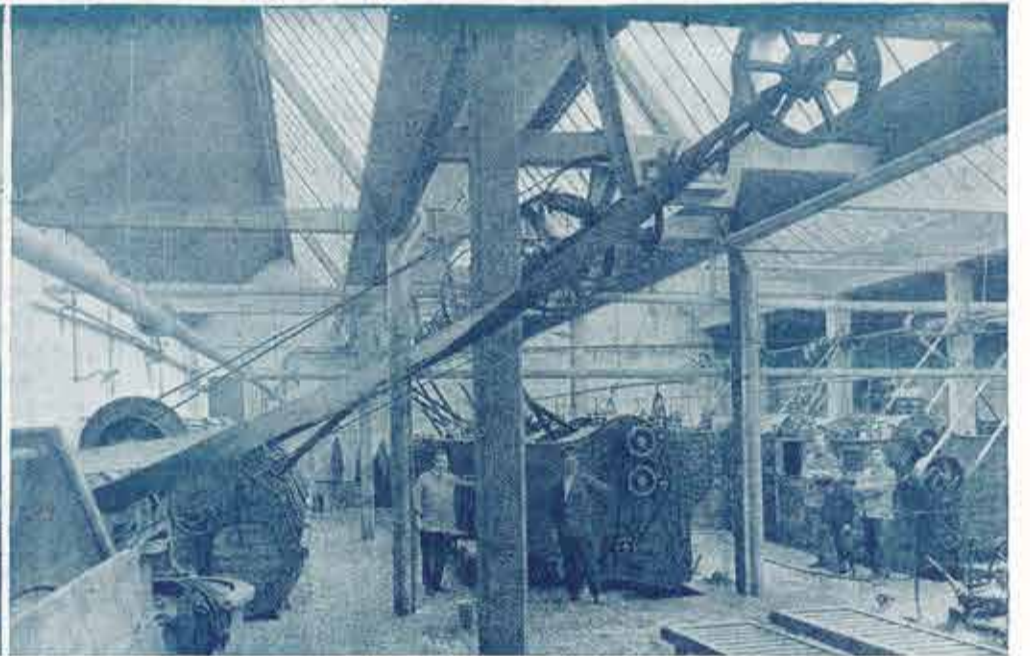
En janvier 1920, la vie renaissait dans les vastes salles restaurées, et à fin mai de la même année, la Filature du Nord pouvait occuper le même personnel qu'en 1914. Actuellement le nombre des ouvriers, contremaîtres et employés est de onze cents.



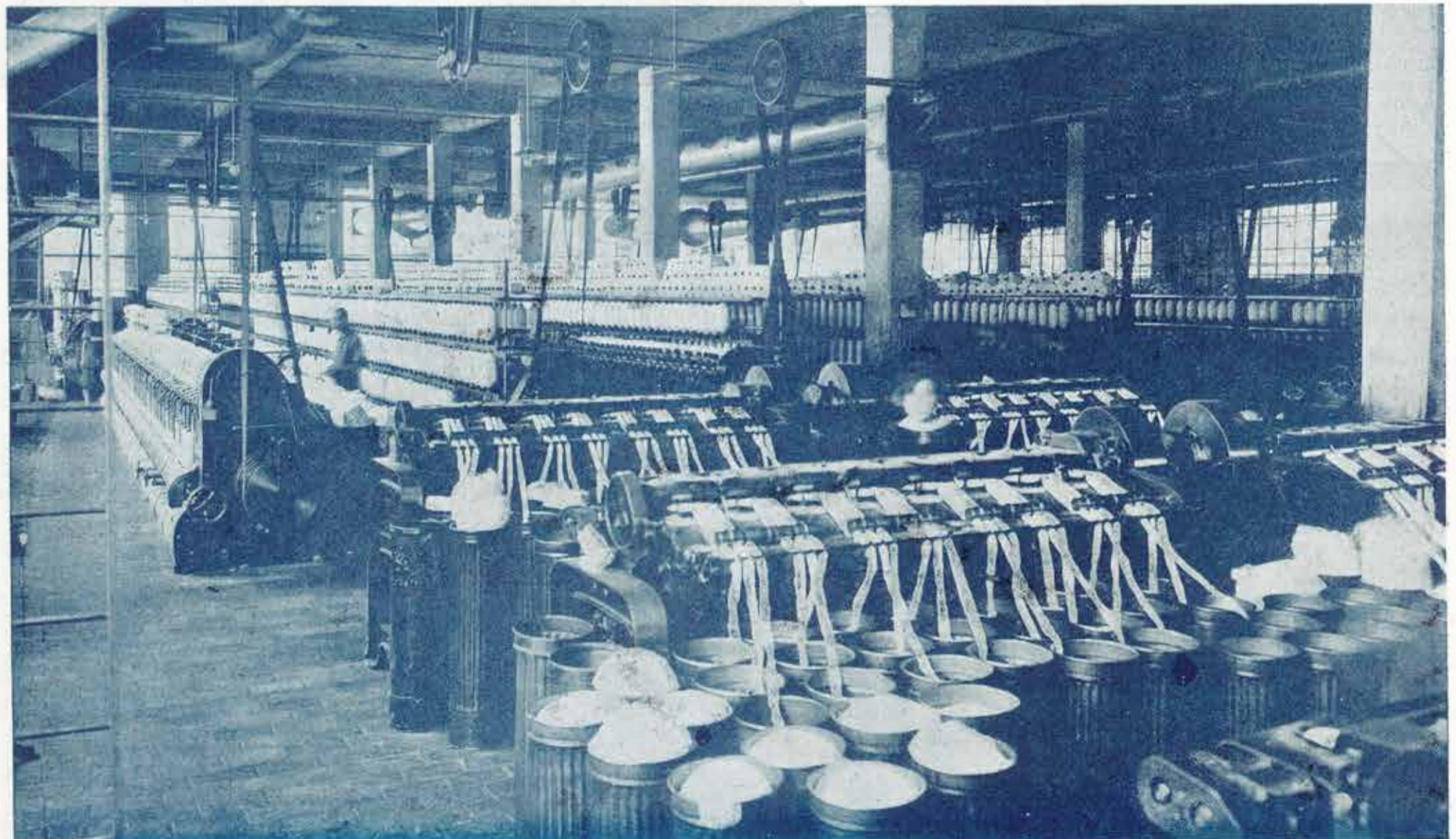
Vue des Établissements de la Filature du Nord.



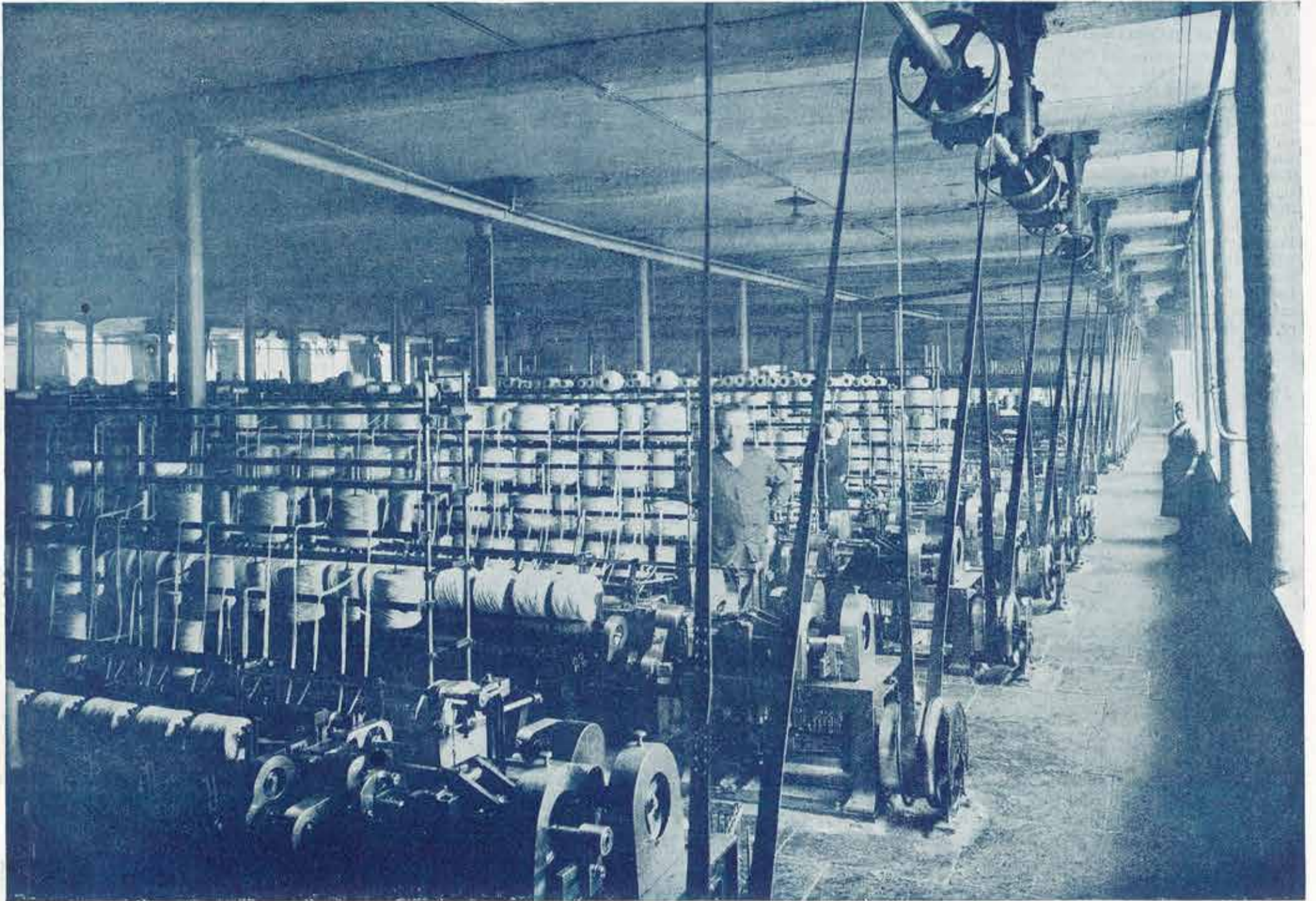
Une des salles de filature



Un coin de la salle des apprêts des tissus.



Une partie de la préparation.



La salle de préparation de la Filature Ch. Pollet et Fils.

CH POLLET ET FILS

FILATURE DE LAINES PEIGNÉES
à Roubaix.

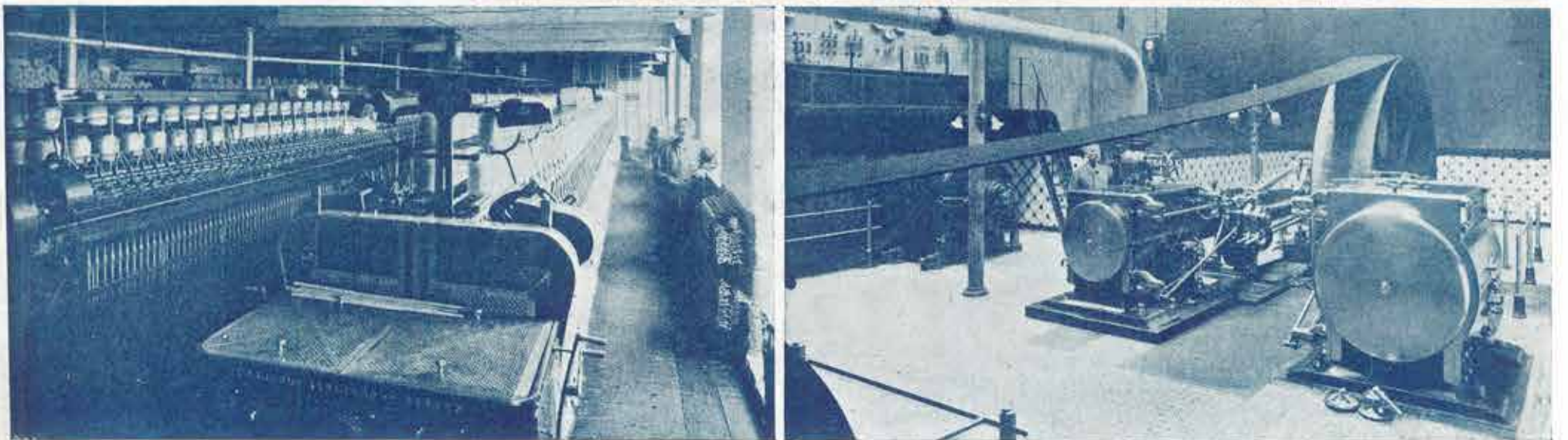
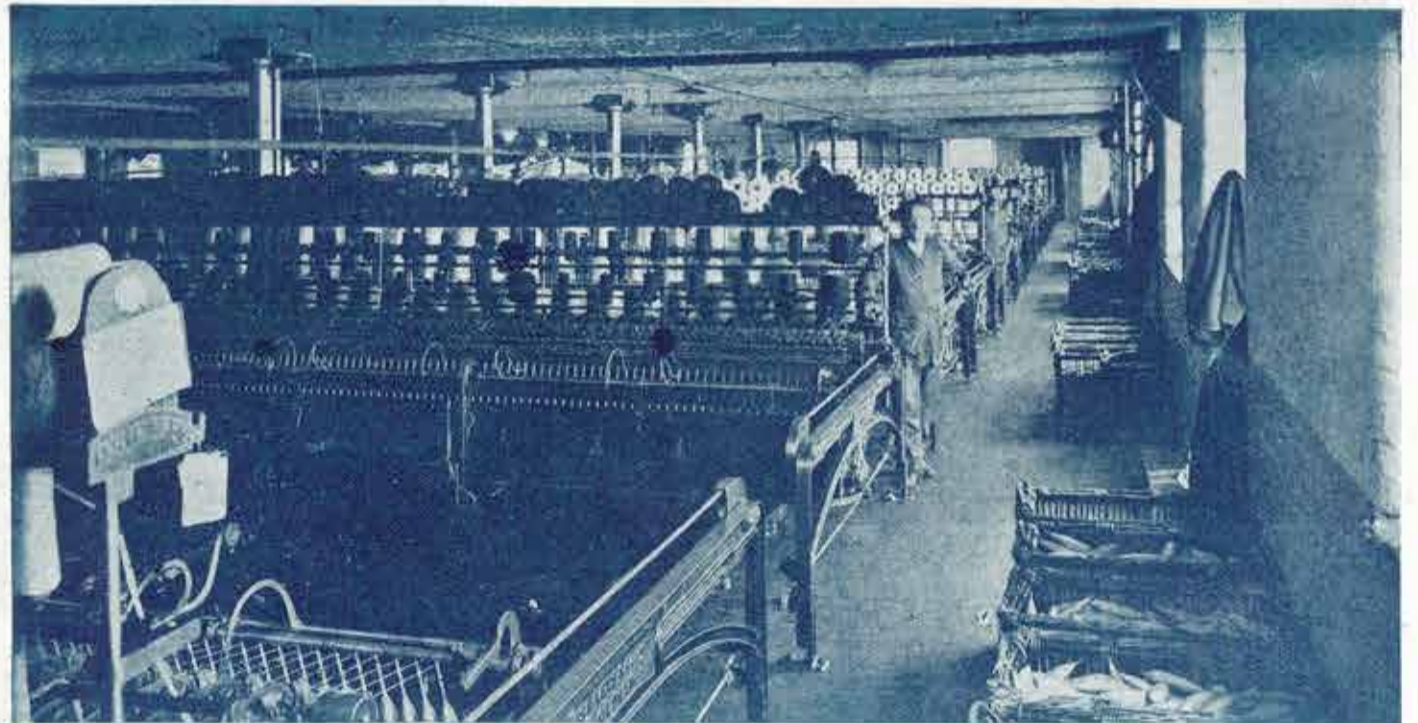
La filature Ch. Pollet et fils est une des plus anciennes de la région, elle a près de 50 années d'existence; son matériel est moderne, sa direction est jeune et sait mettre à profit l'expérience acquise par la firme au cours d'un demi-siècle de pratique.

Elle a eu à souffrir de l'occupation comme toutes les autres, réquisition totale des matières, du matériel électrique et des cuivres, tuyaux et coussinets garnissant toutes les machines.

La réfection complète du matériel a exigé un gros effort et c'est en septembre 1919 que l'usine fut remise partiellement en route, pour ne travailler au complet que dans les premiers mois de 1920.

Elle dispose actuellement d'un matériel récent, entièrement équipé à l'électricité, lui permettant la fabrication de tous genres de fils pour le tissage, la bonneterie et la mercerie.

Production annuelle : 800.000 kilogs.



En haut: La salle des renvideurs. — En bas, de gauche à droite : les continus à filer et la station centrale de la Filature Ch. Pollet et fils, à Roubaix.

CAVROIS MAHIEU, FILATEUR DE COTON, ROUBAIX

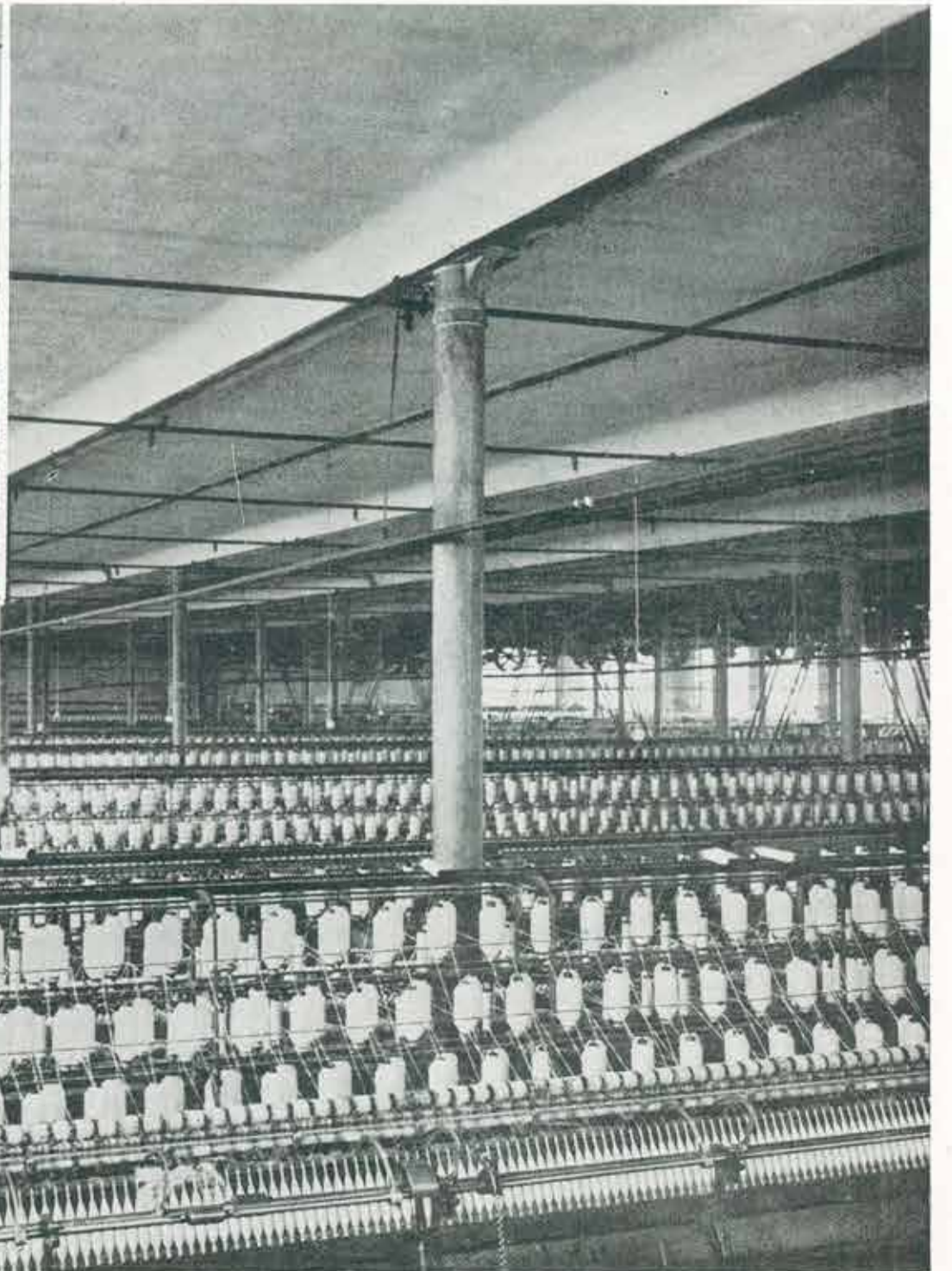
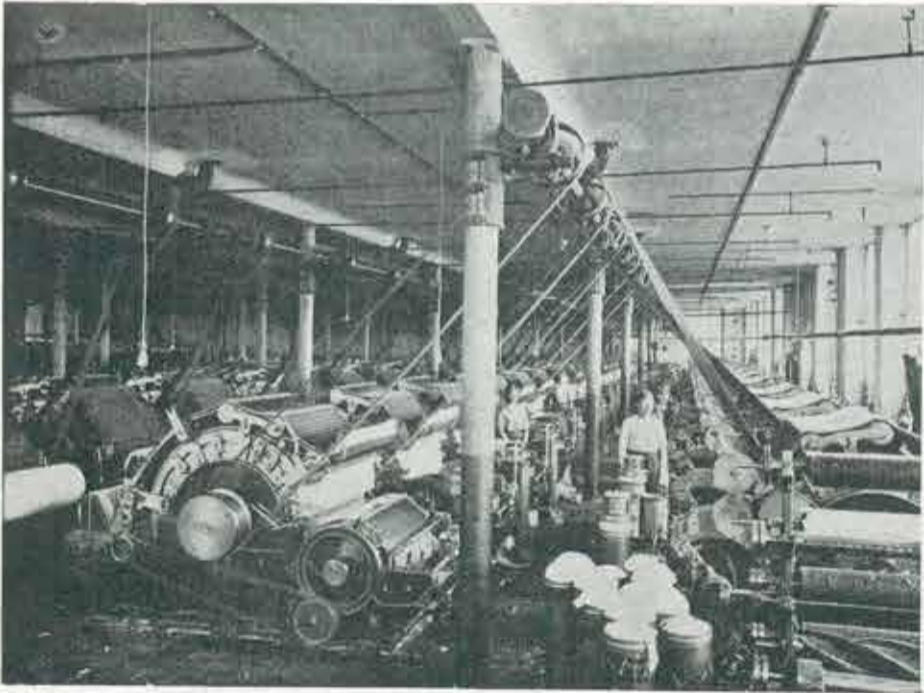
48, rue du Général Chanzy et 15 bis, rue Carpeaux

Cette firme comprend deux filatures de coton : la première fondée en 1865 et la seconde en 1897. Elles comptent ensemble 50.000 broches à filer et 20.000 broches à retordre et occupent un personnel d'environ 300 ouvriers. Sa fabrication comporte les filés Jumel et Louisiane, cardés et peignés simples, retors et câblés, gazés et non gazés, mercerisés, pour les besoins de nombreuses industries. L'échelle des numéros varie de 12 à 42 en Louisiane et 30 à 84 en Jumel. La marque est réputée comme une des meilleures. La maison a obtenu entre autres un diplôme de Grand Prix à l'exposition de Roubaix 1911. L'ennemi brisa une partie du matériel qu'il emporta durant l'occupation et enleva toutes les marchandises.

Aussitôt l'armistice, M. Léon Cavrois, et après son décès, ses fils, s'employèrent activement à remettre les usines dans leur état primitif. C'est ainsi que fin août 1919, l'établissement de la rue Chanzy pouvait déjà recommencer à tourner, et, peu de temps après, celui de la rue Carpeaux.



La nouvelle filature rue Carpeaux. — En haut : l'établissement de la rue du Général-Chanzy.



En haut : Une partie de la préparation, la carderie. — En bas : Une salle de renvideurs.



La teinturerie.



La préparation.

MAISON CAVROIS MAHIEU & FILS

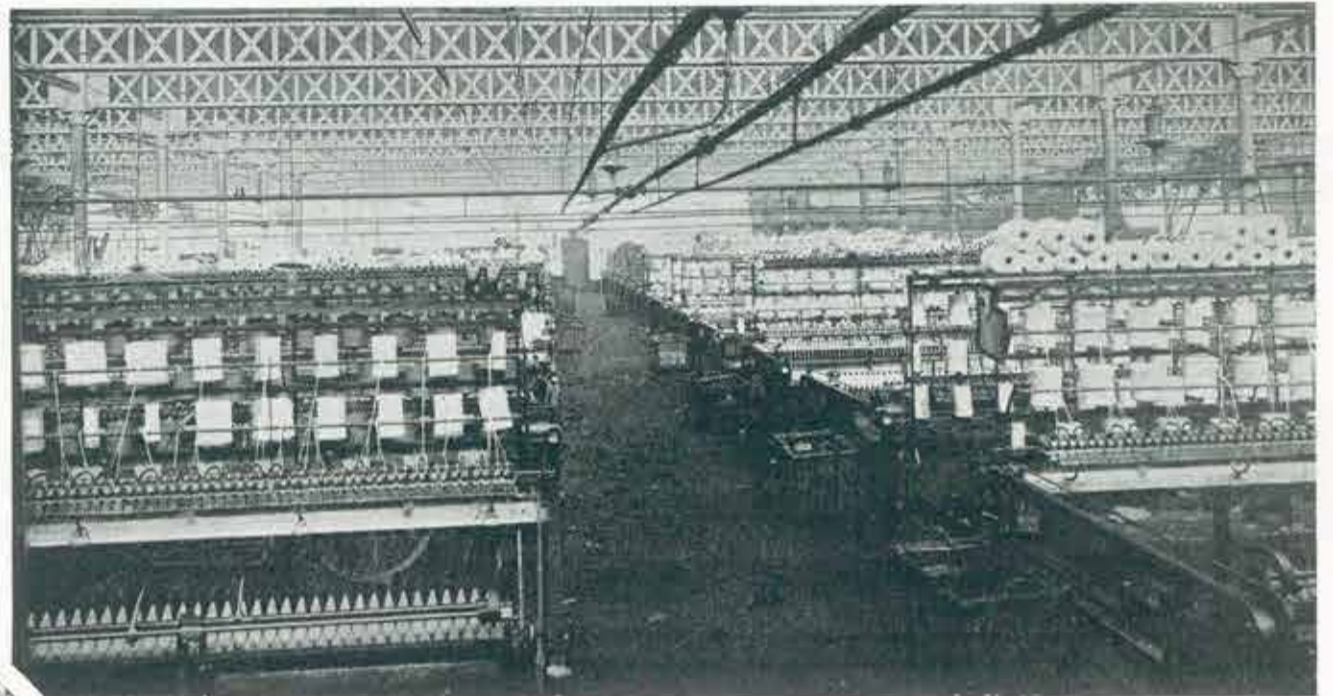
Filature et tissage mécanique, Roubaix.

La fondation de cette maison remonte à l'année 1887. Dans les débuts cet établissement ne comportait qu'une simple filature de 12.000 broches, qui par suite d'augmentations successives est passée à un nombre de broches à filer presque double avec 8.000 broches de retordage et faisant tous genres de laines.

En 1892, un tissage mécanique faisant spécialement tous les tissus nouveauté pour homme s'ajoutait à la filature, et l'année 1899 voyait l'installation d'une teinturerie sur laine peignée procurant l'exclusivité des nuances employées dans la filature et le tissage.

Les établissements de Roubaix sont complétés par un important établissement de foulage, d'apprêt et de teinture sur tissus à Louviers.

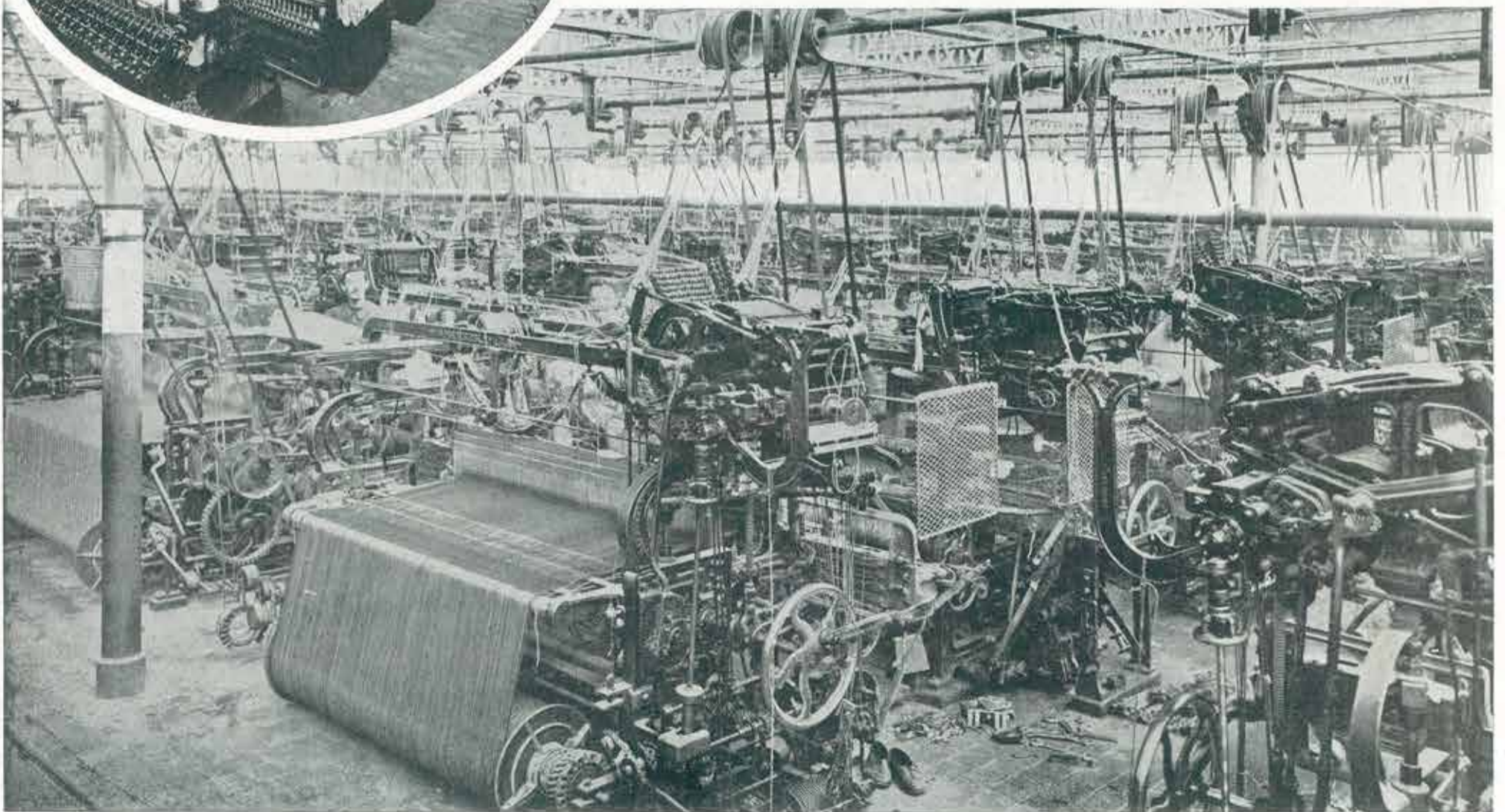
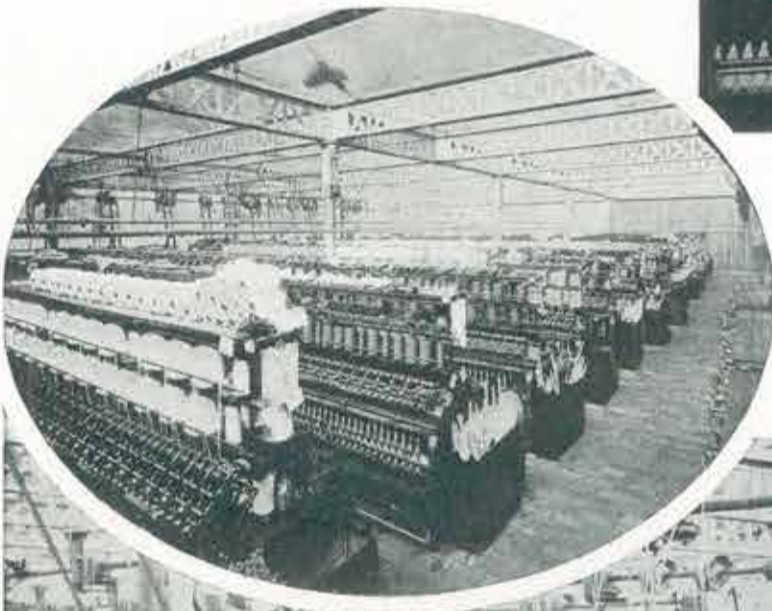
Au cours de l'occupation allemande, les établissements furent en grande partie détériorés. La



Les métiers à filer, renvideurs.

teinturerie de matières fut complètement dévastée, toutes les machines furent brisées et le vide y fut complet; grâce à un effort persévérant, la fabrication put être recommencée en juillet 1919 et n'a pas tardé à reprendre sa complète production dans toutes les branches.

Le chiffre d'affaires annuel, tant en vente de filés que de tissus, se monte à environ 25 millions. Le personnel employé dans les usines de Roubaix dépasse 500 ouvriers et ouvrières, auquel il convient d'ajouter celui de l'établissement de Louviers qui s'élève à 200.



Dans l'ovale : Les continus à filer. — En bas : Les métiers à tisser.



Une salle de préparation.

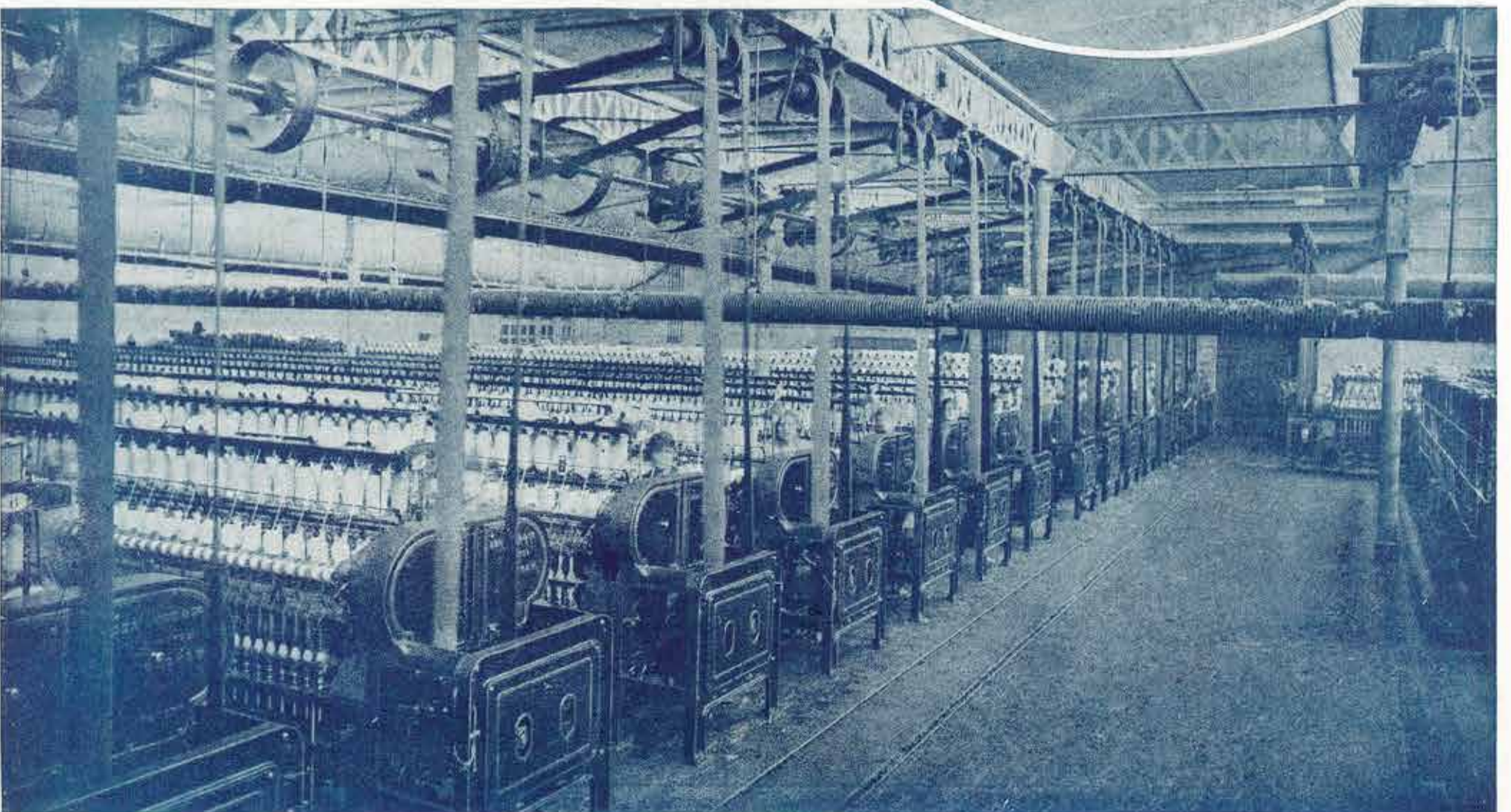
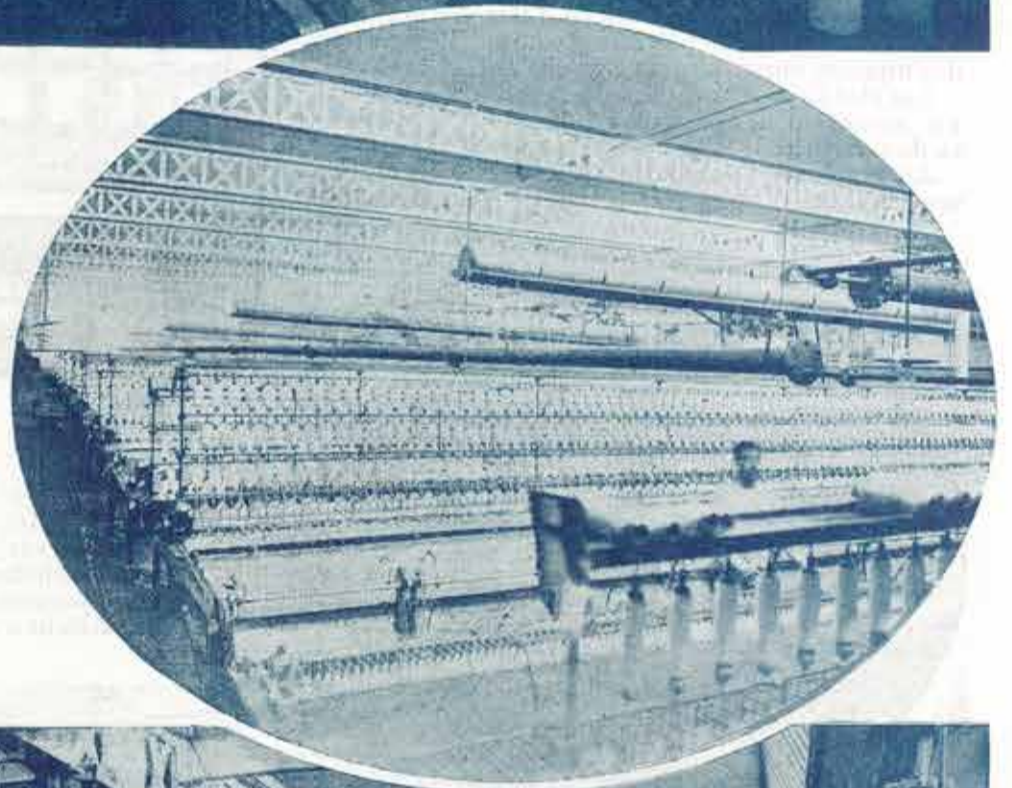
ALBERT MASUREL & C^{ie}, M. HEYDRICKX-MASUREL, SUCC^{rs}

Filatures et tissage de coton, rue Jacquart à Roubaix

Fondée en 1862, sous la raison sociale « Masurel fils », par MM. François, Ernest, Jules et Paul Masurel, cette maison devint plus tard la propriété de M. Albert Masurel, qui en 1913, sous la firme « A. Masurel et C^{ie} » s'adjoignit son gendre : M. Marcel Heyndrickx-Masurel, devenu depuis son successeur.

L'occupation allemande durant quatre ans et demi n'a laissé que des ruines du tissage de 500 métiers, situé à Linselles. Le matériel avait été complètement brisé sur place et enlevé par l'ennemi ; des douze mille pièces de tissu se trouvant en magasin en 1914, rien n'a pu être sauvé. A Roubaix, où se trouvait une filature de 25.000 broches, une grande partie du matériel avait été endommagée et l'ennemi avait pris soin d'enlever, avant son départ, les deux transmissions maîtresses afin de retarder la remise en marche de l'usine. Quant aux magasins qui contenaient environ 5.000 balles de coton, ils avaient été complètement vidés.

Quelques mois après l'armistice, en juillet 1919, la filature se remettait en route et huit mois plus tard, après des efforts constants et malgré mille difficultés de toutes sortes, le tissage de Linselles commençait à tourner.



Dans l'ovale: Une salle des renvideurs. — En bas: Une salle de continus à filer des Filature et Tissage de coton Albert Masurel et C^{ie}, à Roubaix.

TISSAGE MÉCANIQUE DUBAR-DELESPAUL — ROUBAIX

RETORDERIE — APPRÊT — TEINTURE

Il y aura bientôt un siècle que le nom de Dubar-Delespaul figure à l'annuaire de l'industrie roubaisienne. Dès 1828, l'aïeul du Directeur actuel se lançait dans la fabrication, faite alors à la main, de l'article fantaisie pour pantalon coton.

Près de 1.000 ouvriers, en 1888, étaient occupés à ce travail de tissage à la main : à cette époque fut décidée l'édification de l'usine mécanique, rue d'Alger, à Roubaix.

Enfin, trois ans avant la guerre, la maison de Roubaix s'adjoignait l'usine de Dunkerque, avec ses 20.000 broches de filature.

Le tissage actuel est de 450 métiers en grande laize. Il comprend retorderie, teinture et apprêt, il est muni d'un outillage perfectionné.

La teinture s'y effectue en écheveaux et en pièces.

En 1914, la production sans cesse accrue de cette riche laborieuse et de ses sept cents ouvriers s'écoulait non seulement en France mais aussi dans l'Amérique du Nord, en Orient, au Japon.

Ces ouvriers ne sont plus aujourd'hui qu'au nombre de 500 ; car l'usine de Dunkerque a été victime des bombardements et complètement détruite.

Celle de Roubaix connut, lors de l'invasion, un sort non moins cruel, puisque son matériel fut détérioré par M. Dubar lui-même. Voilà un fait paradoxal mais qui n'en est pas moins exact et fait le plus grand honneur à son auteur.

Il est question, au cours de ces notices, et notamment dans l'article général consacré à « Roubaix-Tourcoing pendant l'occupation » de la résistance apportée par les patrons et ouvriers roubaisiens aux prétentions allemandes consistant à faire travailler l'industrie locale à des œuvres de guerre.

Étant donné l'importance du rôle joué par M. Firmin Dubar dans cette patriotique campagne, nous sommes obligés d'y insister. Il existe entre ces événements et ceux qui se déroulent actuellement dans la Ruhr une analogie telle que la comparaison des buts visés et des moyens employés sou-

lève un vif intérêt. Isolés du monde, en juin 1915, sous l'oppression la plus formidable qu'on puisse imaginer, les habitants ne pouvaient attendre des pouvoirs publics français aucune direction. Sans la télégraphie sans fil et les journaux clandestins dont nous racontons ailleurs l'ingénieuse organisation due à M. l'abbé Pint, M. Willot et M. Dubar lui-même, c'eût été l'ignorance absolue et complète de ce qui se passait au dehors. Aussi les Allemands en profitèrent-ils pour imposer sournoisement et successivement la mise en marche de quelques tissages sous des prétextes divers : sacs à terre pour les tranchées, masques pour les gaz asphyxiants. C'eût été ensuite les équipements, fusils, cartouches, obus... Coûte que coûte, il fallait réagir. La convention de La Haye était violée. Nous courions à un désastre moral.

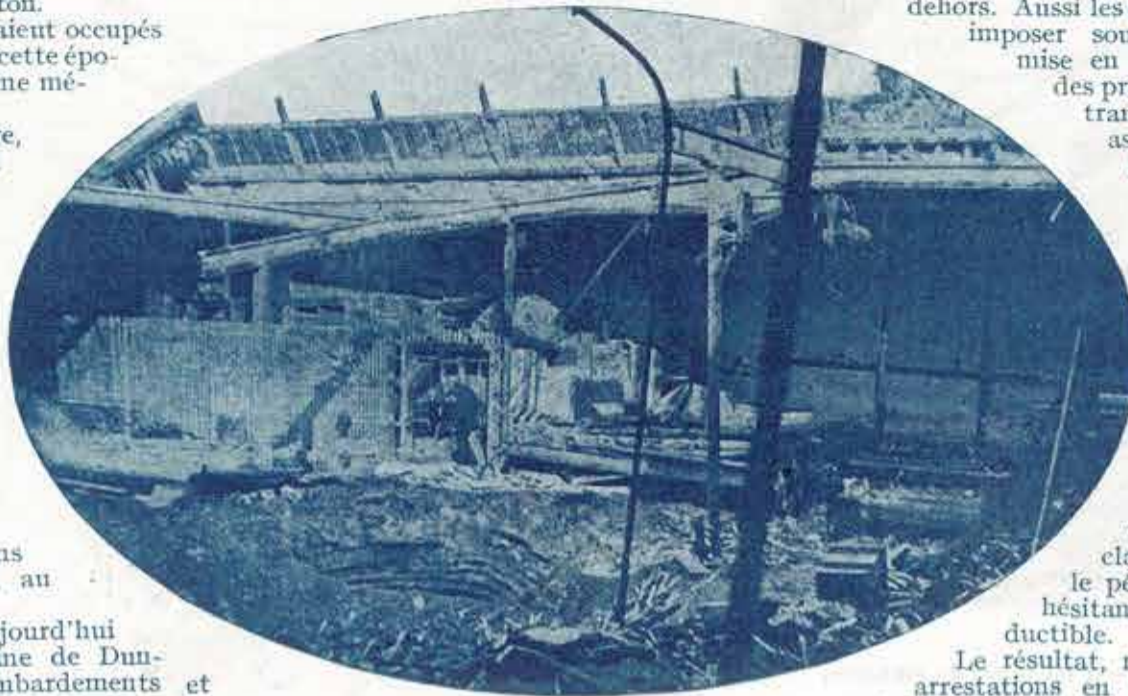
M. Dubar, parant le coup, démonte le volant de sa machine, brise les coussinets de bronze et met son usine hors d'état d'être mise en marche. La fureur du commandant allemand Hofman n'a plus de bornes, mais l'obstination de M. Dubar n'en connaît pas davantage. Il provoque des réunions clandestines de ses confrères, dévoile le péril, réfute les objections, rallie les hésitants et fait décider la résistance irréductible.

Le résultat, nous le connaissons : ce sont les arrestations en bloc, les représailles de toutes sortes, la déportation, mais l'honneur est sauf.

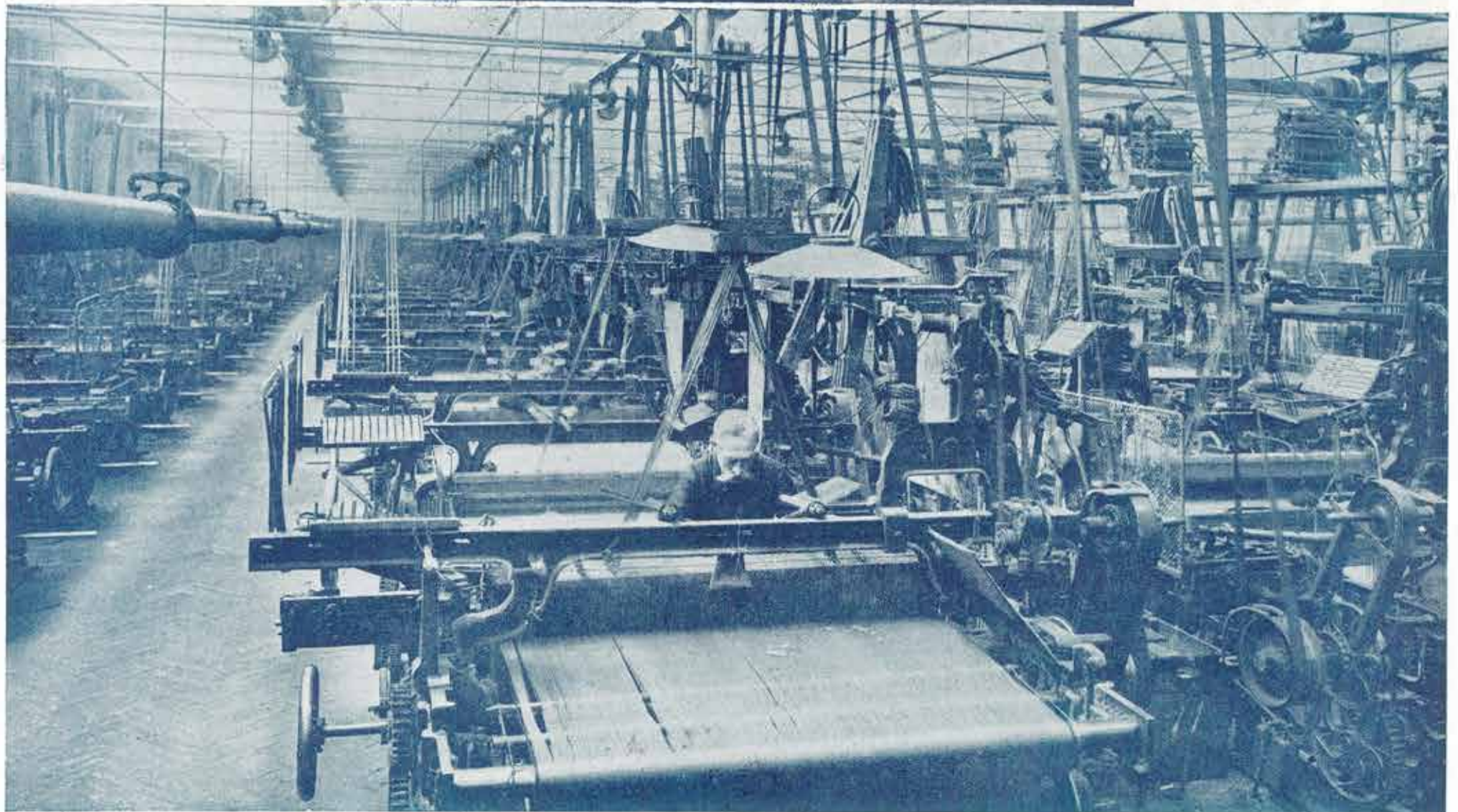
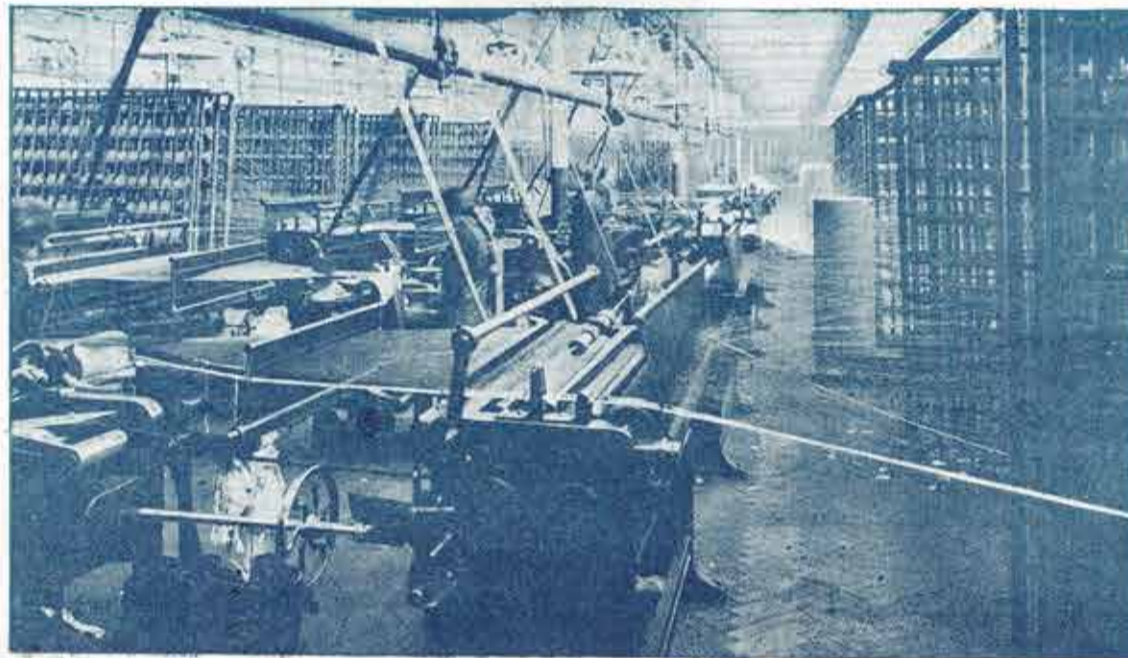
M. Dubar et ses glorieux complices, emmenés au camp de Gustrow expliquent en haut lieu les motifs de leur internement : le commandant Hofman est réprimandé, la question du travail est abandonnée.

Le 10 août 1915, les déportés font leur rentrée triomphale à Roubaix, Hofman a demandé un congé pour n'y point assister.

L'usine n'en était pas moins saccagée ; mais dès qu'il s'est agi de travailler pour la France, après l'armistice, il n'était plus question de se croiser les bras. Dans un laborieux effort, elle fut reconstituée et progressivement mise en route le 17 octobre 1919. La pénurie de main-d'œuvre, le manquement de l'Allemagne à ses obligations pécuniaires n'ont pas permis d'attendre le relèvement intégral, mais elle fonctionne néanmoins à quatre-vingts pour cent de sa capacité.



L'usine de Dunkerque détruite par les bombardements.



L'usine de Roubaix reconstituée. — En haut : La salle de préparation. — En bas : Une salle de tissage



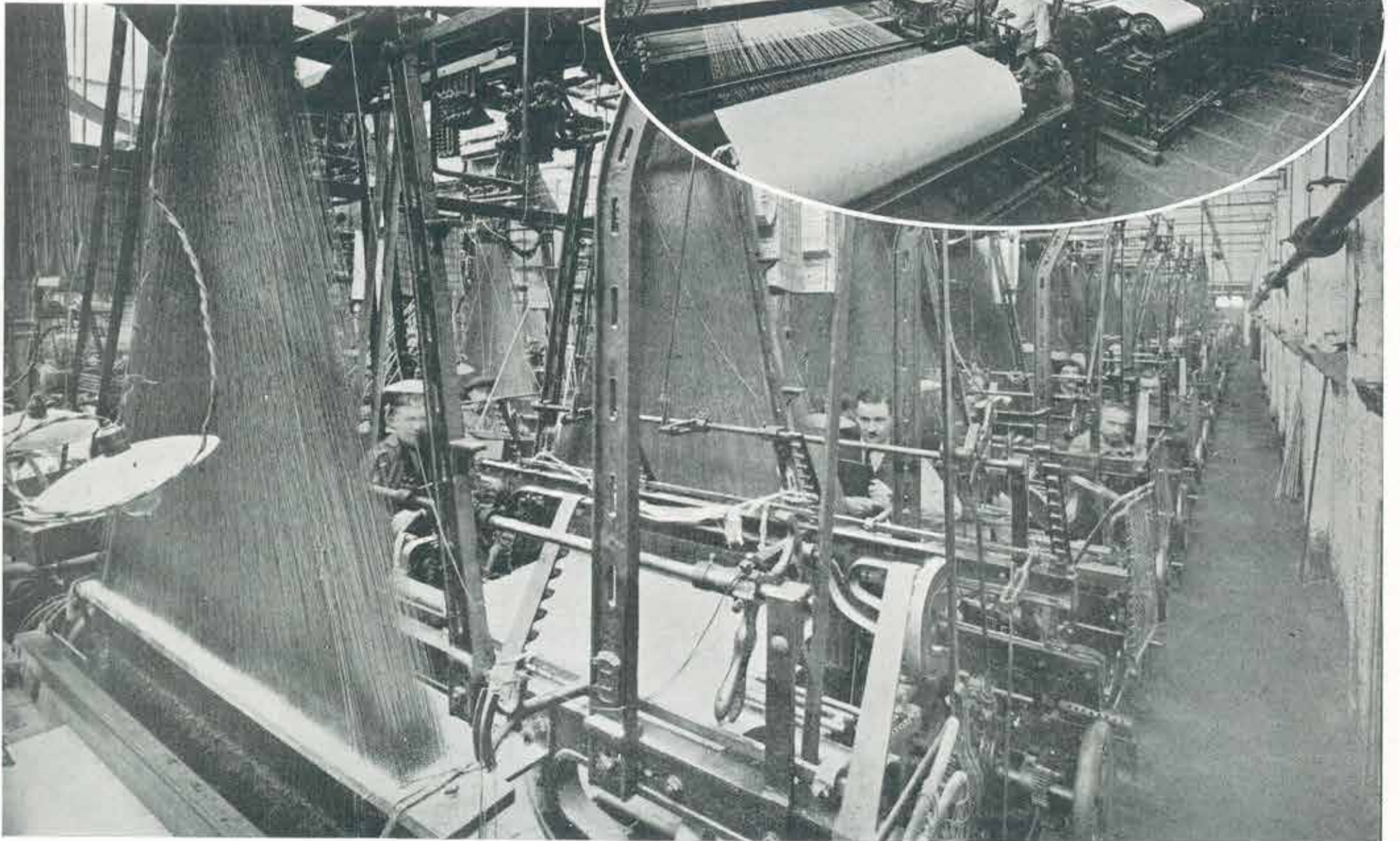
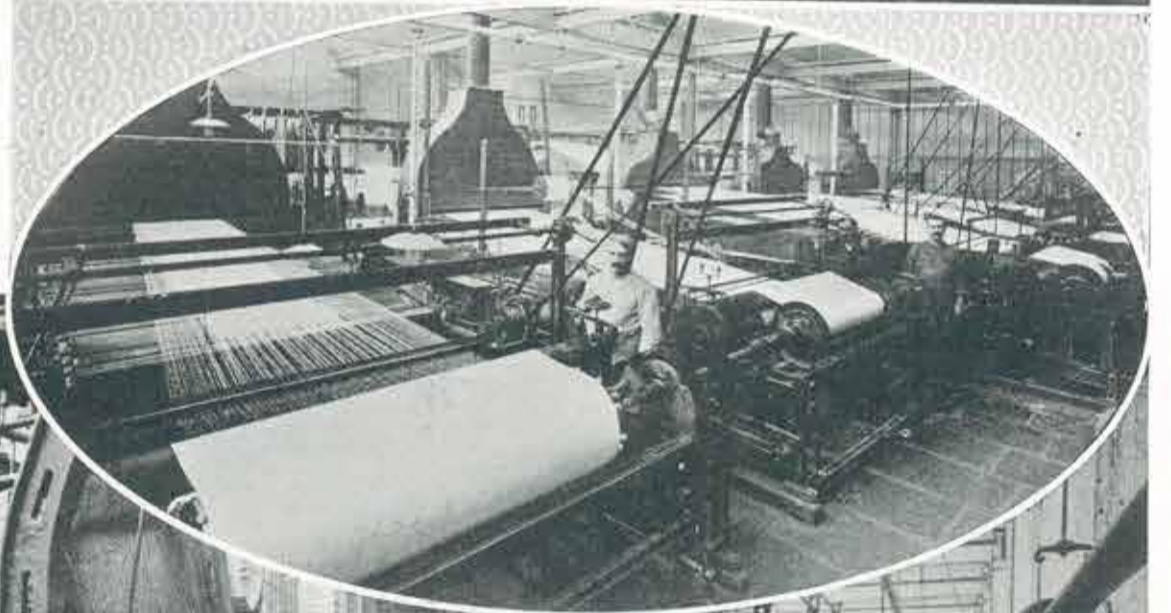
Une partie des ateliers de tissage pour les tissus de fantaisie.

ÉTABLISSEMENTS FAUVARQUE & C^o, A ROUBAIX

Fondée en 1860, à l'époque où le progrès de la mécanique donnait à l'industrie textile un nouvel et puissant élan, la firme Fauvarque et C^o s'est, de tous temps, tenue à l'affût des nouveaux procédés de tissage qui pouvaient assurer à sa production les qualités si prisées de perfection et de nouveauté. Munie d'un outillage sans cesse renouvelé par les exigences de la mode féminine, secondée par un personnel nombreux d'échantillonneurs et de dessinateurs, cette maison prend rang parmi les tout premiers noms de la fabrique française de lainages haute nouveauté.

Collaborer avec la Couture à l'évolution continue de la Mode, cette manifestation universelle du goût français, implique la nécessité de procéder à des recherches incessantes, servies par une technique sûre et un outillage prodigieusement divers.

La guerre avait livré au pillage et à une détérioration systématique cette usine aujourd'hui en pleine activité. Les quelques photographies qui illustrent cette page donneront à nos amis lecteurs une faible idée de l'effort de reconstruction qui dût être poursuivi pour rendre à leur destination laborieuse ces salles d'atelier où furent installées, en 1917, des écuries allemandes.



Dans l'ovale: la salle d'encollage. — En bas: une rangée de métiers Jacquard.

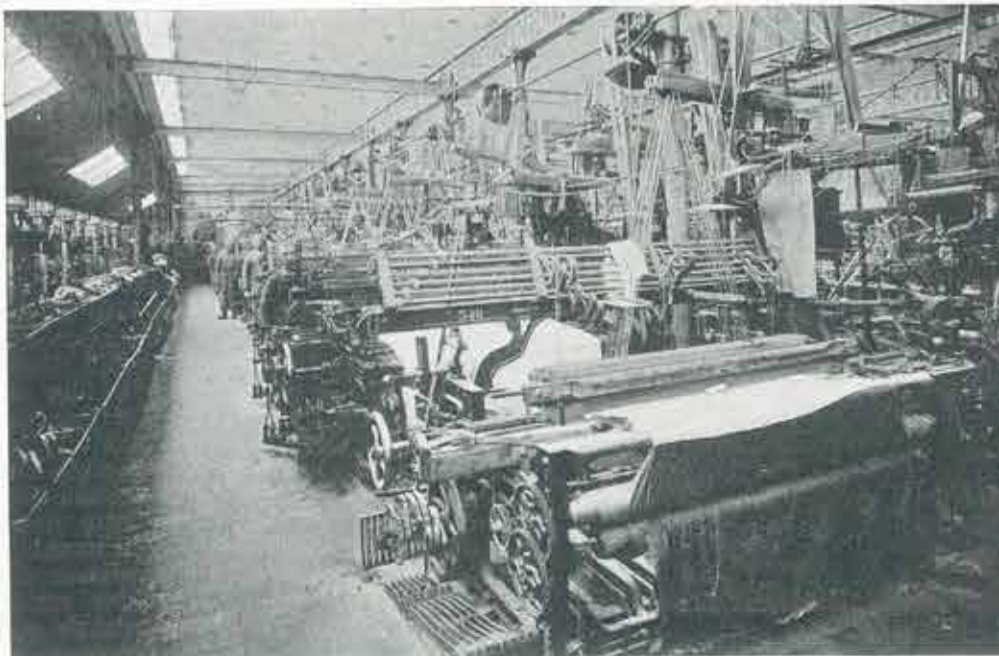
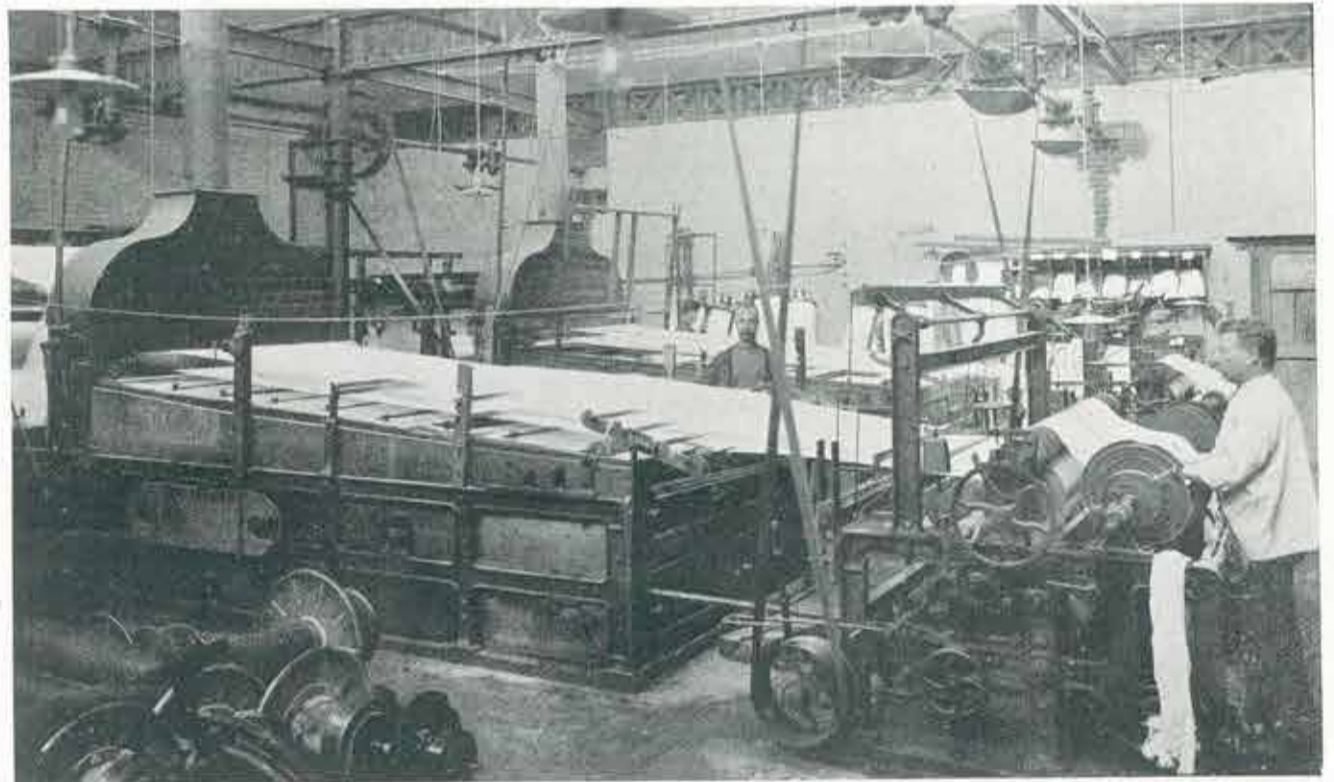


Le rentrage des chaînes destinées aux métiers à tisser.

FLORIMOND WATTEL, RUE DU MOULIN, A ROUBAIX

Dès l'année 1848, M. Florimond Wattel commençait, l'un des premiers, à se spécialiser dans l'article de Fantaisies pour robes de dames. N'ayant au début que des métiers à main, il suivit rapidement le mouvement de progrès de la seconde moitié du siècle dernier, et c'est dans une de ses belles salles de métiers mécaniques, dont nous donnons ci-dessous une photographie, qu'il contribua pour une grande part à la mise au point de la fabrication du Crêpe de Chine, Jacquard, brochés et popelines.

Les fils de M. Florimond Wattel dirigeaient à leur tour l'affaire au moment de la guerre et la Maison était certainement l'une des plus réputées de Roubaix tant pour la perfection que pour la qualité de ses articles. Le pillage et la dévastation y furent les mêmes que partout ailleurs, ce qui n'empêcha pas la remise en marche dès le 1^{er} août 1919. L'atelier de tissage battait au complet au commencement de 1920 en employant déjà 350 ouvriers et ouvrières. Actuellement, le travail ne correspond plus qu'à 60 % environ de cette production d'après-guerre. Cela tient surtout à la crise générale que subit toute l'industrie, mais aussi à la raréfaction de la main-d'œuvre dans la région roubaisienne.



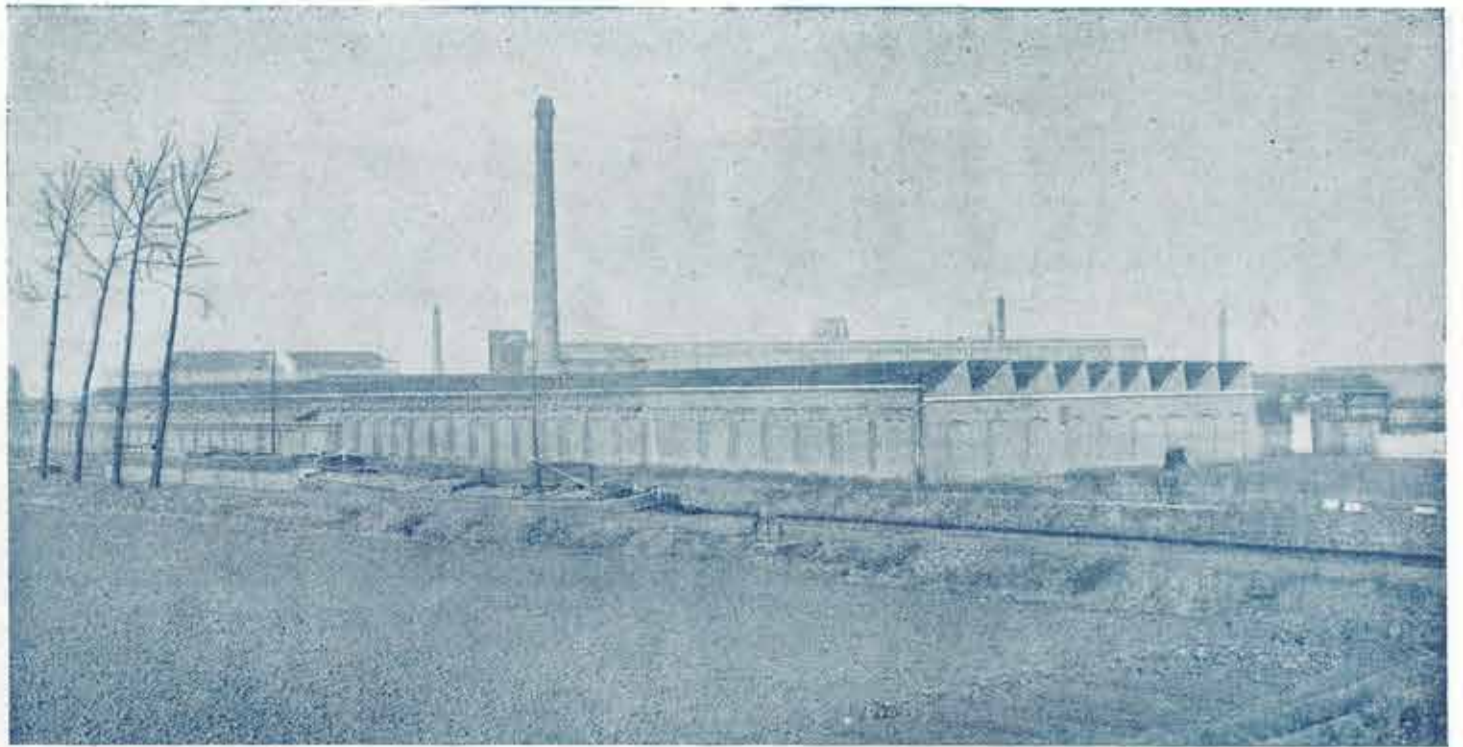
En haut : Une partie de la salle d'encollage.
A gauche : Les ateliers à tisser (on y fait surtout le drap pour robes). — A droite : Une salle de piqûrage.

FILATURES DU SARTEL

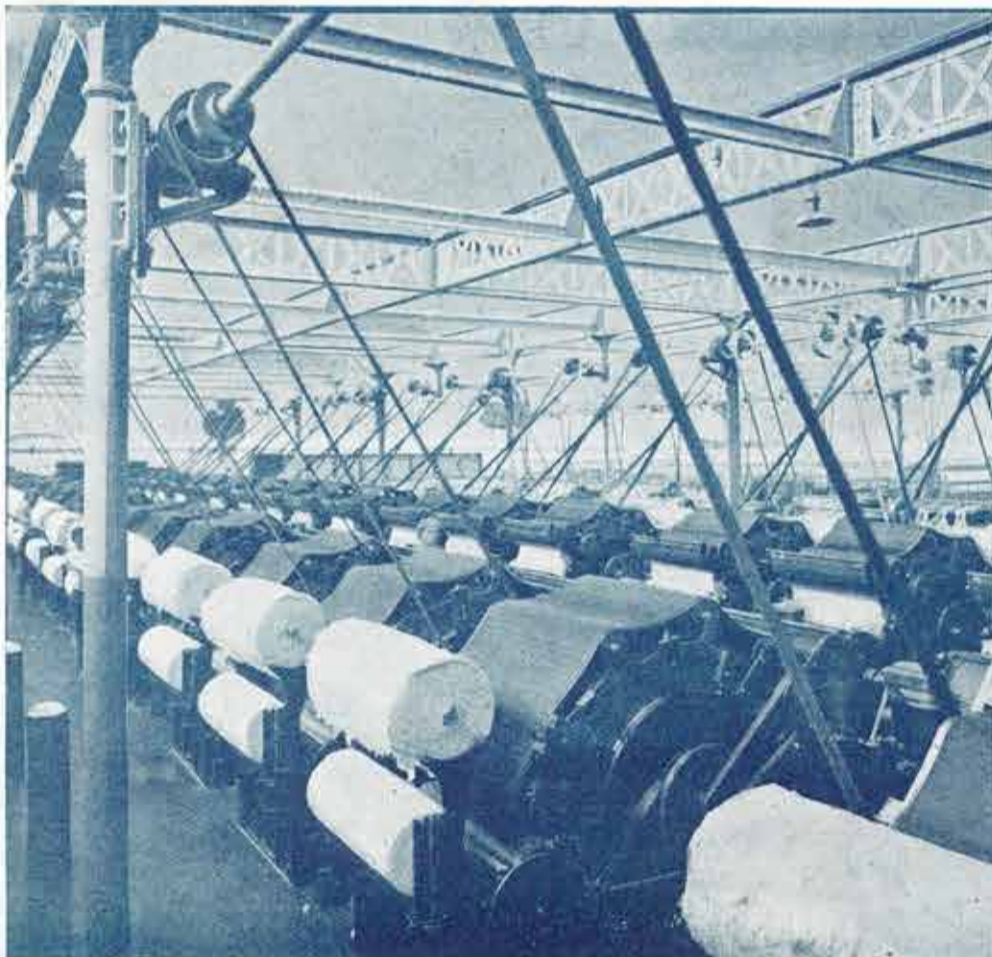
FÉLIX ET EUGÈNE WATINE

à Wattrelos.

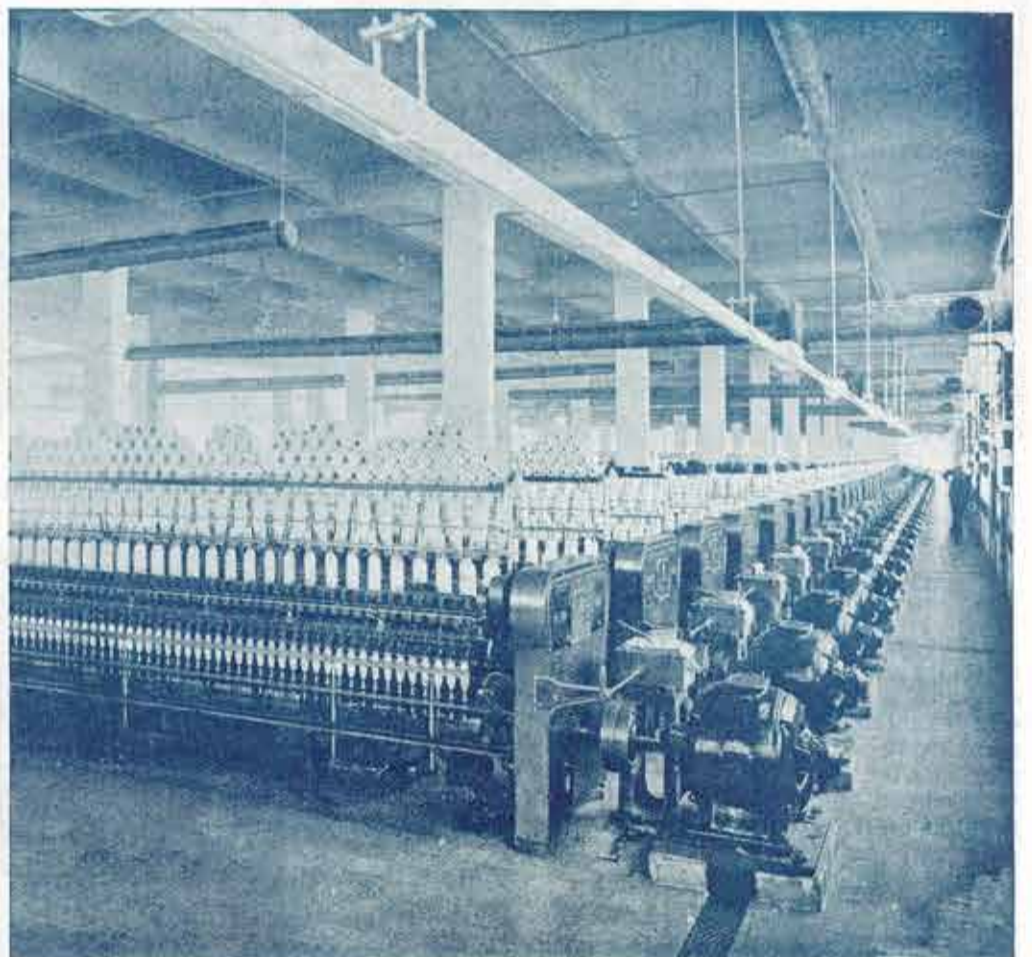
La Cottonnière du Sartel. — Construite en 1909, agrandie en 1912, et en 1914, entièrement montée en métiers continus et munie de tous les derniers perfectionnements, cette filature produit les numéros 12 à 34 français en coton d'Amérique de toute première qualité en fils simples, retors, moulinés et cablés. Vidée de toutes ses marchandises au début de la guerre, elle eut particulièrement à souffrir, quant à son matériel, dans la dernière année des hostilités. L'usine étant à rez-de-chaussée, les Allemands s'en servirent comme d'une vaste écurie pour y loger chevaux, vaches, porcs, poules et lapins, déplaçant les machines qui les gênaient et y attachant leurs chevaux. Tout le petit matériel et les pièces détachables des métiers disparurent dans le fumier : les garnitures des cardes s'oxydèrent rapidement ainsi que tous les organes délicats des autres machines, quand les bâtis eux-mêmes ne furent pas brisés.



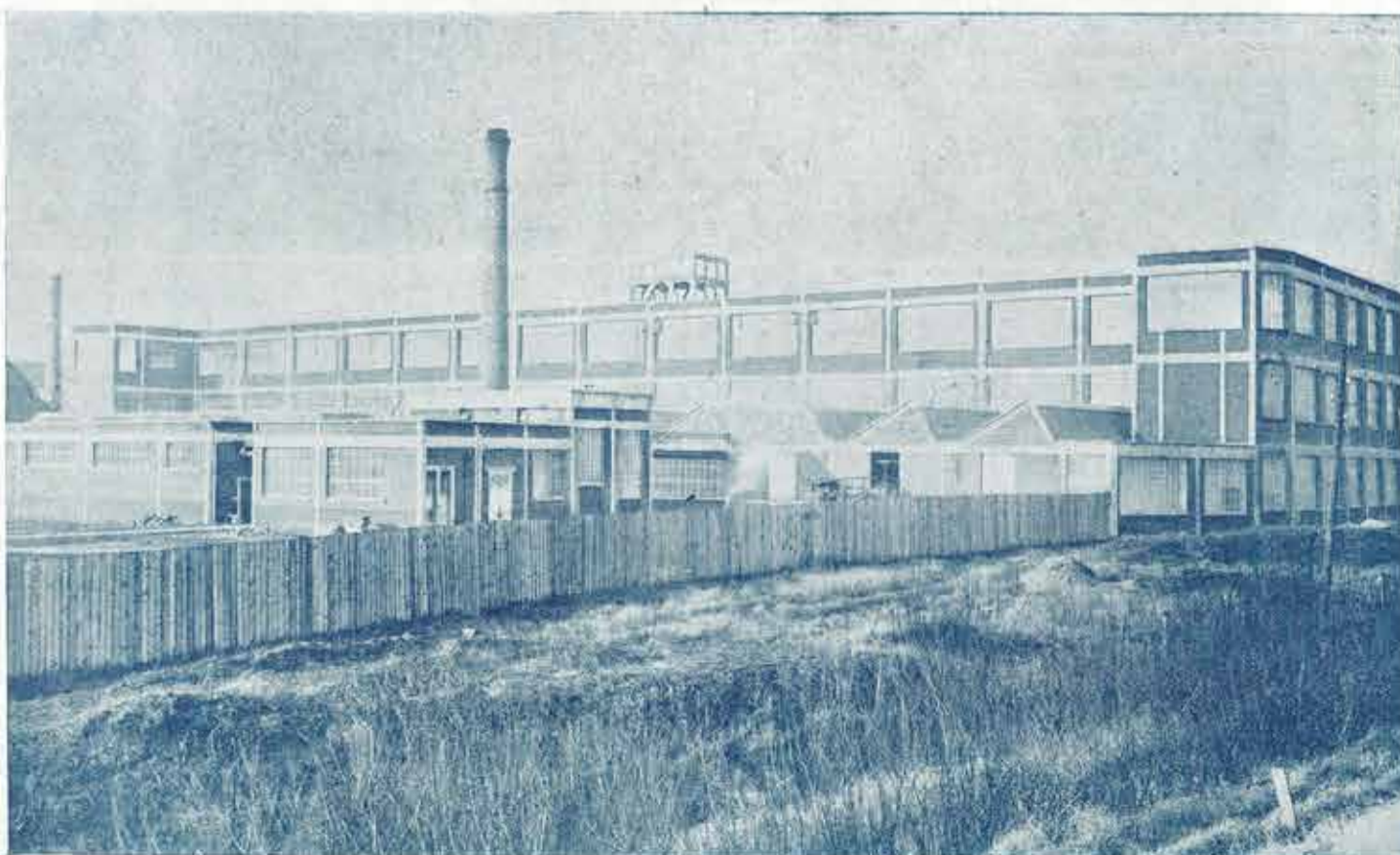
La Cottonnière du Sartel remise partiellement en route le 6 mai 1919 était, un an après, entièrement en activité.



Une salle des préparations.



Une salle de filature.



Le Sartel moderne, complètement rasé et incendié par les bombardements successifs, est aujourd'hui à plus des 3/4 en marche.

Comme partout la réquisition des cuivres eut des effets désastreux : l'usine reçut plusieurs fois la visite d'équipes de pionniers chargées d'opérer des sondages pour y découvrir les cachettes. La dernière équipe venait de découvrir une partie importante de pièces diverses et de tuyauteries de cuivre et s'occupait à en détacher les rondelles lorsqu'elle reçut un ordre précipité de départ, laissant sur place le produit de sa découverte. L'explosion de trois ponts, situés à proximité, brisa presque toute la vitrerie des Sheds et le matériel resta exposé aux intempéries jusqu'au rétablissement des transports. Remise partiellement en route le 6 mai 1919 était un an après entièrement en activité.

Le Sartel moderne. — Cette usine a été construite en 1921 en remplacement d'une filature de lin, située à Quesnoy-sur-Deule qui fut complètement rasée et incendiée par des bombardements successifs. Pouvant contenir 40.000 broches à filer et 15.000 broches à retordre, elle possède actuellement 25.000 broches à filer et près de 8.000 broches à retordre, qui complètent la série des numéros filés à la cottonnière jusqu'au numéro 40 français. Cette deuxième usine est à plus des 3/4 en marche.

Une voie ferrée et le canal, ruisseau de l'Espierre, pour l'écoulement des eaux, assurent le complet développement de ces deux usines.



Un tapis.



Tapis de prière.



Une tenture.



Une garniture de Salon Louis XIV.

E. PAGE, MAÎTRE-TAPISSIER
à Lannoy (Nord).

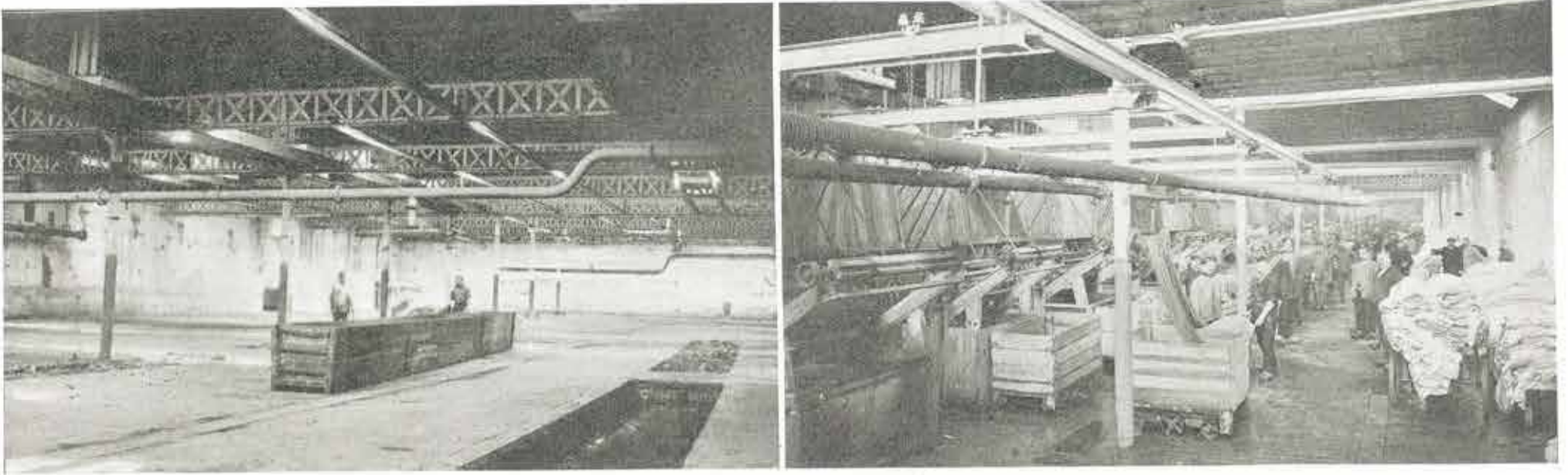
M. E. Page débuta en 1883 dans l'industrie de l'ameublement. Ayant eu son usine détruite par un incendie en 1911, il en bâtit une nouvelle avec le matériel le plus perfectionné pour tisser les tissus : soierie, tapisserie coton, velours à dessins Jacquard, velours imprimés et les moquettes coton. Les Allemands détruisirent une partie de son matériel et dévalisèrent spécialement ses riches collections de tapisseries des Flandres. M. E. Page a repris en effet la tradition des anciens Maîtres-Tapisseries qui furent si célèbres pendant tout le Moyen Age. Avec courage il a refait ses modèles de tapisseries des Flandres, consistant en garnitures de fauteuils, de sofas, en bordures, en panneaux décoratifs. La collection de M. E. Page, reconstituée avec l'aide d'artistes et tisseurs émérites, guidés par l'expérience acquise pendant toute sa carrière, forme un ensemble artistique, décoratif qui fait honneur à l'industrie franco-flamande.



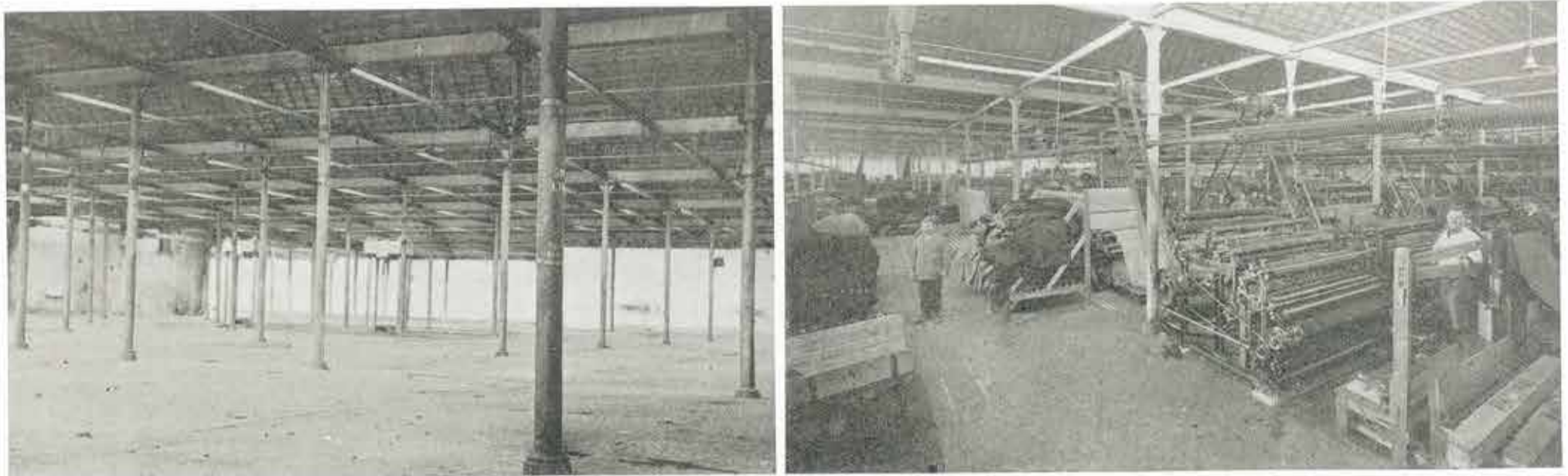
Une garniture de Salon Louis XV.



Une vieille tapisserie des Flandres, reconstituée par E. Page, Maître-Tapisserie à Lannoy (Nord).



Un coin de la teinturerie de l'usine de Hem vidée par les Allemands, aujourd'hui reconstituée et en pleine activité.



Un atelier d'apprêt à l'armistice.

Une partie de l'atelier d'apprêt reconstitué; les tondeuses.

MEILLASSOUX FRÈRES & MULATON

Teintures et apprêts.

HEM (Nord)

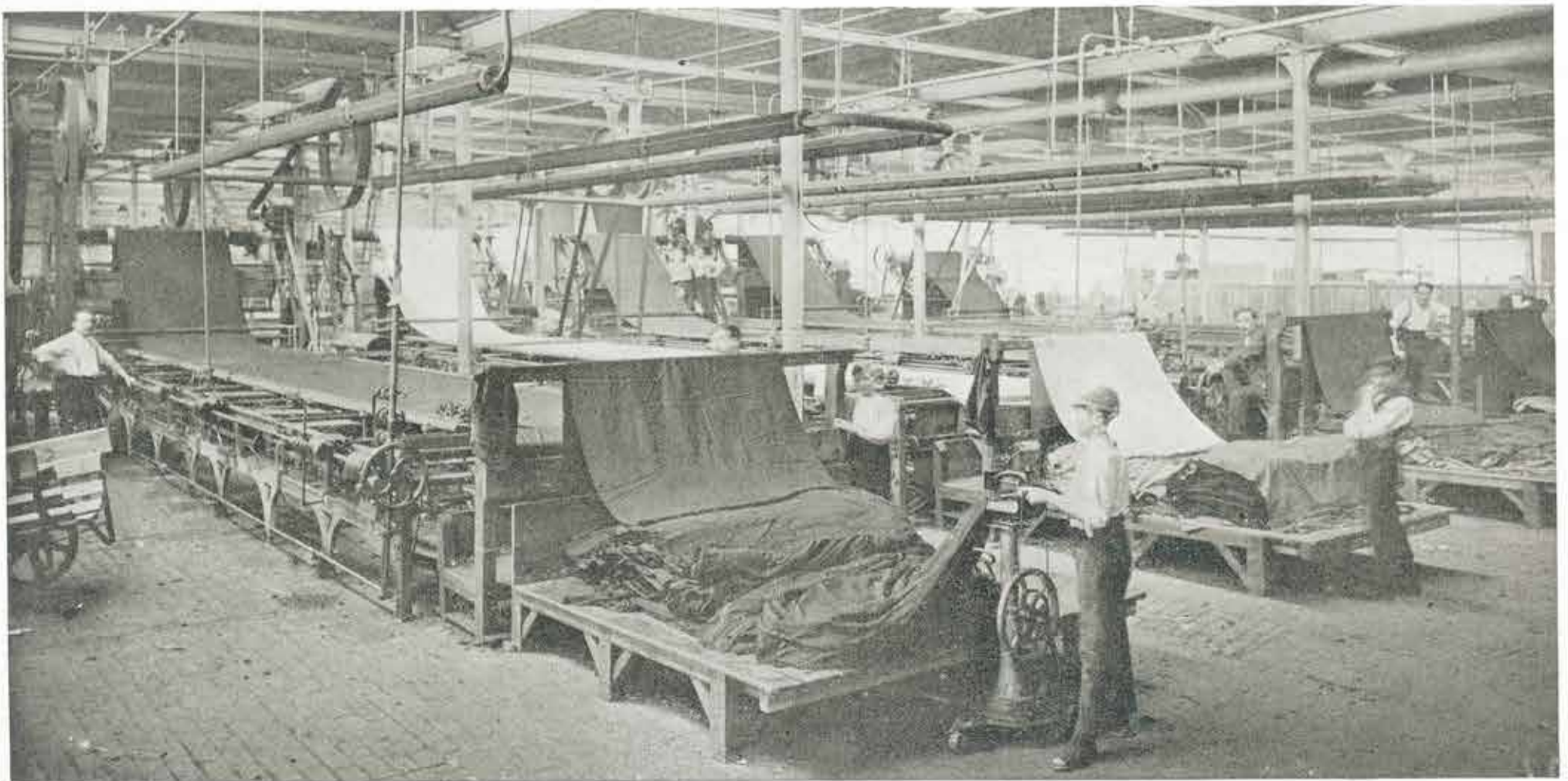
Ces importants établissements fondés en 1856 avaient été considérablement agrandis en 1913 et pourvus d'un matériel moderne. Ils traitaient tous les articles, robe et draperie, pure laine et laine et coton ainsi que les laine et soie. La production journalière s'élevait à 24.000 mètres. Ils continuèrent à travailler jusqu'à l'arrivée des Allemands en octobre 1914. Depuis cette date, un per-

sonnel dévoué fit l'impossible pour sauvegarder l'usine et les pièces de tissus qui s'y trouvaient en tous états d'avancement, mais ce fut peine inutile. Toutes les marchandises furent enlevées; des équipes de prisonniers russes brisèrent au marteau les métiers en fer et en fonte et trouvèrent dans l'important matériel tuyauteries en cuivre, un métal recherché pour les fabrications de guerre.

L'usine complètement vidée, les vastes salles disponibles servirent d'hôpital vétérinaire ou plus de 1.200 chevaux trouvèrent abris. Au début de 1919, l'étude des travaux de reconstruction avec

l'aide de l'Office de la Reconstitution industrielle fut entreprise. Sous l'active impulsion des gérants, MM. Louis Meillassoux et Antoine Mulaton, secondés par un personnel dévoué, les bâtiments étaient remis en état et le matériel commandé. Malheureusement les constructeurs locaux ayant été eux-mêmes sinistrés ne purent livrer avant de longs délais de sorte que malgré les plus grands efforts, la remise en route ne put avoir lieu avant le début de mai 1921.

L'affaire est maintenant en pleine activité et atteint la production d'avant-guerre.



Sous l'active impulsion de ses directeurs, secondés par un personnel dévoué, ces importants établissements ont atteint la production d'avant-guerre. Voici un coin de l'usine de Hem : La Rame.

ÉTABLISSEMENTS PAUL BONTE ET C^{ie}
LAINES

Société Anonyme au Capital de 3.000.000 francs.
ROUBAIX

Sydney, Buenos-Ayres, Montevideo

MÉRINOS ET CROISÉS

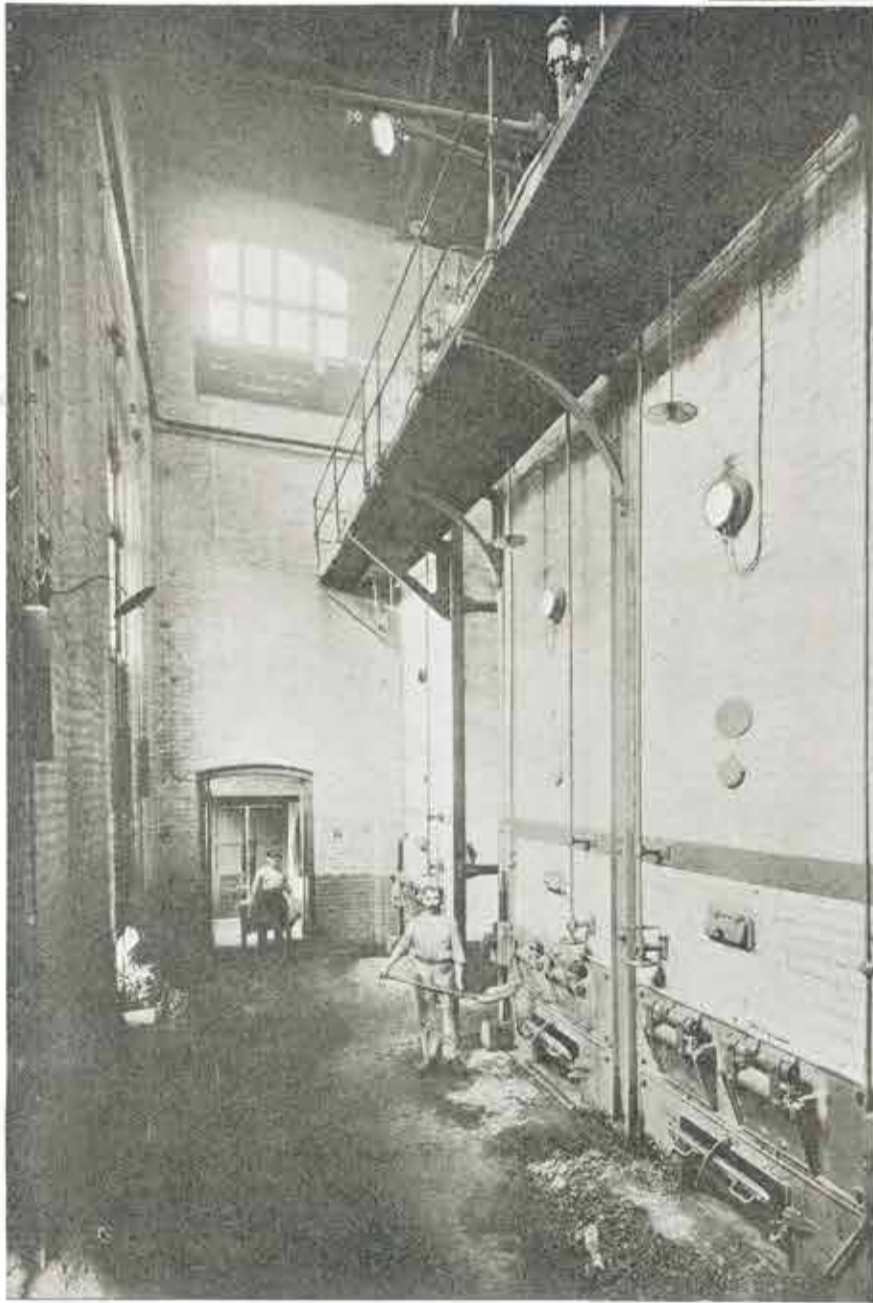
Robe — Draperie — Ameublement — Bonneterie
tous filés écrus couleurs et naturels.
Bobinage en tous genres

Fondée en 1882, cette firme fait le négoce des laines sous tous états : laines brutes qu'elle importe directement de ses comptoirs d'Australie, d'Afrique et de l'Amérique du Sud ; laines peignées et laines filées.

Son établissement de filature, administré spécialement par M. Louis Bonte et ses fils a été construit en 1911 et est muni du matériel le plus perfectionné. Il a eu largement sa part des dégâts occasionnés par les troupes allemandes pendant l'occupation. Un service de projecteurs ayant été installé pendant la majorité de la guerre aux portes de l'usine, le séjour des soldats ennemis y fut pour ainsi dire permanent, rendant la dissimulation des marchandises soumises aux réquisitions presque impossible.



La salle de préparation où l'on voit trois assortiments de 17 machines chacun



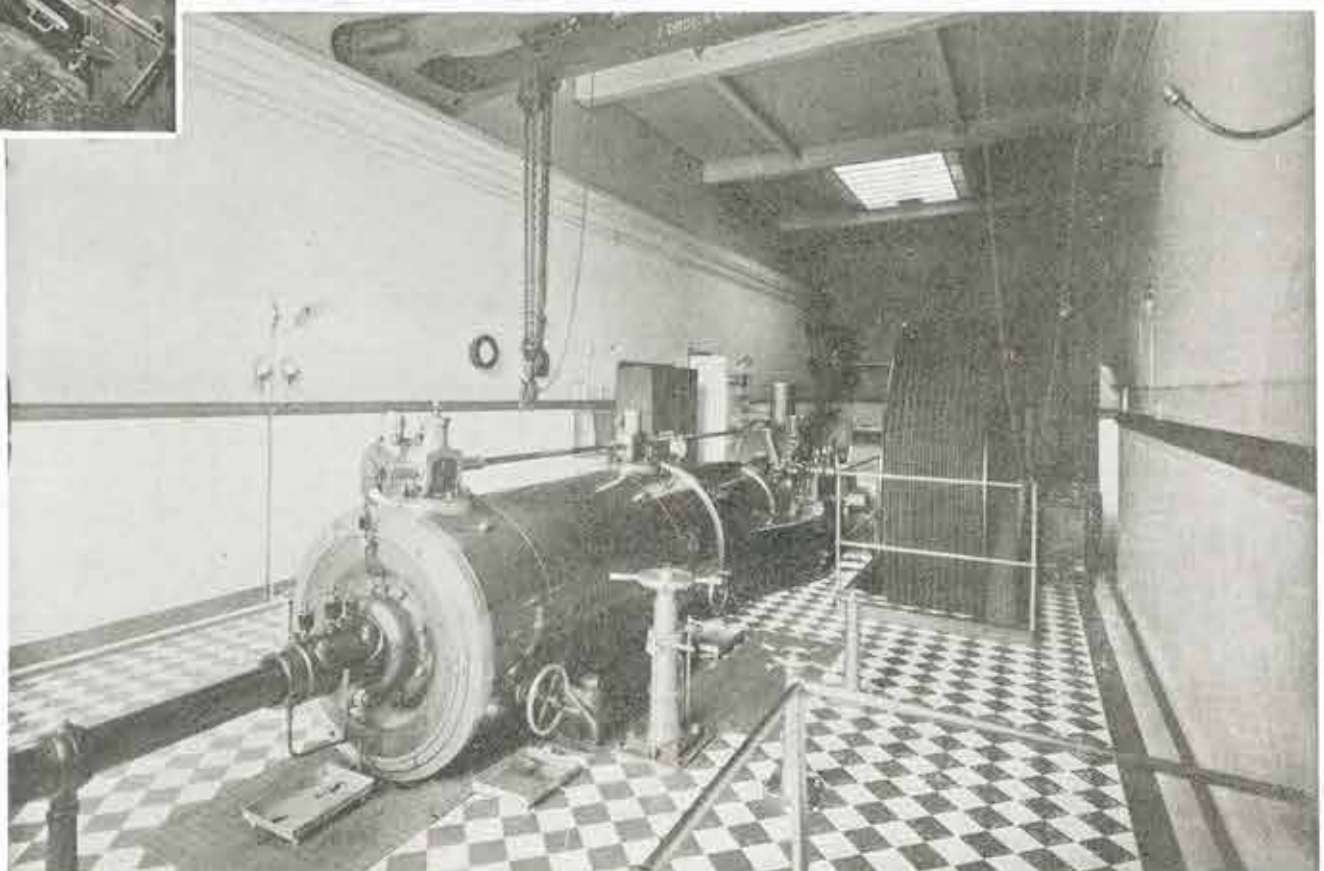
Un groupe de 3 chaudières verticales multitubulaires type " Garbe ", à la pression de 12 kilos.

A l'armistice, non seulement l'usine se trouvait démunie de ses câbles, courroies, buffles de préparation et autres accessoires, mais encore l'installation électrique, y compris la dynamo, avait été réquisitionnée, les transmissions, complètement démontées, les coussinets et les plus petites pièces de cuivre enlevées. Malgré cela, tout fut mis en œuvre pour remettre en activité ce grand corps inerte qu'était l'usine. Avec l'aide des avances que fit le 1^{er} secteur de la R. I. elle était remise en marche au mois de juin 1919, moins de huit mois après le départ des Allemands. Six mois plus tard, le dernier métier tournait et la filature, entièrement reconstituée était en état de produire dans des conditions identiques à celle d'avant-guerre.

La maison a donc pu rapidement reprendre sa vente de fils pour tissage et bonneterie. Elle n'a cessé de chercher à développer sa clientèle, non seulement en France mais dans les pays d'outre-mer qui absorbent actuellement une grande partie de sa production. Celle-ci était de 1.200.000 kilos par an avant la guerre et par suite d'une nouvelle organisation de l'établissement, tout fait prévoir qu'elle ne tardera pas à atteindre rapidement le même chiffre.



La salle des métiers continus qui comprend une imposante file de 64 métiers.

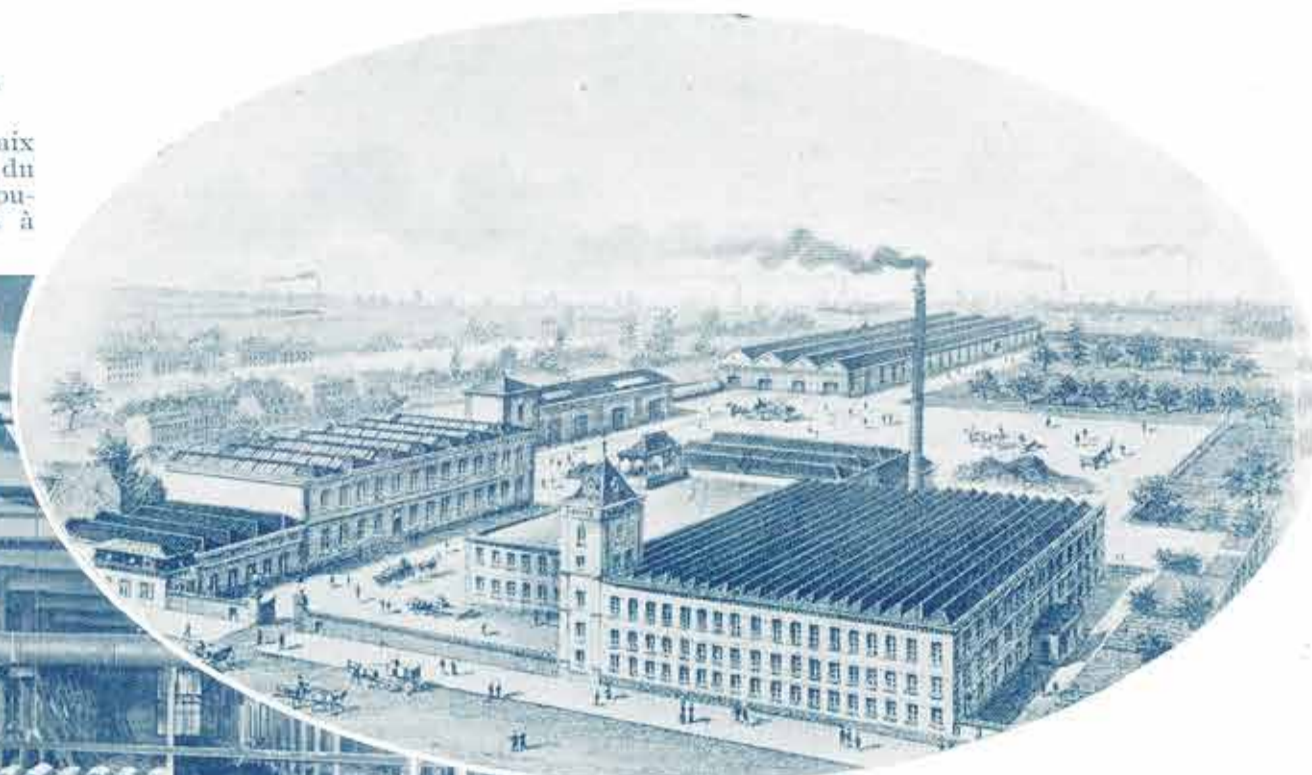


La machine équi-courant monocylindrique de 500 HP construite par la Société Alsacienne.

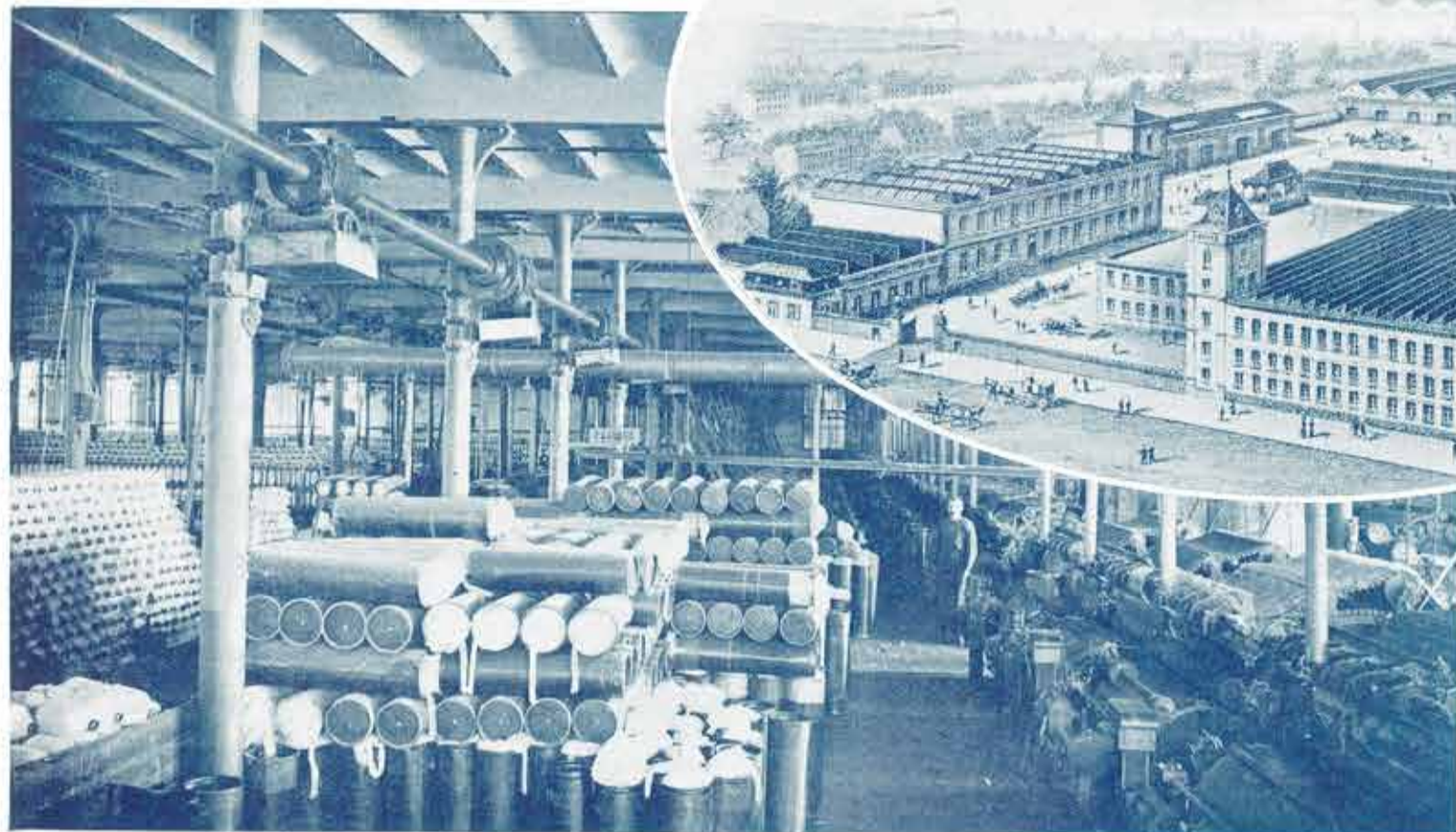
DAZIN-MOTTE FILS

Filature de coton — Tissus pour robes et confections.
ROUBAIX (Nord)

La filature de coton Dazin-Motte fils, située à Roubaix (Nord), 2, boulevard de Fourmies (arrêt terminus du tramway I partant de la Grand'Place), occupe 350 ouvriers et ouvrières. Elle comprend 33.000 broches à



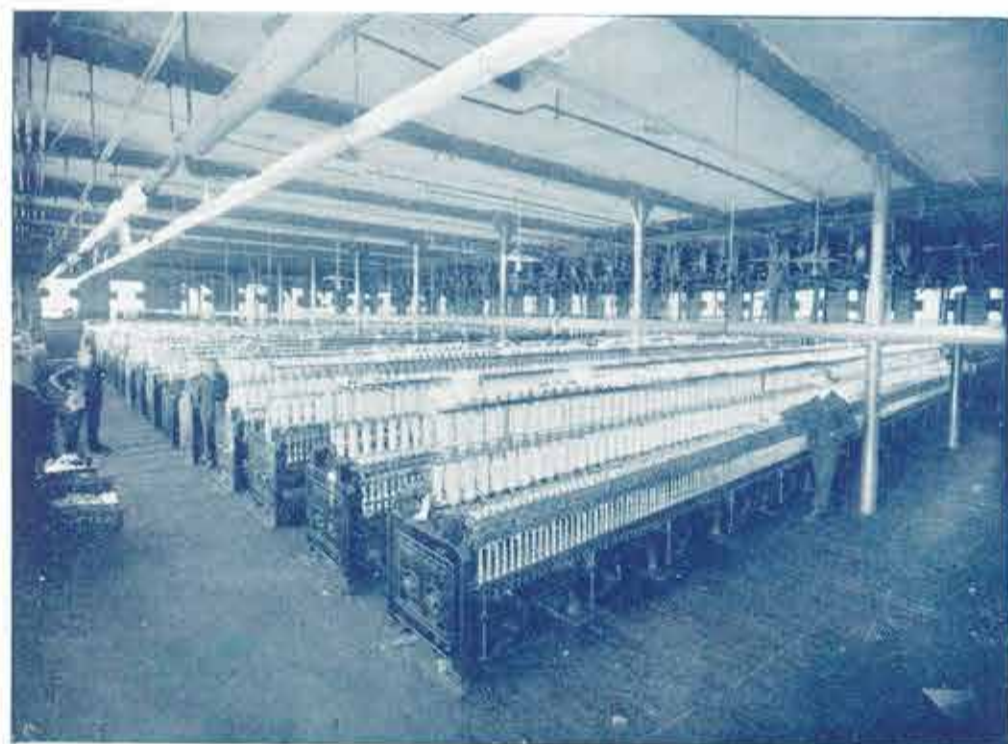
Vue générale des Etablissements Dazin-Motte fils, à Roubaix.



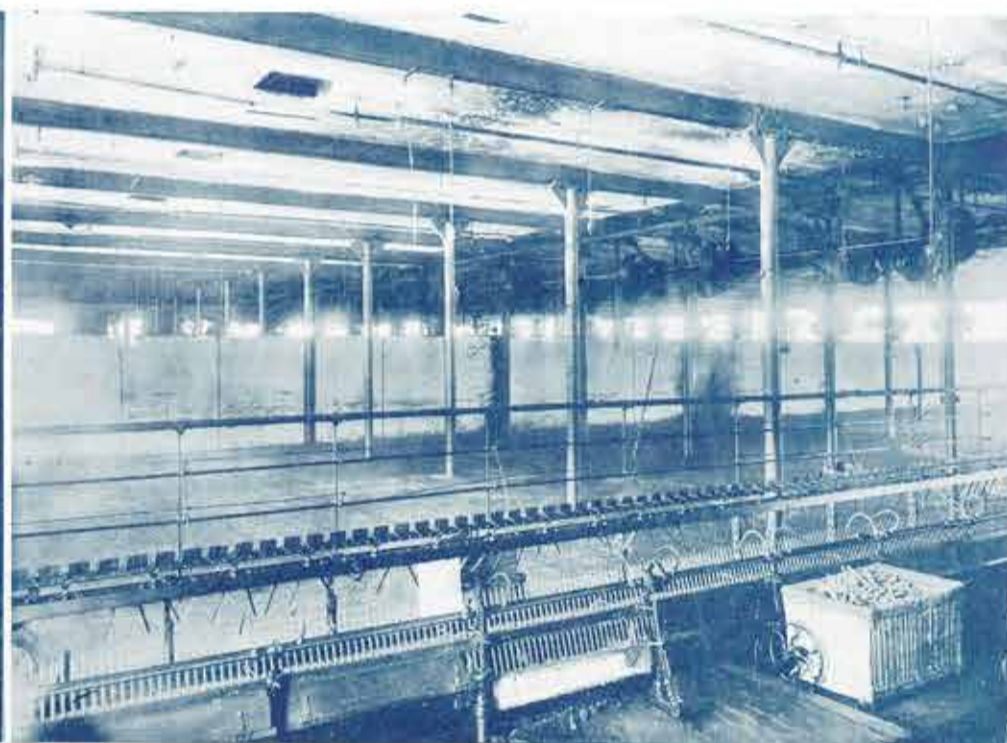
Un coin de la carderie.

filer sur continus et sur renvideurs, et 7.000 broches à retordre sur continus. La filature s'est spécialisée, dans la série de numéros de 6 à 24 fil simple et retors, gazé ou non gazé, en plusieurs qualités. On y fait également tous genres de fils moulinés et câblés.

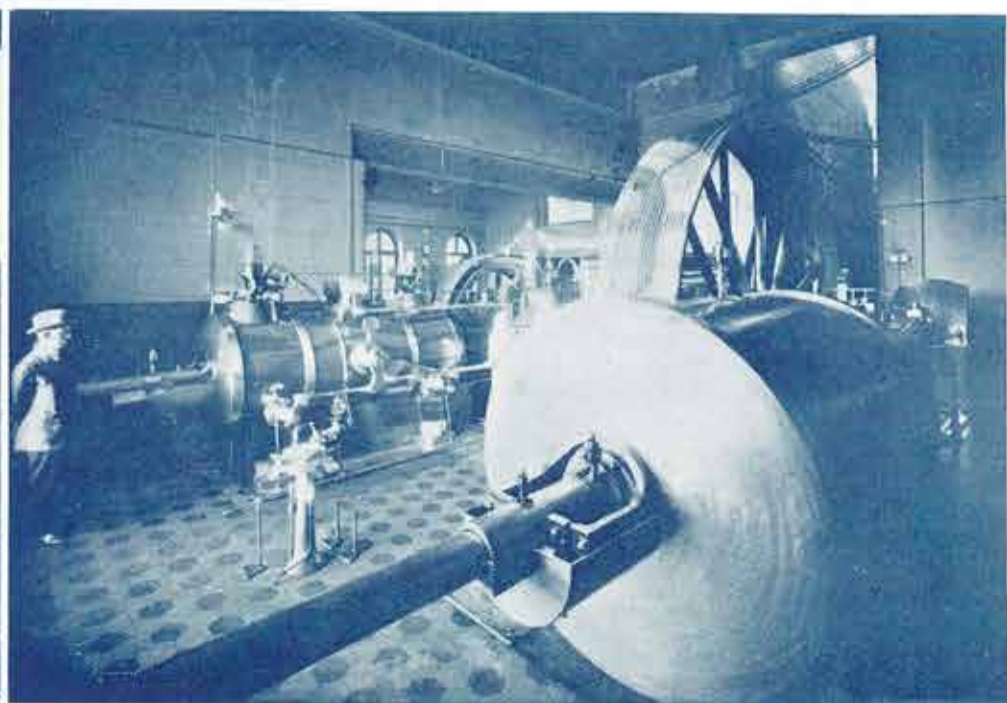
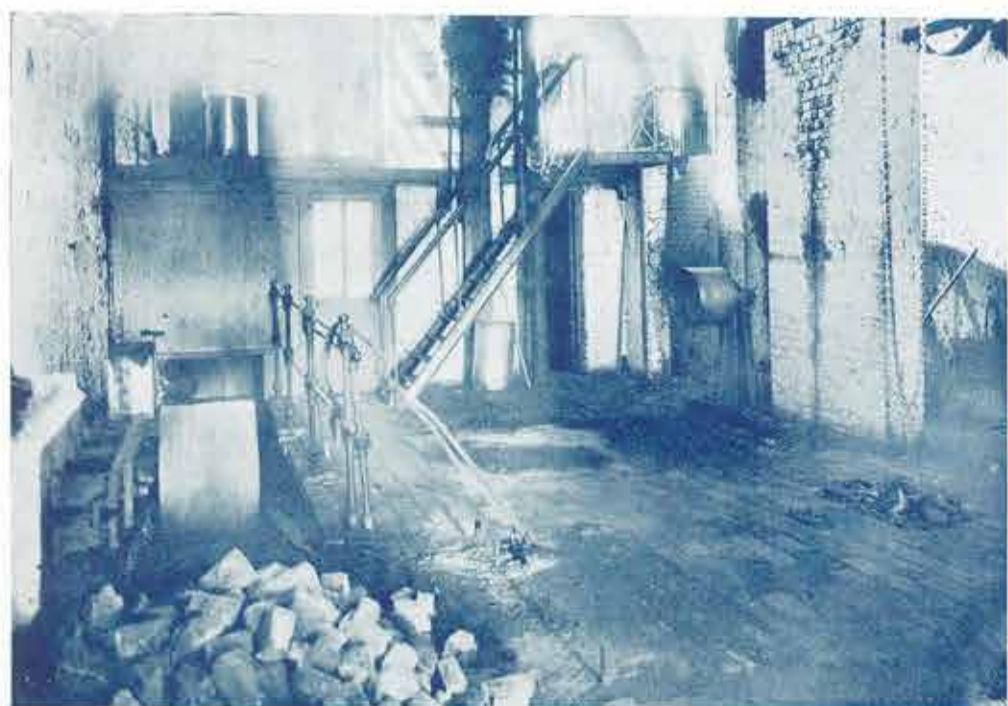
Adresse télégraphique : *Nizad Roubaix*. Téléphone : 3-52.



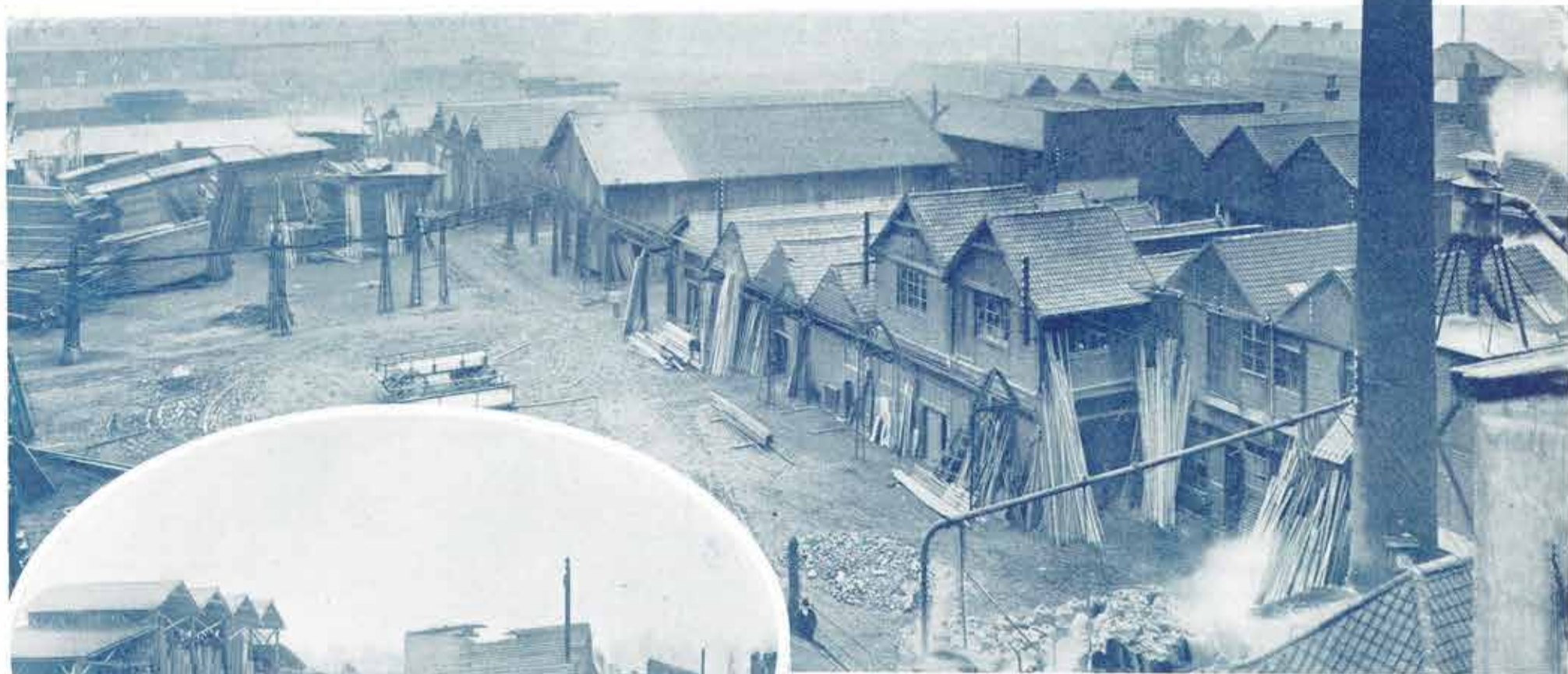
L'une des salles de continus à filer reconstituée.



Ce qui restait en cette même salle de filature en 1918.



L'emplacement de la Centrale Electrique après l'enlèvement des trois machines par les Allemands. Salle des machines : Deux machines à vapeur Dujardin et C^o, 800 à 1300 HP.

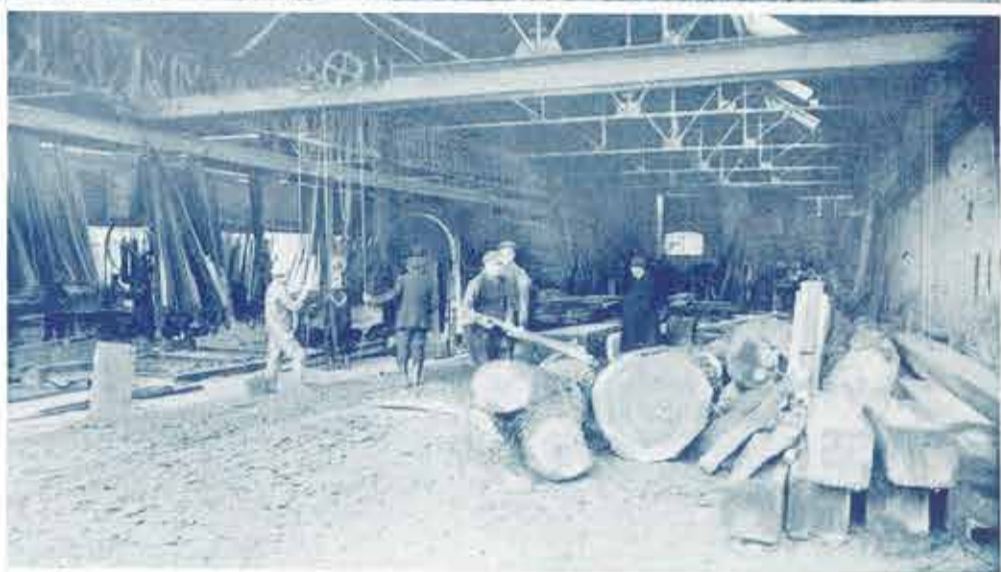


Vue générale des chantiers de Roubaix. — Dans l'ovale, les chantiers de Lille.

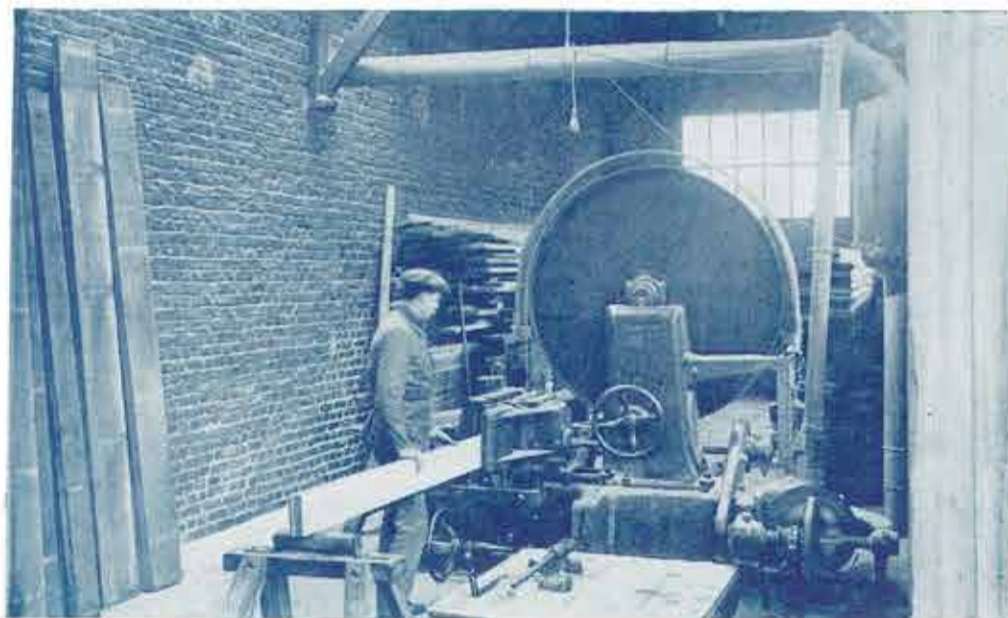
LES ÉTABLISSEMENTS GEORGES LEHOUCQ, A ROUBAIX

Ces établissements ont été fondés en 1886 par M. Honoré d'Halluin, puis repris en 1890 par Georges Lehoucq.

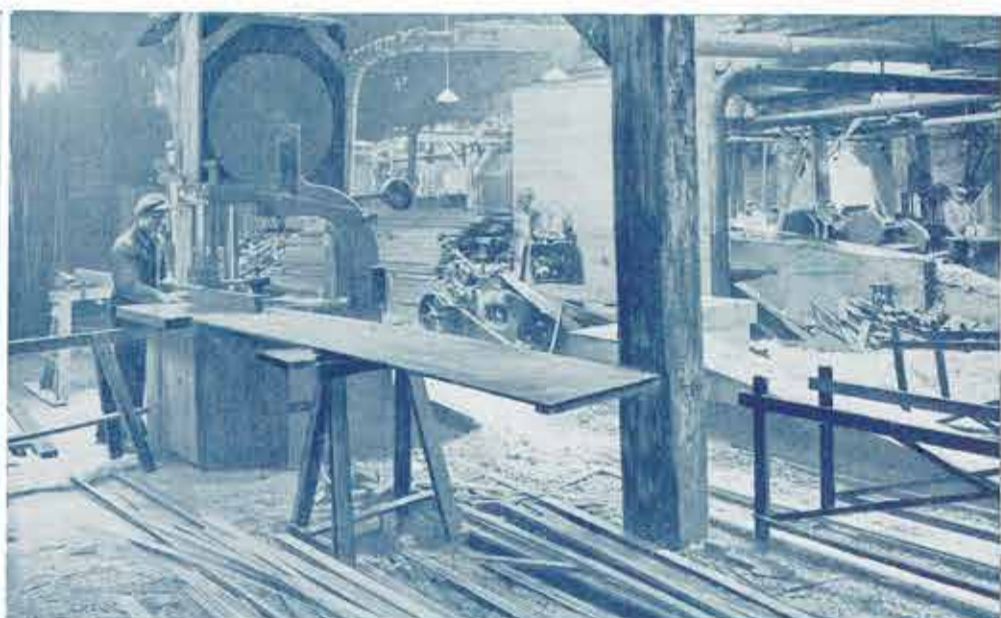
Le siège social, et les chantiers principaux sont situés à Roubaix, 37, boulevard de Beurepaire. D'autres chantiers existaient déjà avant la guerre à Lille, 2 bis, rue Géry-Legrand (Grand Tournant) ; à la Madeleine, 187, rue du Quai ; à Tourcoing et à Paris.



La Scierie de La Madeleine.



Partie de la Scierie de Roubaix.



Le travail du bois à Roubaix.



Dorure des moulures en bois.

Mais depuis 1919, par suite de l'extension de la maison, plusieurs scieries importantes ont été créées au Nouvion-en-Tierache et à Vagny (Vosges). Enfin plus récemment un dépôt a été ajouté à Calais.

Les établissements Georges Lehoucq s'occupent d'importation de Bois du Nord, et d'exploitation de Forêts.

A ces deux branches principales, viennent s'adjoindre la fabrication de moulures pour le bâtiment, l'ébénisterie et l'électricité et depuis ces dernières années une fabrique spéciale de moulures en bois et pâte ornées et dorées pour l'encadrement.

La maison a pris part aux expositions suivantes :

Exposition internationale de l'Habitation Paris 1903 (membre du Jury, hors concours).

Exposition du Nord de la France, Arras 1904.

Exposition des Industries textiles, Tourcoing, 1906.

Exposition internationale du Nord de la France, Roubaix 1911. } Membre du Jury

De toutes les installations travaillant avant 1914, il ne restait absolument plus rien après le passage des Allemands. Ceux-ci réquisitionnèrent ou enlevèrent toutes les marchandises et le matériel.

Mais aussitôt l'armistice, avec des ressources modestes l'affaire fut reprise rayon par rayon et à force de persévérance ramenée d'abord au point où elle en était en 1914 puis progressivement développée.



La papeterie de Bousbecq.

PAPETERIE DE BOUSBEQUE

En 1876 c'était une témérité de fonder à Bousbecq dans l'extrême-nord de la France, sans houille blanche, sans main-d'œuvre spécialisée, loin du chemin de fer, une usine de papier qui, à Paris son principal débouché, devait se trouver en concurrence avec des usines de très vieille réputation situées dans des régions où la force hydraulique abondante permet un prix de revient réduit.

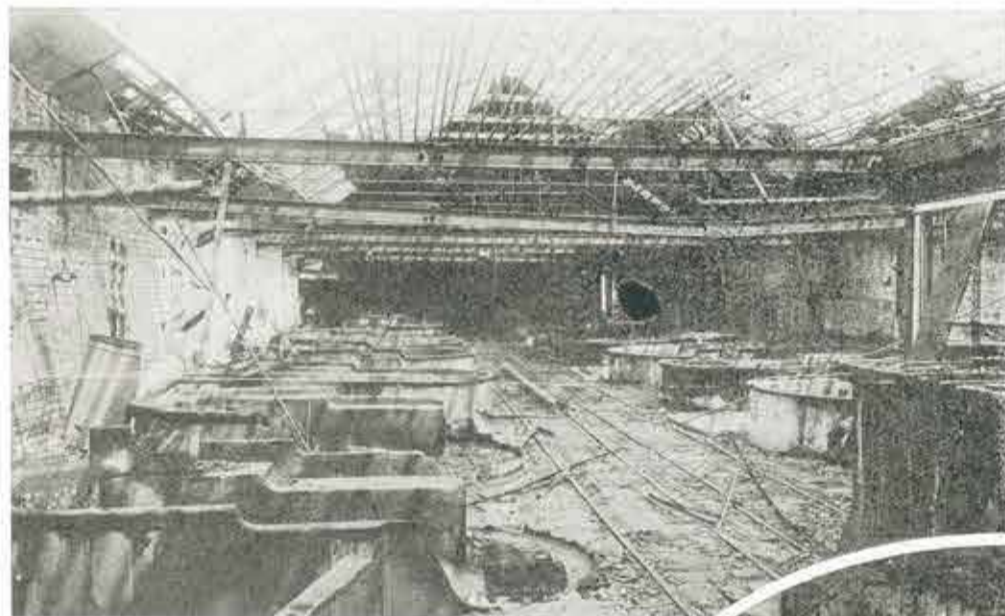
C'est ce qu'ont osé, confiants dans leur énergie, leur méthode de travail et pour faire vivre une

population que l'ancienne industrie du pays (rouissage et teillage du lin) ne parvenait plus à occuper, MM. Antoine Dalle-Leroux, Léon Dalle-Lorthioit, Adolphe Lecomte-Dalle, pères des propriétaires actuels.

Pour réussir, il fallait sortir des sentiers battus et par des articles nouveaux fixer l'attention de la clientèle. Après les tâtonnements inévitables d'un début plutôt pénible, l'usine se tourna résolument vers la fabrication des papiers d'emballage surgelés, lesquels étaient lancés en 1879 et accueillis avec enthousiasme par quelques grosses

maisons de négoce de la place de Paris. Ce fut un réel succès et pour l'usine le point de départ d'un développement qui ne connut pour ainsi dire pas d'arrêt jusqu'à la guerre où alors ce fut pour elle la dévastation complète.

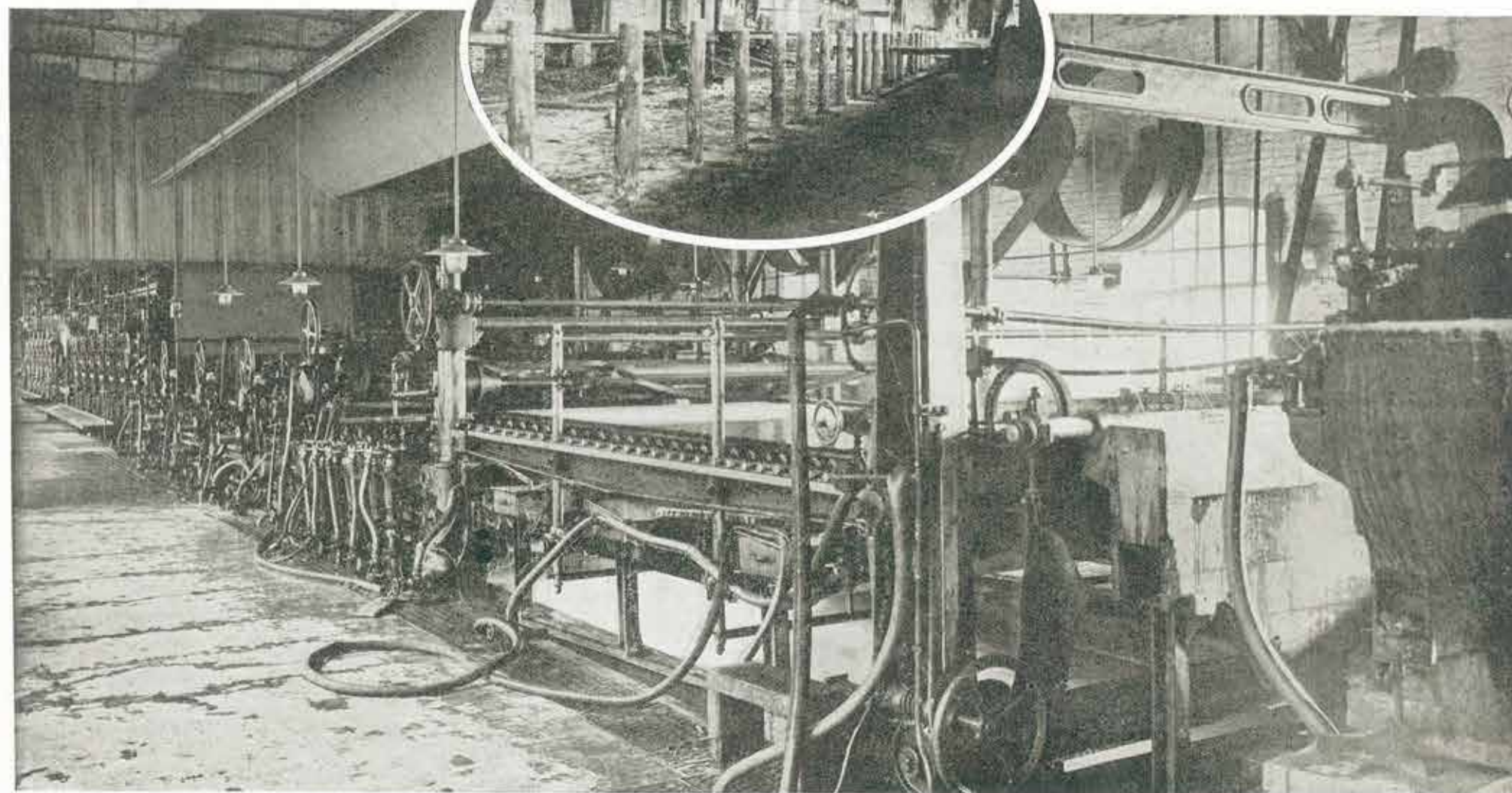
En 1914, cinq machines de 1^m, 80 à 2^m, 40 de largeur utile produisant annuellement près de 16.000 tonnes de papiers supérieurs d'emballage, étaient en fonctionnement formant quatre sections distinctes, chacune d'elles ayant son autonomie, sa direction technique spéciale sous le contrôle des propriétaires eux-mêmes.



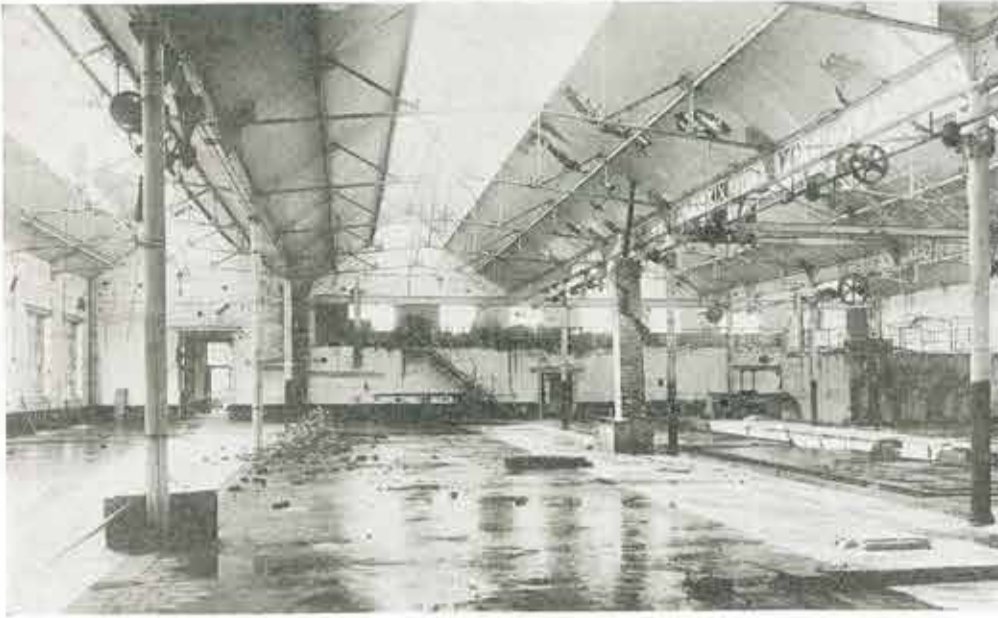
Une salle de préparation de la pâte à papier à l'armistice.



La préparation de la pâte à papier, actuellement.

Dans l'ovale: Un atelier dévasté. — En bas: Une des machines à papier de 2^m40 de largeur.

Clichés A. Bouriez, Tourcoing.



L'atelier de fabrication des papiers minces en 1918.



Le même atelier aujourd'hui reconstitué.

La section 1 et 2, travaillait surtout les matières premières indigènes telles que paille, chiffons, déchets de jute, lin, chanvre manille. Elle avait ainsi un champ très vaste de production et pouvait fabriquer depuis les bons papiers d'emballage courants jusqu'aux articles extra solides nécessaires pour les cartouches, les émeris, l'isolation électrique, etc., etc. A cette section se trouvait annexée une installation pour la fabrication des papiers cirés et toilés.

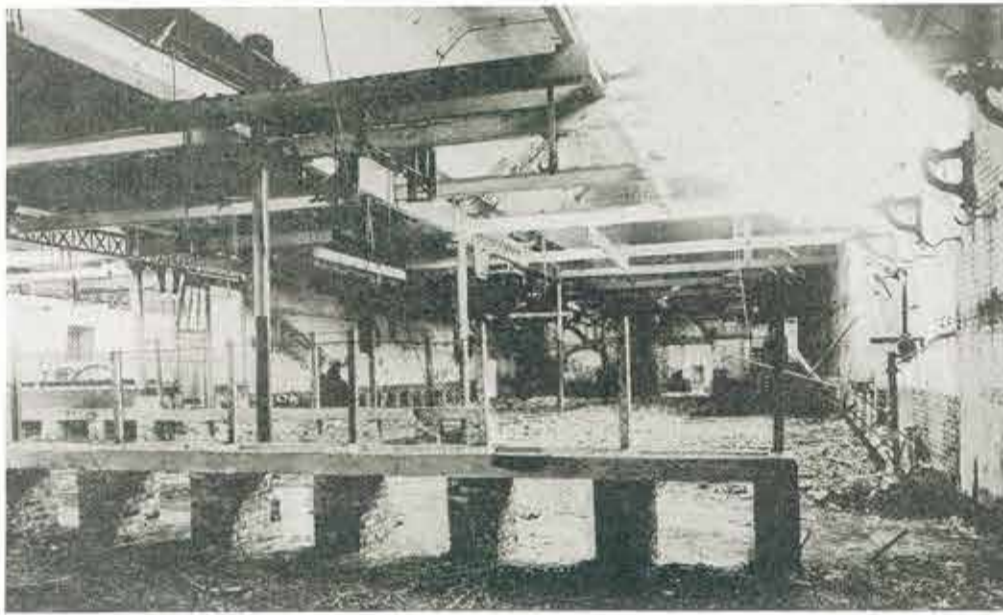
La section 3 se spécialisait dans la fabrication des parchemins sulfurisés.

La section 4 dans la fabrication des papiers de

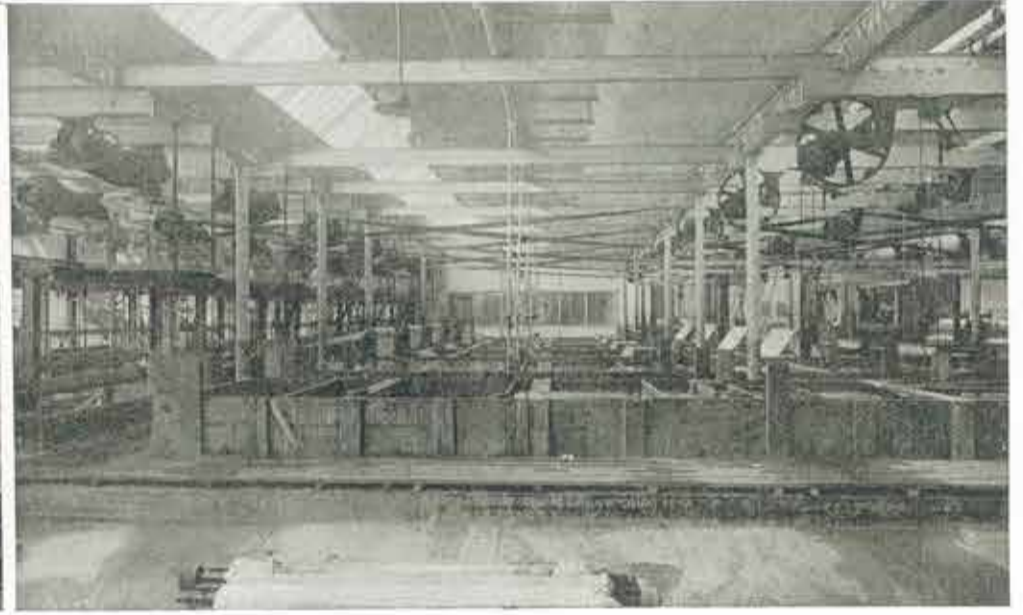
devait être tout spécialement étudiée. Plusieurs années avant la guerre, MM. Dalle frères et Lecomte avaient jeté à terre toute leur ancienne installation de force motrice par machines à vapeur, et l'avait remplacée par une centrale électrique actionnée par une turbine à vapeur, système Brown Boveri Parsons de 2.500 kilowatts qui sous 500 volts distribuait le mouvement dans toutes les parties de l'usine. Parallèlement, ils fondaient près de l'usine, une école ménagère où toutes les jeunes ouvrières étaient tenues d'aller prendre des leçons de cuisine, de couture, etc., et ainsi de se préparer à leur futur rôle de maîtresses de maison.

l'usine n'y devait survivre. Dès les premiers mois de 1915, sous les yeux mêmes de M. Antoine Dalle-Leroux seul survivant des trois fondateurs dont on devine la douleur, l'œuvre de destruction systématique commença. Le matériel au préalable catalogué est, pour une part, expédié en Allemagne où en 1919 certaines machines spéciales sont retrouvées fonctionnant dans une fabrique de papier concurrente, et pour une autre part, brisé sur place. En 1918, le peu que les Allemands ont épargné les bombes et les obus l'achèvent. L'œuvre de 38 ans est anéantie. Tout est à recommencer.

La reconstitution commence dès les premiers



L'atelier de papier sulfurisé en 1918...



...a été relevé de ses ruines.

cellulose de bois (roux doré, Kraft, parcheminés, etc.).

La section 5 dans les papiers minces de 18 à 35 grammes, (mousselines blanche et de couleur, bulle, corde, etc.).

Ainsi, à l'exception des sortes inférieures auxquelles elle ne s'intéressait pas, la Papeterie de Bousbecque produisait toute la gamme des papiers d'emballage et en outre beaucoup d'articles qui trouvent leur emploi comme matière première dans des industries très diverses.

Dans une région où la force hydraulique manquait totalement la question force motrice

En 1914, à la veille de la guerre, la papeterie de Bousbecque s'était acquis une place très honorable dans la fabrication du papier en France et certaines spécialités avaient trouvé des débouchés sérieux sur les marchés d'exportation même les plus lointains. Ces résultats, il faut le dire, étaient dus pour une large part à la parfaite entente et à la collaboration réellement cordiale qui avaient toujours existé entre la direction et les 800 ouvriers et ouvrières qui trouvaient dans leur travail d'honorables conditions d'existence.

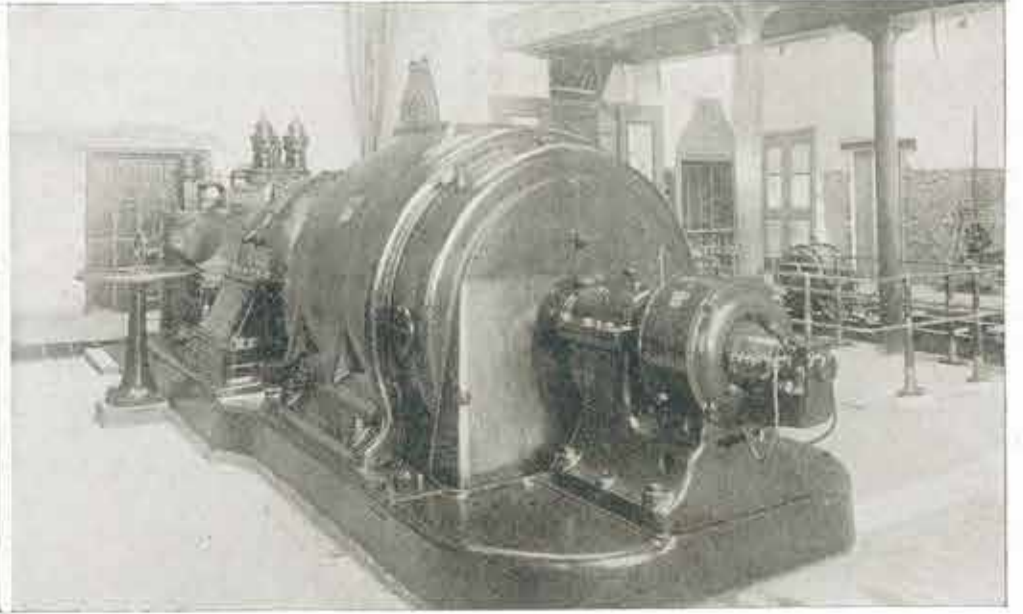
Vint la guerre, et à partir du 4 octobre 1914, l'occupation allemande. Rien ou presque rien de

jours de 1919 et se continue depuis quatre ans au milieu de difficultés sans nombre. Une première machine à papier est remise en route en avril 1920, une seconde en août de la même année, une troisième en septembre 1921, une quatrième en mars 1922, enfin la cinquième vient de faire ses premiers tours.

Encore quelques semaines, la Papeterie de Bousbecque dotée des derniers perfectionnements, ayant, dans ses malheurs de la guerre, retrouvé une nouvelle jeunesse, va repartir avec toutes ses forces et pleine de confiance, vers les conquêtes de l'avenir.

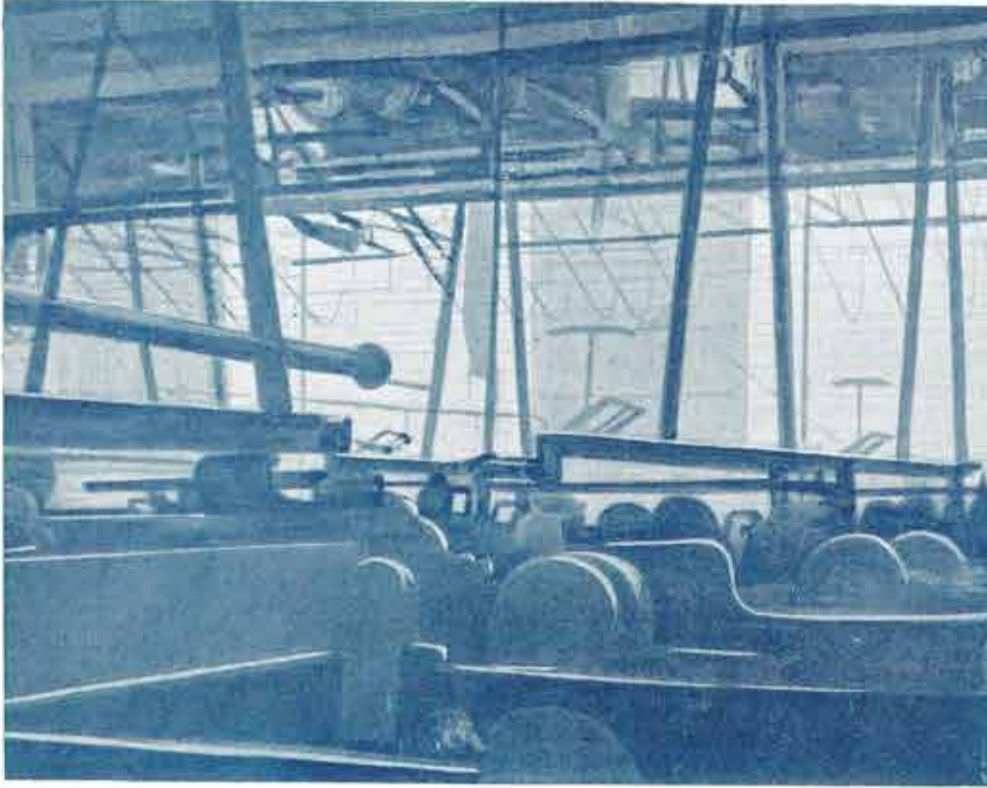


L'ancienne salle des turbines.



La même salle reconstituée.

Cl. A. Bouriez.

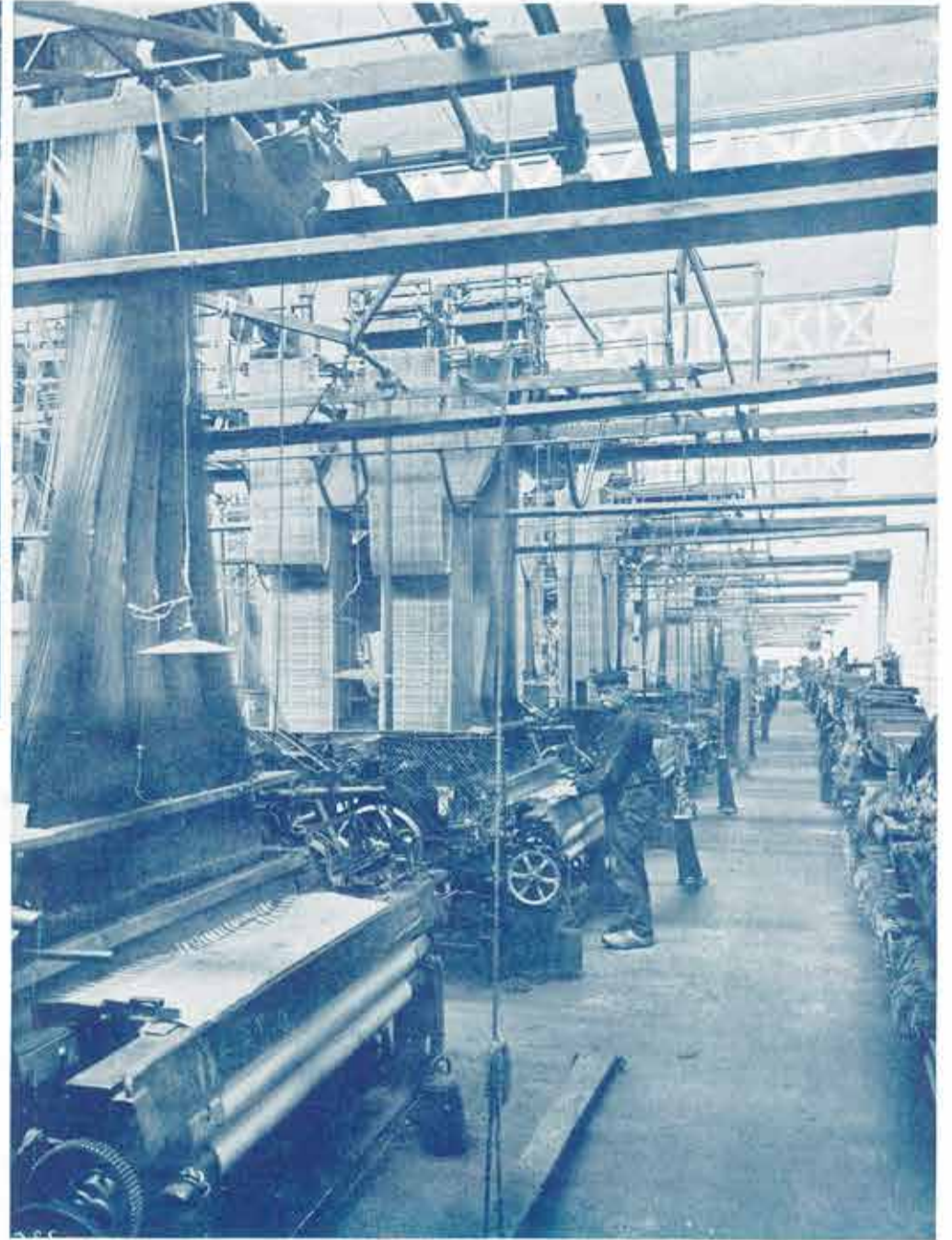


Ce qui restait de la Salle de Tissage au départ des Allemands.

BERGEROT ET C^{ie}

Tissage pour Ameublement, à Cysoing (Nord).

Les Établissements Bergerot et Cie, à Cysoing (Nord), sont par l'ancienne firme « Montagne et Bergerot » puis « Bergerot, Dupont et Cie » la continuation d'un tissage d'ameublement qui existe dans cette localité depuis 1852. La maison se consacre à la production des spécialités pour ameublement, soieries, damas, tapisseries, dans lesquelles elle a acquis sa réputation. Les Allemands l'ont occupée pendant quatre années, utilisant les machines pour l'éclairage de la ville, scierie mécanique, et les ateliers comme : salle de spectacle, magasins à fourrages, à pommes de terre, etc... Quatre-vingts prisonniers russes venaient d'arriver pour briser les métiers de la grande salle et en faire une infirmerie des chevaux, quand les événements d'août 1918 ont changé les intentions.



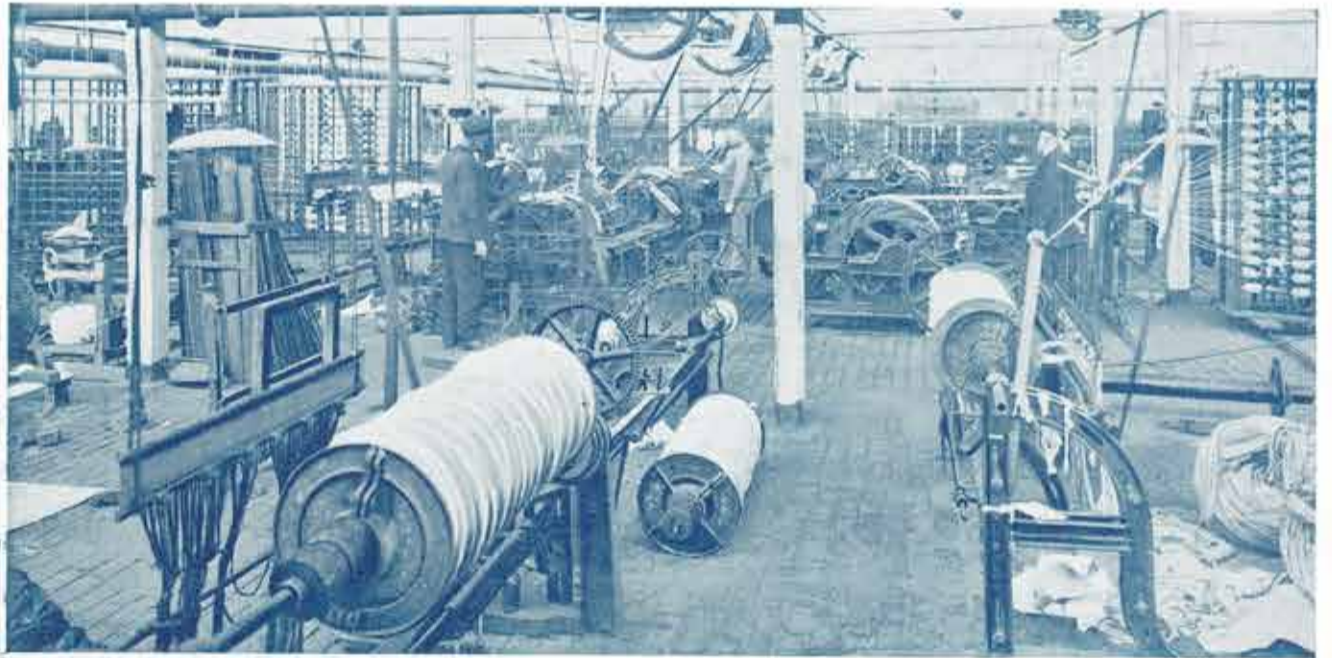
Salle de tissage au Jacquard pour la fabrication des damas et des tapisseries.

FABRIQUE DE TISSUS LOUIS WILLEM

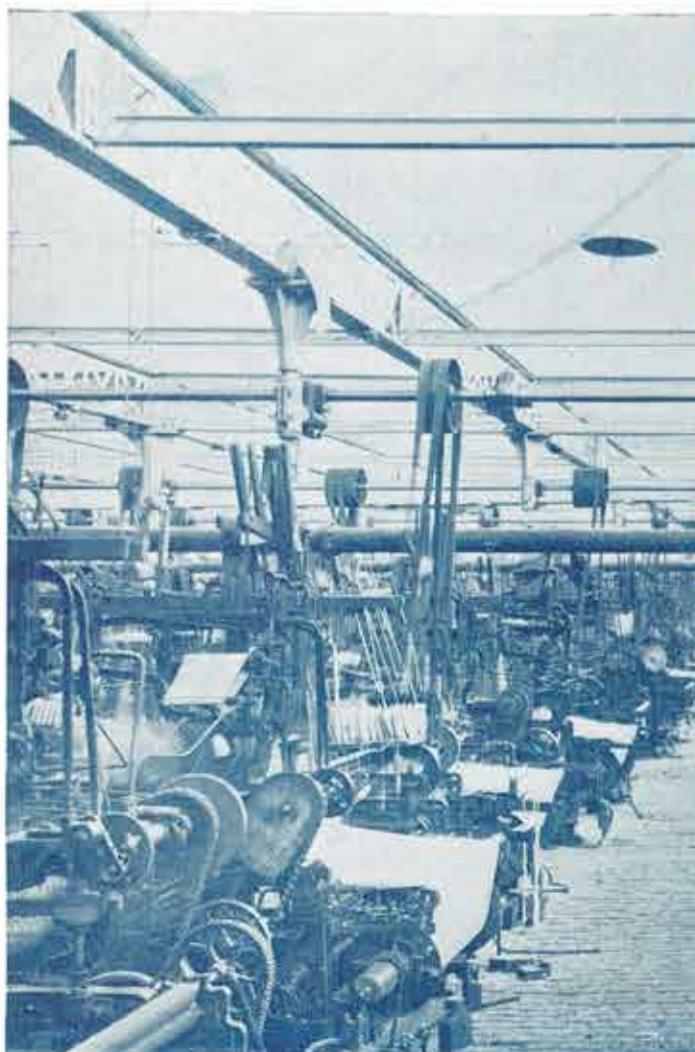
16, Rue de l'Hospice, ROUBAIX

Fondée en 1861, spécialisée dans la fabrication des Tissus Fantaisie pour robe en laine et coton. La nouvelle usine fut achevée en 1911. Force motrice : 300 chevaux.

Dévastation. — Réquisition des cuivres, des garnitures de métiers, des machines-outils et de tout le matériel de transmission, environ 50 tonnes.



Une partie d'une salle de préparation.



Le tissage.

Explosion de 2 ponts sur le canal à proximité, occasionnant de sérieux dégâts, détruisant les vitrages, et exposant les métiers aux intempéries.

Reconstitution. — Un peu de matériel fut récupéré, le Comptoir d'achats en fournit une partie, le reste fut exécuté dans l'usine ou dans la région avec l'aide des services de la Reconstitution.

La remise en route se fit progressivement de août à octobre 1919 pour les deux tiers des métiers. Depuis les difficultés de main-d'œuvre n'ont pas permis la reprise totale.

ARISTIDE DESQUESNES

Entrepreneur général.

Commerce de bois, Importation directe.
Fabrique de caisses et planchettes.
Roubaix.

Fils de ses propres œuvres, avoir débuté sans bois, sans outils, sans clients, et devenir président de nombreuses sociétés commerciales et autres, avec cinq chantiers à Roubaix, deux maisons à Paris et une entreprise de reconstitution de deux villages dans la Somme, n'est pas une performance ordinaire! Telle est pourtant celle de M. Aristide Desquesnes : bel exemple de cette ténacité familiale à nos industriels du Nord.

La petite installation de 1898, rue de Tourcoing, 59, où M. Desquesnes fabriquait lui-même ses bancs de scies circulaires, ses bancs de scies à ruban, ignorant la journée de huit heures et travaillant de nuit, ne laissait guère prévoir le développement qu'elle devait prendre rapidement. Il s'adjoint un, deux, puis trois ouvriers, acquiert un vaste terrain au n° 101 de la même rue et rue Jacquard, où surgit un atelier modèle; bientôt à l'étroit, il installe un second atelier, rue Turgot, reprend le commerce d'un collègue, rue Rossini; en crée un autre, rue Meyerbeer, et se trouve enfin à la tête d'une des plus importantes firmes de France dans sa spécialité : exploitation forestière, scieries, transformation mécanique du bois, sous toutes formes, comportant : deux fabriques de caisses, deux scieries et trois vastes chantiers à Roubaix; d'autres chantiers à Pantin, Ivry, Aubervilliers, Beaucourt et Cayeux, des scieries mobiles dans l'Yonne.

Les bureaux de Roubaix, 101, rue de Tourcoing et 212, boulevard de Strasbourg, ont des succursales à Paris, 44, rue d'Enghien, 4, faubourg Montmartre. Ajoutons que M. Desquesnes est également copropriétaire et administrateur délégué d'une importante carrosserie dans le centre de la France. Pendant la guerre, M. Desquesnes, mobilisé au train des équipages, au ravitaillement, au 13^e d'artillerie, fut ensuite appelé à la direction militaire d'une importante organisation de scieries et chantier de bois dans le camp retranché de Paris, où sa compétence lui permit de rendre de signalés services.

Mme Desquesnes, demeurée à Roubaix avec ses enfants, a subi les rigueurs de l'occupation alors que son mari, en dehors de son service militaire, assurait tout un service de correspondance et de colis pour nos prisonniers.

Son fils aîné, âgé de 18 ans, organisa une société de renseignements pour le G. O. G. anglais à Flessinghes. Surpris par les Allemands en plein



Maison d'habitation et ateliers de fabrication caisses et planchettes, 101, rue de Tourcoing. (Tél. 3-41.)



M. Aristide Desquesnes.

travail de T. S. P., il fut mis pendant neuf mois en cellule et condamné aux travaux forcés. L'armistice le sauva. Décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre anglaise, il a fait ensuite son service militaire.

Depuis l'armistice, M. Desquesnes s'est voué corps et âme à la reconstitution des régions sinistrées. Après avoir commencé par relever ses propres ruines — on devine dans quel état l'envahisseur avait laissé ses ateliers — il emploie ses puissantes ressources industrielles, ressuscitées et amplifiées, à doter les pays détruits de tout ce qui leur est nécessaire : maisons provisoires, hangars, dépôts de matériaux, avec les moyens de transports indispensables. Fournisseur des Régions libérées, il rayonne de Roubaix à Arras, de Verdun à Albert et Amiens, secondé par un personnel dévoué auquel il communique son activité et sa foi dans le relèvement prochain et intégral. La firme Desquesnes aura été un des principaux artisans et facteurs du relèvement des Régions libérées.



Atelier de menuiserie, rue de Tourcoing.



Fabrication des caisses exportation.



Chantier de la rue Meyerbeer.



Caisserie, rue Turgot.



Chantier de la rue Rossini.



L'expédition, rue Turgot.

FILATURES SAINT-LIEVIN

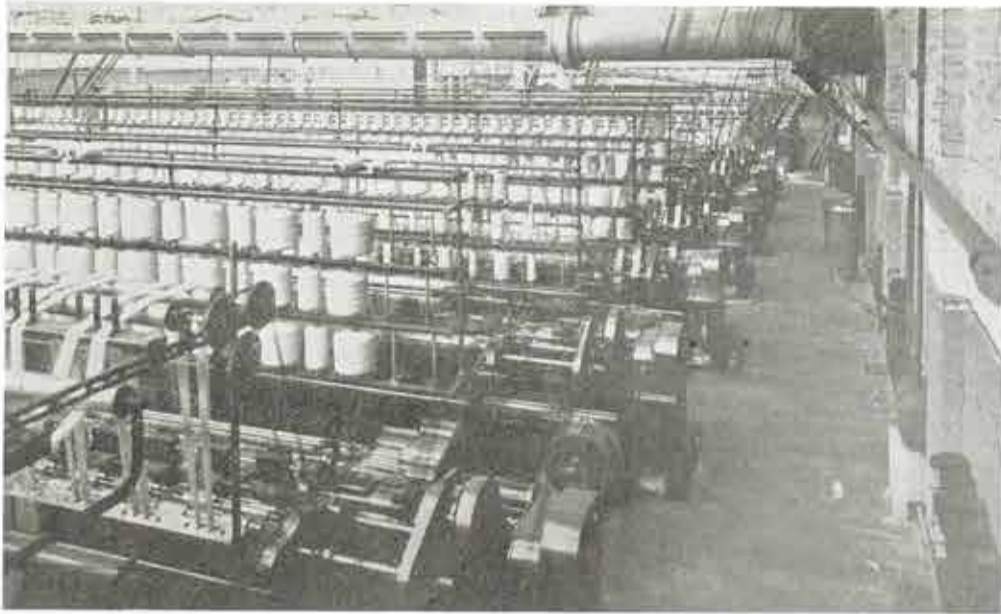
Société anonyme au capital de 3.800.000 francs.
WATTRELOS (Nord).

Cette filature de laines peignées fut entièrement

construite après la guerre à proximité de la frontière belge.

Elle fut mise en route en mars 1922 et fonctionne actuellement avec trois assortiments et dix mille broches d'un matériel ultra-moderne. Les bâtiments ont été conçus pour obtenir le maximum

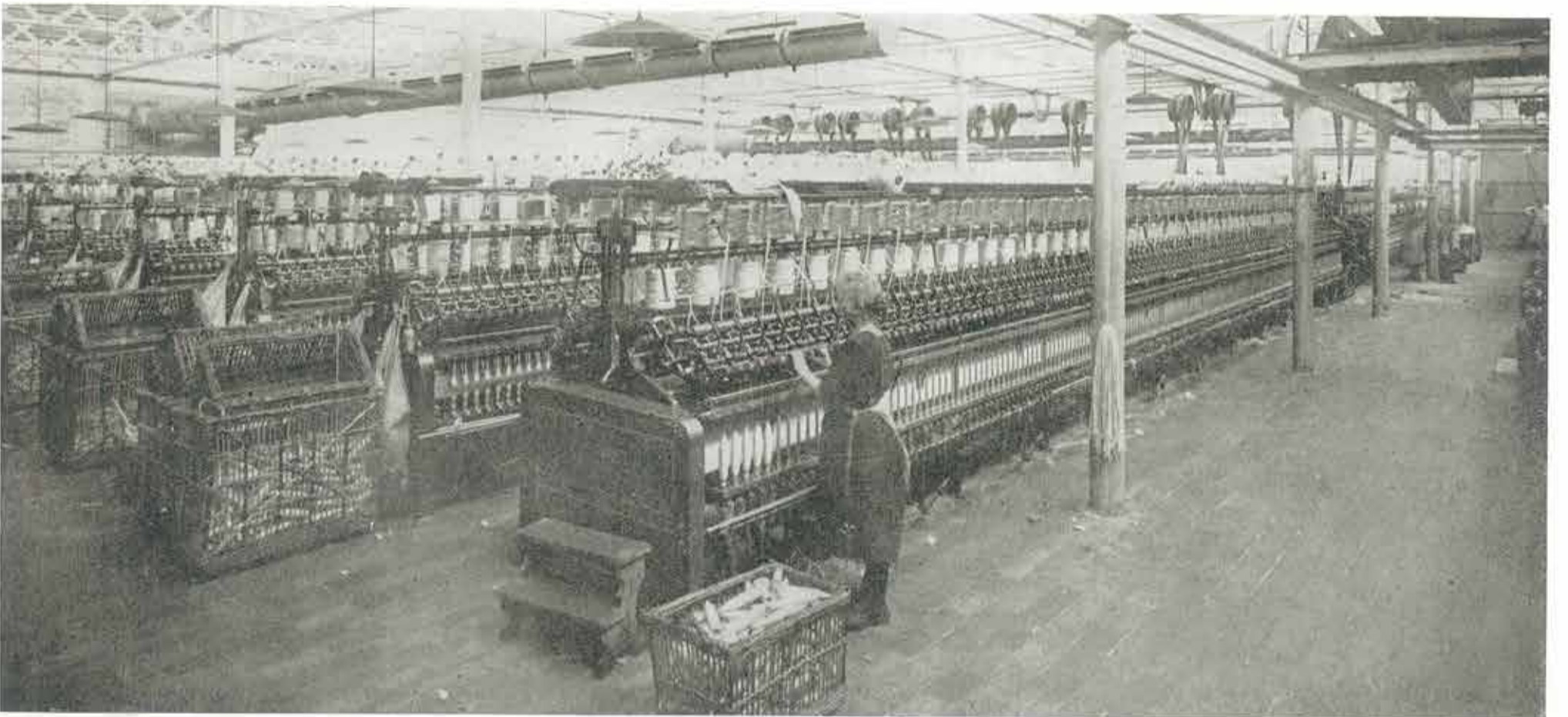
de ce qu'on peut souhaiter au point de vue hygiène, confort, éclairage, etc... Son coût initial élevé est largement compensé par la grande production obtenue et par la qualité supérieure des produits, avantages qui sont la conséquence des perfectionnements les plus récents qu'elle n'a pas hésité à adopter.



La salle de préparation.



Deux renvideurs.



Filature Saint-Lievin: La Salle des Continus.

ÉTABLISSEMENTS L. MULLIEZ-LESTIENNE.

Filature. — Retordage. — Teinture.

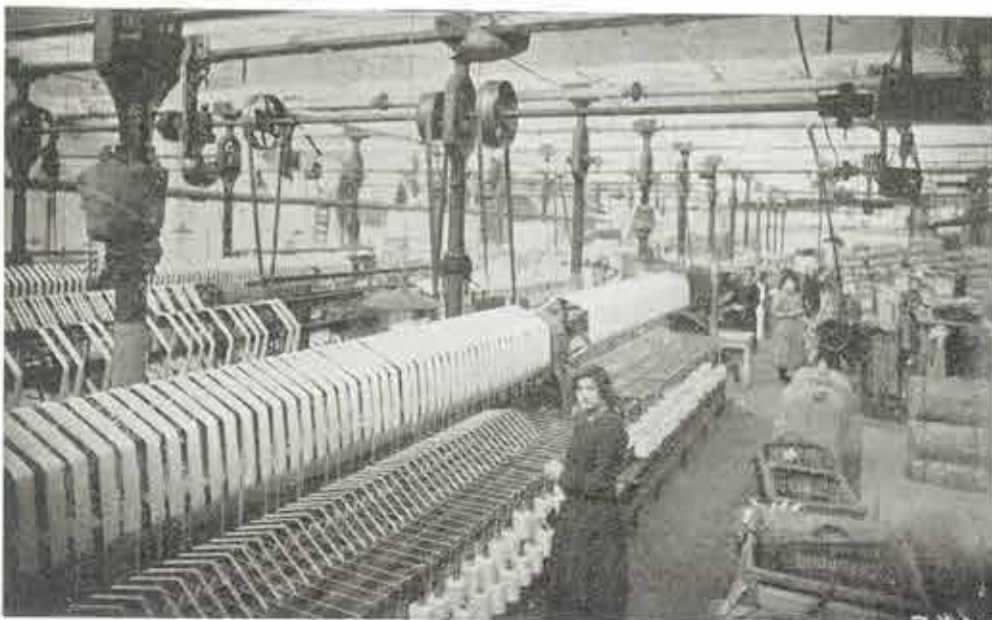
Soc. An. au Capital de 2.000.000 de frs. ROUBAIX.

Dans cette usine les Allemands n'avaient enlevé ni détruit le matériel; seuls les cuivres ou

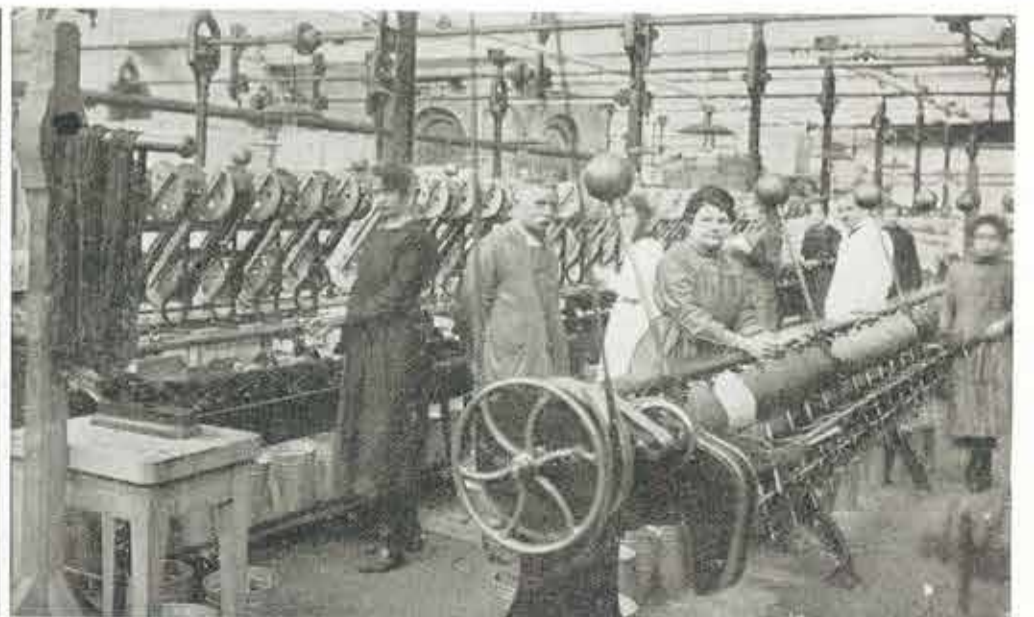
bronzes avaient été enlevés, mais au départ des Allemands, quelque temps avant l'armistice les explosions de la gare et du pont, situés l'une et l'autre à 500 mètres de l'usine, détruisirent tous les vitrages et une partie de la toiture, de sorte que tout le matériel resta exposé à la pluie pendant

plusieurs mois. Il fallut onze mois pour remettre en route les premières machines de filature, retordage et quatorze mois pour le matériel de teinture.

Au point de vue matières, les Allemands avaient tout enlevé ne laissant même pas les références et collections.



Le moulinage.



Le pelotonnage.



L'usine à gaz de Roubaix après l'explosion du 17 Octobre 1918.



L'usine à gaz le 27 Février 1921.

SOCIÉTÉ ROUBAISIENNE D'ÉCLAIRAGE PAR LE GAZ ET L'ÉLECTRICITÉ

La destruction de l'usine à gaz de Roubaix ne peut être justifiée par aucune raison stratégique; ce fut une des dernières manifestations de l'ennemi vaincu essayant, dans sa rage impuissante, de retarder le relèvement économique d'une cité laborieuse et fière qu'il avait tenue sous sa botte pendant quatre années, sans pouvoir l'asservir.

Dans la nuit du 16 au 17 octobre 1918, ordre fut donné au personnel d'évacuer les lieux, des soldats « spécialisés » effectuèrent la répartition d'explosifs entreposés à l'usine depuis plusieurs semaines; fours, chaudières, moteurs à vapeur, à gaz et électriques, rien ne fut oublié, car rien ne devait être épargné. L'explosion fut formidable, c'était le 17 à 10 h. 30 du matin.

Des 38 fours et de la grande halle qui les abritait, il ne resta qu'un amas de fers tordus au milieu de débris de toutes sortes, baignant dans une mare de goudron échappé des barillets éventrés. De la chaufferie et de la salle des machines, seuls les murs lézardés par l'explosion tenaient encore debout.

Roubaix, sans gaz, c'était l'arrêt prolongé de toute son industrie impatiente à renaître, et les armées du kaiser abandonnèrent la Ville, satisfaites de leur œuvre. Elles avaient compté sans l'esprit d'initiative et la vitalité de notre race. L'ennemi en fuite était à peine aux portes de la ville que déjà, tout le personnel de l'usine auquel il convient de rendre un hommage bien mérité, entreprenait le déblaiement des décombres fumants.

Le 2 décembre, soit 45 jours exactement après la destruction, quatre fours reconstruits permettaient un éclairage restreint de la Ville, et le 1^{er} avril suivant, l'usine satisfaisait aux besoins immédiats de l'industrie et des particuliers. Si l'on songe aux difficultés d'approvisionnement à cette époque, en main-d'œuvre et en matériel, on doit rendre hommage au travail accompli par une poignée d'hommes de bonne volonté.

En janvier 1920, la société entreprit la construction d'une batterie mécanique moderne destinée à remplacer les anciens fours à chargement à la main, et la réparation de tous les gazomètres. Poussés activement, les travaux furent terminés fin décembre de la même année. Depuis lors, l'adjonction de condenseurs tuluaires et de divers moyens mécaniques de manutention ont fait de

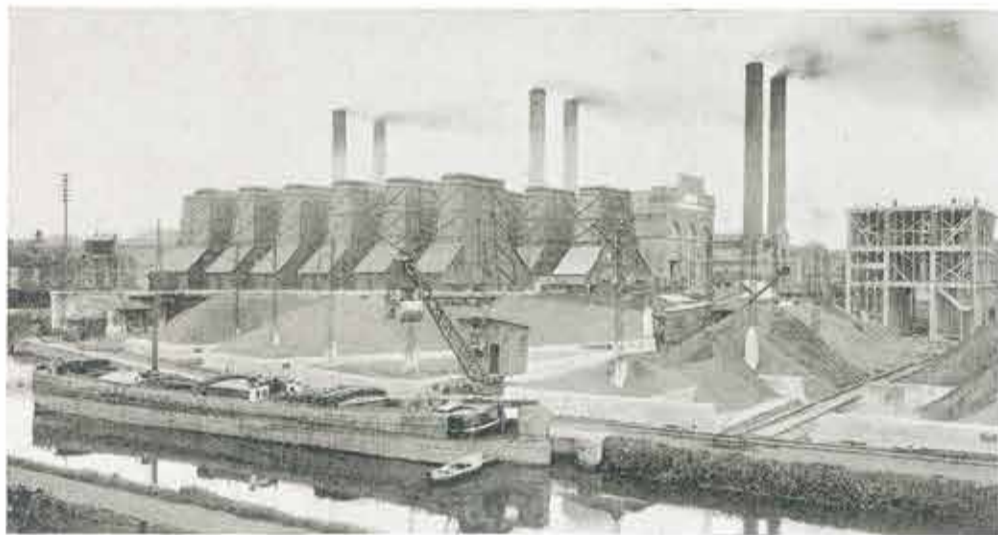
l'usine à gaz de Roubaix l'une des mieux outillées de France.

Quant au réseau d'électricité, il fut complètement saboté par l'enlèvement de 32 postes transformateurs et la destruction des feeders à la traversée des ponts anéantis par les explosifs. Il fallut en mener rapidement la reconstitution, pour permettre la remise en marche de quantité d'industries.

Grâce à l'activité du personnel, le réseau fut vite remis en état de subvenir aux besoins des consommateurs. Le nombre de ceux-ci allant toujours croissant, il fallut bientôt remanier le réseau, opérer des bouclages, prolonger les canalisations, augmenter la puissance des transformateurs, créer 6 nouveaux postes en 1922 et en prévoir 6 autres pour 1923.

Dans cet effort constant, la société a été puissamment aidée par l'Énergie Électrique du Nord de la France dont les Centrales lui fournissent en haute tension le courant distribué.

L'effort fourni par cette dernière société fut considérable: alors qu'à l'armistice la puissance productrice de l'usine était réduite à 1.800 HP, le 1^{er} avril 1921 la puissance totale desservie atteignait 64.000 HP.



Wasquehal. — Vue d'ensemble.



Comines. — Vue d'ensemble.

ÉNERGIE ÉLECTRIQUE DU NORD DE LA FRANCE

Centrales de Wasquehal et de Comines

L'énergie électrique du Nord de la France distribue l'énergie, pour tous usages dans la région de Lille, Roubaix, Tourcoing et fournit notamment l'énergie à la Société Roubaissienne d'éclairage, aux villes de Tourcoing et de La Madeleine, à la Société l'Électrique Lille-Roubaix-Tourcoing et aux Tramways de Roubaix-Tourcoing, à la C^{ie} des Chemins de fer du Nord, et enfin à la plupart des firmes les plus importantes de l'industrie de cette région.

Elle possédait déjà avant la guerre, à Wasquehal, une Centrale génératrice qui, mise en service en 1907, comportait une puissance installée de 40.000 Kws — des réseaux de canalisations, sous-stations, postes de transformation, etc..., assuraient l'écoulement de cette production dans la région.

Pendant l'occupation allemande, un certain nombre de machines de la Centrale furent enlevées par l'ennemi, et le reste, tant dans la Centrale que sur les réseaux, fut en partie détérioré ou détruit, notamment par suite de sabotage volontaire effectué par l'ennemi la veille de la délivrance de Lille.

Depuis la libération, grâce à un effort considérable, la Centrale de Wasquehal a été rapidement remise en état ainsi que les réseaux

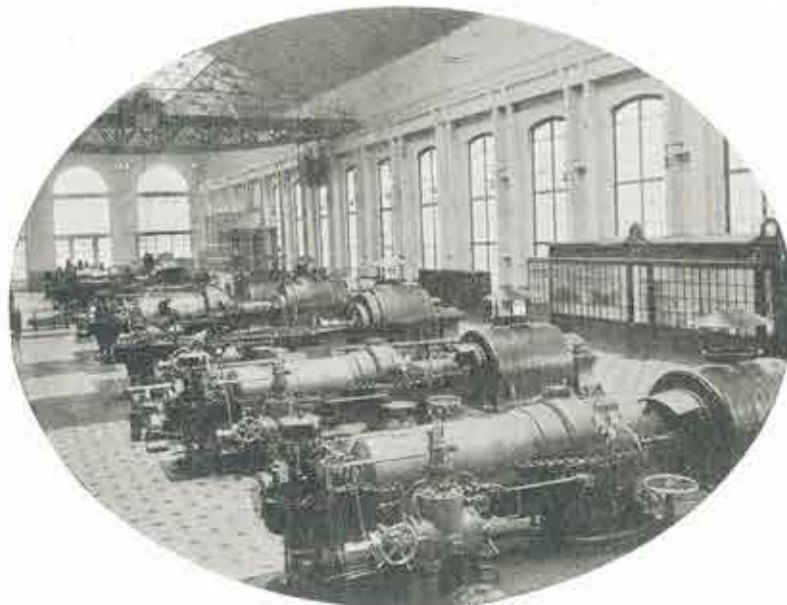
correspondants. Mais, la puissance installée étant insuffisante à satisfaire aux besoins de l'industrie qui, à juste titre, procède de plus en plus à l'électrification des usines, la Société décida la construction d'une nouvelle Centrale de grande puis-

sance à Comines. La Centrale de Comines est prévue pour comporter une puissance de 150.000 Kws par six groupes turbos-alternateurs de 25.000 Kws dont deux sont en service, le troisième devant être mis en service en mars prochain, le quatrième étant en commande et les autres devant suivre au fur et à mesure des besoins.

Cette Centrale placée sur la Lys, et raccordée au Chemin de fer, est aménagée avec les tout derniers perfectionnements de la technique et, après la Centrale de Gennevilliers pour la région parisienne, elle est la plus importante Centrale de France.

Les Centrales de Comines et Wasquehal sont reliées entre elles ainsi qu'aux autres principales Centrales de la région du Nord et de l'Est. Ces liaisons permettent des échanges de fournitures et des secours réciproques, le cas échéant. D'importants réseaux de transport à 45.000 volts et de distributions à 10.000 volts avec postes de sectionnement et de transformation sont réalisés pour la distribution dans toute la région.

La production qui était de 54 millions kilowatts-heure pour l'année 1913 a déjà atteint 110 millions kilowatts-heure en 1922 et s'accroîtra encore considérablement à bref délai par suite des demandes de plus en plus nombreuses et importantes de tous les genres d'industries, et notamment de l'industrie textile qui domine dans cette région.



Wasquehal. — Salle des machines (Ph. Cayez, Lille).

DUVIVIER, SIX & SENACQ

Ingénieurs-Constructeurs.

Successsieurs de MEYER & BOQUILLON

Roubaix.

Cette maison, spécialisée dans la construction des machines textiles, a été fondée en 1869 par M. Gérard qui construisait surtout les machines pour peignages de laine, laveuses, gill-box, séchoirs, etc.

M. Meyer d'abord, puis MM. Meyer et Boquillon ensuite, continuèrent cette fabrication en y ajoutant la construction du matériel d'apprêt et de teinture. En 1914, après la mort de M. Meyer, M. Boquillon céda ses ateliers à la firme Duvivier et Six de Lille qui

continua ses fabrications, interrompues par la guerre.

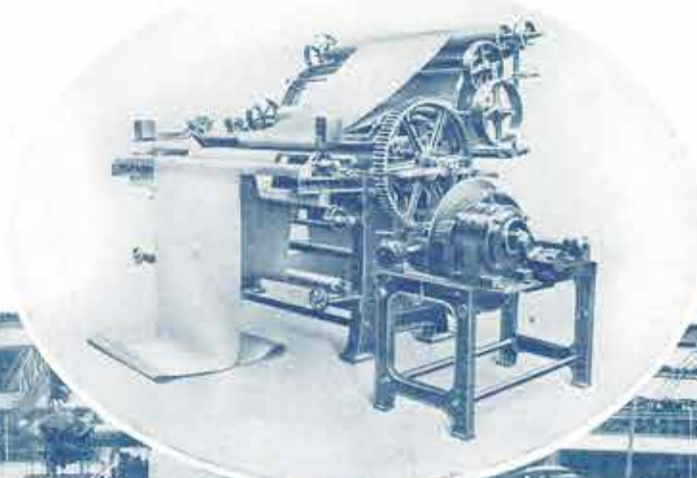
Pendant celle-ci, les Allemands ne manquèrent pas de vider de fond en comble les ateliers de leurs machines-outils et outillage.

Aussitôt l'armistice, MM. Duvivier et Six, auxquels s'était joint M. Senacq, s'employèrent de suite pour remettre leurs ateliers en état, qu'ils

purent remettre partiellement en marche en avril 1919. Il est à remarquer qu'une de leurs spécialités, le taillage d'engrenages, fut remis en marche rapidement grâce à des achats de machines américaines pendant la guerre, et rendit de grands services à la région du Nord tout à fait démunie de machines à tailler les engrenages.

Puis, ce fut la reprise complète de la construction des machines d'apprêt et de teinture pour tissus en pièces, laine et coton, à laquelle ils adjoignirent la fabrication de leurs ateliers de Lille, également vidés par les Allemands, et qui consistait en matériel de filature et de retorderie de lin.

Actuellement, la maison est complètement reconstituée et est à même de livrer rapidement tout le matériel spécialisé qui peut leur être demandé pour apprêt et teinture des tissus de laine et coton et en matériel de filature et retorderie de lin.



Dans l'ovale : Une nouvelle presse à cuvette pour lustrer. A gauche : L'atelier de tournage. A droite : L'atelier de fraissage.

S. BEAUMONT & FILS

Garnitures de cardes en tous genres

ROUBAIX (Nord)

La filature et le tissage ont fait naître autour d'eux une quantité d'industries accessoires qui les complètent et contribuent à leur essor.

C'est ainsi qu'à Roubaix s'est fondée une maison destinée à mettre à la disposition des établissements de ce grand centre, des garnitures de cardes et des chardons métalliques.

M. S. Beaumont père inventa l'épingle à cheveux

perlée dont l'emploi s'est généralisé. On sait que cette épingle porte à chacune de ses deux pointes une petite tête ronde qui ne déchire plus le cuir chevelu, innovation fort appréciée. De là à imaginer différentes autres marques d'épingles, il n'y avait qu'un pas : M. Beaumont l'a franchi.

Les Allemands, trouvant dans ces installations en 1914, fil de fer et caoutchouc à profusion, ne manquèrent pas de s'en emparer : une machine pneumatique ne ferait pas mieux le vide. L'invention de l'épingle perlée leur parut bonne à prendre et sans doute comptaient-ils déjà en faire leur profit.

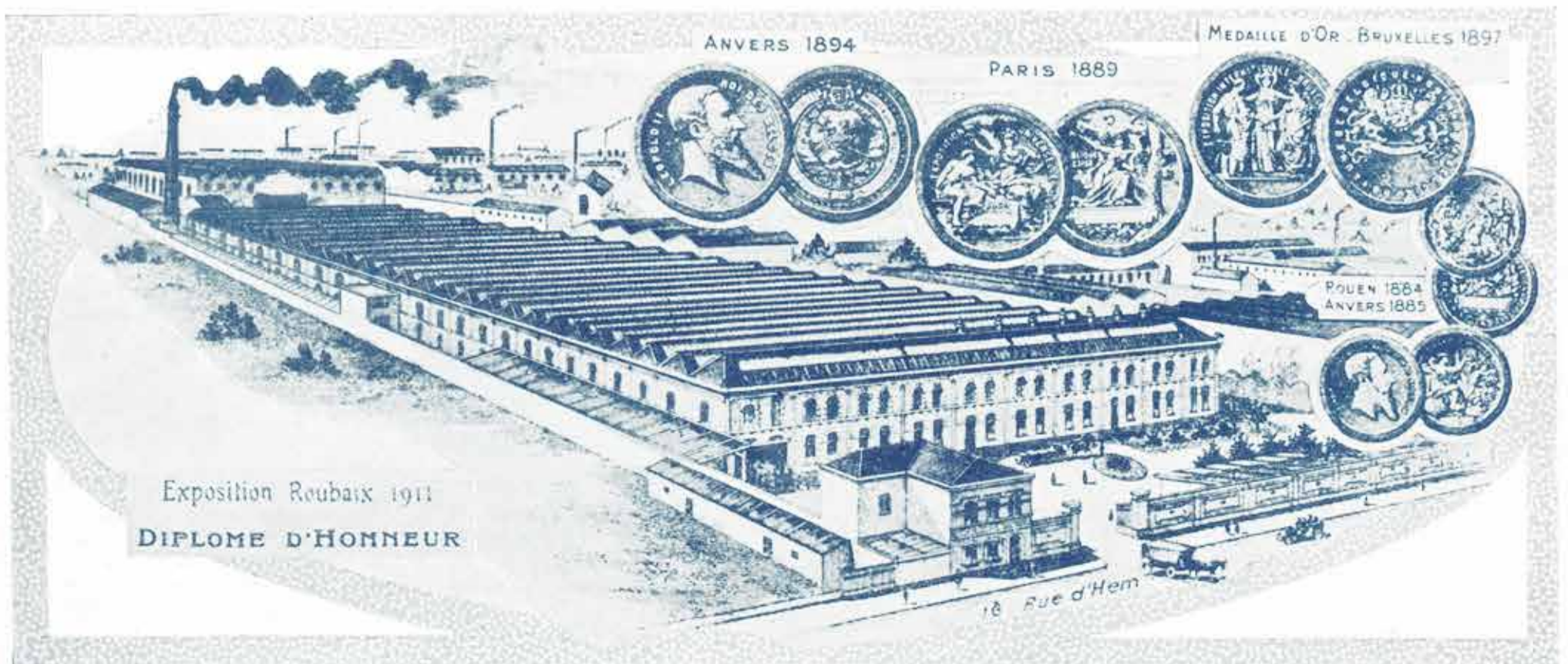
Mais M. S. Beaumont, aussitôt après l'armistice, réunit tous les matériaux indispensables à la reprise

de ses fabrications. L'approvisionnement, certes, fut difficile et laborieux, matières premières, moyen de transport, main-d'œuvre étant également raréfiés.

Tous les obstacles furent surmontés et au bout d'un an la reconstitution était achevée.

On travaille aujourd'hui en plein ; les ateliers sont outillés pour répondre à tous les besoins de la clientèle, comme avant la guerre.

Les garnitures de cardes et chardons métalliques sortant de cette maison n'alimentent pas seulement les grandes usines de la région de Roubaix-Tourcoing mais approvisionnent aussi les grands centres industriels de toute la France.



FONDERIE & ATELIERS DE CONSTRUCTION DE MACHINES TEXTILES

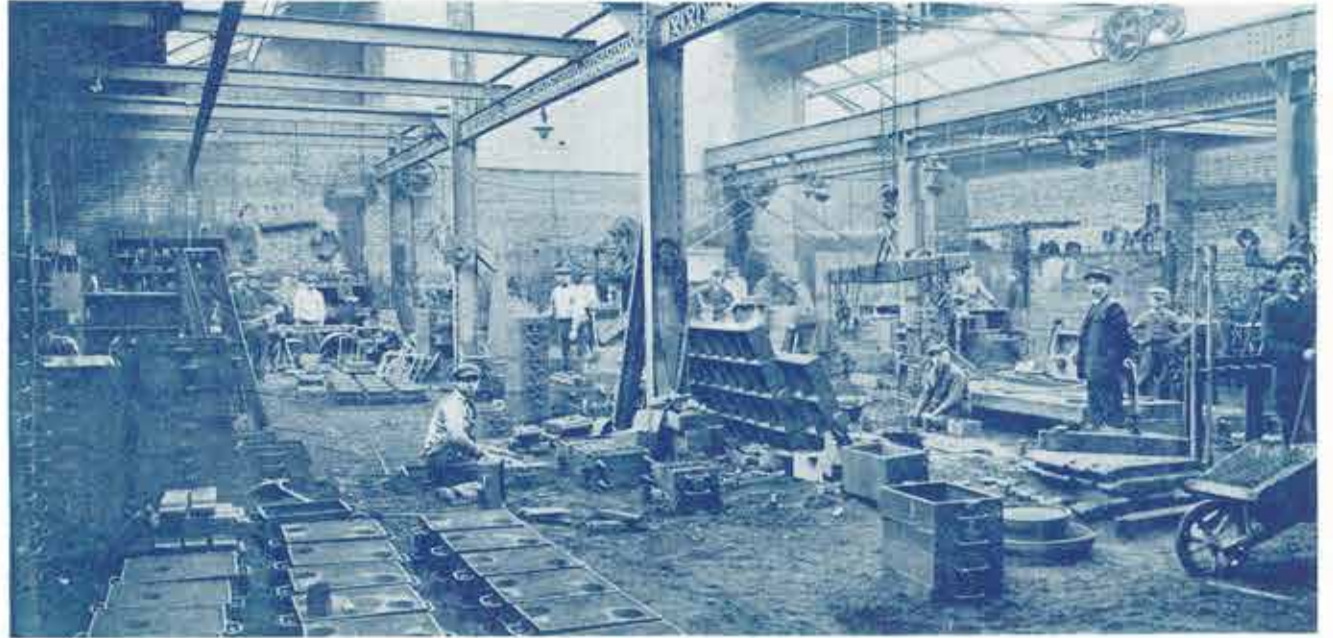
Vve Henri Vandamme, Vandamme et Dubois,
Successeurs.
26, rue du Luxembourg, Roubaix.

Fondés en 1860 par M. Henri Vandamme, ces ateliers avaient acquis une rapide extension, et lorsqu'éclata la guerre on y occupait 120 ouvriers dans la construction du matériel textile et plus spécialement les machines de préparation de tissage.

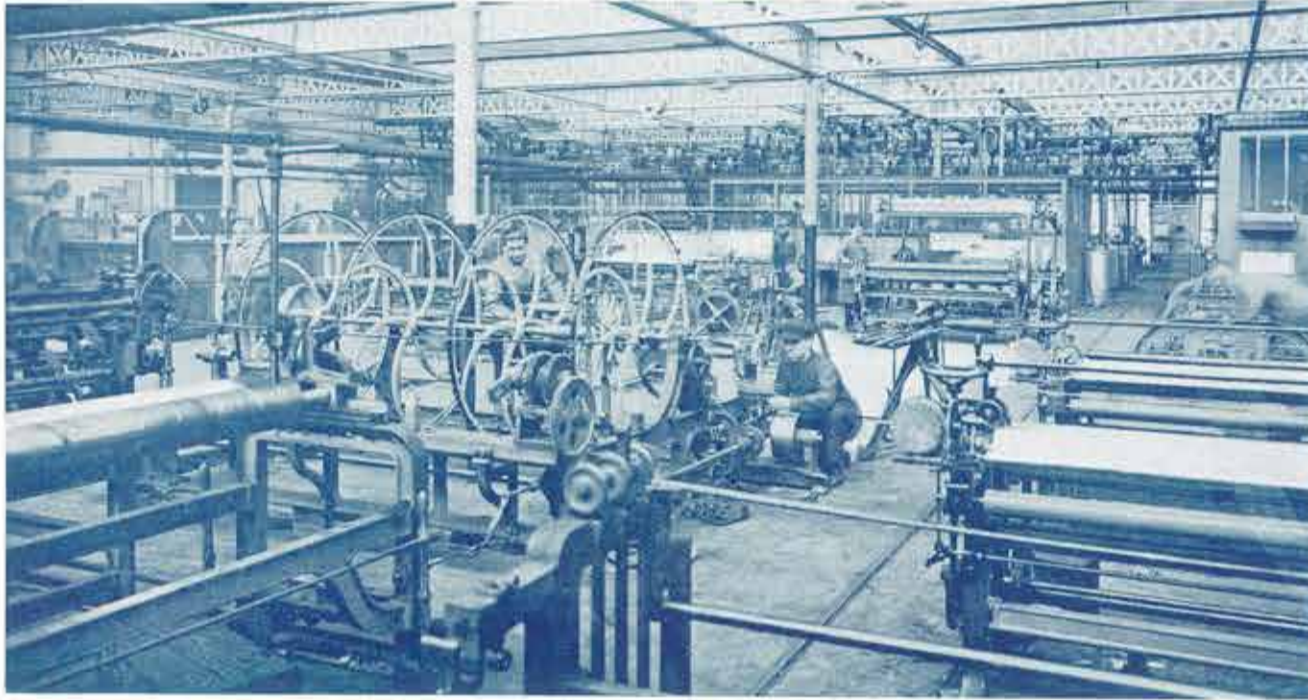
Tout le matériel important et moderne existant en 1914 a été enlevé par les Allemands ainsi qu'une grande partie de modèles métalliques qui étaient d'une importance capitale pour cette firme.

Charles Vandamme, ingénieur I. D. N., Fils et successeur de M. Henri Vandamme ayant été mobilisé, ne pût rentrer à Roubaix qu'après l'armistice. Il trouva ses ateliers vides. Il se mit courageusement à l'œuvre pour reconstituer son industrie.

Grâce aux services de la Reconstitution et au Comptoir central d'achats, il pût obtenir du matériel



La fonderie.



Atelier d'usinage des machines pour l'industrie textile.

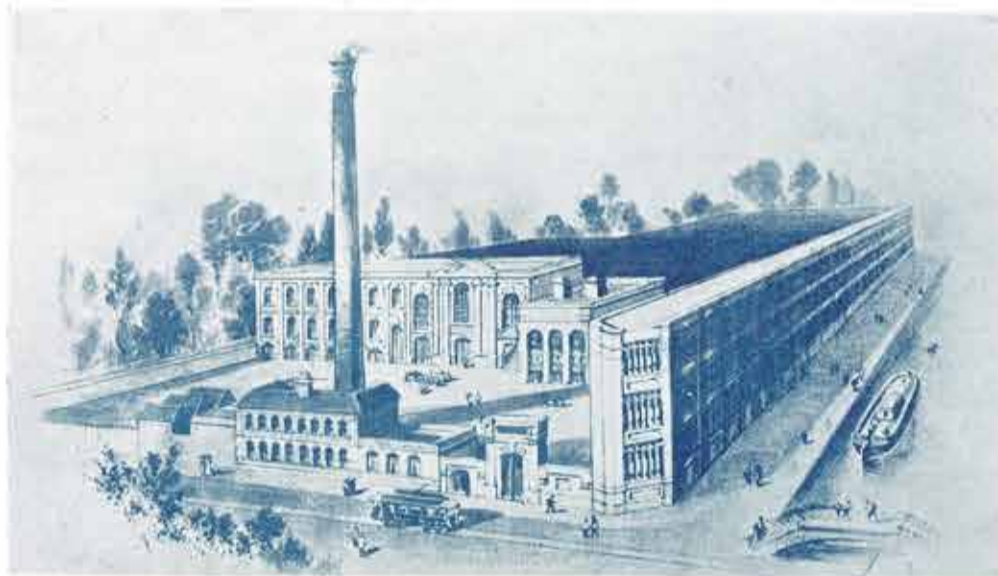
assez rapidement et dès avril 1920, les premières machines textiles sortaient de ses ateliers.

Sous l'énergique impulsion de l'ingénieur M. A. Dubois, collaborateur de la firme pendant plus de quinze ans, les Ateliers Vandamme retrouvèrent vite leur activité d'avant-guerre et ne tardèrent pas à la dépasser.

En 1921, ils occupaient 150 ouvriers, chiffre actuel. Malheureusement sur le point de recueillir le fruit de tous ses efforts, au moment de voir avec une légitime satisfaction son industrie devenue prospère, solidement assise grâce à sa réputation mondiale et assurée d'une clientèle nombreuse et fidèle, M. Charles Vandamme, succombant aux fatigues d'un labeur écrasant, vient de mourir à l'âge de 51 ans, regretté de tous ses collaborateurs et de ses ouvriers.

Mais l'œuvre si bien commencée n'est pas abandonnée. Reprise par son fils et d'anciens collaborateurs, elle continue sous la raison sociale « Vandamme et Dubois » associant ainsi les noms des deux reconstruc-teurs d'après-guerre.

Les photographies ci-contre montrent une partie de la fonderie de fer et de l'atelier de montage des machines textiles.



L'usine de Roubaix de la Compagnie Française du Mono-Service.



Toutes les machines avaient été enlevées de l'usine et emportées en Allemagne.

COMPAGNIE FRANÇAISE DU MONO-SERVICE

usine à Roubaix.

Cette affaire avait été mise en route au milieu de l'année 1913 pour l'exploitation des brevets américains pour la fabrication de récipients en pulpe de bois destinés à contenir de la confiture, le miel, la crème, le beurre, les graisses, et quantités d'autres produits.

Elle avait atteint en juillet 1914 la production énorme de 60.000 récipients par jour.

Comme on peut en juger par la photographie ci-contre, l'usine avait été complètement vidée par les Allemands qui, là comme partout, n'avaient pas oublié d'emporter presque au dernier kilo de métal. Après bien des difficultés on put cependant savoir que les machines avaient été emportées à Luckenwald (Grand-duché de Brandebourg). On put en rapatrier un grand nombre, qui furent remises en état par les soins des ingénieurs et mécaniciens de la Société.

Depuis le milieu de 1920, l'affaire a repris la place qu'elle occupait jadis; elle a même progressé au point que la production dépasse celle de 1914. Pendant certains mois de l'année dernière, il a été absolument impossible de satisfaire aux nombreuses commandes de la clientèle.

Agent Général pour la France : M. Aug. ESTEOULE-FREY, 22, rue Saint-Martin, Paris.



Aujourd'hui, la production a repris à plein rendement. Elle dépasse celle de 1914.

L'application de la Loi du 17 Avril 1919 à Roubaix-Tourcoing

L'OFFICE DES DOMMAGES DE GUERRE

Si, le 17 avril 1919, la promulgation de la « Loi sur la réparation des dommages causés par les faits de la guerre », mettait entre les mains des populations des régions dévastées, l'instrument de leur renaissance, cette date marquait aussi le début d'une ère de difficultés que l'application même de la loi allait faire surgir.

Votee après une discussion laborieuse qui avait duré près de 3 ans, fruit de la collaboration du Parlement et des groupements de sinistrés, la loi consacrait un droit nouveau, basé sur l'idée de la solidarité nationale. A la victime du sinistre, on assurait la réparation des dommages subis, mais on l'obligeait en même temps par un ensemble de mesures nettement précises, à coopérer à la restauration du patrimoine national, au rétablissement des foyers de production et d'activité que la guerre avait fait disparaître.

Ce droit était, bien entendu, assorti d'une action contre l'Etat, débiteur du sinistré. Sa nouveauté elle-même, la procédure fixée par la loi plaçaient le sinistré devant de très sérieux problèmes que le temps du reste a peut-être aujourd'hui estompés. Quels étaient les droits de chacun? Comment présenter les réclamations et les faire aboutir? Devait-on attendre les directives de l'Etat? Ou adopter des méthodes dont on aurait l'initiative? Autant de difficultés à résoudre. Elles n'étaient pas insurmontables.

Le merveilleux sentiment de solidarité dont a toujours fait preuve la grande famille industrielle et commerciale de Roubaix et de Tourcoing, son esprit d'union, d'association, joints à un sens pratique et réalisateur qui sont les traits caractéristiques de la région devaient en avoir raison.

Certes, la tâche était considérable, si lourde même qu'un important groupement comme l'Association des Sinistrés du Nord avait renoncé au projet de constituer pour ses membres les dossiers de réclamation d'indemnité, et d'accord avec les autres grands groupements de sinistrés de notre département : Association centrale pour la reprise de l'activité industrielle dans les régions envahies, Comité pour la Reconstitution du Nord, Comité des Intérêts économiques de Roubaix-Tourcoing qui avaient pris également une part prépondérante à l'élaboration de la loi, avait encouragé la constitution de l'Union des Sinistrés et des Contribuables du Nord, formée spécialement pour défendre les intérêts privés des victimes des dommages de guerre.

Dès le début de 1919, cette Société s'était mise en rapport avec les groupements économiques des deux villes : Société Industrielle et Commerciale de Roubaix, Société Industrielle et Commerciale de Tourcoing, Comité des Intérêts économiques de Roubaix-Tourcoing. Unon des réquisitionnés en laine, pour envisager avec eux les meilleurs moyens d'atteindre le but poursuivi.

À la suite de ces conversations, un plan était adopté qui était scellé par un accord entre les quatre grands groupements de Roubaix-Tourcoing, d'une part, et l'Union des Sinistrés, d'autre part. A celle-ci, revenait la tâche d'ordre juridique et administratif : établissement des dossiers contentieux, assistance devant les diverses juridictions d'évaluation et présentation des observations et mémoires, surveillance des formalités, recouvrement des indemnités.

Le dossier technique devait être remis à cette société, après avoir été dressé suivant les directives d'un organisme indépendant, aux instructions et au contrôle duquel se soumettraient volontairement les membres des syndicats professionnels rattachés aux 4 grandes associations économiques de Roubaix et de Tourcoing. Cet organisme fut fondé sous le nom d'Office

des Dommages de guerre de Roubaix-Tourcoing.

C'est en masse que les Industriels et Commerçants donnèrent leur adhésion à cette organisation, conscients de la force et de l'autorité avec laquelle ils seraient représentés, et l'Office des Dommages de guerre réunit ainsi les dossiers des membres de 40 corporations groupant près de 900 adhérents.

Il était convenu que pour chaque corporation, les demandes d'indemnité seraient établies sur un modèle uniforme, avec les mêmes bases de prix (valeur 1914 et valeur de remplacement) de manière à réaliser une égalité de traitement entre les sinistrés et à faciliter par ailleurs le contrôle des Commissions d'évaluation et des divers organes officiels qui devaient être appelés à expertiser les dossiers. L'O. D. G. offrait, de cette façon, sa collaboration loyale aux administrations, tout en tenant compte bien entendu, de son but essentiel qui était la défense des droits des sinistrés.

Installé en mai 1919 dans les locaux de la Fédération Industrielle et Commerciale de Roubaix-



M. Georges Chevilliard, Directeur général de l'Office des dommages de guerre de Roubaix-Tourcoing. (Ph. Chéri Rousseau.)

Tourcoing, l'Office des Dommages de guerre se mit sans délai au travail et envoyait à cette époque ses premières instructions.

Se rendant compte immédiatement du fait que si l'intervention de l'Etat devait être rapide et efficace en ce qui concernait l'allocation d'avances, données à titre provisoire pour permettre la reprise immédiate de l'activité économique, cette intervention au contraire ne se manifesterait que tardivement pour l'établissement des comptes définitifs, l'Office des Dommages de guerre se créait une doctrine et une méthode et les appliquait. C'est à cette époque, par exemple, que fut imaginé un procédé pratique et équitable du calcul du remplacement que l'Administration devait faire sien beaucoup plus tard.

Un personnel de 50 spécialistes recruté avec l'agrément de chaque syndicat intéressé et travaillant sous la haute autorité d'une Commis-

sion de contrôle composée de délégués des grands groupements transmettait les directives adoptées à ses membres, les aidait dans la constitution du dossier, et vérifiait ensuite la demande d'indemnité sur les points suivants :

1° Rapport entre le Dommage déclaré et la justification produite ;

2° Application de la loi aux faits révélés par le sinistré ;

3° Application des prix 1914 et des coefficients de plus-value d'après les barèmes du Comité technique départemental ;

4° Exactitude rigoureuse des calculs.

Bien entendu, tous les cas particuliers, et ils étaient nombreux, étaient spécialement étudiés par un personnel rompu aux questions de dommages de guerre.

Après deux ans de travail, le programme de l'O. D. G. était rempli.

Un certain nombre des 886 adhérents de cette organisation ayant subi des dommages dans le ressort de Commissions cantonales différentes, c'est en réalité 1.327 demandes d'indemnités représentant :

| | |
|------------------------------|----------------------|
| En valeur 1914 | 731.445.753 fr. 95 |
| valeur de remplacement | 3.662.498.292 fr. 03 |

qui furent transmises par l'Office des dommages de guerre à " l'Union des Sinistrés et des Contribuables du Nord " qui en assure actuellement la défense et le recouvrement.

Ainsi que le rappelait à l'Assemblée générale de 1921 M. Joseph Wibaux, président de la Commission de contrôle de l'O. D. G. « Tout ce qui était légitimement dû, mais rien que ce qui était dû » avait été ainsi demandé à l'Etat. Et cette formule avait sa signification par ce que les réclamations étaient basées à la fois sur la connaissance exacte des méthodes techniques de fabrication et de travail de l'industrie et du commerce de Roubaix et de Tourcoing et sur une étude approfondie de la loi de Réparation.

Pour importants que puissent paraître ces chiffres, ils ne représentent cependant pas le préjudice réellement subi par les sinistrés.

Bien que l'article 2 de la loi du 17 avril 1919 proclame solennellement le principe de la réparation intégrale, de nombreux dommages sont écartés qui resteront en définitive à la charge des victimes de l'invasion : dommages aux établissements improductifs pendant toute la durée de la guerre, dommage résultant indirectement des faits de la guerre, dommages à l'étranger, dommages aux matières et marchandises dépassant la quantité forfaitaire prévue par la loi et qui ne sont remboursés qu'à la valeur 1914, etc.

Peut-être aurait-on pu espérer que devant ces dommages réels non réparés, une application de la loi plus rapide et plus libérale aurait été envisagée. L'Etat donne quotidiennement des preuves de l'oubli total de la volonté formelle du législateur qui voulait que l'interprétation des textes se fit toujours dans le sens de la solution la plus large et la plus favorable aux sinistrés.

Les controverses, auxquelles ont donné lieu notamment l'application de l'article 13 de la loi, prouvent qu'il n'en a été tenu aucun compte.

La mauvaise volonté de l'Allemagne qui laisse à la Nation française tout le poids des réparations en est évidemment la cause. Il ne faut pas perdre de vue que c'est alors un nouveau sacrifice demandé aux sinistrés.

Il serait injuste toutefois de ne pas reconnaître qu'un gros effort a été accompli.

Mais l'initiative privée n'y a pas été étrangère, la création de l'Office des Dommages de Guerre en est la preuve.

L'appui effectif donné à l'œuvre de la Reconstitution par cette organisation ne devait pas être oublié.



Roubaix-Tourcoing. La région aux mille cheminées.

G. CHEVILLIARD

LA RÉGION DE ROUBAIX - TOURCOING

Plan d'ensemble dressé par M. GRÉBER, Architecte-Urbaniste, S. A. D. G. - S. C.

L'ENSEMBLE de l'agglomération industrielle formée par les villes de Roubaix, Tourcoing, Wattrelos, Marcq-en-Barœul, Croix, Waquehal, etc., couvre une superficie occupée de plus de 10.000 hectares. Cette agglomération touche l'autre centre industriel d'égale importance formé par Lille et les communes limitrophes.

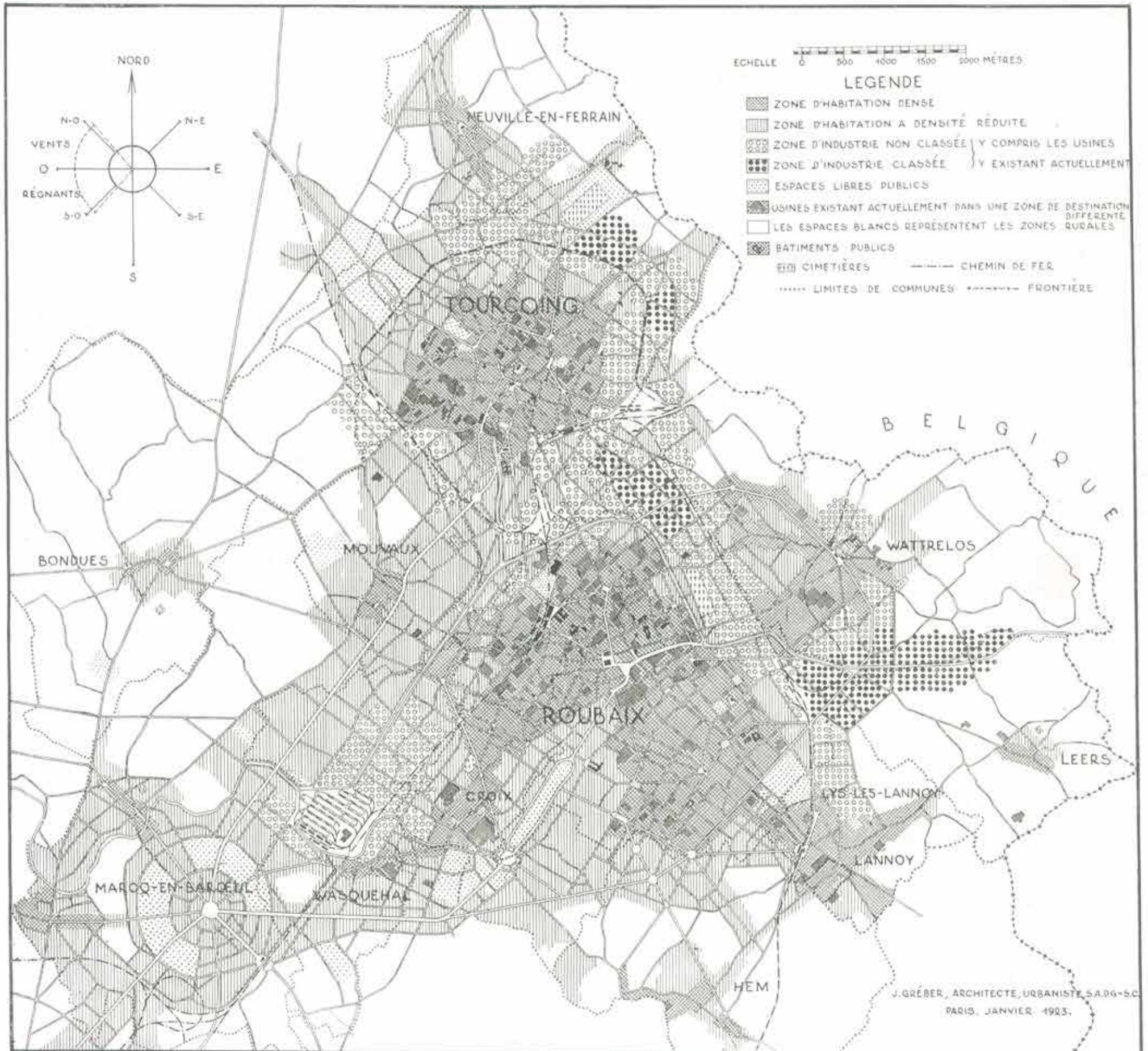
étroites, au milieu de quartiers d'habitation, sans aucun égard ni à l'orientation, ni aux vents régnants, ni aux commodités mêmes de la circulation indispensable pour desservir ces industries.

En conséquence, le plan d'aménagement et d'extension de ces deux villes consiste à remettre de l'ordre dans l'ensemble de leur territoire.

Bien que les lois d'aménagement des villes

leur utilisation dans l'avenir puisse se faire presque automatiquement savoir : l'habitation et l'industrie sur des îlots établis dans des dimensions respectivement favorables à chacune de ces deux différentes utilisations.

A cette première raison pour la répartition normale du sol, s'en ajoute une autre encore plus importante : c'est l'équipement complet et



Ce double centre de production est relié par un boulevard à deux branches, artère moderne de premier ordre, qui met les centres de chacune des trois grandes villes de Lille, Roubaix et Tourcoing, à 20 minutes les uns des autres.

Le plan des villes de Roubaix et de Tourcoing est, dans l'état actuel, dans un désordre absolu : les usines se sont élevées au hasard sur des rues

(loi Cornudet sur les plans d'extension et loi Jeanneney sur l'expropriation par zones) soient encore très incomplètes et ne permettent pas le groupement rationnel de quartiers de caractères différents, il est cependant possible d'établir la structure logique des villes et une meilleure distribution du sol, en préparant le lotissement et l'équipement des quartiers de telle manière que

commode des circulations par voie ferrée ou par eau pour les quartiers industriels.

Plus tard, des règlements comme il en existe déjà dans les villes américaines viendront donner plus de force à la mise en pratique du « zoning », principe indispensable pour l'établissement d'un plan de ville moderne.

Jacques GRÉBER.



DEUXIÈME PARTIE : TOURCOING

| | Pages |
|--|-----------|
| Plan d'ensemble de la Région Roubaix-Tourcoing | 111 |
| Sommaire Roubaix-Tourcoing | 112 |
| Tourcoing, son industrie du X ^e au XX ^e siècle, par M. PETIT LEDUC Secrétaire-Général de la Chambre de Commerce de Tourcoing | 113 à 116 |
| La Formation de la Jeunesse par la Municipalité de Tourcoing, par le Docteur LEDUC, Maire de Tourcoing..... | 117 à 119 |
| Les Sports à Tourcoing, par M. BELTETTE..... | 120 à 121 |
| L'École Industrielle et Commerciale de Tourcoing, par M. B. PIETTRE, Directeur | 122 à 123 |
| Le Négoce de la laine à Roubaix-Tourcoing, par M. JUNG, Secrétaire-Général de la Société Industrielle de Tourcoing | 124 à 127 |
| Les Magasins généraux de Tourcoing | 127 |
| Comment d'une Toison on fait un vêtement, par M. MAURICE DUBIEN | 129 à 130 |

L'INDUSTRIE TOURQUENNOISE

Etablissements :

| | | | | | |
|---|-----------|---|-----|--|-----------|
| Tiberghien Frères, peigneurs filateurs, fabricants | 131 à 133 | M. Caulliez et A. Delaoutre, peigneurs et filateurs de laine..... | 151 | Société Anonyme des Etablissements J. L. Leclercq, tapis, tissus d'ameublement | 165 |
| Lorthiois Frères, peigneurs filateurs.... | 134 | A. Lamon et C ^{ie} , peigneurs de laine.... | 152 | Cousin Frères à Wervicq | 166 à 167 |
| Etablissements Ch. Tiberghien, fabricants de tissus et de guipure.. | 135 à 137 | C. et F. Flipo, filateurs de coton..... | 153 | A. Bienfait-Lemaire, tanneur..... | 168 |
| Etablissements Paul et Jean Tiberghien, fabricants de tissus..... | 138 à 139 | Desurmont et C ^{ie} , filateurs de coton.... | 154 | Sté des ateliers Paul Dubrulle, Const ^f .. | 169 |
| Société Anonyme des Etablissements François Masarel frères, filateurs de laine, teinturiers | 140 à 141 | Alphonse Pollet, filateur de coton, fabricant de tissus | 155 | Ateliers de constructions métalliques de Roubaix-Tourcoing..... | 170 |
| Lorthiois-Leurent et Fils, tapis, tissus d'ameublement..... | 142 à 143 | Catteau-Lorthiois..... | 156 | L. Beuque, Constructeur..... | 171 |
| L. et F. Motte Frères, filateurs de coton | 145 à 146 | Société Anonyme des Anciens Etablissements Fouan, peignage de laine..... | 157 | Ed. Defretin, tissus d'ameublement.... | 172 |
| Jules Desurmont et Fils, filateurs de laine, bonneterie..... | 146 à 147 | Société Anonyme des Etablissements Sion Frères, fabricants de tissus, teinturiers | 158 | Motte-Dewavrin, filateurs de laine..... | 173 |
| Scalabre-Delcour, Fils, filateur de laine | 148 | Caulliez Frères, filateurs de coton..... | 159 | Duvilliers,-Motte Fils, filateurs de coton | 173 |
| Paul et Henri Laurent, filateurs de coton | 149 | Usines Valentin-Roussel Fils, filateur, fabricant de tissus..... | 160 | Manufacture de draperies de Roncq.... | 174 |
| Achille et Pierre Pollet, peigneurs de laine | 150 | Peignage de la Tossée..... | 161 | A. Thibeau et C ^{ie} , constructeurs-mécaniciens | 174 |
| | | Malfait-Desurmont Fils, filateurs de laine | 162 | Henri et Ch. Herbaux, fabricants de tapis | 175 |
| | | Roussel-Mullie Fils, fabricants de tissus | 163 | L. Monnier Fils, fabricant de tapis..... | 175 |
| | | Filature Henri Robbe, filature de laine.. | 164 | E. Vandermeersch à Wervicq, tissage.... | 176 |
| | | | | Paul Plovier, à Wervicq | 176 |

Le Tome X consacré à la Région de Lille paraîtra prochainement.



Tourcoing, son Industrie du X^{me} au XX^{me} Siècle

IL serait très difficile d'assigner une date certaine aux origines, plus de dix fois séculaires, de l'industrie de Tourcoing : on ne possède, à ce sujet, que des notions très restreintes. Les désastres et les ravages causés par des guerres continuelles, des invasions étrangères, des incendies réitérés, ont fait disparaître tous documents ou inscriptions susceptibles de guider les recherches.

Trop modestes ou trop absorbés par le labeur quotidien, sans cesse exposés à toutes les vicissitudes des bouleversements politiques et économiques, les Tourquennois d'antan ne prenaient aucun souci de rédiger des rapports sur la marche de leurs affaires. La statistique était une science inconnue.

Aussi, c'est dans les anciennes archives, dans les vieilles chroniques, dans les actes des puissants d'alors qu'il faut rechercher les premières traces de cette activité productive qui fit la grande notoriété du pays de Flandre auquel Tourcoing appartenait.

D'après les mémoires du temps, déjà à l'époque de Charlemagne, le travail de la laine était florissant à Tourcoing et on

ville et bourgs de son Comté, et notamment à Tourcoing.

On ne peut guère remonter au delà du X^e siècle, bien qu'il soit certain que Tourcoing existait déjà depuis longtemps et que son commerce a été florissant à une époque très reculée.

Tourcoing faisait sans doute partie de ces agglomérations qui, en Flandre, au moyen âge, et sous le nom de *portus*, s'étaient formées autour et à l'abri des châteaux forts et cons-

Tourcoing continue de prospérer sous le règne de Philippe le Bon et de ses successeurs.

Vers la fin du XV^e siècle, en 1491, le bourg avait pris une extension assez grande pour obtenir de Maximilien d'Autriche une foire avec ses prérogatives, ses libertés et ses franchises, qui était fixée au 25 juillet de chaque année.

La charte qui accordait ce privilège, très apprécié à l'époque, constitue pour Tourcoing un véritable titre de noblesse.

L'acte de Maximilien d'Autriche établit de la façon la plus officielle et indéniable l'ancienneté et l'importance de la fabrication des tissus de laine à Tourcoing « bien et dûment exercée audit lieu tellement que les draps qui y sont faits et ouverts sont connus, renommés et requis en plusieurs royaumes, pays et lieux étrangers et loingtains ».

On trouve dans d'autres documents datant du XVI^e siècle des traces bien nettement marquées de la notoriété qu'avaient acquise les produits de l'industrie tourquennoise.

Ainsi, d'après la chronique de Bruges, les Oosterlingen, commerçants allemands, achetaient à Bruges, en un jour, 2.600 pièces de



M. Louis Lorthiois,
Président de la Chambre de Commerce. (Cl. Mishkine.)

tituaient des centres d'activité laborieuse.

Le commerce de Tourcoing avait déjà pris une certaine importance au XII^e siècle puisque, d'après quelques auteurs, le traité qu'obtint Philippe d'Alsace en 1173, pour la vente, en Allemagne, des draps et étoffes fabriqués en Flandres, fait mention des villes de Lille, Douai, Tourcoing, où il y avait, de ce temps-là, suivant l'expression de Tiroux, « quantité d'ouvriers de ces manufactures ».

On citait en particulier « l'immense » filature de Tourcoing et sa fabrication de tissus de l'époque, tels que pannes, serges, tripes, camelots, camelandes et autres étoffes en laine.

En 1327, Gossuin du Quesnoy réglemente la fabrication des draps dans sa seigneurie de Tourcoing et nomme des Egards, sorte de fonctionnaires chargés de visiter les pièces de drap,



M. Henri Dewavrin,
Trésorier de la Chambre de Commerce.

drap provenant des fabriques de Poperinghe et de Tourcoing pour l'exportation en Pologne et en Moscovie.

Le 4 janvier 1559, le Bailly et les échevins de Tourcoing sont autorisés à faire graver un scel



M. Léon Marescaux,
Secrétaire de la Chambre de Commerce.

y connaissait l'art de teindre avec la gaule la garance et la pourpre.

En 958, Bauduin III, comte de Flandres, dans le but d'encourager le commerce de tissus, institua des marchés publics dans plusieurs

et à en poursuivre les droits sur les contrats soumis à leur approbation.

Un acte de Philippe II, en 1573, établit que « La ville de Tourcoing est fort haule habitée à cause de la manufacture y exercée... »

Mais, en même temps qu'ils nous donnent le témoignage d'une activité laborieuse, les mémoires du temps nous apportent un écho très affaibli des difficultés que nos pères eurent à surmonter, d'une part du fait d'une réglementation étroite, et de l'autre par suite de la rivalité jalouse de certaines grandes villes, qui ne voyaient pas sans ombrage les développements pris par de gros bourgs comme Tourcoing.

L'histoire nous apprend que le 5 janvier 1540, Charles Quint ordonna au Mayor et aux Echevins de Lille de restituer aux Magistrats de Tourcoing les marchandises saisies sur plusieurs habitants de cette ville et de remettre en liberté les prisonniers qu'ils retiennent.

Le 16 mars 1609, le Conseil de l'Archiduc d'Autriche à Bruxelles réglait les ouvrages de bouregeterie dans la chatellenie de Lille et réservait la fabrication des tripes, bourrats et futaines aux bourgs de Roubaix, de Tourcoing et de Mouvaux.

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, Philippe IV, roi d'Espagne, affranchit les habitants de Tourcoing de leur redevance consistant en un droit de tonlieu sur les laines (3 janvier 1661), et l'année suivante, les membres de la Chambre des comptes de Lille émettent un avis défavorable à l'affranchissement des droits de tonlieu sur les bêtes et les laines, sollicité par les habitants de Tourcoing, de Roubaix et de Mouvaux.

Une ordonnance de Colbert de 1673 désignait les villes de Lille et de Tournai pour être le dépôt et l'intermédiaire des produits de la fabrication des damas laine de Tourcoing.

Les ordonnances de 1777 et de 1784, en dégageant le commerce des entraves qui, pendant de longs siècles, avaient enrayé son libre développement, ont exercé sur l'industrie tourquennoise une heureuse influence, ainsi qu'en témoignent d'ailleurs les documents de l'époque.

« La peignerie de la laine blanche est dans le département du Nord, une profession distincte de celle de fabricant des étoffes. Il y a les marchands peigneurs qui font de cette seule manutention leur unique commerce. Cette branche d'industrie est, à peu de chose près, concentrée dans l'arrondissement de Lille : Tourcoing en est le siège principal et comme le chef-lieu ».

« Le molleton que l'on fabrique dans le département du Nord est une étoffe dont la chaîne est le fil de chanvre que l'on nomme spinal, et la trame de laine filée au grand rouet. On comptait en 1789, 622 métiers battants en molleton, dont 150 à Lille, 360 à Tourcoing, 85 à Lannoi et 12 à Roubaix ».

Le commerce de Tourcoing avait expédié, en cette année 1789, 50.000 kilos de fil ras et de fil de Saint-Amand. Les 300 métiers, dont il est fait mention plus haut, avaient fourni environ 15.000 pièces de molleton. Tourcoing fabriquait également les calmandes, les camelots, les serges de Nîmes ou bourras, les satins laines, les prunelles en laine, les ras ou tricots calmouck.

Le commerce et l'industrie de Tourcoing eurent à souffrir des événements politiques et militaires qui ont agité la France dans les dernières années du XVIII^e siècle et les premières du XIX^e.

D'après les statistiques, la filature de laine, à Tourcoing, avait produit, en 1700, 250.000 livres de fils, compris les déchets. Les produits de toute la fabrication avaient alors une valeur de 3.600.000 livres tournois ; douze mille ouvriers

étaient occupés. Dix ans plus tard, les progrès de la filature mécanique de coton qui avaient donné un plus grand essor à la fabrication des cotonnades, et, d'autre part, les bouleversements politiques avaient réduit de moitié le nombre des peigneurs de laine et le montant des exportations de fils. Des 120 métiers battant pour les calmandes en 1789, il n'en restait que quatre en 1800 ? La fabrication des molletons s'était mieux maintenue et sur les 360 métiers, on n'en avait perdu que soixante. Les camelots qui n'occupaient que 22 métiers étaient arrivés à 30 et le tissage des ras ou tricots calmoucks était augmenté de moitié. Les serges de Nîmes, satins et prunelles en laine ne se fabriquaient presque plus.

Une industrie qui était florissante à Tourcoing, en 1790, la Tannerie, avait beaucoup souffert ; le nombre des établissements était tombé de sept à quatre.

Quand la tourmente qui avait agité la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e se fut apaisée, une nouvelle ère de prospérité permit à l'industrie de Tourcoing de se relever et de poursuivre sa marche en avant.

Nous trouvons comme valeur de fabrication des tissus de laine à Tourcoing : 1.845.275 francs en 1813, 1.675.650 francs en 1814, 1.892.525 francs en 1815.

Le peignage de laine n'avait pas été trop éprouvé : en 1815, treize cents ouvriers avaient transformé 840.000 kilogrammes de laine.

D'autre part, la filature de coton avait très sensiblement prospéré : sa production de 1.022.520 francs en 1813 passait 1.715.417 francs en 1815.

Vers cette époque, une première évolution se préparait dans l'industrie tourquennoise. Au primitif rouet, on avait substitué, pour le filage de la laine et du coton, les métiers mécaniques qui étaient actionnés au moyen de manèges de chevaux. Les moteurs à vapeur firent leur apparition vers 1821, mais leur usage ne se généralisa à Tourcoing que plus tard.

Les industriels ne se montraient pas rebelles au progrès, et, à l'Exposition de 1827, ils affirmaient la supériorité de leur fabrication.

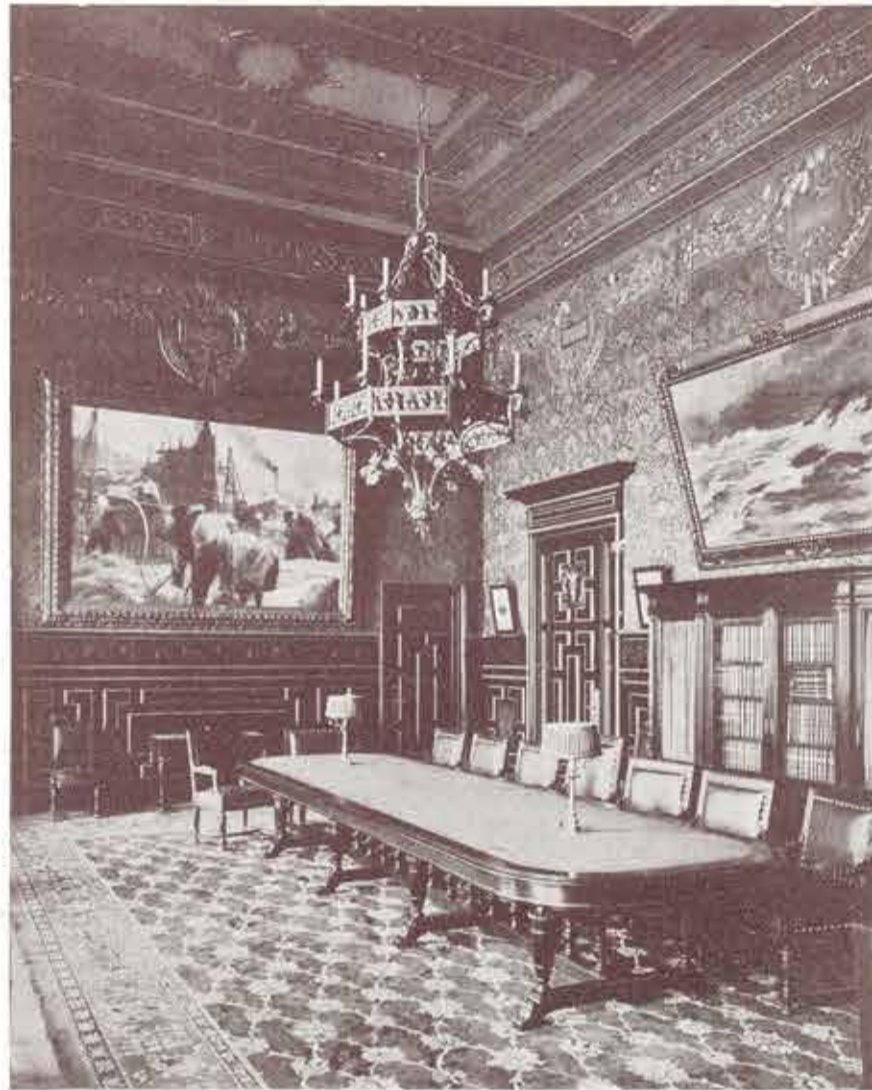
C'est à cette Exposition que figurèrent pour la première fois les tapis moquettes qui devaient constituer bientôt l'une des branches les plus actives de l'industrie locale. La manufacture de tapis de Tourcoing préludait à sa grande réputation et en 1829 elle obtenait une médaille

d'or à l'Exposition publique des produits des arts à Douai. En 1830, sur 389 fabricants d'étoffes établis dans le département du Nord, Tourcoing en possédait 173 et Roubaix 147.

Les événements politiques de 1830 amenèrent une crise industrielle et commerciale qui pesa pendant près de deux ans sur la marche des affaires ; mais vers 1832, commença une nouvelle période d'activité pour Tourcoing.

L'industrie textile de la localité n'était pas restée stationnaire. L'emploi des moteurs à vapeur s'était généralisé, et en 1837 on comptait : 29 filatures de laine comprenant 620 broches en gros et 24.968 broches en fin ; trois manufactures de tapis. Huit ans plus tard, l'industrie tourquennoise se composait de 28 filatures de laine peignée, 15 filatures de coton, 11 filatures de laine cardée et 2 filatures de lin, faisant marcher environ 152.500 broches, une manufacture de tapis employant 177 ouvriers, 20 ateliers de retordage, 12 teintureries, une tannerie, 2 savonneries, 2 fabriques d'huile, 4 ateliers de serrurerie mécanique, etc., occupant plus de 20.000 ouvriers.

Le mouvement commercial accusait son importance par les importations de laines. D'après les



Salle de délibérations de la Chambre de Commerce de Tourcoing. (Cl. Ed. Cayez.)



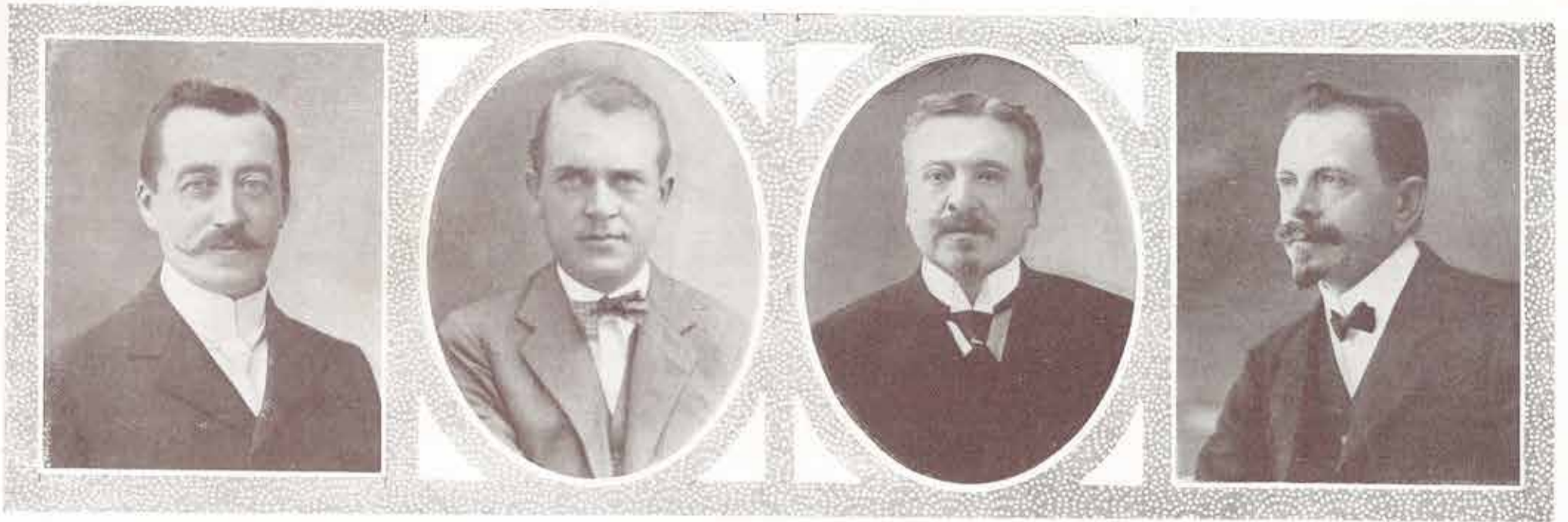
L'église Saint-Christophe au XV^e siècle. (Lith. d'Ed. Boldoduc.)



Institution de la Franche Foire de Tourcoing en 1491 sur la requête du sieur Bauduin de Lannoy, seigneur de Tourcoing. (Cl. Ed. Cayez.)



L'église Saint-Christophe actuelle. (Cl. Ed. Cayez.)



De gauche à droite : MM. Jules Leclercq, Jules Desurmont, Augustin Masquillier et Alfred Decouvelaère, Membres de la Chambre de Commerce de Tourcoing. (Clichés Dinnequin, Mischkine et A. Ruys-Morel.)

statistiques de la douane, il était entré à Tourcoing en 1845, 24.291 balles d'un poids de 5.206.153 kilogrammes.

Une crise s'était de nouveau fait sentir en 1846, crise amenée par un excès de production et des embarras financiers, et qui devait encore s'aggraver lors des événements de 1848, dont Tourcoing subit, comme toutes les autres villes, le contre-coup.

Mais les affaires se relevèrent très sensiblement à partir de 1849, et afin d'aider au développement constant du commerce des laines, la municipalité de Tourcoing sollicita du gouvernement la création d'un entrepôt réel des douanes.

Nous arrivons à l'année 1852 : on relevait alors à Tourcoing, qui renfermait 28.126 habitants :

40 filatures de laine de 83.600 broches, absorbant 354 chevaux-vapeur, occupant 2.796 ouvriers.

41 filatures de coton, de 92.300 broches, absorbant 121 chevaux-vapeur, occupant 960 ouvriers.

5 filatures de lin, de 515 broches, absorbant 118 chevaux-vapeur, occupant 515 ouvriers.

12 retorderies, occupant 141 ouvriers.

10 teintureries occupant 93 ouvriers, plus 3 manufactures de tapis et 25 fabricants de tissus.

Les importations de laine, cette année, avaient atteint 34.266 balles d'un poids de 7.070.610 kilos.

Le commerce et l'industrie de Tourcoing devaient bientôt entrer dans une nouvelle phase. La transformation de l'outillage et, en particulier, le remplacement du peignage à la main par le peignage mécanique, opérèrent une véritable révolution. Ceci remontait à 1854-1855.

La substitution de la machine au bras de l'homme, s'effectua progressivement, et, en 1860, on relevait à Tourcoing six peignages mécaniques de laine possédant une cinquantaine de peigneuses de systèmes Heilmann et Lister qui produisaient environ un million et demi de kilogrammes de laines peignées. Le salaire moyen des ouvriers de peignage était alors de 2 francs par jour pour les hommes et de 1 fr. 50 pour les femmes.

L'influence exercée par la transformation de l'outillage industriel sur le commerce local fut énorme. L'emploi des laines avait été longtemps limité aux genres à fibres longues ; les perfectionnements successifs apportés à la machine peigneuse, permirent d'aborder des laines à mèches plus courtes, et partant plus fines, et donnèrent bientôt aussi au négoce de nouveaux éléments d'activité. Il n'est aucune laine au monde qui n'ait été actuellement travaillée à Tourcoing.

Une notice, rédigée sur l'initiative de la Chambre de Commerce à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, accuse pour Tourcoing : 11 peignages de laines renfermant 460 machines peigneuses ; 26 filatures de laine peignée avec 417.000 broches ; 7 filatures de laines cardées avec 4.500 broches ; 15 filatures de coton avec 420.000 broches à filer et 120.000 à retordre. La production en tissus vêtements est évaluée à 116 millions et demi de francs, celle des tissus pour ameublement à 7 millions, celle des tapis à 7 millions.

En 1889, 65 kilos de laines brutes sont entrés par la gare de Tourcoing ; 17 millions de kilos de laines peignées ont été exportés à l'étranger.

Tourcoing qui, de tout temps, s'était fait une sorte de spécialité de la filature de laines, conserva tous ses avantages, grâce à l'esprit d'initiative de ses industriels qui n'ont jamais reculé devant les frais d'installation de matériel nouveau, chaque fois qu'un perfectionnement sérieux était apporté à l'outillage.

Au Mull-Jenny a succédé le renvideur avec toutes ses transformations : le « continu » a également trouvé sa place suivant les nécessités de la production. Aussi, la filature tourquennoise excelle-t-elle pour ses fils classiques et ses fils fantaisie les plus ingénieusement combinés. Depuis 1878, grâce à l'initiative hardie d'un industriel tourquennois, qui a d'ailleurs attaché son nom à une marque très réputée, l'industrie des fils fins avait été transplantée à Tourcoing où elle a pris de remarquables développements. Les produits des différentes filatures sont employés soit au tissage des étoffes, soit à la fabrication des fils à bonneterie, dont il se fait à Tourcoing un très grand trafic.

Un simple chiffre fixera le rang occupé par la filature de laines de Tourcoing, c'est celui de son exportation. Chaque année, environ cinq millions de kilogrammes de laines filées, valant au moins trente millions de francs (valeur d'avant-guerre) sont exportés en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, en Russie, en Autriche, en Italie, au Japon, etc.

Tourcoing est restée surtout la ville du grand commerce des laines.

Il n'est peut-être pas d'exemple, dans les annales commerciales, d'un développement plus considérable et plus rapide que celui pris par le négoce des laines, dans cette cité, depuis moins de soixante ans.

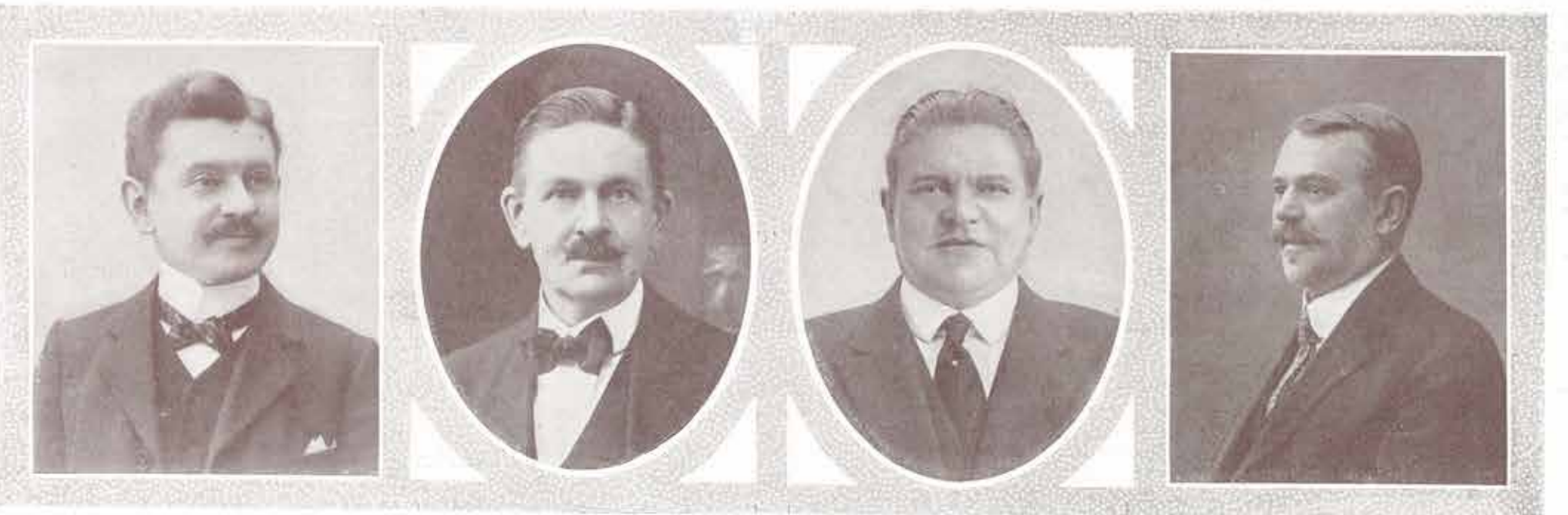
Deux causes, qu'on peut considérer comme deux étapes dans la voie de ce progrès si rapide, ont contribué à ce développement : la transformation du peignage à la main en peignage mécanique, puis, à une époque plus rapprochée, les relations directes établies, pour les achats de laines, avec les grands pays producteurs, tels que la Plata, l'Australie, etc.

C'est vers 1867 que se firent les premières importations directes de laines de la Plata : quelques années plus tard, les négociants allèrent s'approvisionner de laines brutes sur les marchés australiens et de nos jours, il existe, tant à Buenos-Ayres et Montevideo, qu'à Sydney, Melbourne et Brisbane des comptoirs tenus par toute une colonie de tourquennois qui n'ont pas craint de s'expatrier.

Le négoce de Tourcoing est également un client fidèle du grand marché de laines coloniales de Londres.

Certains documents, d'une authenticité indiscutable, témoignent encore de la variété des produits de l'industrie tourquennoise, à une époque relativement reculée. Nous rangerons dans cette catégorie de documents une tapisserie de haute lisse, admirablement conservée, qui figure au Musée de Tourcoing et qui a été faite entre les années 1730 et 1740, dans la manufacture de Marie-Jeanne-Françoise Lefebvre, veuve de Jean-François Nérynek.

Cette fabrication des tapisseries, qui a été ici, en quelque sorte, un pré-



De gauche à droite : MM. François Odoux, Jules Joire, Jules Lorthiois et Charles Flipo, Membres de la Chambre de Commerce de Tourcoing. (Cl. A. Ruys-Morel.)

curseur de notre grande industrie du tapis, a eu, aux temps modernes, un réveil très intéressant sous la forme de l'ingénieuse fabrication d'imitations des Gobelins.

La fabrication des tapis doit être considérée également comme une spécialité de l'industrie de Tourcoing.

Les tapis moquettes, produits ici, figuraient pour la première fois à l'Exposition de 1827. En 1829, ils obtenaient une médaille d'or à l'Exposition publique des produits des Arts, à Roubaix.

Déjà, en 1844, la fabrication des tapis de Tourcoing avait acquis une belle réputation et ses produits s'exportaient dans les pays lointains comme autrefois les draps et les serges. Aussi le jury de l'Exposition de 1844 récompensa-t-il par une médaille d'or les magnifiques tapis de MM. Requillart, Chocquel et Roussel, qui excitaient l'admiration générale.

Cette industrie, loin de rester stationnaire, marcha toujours de l'avant, grâce au perfectionnement de l'outillage et aussi à la puissante initiative des fabricants.

« Ce fut surtout à Tourcoing que se localisa cette brillante industrie, et nos compatriotes furent les premiers en France à prendre la résolution de s'outiller, comme les Anglais avaient été les premiers à le faire, des métiers mécaniques, propres à la fabrication des moquettes à la Jacquard; depuis lors ils luttent avec succès contre leurs concurrents étrangers, leurs outillages sont incessamment perfectionnés dans les ateliers de construction que nombre d'entre eux ont installés dans leurs usines. Ces constantes améliorations leur permettent d'établir, en toutes qualités et en toutes largeurs, des tapis et des carpettes à des prix extraordinairement bas, qui en vulgarisent l'emploi et les rendent accessibles à tous.

Afin de pénétrer dans certains centres d'exportation dont les droits de douane sont presque prohibitifs pour les moquettes laine, certains fabricants produisent, en coton et en jute, des moquettes dont l'extrême bas prix provoqua la remise d'ordres considérables en ces pays lointains où l'aspect chatoyant du tapis suffit et tient lieu de la qualité ».

Cette fabrication est extrêmement variée, mais il est une innovation, relativement assez récente, qui a donné un regain d'intérêt à cette branche d'industrie, c'est l'imitation des tapis d'Orient, dits « tapis à points noués ».

On a atteint ici une rare perfection en cet article et on est arrivé à reproduire le moelleux de la laine, l'aspect velouté du tapis, les nuances fondues, harmonieuses, les tons atténués des couleurs qui caractérisent les tapis d'Orient et en ont le charme en même temps que l'originalité.

Dans cette branche encore, Tourcoing peut rivaliser

lin, jute, etc., une précieuse collection de soieries du XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècle, des tapisseries, des porcelaines, des cristaux, etc...

Depuis plusieurs années déjà, la Chambre de Commerce de Tourcoing poursuit l'étude de l'élevage du mouton à laine dans les Colonies françaises, dans le double but de mettre en valeur nos possessions d'outremer et d'assurer pour l'avenir l'alimentation de l'industrie lainière, tributaire presque exclusivement de l'étranger pour les matières premières. Cette vaste entreprise est actuellement à peu près mise au point et des premiers essais d'acclimatation du mouton mérinos vont être incessamment tentés dans le sud de Madagascar, au Sénégal et dans la Haute Volta, avec l'appui moral et effectif du Ministère des Colonies.

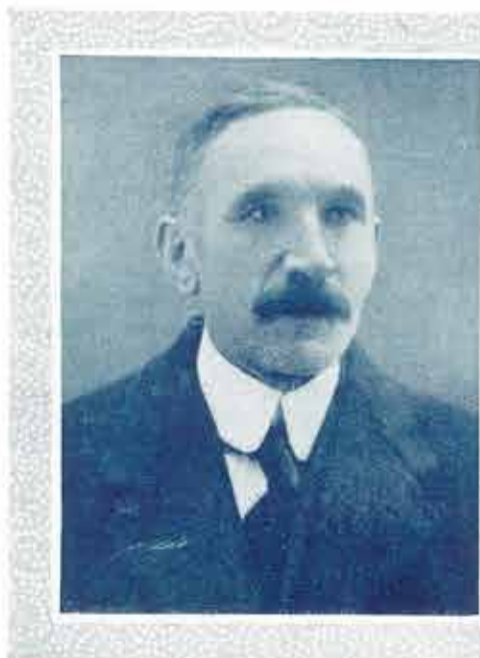
L'industrie de Tourcoing était en plein épanouissement quand éclata la grande guerre dont elle ressentit de suite les conséquences désastreuses. Durant les quatre années de l'occupation de la ville, les Allemands ont travaillé avec une méthode satanique à la désagrégation des usines, emportant ou brisant les organes essentiels de l'outillage, ne laissant après leur passage que des bâtiments vides, corps sans âme, privés de vie. Ils avaient espéré réduire à l'impuissance pour longtemps des concurrents redoutables pour leur propre industrie. Mais leurs calculs furent déjoués; moins de deux ans après leur départ, la plupart des usines se relevaient et actuellement la puissance industrielle de Tourcoing est plus vivace, plus active que jamais.

Le témoignage en était tout récemment donné par un fonctionnaire ayant appartenu à une grande administration de l'Etat, qui écrivait ceci à la Chambre de Commerce :

« Au cours de mes 38 ans de service effectif à Tourcoing, tant comme agent d'exécution, puis comme agent de contrôle qu'en qualité de chef de service durant 4 années, il m'a été donné de suivre le travail opiniâtre de cette riche bourdonnante, d'assister au merveilleux essor de votre belle cité — devenue la mienne — toujours à l'avant-garde du progrès.

« Aussi, durant cette longue carrière, témoin de la lutte acharnée qui se déroulait sous mes yeux, de l'énergie indomptable qui, sans aucune défaillance, jamais, se dépensait autour de moi, me suis-je toujours appliqué à apporter à l'œuvre commune, dans ma sphère et dans la mesure de mes moyens d'action, ma plus large part d'activité.

« Et ce n'est pas impunément, Messieurs, que j'ai collaboré aussi longtemps à cette tâche quotidienne, de tous les instants; ce n'est pas en vain que j'ai assisté au développement progressif, froidement méthodique de la vaillante cité, qui a su porter aux plus lointains confins l'honneur de son nom, de son labeur et de sa loyauté; ce n'est pas en vain surtout, que j'ai participé à l'effort prodigieux, gigantesque.



M. Paul Dubrulle, Membre de la Chambre de Commerce de Tourcoing.



M. Charles Tiberghien.



MM. Joseph Lemaitre et René Flipo, Membres de la Chambre de Commerce de Tourcoing.



M. Petit-Leduc, Secrétaire Général de la Chambre de Commerce de Tourcoing.

avec les manufactures les plus réputées de France et de l'étranger.

Un tableau qui a figuré à l'Exposition de Roubaix en 1911 situe explicitement l'importance industrielle de Tourcoing quelques années avant la guerre. On peut en extraire quelques chiffres suggestifs :

La filature de laine peignée qui comprenait 700.000 broches, avait une production annuelle évaluée à 87 millions et demi de francs; la filature de laine cardée, 45.000 broches, dix millions; la filature de coton, 520.000 broches, 38 millions; la fabrication de tissus de tous genres dépassait une valeur annuelle de 200 millions de francs. Le commerce des laines accusait un chiffre d'affaires de 500 millions par an.

Les différentes branches de l'industrie locale doivent en partie leur forte impulsion à la création, dans les temps modernes, d'organismes destinés à être pour elles de puissants animateurs.

Un décret du 13 Pluviose en XIII dotait Tourcoing d'une Chambre consultative des Arts et Manufactures, laquelle fut, en 1873, transformée en Chambre de Commerce.

Dès son origine et de tout temps, la Chambre de Commerce de Tourcoing s'est efforcée de maintenir et de favoriser les anciennes traditions de travail opiniâtre, d'initiative féconde qui font la force de ce centre industriel.

Elle a fondé en 1887 une Ecole industrielle qui est encore actuellement en plein épanouissement et a formé d'excellents collaborateurs, à tous les degrés pour l'industrie locale.

Elle a installé dans ses locaux un Musée commercial et d'art appliqué à l'industrie comprenant d'importantes collections de textiles, laines, coton,

(Cl. E. Cayez, Eug. Pirou, A. Mischkin, Shellen.)

détruit par les vandales du Nord, se reconstruit et dresse de nouveau son altière silhouette dans le ciel rêveur de Flandre ».

Tel est, esquissé à grands traits, le passé industriel de notre ville.

L'histoire de l'industrie, comme toute autre, a sa philosophie propre.

Celle de la vieille cité tourquennoise nous apprend comment avec l'énergie, la persévérance, le travail, on arrive à surmonter les plus grandes difficultés.

Bien qu'appartenant à l'industrielle région des Flandres, Tourcoing se trouvait dans des conditions géographiques défavorables. Elle eut à passer bien des mauvais jours. Exposée aux incursions étrangères, plusieurs fois incendiée, elle avait à l'intérieur, à lutter contre un régime de réglementation à outrance qui enrayait l'essor de toute fabrication.

Et après toutes ces épreuves, toujours elle s'est relevée et a poursuivi sa marche en avant.

« Sa réputation commerciale — écrivait l'historien de cette ville, il y a « cinquante ans — est mentionnée depuis un temps immémorial et le génie « de l'industrie, légué de génération en génération, longtemps stationnaire, « chaque fois s'est développé d'une manière prodigieuse quand la nécessité « l'a forcé de se libérer de la routine ».

Le passé répond de l'avenir et une ère nouvelle de prospérité s'ouvre pour la laborieuse cité de Tourcoing.

J. PETIT-LEDUC,

Secrétaire Général administratif de la Chambre de Commerce de Tourcoing.

La Formation de la Jeunesse

La guerre a privé notre laborieuse cité d'un contingent considérable d'hommes en pleine vitalité.

Le monument très important que Tourcoing doit élever d'ici un an à la mémoire de ses enfants morts au champ d'honneur, portera gravés sur la pierre 2.200 noms.

Ce chiffre ne pouvait laisser indifférents ceux à qui ont été confiées aux élections de décembre 1919, les destinées de la Cité.

Des voix autorisées en matière économique ont donné au *Monde Illustré* des indications desquelles il ressort que notre région, particulièrement notre ville, ont remonté la côte et qu'il est permis, à condition que les circonstances économiques ne nous soient pas trop défavorables, d'augurer pour elles un magnifique essor.

La proximité des mines, qui assurent le combustible, le goût du travail chez la masse, un esprit commercial très développé parmi la population aisée, le voisinage de la Belgique qui fournit un supplément appréciable de main-d'œuvre, sont autant d'éléments dont la réunion explique, avec quelques autres, nos belles espérances.

Mais nous ne devons pas perdre de vue que la collectivité, dont l'ensemble forme la Cité, ne vaudra qu'autant que vaudront les éléments qui la composent.

Nous pensons que le devoir d'une municipalité n'est pas seulement d'assurer la sûreté, la sécurité, la tranquillité publiques, d'administrer en bon père de famille le patrimoine commun, mais qu'il consiste aussi à s'intéresser efficacement au sort de tous les êtres qui vivent sur son territoire, particulièrement à ceux que la fortune n'a pas favorisés; qu'elle doit s'attacher par tous les moyens et au prix des plus grands sacrifices, à donner aux enfants, aux adolescents des deux sexes l'éducation physique, la formation professionnelle et morale, nécessaire pour assurer à eux-mêmes le maximum de bien-être, pour assurer au pays le maximum de rendement. Cette conception est celle qui a guidé depuis plus de vingt ans mes prédécesseurs à l'Administration municipale dont je faisais partie comme adjoint, lorsque la mobilisation m'a appelé sous les drapeaux, en qualité de médecin-militaire.

L'idée directrice qui anime la Municipalité est tout d'abord d'assurer à l'enfant, dès sa naissance, la protection, les soins qui garantiront sa santé. C'est le domaine de l'œuvre de la *Sauvegarde des nourrissons*, reconnue d'utilité publique et qui, grâce à une organisation qui permet l'examen périodique des jeunes enfants, soit au siège de l'œuvre par des médecins, soit dans leur intérieur par des inspectrices diplômées, les suit jusqu'à



L'Hôtel de Ville de Tourcoing.

l'âge de trois ans. Les nourrissons qui ne peuvent recevoir l'allaitement maternel sont nourris à l'aide d'un lait très riche provenant d'une ferme administrée par les Hospices, lait pouvant se conserver pendant plusieurs jours, l'asepsie en étant obtenue par la traite mécanique des vaches. La *Sauvegarde*



Le Dr François Leduc, Conseiller Général du Nord, Maire de Tourcoing. (Cl. G. Baert, Tourcoing.)

des *Nourrissons* reçoit de la ville une subvention annuelle de 190.000 francs. Cette œuvre donne des résultats tout à fait concluants et rend à la population d'inappréciables services.

L'enfant qui a fréquenté la *Sauvegarde des Nourrissons* a été pourvu dès son admission, d'un dossier individuel de santé qui doit le suivre jusqu'à l'âge de 18 ans. De la *Sauvegarde des*

par la Municipalité de Tourcoing

Nourrissons, il peut être admis à l'école maternelle, où, en l'absence de sa mère qui travaille à l'usine, il est l'objet des attentions que réclame son jeune âge. Si les parents en expriment le désir, l'enfant prend à midi son repas à l'école, repas très substantiel, payé par la Ville.

Au sortir de l'école maternelle, l'enfant fait son entrée à l'école communale où il sera suivi au point de vue physique jusqu'à l'âge de 13 ans. Un service de cantines lui

permet de prendre à midi son repas à l'école. Deux fois par an, un médecin inspecteur, après avoir consulté la fiche qui révèle ses antécédents héréditaires et personnels au point de vue santé, inscrit sur son carnet de santé le résultat des mensurations (taille et poids) qu'a subies l'enfant ainsi que les observations que comporte son état général. S'il ressort de cet examen des remarques particulières, la famille est prévenue et invitée à consulter un médecin de son choix.

Si l'état de l'enfant nécessite une opération, telle que celle très fréquente de l'ablation des végétations adénoïdes et des amygdales, celle-ci, en cas d'indigence reconnue, est faite au compte de la Ville.

D'autre part, le médecin détermine si l'enfant a besoin, en dehors des leçons d'éducation physique données à ses compagnons de classe, de suivre des séances spéciales de gymnastique orthopédique ou respiratoire.

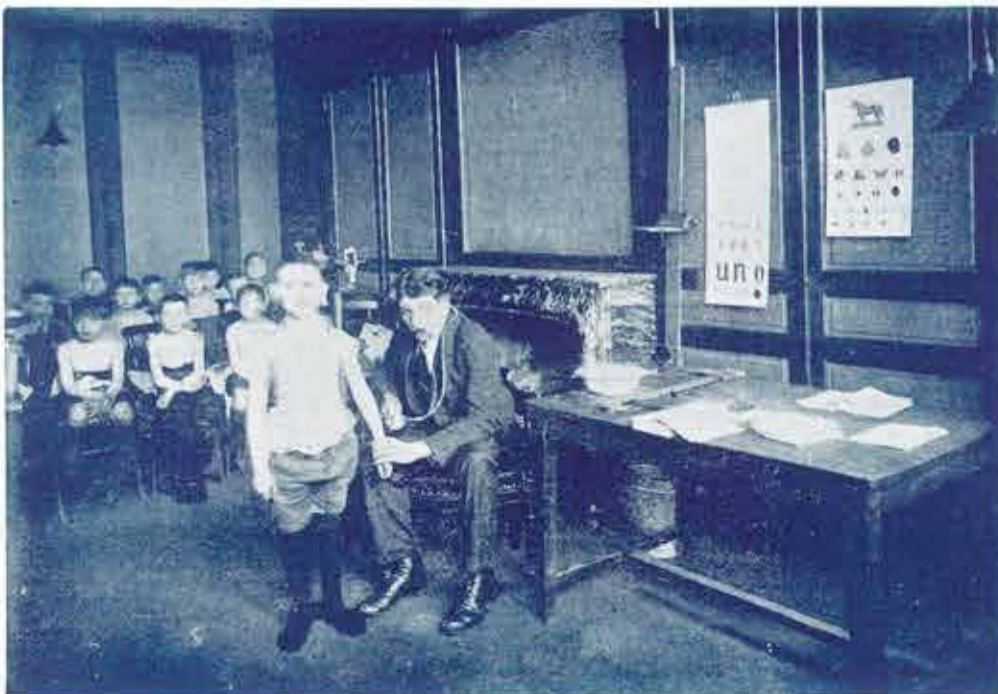
Ces séances sont données par un moniteur diplômé spécialement entraîné à cet effet.

Ceci nous amène à dire deux mots de l'*instruction de la gymnastique à l'école*.

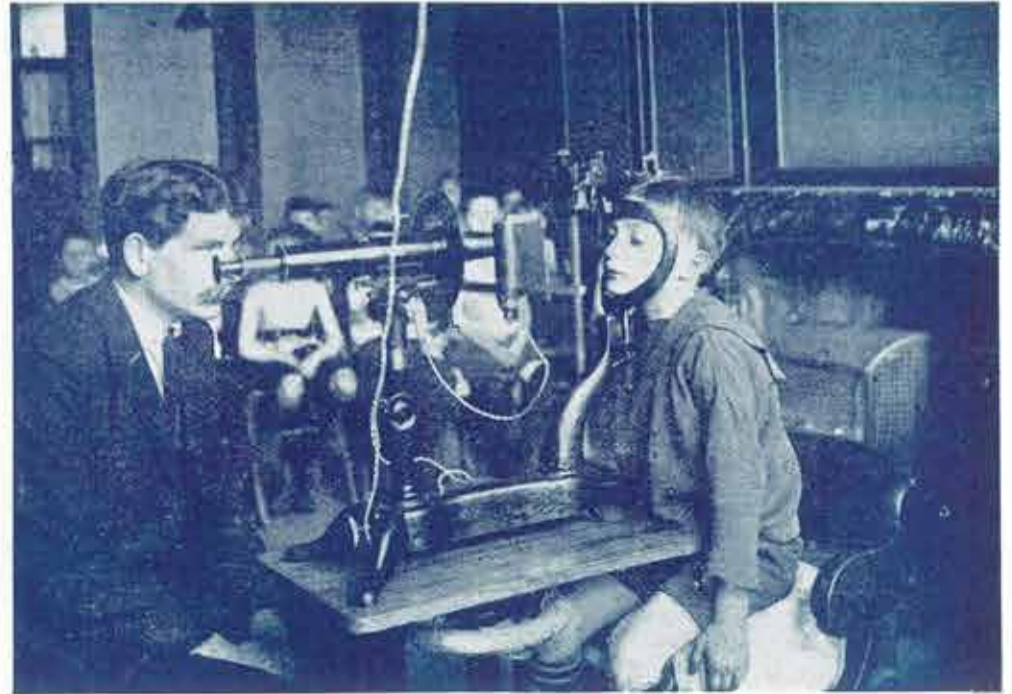
Un projet de loi voté par la Chambre des Députés en 1920 a établi le principe de l'obligation de l'enseignement de la gymnastique.

Cette loi n'a jamais vu le jour; sans nous arrêter à la carence du Parlement, nous nous sommes inspirés de ce projet pour assurer à chacune des Amicales des écoles communales de garçons, le concours d'un moniteur diplômé et dont l'enseignement est surveillé par un professeur d'éducation physique d'une compétence éprouvée. Toutes ces sections d'éducation physique pourvues de professeurs payés par la Ville, fonctionnent sous l'égide de l'*Union post-scolaire*, société qui complète l'œuvre d'éducation physique et morale de nos écoles communales, qui est dotée de vastes terrains de jeux mis à sa disposition par la Ville avec tout le matériel sportif correspondant, et qui reçoit en outre une subvention annuelle de 36.000 francs.

L'éducation physique reçue à l'école trouve tout naturellement son complément dans l'enseignement



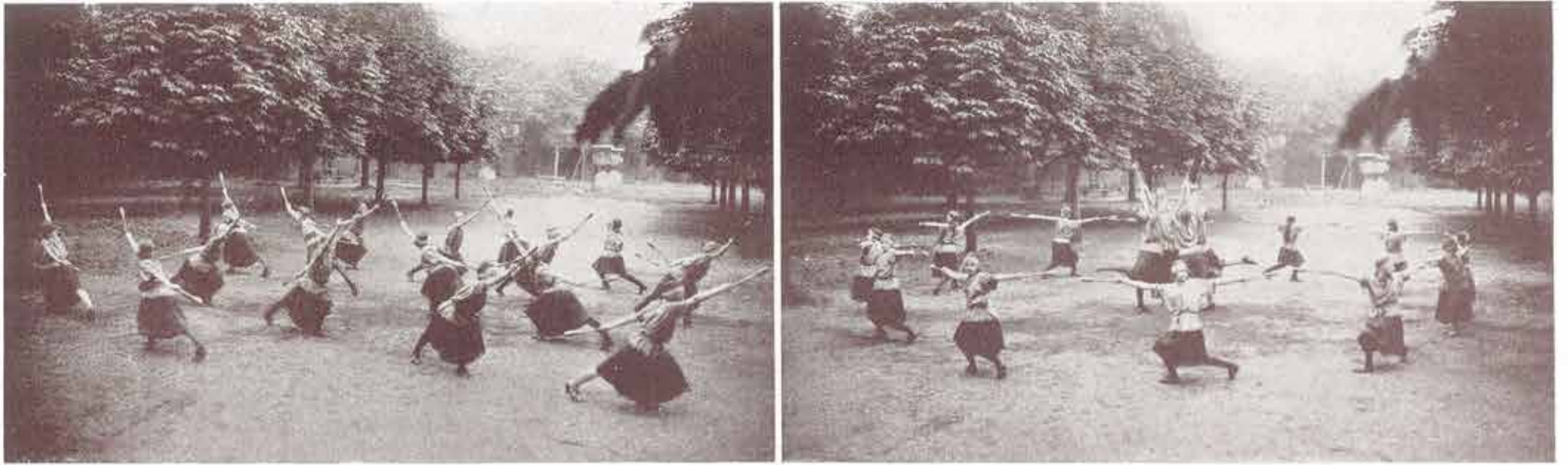
LA VISITE MÉDICALE.



L'OPHTALMOMÈTRE.

Les enfants, après avoir été pesés et mesurés par les infirmiers scolaires, sont examinés les carnets de santé individuels. Après avoir été examinés au point de vue général, les la gorge. Les observations faites par ces spécialistes sont également consignées sur les quelle profession l'enfant peut choisir en fonction de ses aptitudes.

individuellement par le médecin inspecteur. Les observations faites sont transcrites sur enfants son' examinés par les médecins spécialistes des yeux, des oreilles, du nez et de carnets de santé individuels et sont très importantes pour déterminer quel métier ou



Education physique féminine. — Société des anciennes élèves de l'Institut Sévigné « La Fémina ».

général et rationnel de la natation à tous les élèves des écoles communales entre 12 et 13 ans.

La classe supérieure de chaque école primaire, garçons et filles, reçoit à tour de rôle, l'enseignement de ce sport qui lui est donné dans l'établissement municipal de bains par les soins de M. Paul Beulque, dont on connaît toute la valeur quand on saura que c'est à son esprit méthodique, à son dévouement inlassable que la société tourquennoise « Les Enfants de Neptune » doit le championnat de France de water-polo dont elle est titulaire depuis 1909.

La piscine de l'école de natation, qui est en usage depuis 1906 fonctionne hiver comme été, grâce aux installations qui permettent de maintenir l'eau et l'atmosphère de la salle à une température modérée.

Les photographies ci-contre reproduisent une séance d'enseignement de la natation à « un groupe d'élèves »; grâce à une disposition ingénieuse de suspension des enfants, l'enseignement peut être donné par séries et comprendre 60 élèves à l'heure.

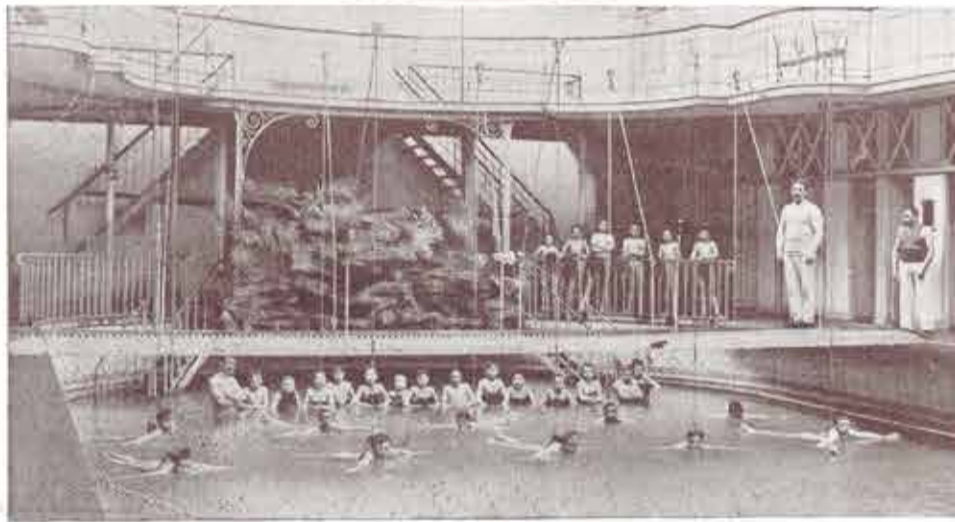
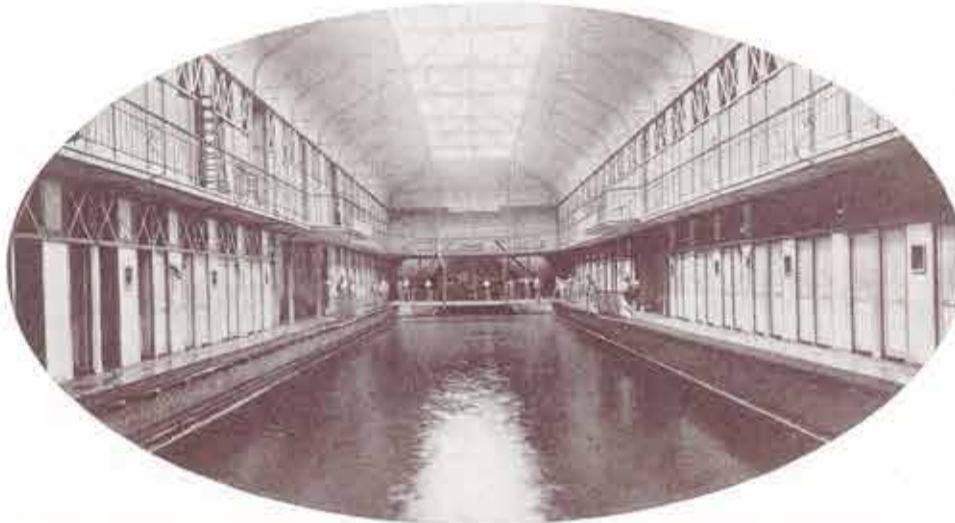
Cette méthode adoptée par la F. F. N. S. a fait l'objet d'un petit traité rédigé par M. Beulque et M. Descarpentrie, instituteur diplômé supérieur de gymnastique, traité qui gagnerait à être répandu.

Les résultats sont là pour témoigner de l'efficacité de la méthode.

En cinq années, 1912-1913, 1913-1914, 1919-1920, 1920-1921 et 1921-1922, 1.612 garçons et 301 filles ont suivi les cours de natation.

Pour l'année scolaire 1921-1922, on arriva en 20 leçons à obtenir, sur 323 élèves qui suivirent régulièrement les cours, 305 sujets capables d'effectuer sans soutien un parcours de 25 mètres et 16 autres susceptibles de faire le même parcours munis de la ceinture de liège.

Tout autre commentaire serait superflu et c'est à juste titre que la Ville peut s'enorgueillir d'une pareille œuvre dont le mérite de la fondation remonte à nos prédécesseurs et au développement de laquelle nous donnons tous nos efforts.



Dans l'ovale : Bassin de natation de 50 mètres sur 10. — En bas : Enseignement collectif de la natation donné en même temps à 10 enfants des écoles par M. Beulque.

L'inspection médicale scolaire trouve dans l'enseignement de la natation un adjuvant considérable puisqu'il est prouvé que les extensions complètes et prolongées du tronc et des membres constituent d'excellents exercices pour le développement physique des enfants, notamment pour le développement de la taille des sujets plus petits que la normale.

J'ajoute que cette inspection s'étend aux filles et qu'elle se continue au profit des enfants des deux sexes qui suivent jusqu'à l'âge de 17 ou 18 ans les

cours de nos écoles primaires supérieures et pratiques de commerce et d'industrie, et ceci nous amène à dire quelques mots des efforts dépensés par la Ville, pour permettre aux jeunes enfants à qui elle s'est efforcée d'assurer une bonne santé, la connaissance d'un métier qui leur procure un minimum de bien-être.

Dans le domaine de la formation professionnelle, la Ville de Tourcoing occupe, croyons-nous, une des premières places de France. Notre tâche a été grandement facilitée par les directives de M. Labbé, l'éminent directeur de l'Enseignement technique. Les enfants de plus de 13 ans, des deux sexes, pour lesquels les parents veulent bien consentir ce sacrifice, reçoivent à titre gratuit dans les Instituts Colbert et Sévigné, tous les éléments de l'apprentissage du métier qu'ils embrassent. L'Institut Colbert comprend sous une même direction :

a) Une école primaire supérieure, réduite à sa section d'enseignement général et préparant à l'école Normale, aux emplois des services des Postes, des Contributions indirectes;

b) Une école pratique de Commerce;

c) Une école pratique d'Industrie étudiée plus spécialement pour les besoins de l'industrie mécanique (modélage, forge, fonderie, mécanique) mais comportant également une section d'ébénisterie et une section d'électricité;

d) Une école du Textile répondant aux besoins essentiels de l'industrie principale de Tourcoing et comprenant des ateliers de peignage, de filature, tissage, teinture, apprêts, impression, des laboratoires pour l'étude physique et chimique des matières textiles, y compris la chimie tinctoriale;

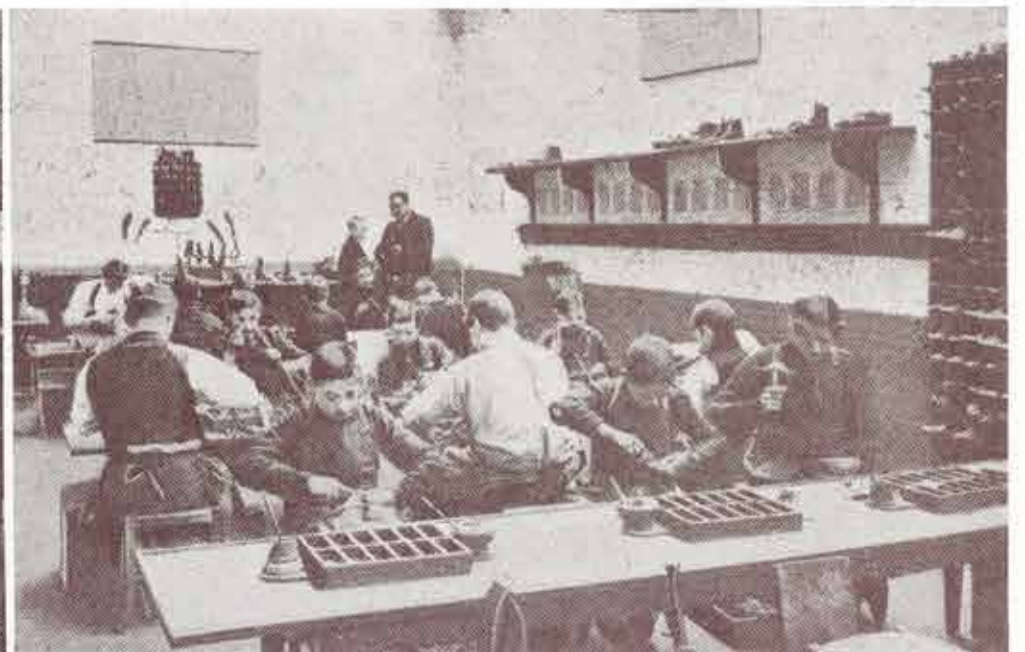
e) Des sections d'apprentissage pour cordonniers et tailleurs;

f) Des cours professionnels du soir et du dimanche, en vue de l'application de la loi du 25 juillet 1919 qui a rendu l'enseignement professionnel obligatoire jusqu'à 18 ans.

Un internat, limité à 50 élèves, a été annexé à



L'école pratique de commerce des garçons.



L'École pratique de cordonnerie.

l'Institut Colbert en 1919. L'effectif en sera porté à 100 élèves en octobre 1923.

Ces différents organismes ne sont pas séparés par des cloisons étanches; ils se pénètrent sans jamais perdre cependant leurs caractères distinctifs. Les cinq premiers reçoivent des élèves de 13 à 18 ans, le dernier s'adresse uniquement aux apprentis, aux ouvriers, aux employés du commerce et de l'industrie.

Ils n'ont pas été créés en même temps; c'est ainsi que l'école primaire supérieure date de 1887, l'école pratique de commerce et d'industrie de 1906, l'école de cordonnerie de 1912 et celle des tailleurs de 1913. L'école du textile, fondée par délibération du Conseil municipal du 31 mai 1921 est l'œuvre de la municipalité actuelle. Sa fondation représente comme constructions et matériel une somme de plus de 4.000.000 dont l'État ne supporte que le cinquième.

Toutes ces sections sont nées de l'école primaire supérieure et de l'école pratique de commerce et d'industrie qui, en l'occurrence, ont constitué un véritable centre de formation professionnelle.

Ce centre de formation professionnelle doit sa vigueur au dévouement et à la compétence d'un corps de professeurs, d'instituteurs, de techniciens, de praticiens disposant d'ateliers, de laboratoires, largement pourvus en matériel et en outillage. Son influence grandissante s'explique par la volonté d'entrevoir l'éducation professionnelle au travers des nécessités commerciales et industrielles d'une cité prospère, tout en permettant l'accès des écoles d'un degré supérieur aux élèves bien doués (École normale, École pratique supérieure de commerce de Lille, École nationale des Arts et Métiers de

L'Institut Sévigné comprend :

a) Une école pratique de commerce et d'industrie qui prépare des caissières, comptables, sténographes, dactylographes, employés de bureau, etc., des professionnelles : modistes, couturières (durée des études : 3 ans);

b) Une section supérieure d'enseignement commercial (durée des études : un an) qui prépare des employés d'élite pour le commerce, les banques, le courtage maritime, etc...;

c) Une école primaire supérieure qui prépare à tous les examens de l'enseignement primaire (durée des études : 3 ans, 5 ans jusqu'au brevet supérieur);

d) Un cours préparatoire qui reçoit les enfants de 11 à 13 ans;

e) L'enseignement ménager : cuisine, blanchissage, repassage, nettoyage et entretien de la maison, raccommodage et couture usuelle, est donné à tous les élèves;

f) Une section normale d'enseignement ménager qui prépare des professeurs d'enseignement ménager (durée des études : 6 à 8 mois).

L'installation et l'outillage de l'école sont tout à fait modernes.

Pour permettre le plein fonctionnement de ces cours qui sont en progression constante, la Municipalité vient de décider d'élever un bâtiment annexe dont la construction et l'aménagement coûteront

le cas échéant, en orientant l'enfant vers la ou les professions qui sont les plus adéquates à son tempérament, à son intelligence, voire même à son caractère, en tenant compte des disponibilités du marché local et national du travail.

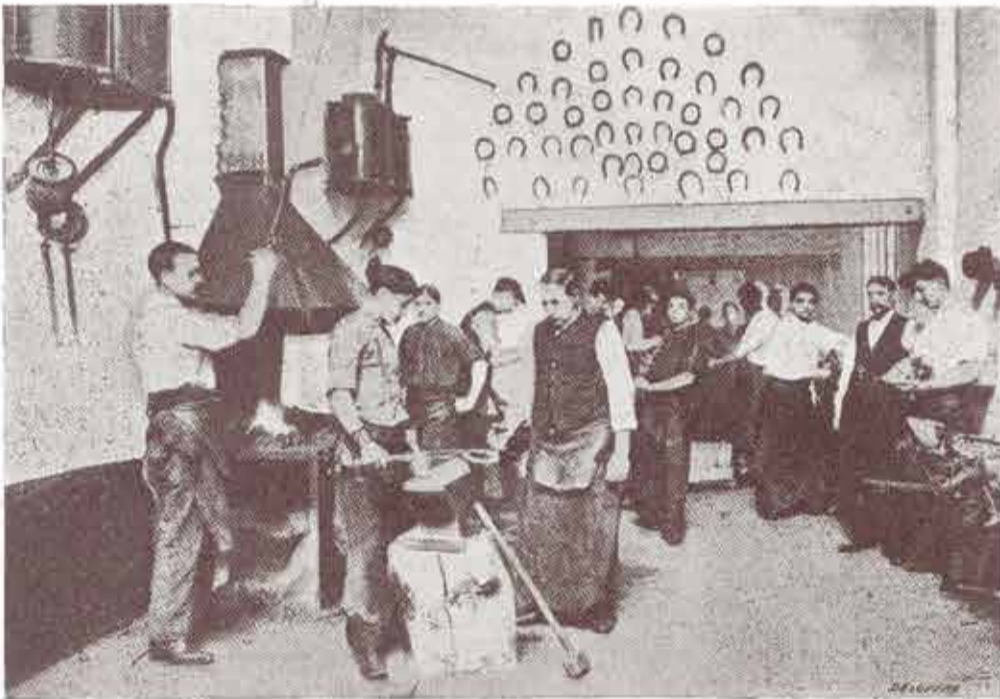
Le premier objet, que le distingué directeur de l'Institut Colbert, M. Dupin, nommé assez justement l'auto-orientation professionnelle, est atteint dans la mesure du possible grâce aux visites des cours et ateliers des Instituts Colbert et Sévigné, de l'École du bâtiment que nous imposons aux enfants des deux sexes pendant leurs deux dernières années à l'école primaire. Ces visites, accompagnées de toute la documentation orale désirable, donnent à l'enfant des idées plus précises que la notion informelle qu'il se forge la plupart du temps, dans son imagination, de telle ou telle profession.

Il retrouve les anciens de son école non seulement à l'établi, à l'étan, mais aussi comme apprentis électriciens, tailleurs, cordonniers, maréchaux-ferrants, plombiers, zingueurs, pâtisseries, etc...; ainsi se précisent les goûts et les aspirations d'un certain nombre d'enfants.

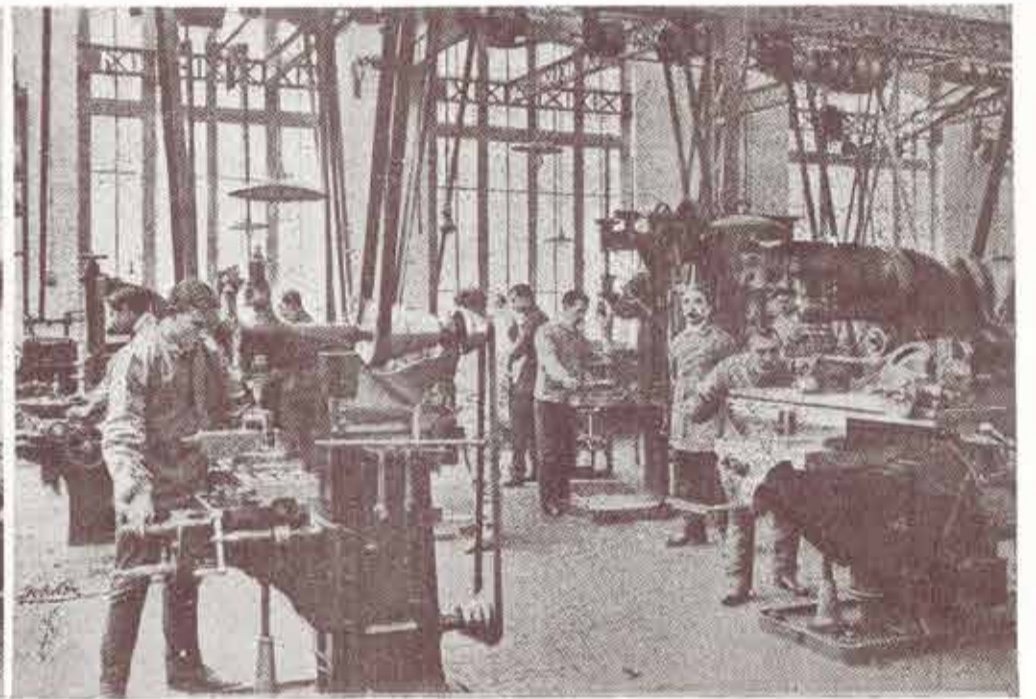
La dernière visite qu'il reçoit, vers 13 ans, est spécialement destinée à son orientation professionnelle.

L'examen qu'on lui fait subir permet de déterminer :

1° Avec précision, dans certains cas, les métiers pour lesquels il n'a aucune aptitude; exemple : la faiblesse de la vue exclut le métier d'ajusteur, de typographe, de dessinateur en tissus, etc., etc., la faiblesse musculaire caractérisée exclut certains métiers manuels : ajusteur, chaudronnier en cuivre, fondeur, voire même menuisier.



Le cours professionnel de maréchalerie.



Atelier de mécanique utilisé par les élèves des cours professionnels.

Lille, Institut industriel du Nord de la France).

Après avoir ouvert ses portes de 8 heures du matin à 6 heures du soir, aux élèves dont les familles pensent, avec raison, qu'après le certificat d'études primaires, trois ou quatre années d'études pratiques affermissent le caractère de l'adolescent, tout en le préparant à une vie de travail, l'Institut Colbert accueille tous les soirs, de 7 à 9 heures et le dimanche de 8 à 12 heures, les apprentis et les jeunes employés incorporés directement, après l'école primaire, dans les cadres indispensables de la main-d'œuvre commerciale et industrielle.

Des commissions de surveillance (textile, fonderie, cordonnerie, tailleurs, maréchalerie, pâtisserie, confiserie), un Comité de patronage (École primaire supérieure) et un Conseil de perfectionnement (École pratique de commerce et d'industrie) composés d'industriels, de commerçants, d'ouvriers et d'employés, définissent le but à atteindre et jalonnent la route à suivre, sans jamais cependant imposer des méthodes trop absolues dont l'inconvénient serait d'interdire toute initiative, et par voie de conséquences, toute responsabilité.

L'organisation des Cours professionnels du soir et du dimanche est caractérisée par l'intention d'attirer d'abord les apprentis au moyen de leçons pratiques complémentaires de leurs travaux journaliers, et, ensuite, de leur imposer les études théoriques et techniques nécessaires pour éclairer la pratique de leur métier, y compris le français et l'arithmétique, si l'insuffisance de leur instruction primaire l'exige. Les travaux pratiques ont lieu, en général, dans les ateliers des écoles précédemment mentionnées; toutefois, certaines professions (chaudronnerie, maréchalerie, pâtisserie, confiserie) disposent d'ateliers spéciaux à l'usage des cours professionnels.

C'est suivant cet esprit qu'a été créée l'École du bâtiment destinée à préparer et à perfectionner les apprentis maçons, charpentiers, menuisiers, peintres, plombiers, zingueurs, carreleurs, etc.

plus de 350.000 francs; ce bâtiment sera utilisable en octobre 1923.

C'est par une dépense annuelle de plus de 530.000 francs que se traduit l'effort financier de la Ville dans le seul domaine de l'enseignement professionnel.

Nous avons donné à l'enfant tous les moyens d'apprendre un métier. Il restait quelque chose à faire, c'était de le guider dans le choix de ce métier.

Rien de plus difficile et de plus délicat que cette orientation professionnelle de l'adolescent, parce qu'aucune méthode précise n'existe actuellement.

L'Amérique, l'Allemagne, la Belgique, ont attaqué résolument le problème et, en France, c'est à M. Fontégne, directeur du Service régional d'orientation professionnelle pour l'Alsace-Lorraine, que revient l'honneur de travailler avec acharnement à la solution de cette question capitale pour l'avenir du pays.

En égard à l'incertitude des méthodes en vigueur, nous nous sommes bien gardés d'épouser aveuglément tel ou tel système et nous cherchons, en nous inspirant impartialement des qualités de chacun, à trouver la bonne voie.

Pour cela, nous avons, dès le mois d'octobre 1921, créé un cabinet médical d'orientation professionnelle. Ce cabinet fonctionne grâce à la collaboration du service d'inspection médicale scolaire de la direction des Instituts Colbert et Sévigné, du bureau municipal de placement, du bureau municipal d'hygiène.

La chose est facilitée du fait que les attributions du bureau d'hygiène et la direction du service d'inspection médicale scolaire, sont réunies entre les mains d'une même personne, le distingué Dr Mynard.

Le problème, très complexe, consiste essentiellement :

- 1° À donner à l'enfant le goût d'un métier et à tenter de déterminer spontanément son choix;
- 2° Aider à cette détermination et y suppléer

Ces conclusions négatives paraissent relativement faciles, mais il en est autrement des indications positives pour lesquelles, jusqu'à ce jour, nous sommes en plein tâtonnement. Nous ne nous décourageons pas pour cela, et avec une patiente et tenace énergie, M. le Dr Mynard, M. Dupin, directeur de l'Institut Colbert, M^{lle} Bunel, directrice de l'Institut Sévigné, poursuivent leurs investigations. Ils y sont aidés, en dehors des appareils classiques, par trois instruments en usage notamment dans les offices d'orientation professionnelle de Bruxelles, ce sont :

1° Le kinesi-ergographe, destiné à apprécier l'aptitude à fournir un effort continu et égal;

2° Le dextérimètre, qui permet de déceler la légèreté de main et la précision du coup d'œil;

3° La boîte de Decroly imaginée en vue de déterminer le sens pratique.

Jusqu'ici 500 garçons et 200 jeunes filles ont été examinés.

En juin-juillet 1923, l'examen portera sur les enfants devant quitter l'école communale, soit 185 garçons et 169 filles.

Il convient de remarquer que c'est seulement dans deux ou trois ans, c'est-à-dire lorsque les premiers enfants examinés auront fait leurs preuves à l'école pratique que l'on pourra se faire une idée exacte de la sûreté de la méthode que nous employons.

Le seul fait que nous n'avons pas reculé devant les frais que représente pour le budget communal, le fonctionnement de notre cabinet d'orientation professionnelle (environ 10.000 francs par an) suffit à établir que la Ville de Tourcoing s'attache à toutes les initiatives susceptibles d'avoir un rendement, tant au point de vue du bien-être de ses administrés qu'à celui de la prospérité nationale.

D^r LEDUC,
Conseiller Général du Nord,
Maire de Tourcoing.



Les Sports à TOURCOING

J'ai eu, au lendemain de la guerre, l'honneur de recevoir plusieurs « interviewers ». Ces messieurs désiraient se documenter près de moi sur certains points de l'histoire de l'invasion que, — comme beaucoup de mes concitoyens, — j'avais été appelé à vivre soit dans la ville occupée, soit dans les camps de représailles de Lithuanie, soit dans les cellules des prisons militaires de France et de Belgique.

L'« interview » a cela de précieux, qu'il est à double profit : l'interviewé devient sans le savoir « interviewer » à son tour, et il apprend souvent autant qu'il enseigne. Ceci m'est arrivé à diverses reprises et je me souviens très nettement des paroles surprises qu'un visiteur occasionnel prononça en l'une de ces circonstances, vers le milieu de 1919.

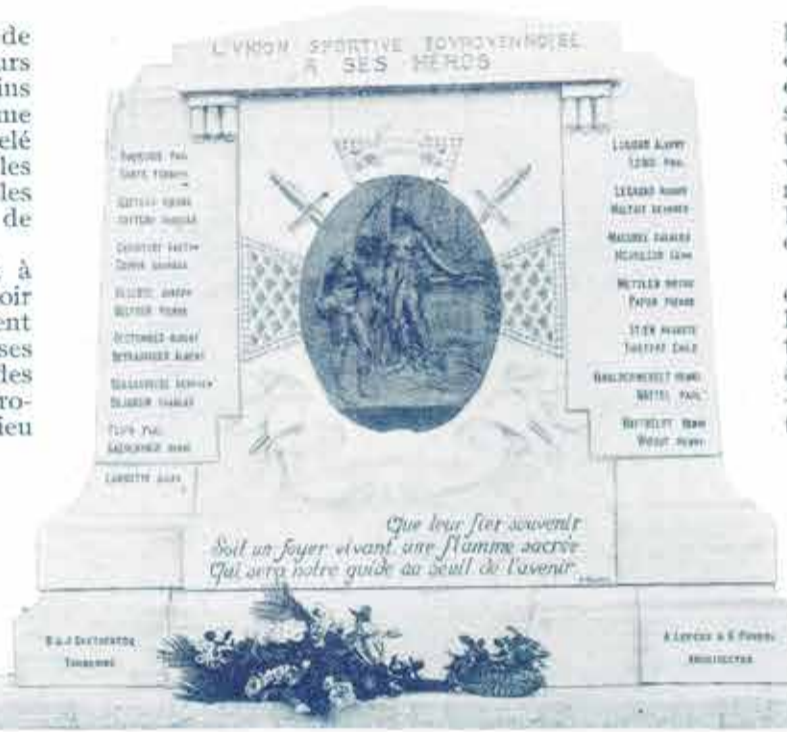
— « Je viens pour étudier une ville en voie de convalescence et toute préoccupée de relever ses ruines industrielles et je tombe dans une population de gens qui s'amuse. »

Et à l'appui de son affirmation, il me tendait un numéro d'un journal local, et suivant d'un doigt diligent les colonnes de la Rubrique sportive qui, déjà, à ce moment, avait repris sa place — et large — dans la matière quotidienne des feuilles de la Région.

Je rectifiai d'abord l'expression « s'amuser » et la remplaçai par celle de « faire de la culture physique » que je commentai aussitôt en montrant le sens que nous lui donnons ici, et en ajoutant qu'à mon avis, cette reprise immédiate de la population par le désir de « s'amuser » me paraissait être un symptôme excellent et une preuve précieuse de l'élasticité, de l'activité et du sens des réalités de notre population laborieuse.

Et je persiste à croire que je ne me trompais pas. Attaché depuis de très nombreuses années, par conviction raisonnée, à l'œuvre de propagande de la culture physique et des sports, président d'une société (1) dont l'histoire reflétait toutes les phases de ce mouvement de renaissance qui a donné à la France de merveilleux soldats — et quel nombre de morts glorieux ! — je me suis trouvé toujours fier et souvent très ému de constater avec quelle ardeur se sont reconstituées nos innombrables sociétés ou s'en sont créées de nouvelles, et je pouvais dire en toute sincérité à mon interviewer que cet aspect de notre renaissance méritait d'être reconnu et d'être admiré.

La déclaration de guerre, brusquement, privait nos sociétés de leurs éléments les plus précieux. Ces sociétés, elles étaient innombrables, disais-je, elles étaient nées presque toutes de l'initiative



Monument aux morts de l'Union Sportive Tourquennoise.

privée, mais l'Administration Municipale avait su discrètement soutenir les efforts par de modestes subventions, ou même avait pris le patronage de certaines d'entre elles. La gymnastique avait depuis longtemps acquis son droit de cité : elle était dotée d'un local magnifique, à Tourcoing même, dont avait la jouissance l'Union Tourquennoise. Dans un quartier important de la ville, la Jeunesse du Blanc Seau, moins favorisée que sa compatriote, mais aussi vaillante, se créait, avec l'appui plus modeste de la Municipalité, une place importante. En 1906 ces deux sociétés avaient organisé à Tourcoing la fête fédérale de gymnastique avec un éclat incomparable.

En même temps se formaient auprès de toutes

les écoles de quartiers, des associations d'anciens élèves qui se mirent à pratiquer la gymnastique et les sports et devinrent la pépinière des grandes sociétés de la ville. Leur groupement en une vaste union Post-scolaire dotée de terrains de jeux et de vastes salles de réunions nommées les « Fraternelles » ne tarda pas à se réaliser et à centraliser les efforts. L'Association sportive Tourquennoise est le joyau de l'Union Post-scolaire officielle.

À la Municipalité, encore on doit l'installation d'une magnifique piscine de natation, berceau de la société « Les Enfants de Neptune » dont la réputation méritée s'est répandue par toute la France et à l'étranger. Dans cette piscine viennent se former — et c'est une œuvre sinon unique, du moins très rare et admirable — des centaines de nageurs et de nageuses, car les élèves de nos écoles connaissent la natation obligatoire, en même temps que les directions constantes d'un docteur spécialement attaché aux Ecoles.

À côté de ces œuvres dont l'Administration de l'ancien maire, le sénateur docteur Dron, avait jeté les bases et que dès son arrivée à la mairie, M. le docteur Leduc maire actuel a reconstituées et développées avec conviction et ardeur, s'étaient constituées une foule de sociétés ne devant qu'à l'initiative privée et au dévouement de leurs dirigeants leur prospérité et leurs succès. Sociétés tout à fait indépendantes ou appartenant au Groupement des patronages catholiques, elles avaient essaimé à tous les coins de la ville et remplissaient de leurs saines activités tous les quartiers. Et ce n'étaient pas seulement les joueurs qui bénéficiaient de ces efforts de culture physique : pour suivre les ébats de leurs enfants, peu à peu les parents prirent l'habitude de venir passer quelques heures en plein air : puis, l'éducation sportive se faisant inconsciemment plus précise, ils allèrent suivre les réunions officielles de sport, — de football principalement, — et voilà, par un effet indirect, une grande partie de notre laborieuse population qui va faire une sorte de cure d'air hebdomadaire et qui, par surcroît, a trouvé une distraction intelligente qui l'enlève heureusement aux fatigues qu'apporte le labeur pénible dans l'usine et qui constitue un délassement parfait.

Nous ne pouvons, en passant, que mentionner les modes d'activité sportive dont les dimanches de bonnes saisons nous donnent le tableau varié. Les jeux que nos pères, plus calmes et de nerfs moins tendus, aimaient tant survivent encore dans les nombreuses sociétés d'archers et de joueurs de boules qui défilent en certains cortèges de nos



1. L'Union Sportive Tourquennoise. — 2. Team représentatif des E. N. T. aux championnats 1922: Lehu (à gauche), Desbonveies, Deborgie, Casteur, Beusschaer Hallart, Padou, Desurmont, Vandevienne, Tribouillet. — 3. Equipe des 250 mètres relais (Dames) : Mlles Ernestine Lebrun (à gauche), Antoinette Duchesne, Simone Demette, Marcelle Lebrun, Marguerite Pizet. — 4. Equipe première du Sporting-Club Tourquennois.

fêtes locales, dans un « appareil » de tradition, vraiment fort pittoresque. Naturellement les coureurs cyclistes ont formé de nombreux groupements et les excursionnistes se maintiennent encore courageusement autour de leur fanion de promenade. Ferai-je entrer dans cette énumération les « coulonneux », (2) les amateurs de chiens avec leurs pistes de dressage et leurs expositions? Pourquoi pas, puisque je ne puis passer sous silence les amateurs de chevaux grâce auxquels la *Société des Courses*, si vivante, organise sur son magnifique hippodrome des réunions nombreuses et très fréquentées. — Toutes ces sociétés, dont l'étranger vraiment, ne réussit que difficilement à se faire une idée exacte, tant elles sont nombreuses, manifestent chacune dans sa sphère plus ou moins étendue, une activité constante, source de récréations — au sens profond du mot, — réellement nécessaires dans un milieu où le travail est si intense.

**

Si l'on parcourt la ville de Tourcoing, et qu'on y recherche les jalons de sa vie sportive, on ne tarde pas à se trouver charmé d'abord, puis surpris de ce qu'on y trouve. A quelques minutes de l'Hôtel de Ville qui abrite les rouages — et le grand ressort — de cet organisme imposant, nous trouvons le *Piscine Municipale*, et son voisin le *Gymnase Municipal*. En suivant la longue rue de Gand qui nous conduit vers la frontière amie — où nous trouvons les meilleurs camarades et les émules de nos sociétés — nous apercevons les beaux terrains de foot-ball du *Sporting-Club Tourquennois* le club doyen de la ville, nous longeons ceux de l'*Union Sportive Tourquennoise* qui vient de se doter d'installations grandioses et modernes, et nous arrivons au magnifique *Stand de Tir* municipal. Nos diverses sociétés de Préparation militaire, nos sociétés d'officiers, d'anciens sous-officiers, d'anciens coloniaux, de combattants trouvent au Stand les plus grandes facilités pour s'entretenir dans leurs qualités de bons tireurs et y organiser de magnifiques concours. Hier encore, le 5 novembre dernier, toutes ces sociétés de tir, de culture physique, de gymnastique donnaient sur le terrain de l'Union sportive Tourquennoise une fête militaire magnifique, apportant ainsi la preuve la plus éclatante de leur vitalité et de leur retour aux traditions interrompues par la guerre.

Dans cette énonciation sèche et forcément incomplète de sociétés, je m'en voudrais de ne pas faire entrer les sociétés sportives de jeunes filles. Sans doute, avant la guerre les courts de tennis voyaient les ébats des jeunes filles — ces courts n'ont pas tardé à se rouvrir car elles sont, à Tourcoing, surtout « de famille » et privées, et d'ailleurs leur clientèle appartient à la classe aisée. — Mais la classe plutôt laborieuse, celle des employées de bureau, des ouvrières d'usine même, manifeste depuis la fin de la guerre une émulation très remarquable pour ce qui est de la vie sportive. Plusieurs sociétés se sont formées, tant dans les Amicales d'anciennes élèves des écoles que dans les divers groupements de gymnastique ou de foot-ball. Elles se forment sous la direction de professeurs habilement choisis, — lesquels d'ailleurs continuent les leçons données à l'école, car la Municipalité suit de près l'éducation physique des écolières — Fuyant les exagérations et les « exhibitions », ces professeurs font œuvre particulièrement utile, car nos jeunes filles ont à récupérer les forces que, dans leur enfance de prisonnières, l'alimentation de misère imposée par l'envahisseur, ne pouvait leur donner, forces dont l'avenir du Pays demandera l'emploi dans leur plénitude.

Leur éducation sportive a été aidée, dès l'Armistice, par les leçons de professeurs américains que la fin de la guerre avait laissés parmi nous dans leurs Foyers. Sans avoir apporté de grandes



L'Equipe de Water-Polo : MM. Tibbé, Debergie, Vaudevenne, Busschaert, Delberghe, Dujardin, Padou.



M. Fernand Six, Président des Enfants de Neptune de Tourcoing. (Photo A. Ruys-Movel.)



M. A. Beltette, Professeur au Lycée, Président de l'Union Sportive Tourquennoise.

nouveautés, ni aucune révélation, ces frères de combat ont, par l'attrait de la nouveauté, donné une impulsion heureuse au mouvement. Ils ont aussi apporté la pratique du basket-ball et du volley-ball, acquisitions à conserver et à développer et que d'ailleurs les jeunes hommes commencent à aimer et à pratiquer avec profit comme les jeunes filles.

**

Comment cette reconstitution de cadres et de sociétés a-t-elle pu se faire si rapidement que même les plus confiants se sont trouvés surpris et même dépassés par la marche des événements? C'est que, en l'absence des « jeunes », partis au front, ceux restés au foyer ont pris à cœur de garder les traditions et « d'entretenir la vieille flamme ». Et ce ne fut pas chose facile : l'envahisseur avait pris possession de nos terrains de jeux, il en avait fait des terrains d'exercices pour ses cavaliers et ses fantassins; certains même furent transformés en jardins potagers. En ma qualité de doyen des présidents des sociétés de la région, je m'étais improvisé le défenseur des sportsmen et des terrains, et dans des démarches multiples j'avais réussi à faire relâcher quelque peu l'emprise de l'envahisseur... Et ce qui restait d'anciens recruta les tout jeunes et les fit jouer. Et l'on organisa des réunions où, aux yeux des gardes sévères, on faisait recette... pour les prisonniers de guerre. Et c'est ainsi qu'à Lille, Roubaix et Tourcoing, se donnèrent maintes réunions qui permirent d'adoucir quelque peu le sort des nôtres, prisonniers en Allemagne, et des alliés prisonniers de passage ou traités dans les lazarets de la ville. Je me souviens de telle séance — camouflée — où, sur le terrain de l'Union sportive Tourquennoise, nous fimes une magnifique recette par la vente de fleurs en celluloid dissimulant la devise de résistance « Ne nous bilons pas... » que les Allemands ne comprirent jamais, mais qui demeura pour nous un message d'espoir et une affirmation de foi courageuse.

Et lorsque revinrent parmi nous ceux que la bataille n'avait pas dévorés, ils retrouvèrent le foyer, et la flamme se ranima et la famille se reforma et la vie de la société reprit. Le premier devoir, le souvenir aux morts, une fois rempli sous la forme d'un modeste monument, on s'empressa de réparer les ruines, on reprit les séances d'entraînement et sur tous les points de la cité, la vie surgit ardente et pleine, et pendant que l'on rebâtissait l'usine et qu'on remplaçait les métiers brisés par une volonté barbare, dans les sociétés sportives, jeunes et vieux reprenaient la tâche et comme le disait mon interviewer, Tourcoing recommençait à « s'amuser »...

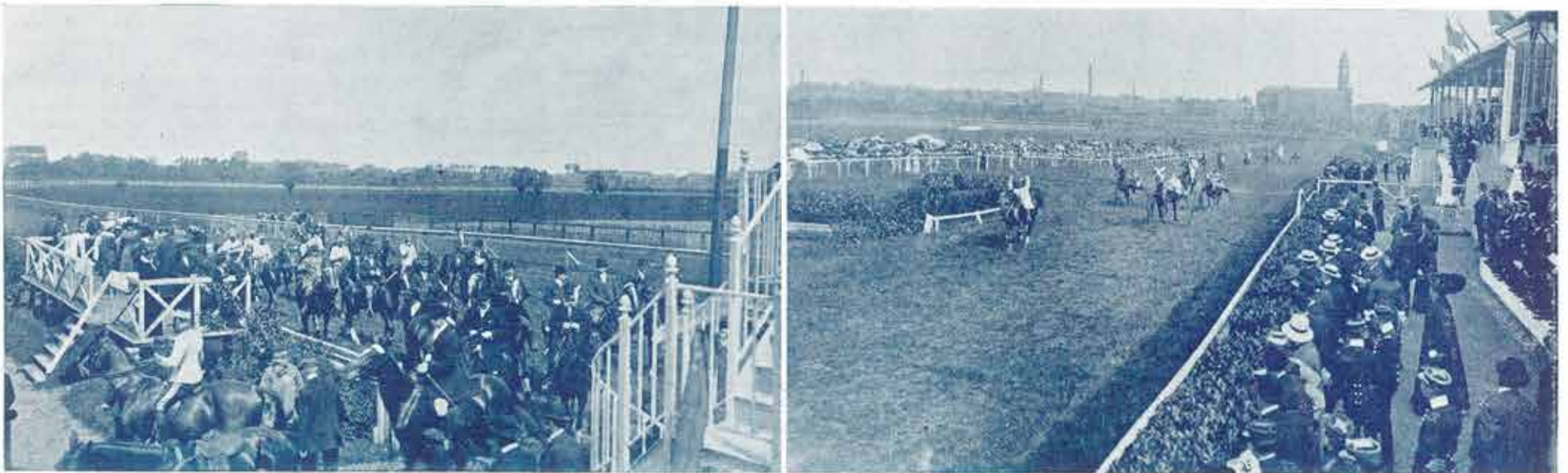
Il ne faut pas rougir de « s'amuser » ainsi. La devise de nos sociétés, celle que la vieille Union des sociétés Françaises de sports athlétiques nous a appris à aimer le *Ludus pro Patria* vous convie à vous amuser, jeunes hommes, jeunes filles, écoliers, vous amuser pour acquérir la force du poumon, la souplesse du muscle et la santé du cœur. A ce jeu vous puiserez courage, volonté, maîtrise de vous-même; à ce jeu vous devrez de devenir des hommes et des femmes dignes de ceux dont les noms sont gravés, sur le marbre du souvenir, au-dessus de votre fier *Ludus pro Patria*.

A. BELTETTE

Président de l'Union Sportive Tourquennoise.

(1) L'U. S. T. eut son berceau au Lycée de Tourcoing qui grâce au dévouement du regretté M. Albert Fromentin, fut aussi le berceau de célèbres footballeurs formés par la société d'élèves « La Jeune France ».

(2) Ces « coulonneux » (colombophiles) mériteraient une étude spéciale pour les services précieux rendus pendant la guerre et pour leur martyrologie glorieux.



Deux aspects du champ de courses de Tourcoing.



L'École Industrielle et Commerciale de Tourcoing

RECONSTITUTION PROFESSIONNELLE.

Les gens de chez nous sont des laborieux. C'est un effort gigantesque qu'a fourni le Nord depuis quatre ans, pour la remettre en marche de ses ateliers et de ses usines.

Il y a mieux pourtant. Mille fois supérieure aux entreprises matérielles, est l'œuvre de reconstitution intellectuelle et morale d'un pays.

Nous voudrions exposer ici, en peu de mots, les généreuses initiatives des industriels de Tourcoing pour la formation professionnelle de la jeunesse.

Pauvres enfants des régions envahies ! Comme elle leur avait été funeste, l'occupation allemande !

Les fils privés du bienfait de l'autorité paternelle, les instituteurs enlevés à leurs écoles, les salles de classe réquisitionnées, le feu et la lumière manquant toujours, les livres même et les cahiers faisant parfois défaut ; c'est dans ces conditions que se déroulait la vie scolaire dès le début de 1915.

Il fallait à tout prix préserver la jeunesse du mal, alors plus que jamais funeste, de l'oisiveté. Il fallait surtout, voir dans l'avenir, et penser aux temps de l'après-guerre, où, pour réparer ses ruines, la France aurait besoin du concours de tous ses enfants.

DES OPTIMISTES

Vers le milieu de 1916, dans les locaux de l'École Industrielle, envahie à ce moment par les troupes allemandes, un groupe d'industriels se réunit.

La grande salle des fêtes, transformée en écurie, abrite alors 120 chevaux ; les soldats ont pris possession de l'immeuble presque en entier : « Tourcoing Allemand » déclarent-ils, en montrant sur leur carte, les conquêtes de l'empire germanique.

Dans une des salles restées libres, MM. Joseph Motte, Bernard et Jean Tiberghien exposent le but de la réunion. Il s'agit de créer une école de Commerce. Après la victoire militaire qui viendra sûrement, il faut assurer à la Patrie la victoire économique, et pour cela, se préparer dès maintenant à produire mieux et à exporter davantage.

A la section industrielle s'ajoutera la section commerciale.

L'École de Commerce s'ouvrit le 1^{er} octobre 1916 avec trois professeurs et quatorze élèves : ses bâtiments couvraient une surface de 92 mètres carrés.

UN HOMME D'INITIATIVE.

L'armistice vient d'être signé. La Chambre de Commerce a fait choix d'un nouveau Président.

Sur vote unanime, l'Assemblée a porté ses suffrages sur M. Louis Lorthiois.

Il est l'homme de la situation. Sa prodigieuse activité ne connaît pas de bornes. Mettant à profit la sûreté et la hardiesse de décision qu'il s'est acquises dans une remarquable pratique des

affaires, utilisant toutes les ressources d'une énergie dès longtemps disciplinée à un travail opiniâtre, M. Lorthiois sera pour l'enseignement professionnel, l'initiateur plein d'allant qui convient à ces temps nouveaux.

Depuis 1889, la Chambre de Commerce possède une école textile. En 1910 une école de mécaniciens a été fondée rue Jacquard. L'École de Commerce s'est ouverte pendant l'occupation. Le plan du Président est aussitôt arrêté. Ces trois écoles s'uniront à l'excellente école primaire supérieure qui fonctionne depuis longtemps, place Leverrier. Aux entreprises dispersées succédera la concentration des efforts : il en sortira l'École Industrielle et Commerciale d'aujourd'hui que son fondateur ambitionne parfaite.

LES RÉALISATIONS.

C'est l'industrie textile toute entière qui donne son adhésion au projet arrêté en séance de la Chambre de Commerce. Filateurs de laine, filateurs de coton, fabricants, teinturiers, peigneurs, négociants envoient aussitôt une acceptation de principe.

Les quatorze syndicats industriels de Tourcoing, réunis dans leurs assemblées corporatives, décident tour à tour de subventionner la jeune école. Un Conseil d'Administration est nommé parmi les délégués des Syndicats pour seconder dans son rôle d'animateur le Président de la Chambre de Commerce, Président de droit du Conseil de l'École. Avec MM. Joseph Motte et Jean Tiberghien, sont désignés pour en faire partie, par les suffrages de leurs collègues, trois hommes de la plus haute valeur : MM. Edmond Masurel fils, de la maison Masurel frères, représentant des filateurs de laine ; Louis Motte fils, de la maison Motte frères, représentant des filateurs de coton ; Paul Fatus, ancien élève de l'École Centrale, Président du Syndicat des peigneurs de Tourcoing.

Sous une telle impulsion, chaque année apporte sa pierre nouvelle à l'ensemble imposant des constructions de l'École. C'est en 1920 un atelier de filature et de tissage ; un de modelage en 1921 ; le 19 mars 1922 marque la pose de la première pierre d'une grandiose École de Commerce qui sera prochaine-



Les membres du Conseil d'administration de l'École industrielle et commerciale de Tourcoing. De gauche à droite : MM. Jean Tiberghien, Joseph Motte-Bernard, Louis Lorthiois, Paul Fatus, Edmond Masurel-Prouvost.

ment achevée. Aussi, dès la fin de 1920, recevant M. Isaac, Ministre du Commerce, venu pour inaugurer l'atelier textile, M. Louis Lorthiois pouvait-il lui dire en toute vérité : « Les Industriels de Tourcoing, M. le Ministre, veulent faire de leur école l'une des premières écoles professionnelles de France ».

L'ORGANISATION.

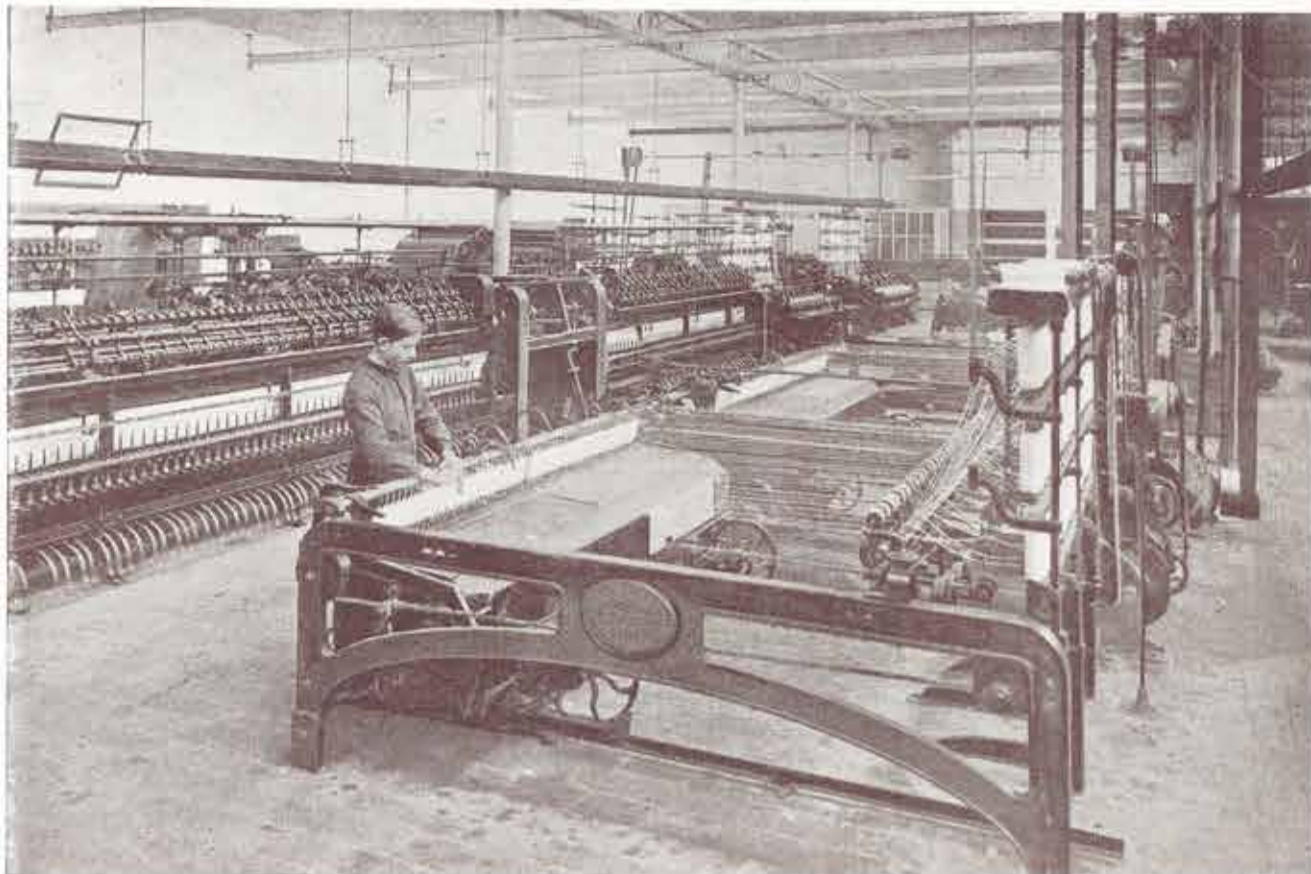
Pour répondre au but de ses fondateurs, il est de toute convenance que l'école s'efforce de répartir ses élèves entre les diverses branches de l'industrie locale. Par une heureuse coïncidence, qui facilite grandement la tâche de l'éducateur, servir les intérêts de l'industrie, c'est plus encore peut-être servir les intérêts des enfants. N'est-il pas vrai, en effet, que dans une carrière qu'il suit avec goût parce qu'elle répond à ses aptitudes, l'élève a bien plus de chance de parvenir à être un jour — ce qui est fort rare aujourd'hui — une « valeur professionnelle ».

Comme il a été bien avisé, le Conseil de l'école, en mettant à la base de son plan d'études les deux points essentiels suivants :

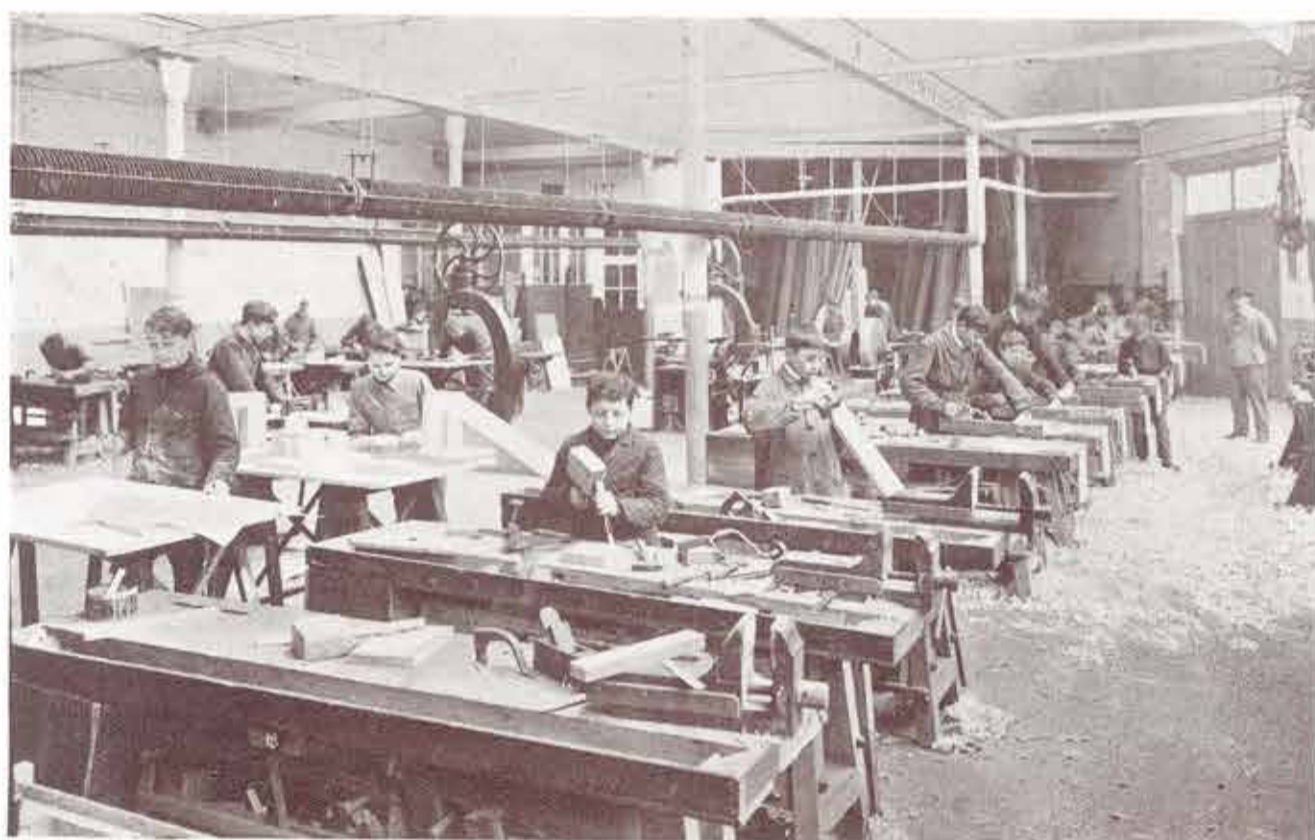
1^o Établissement pour les jeunes enfants d'une classe d'orientation professionnelle ;

2^o Subdivision de l'enseignement en diverses sections, suivant les aptitudes intellectuelles et physiques, pour permettre à chaque enfant de donner dans la vie son « maximum de rendement ».

C'est dans l'application de ce principe, que se résume, en quelques lignes, le merveilleux pro-



Filature.



Menuiserie, modelage.

RÉSULTATS.

Plus de 230 élèves du jour, près de 600 du soir : tel est le bilan numérique de notre rentrée pour l'année scolaire 1922-1923.

Cette éloquence des chiffres, est pour les bienfaiteurs et amis de l'école, le précieux témoignage, qu'ils avaient vu juste en ayant confiance dans l'avenir.

Pour nous, éducateurs, qui partageons la vie de nos élèves, il est une cause de fierté plus légitime, un motif d'espérer plus décisif encore : c'est l'ardeur au travail de cette belle et généreuse jeunesse, qui monte dans la vie avec la volonté résolue de devenir des hommes de valeur.

Quand, dès le plus jeune âge, nos petits enfants, pour se rendre à l'école, traversent les rues noires de notre cité ; les hautes et imposantes cheminées fumeuses qui leur marquent la route sont autant de sentinelles vigilantes qui leur redisent chaque jour la consigne sacrée : « Enfant, sois un travailleur ! »

Mais le dimanche, quand tout se tait et se recueille dans le repos des joies familiales, et dans la prière, vers le coin du ciel bleu qu'on aperçoit alors, monte dans les jeunes âmes la chanson de l'idéal.

Idéal de vaillance, de droiture, de bonté ; l'idéal de nos grands morts et leur idéal à eux, ces jeunes, enthousiastes et énergiques, prêts s'il le faut à tout donner comme leurs aînés pour se montrer toujours de vrais fils de France.

B. PIETRE.

gramme de formation professionnelle élaboré par nos administrateurs :

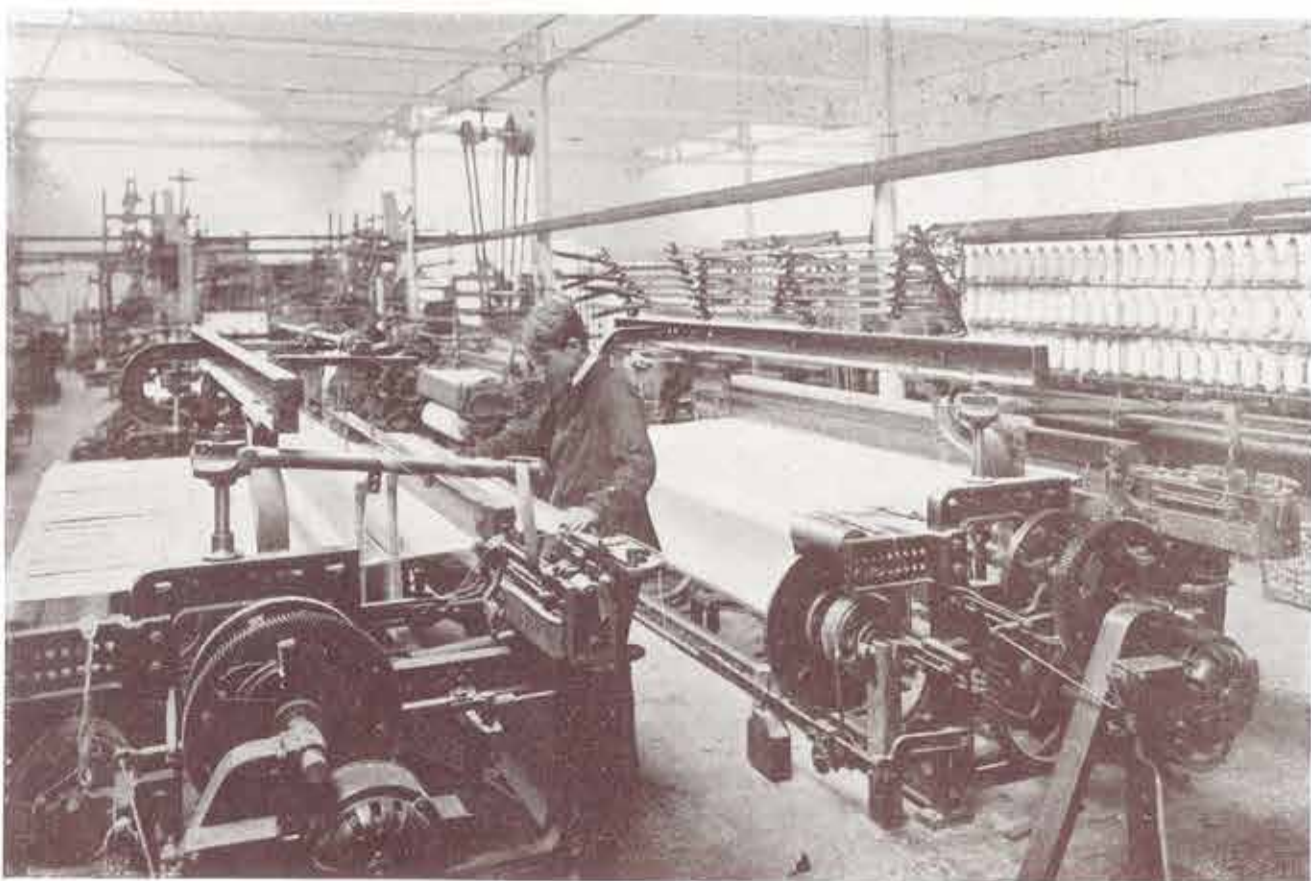
a) **De 11 à 13 ans.** — Classe d'Orientation professionnelle : par le choix des matières enseignées, par la visite des divers ateliers de l'école, par des conversations particulières avec ses élèves et leurs familles, le maître s'efforcera de préciser les aptitudes de l'enfant et de l'orienter utilement vers l'une des trois sections désignées ci-dessous.

b) **De 13 à 16 ans.** — *Section professionnelle* (aptitude manuelle développée). — Mécaniciens de filature ; Tisserands ; Mécaniciens-modelleurs.

Section industrielle (aptitude intellectuelle développée). — Section de filature et tissage ; Préparation aux Arts et Métiers ; Préparation aux écoles supérieures techniques.

Section commerciale (aptitude intellectuelle développée). — Employés de bureau ; Aide-comptables ; Employés de fabrication ; dessinateurs en tissus ; Employés de négoce ; stagiaires à l'étranger.

c) **Après 16 ans.** — Cours de perfectionnement : aux jeunes gens courageux, avides de continuer leur formation professionnelle, l'école réserve à leur sortie de classe un ensemble très complet de cours de perfectionnement : filature, tissage, teinture, électricité, mécanique, ajustage, comptabilité, langues vivantes, etc. 20 professeurs distribuent l'enseignement du soir, de 19 h. à 20 h. et demie, à plus de 580 élèves.



Tissage.

Le Négoce de la Laine

à Roubaix - Tourcoing



Emballage de la laine au pays d'origine.

Dans l'ovale : Moutons dans un parc en Australie.

Charroi de la laine dans l'Afrique du Sud.

Il n'est point nécessaire d'être « de la partie » pour savoir la place prépondérante qu'occupe, dans le monde lainier, notre Centre industriel et commercial de Roubaix-Tourcoing : ses ramifications sont universelles.

Le troupeau français avec ses 12 millions de têtes, en décroissance hélas, constante, ne compte que pour une fraction infime dans la quantité considérable de laine qui, chaque année, se réceptionne, se travaille, se transforme sur nos places.

C'est donc au dehors, à l'étranger, que l'industrie doit s'approvisionner et, par les soins du négoce importateur et des nombreux comptoirs que celui-ci a établis sur les marchés d'origine, se procurer les montagnes de laine brute nécessaire à son alimentation et à sa production.

IMPORTATION DES LAINES.

Dunkerque est le port de réception principal de Roubaix-Tourcoing. Ses statistiques lainières se relèvent comme l'indique le tableau ci-contre :

En sus des quantités achetées directement sur les marchés d'outre-mer, et réceptionnées à peu près totalement par Dunkerque, nos places s'alimentent



La laine arrive au port d'expédition par voie d'eau.

aux ventes publiques, des laines d'Australasie et du Cap, qui ont lieu périodiquement à Londres, Liverpool, Anvers, etc... où se vendent aux enchères publiques, outre les laines d'importation directe, les arriérés des stocks accumulés pendant les années de guerre.

Calais est le port principal de réception des laines en provenance d'Angleterre.

L'importance de son trafic sans cesse grandissant, comprend surtout des laines d'Australie, provenant des enchères de Londres et des laines du Cap.

Ses statistiques lainières se relèvent comme suit :

| | Quintaux |
|------------------|----------|
| Année 1919 | 173.949 |
| Année 1920 | 133.027 |
| Année 1921 | 168.167 |
| Année 1922 | 245.056 |

A ces quantités de laines importées en France par Dunkerque et Calais, viennent s'ajouter les laines d'Australie, du Cap et de l'Argentine, transitées par Anvers.

La statistique lainière relève pour l'année 1922 : 500.000 quintaux.

| PAYS DE PROVENANCE | 1919 | 1920 | 1921 | 1922 |
|-------------------------------------|-----------------------|-----------------------|-----------------------|-----------------------|
| | Quantités en quintaux | Quantités en quintaux | Quantités en quintaux | Quantités en quintaux |
| Australie | 26.230 | 96.330 | 320.344 | 714.787 |
| République Argentine | 197.865 | 220.848 | 197.501 | 537.143 |
| Uruguay | 55.749 | 50.195 | 48.763 | 61.609 |
| Grande-Bretagne | 227.485 | 147.175 | 31.820 | 57.964 |
| Algérie | — | 117.449 | 21.372 | 43.372 |
| Maroc | 4.859 | 3.451 | 2.463 | 12.868 |
| Afrique du Sud et autres pays | 24.041 | 5.564 | 7.329 | 105.554 |
| Totaux | 536.229 | 641.012 | 629.599 | 1.513.297 |



A gauche : Arrivée dans le port de Dunkerque d'un cargo de laine en provenance de la République Argentine. A droite : L'emmagasinage et les docks de la Chambre de Commerce.

On peut donc estimer pour l'année 1922 qu'environ 226 millions de kilogr. de laines brutes ont été réceptionnés par les places de Roubaix-Tourcoing, représentant 1.060.500 balles et une valeur de 1 milliard 700 millions de francs environ.

Pour être complet dans cet exposé, ajoutons que la production des laines en France, est estimée à un rendement moyen de 360.000 quintaux environ.

TRANSFORMATION DE LA LAINE BRUTE EN PEIGNÉ.

Les laines brutes, à leur arrivée à Roubaix-Tourcoing, sont emmagasinées par les peignages qui sont les magasins-entrepôts de leurs clients transformateurs.

Peignage. — Les divers peignages groupés en une Chambre Syndicale dont M. Albert Prouvost est le Président, disposent de puissants moyens de production.

On compte à Roubaix-Tourcoing environ 1.200 machines peigneuses.

L'activité des affaires au cours de l'année 1922, y a été constante et par le travail quotidien de 24 heures de production, assuré par des équipes de 8 heures, la production a dépassé la production annuelle d'avant-guerre, évaluée à plus de 60 millions de kilogrammes de laine peignée, et plus de 10 millions de kilogrammes de blousses.

Lavage. — Certains genres de laine ne nécessitant qu'un travail de triage et de lavage, ne sont pas tributaires du peignage et sont maintenus dans divers lavages de nos places. On peut estimer que la production annuelle du lavage en kilos de lavé à fond se relève pour l'année 1922 à 12 millions de kilogrammes.

**

C'est sur les indications des importateurs, industriels ou négociants transformateurs, que se font le classement, le triage de la laine brute. Les qualités qui, après lavage, cardage, peignage et lissage, seront mises à la disposition de la filature de laine peignée, seront multipliées et répondront à toutes possibilités et combinaisons que réclamera la fabrication.

Le champ de classification est vaste, puisqu'il s'étend des qualités supérieures dont la finesse permettra par la suite à la filature toutes les utilisations, depuis les qualités de fil mérinos 90 et 100 $\frac{m}{m}$ au kilo, jusqu'aux cheviottes communes et aux genres pour couvertures, tapis et matelas.

Les peignés sont vendus directement par le négociant importateur transformateur à sa clientèle, industriels français ou étrangers.

L'exportation considérable est bien entendu, des plus variables et il n'est pas exagéré de la



Déchargement d'une cargaison de laine à Calais.



Stockage des balles de laines dans les Magasins Généraux de la Chambre de Commerce de Calais.



Le conditionnement de Tourcoing.

chiffrer au tiers de la production totale du peignage.

La *blousse*, sous-produit du peignage de la laine, est offerte à la consommation française et étrangère, soit par l'intermédiaire du négoce de blousses et laines à cardes (trait-d'union entre la production et l'employeur) soit aux enchères publiques des blousses qui ont lieu périodiquement aux Magasins généraux.

La vente publique est en effet un moyen très employé par les producteurs pour réaliser leurs blousses et déchets de laine. Celles qui ont lieu aux Magasins généraux de Tourcoing, tous les deux mois, depuis plus de quarante ans, n'ont cessé de se développer et ont fait de cette ville le centre du marché de la blousse.

A la sortie du peignage, celle-ci est donc envoyée aux Magasins généraux de Tourcoing pour être classée par lots et exposée à la vue des acheteurs dans de vastes magasins parfaitement éclairés.

Pendant les quelques jours qui précèdent la vente, les négociants en blousses et déchets, les fileurs de cardé et les fabricants qui viennent à Roubaix-Tourcoing pour s'alimenter en matières premières, munis d'un catalogue donnant le détail de tous les lots à vendre, viennent examiner la marchandise et prélever des échantillons qu'ils envoient dans les centres de consommation.

Au jour fixé, les acheteurs au nombre de plusieurs centaines, parmi lesquels de nombreux étrangers, se réunissent à la salle de ventes pour les enchères qui ont lieu par ministère de courtiers jurés.

Chaque année, il passe ainsi sous le marteau des quantités variant de 5 à 6 millions de kilos de blousses et de déchets de filature et tissage.

Conditionnement. — Les bureaux de conditionnement de Roubaix et de Tourcoing, organes officiels, ont pour mission principale la détermination du poids « loyal et marchand » des différentes matières textiles faisant l'objet de transactions. Cette détermination nécessite la constatation de l'état hygrométrique de ces marchandises, opération effectuée suivant des règles très étudiées, à l'aide d'appareils précis et d'une grande sensibilité.

La teneur en humidité étant connue, des correctifs sont appliqués au poids constaté. Le poids ainsi rectifié est le poids correspondant à un état hygrométrique normal bien déterminé par le « taux de reprise » du textile considéré.

La condition publique de Tourcoing, placée sous la haute administration de la Ville et de la Chambre de Commerce, a été créée en 1863. La Direction en est assurée par M. A. Bouillet.

Ses magasins principaux et les différentes

salles d'opérations et bureaux sont situés Place Sébastopol.

Elle possède actuellement 12 étuves multiples chauffées à la vapeur (syst. art. Boule). Cette année, elle sera dotée d'un deuxième groupe de 12 étuves semblables aux précédentes. Elle dispose en outre, de deux autres groupes de 12 étuves multiples chauffées par calorifères. Son matériel moderne et son organisation méthodique répondent à la tâche importante qui lui incombe.

En outre des opérations proprement dites de conditionnement, elle exécute le titrage et le numé-



Conditionnement de Tourcoing : Groupe d'étuves municipales chauffées par la vapeur (Syst. A. Boule.)

tre; il est situé Place Faidherbe à Roubaix.

Le relevé annuel de ses opérations s'établit ainsi qu'il suit pour 1922 :

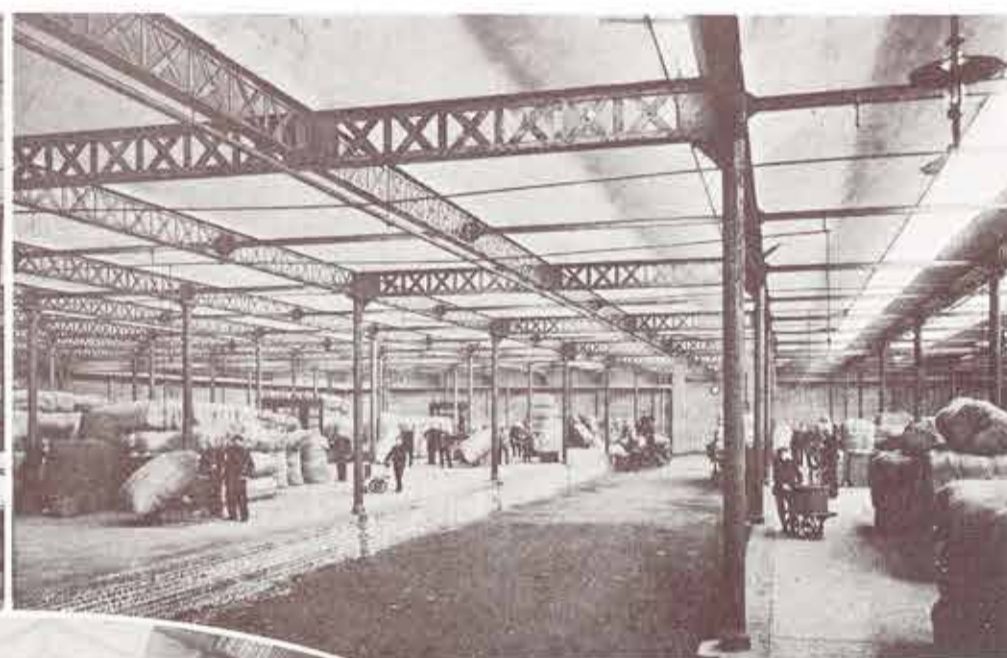
Matières éprouvées. — Laines peignées, 30 millions 076.241 kilos; laines filées, 5.912.545 kilos; fils cardés, 666.754 kilos; Blousses et laines diverses, 1.530.591 kilos; coton, jute, lin, 1 million 807.284 kilos; soies, 3.797 kilos; soit au total, 39.996.212 kilos.

Conditionnement : 90.616 opérations; titrage 23.426 opérations; dégraissage 1.156 opérations; laboratoire, 32 opérations.

Bourse des laines. —



L'atelier de triage.



Un des magasins.

rotage des fils, les tares d'emballages, les essais de torsion et de filage, les essais dynamométriques, les analyses de fils laine et coton, le décreusage, etc...

Un magasin situé, 120, rue de l'Épidémie, d'une superficie de 13.000 mètres carrés, relié au chemin de fer par embranchement particulier, permet l'entrepôt d'une grande quantité de marchandises. Dans ce magasin, un atelier est aménagé pour le pressage et le cerclage des laines peignées destinées à l'exportation.

Nous indiquons ci-après l'importance des opérations effectuées en 1922 :

Matières éprouvées. — Laines peignées, 35 millions 195.612 kilos; laines filées, 8.190.413 kilos; blousses et laines diverses 10.400.195 kilos; cotons bruts et filés, 1 million 619.361 kilos; soit au total, 55.405.581 kilos.

Expériences. — De conditionnement hygrométrique, 119.314; de titrage et de numérotage, 14.325; de lavage et décreusage, 529; d'analyse, d'essais dynamométriques et de mesurage des tissus, 23.514; soit au total, 157.682.

Le conditionnement de Roubaix, administré par la Chambre de Commerce, est dirigé par M. J. Delat-



Conditionnement de Tourcoing : Le Grand hall, place Sébastopol.

Les négociants, dans des locaux dépendant des Chambres de Commerce de Roubaix et de Tourcoing, ont leur lieu de réunion : à Roubaix le matin; à Tourcoing, l'après-midi.

C'est dans ces locaux que se font les affaires à terme par le ministère des courtiers assermentés, sous la garantie de la Caisse de liquidation des opérations à terme de Roubaix-Tourcoing.

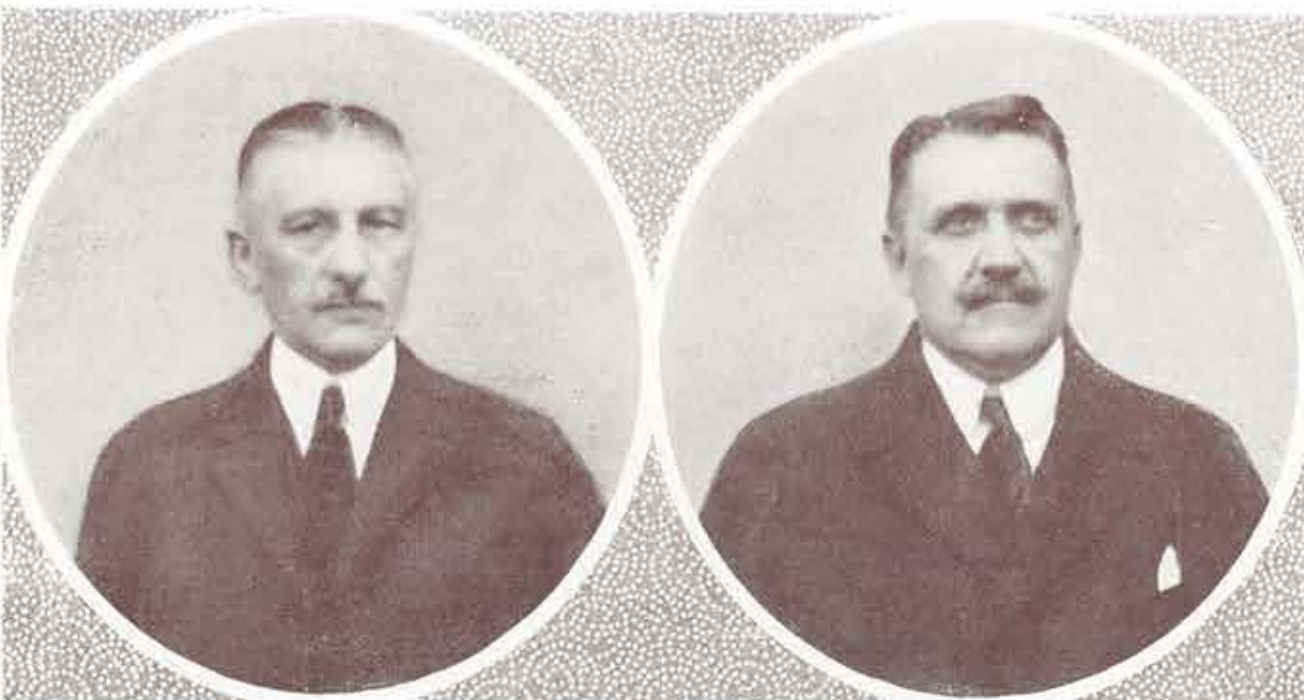
Ces marchés à terme, qui viennent d'être réouverts dans les derniers mois de 1922, n'ont pas encore retrouvé leur activité d'avant-guerre et les chiffres des opérations ne sont à mentionner que pour mémoire, soit 550.000 kilogrammes.

L'ORGANISATION PROFESSIONNELLE DU NÉGOCE DE LA LAINE.

Le négoce de la laine, comme toutes les autres corporations textiles s'est organisé au point de vue professionnel, pour la défense des intérêts communs de ses adhérents.

Tous les négociants en laines de Roubaix et de Tourcoing, sont groupés en deux Chambres syndicales : 1° importateurs et producteurs de laine brute et laine peignée, et 2° négociants et courtiers en blousses et laines à cardes.

Les Conseils d'administration de ces Chambres syndicales sont ainsi composés :



M. Pierre Flipot, Président, de l'Union des Négociants en laines.

M. Jules Masurel, Vice-Président.



M. Voreux-Cau,

M. J. Rasson-Pollet, Vice-Président et Membres de l'Union des Négociants en laines de Roubaix-Tourcoing.

M. Albert Sonnevile,

M. Grandvarlet,



M. G. Wattine fils, Secrétaire adjoint.

1^o Union des négociants en laines de Roubaix-Tourcoing.
Bureaux et Secrétariat
86, rue de Lille, à Tourcoing.

Président: M. Pierre Flipo.
Vice-Présidents: MM. Jules Masurel, Voreux Cau, H. Dewavrin, R. Duquennoy.
Secrétaire: M. E. Lahousse.
Secrétaire-adjoint: M. G. Wattine fils.
Trésorier: M. A. Trentesaux.
Membres du Conseil: MM. Grandvarlet, Jos. Rasson, L. Marescaux, L. Lorthiois, J. Segard, H. Leroux, F. Muller.
Cette Union syndicale groupe 70 adhérents.

2^o Syndicat des négociants et courtiers en blouses et laines à cardes de Roubaix-Tourcoing.
Bureaux et Secrétariat
86, rue de Lille, à Tourcoing

Président: M. Paul Beulque Lemmens.
Vice-Président: M. Jules Perin.
Secrétaire-Trésorier: M. Jules Dutriez.
Membres du Conseil: MM. Emile Hansen, A. Goguenheim, Jules Destombes Delcroix, Maurice Leduc, Petitsimon, Liboire Gruart, A. Vienne, Martin Dellicourt.

Cette Chambre Syndicale groupe 50 adhérents.
Ces deux Chambres Syndicales sont dirigées par M. Léon Jung, Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre, Secrétaire général de la Société Industrielle et Commerciale de Tourcoing.

Les relevés divers exposés ci-dessus, démontrent, sans inutiles commentaires, la place prépondérante occupée dans les affaires de Roubaix-Tourcoing, par le Négocier de laines.

C'est grâce à la puissance de son organisation, à ses comptoirs d'outre-mer, à son initiative infatigable, à son allant dans les périodes d'activité, à sa force de résistance dans les moments de crise que l'industrie de Roubaix-Tourcoing est assurée de trouver en toutes circonstances, à la hausse comme à la baisse, à tous moments, quels que soient ses besoins, les quantités, qualités, genres divers, nécessaires aux productions multiples de ses peignages, filatures et tissages.

Le négociant de laines est le collaborateur de l'industrie, le bras droit du peignage, un rouage indispensable de l'industrie textile de Roubaix-Tourcoing.

Léon JUNG,
Secrétaire Général de la Société Industrielle et Commerciale de Tourcoing.



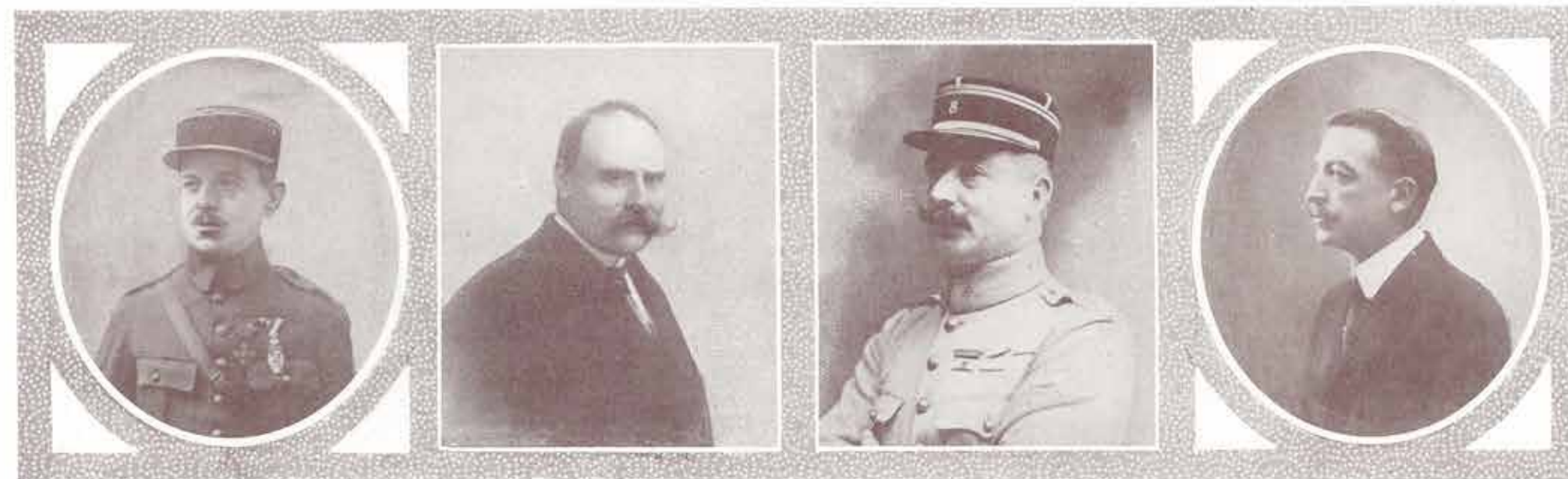
M. Emile Lahousse, Secrétaire.



M. Salembien.



M. Paul Delattre.

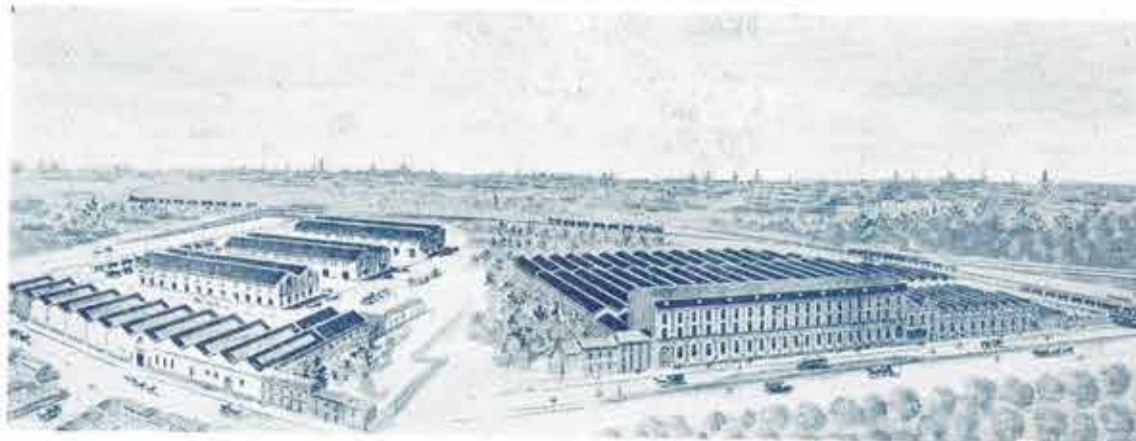


De gauche à droite : M. Bouillet, Directeur du Conditionnement de Tourcoing. — M. Henri Leroux, de l'Union des Négociants en laines. — M. Léon Jung, Secrétaire Général de la Société Industrielle et Commerciale de Tourcoing. — M. Paul Beulque-Lemmens, Président du Syndicat des Négociants et Courtiers en Blouses. (Clichés A. Mischkine.)

SOCIÉTÉ ANONYME DES MAGASINS GÉNÉRAUX DE TOURCOING

Notre enquête sur le négoce et l'industrie de Roubaix-Tourcoing eut été incomplète si nous n'avions pas parlé des *Magasins Généraux de Tourcoing* agréés par l'État, qui par l'importance des services qu'ils rendent aux industriels et négociants sont devenus un rouage indispensable à l'activité économique de ces places.

Ces établissements fondés en 1880 sont, depuis Janvier 1921, en société anonyme au capital de 1.500.000 francs.



Les Magasins Généraux de Tourcoing.

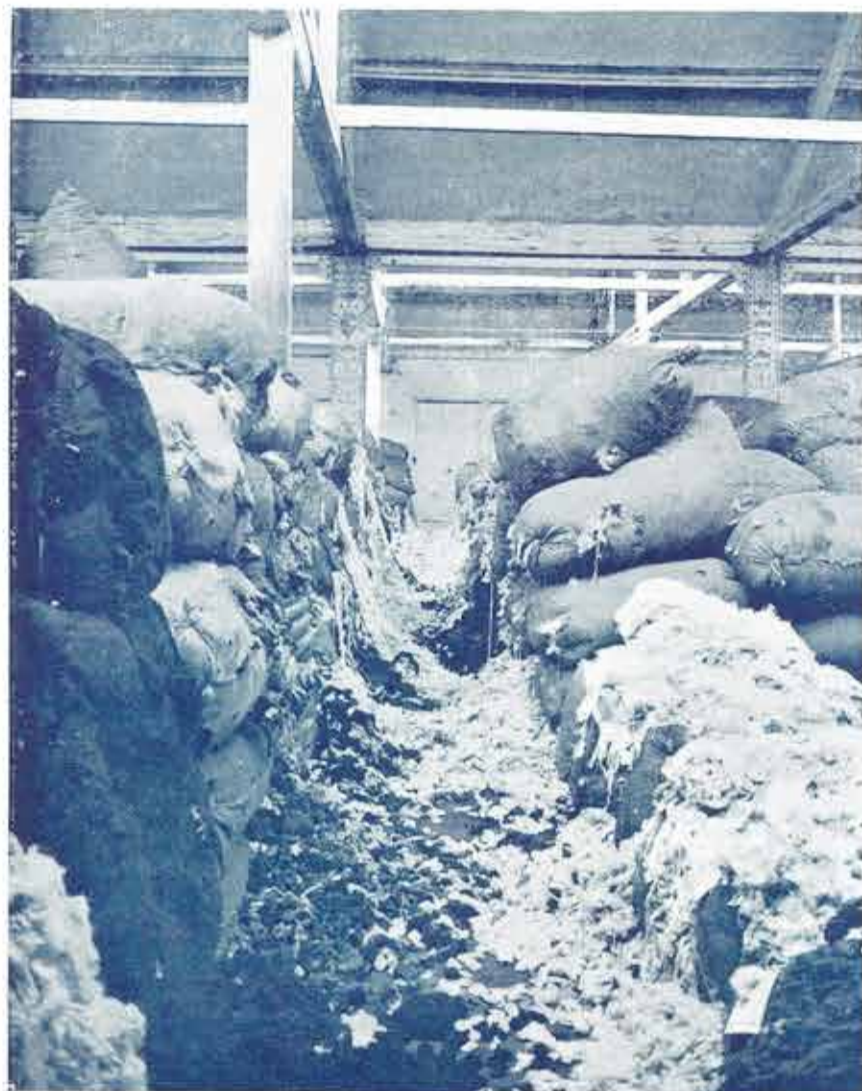
Moyennant une faible commission sur le prix de vente, les Magasins Généraux de Tourcoing reçoivent la marchandise, l'emmagasinent et l'assurent contre l'incendie en attendant la date de la vente, puis, ils l'exposent à la vue des acheteurs et la font vendre aux enchères par ministère de courtiers jurés, sur la mise à prix fixée par le propriétaire, se chargent de l'encaissement du prix et en effectuent le règlement.

Les ventes périodiques ont lieu tous les deux mois environ mais, chaque année il vient s'y ajouter une ou plusieurs ventes spéciales, volontaires ou judiciaires, pour la réalisation de marchandises gagées, avariées, brûlées, etc...

Le succès qu'a rencontré cette organisation dès son origine, s'explique facilement par les avantages de tous genres qu'en retirent les vendeurs et les acheteurs.

Les vendeurs qui envoient aux Magasins Généraux de Tourcoing leurs *laines brutes, blousses et déchets* de tous genres, au fur et à mesure de leur production n'ont pas à se préoccuper d'en trouver acquéreurs; ils savent que leurs lots seront visités par les négociants, filateurs et fabricants de la région et de l'étranger qui peuvent s'y intéresser et que, par conséquent, la vente aux enchères leur en fera obtenir le prix maximum. Ils ont également toute sécurité au point de vue du paiement, puisque toutes les marchandises achetées sont toujours payées avant l'enlèvement.

Quant aux acheteurs, ils savent qu'en venant aux ventes publiques des Magasins Généraux de Tourcoing, ils trouveront en disponible un choix considérable de toutes les marchandises dont ils ont besoin et pourront même, s'ils le désirent, obtenir au moyen de warrants, une avance de fonds qui augmentera considérablement leur puissance d'achat. C'est ce qui explique pourquoi les ventes de Tourcoing sont suivies par un si grand nombre d'acheteurs qui viennent de toutes les régions de la France et des principaux centres lainiers de l'étranger. D'après les statistiques que nous avons consultées, les Magasins Généraux de Tourcoing exposent annuellement plus de 6 millions de kilog de laines, sous toutes formes, qui sont vendues publiquement.



Les acheteurs auront le droit d'examiner la laine tout à loisir.

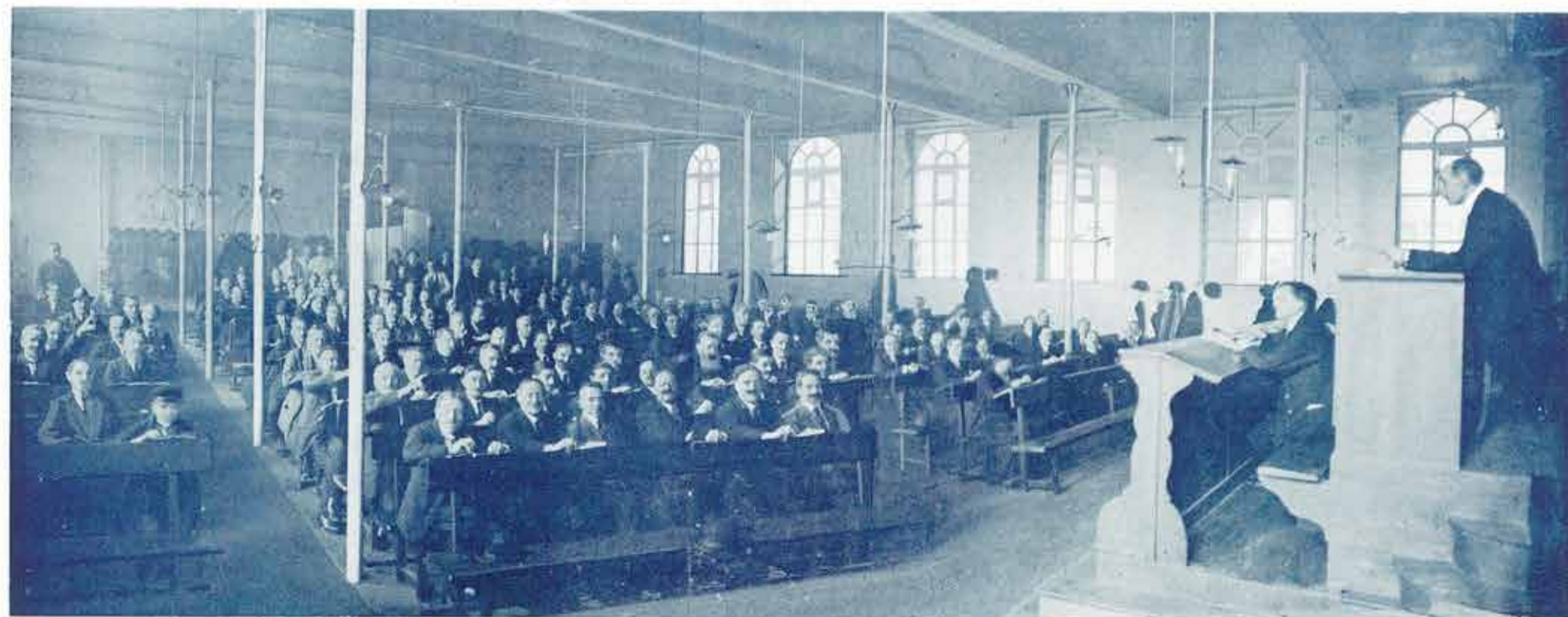
Leurs vastes magasins, raccordés au Chemin de fer du Nord et couvrant une superficie de près de 30.000 mètres carrés, sont spécialement aménagés pour le magasinage des matières textiles: laines brutes d'Australie, de la Plata, d'Algérie, etc... Coton d'Amérique, d'Égypte, des Indes, etc., lin chanvre, etc. ainsi que de tous les textiles peignés, cardés, filés ou tissés et de leurs sous-produits ou déchets. L'importance considérable du trafic permet aux Magasins Généraux de Tourcoing de travailler à des tarifs extrêmement réduits.

A côté de leur service de magasinage, les Magasins Généraux de Tourcoing ont créé une organisation de ventes publiques périodiques de *laines brutes, blousses et déchets de laine*, qui est pour l'industrie de Roubaix-Tourcoing, un précieux auxiliaire.

A cet effet, 10.000 mètres carrés de magasins ont été spécialement construits et munis de grandes baies vitrées qui distribuent une lumière abondante et régulière sur toute leur surface. Les marchandises à vendre sont placées en lignes parallèles avec des intervalles permettant aux acheteurs de les examiner à leur aise, et de prélever des échantillons sur les lots qui les intéressent.



Les jours qui précèdent une vente publique, tous les lots de laines à vendre sont exposés à la vue des acheteurs dans d'immenses magasins.



Après avoir examiné soigneusement toutes les marchandises à vendre, les acheteurs se réunissent à la salle de ventes et se disputent les lots aux enchères.



Comment d'une toison on fait un vêtement



LES articles qui précèdent ont décrit l'état de prospérité qu'avaient atteint, en 1914, Roubaix et Tourcoing ces deux villes sœurs. Ils ont décrit les souffrances morales et physiques endurées par leurs habitants, pendant quatre années d'occupation. Ils ont parlé des usines vidées de leur matériel et de leurs marchandises par un ennemi sans scrupule.

Les pages qu'on a lues et celles qui suivent montrent, par des documents saisissants, qu'après quatre années de paix notre région, grand corps sans âme à l'armistice, a repris son activité et son aspect d'antan, grâce au travail acharné, à la volonté inébranlable et à la ténacité de sa population.

Aujourd'hui, Roubaix et Tourcoing continuent, comme auparavant, à déverser sur le marché mondial des millions de mètres de tissus, des quantités prodigieuses de vêtements, et contribuent ainsi de nouveau, à la prospérité et à la richesse économique de notre pays.

Comment arrive-t-on, de la matière première informe, à tirer le complet qui nous habillera cet été, le beau tissu qui fera la joie de nos élégantes? Par quelles transformations successives passeront les toisons, qui viennent des pays lointains, dans l'immense usine que constitue l'agglomération de Roubaix-Tourcoing, avant de garnir notre garde-robe? Voilà la question que se posent beaucoup de profanes.

L'industrie lainière a été trop peu vulgarisée, pour que nous n'essayons pas, ici, d'en donner un aperçu très succinct.

Les articles précédents ont montré l'importance de Roubaix-Tourcoing dans le marché mondial de la laine; nous avons suivi l'importation de la matière première des pays d'origine au transit par les Ports.

Voici donc la laine arrivée dans l'agglomération aux mille cheminées.

Entrons avec elle dans l'usine sombre et bourdonnante d'activité. Ici la salle de triage. En arrivant, une odeur âcre nous prend à la gorge. C'est le suint qui agglutine les toisons.

Le triage est l'opération primordiale, et l'une des plus importantes que doit subir la matière. En effet, il existe de grandes dissemblances entre les différentes parties de la toison. Ainsi, la laine des épaules et des flancs est généralement celle de premier choix. Elle est très différente de celle de la gorge ou du bas de l'épaule, par exemple, qui donne une fibre droite, dure, grossière, et qui est souvent remplie de graterons et de pailles.

La laine, triée, est lavée et dégraissée.

Pénétrons dans la salle de lavage. Nous y trouvons une atmosphère lourde, humide et puante. C'est un bruit continu de clapotis et d'engrenages.

Ici commence le règne de la machine. C'est vraiment un curieux spectacle que la vue de cette longue suite de bacs allongés, justement appelée: « colonne de laveuses ». L'ouvrier dispose la laine à l'entrée du premier bac, sur une toile sans fin qui la conduit lentement à la machine.

La laine passe ainsi dans six bacs différents, dont l'eau chaude et alcaline, la débarrasse du suint et des impuretés qui l'agglutinent. A sa sortie du dernier

bac, où elle subit un rinçage, elle est aspirée et conduite au séchoir.

Pour leur filature, les laines sont divisées en deux grandes catégories:

Les laines à peigne: Fibres longues et résistantes.
Les laines à cardé: Fibres courtes et moins robustes.

Les fils obtenus avec les premières s'appellent: « fils peignés », avec les secondes: « fils cardés ».

En général, les fils peignés s'emploient pour les tissus fins, rasés, à grain apparent, tels que serges, gabardine, drap d'habits et d'ecclésiastiques, mousseline, voile de laine, etc.

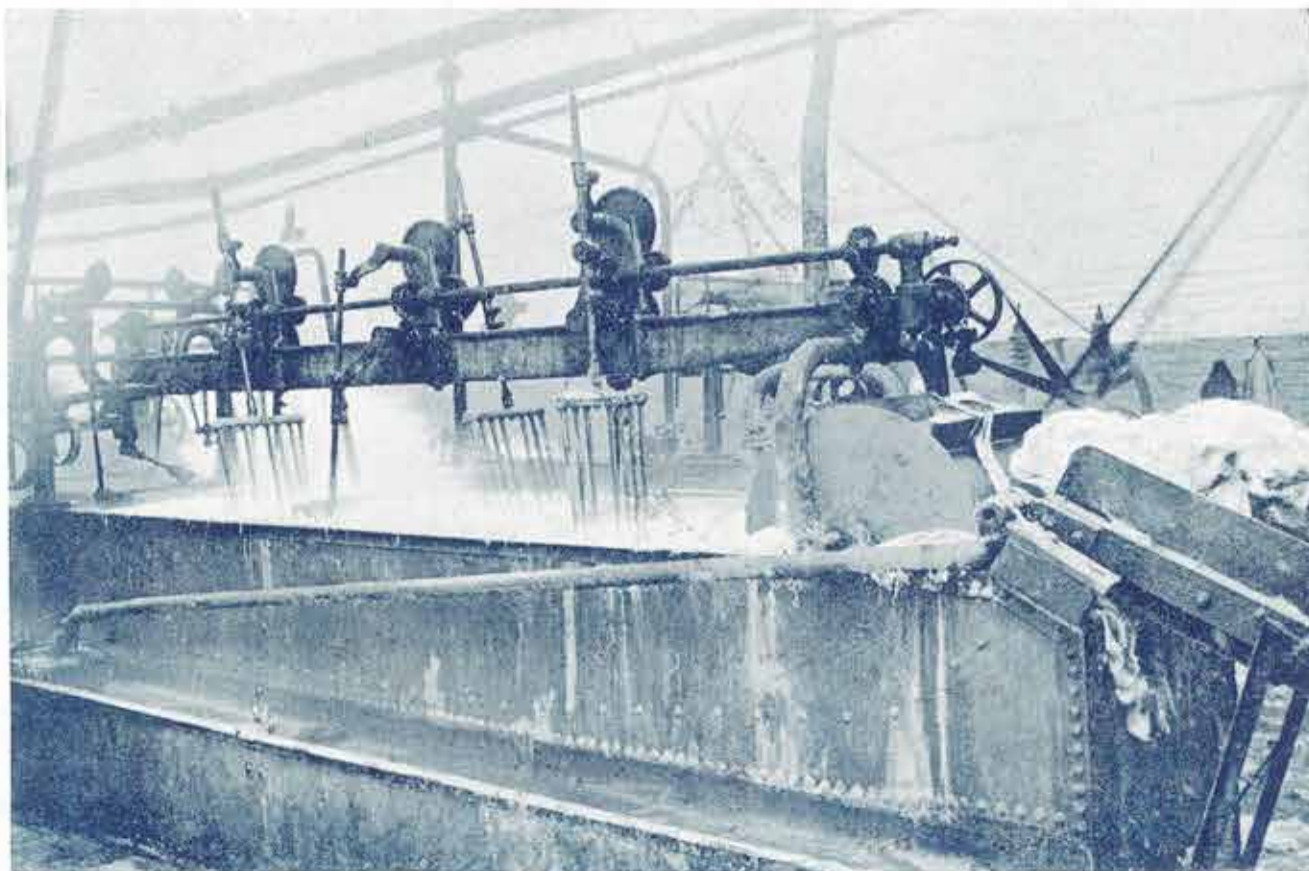
Avec le fil cardé, on produira des tissus foulés ou poilus, tels que: velours de laine, drap amazone, taupeline, flanelle, nubienne, etc.

PEIGNAGE ET FILATURE DE LA LAINE A PEIGNE

Dès sa sortie du séchoir, la laine lavée est lubrifiée par une huile neutre. L'opération de cardage, qui suit, a pour objet de débarrasser la laine des impuretés adhérentes aux fibres, en les redressant, en les allongeant dans un même sens, de les mé-



M. Maurice Dubieu,
Expert de l'Etat pour la constatation et l'évaluation
des dommages de guerre. (Cl. Brissy.)



Le lavage de la laine.

langer, de les condenser en un voile d'épaisseur régulière, puis, en un ruban cylindrique enroulé en bobine.

Le ruban cardé est alors prêt à subir l'opération du peignage proprement dit.

Le but du peignage est de séparer les fibres longues des fibres courtes, celles-ci étant utilisées pour les fils cardés, et les autres, bien parallélisées, étant rendues en un double ruban cylindrique et régulier.

Malgré les manipulations déjà nombreuses subies par la laine, le ruban peigné n'est pas encore prêt pour la filature. Il doit encore passer par plusieurs opérations qui en répartiront également les fibres, et qui l'aminciront en l'allongeant, pour en former ce qu'on appelle la « mèche de préparation », de façon qu'il puisse ainsi alimenter directement la broche du métier à filer.

Nous voici dans la salle des renvideurs. Dans un air chargé d'une fine poussière de laine, on aperçoit les immenses métiers dont les chariots vont et viennent continuellement, suivis par les ouvriers « rattacheurs », qui semblent les conduire, dans un roulement assourdissant, coupé par les déclics du « dépointage » des fils, pendant que les petits « bécuteurs », ces apprentis de la filature, courent, vont, viennent, l'air précoce et sérieux, remplaçant, ici, une bobine de préparation qui est vide, préparant là-bas des fuseaux pour leur fileur, et, entre temps, buvant furtivement un coup de leur « gourde ».

Tout le monde est absorbé, actif à sa besogne. C'est que l'ouvrier du Nord a de l'amour-propre, il ne veut pas présenter du mauvais travail!

La formation du fil comprend trois opérations distinctes: nouvel étirage de la mèche de préparation, torsion et renvidage sur le tube ou « busette ».

Ces trois opérations sont réglées, selon la grosseur du fil à obtenir, et suivant qu'on veuille l'avoir floche ou surtordu.

Il existe un autre système de métiers à filer dits « métiers continus »; ils sont basés sur le même principe que le renvideur, mais les trois opérations s'effectuent simultanément au lieu de se faire par intermittence.

TISSAGE

Un tissu est composé de deux éléments distincts: la « chaîne » qui comprend l'ensemble des fils parallèles aux lisières, et la trame, constituée par les fils transversaux.

Le tissage proprement dit est précédé d'une série d'opérations qu'on appelle « préparation », et dont le résultat est de disposer les fils de chaîne en une nappe régulière, enroulée sur un cylindre appelé « ensouple », qui sera monté sur le métier à tisser.

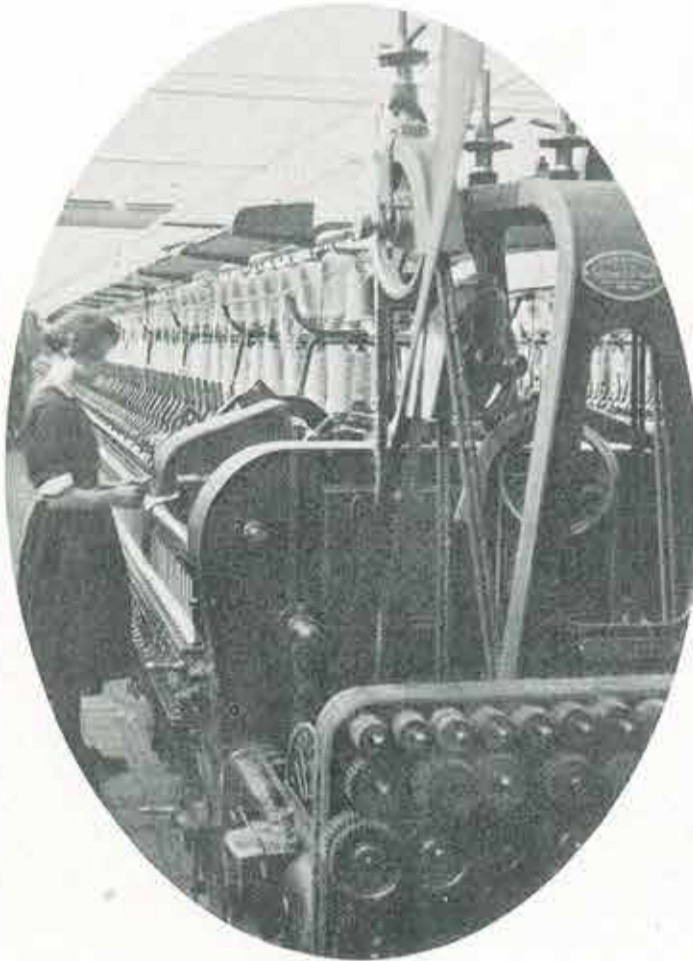
La trame sera simplement enroulée sur un petit tube en carton, de façon à former une « canette » dont le diamètre correspond à l'évidement de la « navette ». Cette opération s'effectue sur une machine appelée « canetière ».

Les fils de chaîne, subissant plus de fatigue au tissage, sont toujours plus solides que les autres. Il faut, de plus, les encoller, afin d'en augmenter encore la résistance, et de les rendre aptes à supporter de nombreux frottements.

REGARDONS
FONCTIONNER UN MÉTIER
La trame, est insérée

dans le tissu au moyen de la navette, chassée alternativement à droite et à gauche par les bras de chasse et les taquets, et qui est maintenue dans sa direction en passant sur le rebord du battant, le long du peigne. La production d'un métier est plus ou moins forte, selon que le tissu est plus ou moins serré et plus ou moins large. Elle varie entre dix et trente mètres par jour environ.

Les tissus sont vendus en pièces de 50 à 100 mètres, selon les genres. Le début et la fin de la pièce sont marqués par une bande tissée, de couleur ou d'aspect différent, et qu'on appelle « chef ».



La filature de la laine sur le métier continu.

TEINTURE ET APPRÊTS DES TISSUS

Ces opérations jouent un grand rôle dans l'industrie textile. Elles modifient complètement l'aspect des étoffes.

Elles diffèrent suivant les genres de tissus. Ainsi, dans une gabardine, l'apprêteur cherchera à faire voir le grain, en le rendant plus net et plus brillant, en accentuant le bombage de la côte, en rasant l'endroit du tissu. Dans un velours de laine, au contraire, on fera tout pour cacher le grain, par le foulage, le lainage, etc., opérations qui donneront à l'étoffe plus d'épaisseur, et qui la rendront plus poilue.

Il en résulte donc que l'ordre et la nature des opérations de teinture et d'apprêts varieront suivant la structure des matières composant l'étoffe (laine cardée ou laine peignée) et suivant la destination de cette étoffe (draperie pour hommes, robe ou lainages).

Nous voilà sortis de l'atmosphère lourde des salles de l'apprêt.

Ici, ce sont les magasins, où, sur des pontons soigneusement vernis, sont empilées les pièces d'étoffe, dans leur enveloppe de papier bleuté, en paquets bien carrés.

Voici les tissus pour robe : les gabardines, les serges, les « crêpes marocains », les velours de laine aux belles couleurs claires à la mode, qui s'en iront à Paris, orner les étalages des grands magasins.

Nous voilà maintenant dans le magasin aux draperies, c'est-à-dire aux étoffes pour hommes.

Quand on regarde ces beaux tissus fantaisie, on se demande pourquoi ce goût de certains de nos élégants pour les tissus anglais, vendus naturellement beaucoup

plus chers, alors que nous avons chez nous de quoi les remplacer avantageusement.

Beaucoup de qualités moyennes et communes sont destinées à la confection.

Le temps n'est plus où Jenny l'ouvrière s'alimait la santé le soir, dans sa mansarde, pour gagner quelques sous, en tirant l'aiguille.

Aujourd'hui, le travail en série s'est substitué au travail d'autrefois. Les machines perfectionnées ont permis d'atteindre des productions impressionnantes.

La vaste et claire usine a remplacé la mansarde malsaine en améliorant le sort des ouvriers.

Il y a environ 25 ans, un industriel de notre région, ennemi de la routine, a révolutionné une industrie en lui imprimant une direction nouvelle, et a ainsi donné, à Roubaix-Tourcoing, un regain d'activité.

S'étant rendu aux États-Unis, il s'inspira des méthodes de nos amis d'outre-Atlantique, et, admirablement secondé par une femme d'élite, il standardisa l'industrie du vêtement, et lui donna ainsi un essor considérable.

Dans la vaste usine pleine du ronflement des moteurs électriques, les pièces de tissus entrent par centaines.

Le tissu, après avoir été visité, est tracé d'après des modèles en carton ou des clichés perforés, et passe au service de coupe. La coupe s'effectue par « matelas » de dix à trente épaisseurs d'étoffe, soit au moyen de scies électriques à ruban, soit au moyen d'un disque tranchant qui tourne très vite, et qui, muni d'un petit moteur électrique, peut se déplacer et se mouvoir dans tous les sens, absolument comme une paire de ciseaux. Pour les tailles spéciales ou peu courantes, la coupe s'effectue à la main, aux ciseaux.

L'étoffe destinée à la doublure subit exactement les mêmes opérations.

Avant l'assemblage, les poches sont coupées, les pattes et les boutonnieres sont tracées.

Une ouvrière spécialisée forme un paquet des pièces composant un même vêtement, et le tout est envoyé aux ateliers des « mécaniciennes ».

C'est un coup d'œil vraiment nouveau et moderne que ces immenses salles claires et propres, pleines du bourdonnement des moteurs électriques. De chaque côté, ce sont de longues files de machines à coudre sur lesquelles les ouvrières, penchées, travaillent avec une rapidité prodigieuse. Au milieu, des paniers roulants apportent les pièces coupées et emportent celles qui sont assemblées ou finies.

On sent dans tout cela une méthode et une organisation puissantes qui sont bien les caractéristiques de nos grosses industries du Nord.

Le vêtement est achevé et repassé. Naturellement, nous n'en sommes plus ici à l'ancien fer pesant et encombrant du tailleur.

Le vêtement est posé sur une forme métallique spéciale et subit l'action de la vapeur à haute pression ; ce qui lui donne la ligne voulue.

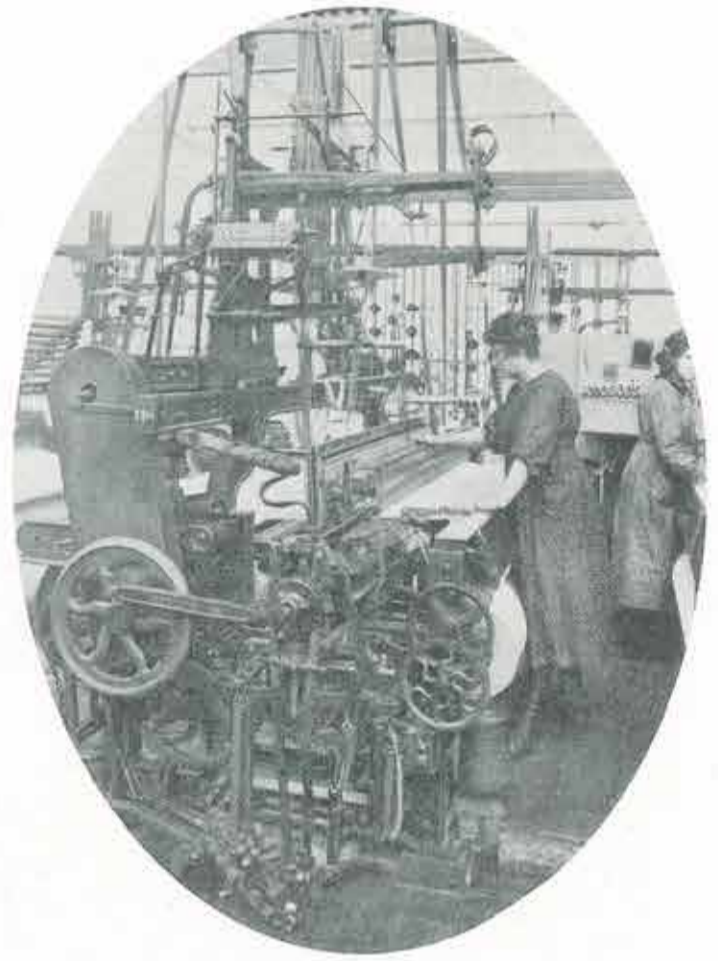
Cette opération constitue également un nouveau décatissage pour le tissu, et aseptise entièrement le vêtement.

Il n'y a plus maintenant qu'à étiqueter, emballer et expédier.

Le travail en série ainsi organisé augmente considérablement la production. Ainsi avec mille ouvriers, ouvrières et apprentis, on arrive à confectionner, en une journée de huit heures de travail, mille complets vestons, soit en moyenne un complet par personne occupée.

Le tissu, avant d'arriver à l'état de vêtement, passe par cinquante ou soixante mains différentes.

Chaque ouvrier fait constamment le même travail, et acquiert ainsi une grande habileté. La



Le tissage. La production d'un métier varie entre 10 et 30 mètres par jour.

confection moderne permet d'habiller les personnes de toutes tailles.

Enfin, au point de vue hygiène, non seulement, pour l'ouvrière, mais aussi pour le consommateur, elle est incomparablement supérieure à celle d'autrefois.

CONCLUSION

La description qu'on a lue est très incomplète. Elle est moins destinée à instruire qu'à distraire.

Elle montre néanmoins l'effort considérable accompli depuis un siècle par nos techniciens. Elle concrétise les progrès réalisés par une des plus puissantes industries qui existent.

Nous serions profondément satisfaits si ceux qui liront ces lignes pouvaient, pendant quelques instants, envoyer leurs pensées vers nos malheureuses contrées du Nord et comprendre combien fut complexe la remise au point de l'industrie.

C'est en considérant les manipulations subies par la toison avant d'être un vêtement, c'est en suivant cette file interminable de machines et de métiers qu'on se rend compte de la tâche qui a incombé à nos industriels, quand ils se sont trouvés, en 1918, en face de leurs usines détruites, vidées ou saccagées.

Ceux qui ont vu Roubaix-Tourcoing après l'armistice, ceux qui ont assisté à la renaissance si rapide de nos deux cités, ceux-là ne peuvent que rendre hommage à la ténacité et à l'inlassable dévouement des industriels et des artisans de la Reconstitution.

Maurice DUBIEN
Ancien élève de l'École Nationale supérieure des Arts et Industries Textiles.



Les opérations de l'apprêt sont terminées, la pièce est « dossée » et pliée.



L'Industrie Tourquennoise

TIBERGHIEU FRÈRES A TOURCOING (Nord)

La Société Tiberghien frères, compte 70 années d'existence, elle a été fondée en 1853 par deux frères : Jules Tiberghien Dewavrin et Charles Tiberghien Lepoutre, auxquels se joignit en 1856 leur frère aîné Louis Tiberghien Duvillier.

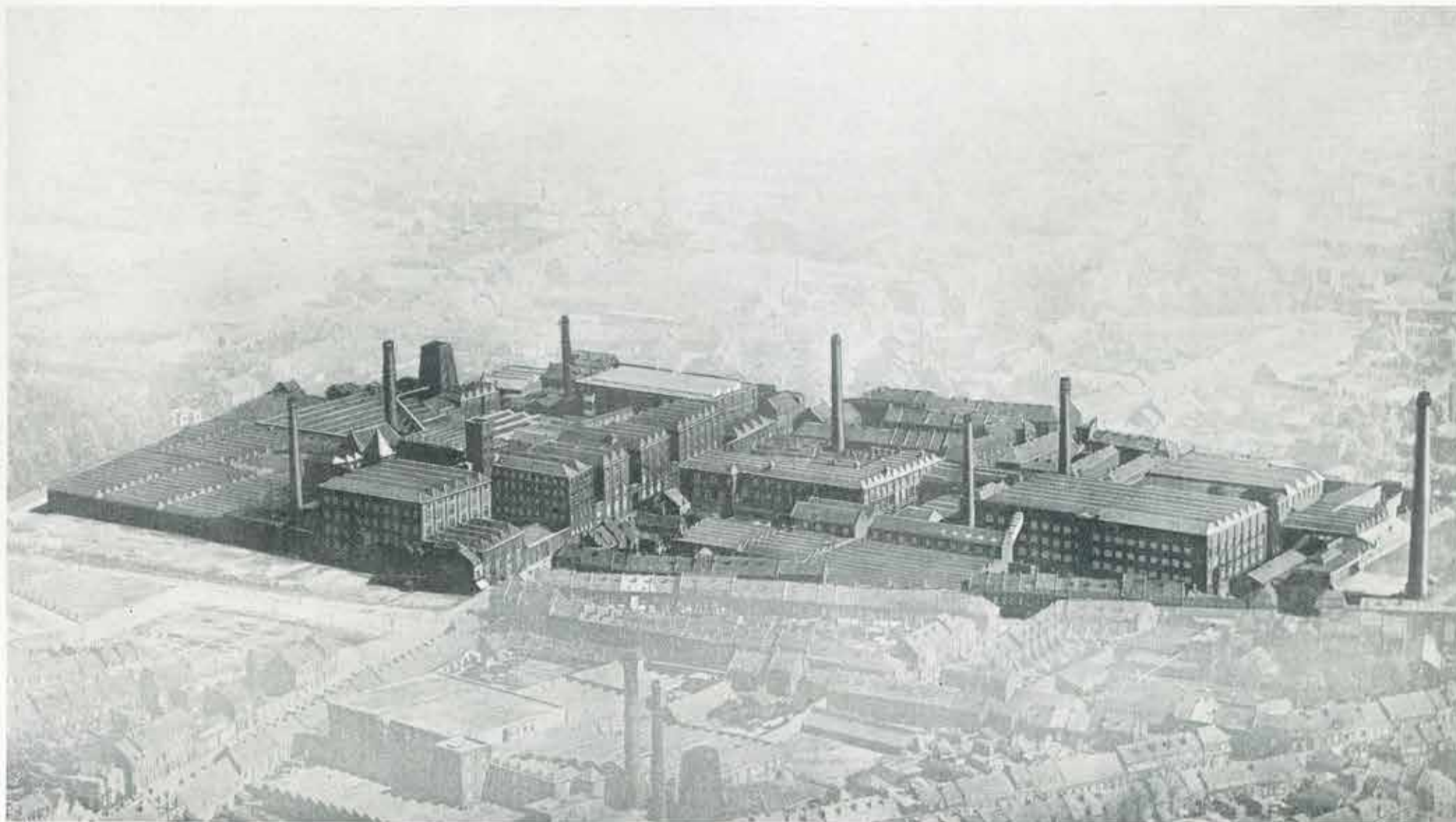
Dès 1874 ils furent secondés par leurs fils qui prirent une part de direction dans l'entreprise.

et un apprêt. Depuis longtemps, une maison d'achat de laines brutes avait été fondée à Buenos-Aires. Ainsi la maison Tiberghien frères, groupait dans ses usines toutes les phases de la fabrication, elle achetait la laine sur le dos du mouton et elle la rendait au commerce transformée en tissu et livrable au tailleur.

En quelques années, l'importance de ses diverses industries fut doublée, de sorte qu'en 1914, lors de l'arrivée des Allemands, le peignage avait en 10 heu-

Lors de l'Exposition de Tourcoing en 1906, la maison Tiberghien frères fut mise hors concours et l'aîné des associés obtint le grade de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Des armées allemandes qui occupèrent Tourcoing pendant 4 ans entreprirent la destruction systématique du matériel : 180.000 pièces de bronze furent enlevées, l'atelier des mécaniciens fut anéanti dans le but avoué de retarder la reconstruction. Il fallut donc, dès l'armistice, transporter de Paris à Tourcoing les machines-outils de deux



Vue générale des Usines Tiberghien frères, à Tourcoing.

Vingt ans après, en 1894, la Société prit fin, les Établissements furent partagés et la famille Louis Tiberghien Duvillier conservant la raison sociale Tiberghien frères, s'installa dans l'immeuble, rue de Paris.

Cet Établissement comportait peignage, filature, tissage auxquels furent ajoutés une teinturerie

res de travail, une production de 6.500 kilos ; la filature comptait 52.000 broches ; la retorderie 15.000 broches ; le tissage 1.050 métiers à tisser avec une production journalière de 19.000 mètres de tissus qui étaient ensuite teints et apprêtés dans l'usine.

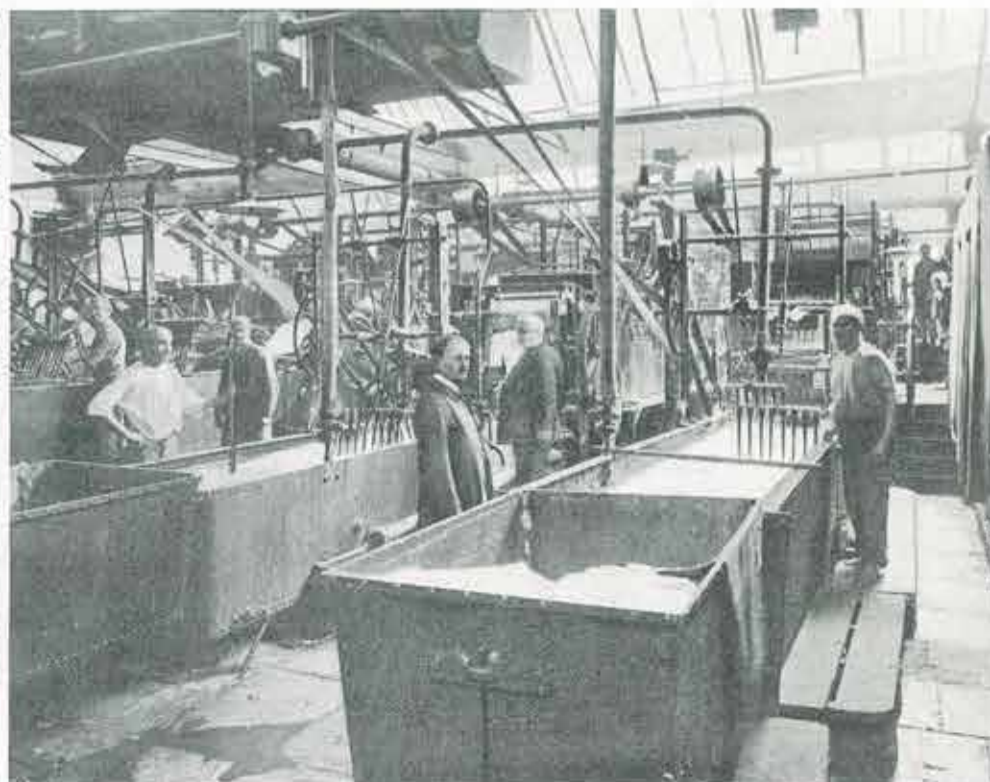
L'Établissement comptait 2.500 ouvriers et couvrait 7 hectares.

ateliers pour permettre à 150 ouvriers mécaniciens et aides, de travailler sous la direction d'ingénieurs à la fabrication de toutes les pièces et au réglage des métiers.

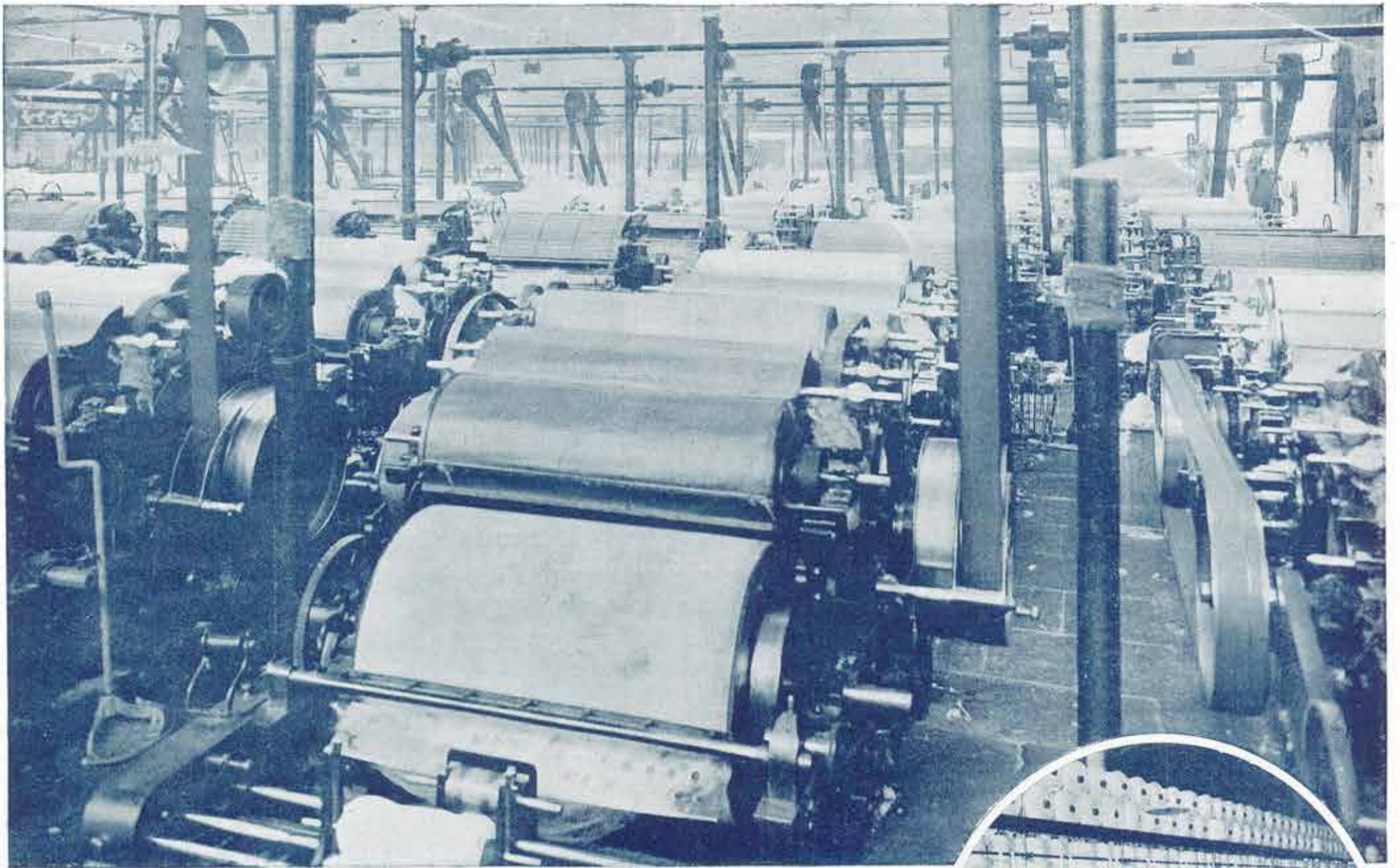
En juillet 1919, les premières machines purent fonctionner et 18 mois plus tard, fin 1920, l'usine était en complète activité.



Le triage de la laine.



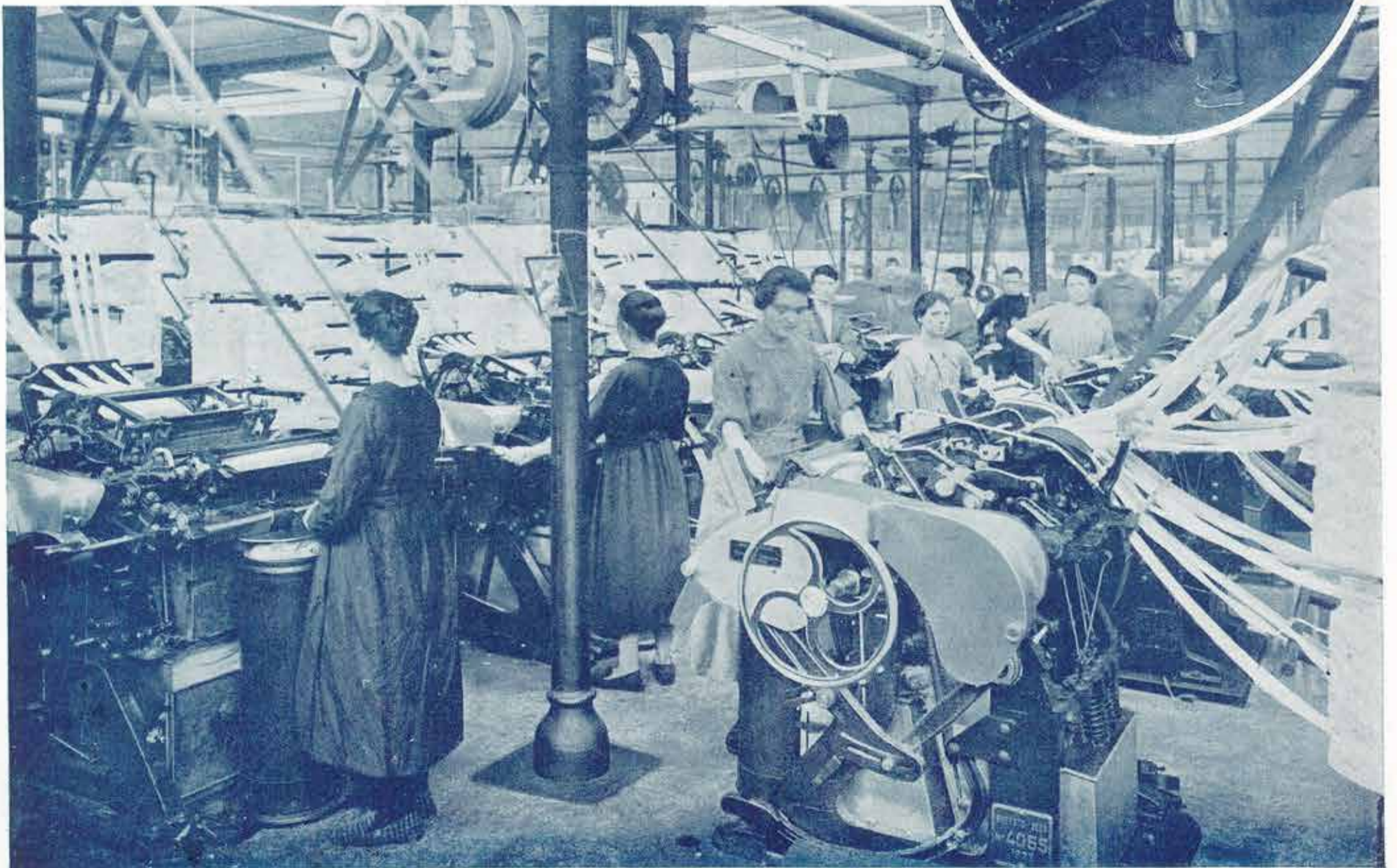
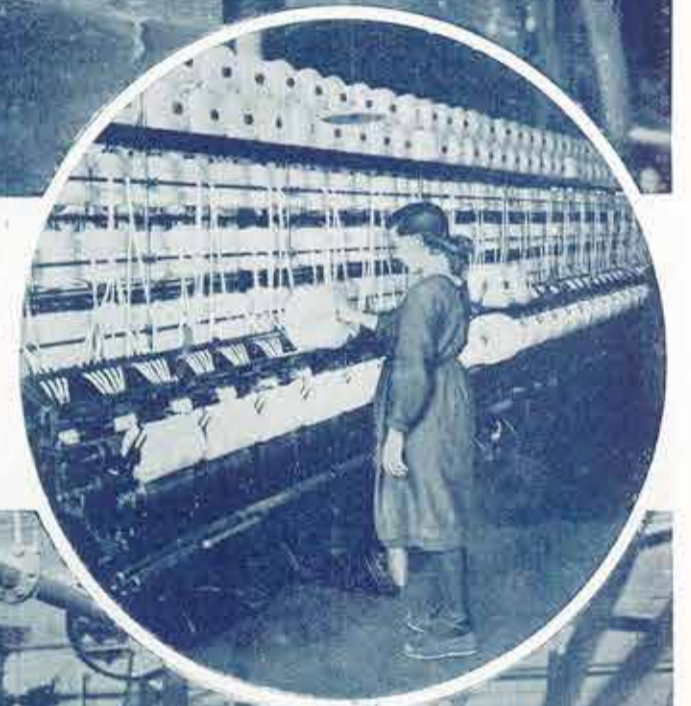
Le lavage.



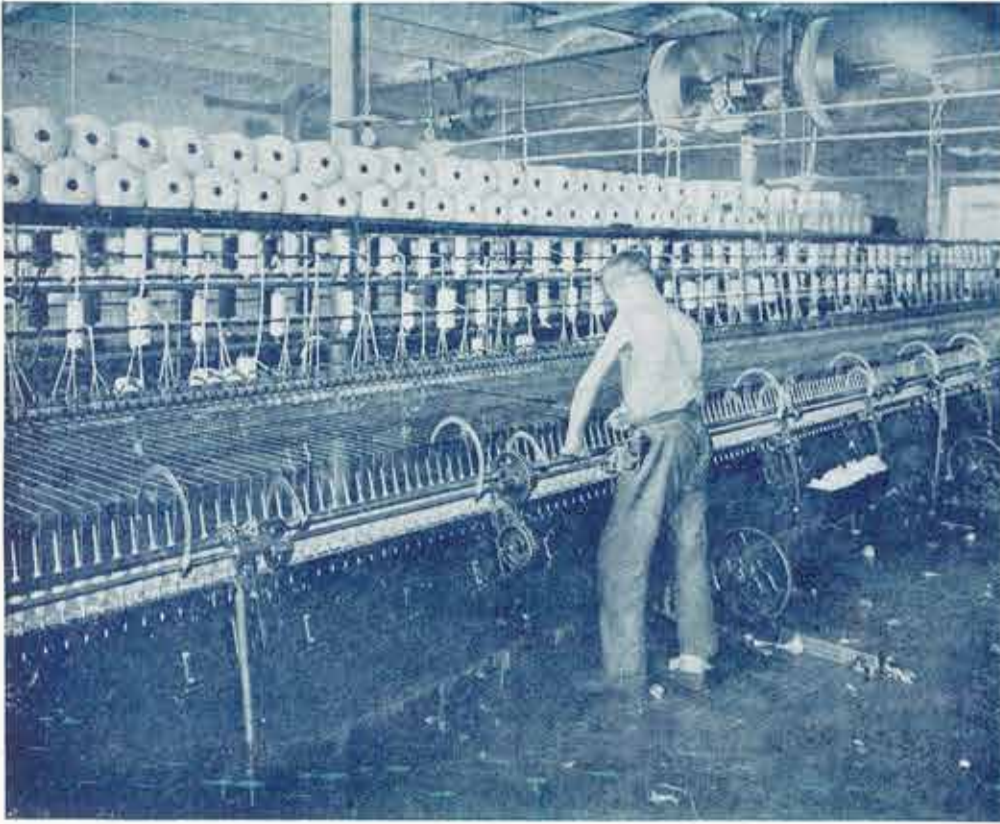
Un important atelier de cardage.

Avant la guerre, les pères de familles appartenant à la deuxième génération s'étaient adjoint quelques-uns de leurs fils comme associés ; ceux-ci au nombre de sept furent mobilisés et deux d'entre eux furent tués à l'ennemi ; deux autres, libérés du service par l'âge ou leur situation de famille, crai-

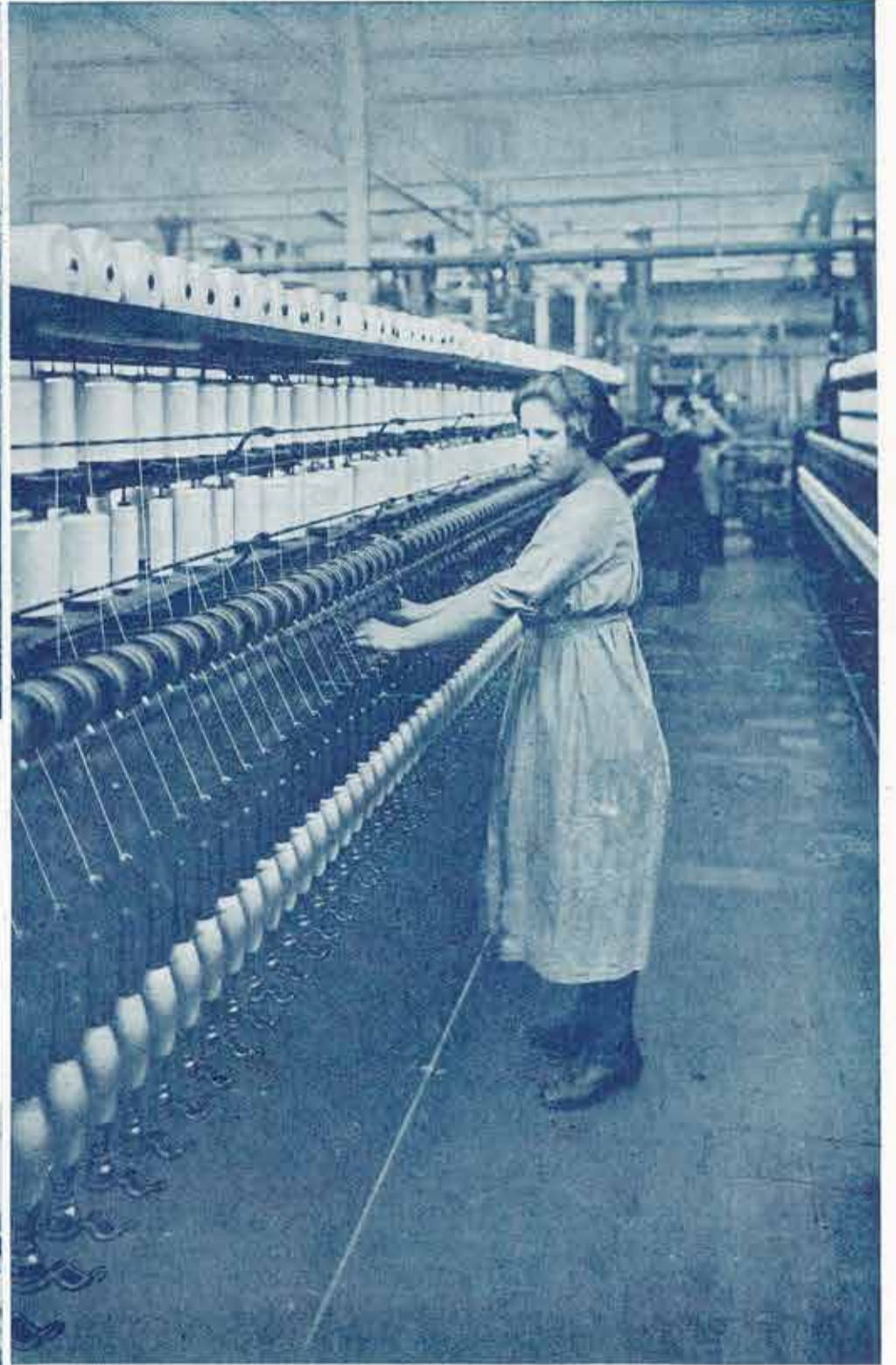
gnant de voir leurs Etablissements de Tourcoing anéantis, achetèrent en pleine guerre à Villers-Bretonneux, une usine de bonneterie. Malheureusement, en 1918, Villers-Bretonneux était envahi par les Allemands et l'Etablissement complètement détruit.



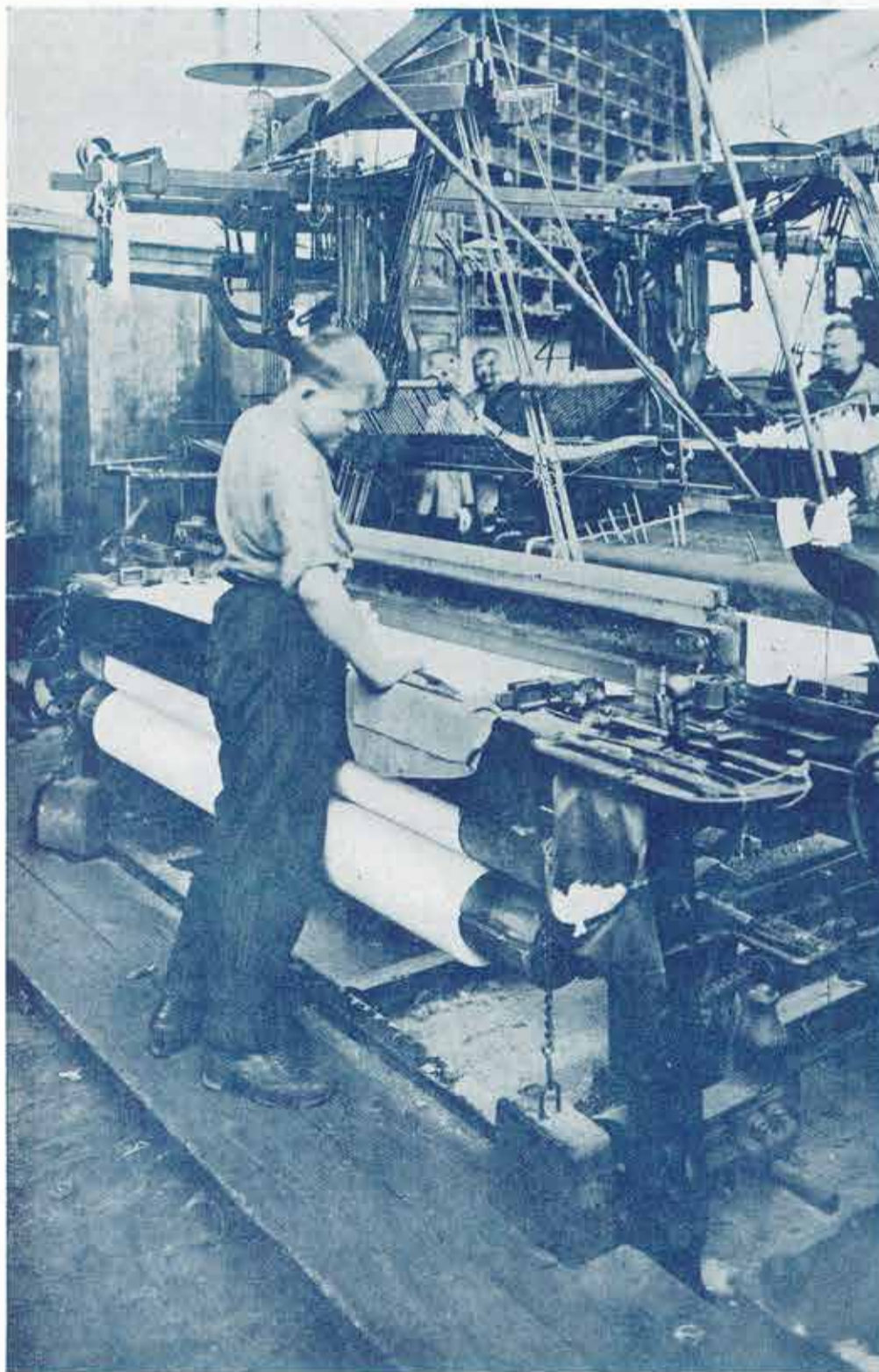
Le peignage de la laine. Dans l'ovale: La préparation de filature.



Une partie de la filature.



La retorderie.



Un jeune tisseur à son métier.



Un atelier d'apprêts.

Dès l'armistice, des dispositions furent prises pour réinstaller cette usine mais le manque de main-d'œuvre et de matériaux rendit toute production impossible jusqu'en octobre 1921.

Pour conserver la clientèle, une partie du matériel déménagé de Villers-Bretonneux avant l'occupation allemande fut installé et fonctionna dans un établissement loué provisoirement à Elbeuf. De plus pour maintenir une production suffisante, un Etablissement industriel occupant 150 ouvriers fut acheté à Vire et travaille encore sous la direction Tiberghien frères.

Depuis janvier 1923, l'usine de Villers-Bretonneux occupe environ 700 ouvriers, pour lesquels il a fallu construire des maisons, toutes les habita-

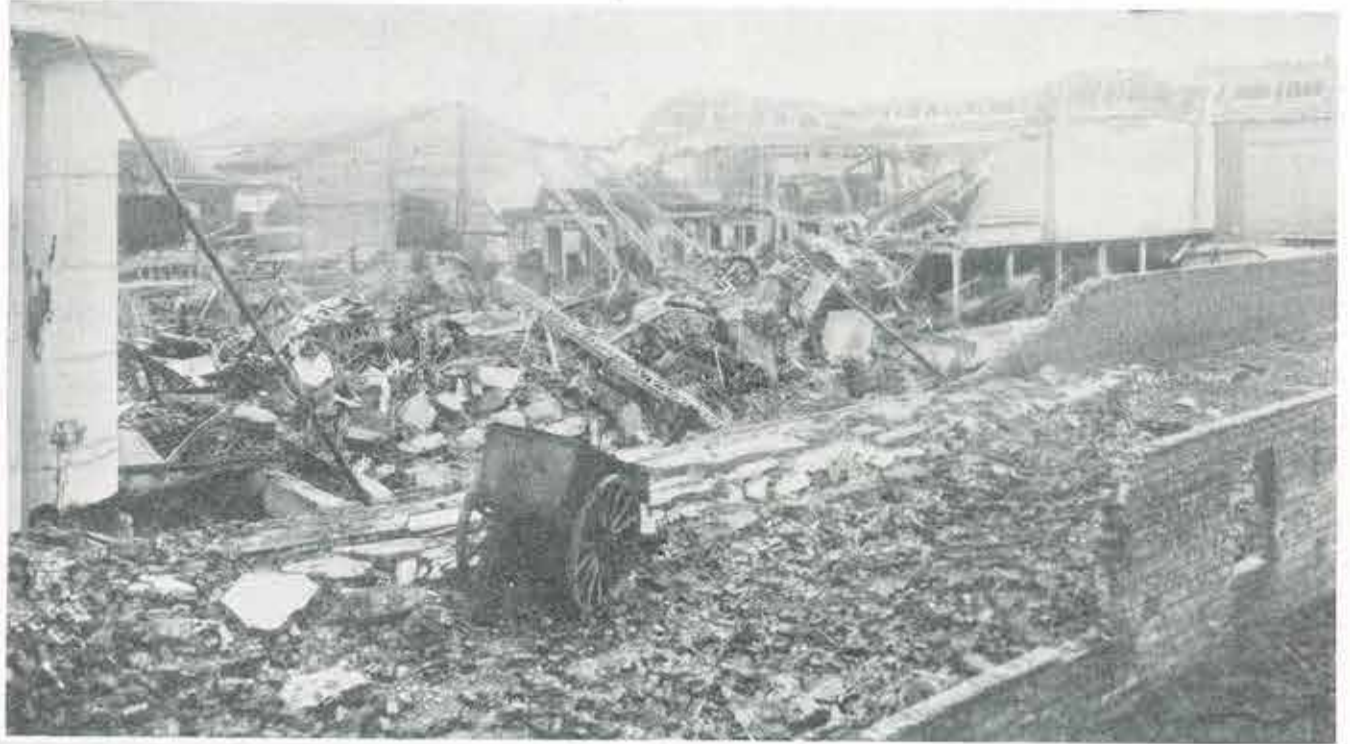
tions de la contrée ayant été détruites ; la Municipalité et une Coopérative de reconstruction se sont employées avec activité à relever la localité de ses ruines ; la maison Tiberghien frères y a contribué en construisant 35 maisons ouvrières et en souscrivant à la Société régionale d'Habitations salubres et à bon marché de la Somme.

Les associés actuels, fils et petits-fils de la première génération sont maintenant au nombre de six ; ils voient déjà venir à l'usine et s'initier aux affaires deux aînés de la 4^e génération qui forment les premières unités d'un nouveau renfort qui est appelé à perpétuer les traditions et à maintenir le bon renom de la maison Tiberghien frères.

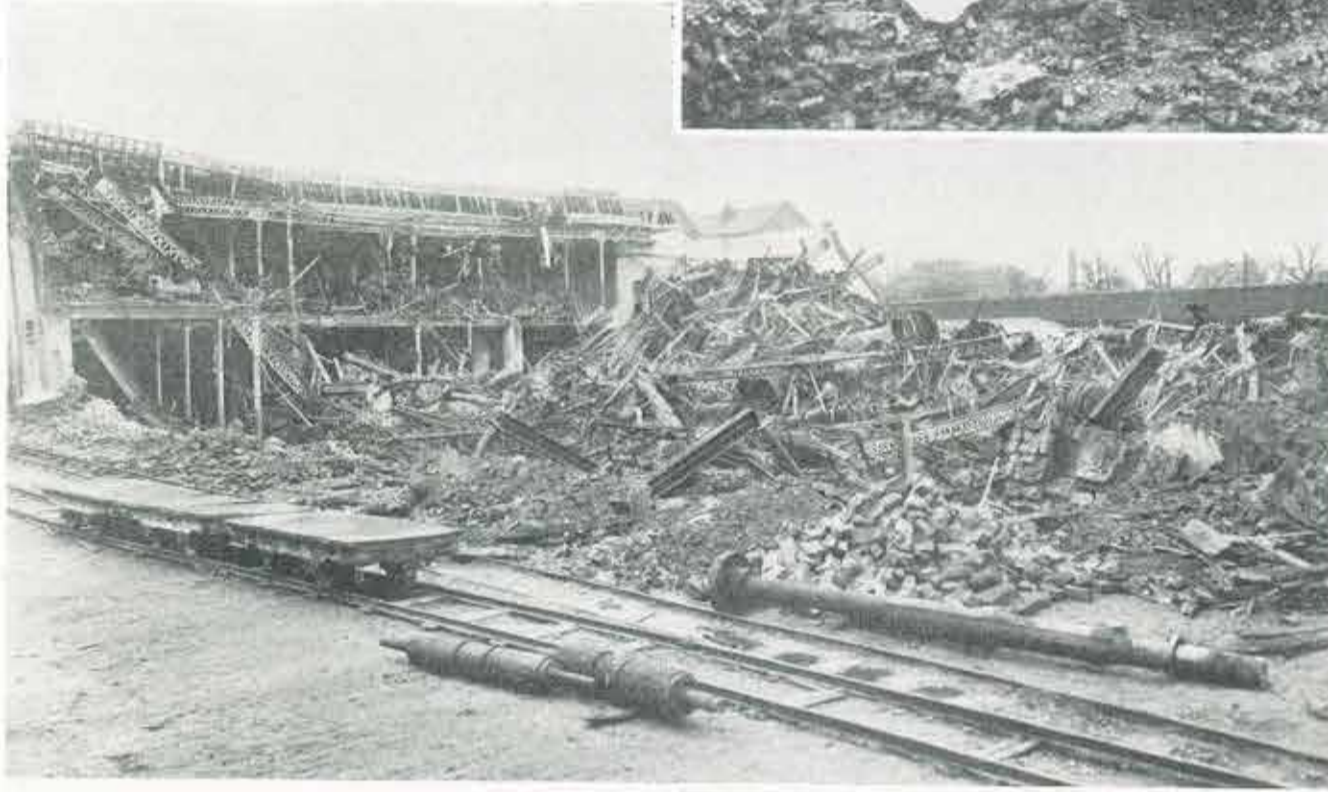
LA SOCIÉTÉ ANONYME LORTHIOIS FRÈRES A TOURCOING

La main-mise allemande pendant quatre ans sur les établissements de la firme Lorthiois frères, paralysa du coup ce puissant organisme, résultat de près d'un siècle et demi de labeurs incessants, l'origine de cette maison remontant à 1780.

Spécialisée dans l'industrie et le commerce de la laine et du coton, cette entreprise eut en effet tous ses établissements pillés et fortement abimés par l'ennemi : à Tourcoing, le siège social, rue des Ursulines, le peignage Floris (peignage de laines), rue Charles-Watine, les dépôts de laines, boulevard Gambetta, à Lille Cantelen, la filature de coton et la fabrique de fils à coudre, enfin à Mouvaux, le peignage de laines et la distillerie de corps gras. Cette dernière usine, qui ne comptait qu'une dizaine d'années d'existence, connut même la suprême limite de la dévastation, les Allemands



L'usine Lorthiois en 1918.



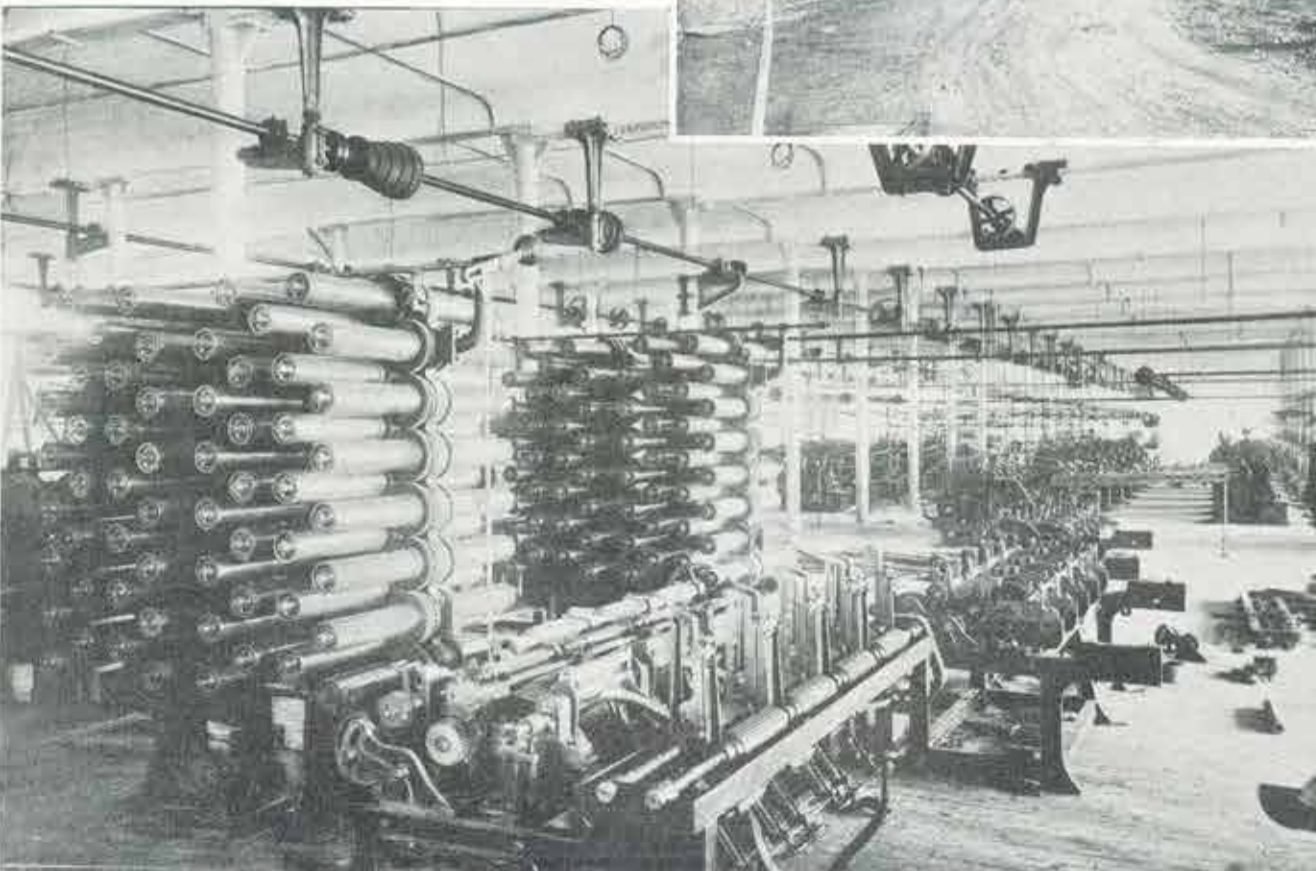
L'amoncellement de débris de métiers de toutes sortes qui marquait seul l'emplacement de la salle des cardes.

battant en retraite, l'ayant démolie complètement au moyen de bombes à retardement.

Aussi au moment de l'armistice, dans le premier désarroi des constatations douloureuses, une reconstitution paraissait tâche surhumaine. Sans hésiter pourtant, malgré le manque de main-d'œuvre, la rareté des matériaux, le taux élevé des coefficients, les dirigeants de la firme se remirent à la besogne avec une inlassable énergie, ne se laissant rebuter, ni par les sacrifices pécuniaires, ni par la multiplicité des démarches laborieuses. Moins d'un an après l'armistice, les usines remontaient, sauf celle de Mouvaux dont la reconstruction fut terminée en mars 1921.



La nouvelle façade de l'usine de Mouvaux.



Un assortiment de lissage.

Les usines en partie reconstituées, la société songea enfin à elle-même. En avril dernier, elle se transformait en société anonyme, élisant comme Président du Conseil d'administration M. L. Lorthiois Herbaux, * Président de la Chambre de Commerce de Tourcoing, avec comme membres du Conseil d'administration :

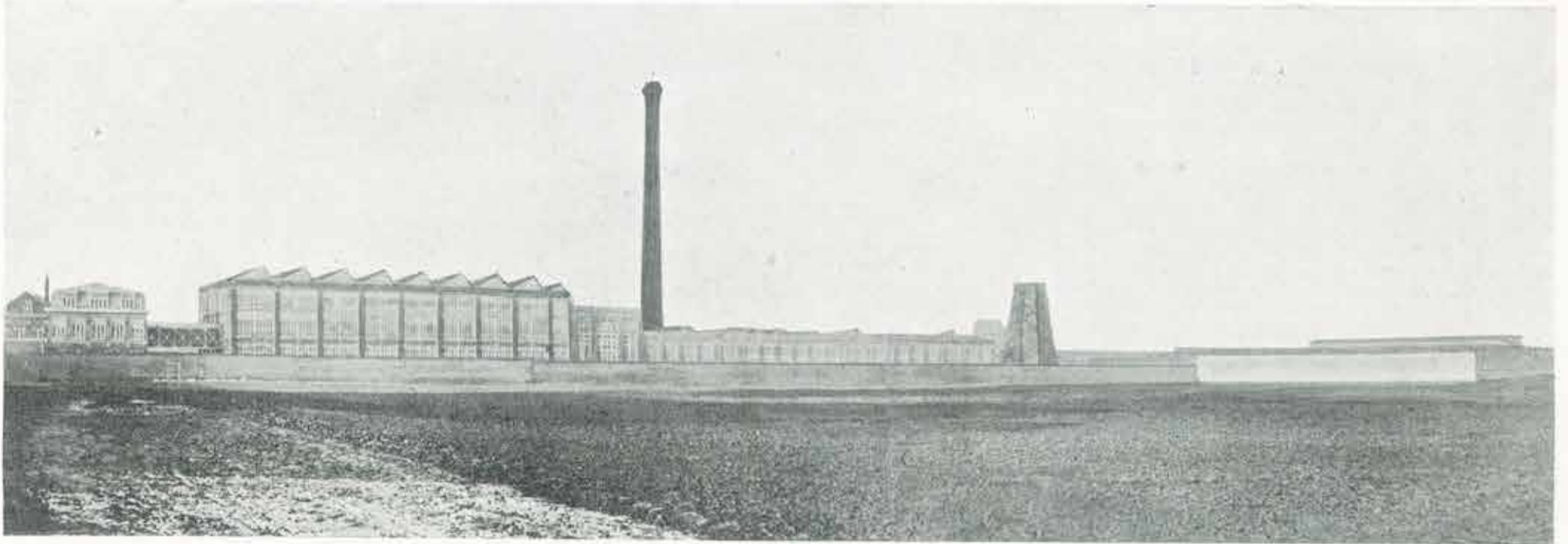
- M. Floris Lorthiois Six.
- Mme François Lorthiois Desrousseaux.
- Mme Pierre Lorthiois Houzé de l'Aulnoit.
- M. René Lorthiois Lannoy.
- Mme Georges Lorthiois Herbaux.
- M. Eugène Lorthiois Delannoy.

M. Louis Toulemonde Lorthiois.
Le siège social fut alors transféré, 43, rue de Lille, dans l'ancien immeuble familial des chefs actuels de l'entreprise.

Si le gros œuvre est fait, le parachèvement de l'édifice demande beaucoup encore, les usines marchent sans doute, mais elles sont loin de donner leur plein rendement, la clientèle est à refaire, l'exportation comparée à celle d'avant-guerre étant diminuée de moitié, les conditions du travail aussi sont toutes bouleversées.

Les Commissions cantonales tiennent maintenant en mains le sort de nos industries du Nord, nous ne doutons pas que leurs décisions favorables ne viennent bientôt terminer cette reconstitution gigantesque ; c'est alors seulement que la lutte sera possible avec la concurrence étrangère plus âpre que jamais.

Il est d'un intérêt général bien compris de reconstituer à fond et le plus vite possible les firmes essentiellement industrielles et exportatrices qui procurent au pays le double bienfait de créer et d'entretenir, à l'intérieur une activité sociale rémunératrice, à l'extérieur un écoulement croissant de ses produits manufacturés, source précieuse de capitaux nouveaux pour l'amélioration tant nécessaire de son crédit et de son change.



Manufacture de draperie et lainage des Etablissements Charles Tiberghien, boulevard Industriel, à Tourcoing.

ETABLISSEMENTS CHARLES TIBERGHIEU

Capital : 38.322.000 francs entièrement versés.

*Manufacture de Draperie, Lainage,
Robe tailleur et guipure.*

Siège social : 50, boulevard Industriel, Tourcoing

La Société Anonyme des Etablissements Charles Tiberghien a pour objet général : le peignage, la filature, le tissage, la teinture et les apprêts, la fabrication de la draperie, des lainages et de la guipure.

Nous retrouvons là cette diversité de l'industrie tourquennoise qui reçoit une matière première brute et la rend au consommateur sous les formes les plus variées : ici on se spécialise, mais on se spécialise dans tout.

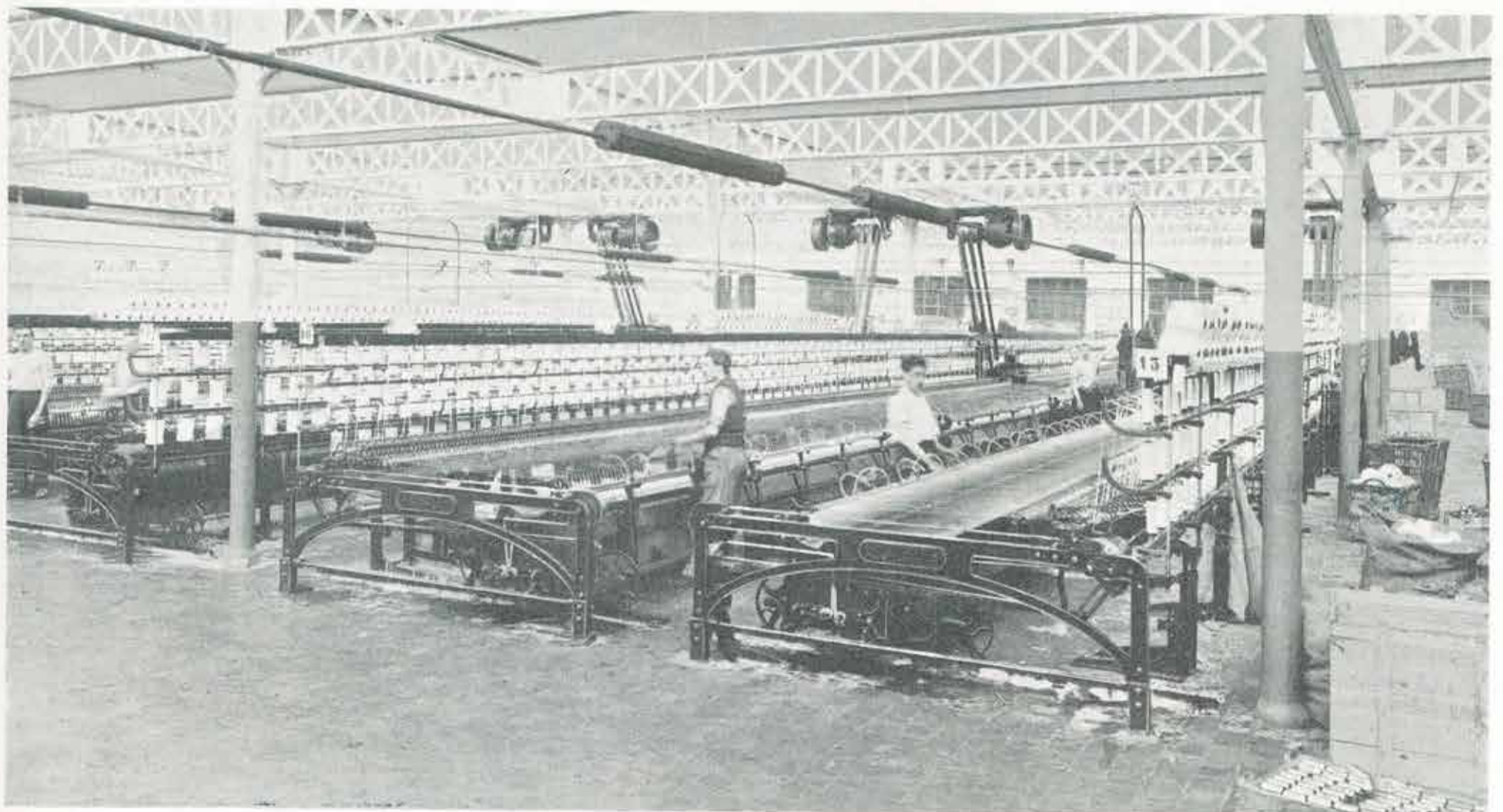
Née en 1921, elle prit la suite d'une partie des usines, entreprises et installations de la « Société en nom collectif Charles Tiberghien et Fils » fondée en 1894 par M. Charles Tiberghien-Lepoutre et ses fils.

Cette dernière existait donc exactement depuis vingt ans lorsque survinrent les événements de 1914.

Ce que furent les quatre années d'occupation allemande ne diffère en rien de ce qui se passa partout ailleurs : ce furent les réquisitions, payées en bons imaginaires, la disparition des marchandises et stocks de toute espèce ; puis la chasse aux



Une partie du retordage.



Une salle de renvideurs.

métaux s'exerçant sur les cuivres, la mise à néant des moteurs, des pièces de rechange, les uns brisés et entassés pêle-mêle dans tous les coins, les autres utilisés pour les besoins de l'envahisseur. La consigne était si bien donnée que les mêmes faits se reproduisent partout avec la même régularité et, malheureusement, les mêmes désastreuses conséquences.

Les troupes ennemies établirent ensuite des cantonnements dans l'Établissement; c'est dire qu'aucun cataclysme naturel n'aurait pu laisser de traces comparables à celles d'un détachement allemand occupant un immeuble. La propreté des gens du Nord et leur souci de l'entretien n'a rien de commun avec les habitudes germaniques.

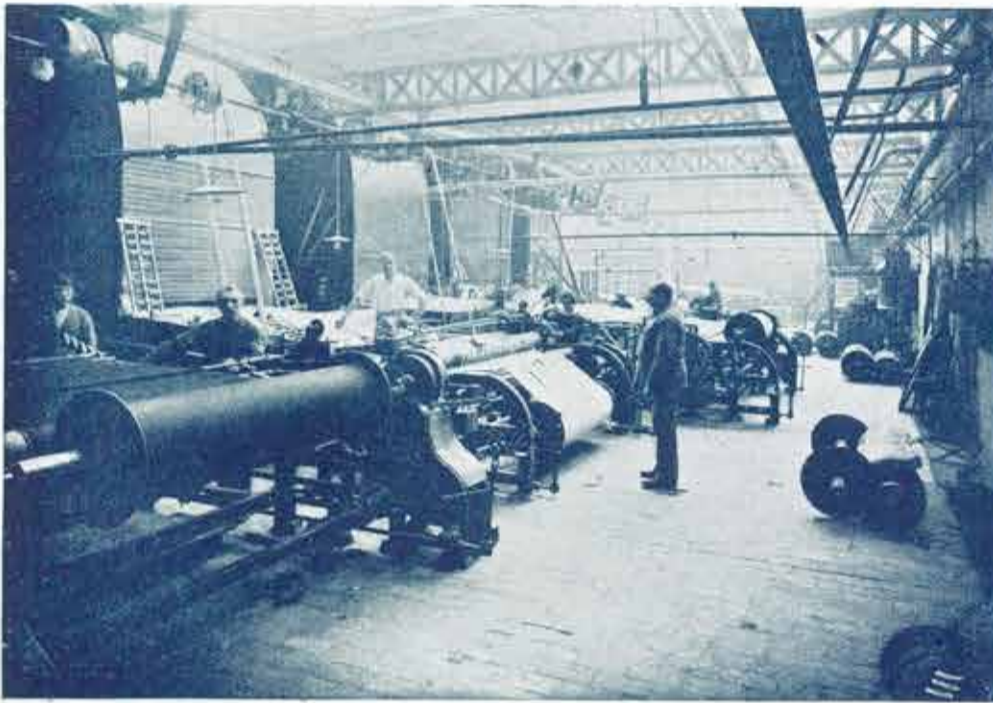
Devant les déprédations accumulées, on conçoit leur hostilité à toute réparation; à leur idée, c'est irréparable.

Et cependant c'est réparé.

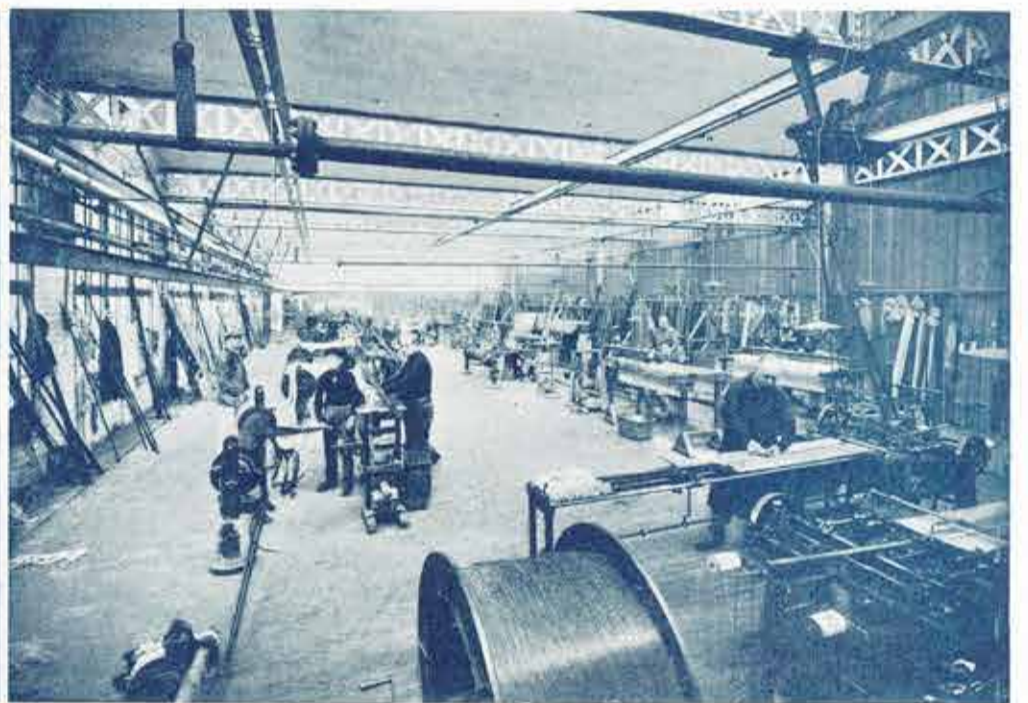
Grâce au concours des services de la reconstruction, dont l'œuvre fut partout si efficace et si considérable, les matières premières nécessaires furent amenées rapidement, on fit flèche de tout bois, on utilisa tout ce qui était utilisable; et comme la plupart des bâtiments étaient de construction récente, on put, par des études très approfondies, organiser les différents services, installer le matériel, en y apportant les perfec-



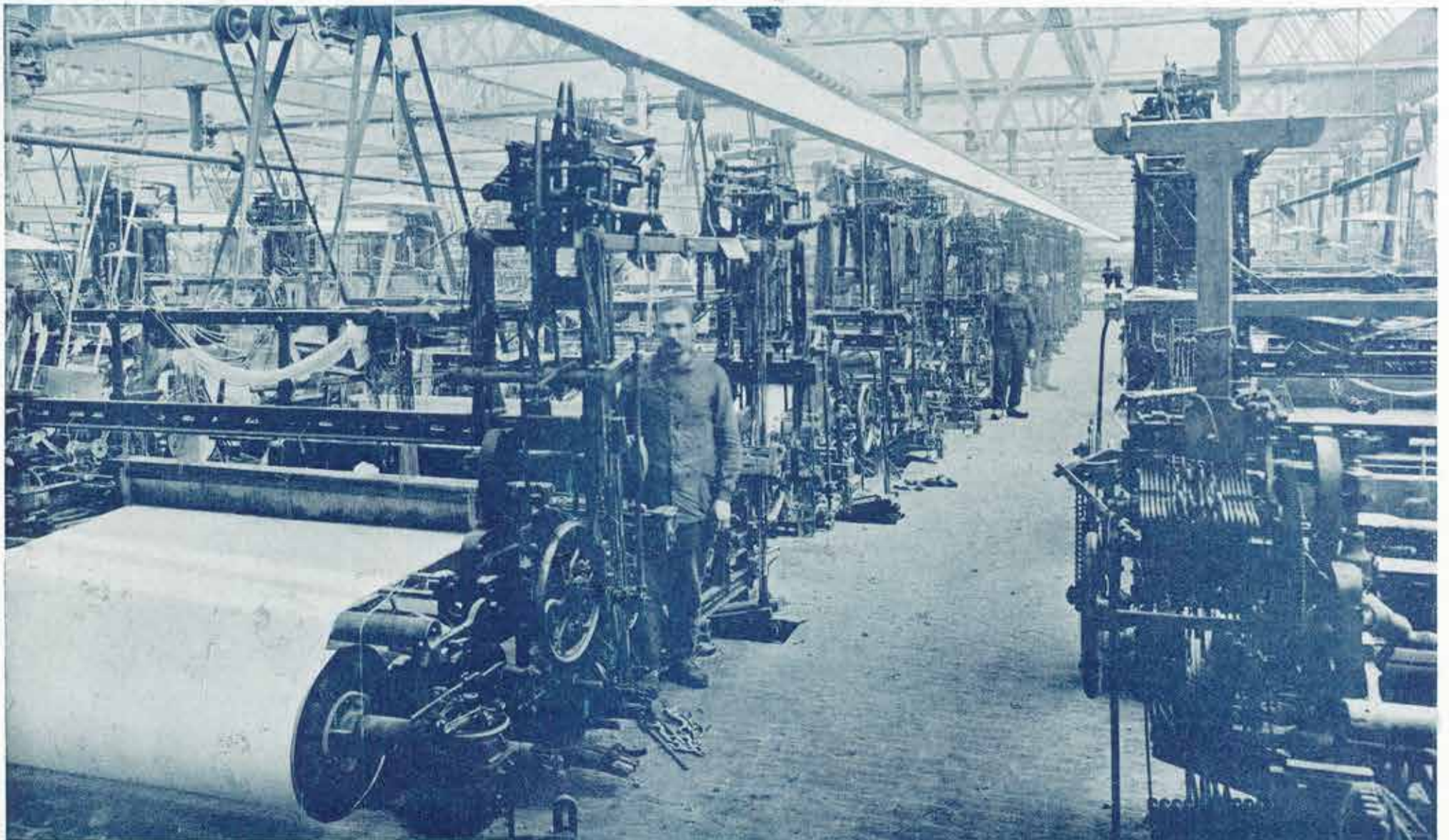
Une perspective de l'ourdissage.



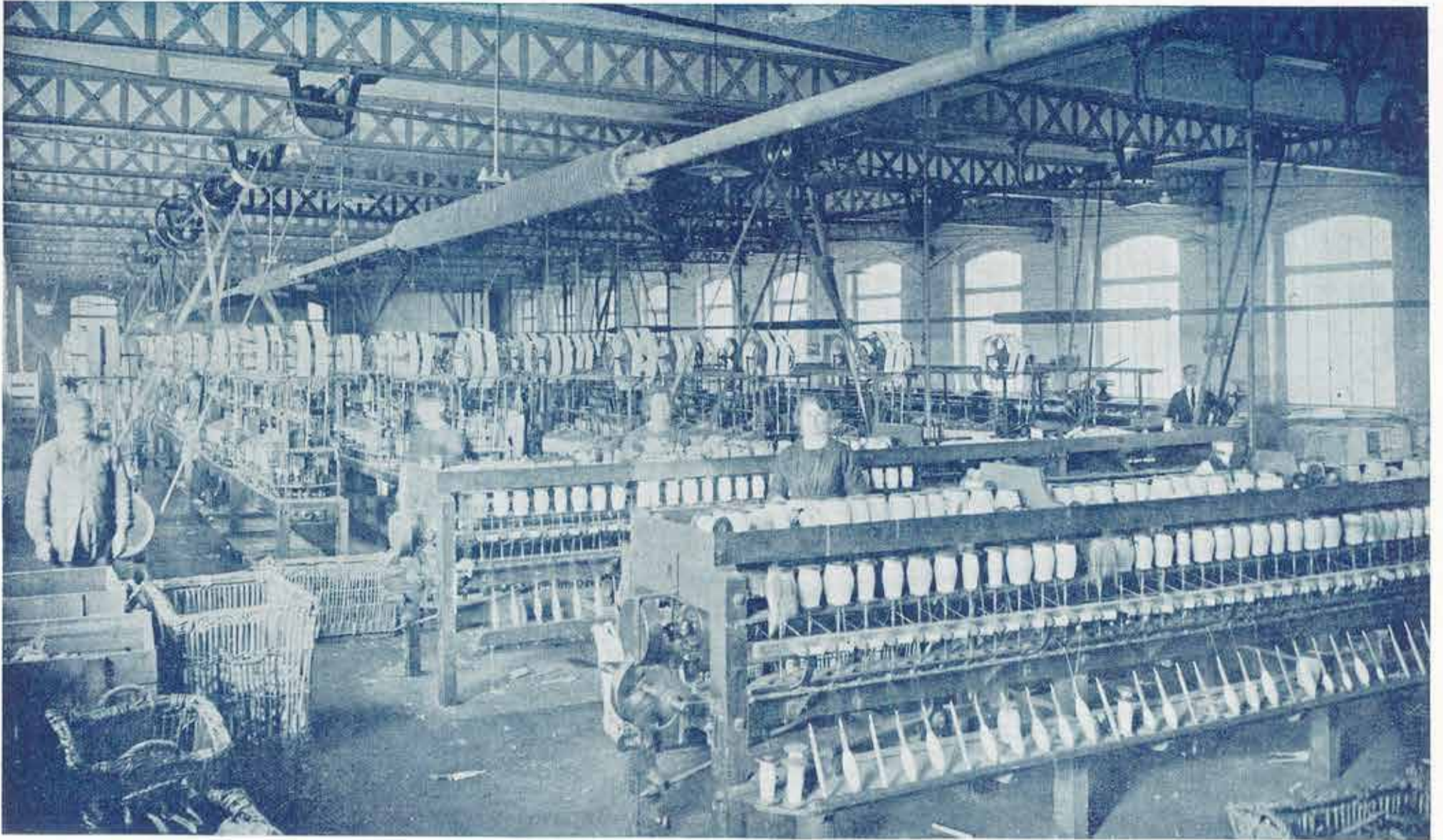
L'encollage des tissus.



Le rentrage des chaînes.



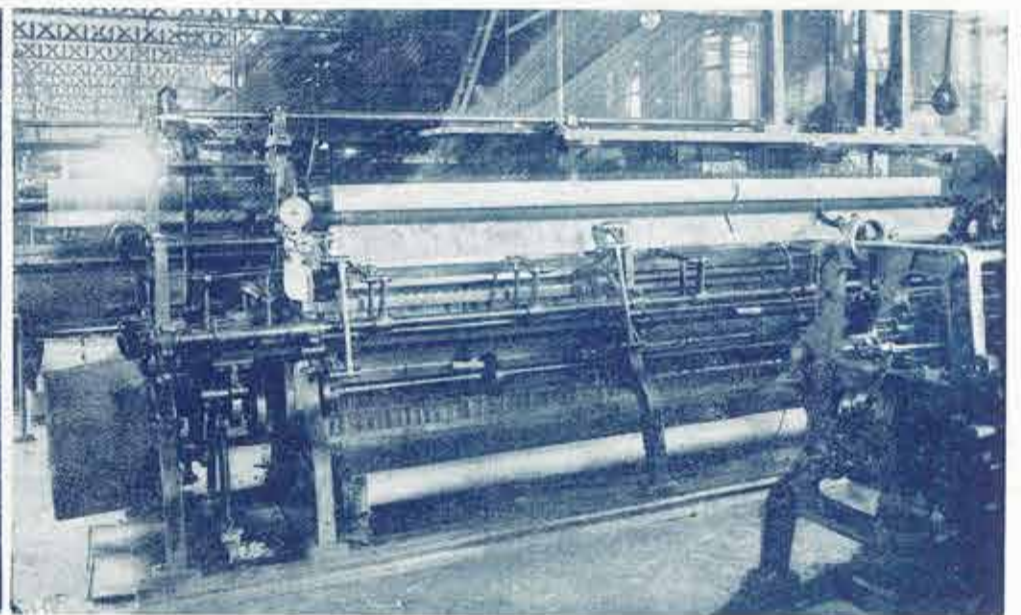
Une allée du Tissage.



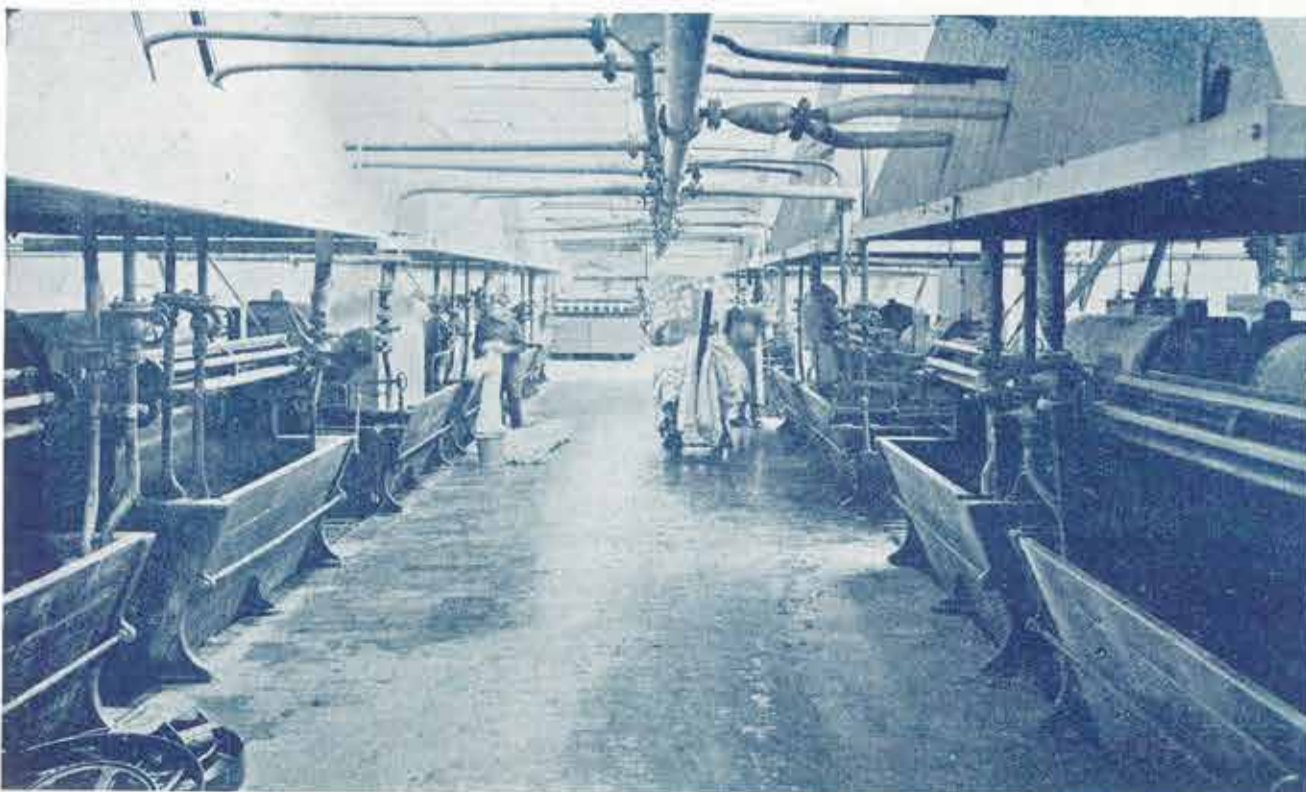
Manufacture de guipure de la rue de la Vigne, à Tourcoing. — Le bobinage.



Une vue du piqûrage.



Une salle de tissage.



Le lavage

tionnements extrêmes, profitant de tous les enseignements de l'expérience, de façon à répondre à toutes les exigences modernes.

Les usines se remirent rapidement en marche. Si le matériel était neuf, le personnel ouvrier l'était aussi en partie, car la mort avait dû faire serrer les rangs. Il fallait doubler l'effort. On le tripla. Au cours des années 1921-1922, les « Établissements Charles Tiberghien » prirent un développement considérable.

En dehors des intérêts qu'ils ont dans différentes affaires, ils comptent actuellement une maison de vente à Roubaix, des bureaux à Paris, et trois usines à Tourcoing, dont une occupe à elle seule plus de cinq hectares de surface couverte.

La totalité des bâtiments s'étend sur onze hectares — cent dix mille mètres carrés, avec soixante-dix mille mètres carrés de toitures !

Ils abritent :

- a) 10.000 broches de retordage ;
- b) 22.000 broches de filature faisant double équipe ;
- c) une teinturerie ;
- d) 700 métiers à tisser ;
- e) 30 métiers de guipure faisant double équipe avec leur apprêt et finissage.

Tout ce matériel est en pleine activité.

La production annuelle de tissus est de trois millions de mètres. Celle de la guipure se chiffre par sept autres millions. Le chiffre d'affaires annuel dépasse soixante millions de francs.

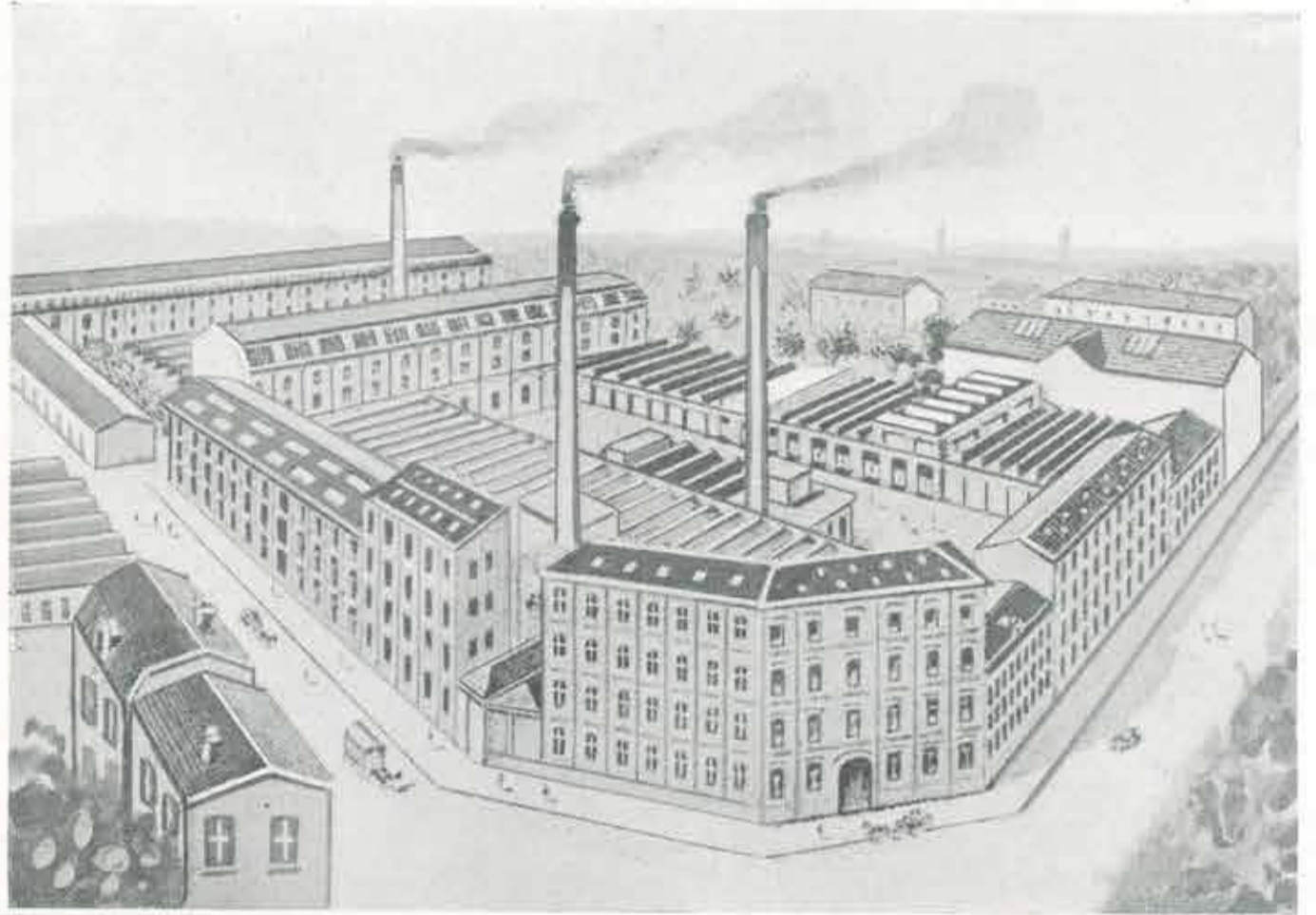
SOCIÉTÉ ANONYME
DES
ÉTABLISSEMENTS PAUL & JEAN TIBERGHIEU

au Capital de 20.000.000 de Francs.

Peignage, Filature, Tissage, Teinture, Apprêts.
Siège Social : 105, Rue de Lille. — Tourcoing.

La Société Anonyme des Etablissements Paul et Jean Tiberghien continue en partie l'ancienne firme « Charles Tiberghien et Fils », dont l'origine remonte à près de trois quarts de siècle. La renommée de ses tissus et de tous les articles fabriqués dans ses usines s'est étendue rapidement, non seulement à la région du nord, et à la France, mais loin encore à l'étranger. Le fini, le goût et la solidité, caractères essentiels de sa fabrication, lui ont assuré la fidélité d'une clientèle sans cesse croissante et lui ont permis d'augmenter sa production et de multiplier le nombre et l'importance de ses usines, ce qu'elle continue à faire aujourd'hui, plus peut-être que par le passé.

La guerre et les destructions systématiques opérées par l'ennemi avaient laissé ses usines, en 1918, dans un état de dévastation et de



Siège social.
Teinture et apprêts, rue de Lille, à Tourcoing.

en robe, confection, draperie, unie et fantaisie, doublures, etc., formant un choix des plus variés.

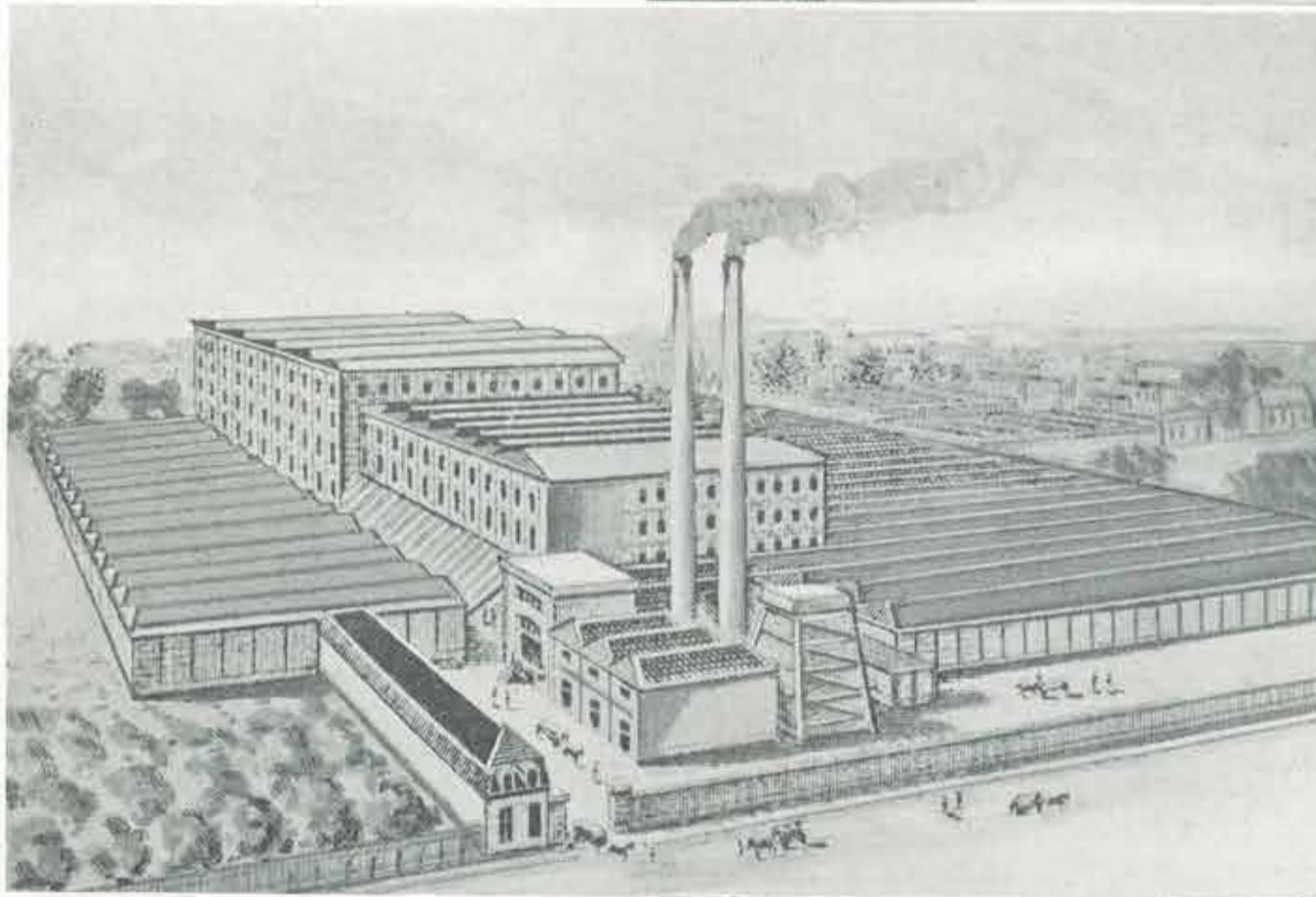
En plus, un nouveau tissage, en voie d'achèvement permettra de porter bientôt le nombre des métiers à tisser à plus de 1.000 et par conséquent la production hebdomadaire à plus de mille 700 pièces.

De l'usine de teinture et apprêts, qui complète la série de ces transformations, sortent chaque semaine plus de deux mille pièces finies et apprêtées, prêtes pour la vente.

Enfin, à toutes ces usines sont adjoints deux ateliers importants pour l'entretien et la réparation des immeubles et des machines.

À l'heure actuelle, le total du personnel occupé par la Société dans ses divers établissements se monte à 2.427, tant employés qu'ouvriers.

Les Etablissements Paul et Jean Tiberghien possèdent leurs propres comptoirs d'achats directs de laine aux pays d'origine, en Australie, en République Argentine, etc.



Filature, rue d'Anvers, à Tourcoing.

ruine dont il semblait qu'elles n'auraient pu se relever.

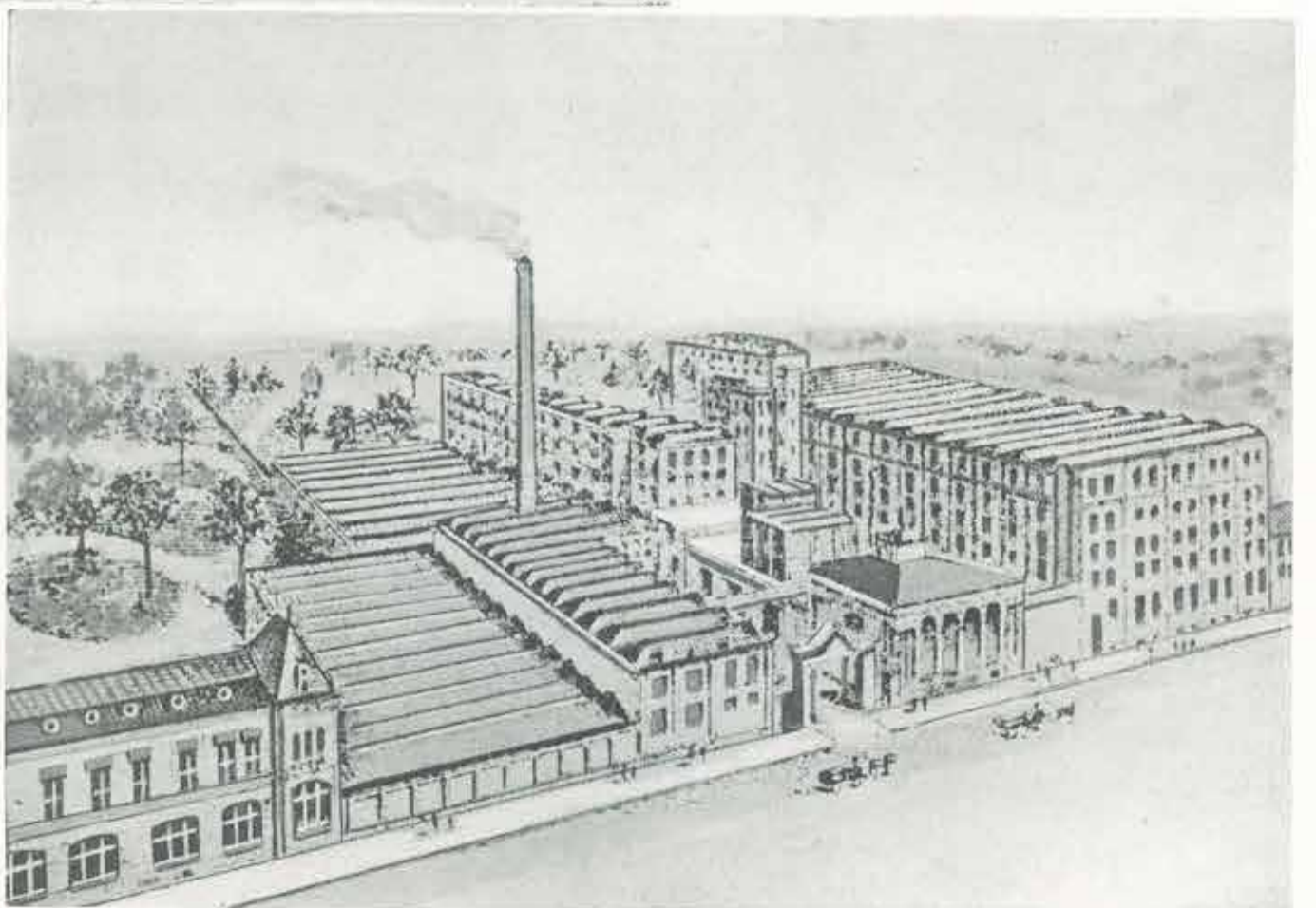
Mais le travail de reconstruction des immeubles et de remplacement du matériel, mené avec une ardeur et une ténacité inlassables, au milieu des mille difficultés de l'après-guerre, fut vite couronné de succès. Dans le minimum de temps, les usines purent s'ouvrir à nouveau et les métiers se remirent à tourner les uns après les autres. Filature, retorderie, tissage, teinture et apprêt, toutes ces industries reprirent peu à peu et finalement dépassèrent leur production d'avant-guerre.

Quelques chiffres en donneront une idée.

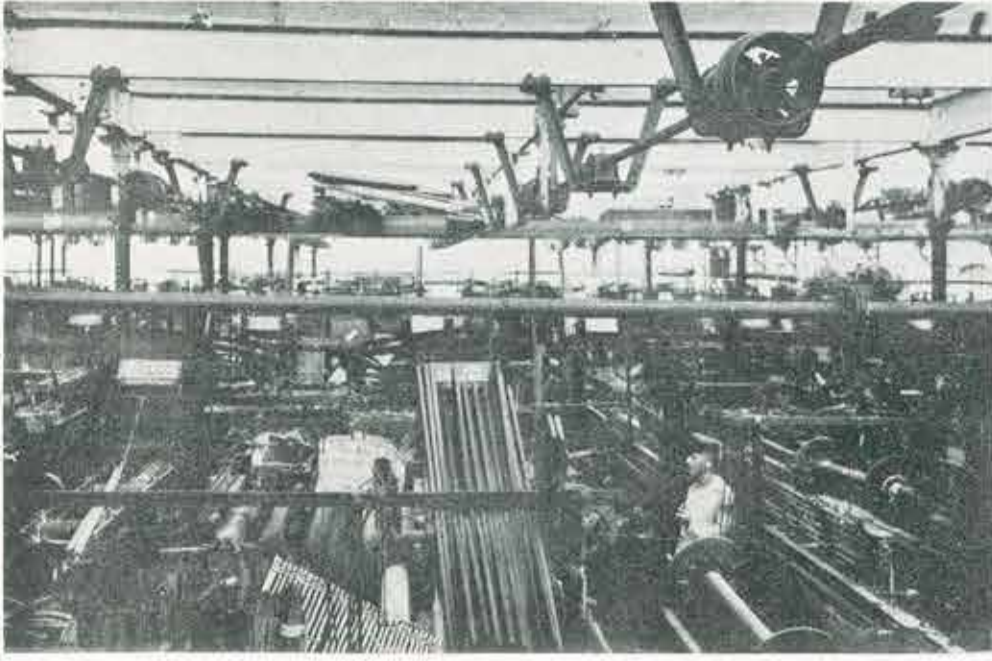
Les ateliers de la société couvrent une surface de près de 100 mille mètres carrés.

Le peignage fournit chaque semaine 40 mille kilos de laine peignée dont la majeure partie est absorbée par deux filatures où tournent 50.000 broches et que complètent les deux retorderies de Tourcoing et de Linselles avec 10 mille broches.

Viennent ensuite les trois tissages où battent près de 900 métiers. Il en sort chaque semaine un minimum de 1.400 pièces de tissus, soit environ 70.000 mètres, ce qui nous donne, pour la production annuelle un chiffre de plus de 3.500.000 mètres de tissus de tous genres,



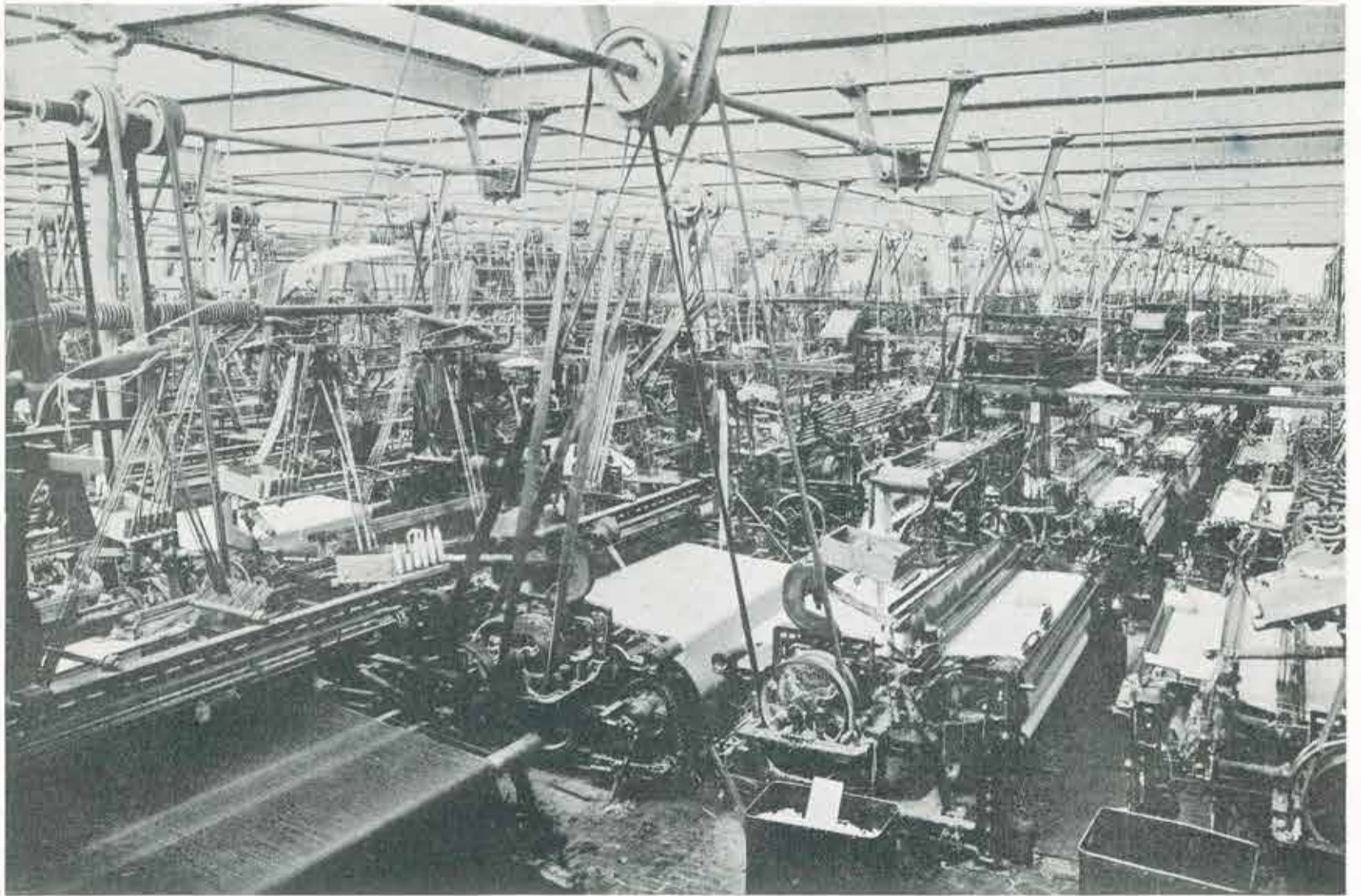
Filature, retorderie et tissage, rue de l'Alma, à Tourcoing.



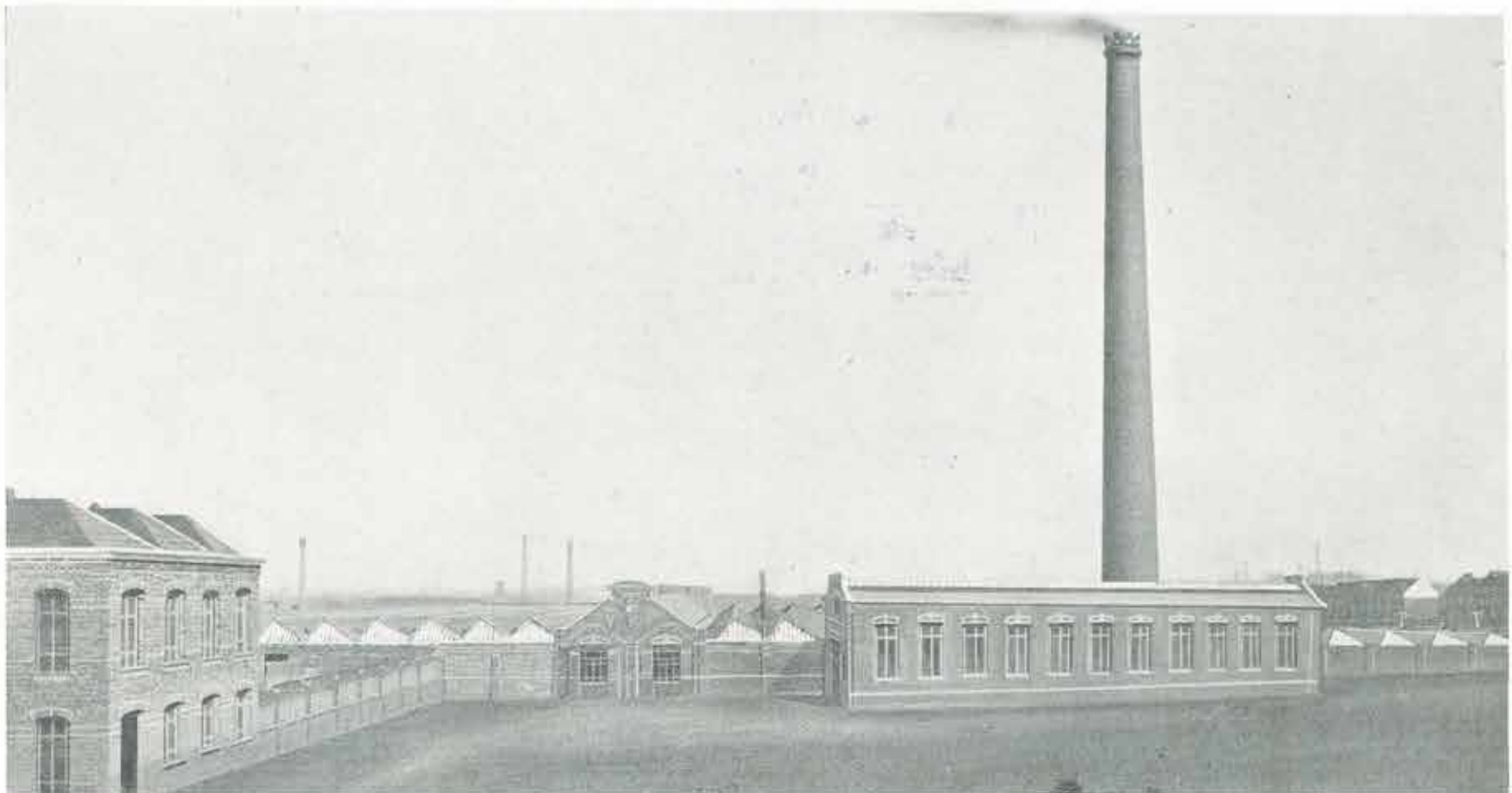
A gauche : la grande salle de tissage, Linselles 1916. Photographie authentique du pillage, prise sur un officier allemand. — A droite : l'usine de Linselles détruite (novembre 1918).

On comprend aisément, après ce rapide aperçu, comment, par la réduction du prix de revient qui résulte de cette concentration en une seule main de tous les éléments d'une fabrication, les Etablissements Paul et Jean Tiberghien peuvent offrir leurs produits aux meilleurs prix tout en conservant à leurs tissus une supériorité de qualité qui les fait partout rechercher.

Les bureaux de vente de la Société, établis à Roubaix, 27, rue du Pays, au centre du quartier des affaires, ont pris une extension proportionnée à celle de la production. La firme vend ses tissus en France, dans tous les pays d'Europe, en Orient, en Amérique et dans tous les centres d'affaires du monde. Toujours à l'affût de nouveaux débouchés, il n'est pas de marché qui, aussitôt ouvert, ne voit apparaître ses produits qui rapidement font prime.



La grande salle de tissage de Linselles, 1921.



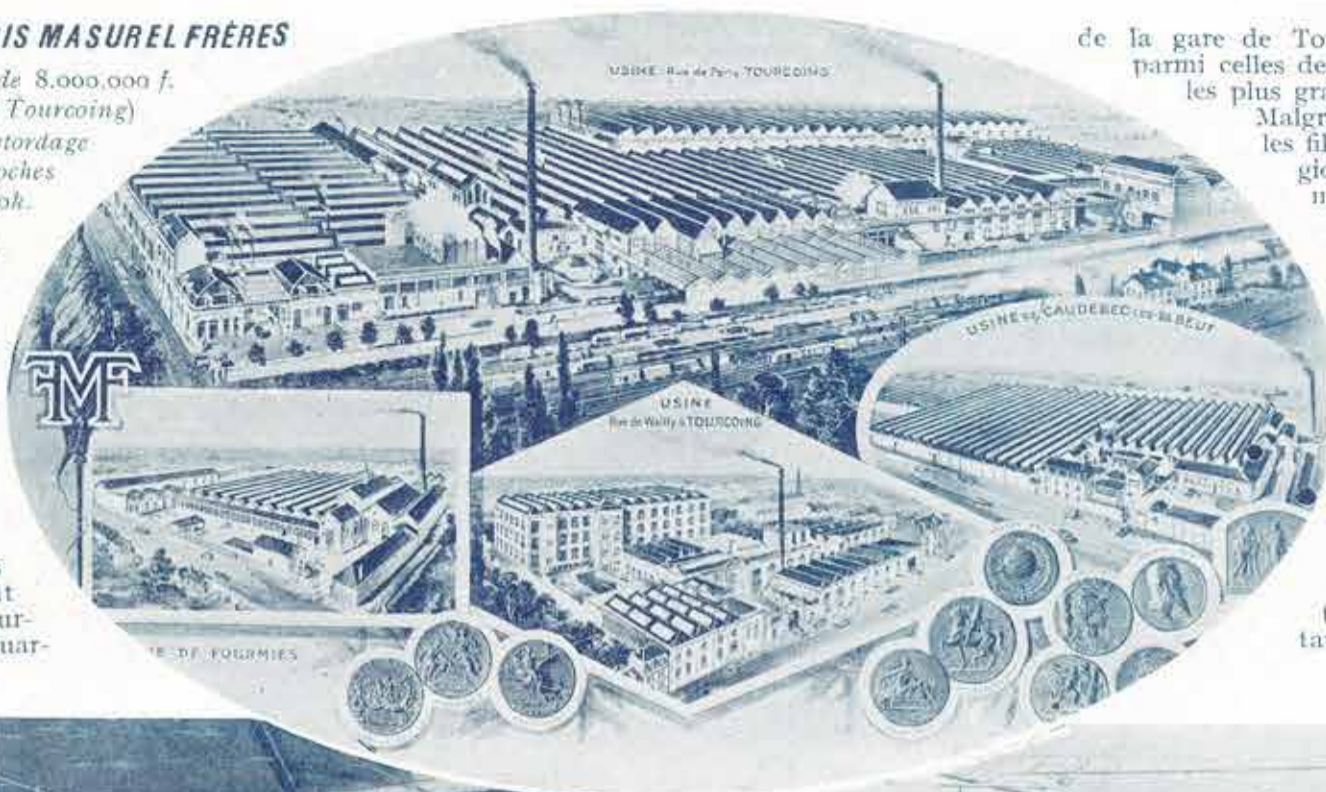
Société Anonyme des Etablissements Paul et Jean Tiberghien. — Retorderie et Tissage, rue de la Fin-de-la-Guerre.

Établissements FRANÇOIS MASUREL FRÈRES

Société anonyme au capital de 8.000.000 f.
entièrement versé (siège social Tourcoing)

Filature, teinturerie et retordage
de laines peignées 116.000 broches
Production annuelle 3.000.000h.

Les Etablissements François Masurel frères furent fondés en 1876. Leur installation ne comportait au début qu'un atelier de retorderie situé r. de Wailly. Sous l'énergique impulsion des fondateurs, MM. François Masurel-Pollet et ses Fils, la maison prit très rapidement un essor considérable. Dès 1884, un vaste établissement de filature est édifié à Tourcoing-les-Franes, dans un quar-

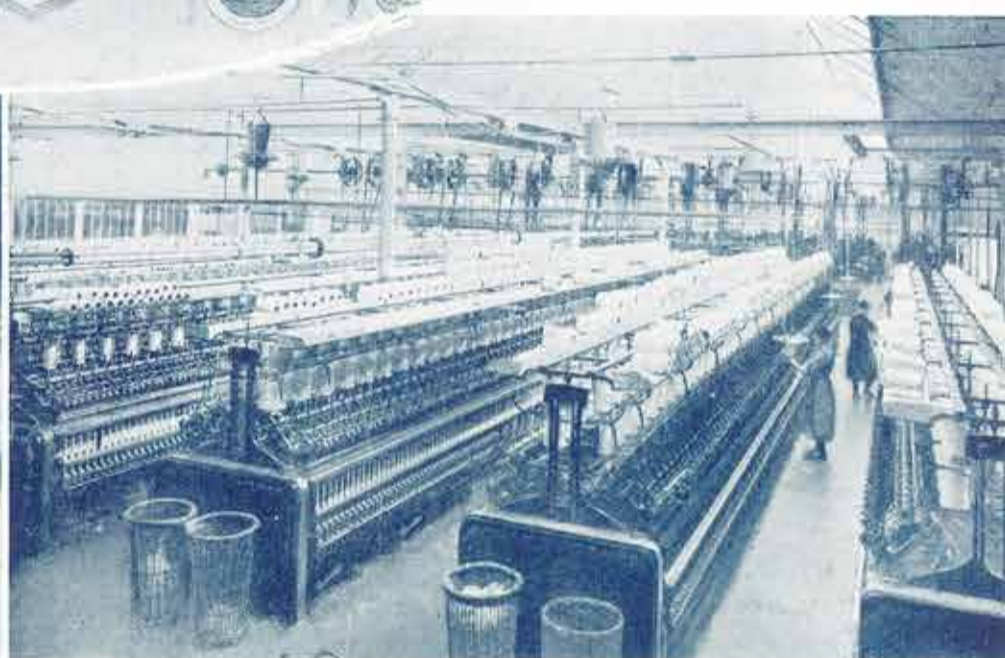
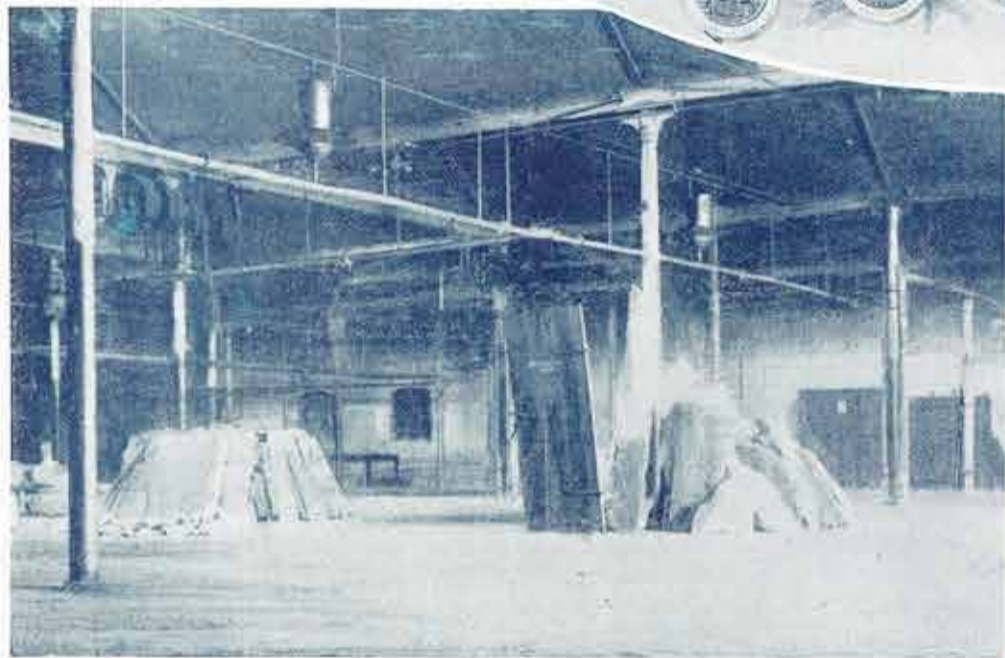


de la gare de Tourcoing-les-Franes, étaient parmi celles de la ville qui avaient subi les plus graves déprédations. Malgré cela, et la première parmi les filatures de laines de la région, elle fonctionna dès le mois de mars 1919.

L'ensemble des usines couvre aujourd'hui une superficie d'environ 5 hectares.

Elles utilisent une force motrice totale de 3.700 HP et occupent un personnel de plus de 1.700 ouvriers.

Pour fixer par une comparaison frappante l'activité industrielle des ateliers, il suffira de signaler que le troupeau qui assurerait la matière nécessaire à l'alimentation des ateliers devrait



Usine de la rue de Paris, à Tourcoing. Salle de filature après la destruction de tous les métiers et l'installation de chambres pour soldats. La même salle, aujourd'hui reconstituée.

tier alors peu habité et qui leur doit en partie son si rapide développement.

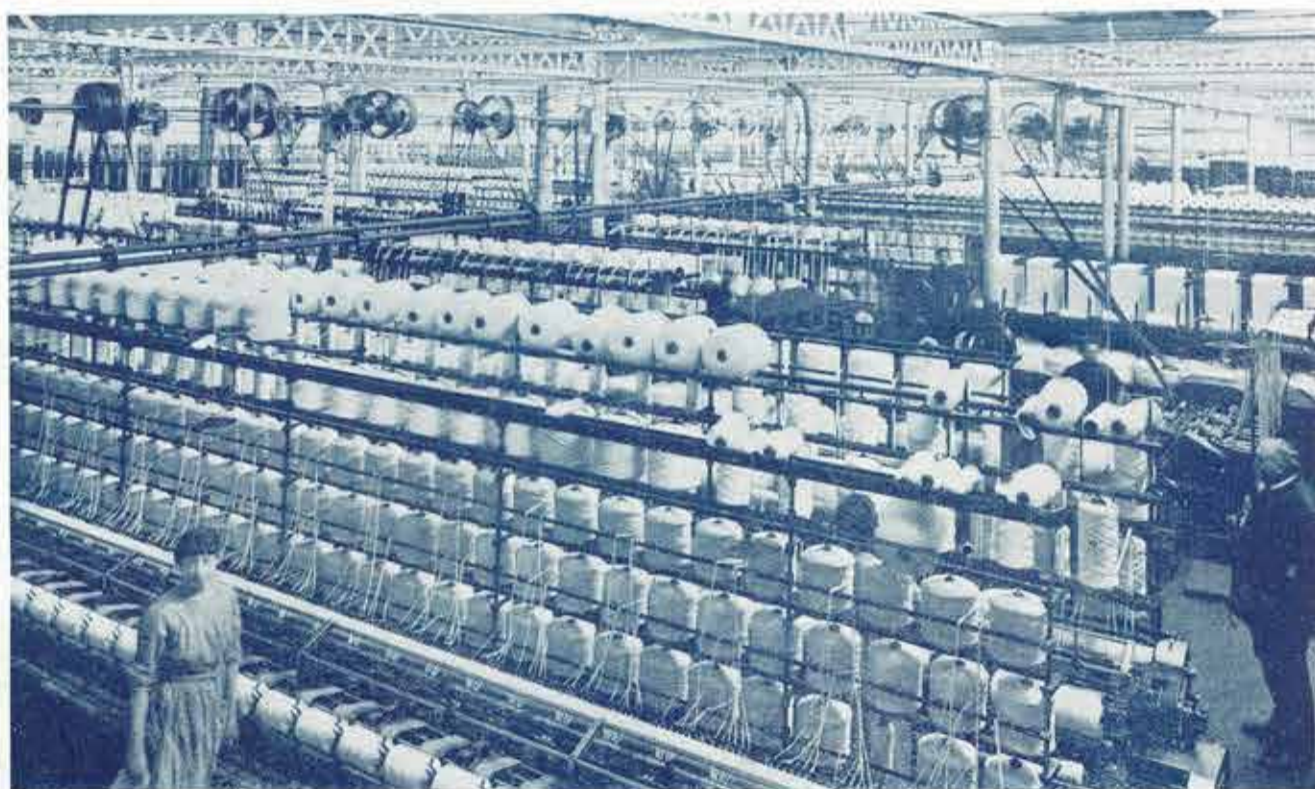
En 1890, la teinturerie est installée pour répondre aux besoins d'une clientèle toujours plus étendue et plus désireuse de la perfection des produits.

En 1912, et en même temps que les usines de Tourcoing s'agrandissaient sans cesse, une troisième usine est mise en marche à Fourmies.

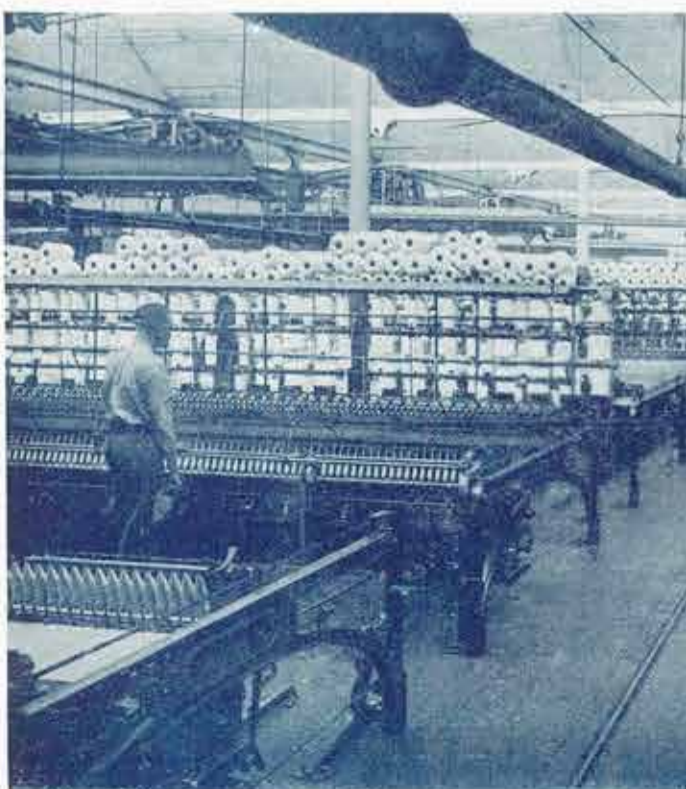
L'occupation ennemie, à partir du 10 octobre 1914 et les destructions qui en furent la conséquence, marquèrent alors un arrêt brutal et forcé dans le développement jusqu'alors ininterrompu de l'affaire.

Toutefois, en 1917, une nouvelle filature de 15.000 broches avait été installée de toutes pièces à Caudebec-les-Elbeuf.

Dès octobre 1918, au lendemain de la libération du Nord de la France, un effort considérable est fait, pour la remise en état des usines de Tourcoing. Celles-ci, en raison de leur situation à proximité



Une salle de filature reconstituée.



Usine de la rue de Paris, à Tourcoing : Les Renvideurs.

comporter environ deux millions et demi de moutons.

Les Etablissements François Masurel Frères sont aujourd'hui outillés pour produire tous les genres et toutes les qualités de laines filées.

Ils se sont pourtant nettement spécialisés dans ce qu'on est convenu d'appeler les « Belles qualités » c'est-à-dire les fils fins en écrus simples ou retors, les fils teints pour draperie, les fils retors à torsions spéciales gazés, destinés à la fabrication du tissu de robe « haute nouveauté ».

Ils produisent en même temps les laines filées pour bonneterie, écru et mélangés, noirs et couleurs, ainsi que les fils blanchis pour la production desquels une installation continuellement revue et améliorée leur permet d'atteindre une supériorité qui les fait rechercher par les clients les plus exigeants de France et de l'Étranger.

Les Etablissements François Masurel Frères sont



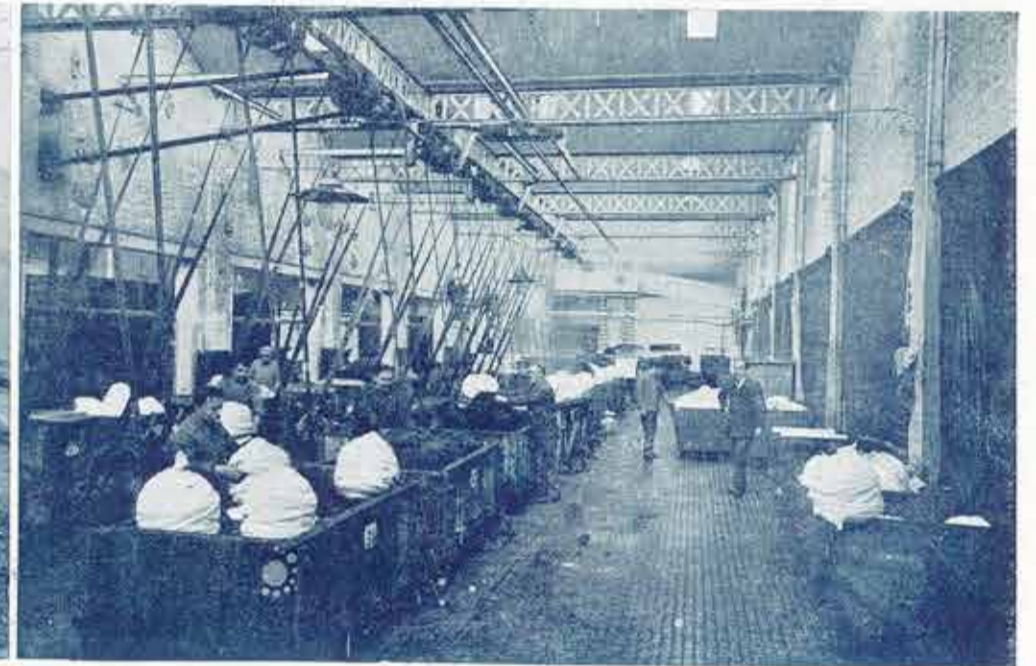
La salle des grands appareils à teindre, détruite.



La même salle des grands appareils à teindre, après sa reconstitution.



Une autre salle des appareils à teindre, détruite.



La même salle des appareils à teindre, après sa reconstitution.

de grands exportateurs. — Dans toutes les contrées d'Europe, comme dans les deux Amériques, en Asie, aux Indes, au Japon, etc... leurs produits sont appréciés et recherchés.

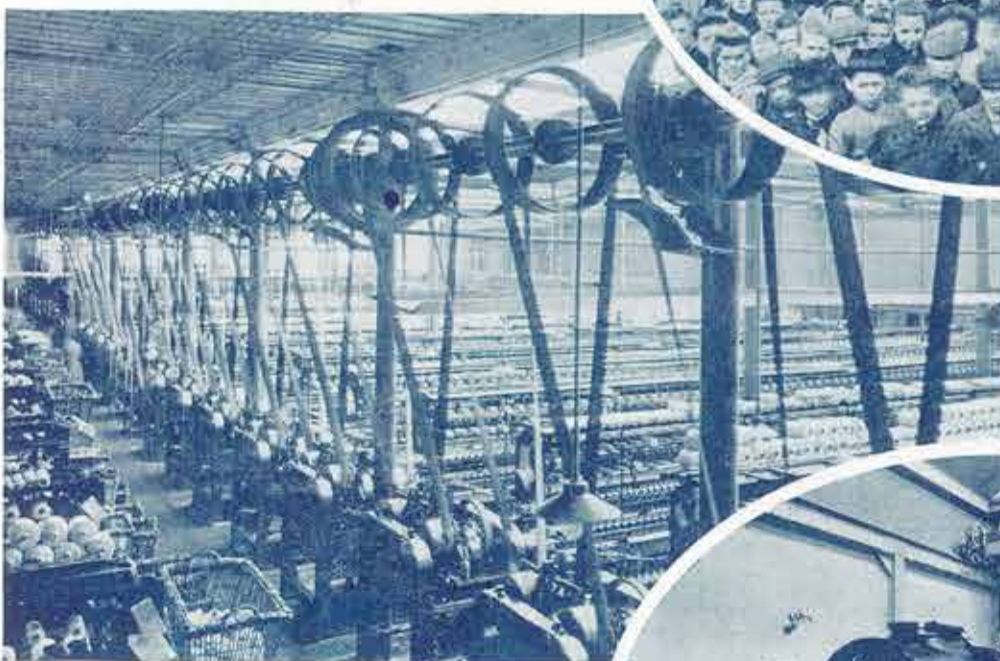
ŒUVRES PHILANTHROPIQUES

Les œuvres sociales ont toujours été en grand

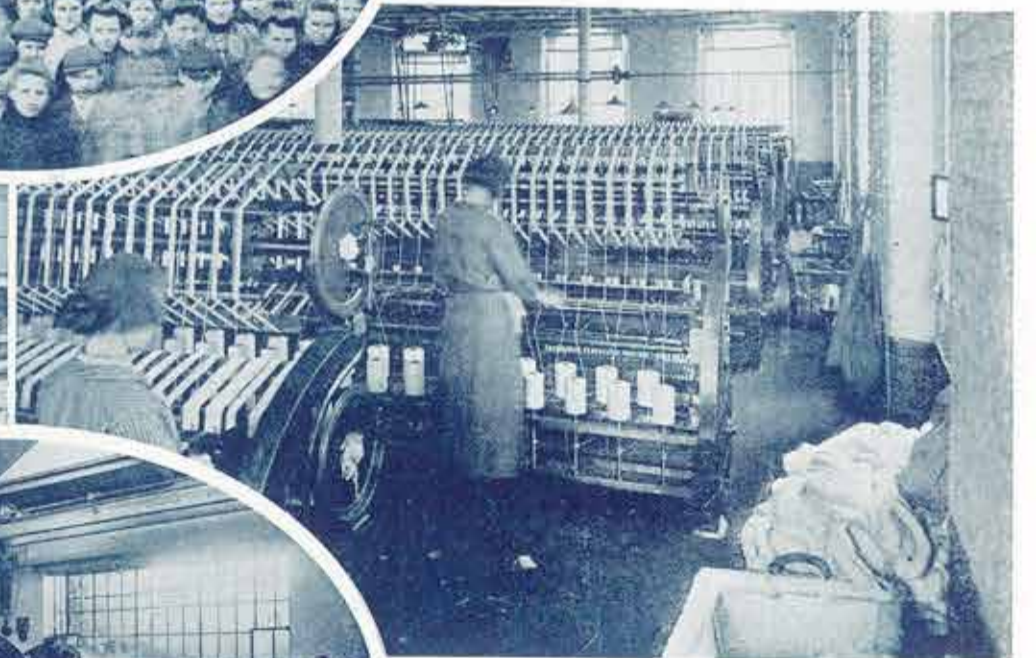


indemnité aux familles en cas de décès etc...

Depuis la date de sa fondation (1892) jusqu'au 31 décembre 1922, l'association de Secours Mutuels des Etablissements François Masarel frères a, sous ces formes diverses, versé en secours, à ses adhérents plus de 300.000 francs.



Les continus à retordre.

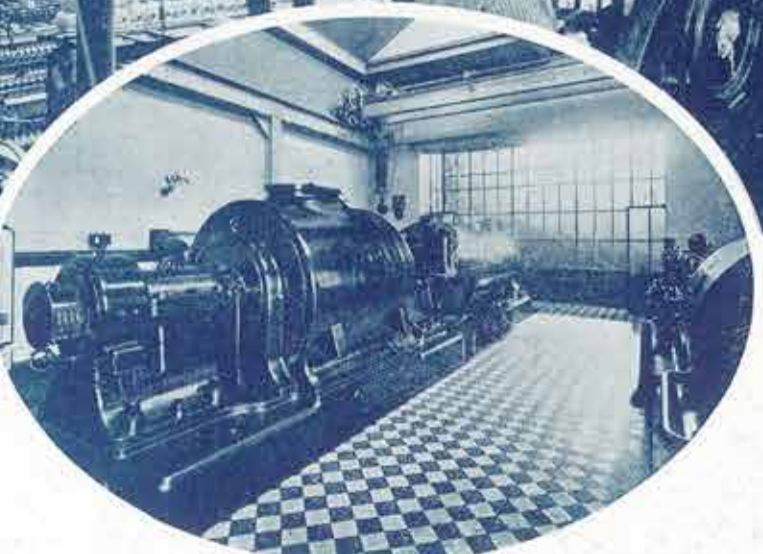


Usine de Tourcoing, rue de Wailly. — Le moulinage.

honneur dans les Etablissements François Masarel frères et leurs dirigeants n'ont jamais hésité à créer celles qui pouvaient améliorer le sort de leur personnel atteint par les maladies ou les épreuves.

Une société de Secours Mutuels à participation mixte, patronale et ouvrière, véritable modèle du genre, fut créée en 1892.

Tous les ouvriers qui y sont affiliés bénéficient d'avantages très importants : allocation en cas de maladie, indemnité aux accouchées, prime d'allaitement, rente de vieillesse,



Usine de la rue de Paris, à Tourcoing. : La salle desturbo-alternateurs.

La situation financière de cette Association de Secours Mutuels est très brillante. Au 31 décembre 1922, elle possédait un actif total de plus de quatre cent mille francs, mis en réserve à la Caisse des Dépôts et Consignations.

En somme, par leur excellente organisation, par la perfection de leur outillage et le rendement sans cesse accru, les Etablissements François Masarel Frères se placent sans contredit parmi les premiers de la région.

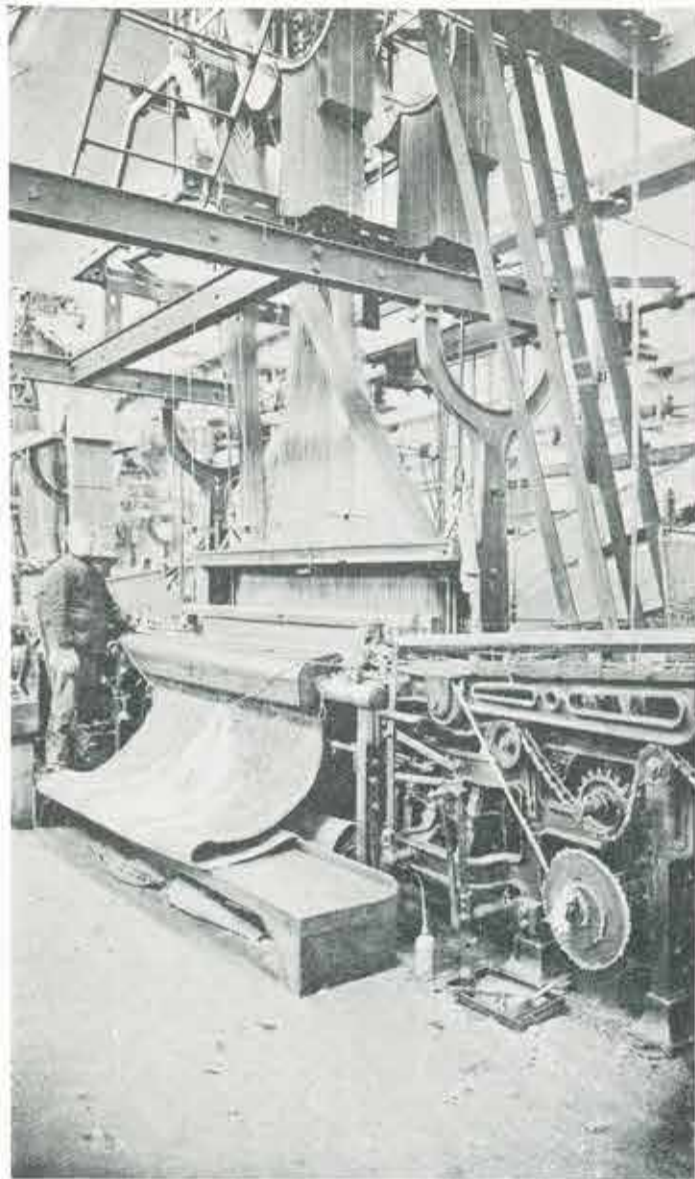
MAISON LORTHIOIS-LEURENT ET FILS
à Tourcoing.

La maison Lorthiois-Leurent et fils dont la fondation remonte à 1780 — elle compte donc près d'un siècle et demi d'existence — fabrique dans ses usines du Nord et de l'Aisne, les tapis Jacquard et haute-laine, les tissus et velours pour ameublement, le linge de table, les coutils et les tissus unis et brochés pour corsets.

La reconstitution de ses usines dont deux étaient complètement détruites, les autres pillées et saccagées fut menée progressivement et aussi activement que



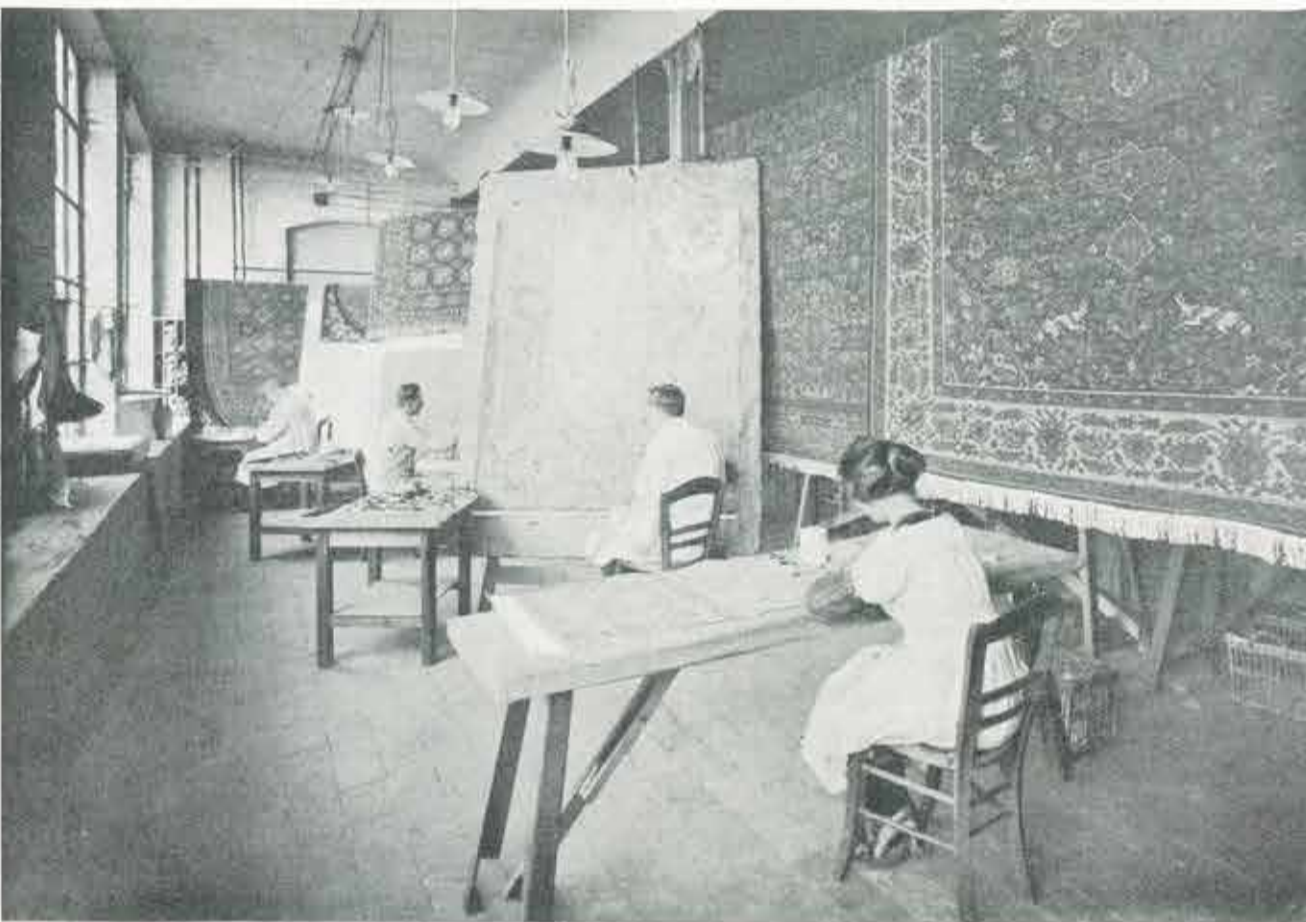
Usine : 41, rue d'Austerlitz, Tourcoing. — Approvisionnement de laines pour tapis.



Usine : 36, rue du Petit-Village, Tourcoing.
Un métier de tapis Jacquard.

le permettait l'importance des dommages éprouvés. En août 1919, des tapis et tissus d'ameublement sortaient déjà de la première usine remise en état et à partir de 1920, les usines de Bohain et d'Halluin étant reconstruites, la production continua de s'améliorer journellement. Actuellement, un total éloquent de plus de 60.000 mètres de tapis et tissus tous genres est fabriqué chaque semaine dans ses divers établissements.

Les débouchés que cette firme s'est créés, grâce à une organisation de vente en accord avec la qualité de ses produits et la réputation dont ils jouissent, lui permettent d'écouler ces quantités importantes



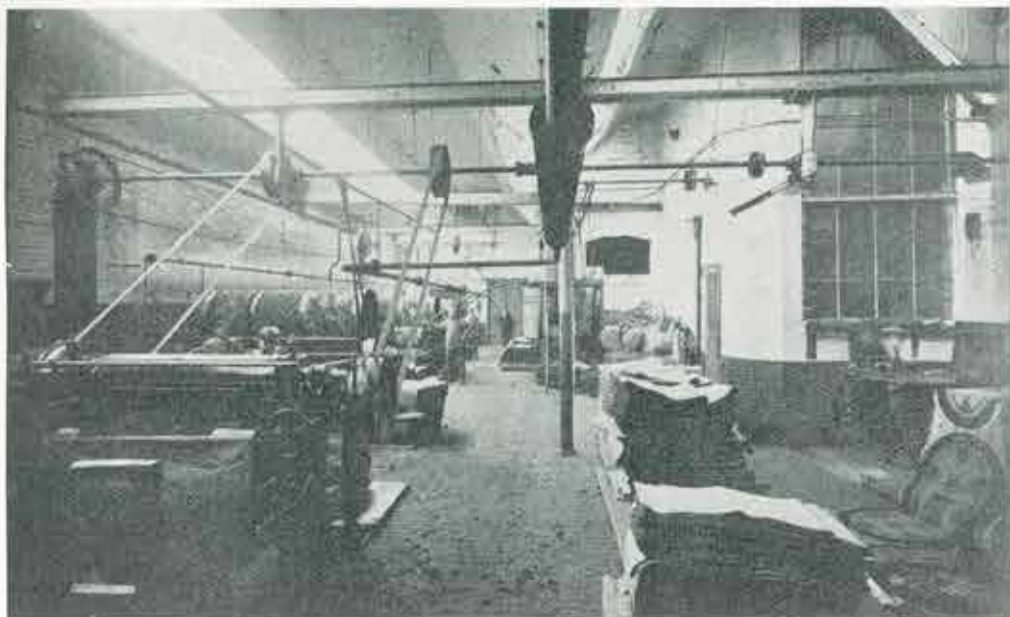
Usine : 36, rue du Petit-Village, Tourcoing.
Atelier de dessin pour la fabrication des tapis.



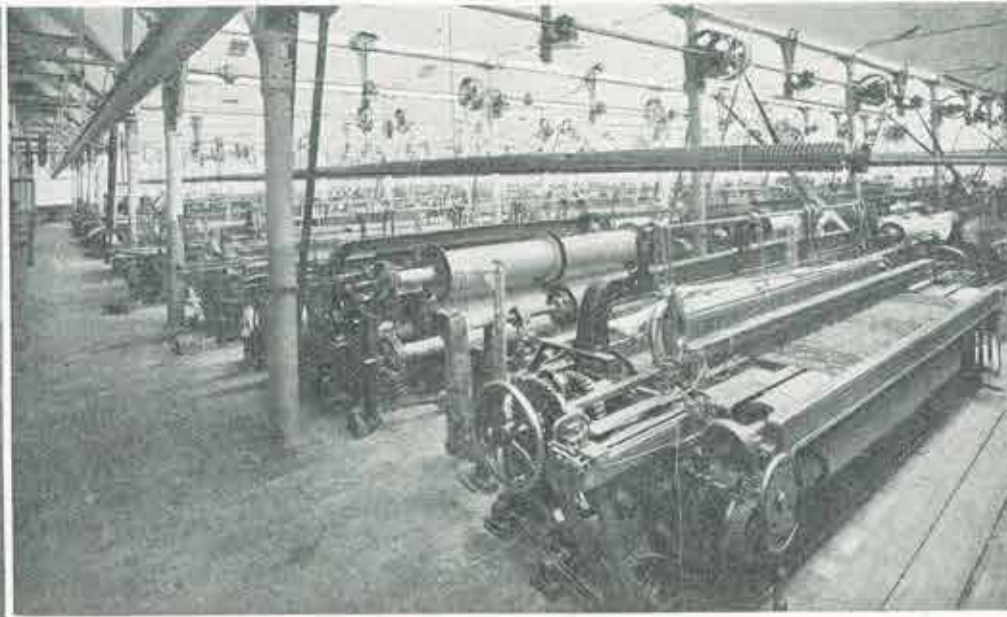
Usine : 41, rue d'Austerlitz, Tourcoing.
Retorderie de fils de laine.



Usine : 41, rue d'Austerlitz, Tourcoing.
Les cardes.



Usine : 36, rue du Petit-Village, Tourcoing. Salle d'apprêt pour tapis



Usine de Bohain (Aisne). Salle de tissage.

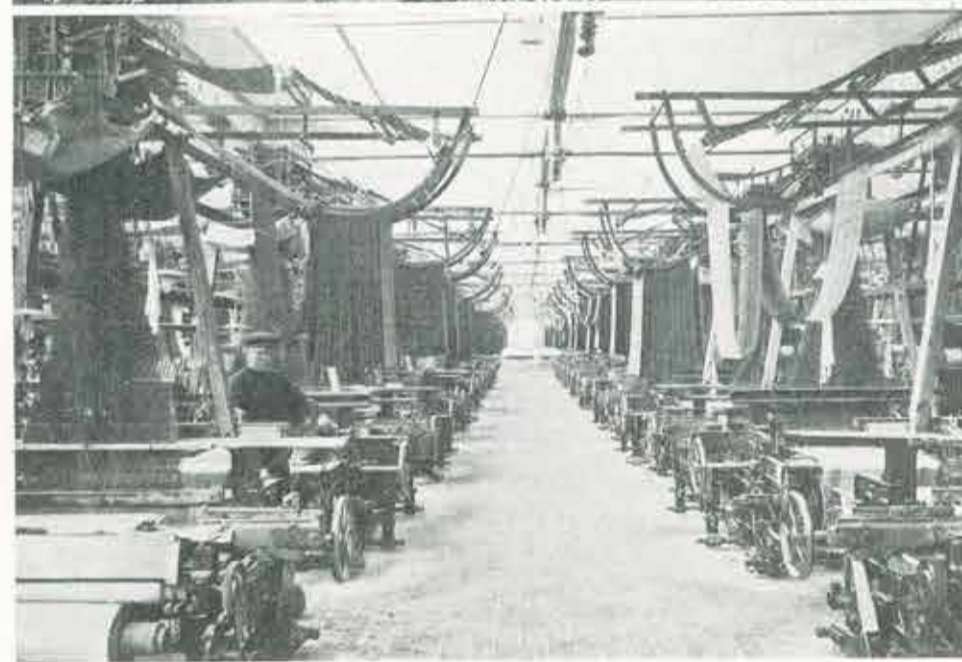
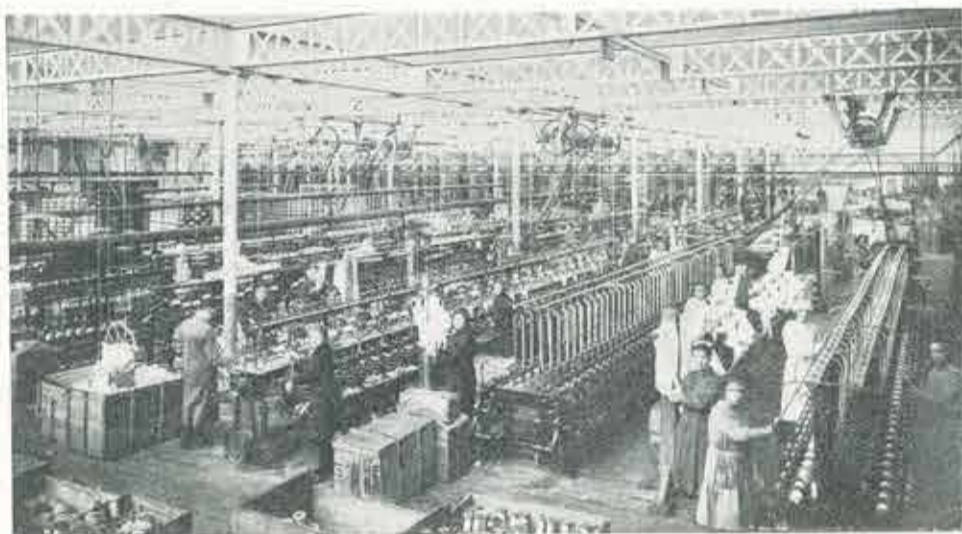
sur tous les marchés du monde où ils soutiennent dignement la réputation de bon goût et de fini de la fabrication française. Des sacrifices ont été consentis et le sont encore chaque jour pour le développement de la vente à l'étranger, favorisant ainsi dans l'extrême mesure possible l'exportation nécessaire au relèvement de notre pays.

Une visite dans les diverses usines de la maison Lorthiois-Leurent et fils présente un intérêt exceptionnel car à la Technique variée et parfaite des procédés de fabrication s'allie toujours un élément artistique qui tient une part importante dans la valeur du tissu.

Cette visite, nous l'avons commencée par l'établissement de la rue d'Austerlitz, à Tourcoing où deux filatures de laine mixte et de laine cardée transforment en fils pour tapis la matière brute venue directement des pays d'origine. Une teinturerie contiguë, dont le matériel a été récemment renouvelé suivant les derniers perfectionnements, permet de fournir chaque semaine aux tissages plus de quinze mille kilos de fils teints en laine, coton, soie, jute, etc.

À Au 36 de la rue du Petit Village, à Tourcoing, siège social de l'affaire, près des bureaux où travaille activement tout un état-major de secrétaires, directeurs, comptables, chefs de service, — l'usine mère exploitée déjà par plusieurs générations de la famille Lorthiois, continue de tisser régulièrement les tapis Jacquard, les beaux tissus pour ameublement, les brochés fins pour corsets...

Les velours d'ameublement, lin et coton, unis et rayés, les tissus courants pour ameublement, les batistes et satins unis pour corsets, toutes les variétés de linge de table, belles qualités pur fil et métais, ou cou-



Usine du chemin de la Grandville, à Halluin. — En haut : Une salle de préparation au tissage du linge de table. En bas : le Tissage.

leur fantaisie, sont tissés dans les divers départements de l'usine importante du Chemin de la Grandville à Halluin.

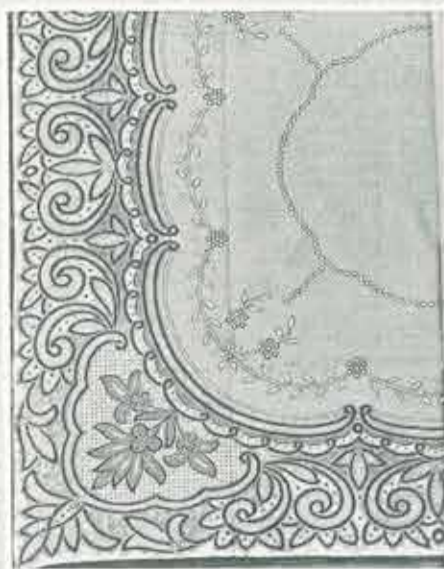
Enfin, un atelier de tissage à Halluin et l'usine modèle de Bohain (Aisne) produisent en quantités considérables les belles séries de carpettes et canapés dont on retrouve le choix dans tous les grands magasins de tapis.

La maison Lorthiois-Leurent et fils a toujours figuré en meilleure place au palmarès des récompenses de toutes les expositions. Celles de Paris, Melbourne, Amsterdam, Anvers, Saint-Petersbourg, Saint-Louis (Amérique), Liège, Lille, Tourcoing, Roubaix lui ont valu médailles d'or, grands prix et classements « hors concours » et les expositions futures verront de nouveau ses articles exposés dans leur variété. Signalons en passant sa participation à la Foire de Lyon du 5 au 17 mars prochain (stand 16, groupe 28).

Concluons en disant que l'initiative et l'expérience de ses chefs, MM. Jules et Robert Lorthiois, ont fait de cette très ancienne maison l'une des plus importantes existant actuellement dans le textile de l'ameublement.

Le Gouvernement français vient d'ailleurs de reconnaître les services importants rendus au commerce et à l'industrie par M. Jules Lorthiois en lui décernant, il y a quelques jours, la Croix de la Légion d'honneur.

Nous sommes heureux de joindre nos vives félicitations aux nombreux témoignages de sympathie adressés à M. Jules Lorthiois en l'honneur de cette distinction très méritée.



Quelques types de tissus fabriqués par la Maison Lorthiois-Leurent et Fils.

L. & F. MOTTE FRÈRES FILATEURS DE COTON A TOURCOING

La firme L. et F. Motte frères est une des plus connues sur la place de Tourcoing. Il serait superflu d'en faire l'historique, étant donné la notoriété dont elle jouit. L'immense usine de la rue Dugay-Trouin, comprenant filature et teinturerie, celle non moins considérable de la rue des Piats, où fonctionne la retorderie, avec leurs innombrables dépendances et leurs hautes cheminées crachant à tous les vents, forment de véritables cités dans la grande cité industrielle.

A plusieurs reprises, au cours de ces notices, il a été question du rôle joué par MM. Motte frères pendant l'occupation, de leur résistance aux exigences de l'autorité allemande, de leurs refus de travailler pour des œuvres de guerre, des sanctions prises contre eux, de leur participation aux œuvres de solidarité sociale, dont Tourcoing et Roubaix ont donné de si magnifiques exemples; nous n'y reviendrons donc point. Il importe ici seulement de placer sous les yeux du lecteur, par des documents exempts de toute fantaisie, puisque ce sont des photographies, l'état dans lequel l'envahisseur a mis la plus grande partie, ou peut dire la totalité des ateliers où

régnait une si florissante activité et l'état dans lequel on les retrouve aujourd'hui, après un travail de reconstitution dont l'effort ne s'est pas ralenti un seul instant. La légende suivant laquelle nous conserverions à dessein nos ruines reçoit un nouveau et cruel démenti!

MM. Motte frères possédaient à Tourcoing, au moment de l'invasion, quatre filatures d'une importance de cent mille broches à filer et 18.000 à retordre, filant les numéros de 6 à 30 et teinturerie

pouvant teindre de 18 à 20.000 kilos par semaine, soit plus d'un million de kilos par an.

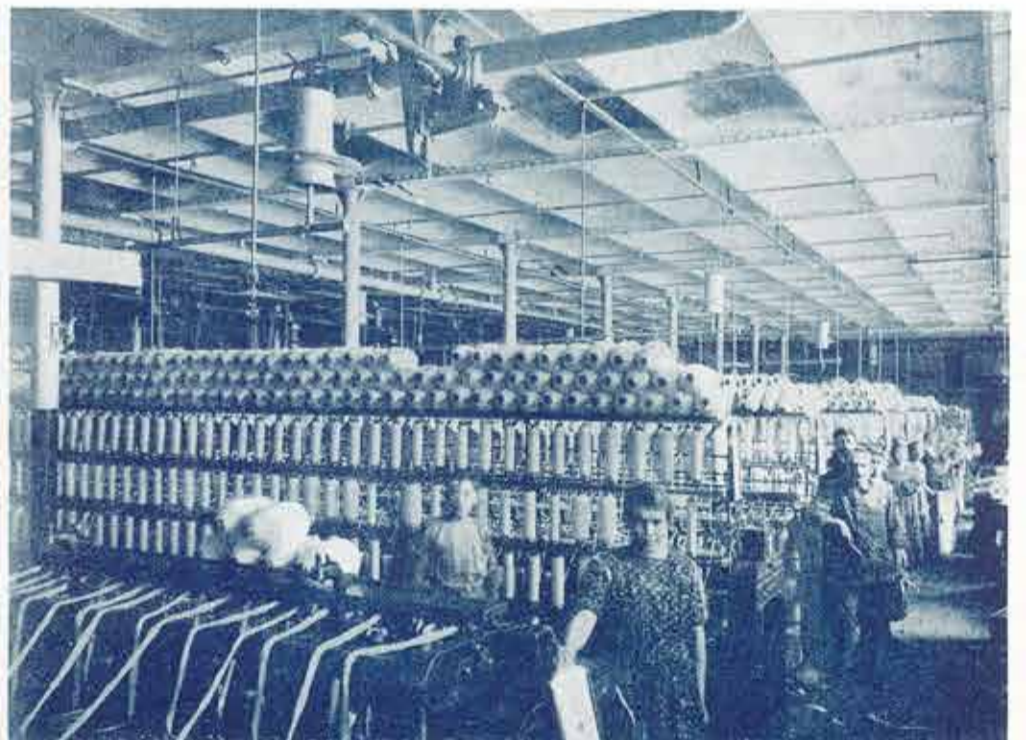
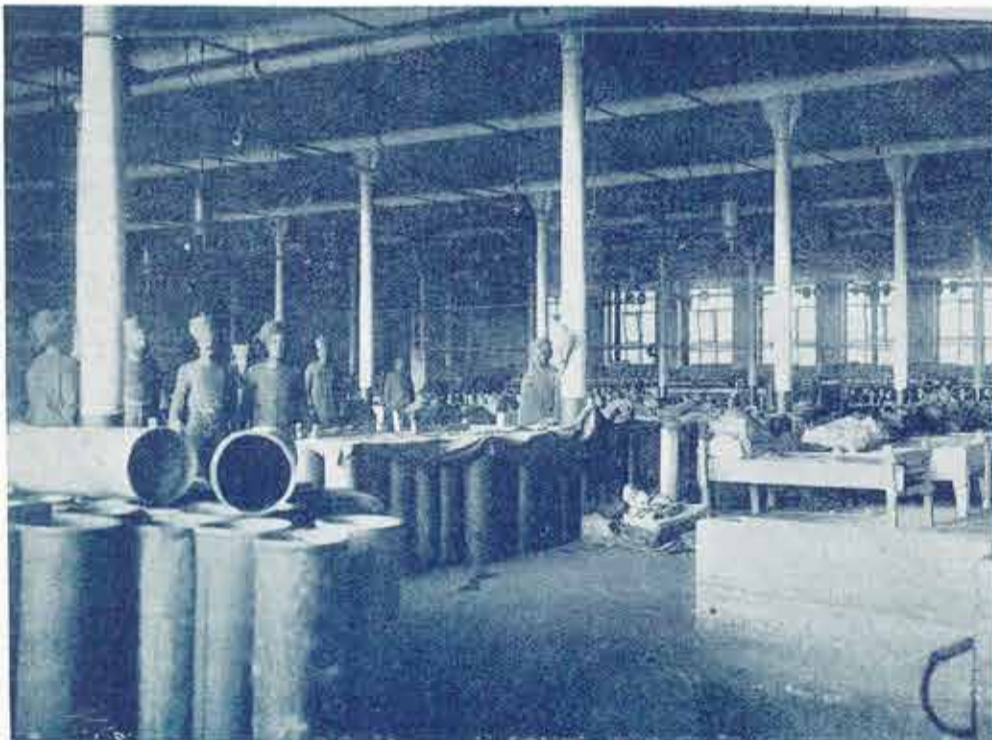
Ce que les Allemands en ont fait, indépendamment des enlèvements de métaux utilisés par eux, et cela dans un but pratique qui s'explique, cet amoncellement de métiers démolis que nous apercevons dans la cour de l'usine reproduite ci-dessous, ne peut trouver aucune excuse. La rage de détruire, le souci d'anéantir à tout jamais une industrie trop prospère à leur gré, de supprimer une concurrence future, apparaît si clairement qu'on ne saurait trop les étaler au grand jour, au moment où ils se posent en victimes.

Dans cette salle de préparation où nous voyons les broches s'aligner en interminables séries, symboles d'ordre et de travail paisible, était-il nécessaire de briser sur place les assortiments pour y faire dormir les hommes? Car c'était un dortoir. On aperçoit encore les couchettes, abandonnées précipitamment par leurs occupants, lorsque les soldats indous entrés vainqueurs, firent leur apparition. Le spectacle qu'ils contemplèrent leur donna une juste idée de la Kulture germanique.

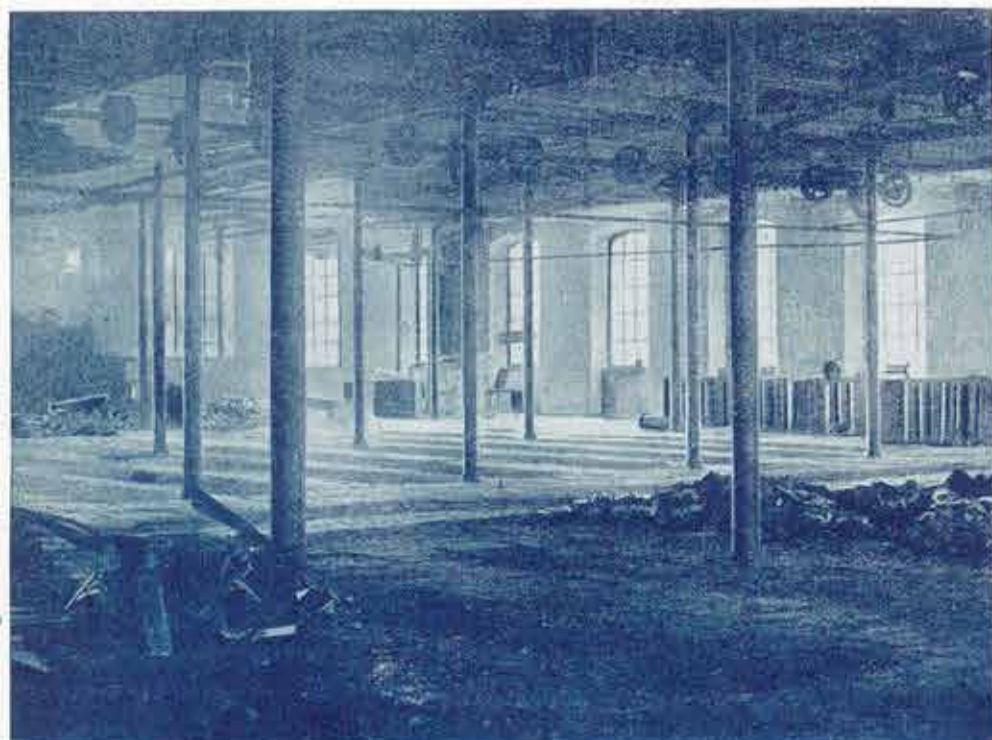
Quatre assortiments complets de préparation, ainsi que la presque totalité des machines à doubler, mouliner et retordre, étaient détruits. Ce matériel de retorderie datait à peine de deux ans. Ici, au contact du purin d'écuries, 60 cardes et autres machines étaient



Amoancement de métiers démolis par les Allemands.



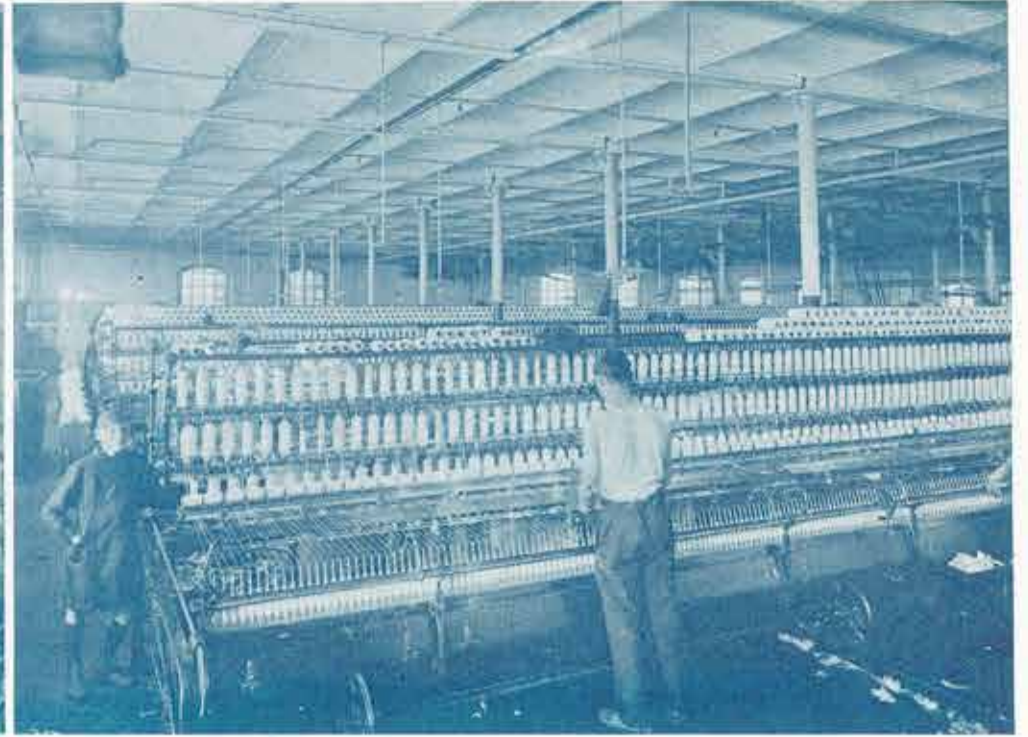
Salle de filature vidée de ses machines et Salle de préparation qui furent transformées en dortoir par les Allemands. Aussitôt après l'armistice, des soldats hindous vinrent prendre la place de ceux qui venaient de s'enfuir, abandonnant tout leur matériel de literie.



A gauche : Autre salle de filature dans laquelle aussi quatre assortiments complets, cardes, étirages, bancs en gros, intermédiaires et fins ont été totalement détruits. A droite : Salle de filature reconstituée.



Les renvideurs complètement tordus et démolis.



Aspect actuel de la salle des renvideurs.



La teinturerie de l'usine, bouleversée de fond en comble.



Cette teinturerie remise en plein fonctionnement.

perdus de rouille; les renvideurs, transmissions, machines à vapeur étaient démunis de leurs cuivres. Des chariots des renvideurs étaient débités en bois de chauffage.

Les appareils à teindre n'existaient plus.

Dans la cour gisaient les poids de pression, les pièces de rechange, les cylindres de pression; sans doute, ce matériel était trop encombrant pour être facilement transporté. Tout ce qui pouvait l'être avait pris le chemin de l'Allemagne, indépendamment des tuyauteries, des coussinets, des pièces de cuivre, et encore les dynamos servant à l'éclairage ou à la distribution d'énergie, avec tous leurs accessoires et plusieurs surchauffeurs.

L'atelier de réparations, qui était important et garni des meilleures machines outils, était complètement vidé.

Jetons les yeux sur cette salle de teinturerie qui déjà fonctionne et comparons l'état où nous la montre la photographie voisine. Pourquoi ce bouleversement inutile et ces pièces tordues? Que dirait-on des Français si nous agissions de même à Essen ou à Bochum?

Malgré l'importance des dégâts, l'ordre est rétabli, le travail a repris dans les quatre usines martyres. Ce ne fut pas sans mal, tel avait été le bouleversement: jusque dans les sous-sols, le séjour de la cavalerie nécessitait le remplacement du pavage.

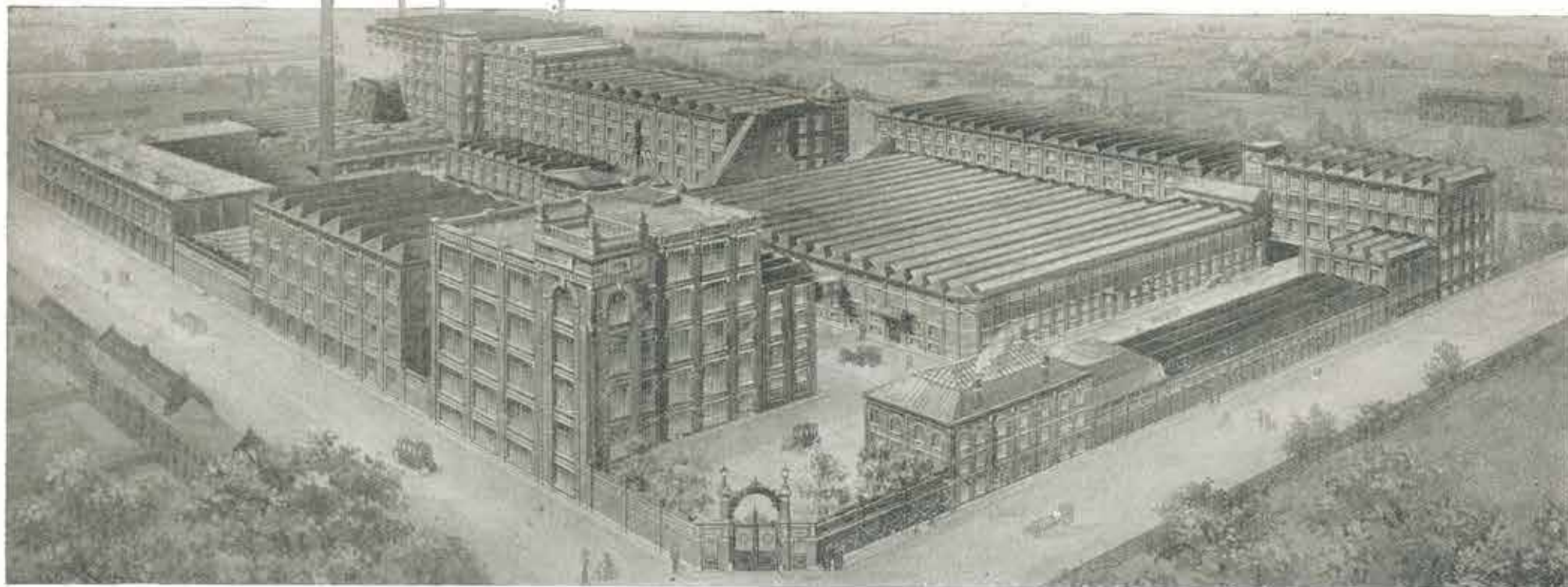
Une des filatures peut être remise en marche en juin 1919, sept mois après l'armistice; une autre au début de 1921, la troisième au mois d'octobre suivant et la dernière fin novembre 1922.

Est-ce à dire que toute trace du passé est effacée et que c'est la reprise de la vie commerciale normale d'avant-guerre? Il en serait évidemment ainsi si deux causes n'intervenaient: d'abord les vides creusés dans un personnel expérimenté, ensuite les variations du change, les bonds successifs de la livre et du dollar qui compliquent les transactions, car le coton Jumel, employé dans les maisons du Nord, a été fourni par l'Angleterre.

Cet état de choses durera-t-il éternellement? Profitera-t-on des enseignements du docteur Auvray, de l'Université de Paris qui, récemment, nous indiquait les moyens d'y remédier? La Tunisie, les Nouvelles-Hébrides surtout, sur lesquelles nos droits restent intacts, possèdent le climat et l'humus indispensables à cette culture; elle y doit donner d'aussi bons résultats que sur les bords du Nil. Le jour où cet effort sera donné, nos grandes filatures ne seront plus tributaires de l'étranger.

Cette perspective ne doit pas faire oublier les méfaits que nous venons de résumer.

Le génie de la destruction n'a eu d'égal que le génie de la restauration et l'on ne saura trop publier et comparer les deux manières pour que l'Univers soit témoin. Les clameurs qui s'élèvent aujourd'hui de la Rhénanie doivent être couvertes par la réprobation de Tourcoing: entre la cause de MM. Motte frères et celle de Hugo Stinnes, le jugement de l'histoire n'est pas douteux.



Vue d'ensemble.

JULES DESURMONT et Fils. — Filature de laines peignées

à Tourcoing (Nord)

DESTRUCTIONS

30.000^{kos} de pièces de cuivre coussinets, paliers de toutes nos machines textiles et transmissions.

95.000^{kos} de fonte Bâtis, pressions des machines de filature.

6.500^{kos} de pièces de plomb.

15.000 m. de courroies.

12.000^{kos} de câbles de transmissions.

12 moteurs électriques représentant une force de 800 kilowatts.

Matériel de teinture brisé.

RÉQUISITIONS

225.000^{kos} de laines peignées

240.000^{kos} de laines filées.

180.000^{kos} matières diverses.

150.000^{kos} Bois, papiers, paniers, emballage, etc.. etc..

Établissement comprenant :

**Triage, Cardage,
Filature
Retorderie, Teinturerie**

Superficie de 40.000 m².

de surfaces bâties comprenant une filature de 40.000 broches de renvideurs et continus, une retorderie de 14.000 broches de moulineuses occupant 1.300 ouvriers et ouvrières.

RECONSTITUTIONS

à fin Mai 1919.

15.000 broches de filature.

10.000 » de retordage étaient remises en état de marche.

en octobre 1919.

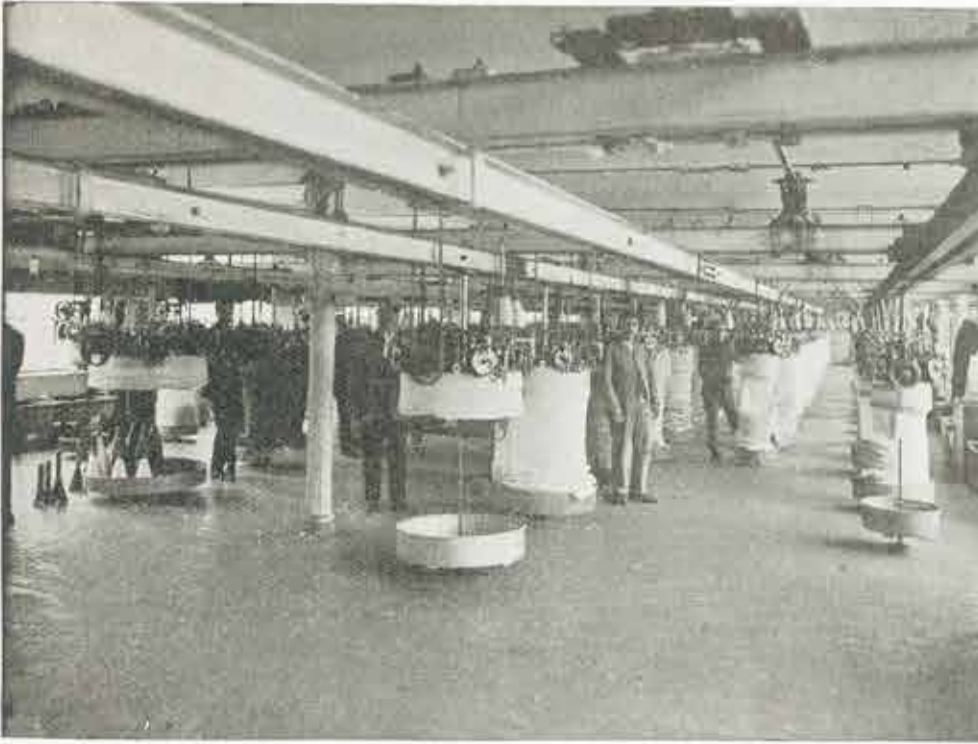
L'usine entière soit 40.000 broches de filature et 14.000 » de retordage donnait le maximum de rendement.



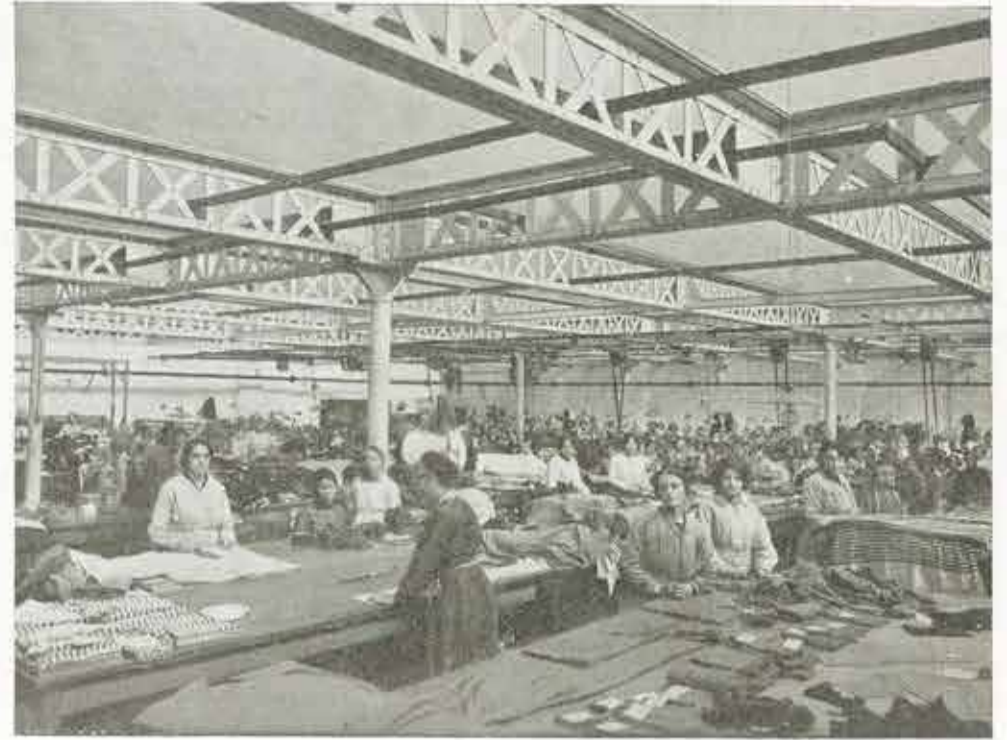
Retorderie.



Teinturerie.



Atelier des métiers circulaires.



Atelier des chandails.

JULES DESURMONT et Fils. — Fabrication de Bonneterie

à Tourcoing (Nord)

DESTRUCTIONS

62 métiers circulaires à tissu.
18 métiers à tricot, à têtes multiples.
116 machines à coudre, à remailler, etc..
10 moteurs électriques représentant une force de 700 HP.
11.000 m. de courroies et câbles.
Le matériel de teinture et d'apprêt anéanti.
19 Machines-outils de précision.

RÉQUISITIONS

15.000^{kg} de cuivre (coussinets et paliers).
10.000^{kg} de fonte (bâtis et métiers).
5.278 douzaines articles confectionnés.
62.017^{kg} tissu jersey et tricot.
72.000^{kg} de laines filées.
8.500^{kg} de fils soie et coton.

Établissement comprenant
Atelier de

**Chandails, Circulaires,
Bas et Chaussettes,
Retorderie, Apprêt,
Teinturerie.**

Superficie de 30.000 m²

de surfaces bâties comprenant la fabrication de tricotage et de bonneterie de tous genres.

1350 ouvriers et ouvrières en activité.

RECONSTITUTIONS

en Juin 1919.

A repris partiellement sa fabrication.

en Janvier 1922.

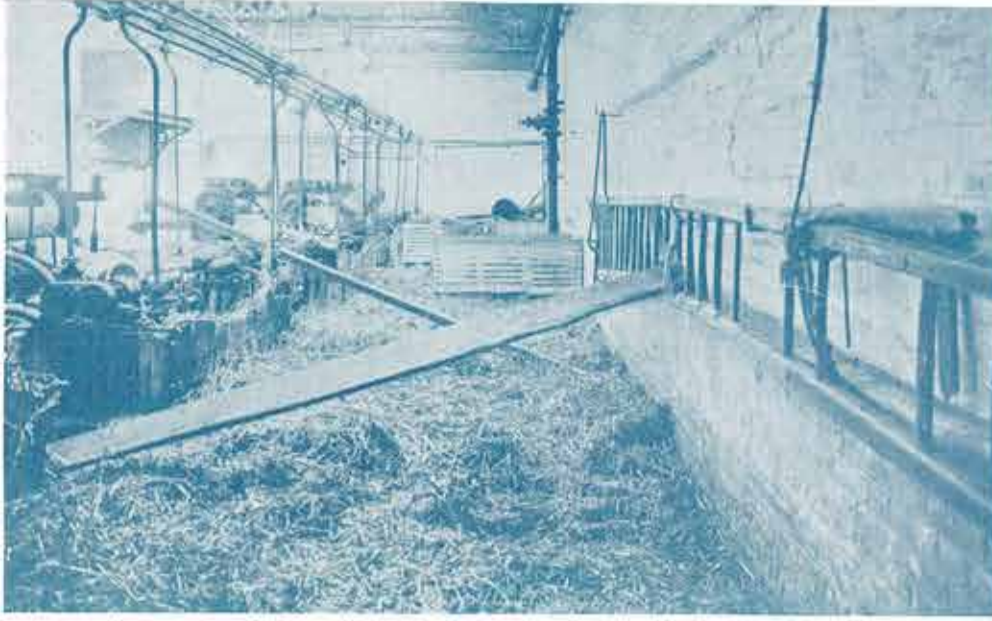
En état complet de marche.



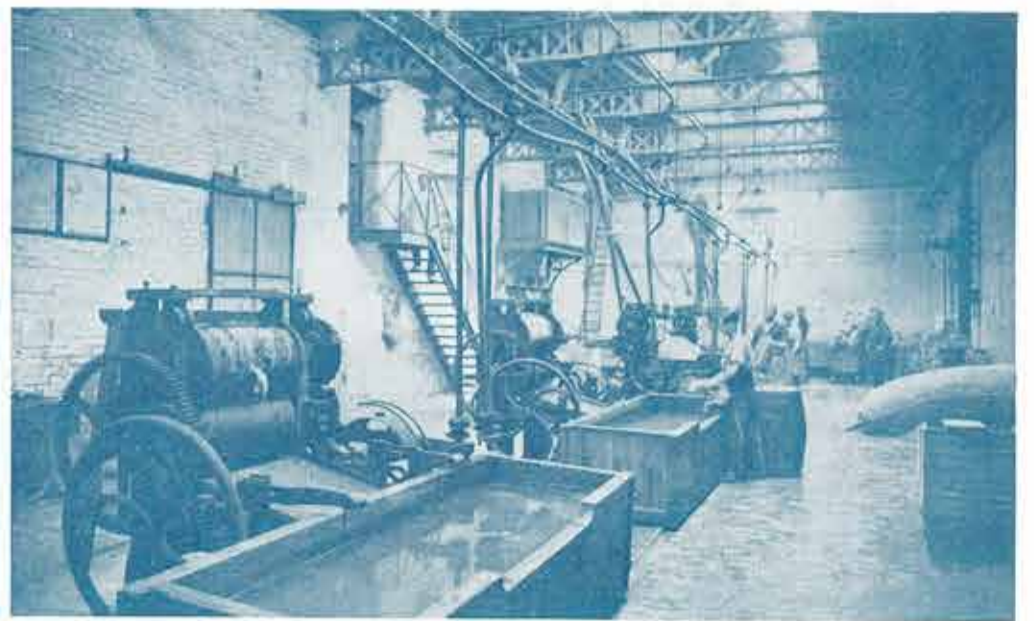
Atelier de bonneterie.



Atelier de bas et chaussettes.



Laverie transformée en écurie.



Le lavage du fil dans les ateliers remontés.

SCALABRE-DELCOUR FILS

Laines brutes peignées et filées, pour bonneterie, tissus et tapis. — Fil cardé.

Tourcoing.

La maison Scalabre-Delcour fils, fondée en 1848, par M. Scalabre-Delcour, continuée et développée ensuite par son fils, M. Hippolyte Scalabre, vice-président de la Chambre de Commerce de Tourcoing, s'occupe de la fabrication complète du fil mixte et cardé pour tapis; achats de laine brute des Indes, cardage, filature, retordage et lavage du fil; elle est munie d'un matériel spécialement monté à cet effet et, depuis de nombreuses années, elle n'a cessé de donner la plus

entière satisfaction à sa clientèle qui comprend pour ainsi dire la totalité des fabricants de tapis de France.

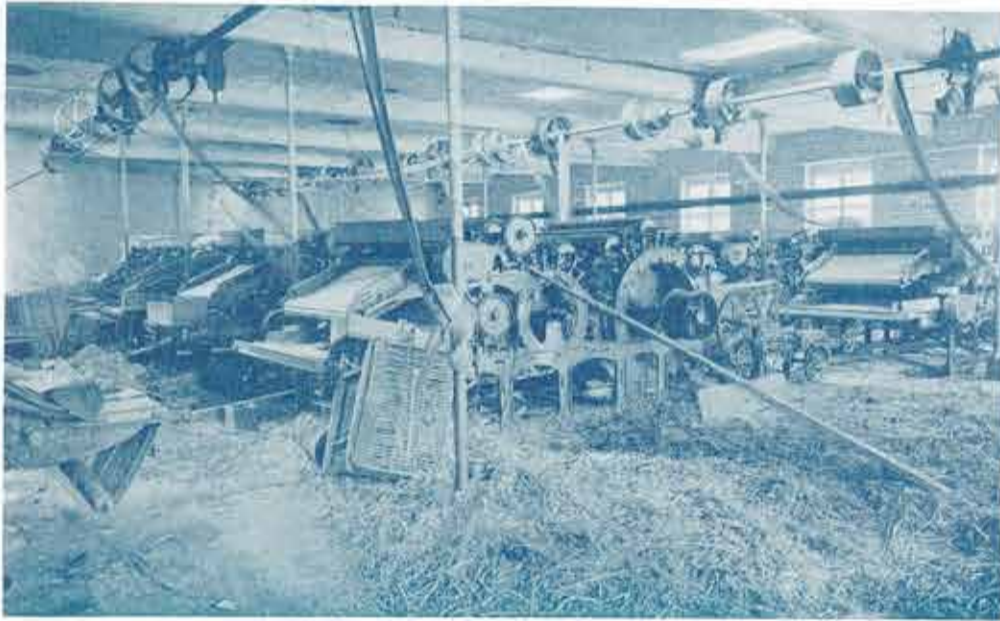
Elle possède également un rayon de fils mérinos et communs pour bonneterie qui fournit bon nombre de maisons de Bretagne et du Midi, principalement en laines burel.

Ses bâtiments et son matériel ont été complètement renouvelés en 1897 et, depuis lors, des additions successives la maintiennent au niveau des perfectionnements apportés tant aux machines qu'aux procédés de fabrication.

L'usine a été saccagée, comme tant d'autres, par les Allemands qui l'ont occupée pendant quatre ans. Les photographies que nous reproduisons donnent un aperçu de ce que fut cette occupation néfaste. Aussitôt après l'évacuation, on travailla

à la reconstitution et la remise sur pied se fit rapidement, grâce à un personnel ancien et dévoué et à la direction éclairée tant de M. Hippolyte Scalabre que de ses fils et de son gendre, M. Joseph Christory, qui ont formé entre eux en 1921 une nouvelle société en nom collectif sous la raison sociale « Scalabre-Delcour fils ».

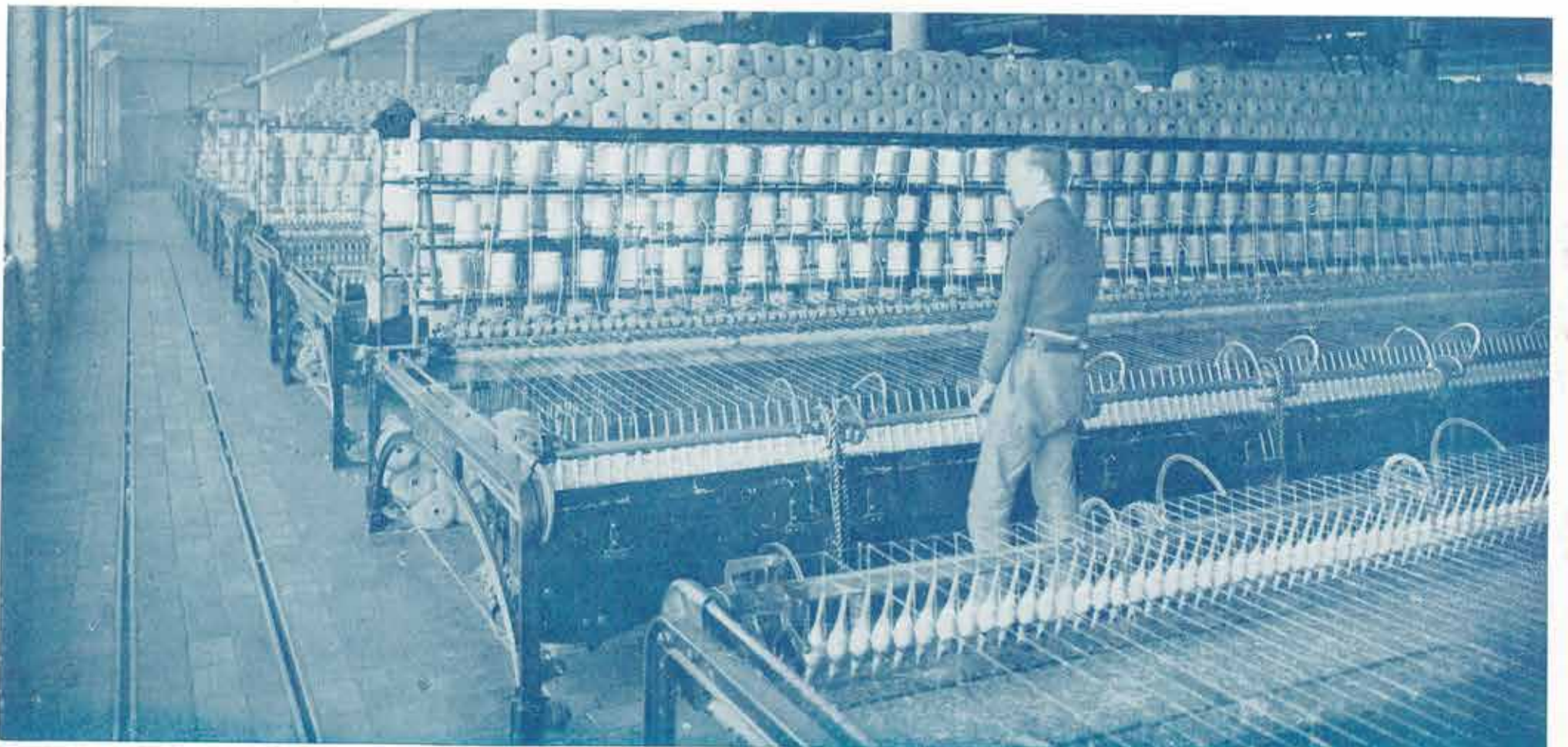
Ceux-ci ne sont pas restés étrangers aux divers problèmes sociaux et en particulier, aux difficultés soulevées par la question du logement des ouvriers. M. H. Scalabre en acceptant pour Tourcoing la présidence du Comité local de la Société régionale des habitations ouvrières salubres et à bon marché a pris à cœur d'assurer à cette entreprise un fonctionnement pratique et un développement suivi pour le plus grand bien de la population tourquennoise.



La salle des cardes dévastée.



La carderie remontée est en pleine marche.



Une salle de renvideurs.

PAUL ET HENRI LEURENT
FILATURE DE COTON. — A TOURCOING

La maison Paul et Henri Leurent a été fondée en 1891, par M. Paul Leurent et M. Henri Leurent, et s'est développée régulièrement jusqu'à la guerre. Les deux fondateurs la dirigent encore actuellement après s'être associés chacun plusieurs de leurs fils.

Le premier bâtiment construit en 1891 a été doublé en 1895 et forme un premier groupe de 40.000 broches à filer et 10.000 broches à retordre, composé en grande partie de métiers renvideurs. Une seconde usine a été édiflée en 1902 à côté de la première et augmentée en 1909; elle comprend 35.000 broches de conti-

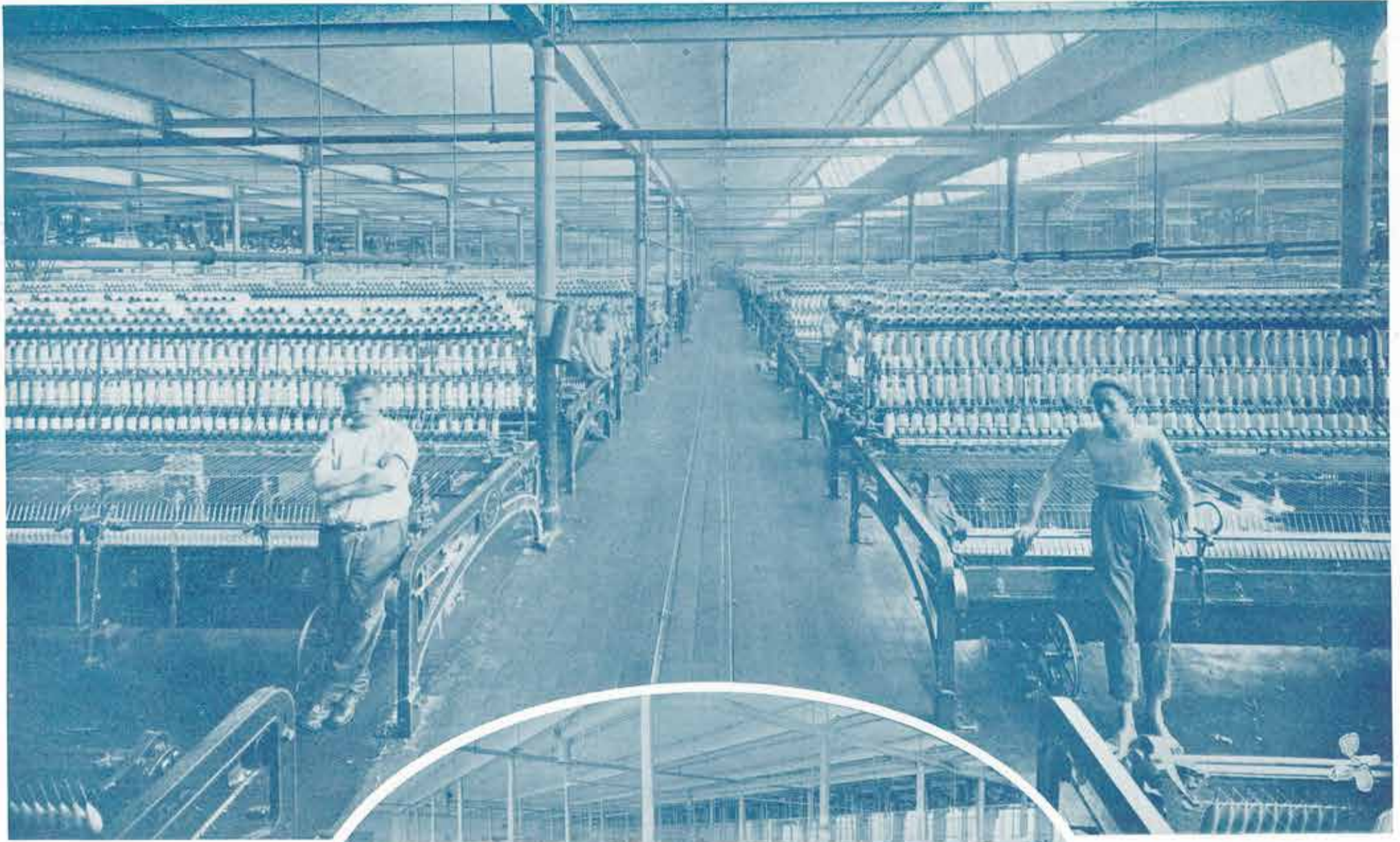
en activité d'une des machines à vapeur et des premiers métiers.

En 1918, ne trouvant plus 1 gramme de cuivre dans l'usine, les Allemands s'attaquèrent aux pièces de fonte, et en deux mois : août et septembre 1918, ils avaient enlevé plus de 300.000 kilos de contre-poids en fonte, pièces de rechange ou pièces de métiers, qu'ils avaient cassés.

Sans la débandade survenue à la fin de septembre 1918, tous les métiers y passaient.

Dès le départ des Allemands, MM. Leurent commencèrent la restauration du bâtiment n° 2, qui avait été le moins abîmé et pour lequel le plus de pièces de cuivre avaient été cachées.

Ils espéraient à ce moment remettre en route en deux ou trois mois; mais de nombreuses difficultés surgirent, malgré les efforts faits par les



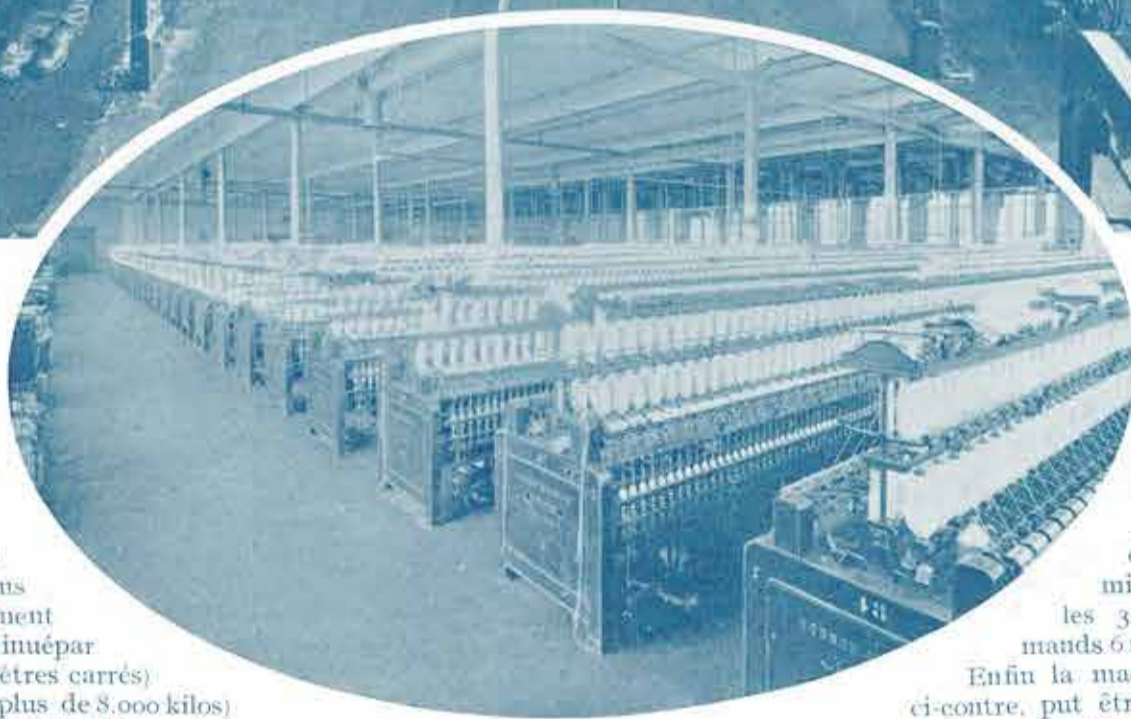
La salle de filature, une des plus un groupe important

nus à filer avec 5.000 broches à retordre. Les deux bâtiments forment chacun une filature complète et sont actionnés par deux machines à vapeur formant un total de 2.400 chevaux.

Les dévastations de la guerre ont été celles commises généralement dans les usines de la région. Après l'enlèvement des marchandises, le pillage s'est continué par toutes les courroies (environ 800 mètres carrés) et câbles en coton ou en manille (plus de 8.000 kilos) servant aux transmissions de mouvement. Puis toutes les pièces en cuivre, depuis les tuyauteries et robinetteries des deux batteries de chaudières, ainsi que les petites pièces d'appareillage des machines à vapeur, jusqu'aux coussinets de transmission, les fils électriques nus ou isolés, les collets et les crapaudines des broches de renvideurs, etc. formant un total de près de 12.000 kilos de cuivre dont une grande partie formée de petites pièces de quelques centaines de grammes, très ouvragées et d'un montage et réglage très difficiles.

Pendant, au fur et à mesure des enlèvements, le personnel très dévoué qui avait la garde de l'usine parvenait à soustraire et à cacher soigneusement une partie des pièces les plus importantes, malgré la présence des 100 à 200 soldats allemands, qui occupaient constamment l'usine avec leurs chevaux et leur matériel d'artillerie.

Plus de deux mille kilos de cuivre ont été ainsi enfouis sous les dallages de l'usine et ont été précieux dans les premiers mois de 1919, pour la remise



La salle principale des continus à filer.

grandes de Tourcoing, comprend de 44 renvideurs.

constructeurs et les chaudronniers pour livrer quelques pièces.

La reconstitution les pressant de tourner, ils reçurent au début d'Avril 1919 quelques centaines de balles de coton brut et les premiers poids en fonte, pour remplacer les 300.000 kilos enlevés par les Allemands 6 mois auparavant.

Enfin la machine à vapeur, dont la vue est ci-contre, put être mise en route le 19 avril, veille du jour de Pâques 1919 et la première balle de coton mise en œuvre quelques jours après. A ce moment 40 ouvriers seulement travaillaient à l'usine mais leur nombre s'accrut très rapidement les mois suivants, de sorte que fin juillet trente mille broches de continus environ étaient remises en activité.

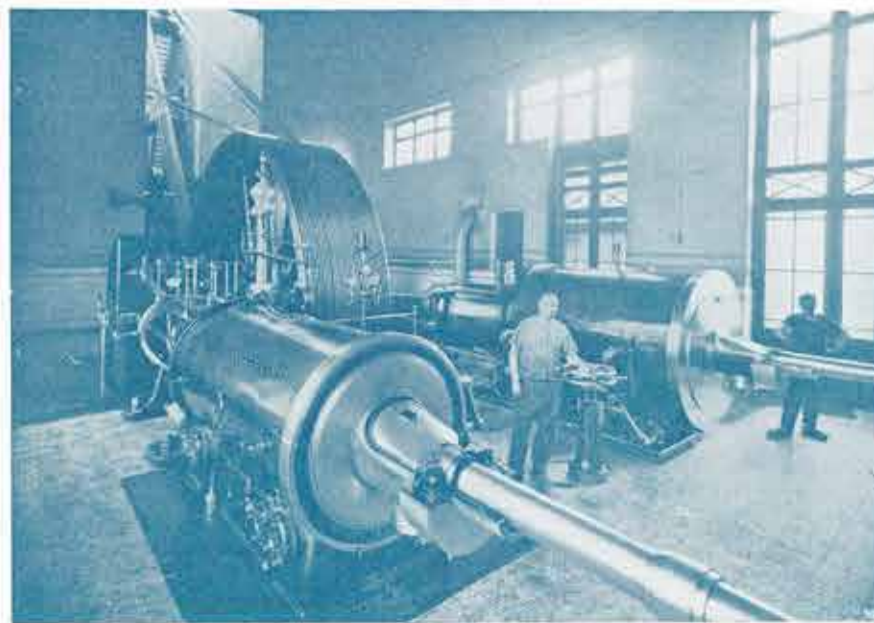
En septembre, la seconde machine à vapeur fut prête à être mise en marche, ainsi que les renvideurs dont les pièces de cuivre avaient été soustraites aux Allemands.

Fin décembre 1919 soixante mille broches étaient en pleine activité et l'usine occupait déjà plus de 500 ouvriers sur 530 avant-guerre.

La mise en marche des quinze mille dernières broches se fit un peu plus lentement durant le premier semestre 1920.

Pour se rendre compte de l'énorme effort qui a été accompli en deux ans, il suffit de citer un seul chiffre :

Depuis l'armistice, jusqu'à la fin de l'année 1920, il avait déjà été payé au personnel pour près de trois millions de salaires.



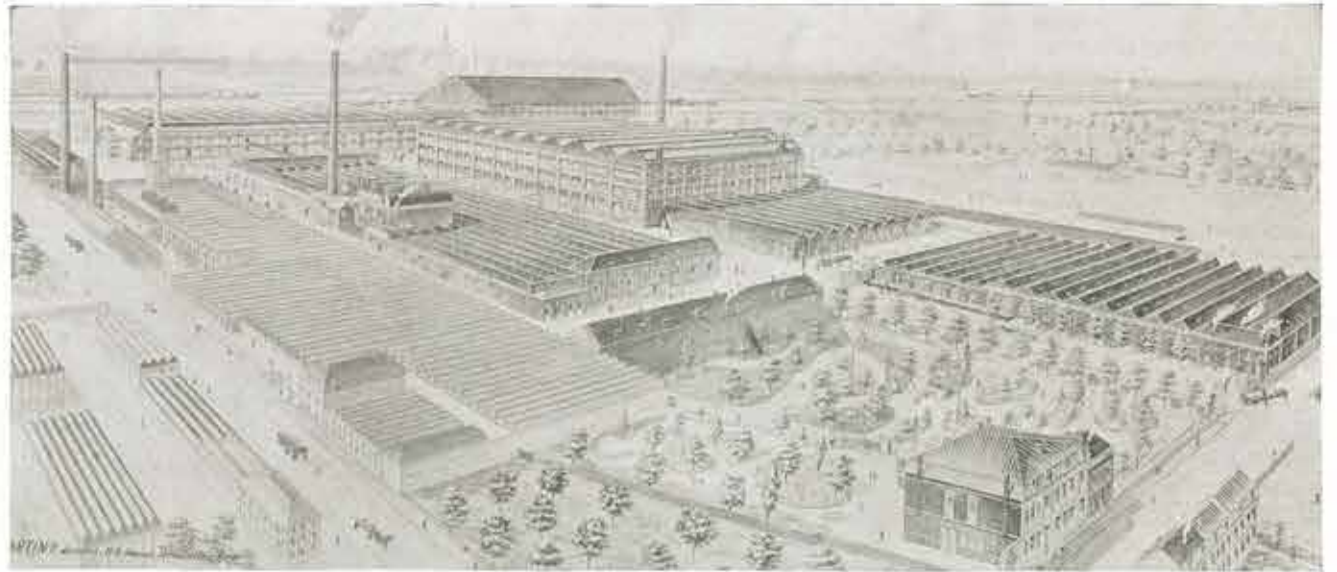
La machine à vapeur de 1.200 HP remise en marche la veille de Pâques 1919.

PEIGNAGE A. et P. POLLET
A TOURCOING.

Maison fondée en 1879 sous la raison sociale Pollet Caulliez et C^{ie} puis Pollet Caulliez et fils. Elle a été reprise en 1892 par MM. Achille et Pierre Pollet, ses principaux collaborateurs, et transformée en société anonyme en 1922 sans qu'aucun changement n'ait été apporté à la direction.

Les belles laines fines comme les laines les plus communes, les laines défectueuses ou chardonneuses sont triées et peignées dans cet établissement qui s'est toujours efforcé depuis sa fondation d'apporter à son matériel toutes les améliorations désirables. La maison fabrique le savon nécessaire au lavage des laines et elle extrait les sous-produits dérivés de la laine tels que potasse, suintine, etc. Tout ce matériel a particulièrement souffert durant les quatre années d'occupation de l'usine par l'ennemi.

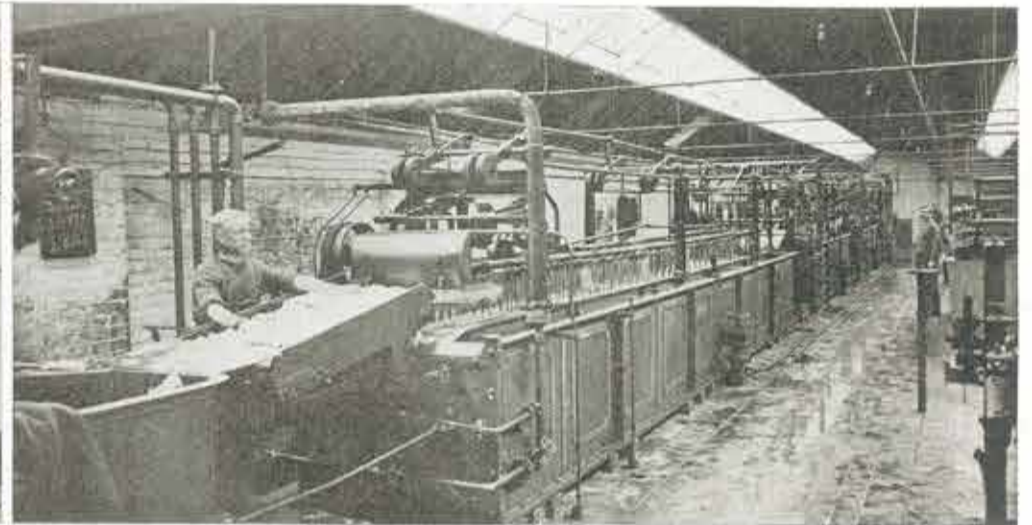
Ses vastes bâtiments ont été occupés d'une façon



Vue générale des Établissements A. et P. Pollet, Tourcoing.



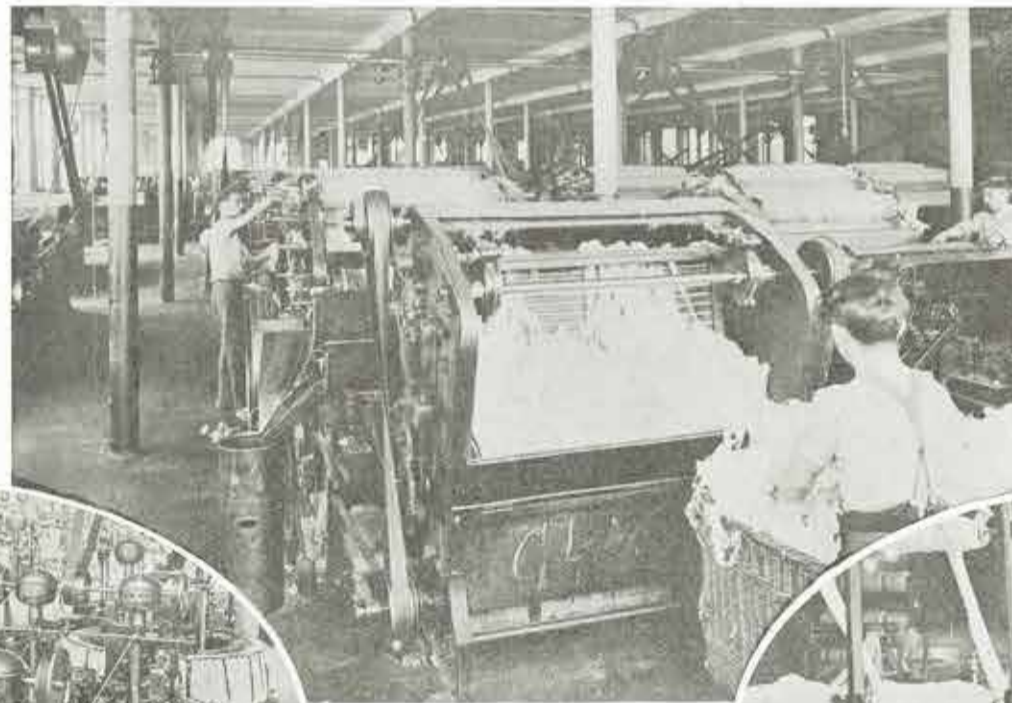
Le Triage.



Le lavage.

permanente par les troupes allemandes et malgré toutes les précautions prises avec une grande initiative pour les soustraire à l'ennemi, tous les approvisionnements, pièces de cuivre, bronze, machines électriques, etc. ont été enlevés un peu à la fois, sans compter les peigneuses, lisseuses et gills qui ont été brisés.

La tâche se présentait donc extrêmement ardue au lendemain de la délivrance, mais à force de volonté et par un travail opiniâtre la remise en route a pu être faite en août 1919.

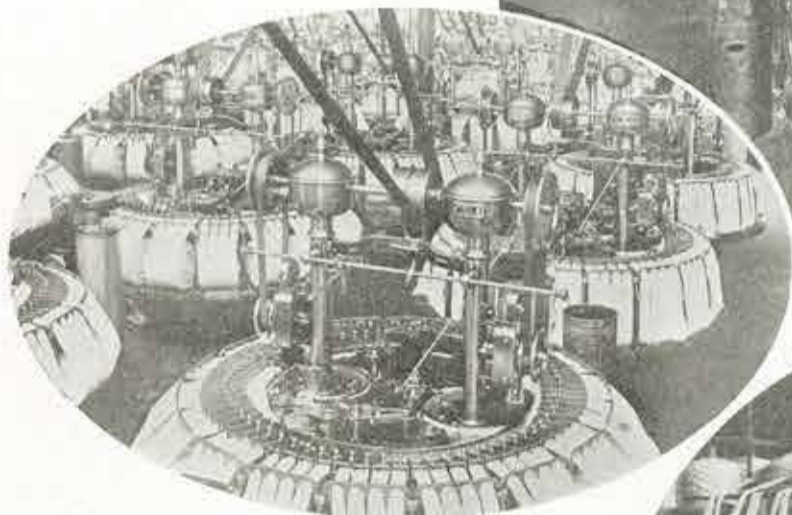


Le cardage.

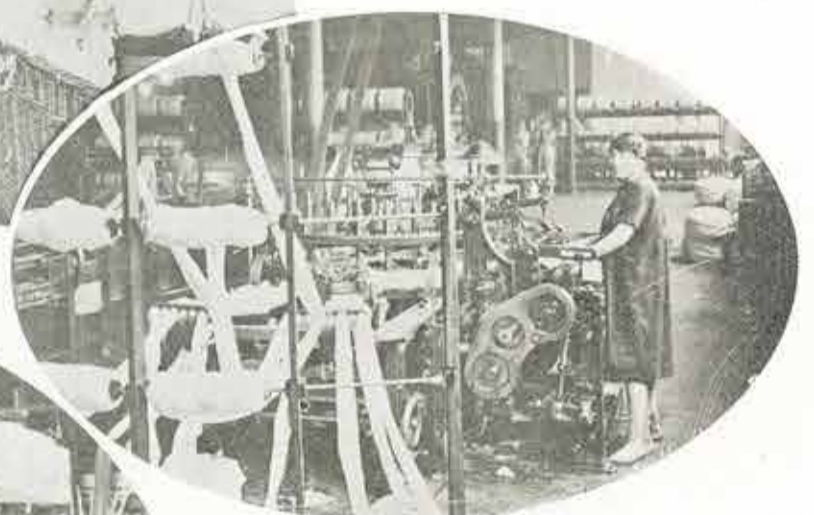
LES ÉTABLISSEMENTS
ACHILLE ET PIERRE POLLET.

A cette société de peignage est adjoindue une autre société dénommée Établissements Achille et Pierre Pollet qui, sous la même direction, a pour objet l'industrie et le commerce des textiles et plus spécialement l'exploitation d'une filature de laines peignées avec retorderie.

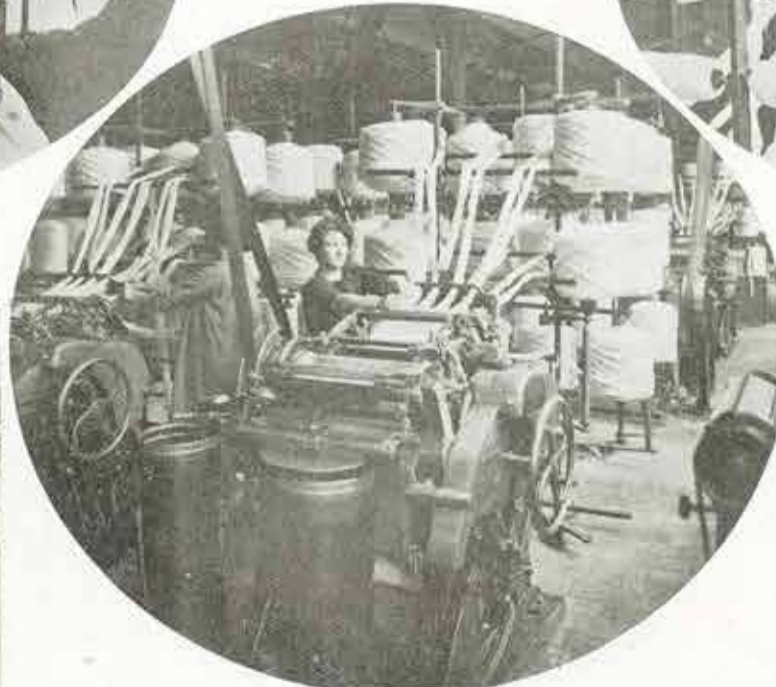
Cette usine est, comme le peignage, reliée au chemin de fer par un embranchement particulier et a également son siège social à Tourcoing, 129, rue de Dunkerque.



Peigneuse Noble.



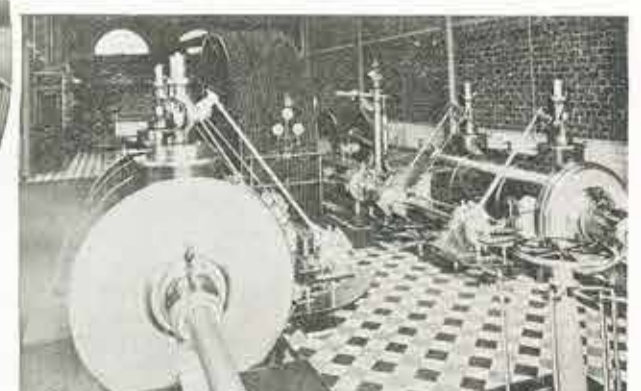
Peigneuse Lister.



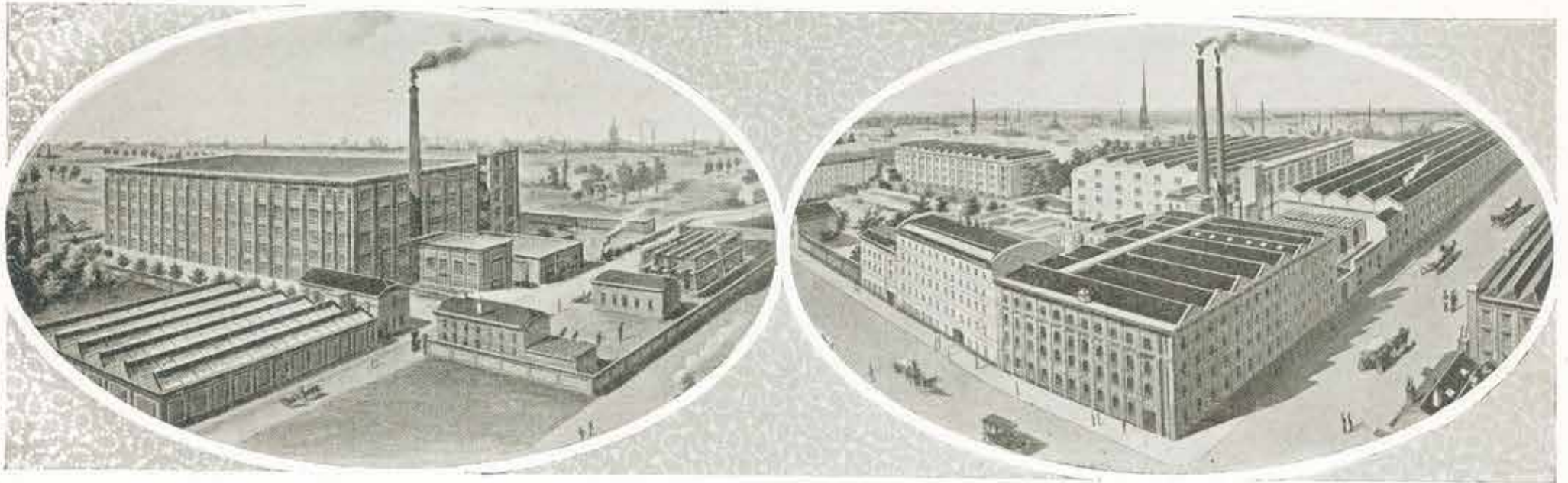
Peigneuse P. L.



Le lissage.



La salle des machines.



Usine du Flocon, à Tourcoing.

Usine rue du Dragon, à Tourcoing.

MAISON M. CAULLIEZ ET A. DELAOUTRE
A TOURCOING

On a signalé, dans ce fascicule même, combien les familles industrielles de Tourcoing et de Roubaix étaient profondément attachées au sol natal, au point que si l'on compulsait les vieilles archives locales, on voit parmi les échevins, aux temps les plus reculés, les mêmes noms qu'enregistre aujourd'hui le Bottin.

La firme M. Caulliez et A. Delaoutre ne manque pas à la tradition, puisqu'elle est issue des grandes familles industrielles Pollet et Caulliez dont on rencontre des représentants à chaque page des annales de l'histoire locale. Au XVII^e siècle, l'un deux ne fut-il pas fondateur du grand centre textile de Tilbourg, en Hollande ?

A l'origine, c'est-à-dire en 1827, la maison s'occupait uniquement de la fabrication des tissus : elle comptait environ 15.000 broches de filature et 200 métiers, en 1870, époque à laquelle elle renonce peu à peu au tissage pour développer l'industrie de la filature. La guerre venait en effet de nous priver des ressources alsaciennes.

Douze ans plus tard, alors que la firme Pollet-Delannoy et Caulliez venait d'installer un peignage de laine, l'accroissement constant de leur descendance obligea les deux associés à se séparer. C'est alors qu'apparaît la maison « Caulliez père et fils, et Delaoutre ».

Le développement est ininterrompu : construction d'un nouveau peignage, adjonction de broches de filature et de retorderie, installation d'un gazage et électrification d'une partie de l'usine, telles sont les étapes qui aboutissent à la création de l'Établissement modèle surgissant en 1910 dans le quartier de l'Épinette.

Ici tout est actionné par l'électricité, au moyen d'une turbine de 1.500 kilowatts, tous les progrès, tous les perfectionnements se trouvent réunis.

La production annuelle qui, en 1872, était de 280.000 kilos, se chiffre, à la veille de la grande guerre, par deux millions de kilos.

Résultats magnifiques, dus autant à l'initiative patronale qu'à l'entente parfaite entre la direction et les collaborateurs de tout rang. « On rencontre dans cet établissement, lisons-nous dans une Revue économique — *le Nord textile* — beaucoup d'ouvriers, de contremaîtres et d'employés, dont le père, l'aïeul même, travaillaient déjà dans la Maison. On pourrait presque dire que l'on tient à honneur de se succéder de père en fils. Nombreux sont les médaillés du travail qui ont servi sous trois ou quatre générations patronales ».

Aussi toutes les institutions de prévoyance sociale fonctionnent-elles à souhait,

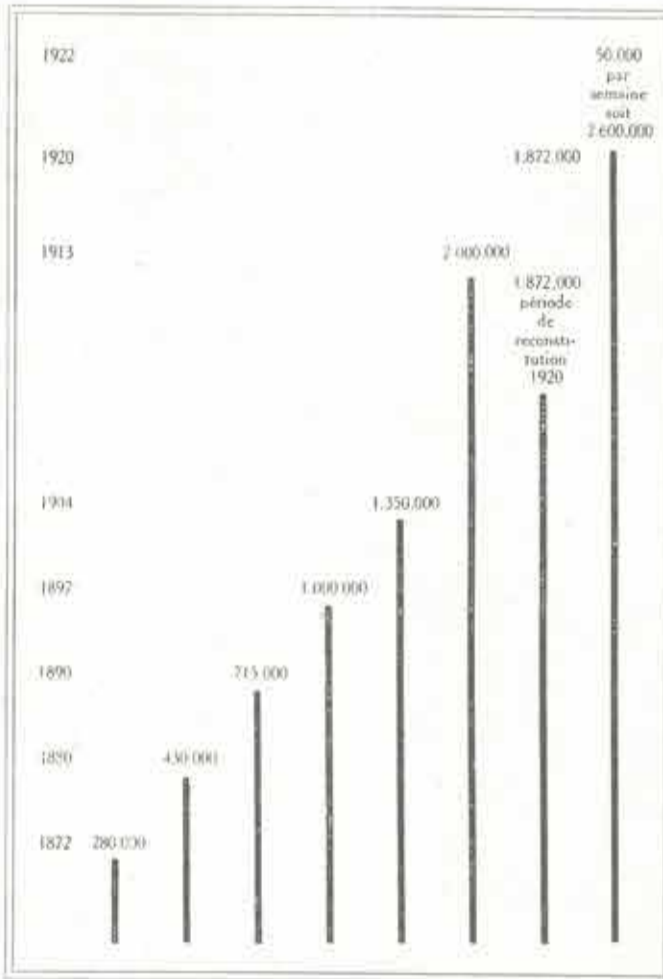


Tableau de la production annuelle (en kilos).

caisse d'épargne, assistance médicale, habitations à bon marché, sursalaire familial, jardins ouvriers, etc., etc. Entretenez-vous un instant avec le personnel et vous constaterez l'esprit de corps qui assure la réussite des grandes entreprises.

Entre temps, MM. Caulliez et Delaoutre, se souvenant sans doute de l'ancêtre qui jadis fonda Tilbourg à l'étranger, s'associaient avec MM. Mette et Meillassoux pour créer en Pologne, à Czestochowa, un établissement similaire, c'était en 1890.

C'est donc en pleine prospérité que le cataclysme de 1914 allait frapper l'ancienne et paisible maison. Déjà fort désorganisée par la mobilisation, elle tenait tête aux difficultés pour assurer du travail au personnel demeuré, lorsque le 25 octobre l'arrêt fut signifié par l'autorité allemande. On sait quel fut le sort de toutes les industries des régions occupées : destruction totale des installations.

L'usine de l'Épinette vit tous les organes qui faisaient son orgueil, ses 200 moteurs, ses chaudières à vapeur, sa turbine aux 1.500 kilowatts, tout son équipement électrique, son stock de matières premières et de produits fabriqués, anéantis ou confisqués.

L'activité de MM. Caulliez et Delaoutre ne pouvant plus s'exercer dans leur fécond labeur se dépensa pendant 4 ans en œuvres admirables de solidarité dont on lira ailleurs le compte rendu. Mais que de vides dans la ruche quand sonna l'heure de la délivrance ! Dès lors, cette activité redouble et c'est le gigantesque effort de reconstitution.

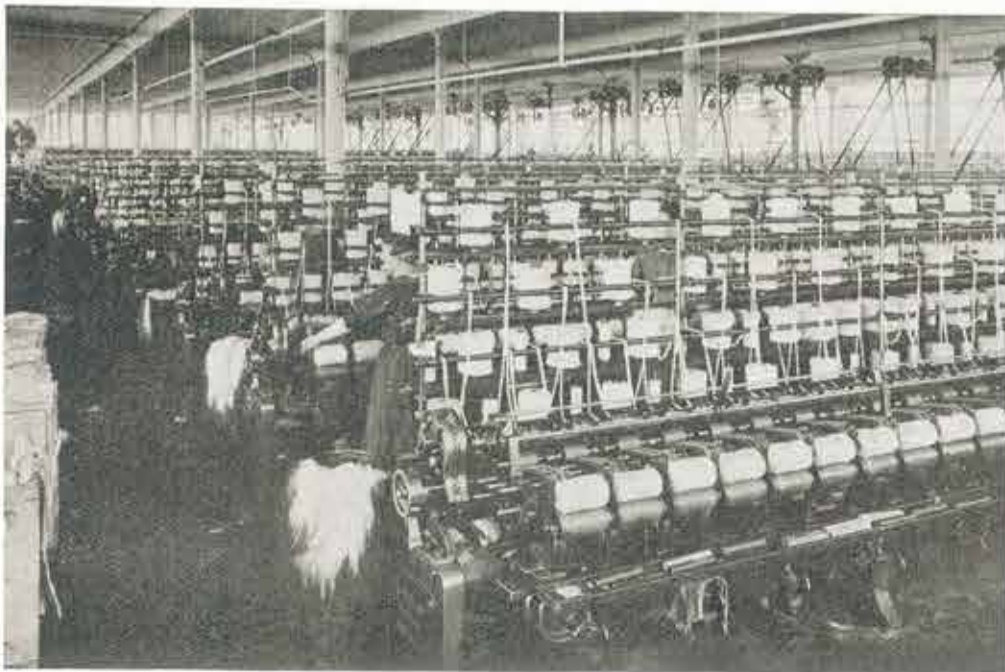
Dès le mois de mars 1919, quatre mois après l'exode des barbares, l'usine du Dragon, première de la région, pouvait être remise en route partiellement. Jusqu'en janvier 1920, le personnel dut faire double équipe.

A cette époque, l'usine de l'Épinette, renaissant de ses ruines, ouvrait ses portes.

Et voici que, de nouveau, les laines affluent de la Plata, de la Nouvelle-Zélande, d'Australie, alimentant le peignage, tandis que les 54.000 broches de filature, les 25.000 broches de retordage, le matériel de gazage, tournent avec une ardeur nouvelle.

Les deux millions de kilos de production annuelle dont nous saluons le chiffre en 1913 deviennent aujourd'hui deux millions six cent mille, soit 50 mille kilos par semaine ! Après le léger fléchissement de la période de reconstitution, en 1920, la marche ascendante reprend l'impressionnante régularité qu'indique le tableau ci-dessous :

Les innovations ingénieuses dont les Tourquennois sont coutumiers et dont plusieurs sont en préparation, nous permettent d'affirmer que MM. Caulliez et Delaoutre n'ont pas l'intention de s'arrêter en si beau chemin.



La préparation de filature.



Les renvideurs.

A. LAMON ET FILS*Peignage et lavage de laines, à Tourcoing.*

Cette Maison a été fondée en 1861 sous la raison sociale Derveaux-Lamon. En 1879, elle fut reprise par MM. Jules Lamon et ses fils et n'a fait que prospérer et grandir depuis cette époque. Après leur triage, dès leur arrivée, les laines sont travaillées séparément sur les diverses peigneuses Noble, Lister et P. L. que comprend la très moderne installation.

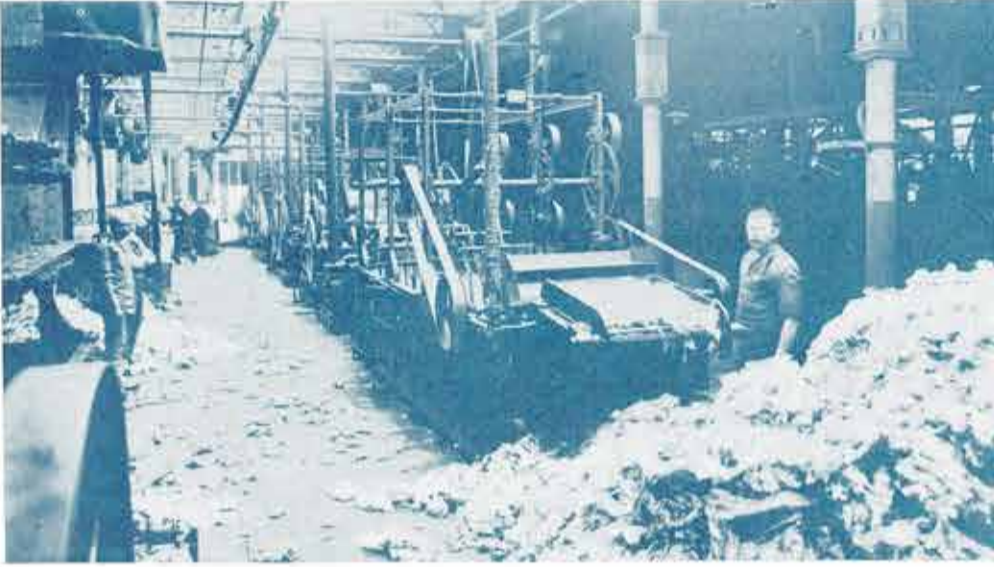
L'ensemble de la production en peignés de tous genres s'élève à 100.000 kilos par semaine et plus de 850 ouvriers sont occupés dans l'usine.

La Maison a, en outre, une réputation toute particulière pour le soin qu'elle apporte au lavage de la laine.

La valeur de ses produits lui a valu un certain nombre de récompenses honorifiques, parmi lesquelles on peut citer plus spécialement une médaille



Le triage de la laine brute pour sélectionner les meilleures qualités.



La laine est soigneusement lavée.

d'or à Londres en 1908 et un diplôme de Grand Prix à Roubaix en 1911.

Pendant la guerre, les dévastations faites dans l'établissement ont été extrêmement importantes. M. Lamon avait réussi à cacher, après les avoir démontées, une grande quantité de pièces de cuivre, de courroies, de peignes, de garnitures de cardes. Mais des dénonciations firent tout découvrir et M. Lamon fut aussitôt envoyé en prison en Belgique, à Mortagne. Il y subit courageusement cinq mois de cellule.

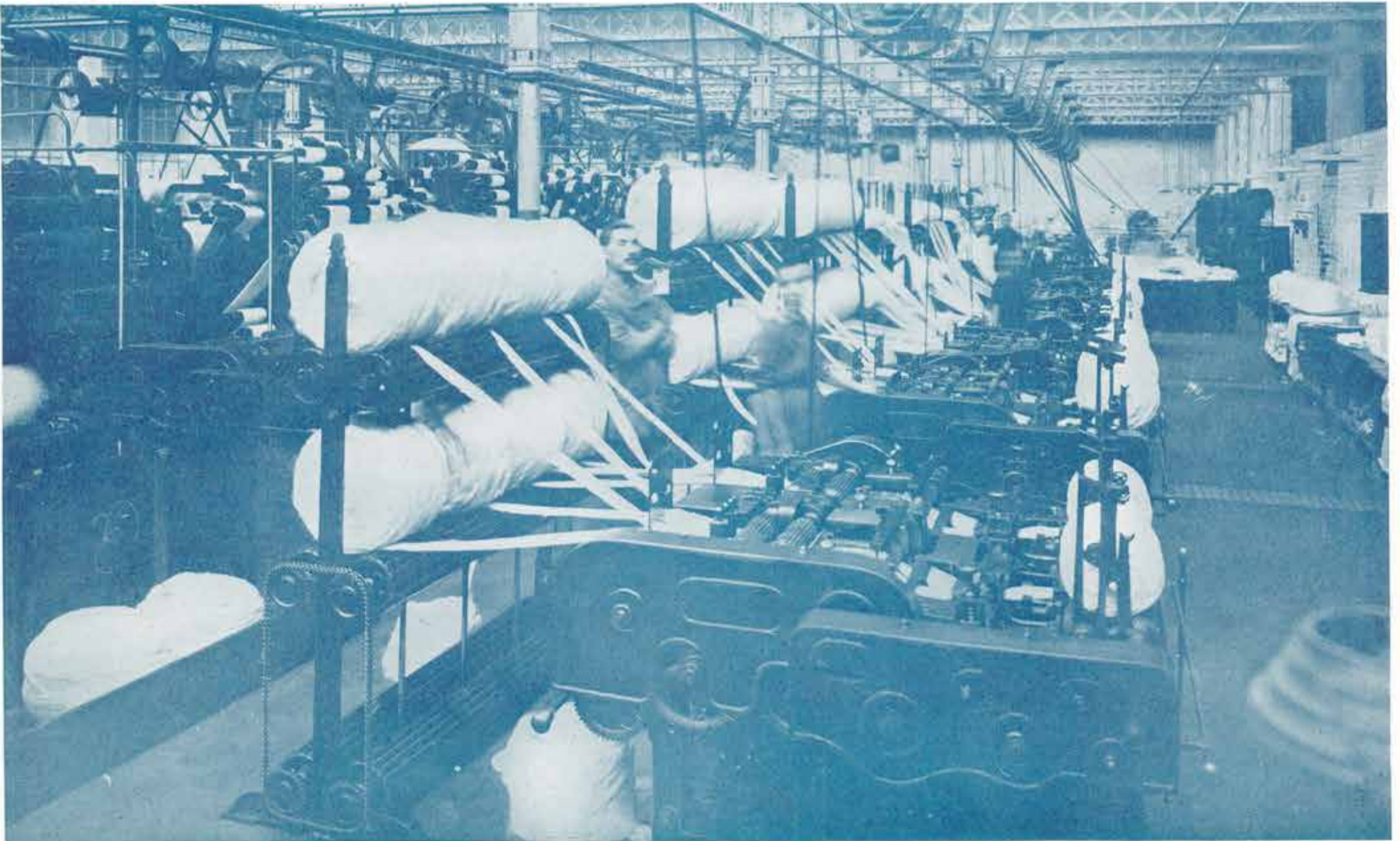
A son retour, il ne devait plus trouver qu'un matériel tout à fait délabré; aucune pièce en bronze ou en cuivre, aucun peigne ne restait plus sur les peigneuses, aucune garniture sur les cardes.

Il fallut reconstituer le tout, pièce par pièce, au prix des plus grosses difficultés et de démarches incessantes en Angleterre d'où provenaient les millions d'aiguilles d'acier nécessaires aux peignes.

A force de patience et d'énergie, le travail put reprendre dès le mois de juin 1919, avec sept colonnes de lavage. Au mois d'août suivant, cinq peigneuses fonctionnaient et moins de huit mois plus tard, l'usine était de nouveau en complet fonctionnement.



Une vaste carderie.



Le lissage de la laine.

FILATURE DE COTON C. & F. FLIPO

Tourcoing

MM. Charles et François Flipo ont fondé en 1892 une filature de coton sous la firme C. et F. Flipo : elle comprenait alors 20.000 broches à filer et un peu plus de 9.000 broches à retordre. Diverses augmentations successives en ont porté l'importance, à la veille de la guerre, à plus de 62.000 broches à filer, renvideurs et continus, et près de 20.000 broches à retordre, également renvideurs et continus, avec un peignage et de nombreux ateliers accessoires.

Tout le matériel textile est composé de machines provenant de la Société Alsacienne de Constructions Mécaniques de Mulhouse et Belfort.

Cette filature produit en fils simples, en moulinés et en retors, les beaux genres en Amérique Supérieur dans la série 16 à 45, et en jumel cardé et peigné dans la série 16 à 60.

Elle fournit aussi ces mêmes genres en gazé.

Elle occupait, au moment de la déclaration de la guerre, 500 ouvriers.

L'usine a continué à travailler jusqu'à l'occupation allemande le 15 octobre 1914. Au cours des années de la guerre, les Allemands réquisitionnèrent toutes les mar-



Vue longitudinale de la filature reconstituée.

courant électrique pour leur transport de force.

La grande majorité de leurs ouvriers de 1914 revinrent demander de reprendre le travail sur leurs métiers : ils eurent à déplorer la perte de quelques-uns d'entre eux tombés au Champ d'Honneur. La guerre avait frappé aussi dans les rangs des patrons dont l'un, M. Charles Flipo fils, tomba glorieusement à Verdun. Les autres ouvriers, témoignant leur attachement à leur usine et à leurs patrons, purent être occupés immédiatement, et de mois en mois on put remettre en route la majeure partie du matériel, en sorte que fin 1919 environ 80 % de ce matériel était reconstitué et remis en marche.

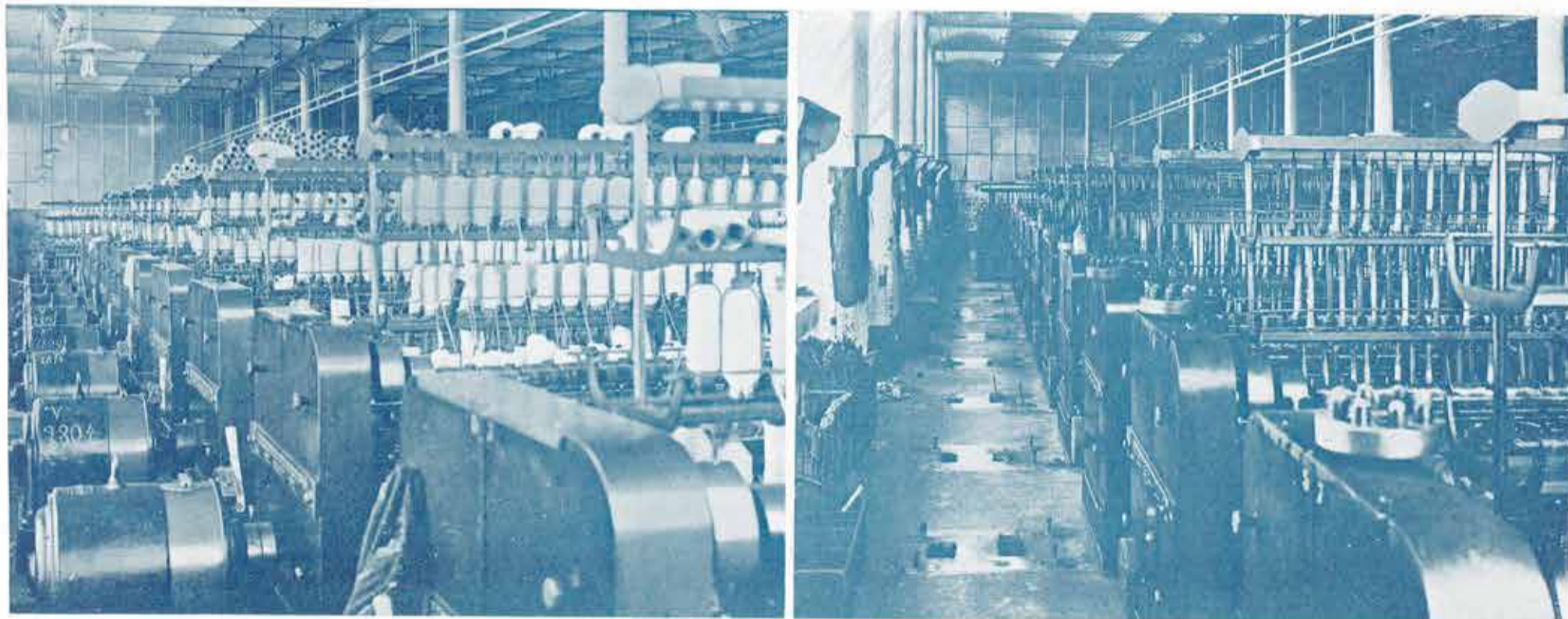
Un certain nombre d'ouvriers et de membres du personnel dirigeant compte déjà de très nombreuses années de service dans l'usine.

La maison continue à être dirigée par MM. Charles et François Flipo et leurs fils.

M. Charles Flipo est Chevalier de Saint-Grégoire le Grand, membre de la Chambre de Commerce de Tourcoing et administrateur de la Banque de France.

M. François Flipo est président du Tribunal de Commerce de Tourcoing.

Leurs trois fils associés ont gagné la Croix de guerre sur les champs de bataille au cours de la Grande Guerre.

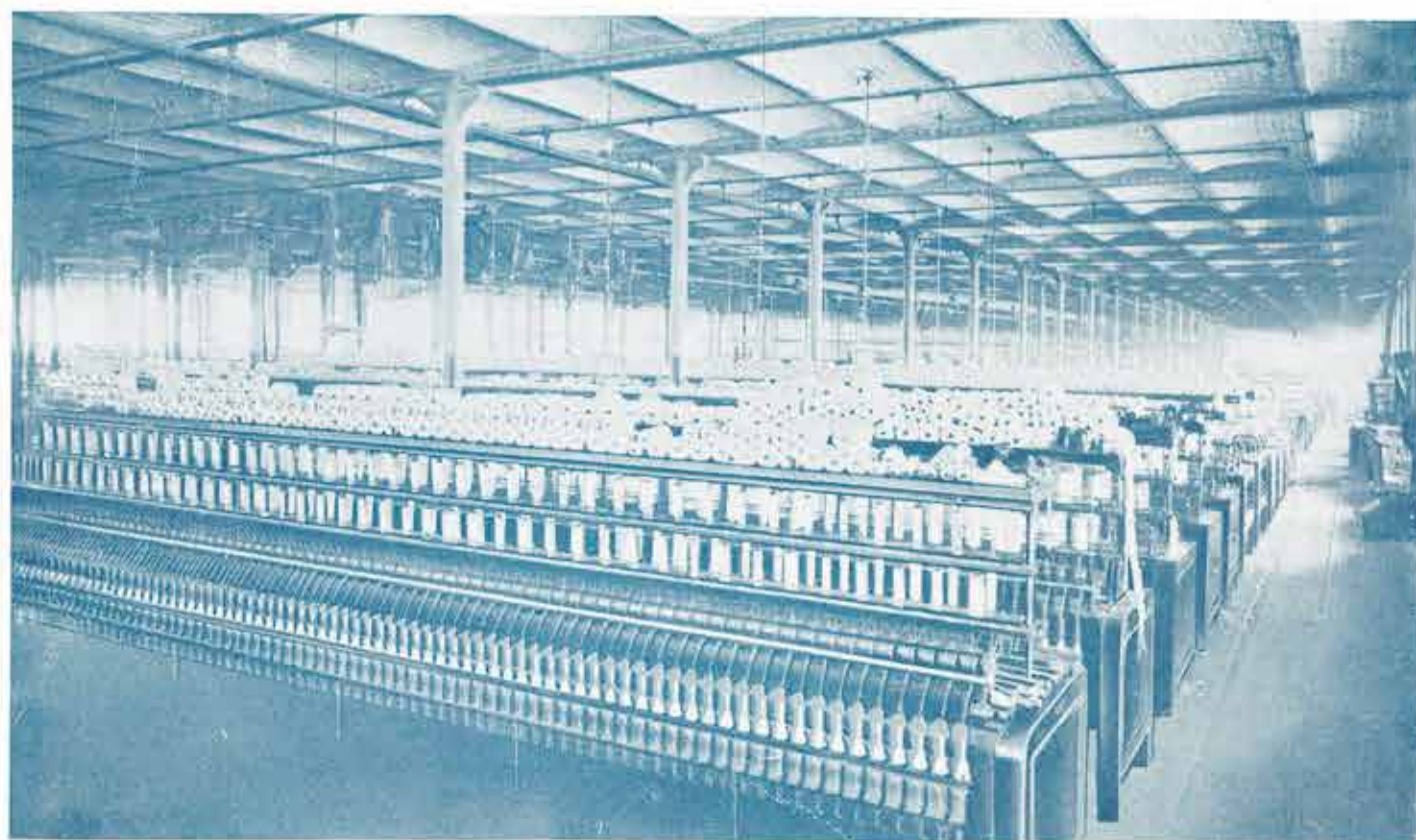


Une salle des continus à filer. Puis la même salle dans laquelle tous les moteurs ainsi que les parties en cuivre des métiers avaient été enlevés pendant l'occupation allemande.

chandises, tous les cuirs, les fers, fontes et tous métaux, particulièrement les cuivres, jusqu'au moindre coussinet de quelques grammes, détériorant ainsi machine à vapeur, moteurs électriques, chaudières et métiers.

En même temps, les Allemands installaient dans l'usine une boulangerie, qui produisit jusqu'à dix-sept mille pains par jour pour les troupes du front, en bouleversant dans la filature et dans les bureaux de la comptabilité tout ce qui les gênait.

Quand vint enfin la libération, le 17 octobre 1918, dès le jour même, MM. C. et F. Flipo prirent des mesures pour calfeutrer l'usine dont un millier de carreaux avaient été brisés par les explosions et pour éviter une aggravation des dommages. Ils se mirent résolument à l'œuvre pour reconstituer leur usine et réparer tous les dégâts commis par les Allemands. Comme tous leurs confrères, ils eurent à lutter contre mille difficultés de reconstruction, de réparations, de remplacement et de réapprovisionnement et ils réussirent enfin à mettre en route leur moteur à vapeur en juillet 1919. C'est à la même époque qu'ils reçurent le



La retorderie.

DESURMONT ET C^{ie}*Filature, Retorderie et Teinture de Cotons*

Usines :

à TOURCOING,
62, rue du Cymbale,
et 113, rue du Tilleul ;
à SAINT-DENIS-DE-MÉRÉ
(Calvados)

Dépôt :

à Paris, r. Réaumur, 122

Fondée en 1884, la
maison Desurmont et C^{ie}
s'est, dès son début, spé-
cialisée dans la fabrica-
tion des beaux articles,
filés peignés et cardés.

Au cours de l'occupa-
tion allemande de la ré-
gion Roubaix-Tourcoing,
de graves dévastations y
furent commises.

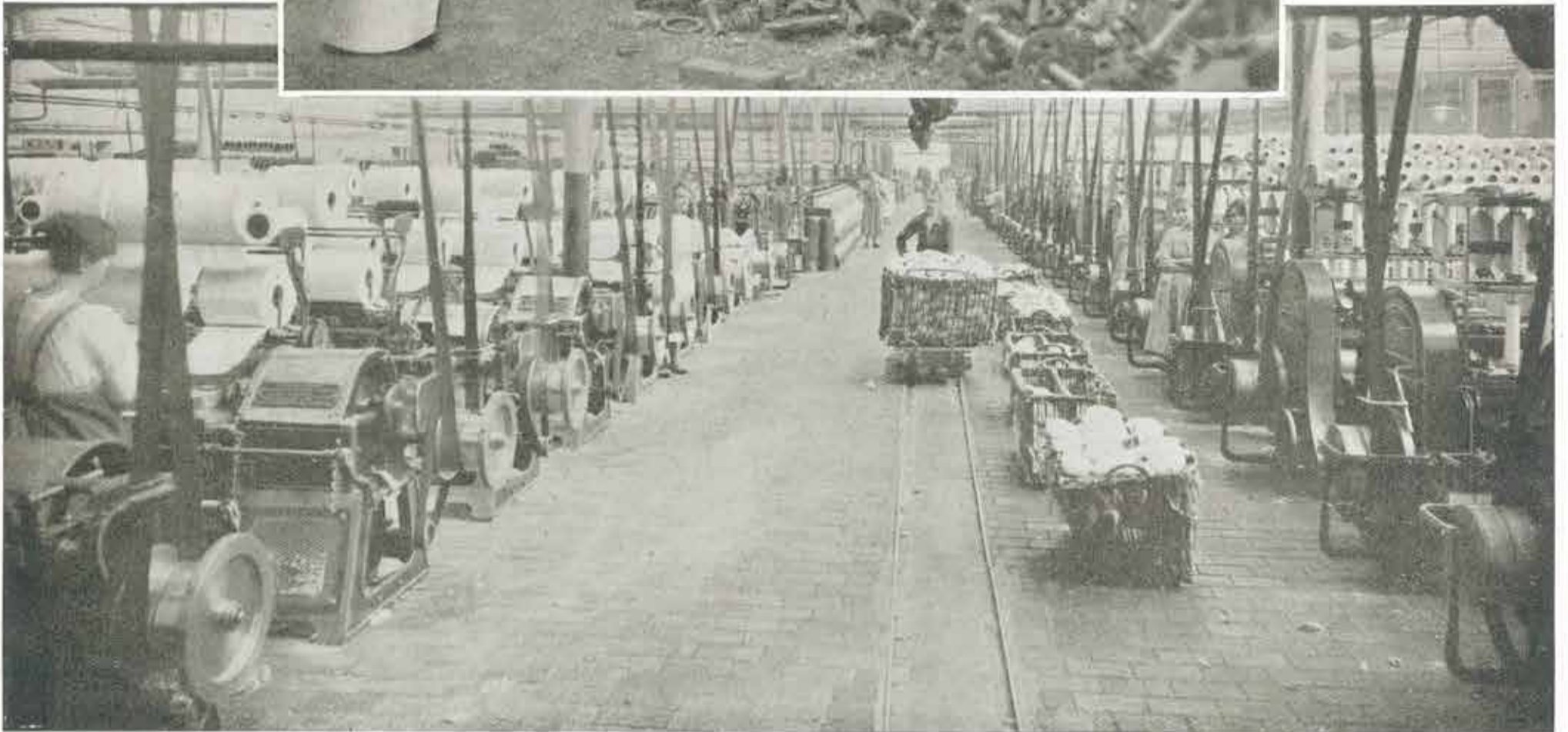
Toutes les matières
furent réquisitionnées, et
nombre de machines bri-

sées. Plus de 500.000 kilos de métal provenant de
matériel cassé furent envoyés en Allemagne.
Dès la délivrance, en octobre 1918, la remise en

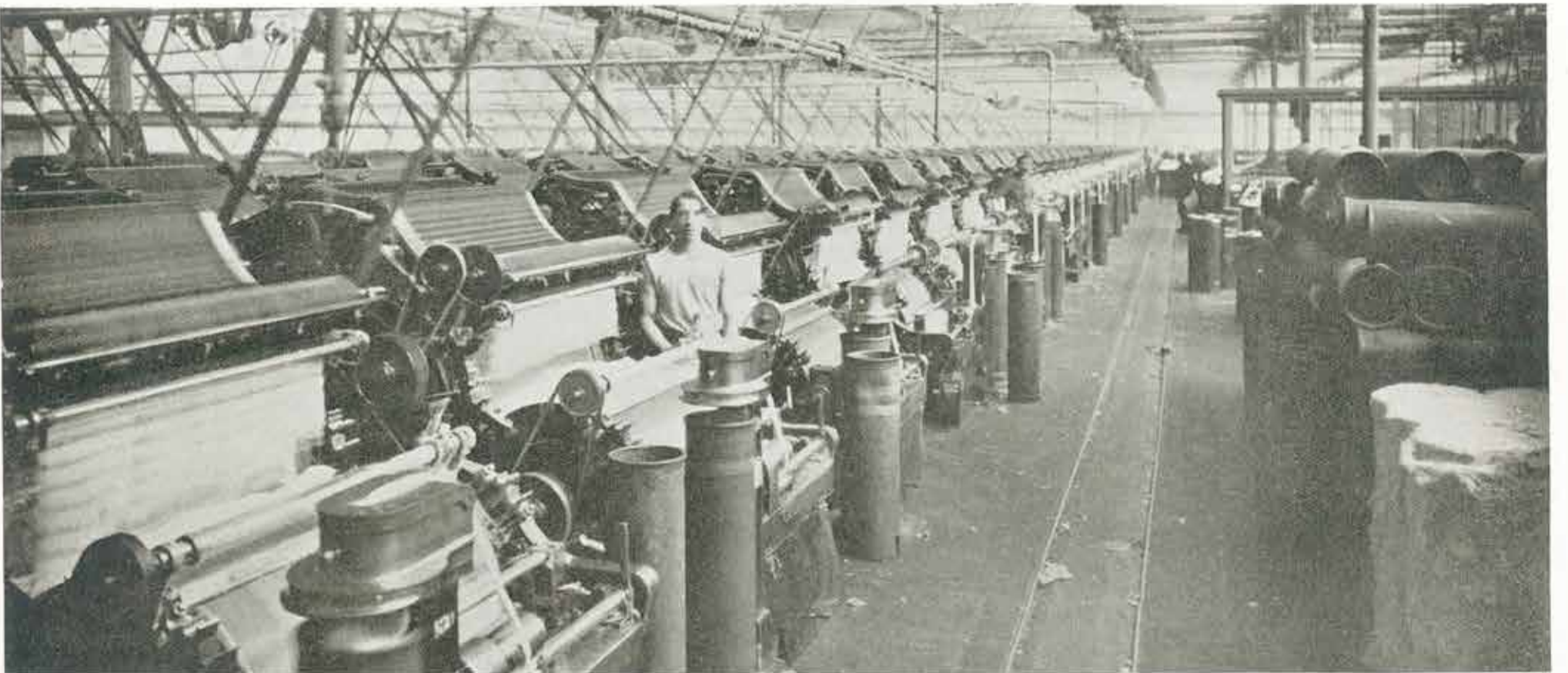
état des usines fut poussée très activement et
permit une reprise partielle au début de mai 1919.
La fabrication englobe tous les genres : filés

Jumel et Amérique. Pei-
gnés et cardés, gazés,
laminés, glacés, merce-
risés et teints. Fils à
coudre et articles merce-
rie.

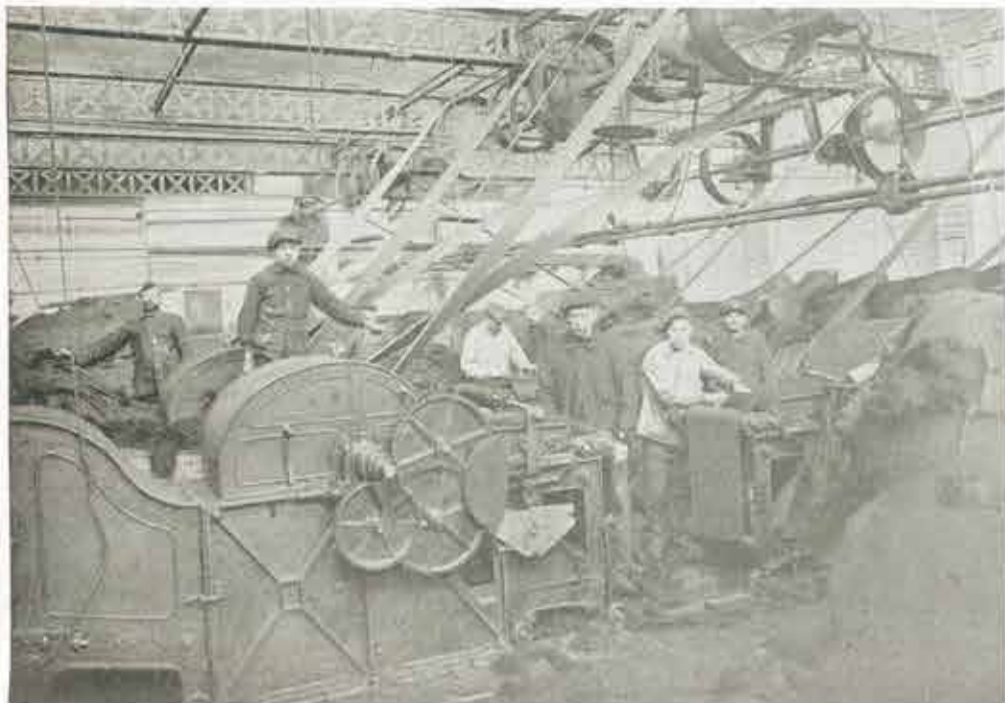
Que la question du
change soit résolue, que
nos colonies — et nous
savons que la chose est
possible — fournissent
à la mère-patrie la ma-
tière première indispen-
sable, ce coton que nos
bons amis nous font
payer si cher, et Tour-
coing saura bien vite
réparer les pertes que lui
ont fait subir les quatre
années noires. Si chacun,
dans sa sphère, déployait
la même activité que
MM. Desurmont et leurs
compatriotes tourquen-
nois ce serait bientôt chose
faite.



En haut : 500.000 kilogr. de métal, provenant des machines brisées, ont été successivement entassés dans la cour et enlevés. — Au-dessous : L'intérieur de la préparation de filature remis en marche dès le mois de mai 1919.



Une salle de carderie de 80 mètres de long.



La salle d'effilochage.



Les foulons et la salle de dégraissage.

ALPHONSE POLLET

Rue de Bradford, 66
TOURCOING

Cette firme, fondée à Tourcoing en 1883, a pour objet la fabrication de tissus draperie genre anglais; ces tissus, dénommés « Meltons » étaient jusqu'à cette date, la spécialité de Leeds, Dewsbury, Batley.

La Maison « Alphonse Pollet » eut le mérite d'implanter en France la fabrication de ces articles; elle n'hésita pas à faire appel, pour sa fondation, à un personnel qualifié du district anglais que nous venons de citer et monta alors, un embryon d'usine comprenant toutes les manutentions nécessaires à cette fabrication: effilochage, filature, tissage, teinture et apprêts.

Après des essais multiples et des sacrifices importants, aussi bien pour la mise au point que pour faire adopter par la clientèle française ces articles de réputation uniquement anglaise, cette firme ne tarda pas à prospérer et, surtout à partir de 1891, elle acquit une importance considérable et se plaçait au premier rang des manufactures françaises de tissus cardés. Les principaux genres fabriqués furent, en dehors des meltons, tous articles chaîne coton, trame cardée et en particulier: les Unions, Twills, Présidents, Beavers, Moskovas s'adressant à la confection pour hommes, jeunes gens et enfants.

En juin 1905, la firme Alphonse Pollet s'adjoignait une filature de coton de 20.000 broches et un tissage de draperie coton, coutils fantaisie, de 150 métiers, avenue Soufflot, à Tourcoing; ainsi elle devenait complètement indépendante, achetant aussi bien son brut en coton pour ses chaînes qu'elle le faisait pour les déchets, blouses, chiffons de laine, nécessaires à sa fabrication.

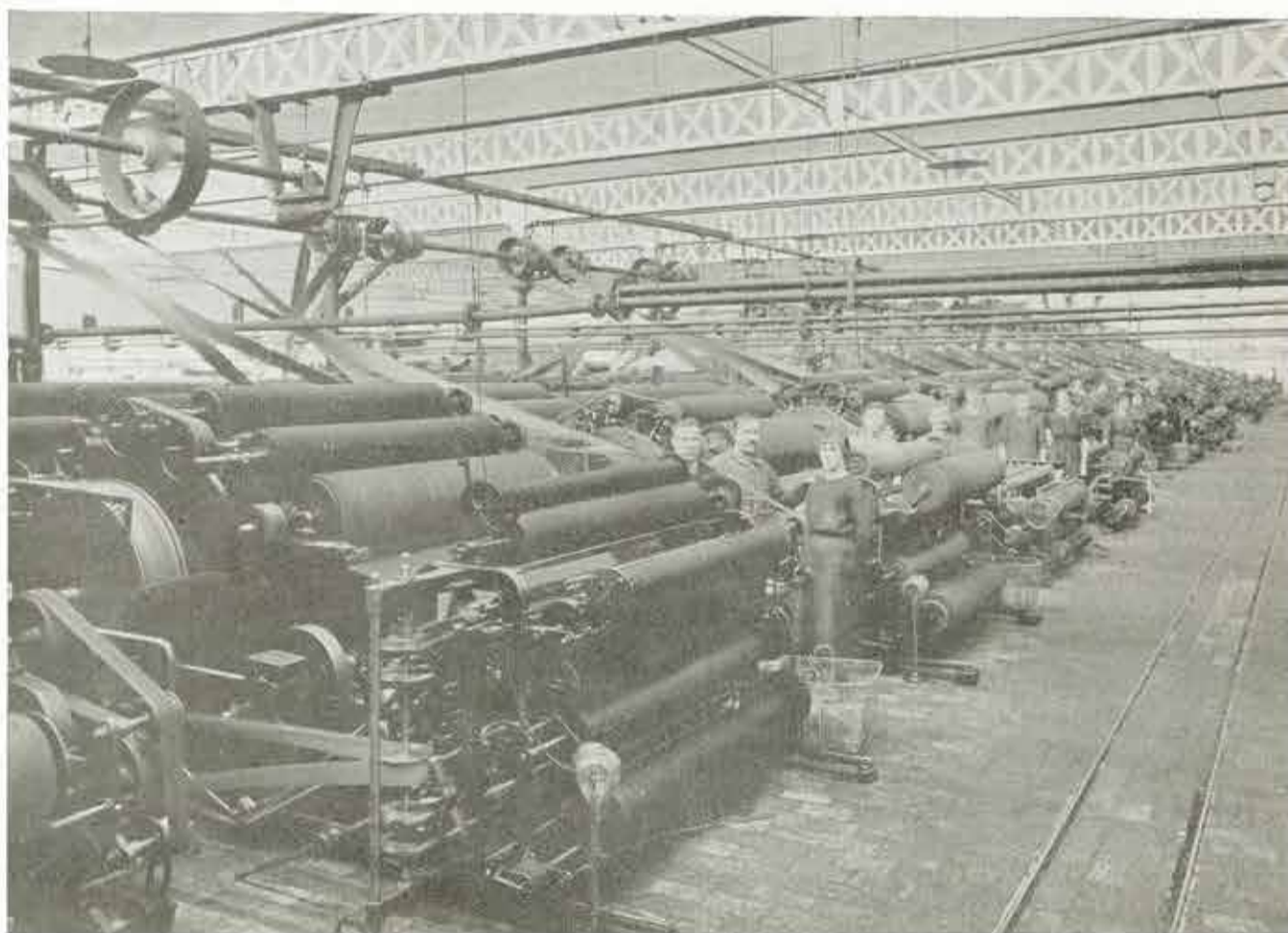
Puis en 1913, elle reprenait à Halluin (Nord) une usine complète qu'elle aménageait et qui devenait une succursale de la rue de Bradford, comprenant comme elle « effilochage, filature, tissage, teinture et apprêts ».

Au lendemain de la guerre, appelée par M. Loucheur, Ministre de la Reconstitution, la maison Alphonse Pollet fut pressentie pour la fabrication d'un drap bon marché « dit Drap National » et,

malgré les destructions très importantes et l'enlèvement de nombreuses machines, avec des moyens de fortune, l'installation en hâte de moteurs électriques pour remplacer les machines motrices à vapeur détériorées par l'envahisseur, grâce aux matières premières provenant des stocks de l'intendance et mises obligeamment à sa disposition par le Ministre de la Reconstitution, les usines recommençaient à fonctionner partiellement dès mai 1919. Elles ont

maintenant repris toute leur activité d'antan.

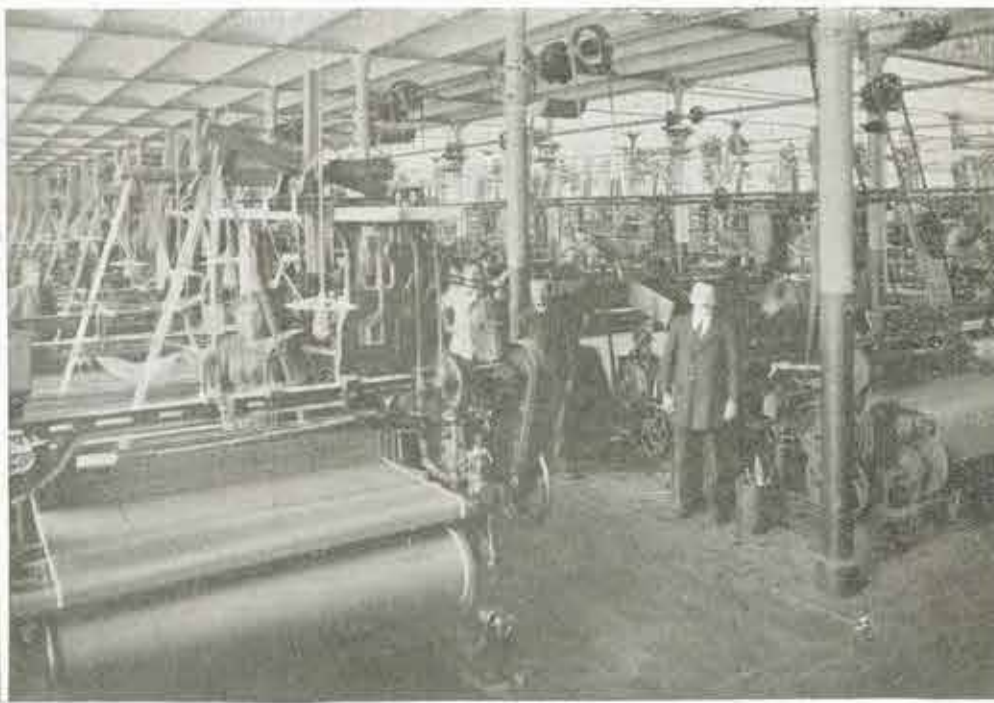
La Société « Alphonse Pollet » avait obtenu, dans les diverses expositions internationales, à Amsterdam, Anvers, etc., aussi bien qu'en France, à Paris, en 1900, les plus hautes récompenses et était membre du Jury, Hors Concours à Roubaix, en 1911. Elle comprend comme associé: MM. Alphonse, Pierre et Paul Pollet, tous trois fils de M. Alphonse Pollet, fondateur de la firme.



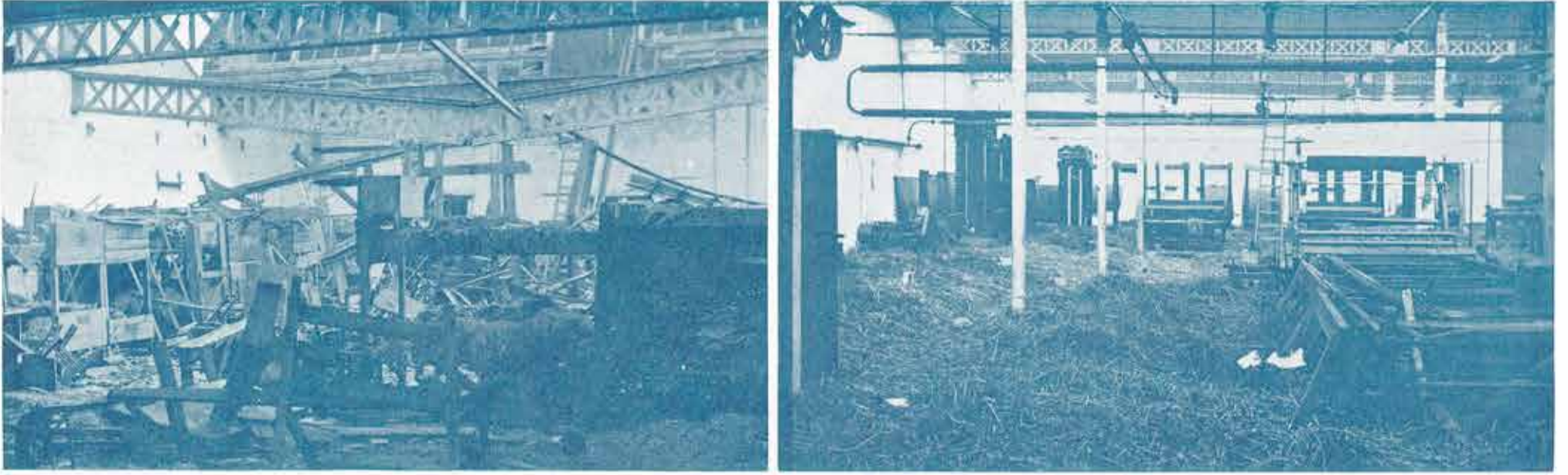
Salle de carderie.



Les continus à filer.



La salle de tissage



Deux aspects des ruines des Etablissements Paul et Jules Sion à l'armistice.

**SOCIÉTÉ ANONYME DES ÉTABLISSEMENTS
SION FRÈRES**

Roubaix-Tourcoing-Halluin.

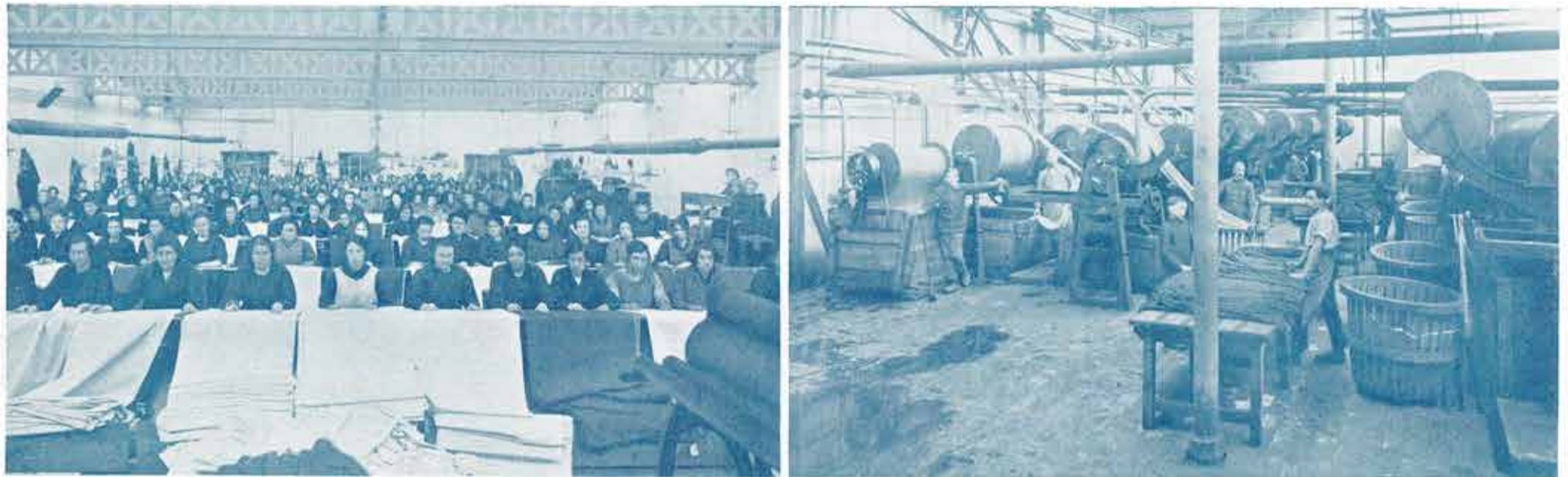
Les usines Sion frères sont établies rue de la Procession à Halluin, Nord. En 1914 sous la raison sociale Paul et Jules Sion, elles occupaient 1.500 ouvriers et ouvrières.

L'établissement possédait 800 métiers à tisser, cinq mille broches de retordage, une teinture

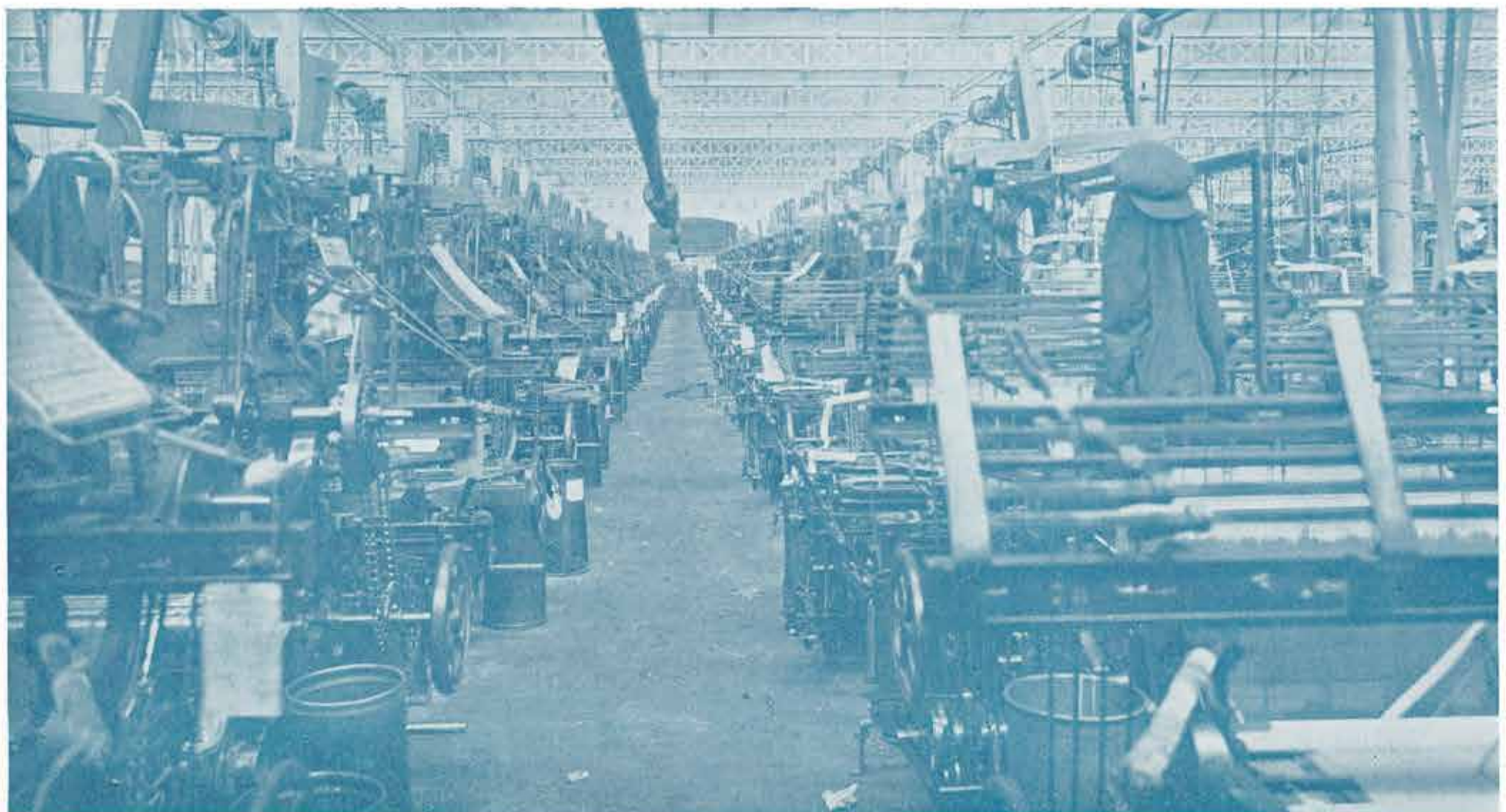
de matières et teinture et apprêt pour tissus. Aussitôt l'invasion, les Allemands se sont emparés des matières et des pièces de tissus, et au bout de trois mois d'occupation, une partie des machines était détruite.

A l'armistice, il ne restait plus que les carcasses d'environ 700 métiers à tisser, tout le reste, teinture et apprêt, retordage, la préparation de tissage, tout cela était anéanti, ou mis hors d'usage. Aussitôt les dommages constatés, les réparations

et la réinstallation ont eu lieu. Par un travail intensif, l'on arriva à mettre en marche le 1^{er} septembre 1919 environ 250 métiers à tisser; le retordage travaillait le 1^{er} octobre, et vers juin 1920 le tissage, soit 800 métiers, marchait au complet. Les machines de teintures et d'apprêts étaient remises en marche au début de 1921. Ainsi par un travail opiniâtre et avec l'aide du gouvernement français, la firme put occuper au bout de deux ans la totalité de ses ouvriers.



A gauche : Une des deux salles de piquage, 250 ouvrières, après la remise en état de l'établissement en novembre 1919. — A droite : Une salle de teinturerie fonctionnant depuis février 1920.



Une partie du tissage remis en état dès octobre 1919.

**SOCIÉTÉ ANONYME DES ANCIENS
ÉTABLISSEMENTS FOÜAN**

pour le lavage, le cardage et le peignage
des laines, 63, rue de Roubaix, à Tourcoing.

Fondée en 1866 par M. Émile Foüan, sous la raison sociale Foüan et Duchêne, la société en nom collectif se continua ensuite avec la raison sociale V^e Foüan-Leman et Fils.

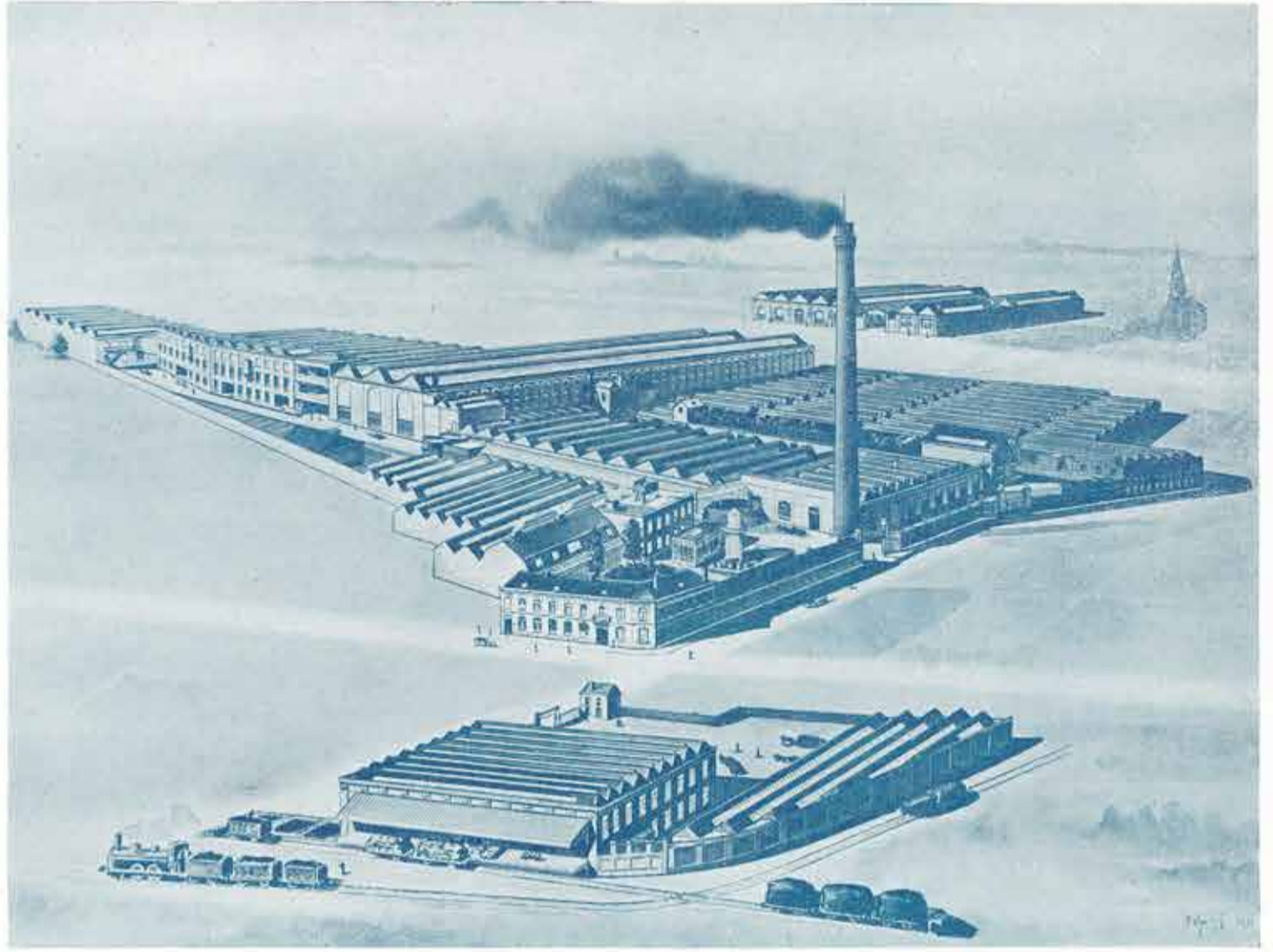
L'usine de peignage, qui occupait avant la guerre près de six cents ouvriers, eut beaucoup à souffrir de la guerre par suite de l'occupation des locaux par les troupes allemandes et aussi par les enlèvements des cuivres des machines dont une partie fut brisée.

En juillet 1919, le peignage put être remis en marche avec les deux septièmes de ses machines, la reconstitution se continua rapidement et courant 1920, toute l'usine était en état de produire, quoique la remise en état des accessoires et immeubles ne fut pas encore terminée.

En 1921, la Société se transforma en Société anonyme au capital de 6.100.000 francs, les anciens associés, MM. Auguste et Georges Foüan étant gérants et administrateurs délégués de la dite Société.

Le peignage couvre une superficie de près de 30.000 mètres carrés et les magasins de réception sont reliés au chemin de fer du Nord par embranchement particulier.

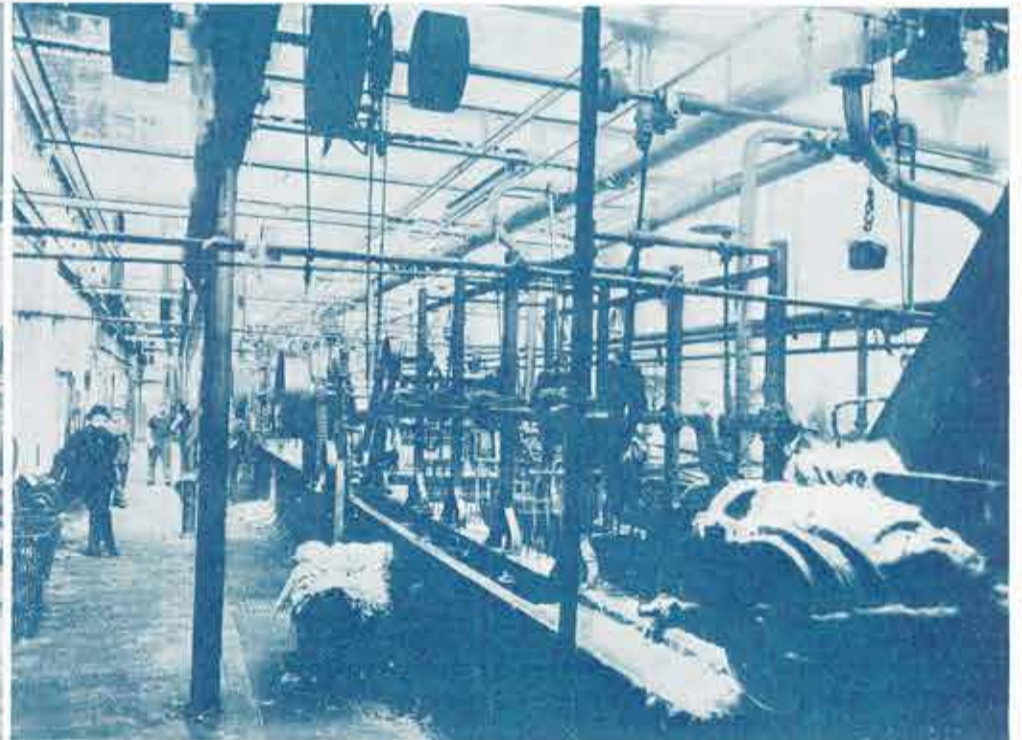
L'usine occupe six cents ouvriers.



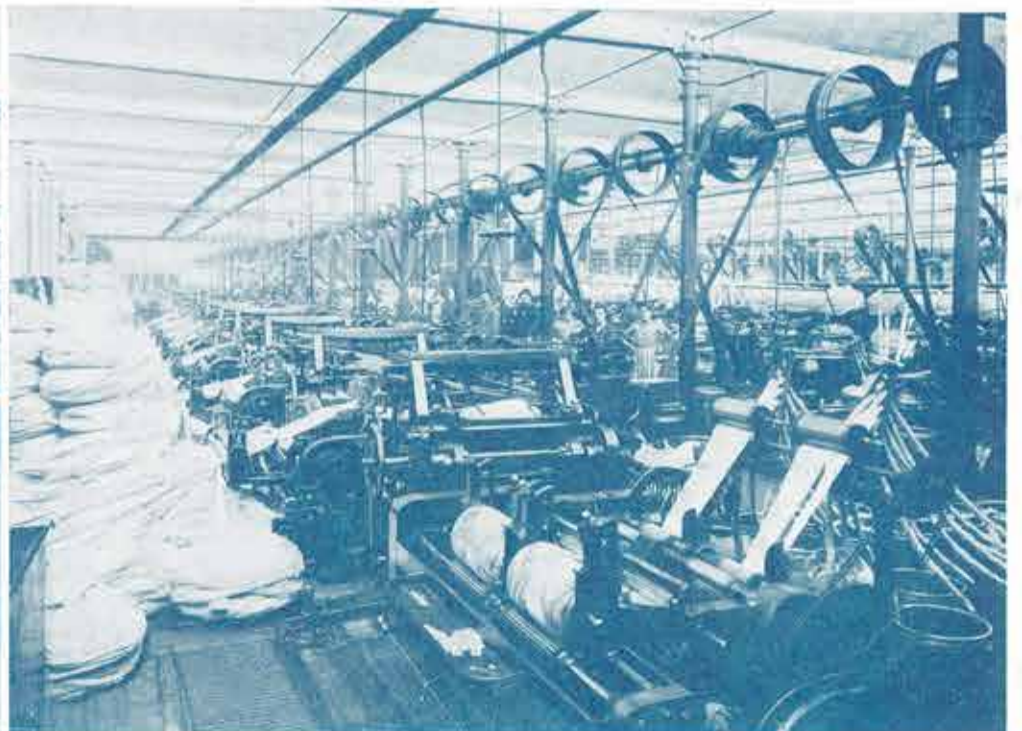
Vue d'ensemble des usines de la Société anonyme des anciens Etablissements Foüan.



Une des quatre salles de triage.



L'un des huit assortiments de lavage.



A gauche : Undes six assortiments de cardes. — A droite : Au premier plan, la préparation ; plus loin, un assortiment de peigneuses Lister.

MOTTE DEWAVRIN

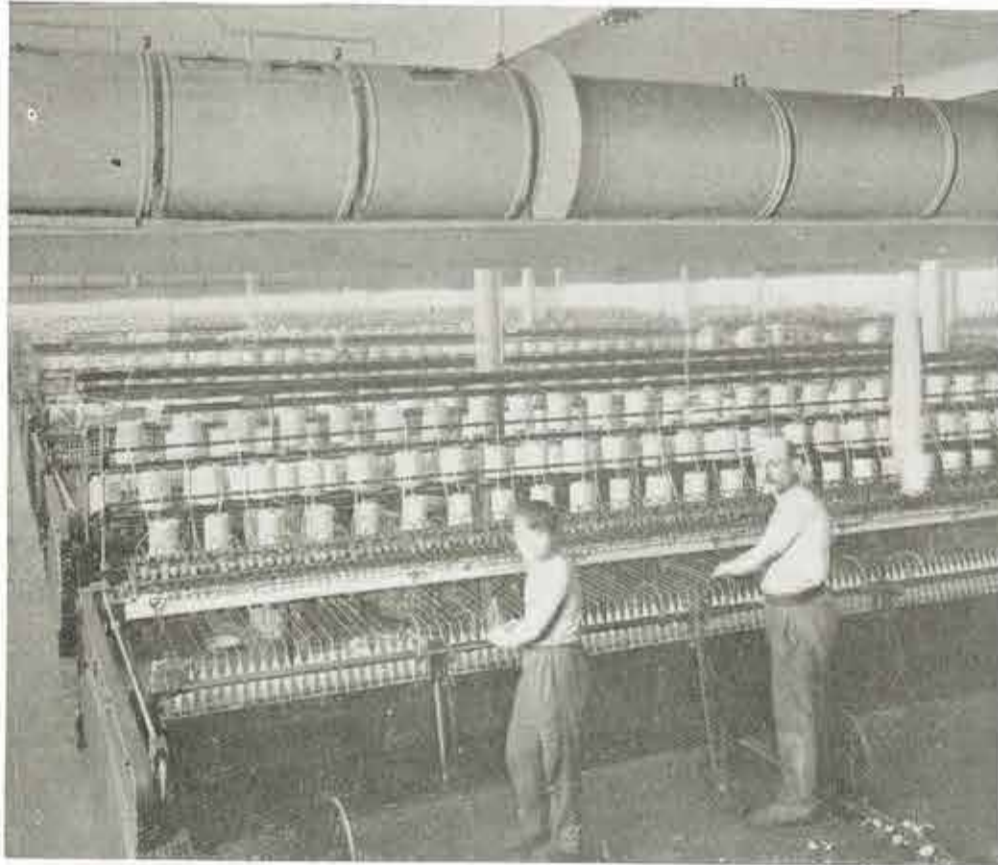
FILATURE. — TEINTURERIE. — RETORDERIE.
TOURCOING.

Firme existant depuis 1820 et exploitée de père en fils pendant plus de centans. Au début, le peignage des laines se faisait exclusivement à la main et, la filature, aux métiers mull-jenny de 200 broches à peine; les premiers furent montés à Tourcoing dans cette filature.

Dans ce métier à filer primitif, le dépointage de la broche et le renvidage à la rentrée du chariot s'accomplissaient par la seule action manuelle du fileur et de son aide. Le mouvement de rotation des broches, qui donne la torsion au fil pendant la sortie du chariot, était seule empruntée à une force extérieure.

Celle-ci à l'origine, était donnée par un manège à chevaux. Plus tard, et pour la première fois à Tourcoing, le manège fut remplacé par une machine à vapeur.

On traitait les laines du pays, les vauriches de Saint-Omer, et, en assez grande quantité, les longues laines de Hollande, pays éloigné seulement de 70 à 80 kilomètres de notre région.



La filature.



La retorderie.

Les filateurs partaient en carriole au siège de ces marchés et ramenaient avec eux leur approvisionnement. Ce n'était pas, comme maintenant en affaires, la fièvre continue à 40° et plus.

Après la guerre de 1870, la filature fut reconstruite un peu plus loin, mais encore en plein centre de la ville, rue des Anges, avec toutes les améliorations dues aux nouvelles inventions industrielles.

Tout fut détruit par un incendie en 1902 et ensuite réédifié sur le même emplacement. La grande guerre apporta cinq ans de chômage. La destruction systématique par enlèvement des cuivres, par l'expédition en Allemagne de tout un assortiment, par la réquisition de la totalité des marchandises, ne fut pas épargnée à cette firme.

Et la voici, à cette heure, à nouveau en pleine activité, grâce à Dieu qui nous donna la victoire, grâce au concours actif et intelligent de l'organisation de la Reconstitution, grâce à l'énergie jamais rebutée de ses dirigeants.

C'est une ruche industrielle d'où sort annuellement le miel abondant de trois millions de saïaires et qui déverse aux consommateurs français plus d'un million de kilos de sa production.

MANUFACTURE DE DRAPERIES DE RONCQ

L'usine a été construite en 1903 et avait en 1914, 420 ouvriers. Elle fut occupée militairement d'octobre 1914 à octobre 1918. Toutes les marchandises furent réquisitionnées; le matériel brisé et expédié en Allemagne comme ferraille. Des bons de réquisitions de kilos de ferrailles ont été remis par la Kommandatur allemande.

L'ennemi avait établi dans l'usine une installation de bains et s'était servi à cet effet des chaudières; celles-ci ainsi que la machine à vapeur étaient donc restées en parfait état de marche. La veille de son départ, en octobre 1918, l'ennemi dynamita la machine à vapeur et les générateurs comme l'attestent les photographies. Cette explosion fut suivie d'un incendie qui détruisit la plus grande partie de l'établissement.

Au début de 1919, les travaux de déblaiement et de reconstruction commencèrent et furent poussés activement; dès les premiers mois de 1920, il fut possible de tisser les premières pièces, avec des moyens de fortune.

Grâce au concours de l'Etat et à la bonne entente qui n'a cessé de régner entre l'Administration et les sinistrés, les travaux de reconstruction furent terminés en 1920; le tissage battait en plein en 1921. En 1922 eut lieu la mise en marche de la filature et du peignage.

Actuellement, l'usine occupe 450 ouvriers.



La machine à vapeur et les générateurs volontairement dynamités.



Le Peignage; à côté, la grande salle de tissage qui fonctionne déjà aux trois quarts.

CAULLIEZ FRÈRES

FILATURE & RETORDERIE DE COTON CARDÉ ET PEIGNÉ
TOURCOING.

L'usine a été construite en 1911, et fut installée avec tous les perfectionnements modernes, en vue du peignage, de la filature et de la retorderie du coton : fils classiques et fantaisie.

La force motrice est produite par sa propre centrale électrique de 2.500 HP, distribuant le courant aux nombreux moteurs électriques, actionnant individuellement chaque métier à filer ou à retordre, et d'autres machines accessoires.

L'ennemi trouva là une prise extrêmement utile pour ses besoins immédiats, puisqu'il expédia la batterie de chaudières et la centrale dans l'intérieur de l'Allemagne, pour y actionner une usine de munitions.

Une centaine de moteurs électriques de toutes puissances, ainsi que les canalisations, ont été également réquisitionnés par lui.

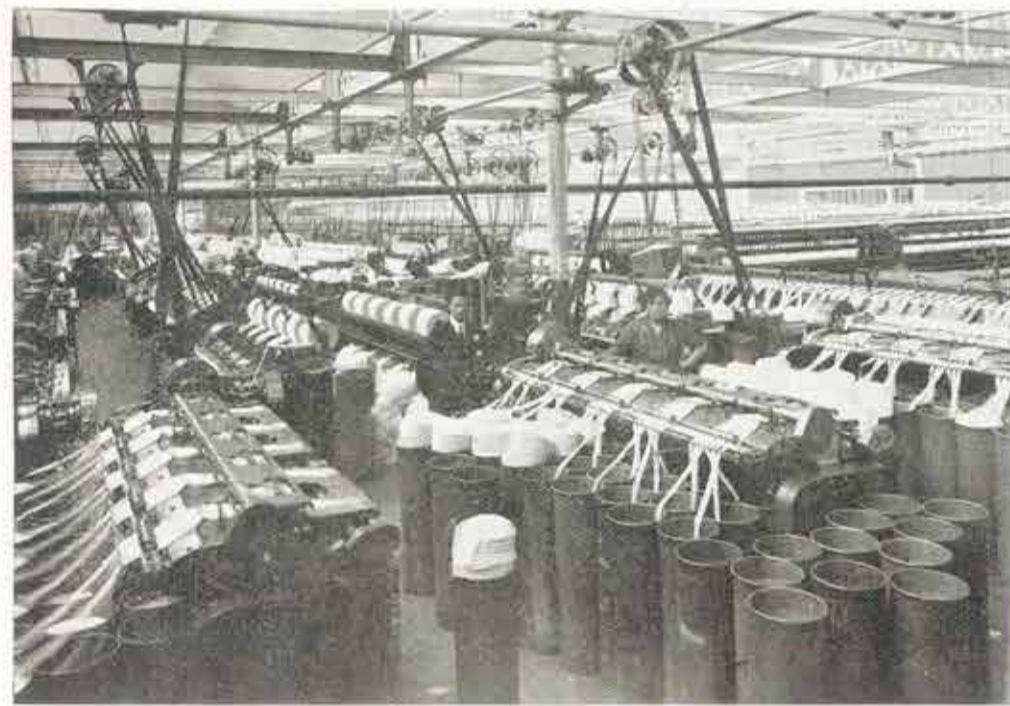
Les chaudières ont pu être découvertes par M. Caulliez, quelques jours après l'armistice, aux environs de Sarrebruck, et le nouveau propriétaire fut mis dans l'obligation de les restituer immédiatement.

Leur remise en place, et l'installation complète d'une nouvelle centrale, terminée en moins d'un an, ont permis de remettre en route, dès la fin de l'année 1919, tout le matériel de filature, restauré entre temps.

Depuis lors, l'usine marche complètement, et continue à se spécialiser dans la production des beaux articles cardés et peignés ainsi que pour tous les fils fantaisie intéressant le tissage de haute nouveauté. — 50.000 broches à filer et à retordre.



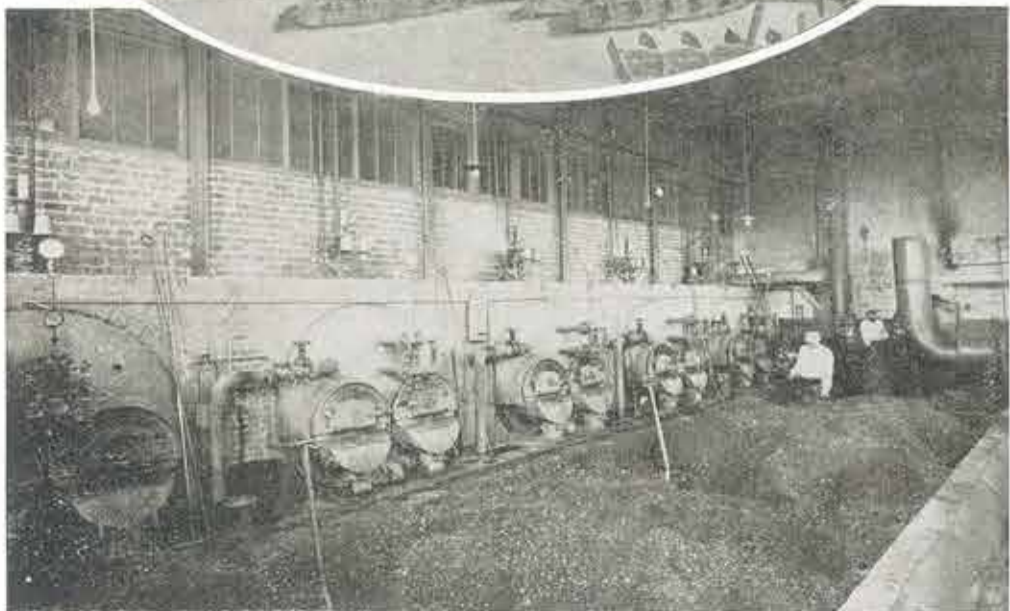
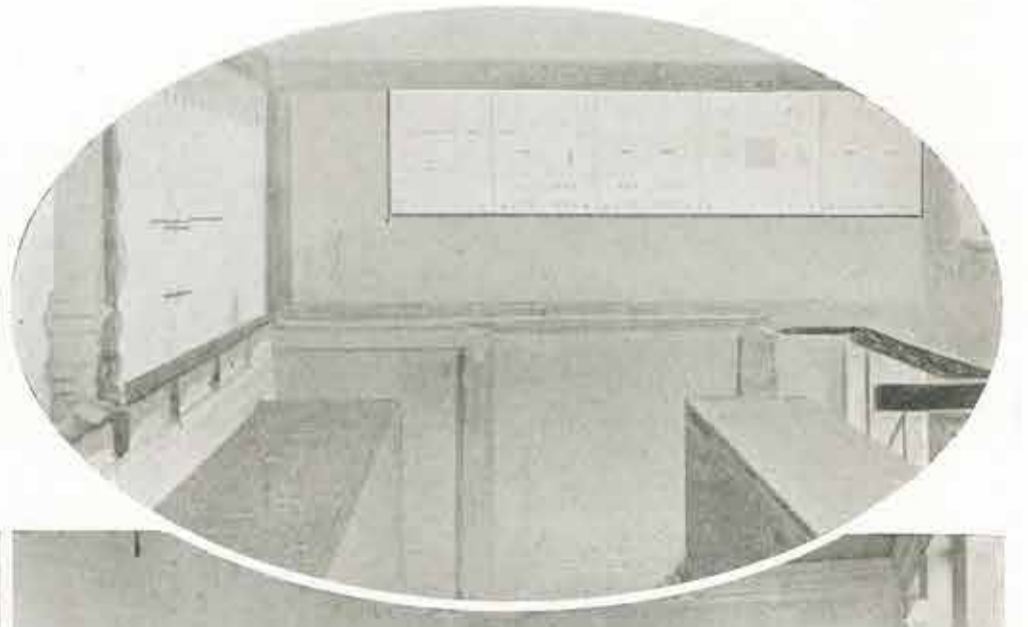
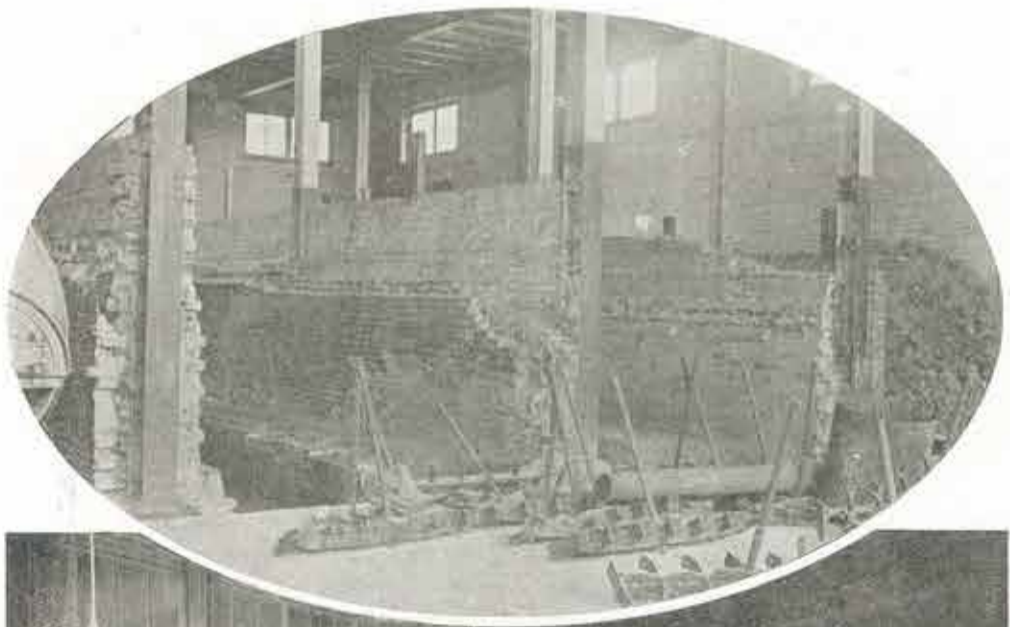
L'Usine de la rue du Général-Drouot, à Tourcoing.



L'Atelier de préparation.



Une salle de filature.



Dans l'ovale: Les Allemands ayant démonté les chaudières, les expédièrent à Sarrebruck. Au-dessous: Les chaudières retrouvées en Allemagne ont maintenant réintégré leurs emplacements.



Dans l'ovale: De la centrale électrique, ils ne laissèrent que le tableau de marbre, complètement dépouillé de ses appareils. En bas: La centrale électrique de 2.500 HP en plein fonctionnement.

USINES VALENTIN-ROUSSEL FILS

ROUBAIX-TOURCOING

*Filature de laines peignées. Filature de laines cardées.
Tissage. Teinture et Apprêts.*

La maison fut fondée à Roubaix en 1862 par M. Valentin-Roussel. Elle comprend actuellement à Roubaix une filature de laines peignées de 11.500 broches à filer et 3.000 broches à retordre. Spécialisée dans les fils fantaisie pour robes et draperies et les fils pour bonneterie, elle a atteint une réputation justement méritée par la variété dans la création de ses fils.

Les usines de Tourcoing datent de 1884, elles furent détruites par un incendie en 1886 puis reconstruites peu de temps après.

Cette importante manufacture de drap comprend : Une filature de laines cardées ayant 20 assortiments et 9.500 broches, un tissage de 160 métiers de grandes largeurs et tout le matériel nécessaire pour la teinture et les apprêts des draps de sa fabrication.

La production se compose de meltons, twills, cheviottes, draps

militaires, draps cardés fantaisie pour pardessus et complets. La maison s'est fait une renommée dans la fabrication des tissus unis et fantaisies pour manteaux de dames, et se classe parmi les principaux producteurs de ces genres. La marque V. R. F. est connue et appréciée par tous les confectionneurs.

La filature fournit aux fabricants de tapis d'importantes quantités de fils pour leur fabrication.

Les usines eurent particulièrement à souffrir de l'occupation allemande : une grande quantité de matériel textile (machines de préparation, métiers à tisser, matériel d'apprêts) avait été expédié dans les pays ennemis.

Toute la tuyauterie, tous les organes en cuivre et bronze de toutes les machines indistinctement avaient été enlevés, et bien des pièces mécaniques furent brisées pour procéder à cette opération.

Les bâtiments furent aussi très endommagés par la chute de bombes et par l'explosion des ponts au départ de l'ennemi.

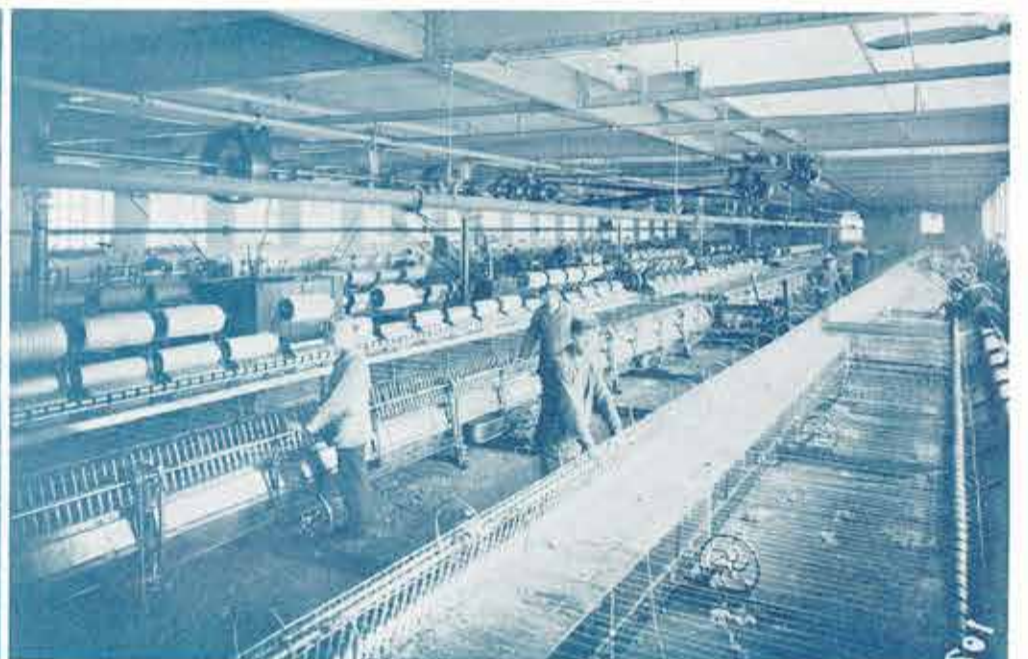
Avec l'aide de l'Etat et l'activité du personnel, les usines Valentin-Roussel Fils purent vaincre les difficultés et se reconstituer rapidement.

À Tourcoing, les machines motrices, d'une puissance de 800 HP, étaient mises en route le 3 juillet 1919 et les premières pièces de drap national étaient livrées à la consommation le 17 du même mois.

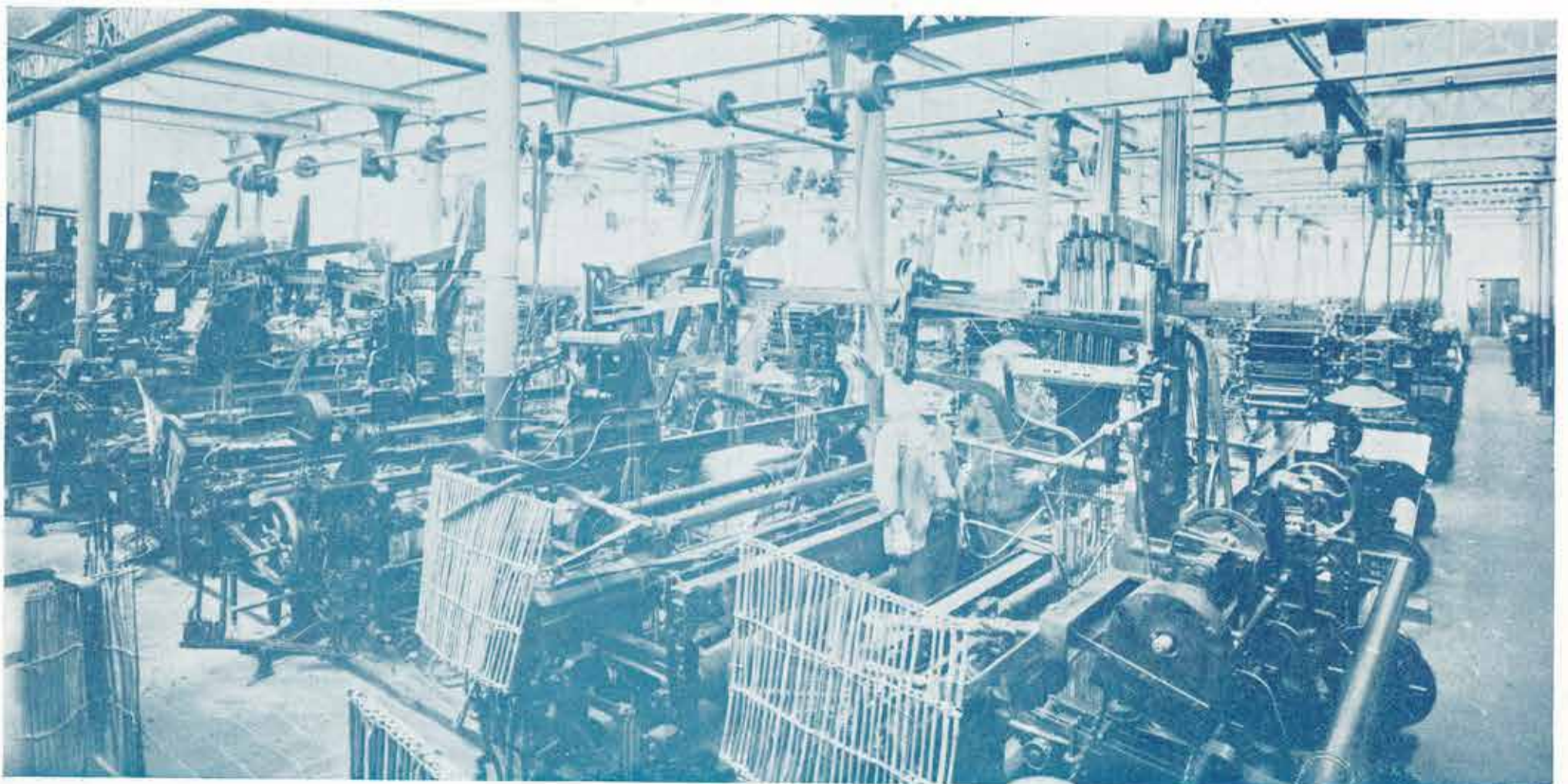
Trois mois après, l'usine avait atteint sa production normale.



Une salle de préparation.



L'atelier des foulons et une des deux salles de renvideurs.



Une des deux salles de tissages des Usines Valentin-Roussel fils, à Tourcoing.

PEIGNAGE DE LA TOSÉE

à Tourcoing.

Aussitôt l'occupation allemande, notre établissement subit la réquisition de logement de troupes.

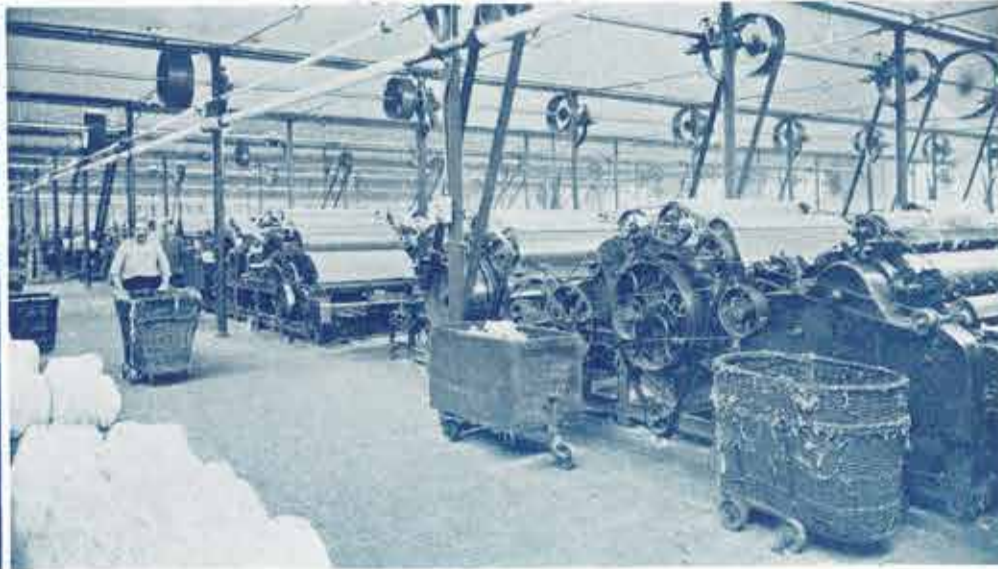
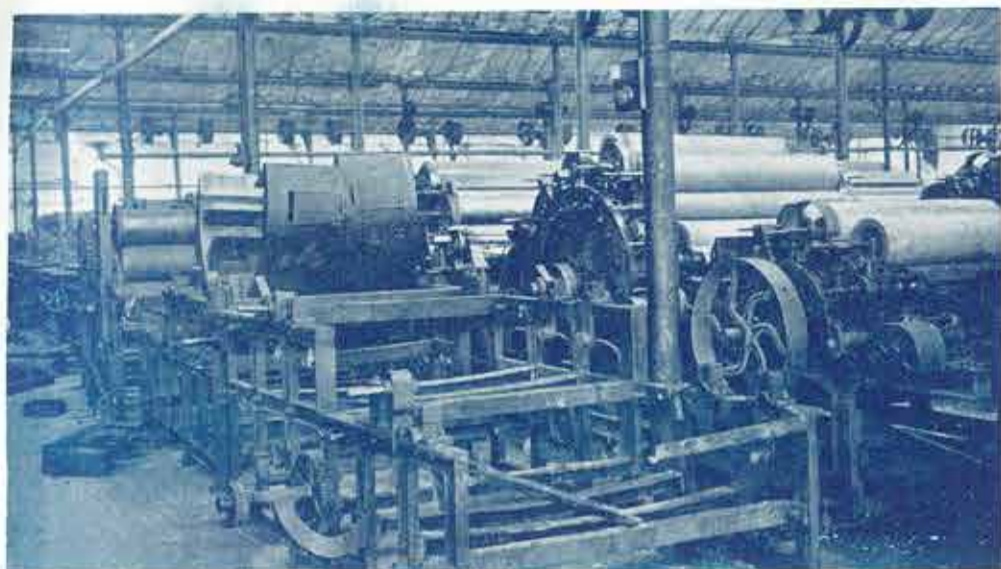
Du 2 novembre 1914 au 5 janvier 1915, le peignage fut occupé par des troupes de passage, et les locaux affectés furent plus particulièrement :

1^o Les magasins au brut encombrés de laines qui

En novembre, à la suite d'ébranlements que nous supposons avoir été causés par le passage de lourds chariots, autos camions, grosses pièces d'artillerie, caissons, nous fûmes obligés de diminuer la hauteur de la cheminée qui menaçait de s'écrouler dans la partie supérieure.

En novembre 1916, un nouveau groupe « Eisenwerk » vint s'installer dans les dépendances du bâtiment oz. Le lavage du Petit Peignage devint cuisine, la salle des batteurs, un magasin, le magasin

leurs travaux, car aucun contrôle ne peut être exercé, chaque formation se faisant maîtresse des parties de l'usine occupées par elle. Pour préciser, nous ne sommes plus les maîtres de notre établissement, et la défense de nos intérêts devient chaque jour plus difficile, provoquant à tous moments des incidents, ce mal intérieur n'excluant pas les réquisitions normales, et rendant celles-ci plus compliquées par la promiscuité des deux genres d'organisation dévastatrice se liguant contre nous.



Aux approches de l'évacuation, ce fut la curée, la carderie fut presque complètement vidée par les Allemands. Cette même carderie remontée en 1919 est maintenant de nouveau en pleine activité.

recurent les chevaux dans les parties libres et les allées ;

2^o Les bureaux (technique, commercial et du Conseil d'Administration) occupés par les services des colonnes de passage.

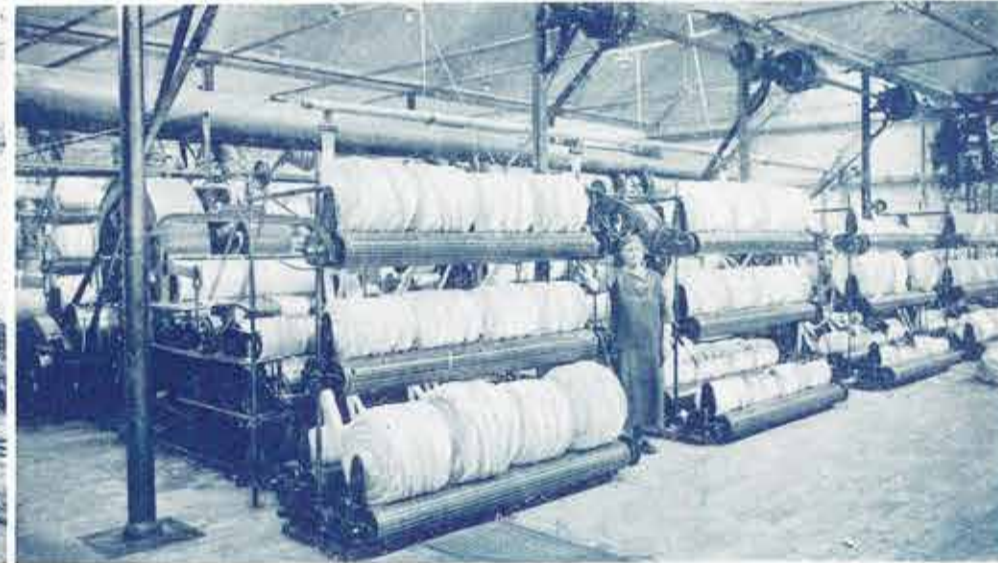
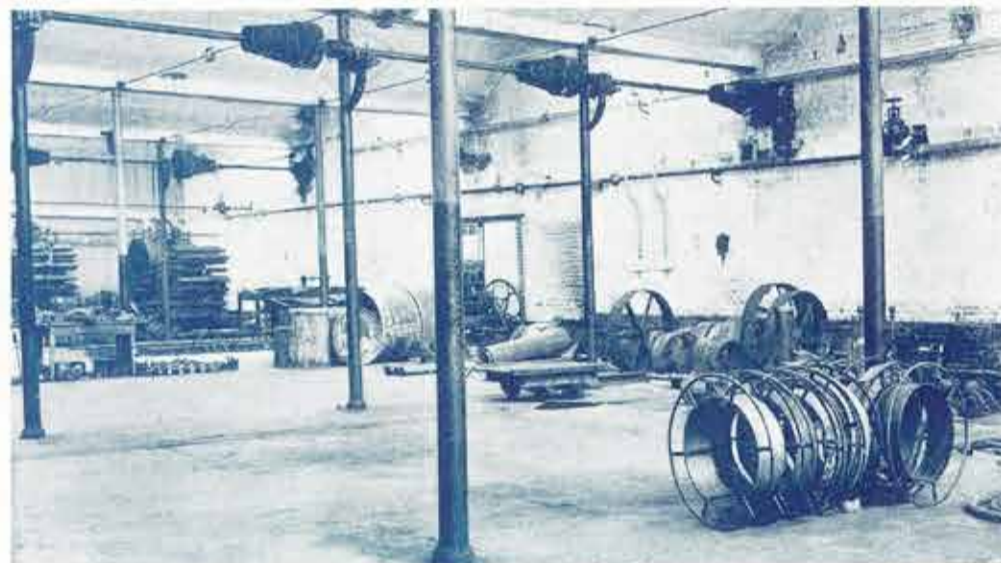
A partir du 6 janvier 1915, le peignage fut érigé en caserne « Bayern Caserne ». Artillerie, munitions. Le vieux triage fut affecté au couchage des hommes, 130 à 150, et le magasin, face au réfrigérant, transformé en écurie ainsi que le grand magasin au brut.

au brut resta une écurie, les 1^{er} et 2^e étages au-dessus du lavage devinrent des ateliers de tôlerie, le magasin aux laines triées et le grand triage devinrent des chambres.

Celles-ci durent être chauffées et approvisionnées en eau, ce qui provoqua une nouvelle installation de tuyauterie, en vapeur et en eau (eau potable pour boisson et eau Lys pour le service d'incendie). A partir de cette date, tous les bâtiments grand peignage, petit peignage et oz sont à la merci des envahisseurs et du personnel civil attaché à

En mars 1917, un nouveau groupe San Bahn K. A. 6. groupe 3, prend possession de notre atelier de notre magasin de pièces de rechange et des bureaux de comptabilité, dernières salles libres dans cette dépendance de l'usine.

A partir de ce moment, c'est une nouvelle source de prélèvements autant en fournitures de bureaux qu'en matériel divers. Toute réclamation reste sans effet, la Kommandantur s'en désintéresse, cette formation n'étant pas de la même armée.



En juillet 1918, le lissage du grand peignage fut totalement bouleversé.

Le lavage petit peignage fut aménagé en cuisine au gaz et nous fûmes mis en demeure d'en faire l'installation ; 1 compteur de 50 becs assurait l'alimentation de rampes desservant les réchauds. Nous fûmes mis en demeure de chauffer la chambre, et l'atelier de réparations continua à être réquisitionné pour le ferrage des chevaux et les travaux nécessaires à l'armée.

Après le prélèvement des laines, tous les magasins furent occupés, les uns pour le logement, les autres pour le magasinage de l'avoine, pommes de terre, etc., et plus tard des récoltes. Un service nouveau le « Feld Commando » Service des récoltes fut adjoint au groupe de ravitaillement de munitions. Le va-et-vient jour et nuit des caissons nous força à assurer la lumière par nos propres moyens (groupe moteur à gaz et dynamo ou accumulateurs). Ceci dura jusqu'en octobre 1915, date de réquisition à la Ville de fournir la lumière du secteur à notre Etablissement, et ordre à nous d'assurer l'éclairage de tous les locaux occupés par les troupes. Pendant la période d'été, le premier local affecté comme chambre ayant été trouvé trop chaud, nous reçûmes une nouvelle mise en demeure d'installer les soldats dans le magasin 1^{er} étage, côté rue Cadeau. En automne, le local devenant trop froid, nous dûmes subir une nouvelle réquisition d'installation de chauffage de cette salle adoptée définitivement pour le logement des troupes.



Une allée de peigneuses.

Un assortiment de lissage tel qu'il est réorganisé aujourd'hui (il y en a 4 semblables).

En juillet 1918 plus particulièrement, le lissage du grand peignage est totalement bouleversé, les machines déplacées sans ordre et sans précaution.

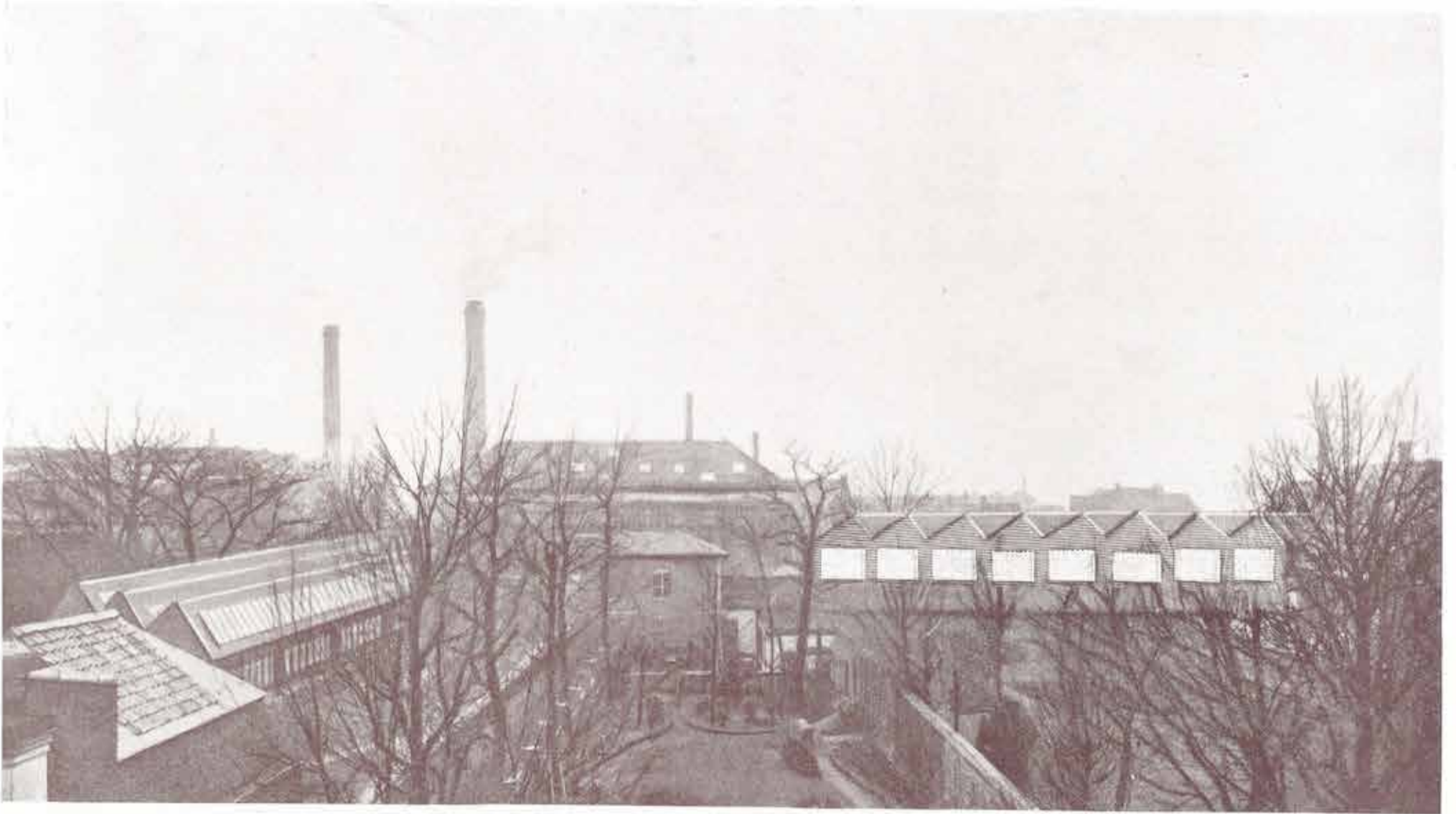
En octobre 1918, aux approches de l'évacuation des troupes allemandes, l'atelier et le magasin sont vidés de machines, d'outils et de matériel, c'est la curée, il ne reste plus qu'à constater les délits.

Des bons constatant la présence des troupes, leur reconnaissance d'emploi d'eau, gaz, lumière, confirment les indications énoncées ci-dessus.

De novembre 1918 à juillet 1919, le peignage fut occupé par l'armée anglaise (800 à 900 chevaux ou mulets et 200 hommes plus 250 prisonniers.)

C'est dans ces conditions difficiles qu'il a fallu mener la reconstitution. Sur 8 ateliers, deux sont remis en marche le 20 mai 1919. A ce moment, la production atteint le 1/4 de la totalité. Tous les efforts sont concentrés sur le montage de cette première tranche d'appareils au moyen des débris des autres machines. La production atteint 10.000 kilos de peignés par jour. Une deuxième tranche est remise en marche six mois plus tard ; et enfin la totalité en juin 1920 permet de porter la production à son chiffre normal de 30.000 kilos.

Il est à noter que dans toutes circonstances les troupes anglaises ont collaboré très cordialement avec le personnel de l'usine.



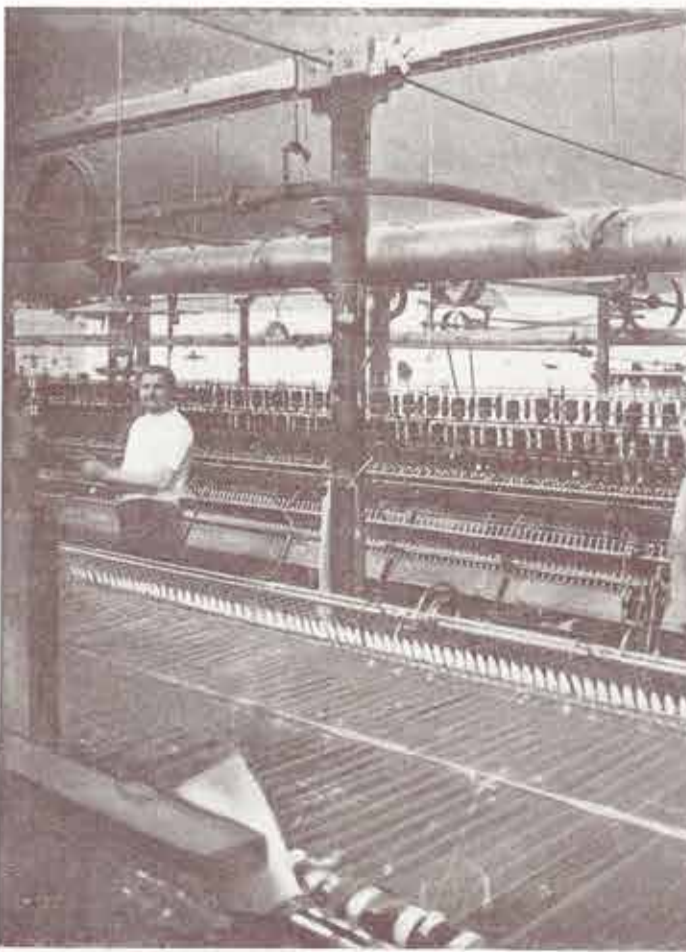
Vue générale de l'Usine Malfait-Desurmont à Tourcoing.

MALFAIT-DESURMONT FILS

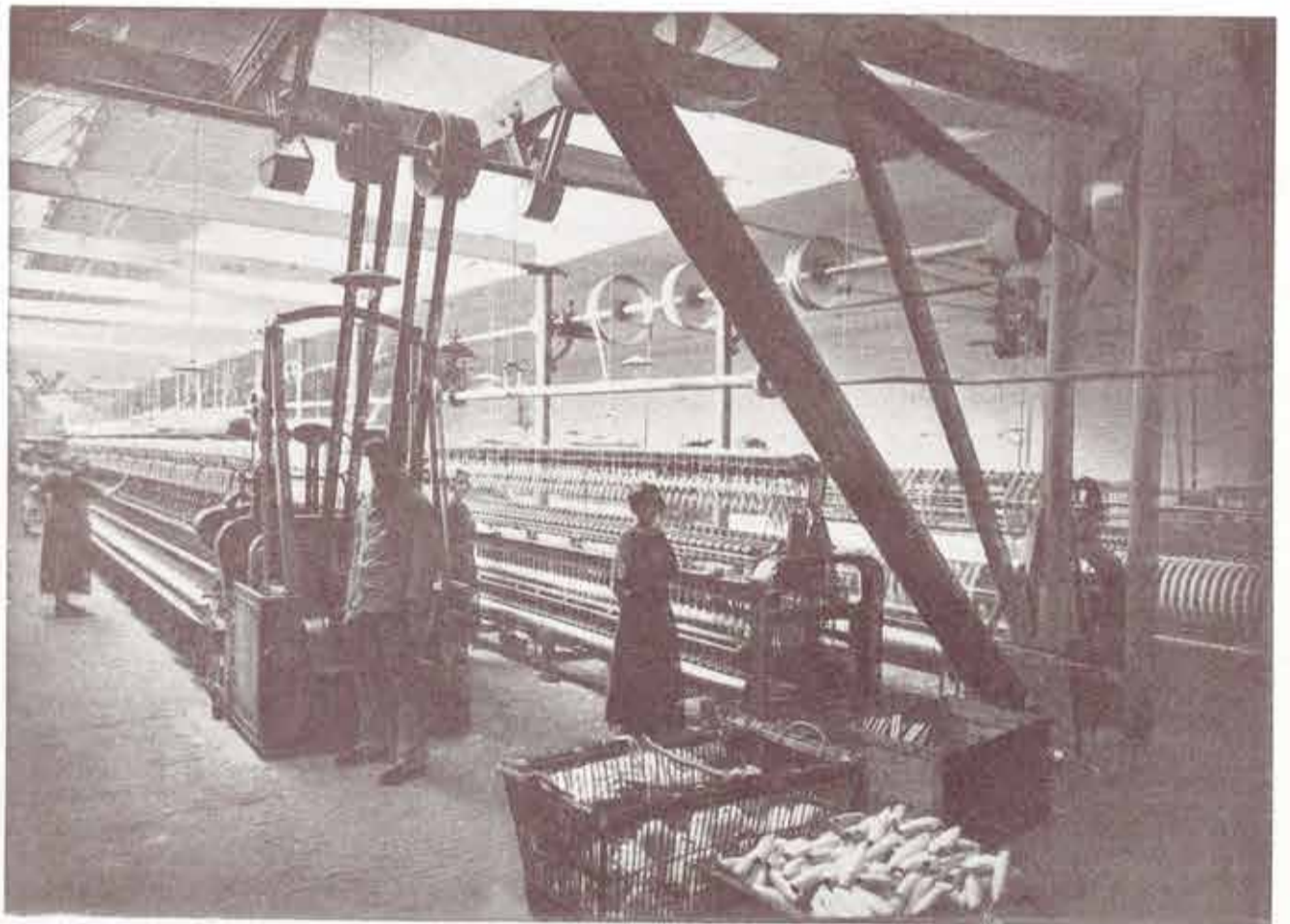
FILATURE DE LAINES PEIGNÉES POUR BONNETERIE
à Tourcoing

La maison Malfait-Desurmont fils est une des plus anciennes de la place de Tourcoing : puisque fondée il y a cent ans environ par M. Henri Desurmont. Bien que ne comptant pas parmi les plus importantes filatures quant au nombre de broches ; le classement de ses qualités, ses livraisons impeccables, le soigné de son travail l'ont placée depuis longtemps parmi les premières marques de la Région. Subissant le sort commun à la grande majorité des usines de la ville, elle eut beaucoup à souffrir de l'occupation allemande.

Mais les déprédations de tous genres, les réquisitions quotidiennes, qui ne lui furent point épargnées, se compliquèrent de faits de guerre que d'autres eurent la chance de ne pas connaître.



Une salle de Renvideurs



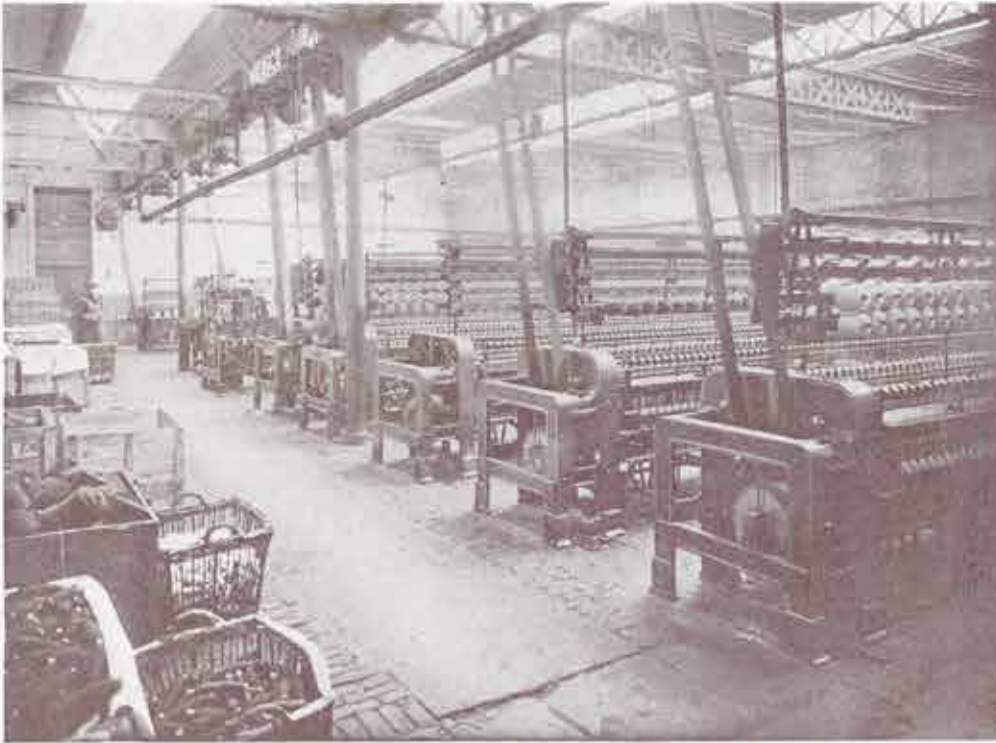
La Filature en continu et le Retordage.

A plusieurs reprises des avions de bombardement firent pleuvoir sur l'usine leurs engins dévastateurs : ce qui avait échappé aux multiples réquisitions fut gravement endommagé ; alors que chez d'autres industriels, les bâtiments bien que vides restaient intacts, ils furent ici en partie démolis. Le travail de reconstitution fut donc pour la maison Malfait-Desurmont fils plus particulièrement pénible.

Cependant, le 1^{er} juillet 1919, elle était remise en route et reprenait sa place sur le marché français.

Spécialisée dans la filature de la laine pour la bonneterie, la maison M.D.F. est outillée pour faire tous les numéros jusqu'au 50^{es} et sa production va des croisés aux beaux mérinos. Ses articles peuvent satisfaire aussi bien le fabricant de sous-vêtements et de bas fins que le fabricant de paletots, écharpes, etc...

La production en 1922 a dépassé 650.000 kilogrammes.



Salle de bobinage, doublage et retorderie.



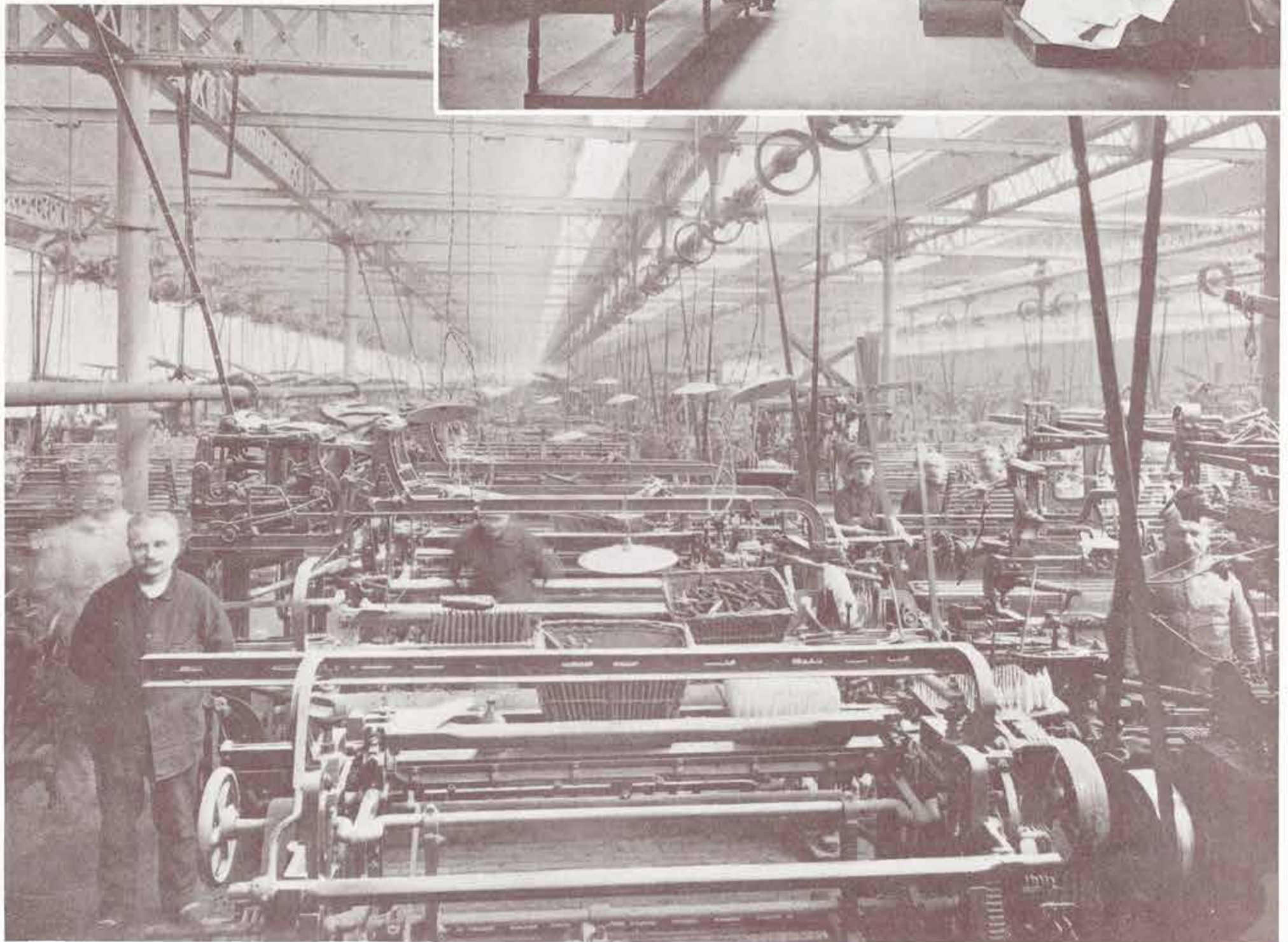
Les ourdisseurs sectionnels.

ROUSSEL-MULLIE FILS, A TOURCOING

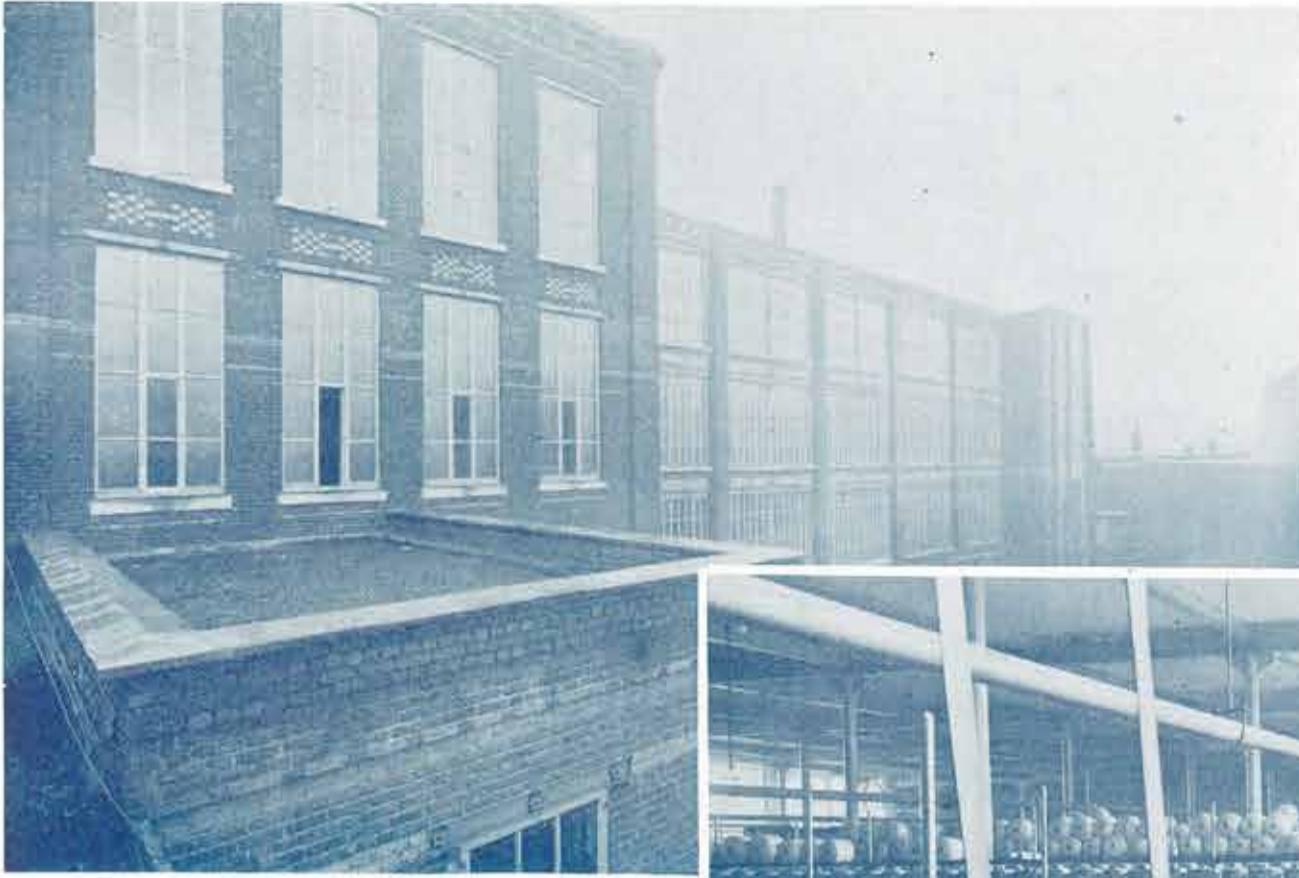
Maison fondée en 1872 par M. Roussel-Mullie a été reprise par ses deux fils aussitôt après l'armistice. Elle comprend teinture, retorderie, tissage et toute sa préparation.

Comme toutes les autres maisons, elle fut arrêtée en 1914.

Outre la réquisition de toutes les matières premières et marchandises fabriquées, l'ennemi détruisit et enleva les pièces essentielles de la machine à vapeur, toute la robinetterie et la tuyauterie de cuivre, coussinets et tout le matériel de teinture, ainsi que les accessoires et pièces de rechange de toutes les machines. La remise en marche a eu lieu progressivement à partir du 15 juin 1919 jusqu'à fin décembre de la même année.



Salle de tissage contenant trois cents métiers. — En haut, la salle d'expédition.



Les nouveaux bâtiments de la Filature Henri Robbe.

FILATURE HENRI ROBBE à TOURCOING

C'est en 1856 que M. Henri Robbe père fonda cette maison. C'est donc le résultat de près d'un demi-siècle d'efforts et d'améliorations successives qu'anéantit le geste inutile de l'occupant en 1914. Car les établissements Henri Robbe détiennent ce triste record d'avoir été les plus éprouvés de toute la région, malgré l'in vraisemblable inventaire de ruines dont ces notices donnent l'exposé. Depuis le 29 octobre 1914 jusqu'au dernier jour de la guerre, l'œuvre de destruction a été ininterrompue. Alors qu'ailleurs le bois du matériel, à coups de marteaux ou à la dynamite paraissait être le programme

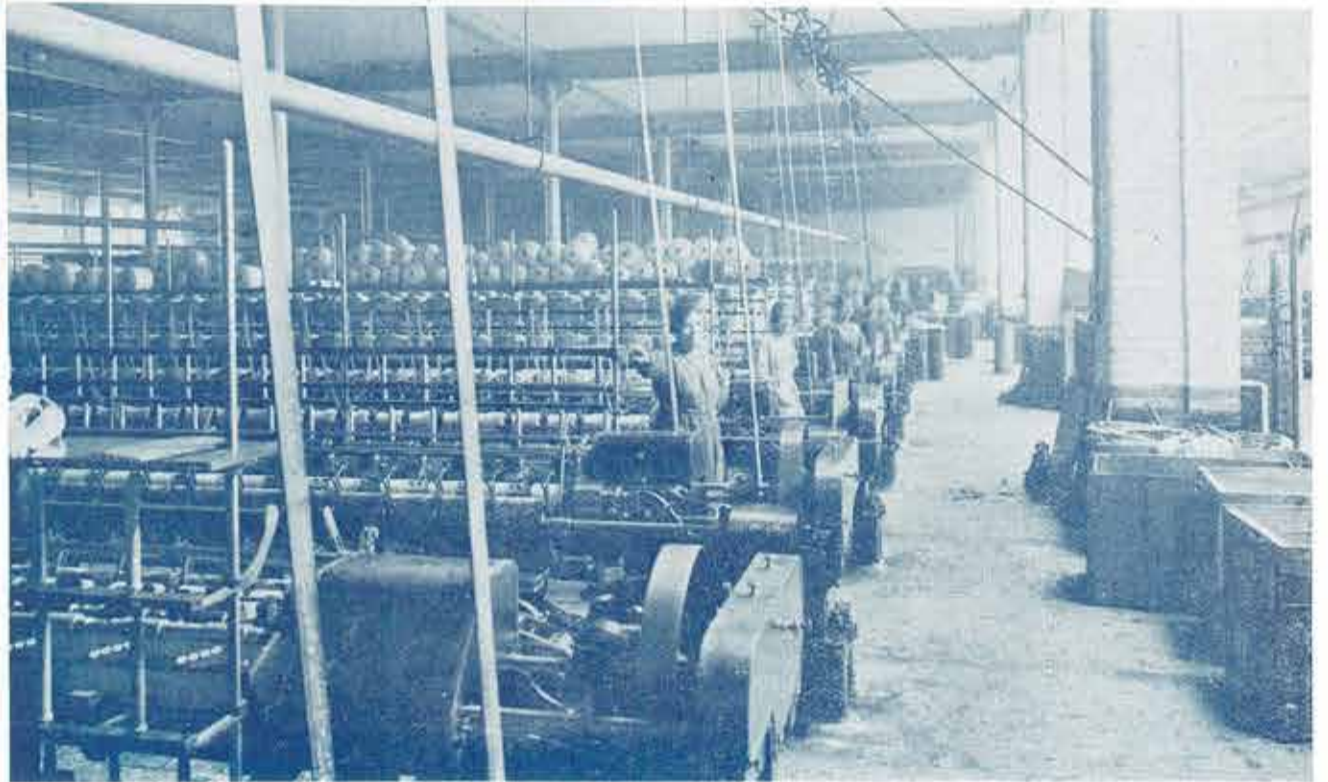
nécessaire et suffisant, la filature de M. Robbe fut soumise à un régime privilégié consistant à enlever les toitures et arracher les planchers. Quand les équipes spéciales engagées à cet effet n'allaient pas assez vite, les soldats leur prêtaient main-forte.

Aussi, à l'armistice, ne restait-il absolument que les murs, qu'on avait, sans doute par oubli, laissés debout. La réfection fut, dans ces conditions, particulièrement longue et difficile.

Grâce à la parfaite collaboration de la direction et des services de l'Etat, le mal est actuellement en grande partie réparé.

Tout le matériel de l'usine est neuf, la mise en marche est presque intégrale.

A l'heure où nous imprimons ces lignes, la France occupe une province Allemande d'où s'élèvent des cris d'indignation et de vengeance. Si un tribunal arbitral est appelé à juger, nous demandons l'audition, comme témoin, de M. Henri Robbe.



Un coin d'une salle de préparation.



Une salle de préparation en cours de destruction



Un soldat allemand pris sur le fait !



La salle de retordage avant le montage des machines et une salle de renvideurs de la Filature Henri Robbe, à Tourcoing.

ETABLISSEMENTS J. L. LECLERQ

Société anonyme au capital de deux millions, Tourcoing.

Transformée en Société anonyme le 31 décembre dernier, la maison est encore dirigée par son fondateur, M. Jules Leclercq, administrateur de la Banque de France, membre de la Chambre de Commerce de Tourcoing.

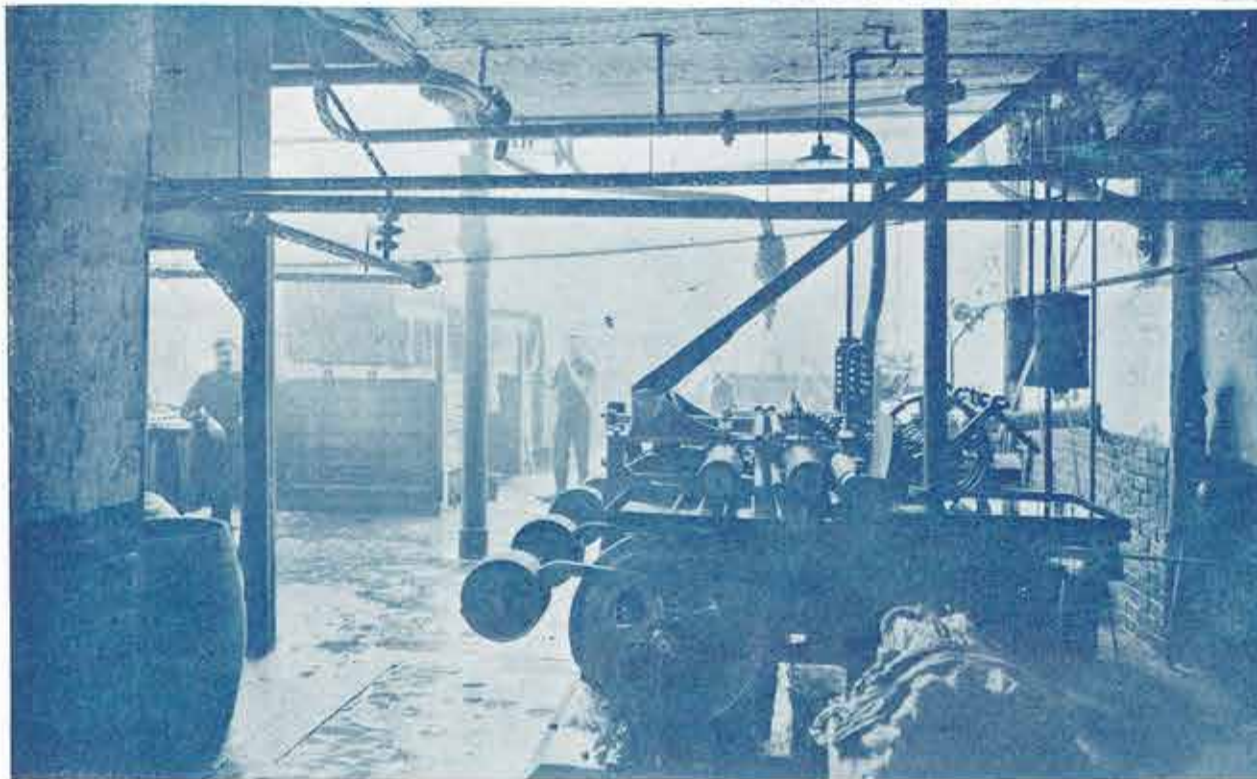
Le tissage, fondé en 1890, fut agrandi à diverses reprises. Les ateliers de teinture, mercerisage, retordage, glaçage, mise en carte et piquage de cartons y furent peu à peu ajoutés et en ont fait une usine absolument complète.

Une seconde usine, comprenant teinturerie et tissage, fut installée à Herseaux (Belgique) en 1906.

En 1918, durant les derniers jours de l'occupation allemande, l'usine de Tourcoing reçut trois bombes qui détruisirent la teinturerie et endommagèrent fortement les bureaux. Les riches collections de documents anciens et modernes furent heureusement préservées ainsi que les archives. Dès 1919, la teinturerie et les bureaux étaient reconstruits, en mettant à profit les derniers perfectionnements modernes.



En 1918, l'Usine de Tourcoing fut bombardée.

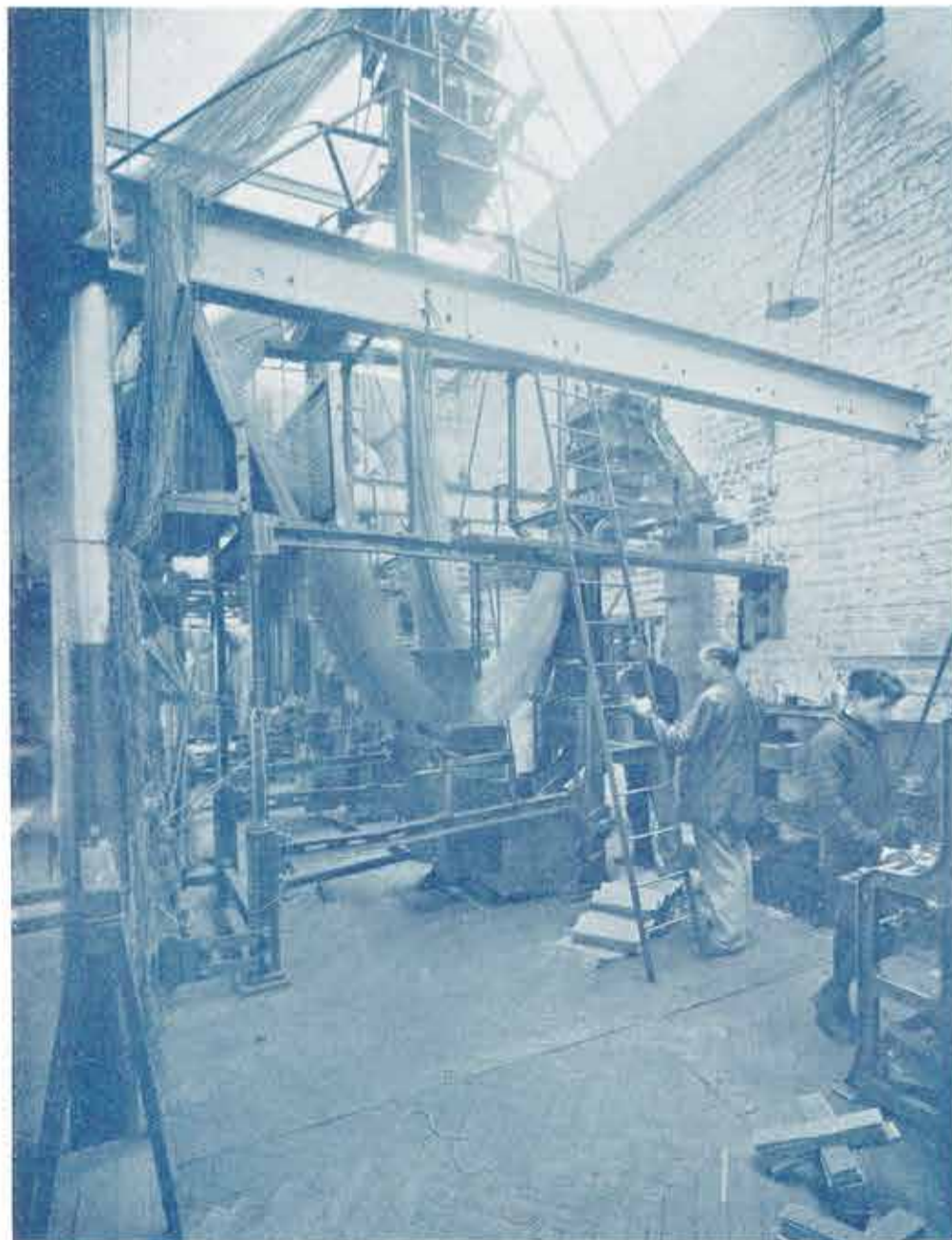


L'atelier de teinturerie et de mercerisage reconstruit.

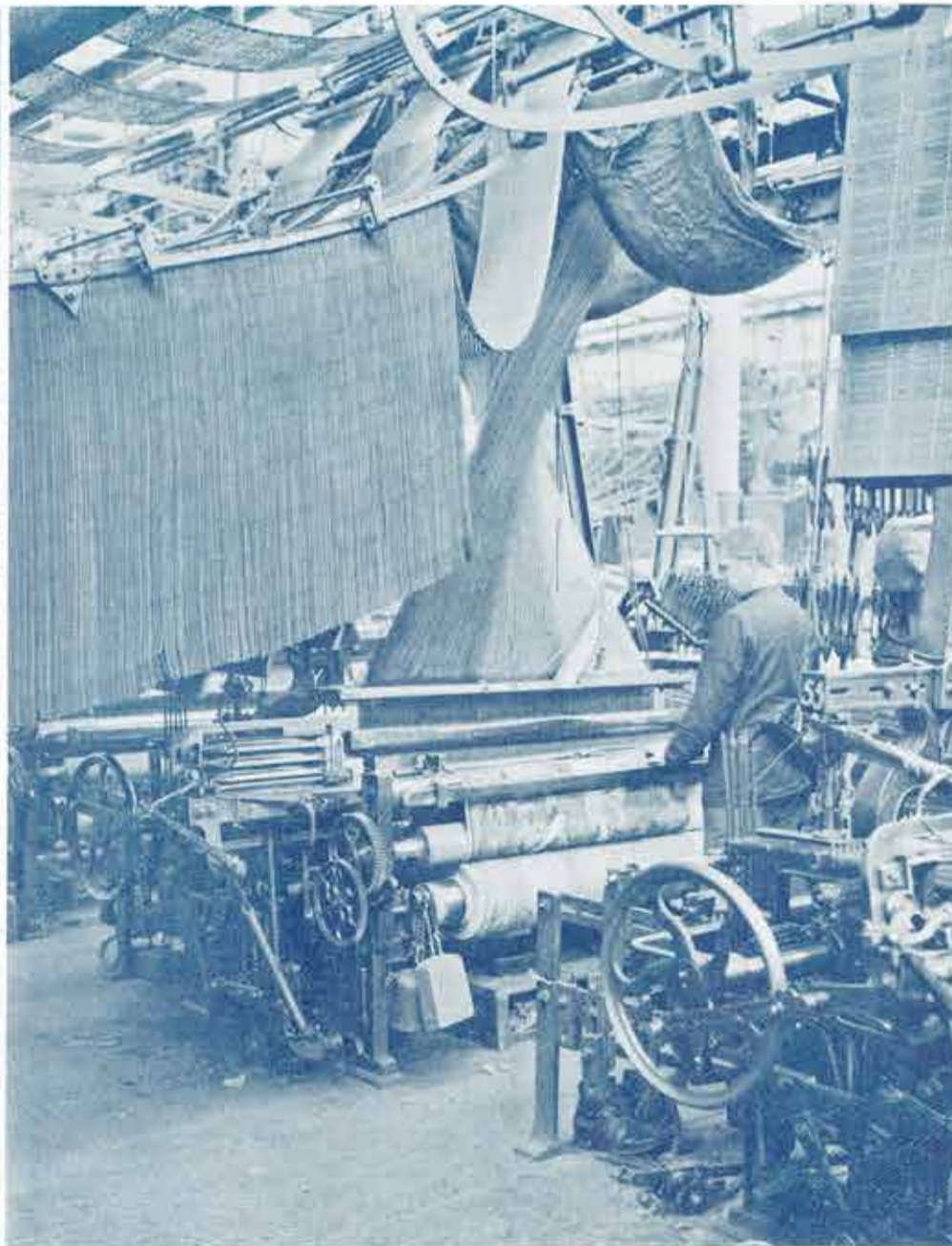
En outre d'une gamme complète d'articles de tous genres, unis et fantaisie, pour ameublement, la maison fabrique grandement des tapisseries murales avec ou sans personnages. Elle s'est acquis, pour ces imitations des Gobelins, une supériorité universellement reconnue, déjà consacrée en 1900 par une médaille d'or à l'Exposition de Paris.

L'exécution artistique de ces panneaux décoratifs implique toute une série de travaux préparatoires qui exigent le concours de nombreux techniciens spécialisés. Pour la fabrication, des métiers spéciaux et une grande quantité de cartons sont nécessaires : la photographie ci-contre en donne une idée.

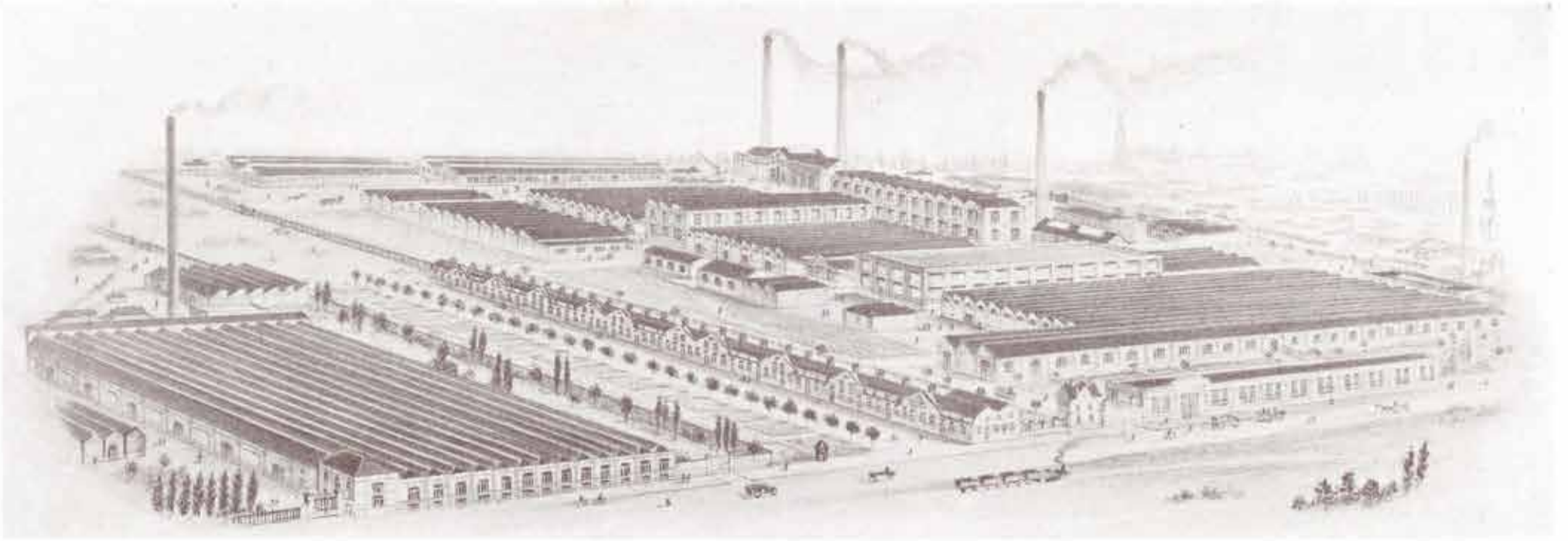
Depuis deux ans, grâce au concours dévoué des services de la Reconstitution, les établissements J.-L. Leclercq ont repris l'activité et l'importance qui leur avaient, avant la guerre, procuré une réputation mondiale.



Le piquage des cartons.



Métier à tisser les tapisseries.



Vue générale des Usines Cousin frères, à Wervicq-Sud (d'après un dessin de D. Schneider).

COUSIN FRÈRES

L. & P. Ferraut, J. & P. Cousin
Usines et bureaux, à Wervicq-Sud (Nord)

La Maison Cousin frères, fondée en 1848, possédait en 1914 trois usines situées à Comines et à Wervicq (Nord).

Dès le début de l'occupation, l'ennemi se mit en devoir de supprimer tout le matériel. Il ne se borna pas comme en d'autres endroits à enlever les matières premières, les courroies, les

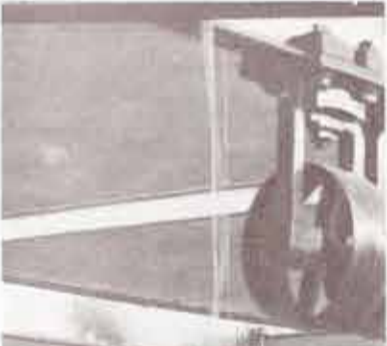
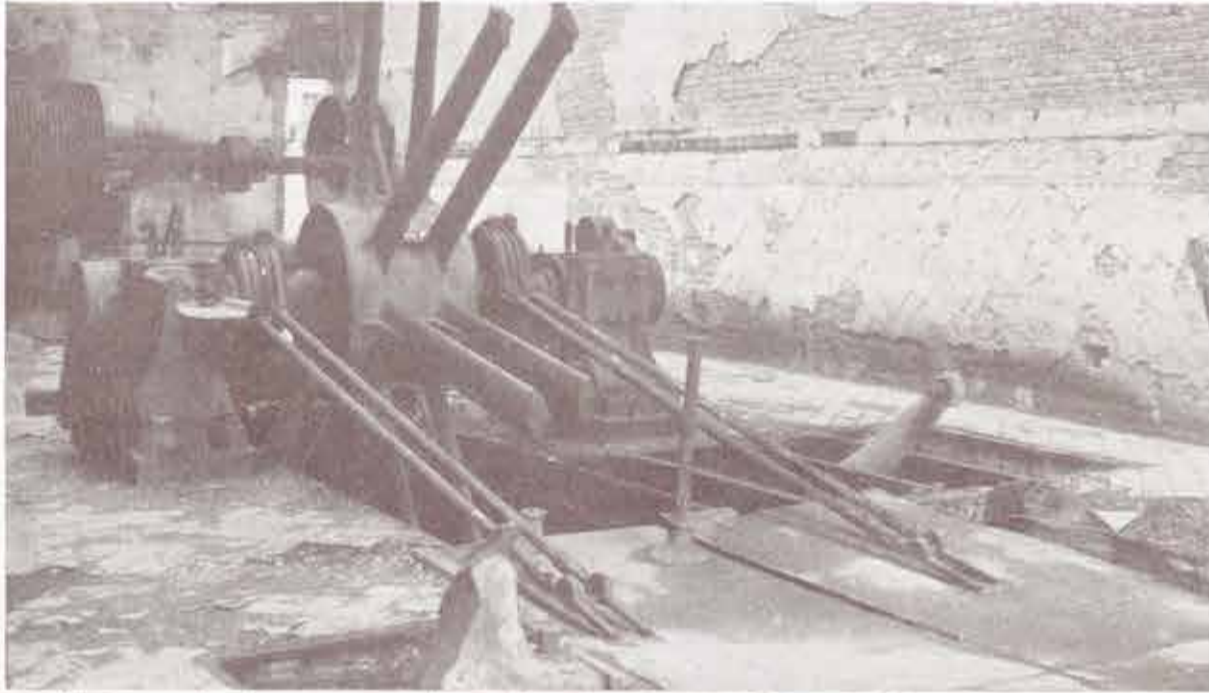
outres, mais une grande partie du matériel fut soigneusement emballée et expédiée en Allemagne, tandis que d'autres machines étaient brisées pour en former ce qu'il appelait des wagons de fonte. Le voisinage immédiat du champ de bataille

devait achever la destruction : ce qui ne tombait pas sous les coups de la mitraille fut finalement incendié. Rien ne fut épargné et pour retarder encore davantage la renaissance de cette industrie, il est permis de penser que des six machines à vapeur

non seulement toutes furent démolies, mais une tout au moins, comme semble l'attester les photographies prises depuis, a été dynamitée.

Telle fut la situation en 1918 au moment de la retraite allemande.

Dans de semblables conditions, le problème de la reconstruction était d'envergure, mais il nécessitait sur-



En haut: Salle de machines dynamitée — En bas: Salle de tissage reconstruite.

tout de la rapidité dans l'exécution première, afin d'attirer au pays natal toute une population laborieuse chassée de son foyer.

On se mit courageusement à l'œuvre et grâce à une méthode rigoureusement exécutée, grâce aussi à l'aide intelligente des Services de la Reconstitution Industrielle, les résultats ne tardèrent pas à couronner des efforts aussi tenaces.

Tout d'abord d'importants ateliers de constructions mécaniques pour le travail du fer et du bois furent installés, qui devaient permettre dans ces pays dévastés une plus grande indépendance pour l'exécution des travaux. Pendant ce temps, les plans de reconstruction furent soigneusement élaborés, et dès le printemps 1920 une première partie des usines fonctionnait et occupait un premier noyau d'ouvriers d'environ deux cents personnes.

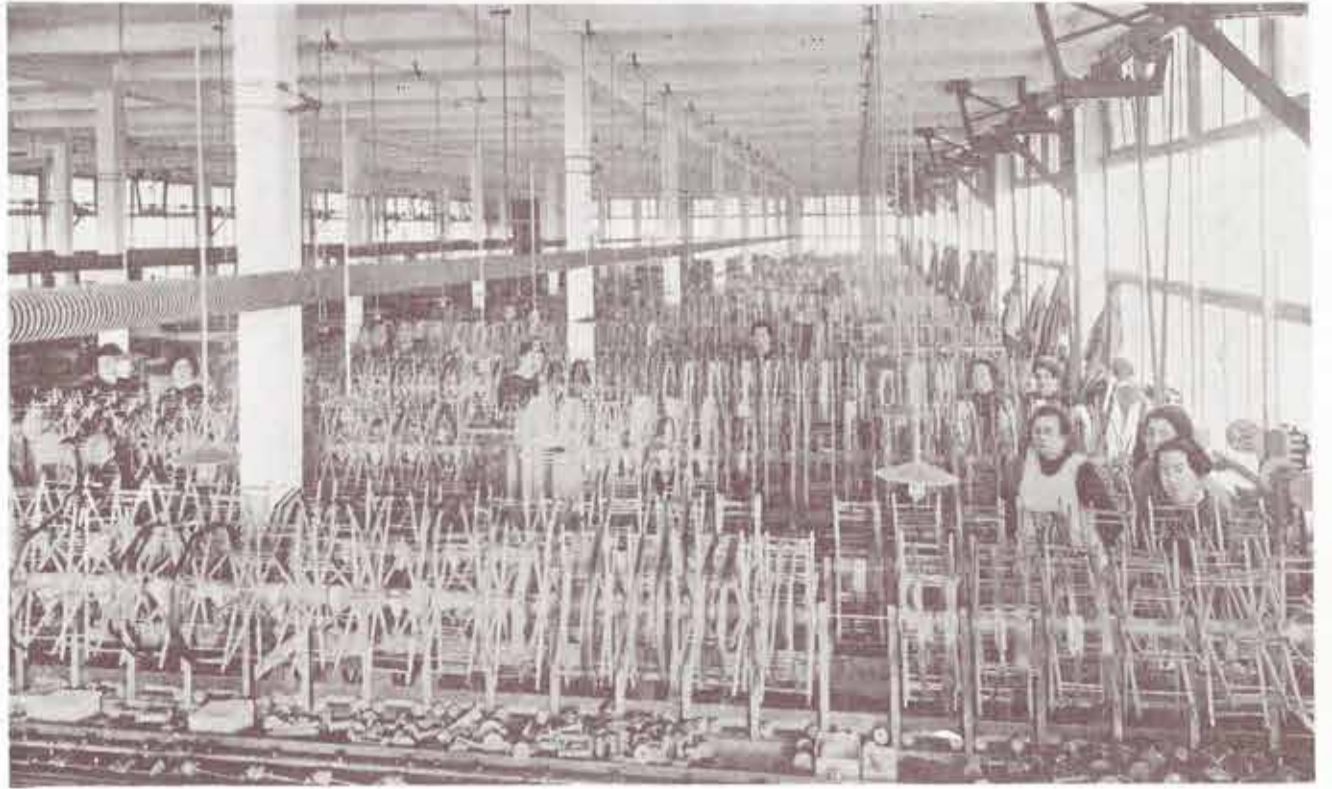
Dès lors, les possibilités de reconstruction s'affirmaient; aux environs, dans la ville détruite, des maisons s'édifiaient en grand nombre; d'autres étaient réparées, tous sentaient que le retour au foyer de ces habitants expulsés s'effectuerait, parce qu'assurés de retrouver leur travail.

Les chantiers de l'usine s'édifiaient les uns après les autres, occupant pendant les meilleures périodes plus de 300 ouvriers spécialisés: mécaniciens, charpentiers, maçons et tous corps de métiers.

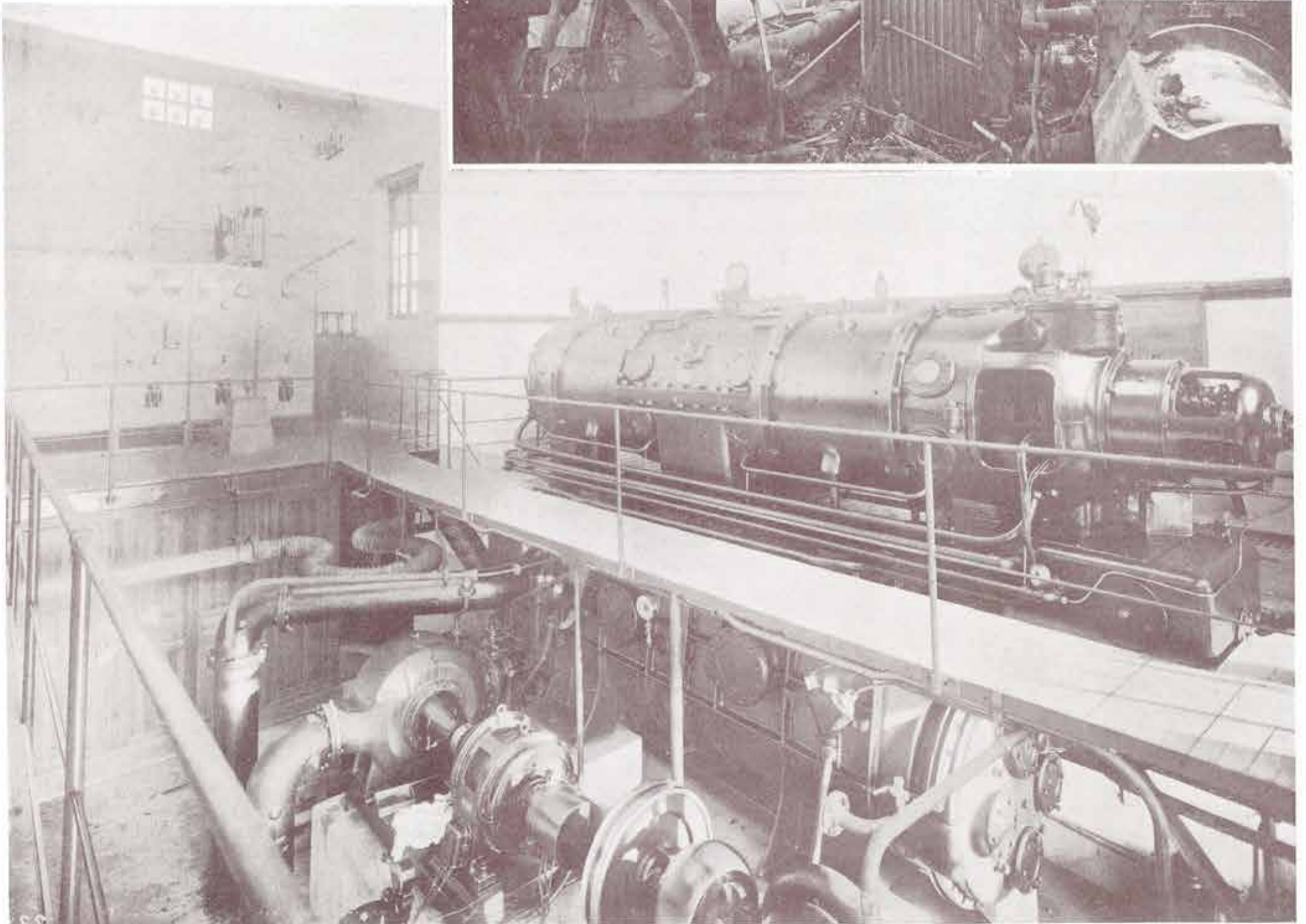
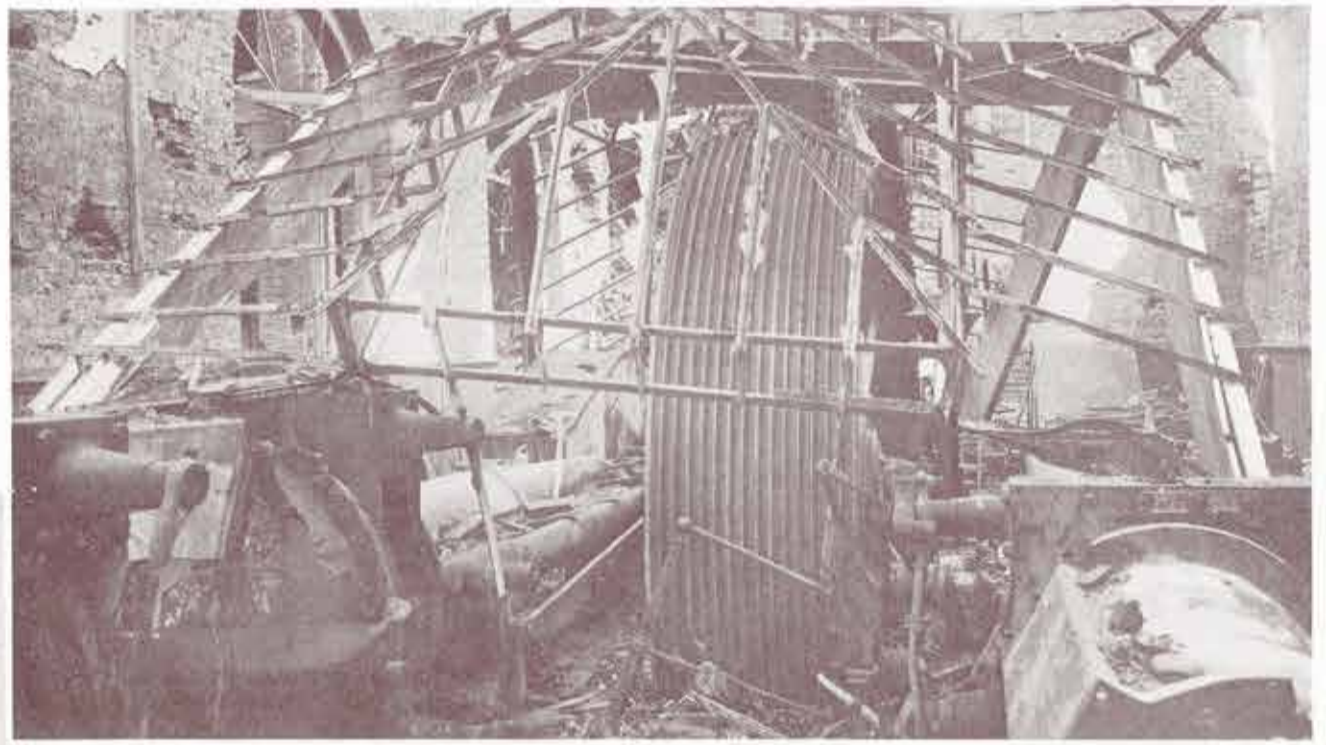
Le matériel nouveau arrivait et ne tardait pas à fonctionner, augmentant tous les jours l'activité industrielle. Actuellement plus de 1.500 ouvriers et ouvrières sont employés: une force motrice par turbo-alternateurs de 5.000 H. P. distribue l'énergie dans les usines. Celles-ci construites en sept groupes différents s'étalent sur un terrain de 13 hectares.

La Société Cousin frères a repris toutes ses fabrications d'avant-guerre et s'est spécialisée encore dans d'autres genres. Ceux-ci sont très variés et intéressent beaucoup de branches du Commerce et de l'Industrie.

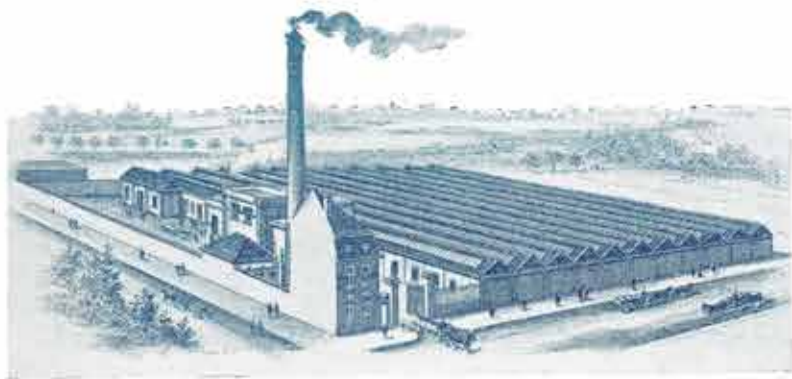
Elle fabrique notamment: Des tresses et lacets pour mercerie; des fils à coudre en lin et en coton pour mercerie et confection; des cotons glacés et mercerisés pour tissages; des fils à coudre et tresses mode pour chapellerie; des fils à semelles et pour tiges pour l'industrie de la chaussure; des ficelles fines et d'emballage; des filets de pêche et câblés pour la pêche côtière; des spécialités pour la pêche à chaluts et de Terre-Neuve.



Salle de bobinage.



En haut: Une des machines à vapeur complètement détruite. — En bas: Une des deux turbines faisant aujourd'hui un groupe de 5000 chevaux.



La Tannerie de Tourcoing (rue d'Amsterdam)

MAISON J. LEMAIRE FILS

A. BIENFAIT-LEMAIRE, Succ.

Tanneries et Manufacture de cuirs
TOURCOING

Cette maison fut fondée en 1862 par M. Jean-Baptiste Lemaire qui entreprit d'abord avec quelques ouvriers et un outillage rudimentaire le regarnissage en drap et en peau de veau des cylindres de filatures de coton et de laine. Vers cette époque, l'industrie lainière ayant pris à Roubaix-Tourcoing un grand développement par l'installation des premières grandes usines mécaniques à peigner et filer la laine. M. J.-B. Lemaire entreprit la fabrication des manchons en cuir tanné à l'écorce de chêne et des frottoirs en cuir chamossé qui constituent des organes importants pour la bonne marche et le meilleur rendement des machines à peigner et à filer la laine. Il y acquit rapidement une grande notoriété.

En 1868, M. J.-B. Lemaire installa sa première machine à vapeur et les premières machines connues pour travailler le cuir et il adjoignit aux fabrications précédentes celle de la courroie en cuir tanné à l'écorce de chêne.

En 1872, il associa à ses affaires, son jeune fils, M. Jules Lemaire, esprit intelligent et hardi, doué d'un sens remarquable des affaires.

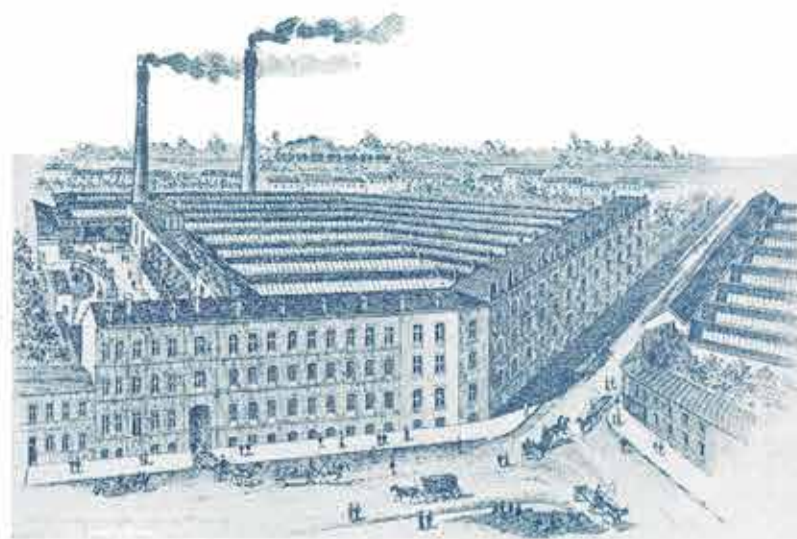
En 1883, ils construisirent, rue d'Anvers, à Tourcoing une grande manufacture de cuirs avec un nouveau et important

matériel, des machines plus nouvelles pour la fabrication des courroies, manchons, frottoirs, lanières, fouets de chasse, cylindres de filatures, etc... ainsi que toute la série des machines pour la fabrication des cuirs lissés pour fabricants de chaussures qui prit rapidement un grand développement.

En 1894 M. J.-B. Lemaire se retira des affaires que son fils continua seul sous la raison sociale J. Lemaire Fils. Il créa des dépôts dans tous les principaux centres de la fabrication des

chaussures : Paris, Fougères, Limoges, Bordeaux, Toulouse, Marseille, Nîmes, Romans, Lyon, Nancy, etc... et il eut des représentants généraux à l'étranger (Angleterre, Allemagne, Autriche, Hongrie, Espagne, Italie, Pologne, Suisse, etc.), pour l'exportation et la vente de ses cuirs industriels, courroies, manchons, frottoirs, etc., et parchemins de filature.

Son établissement dut être agrandi deux fois pour répondre au développement croissant de ses



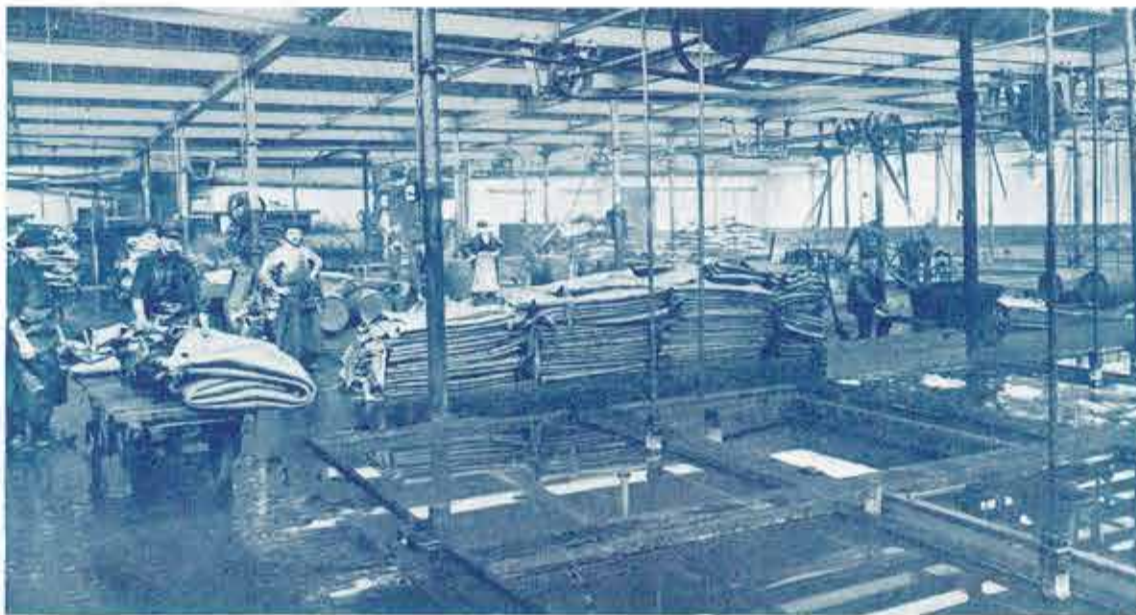
La Corroierie de Tourcoing (Rue d'Anvers).

cuirs finis et demi-finis du 2 novembre jusque vers la fin novembre 1914 avec le concours de 30 soldats et de nombreux camions automobiles.

Dans la tannerie de Tourcoing-les-Francis, les peaux brutes ou en cours de tannage furent réquisitionnées en deux fois : septembre et novembre 1915. Les cuirs en fosses, sous écorces de chêne, retirés par des soldats allemands, étaient mis dans des wagons en gare de Tourcoing qui étaient expédiés chaque jour à différentes fabriques de cuirs en Allemagne pour y être travaillés.

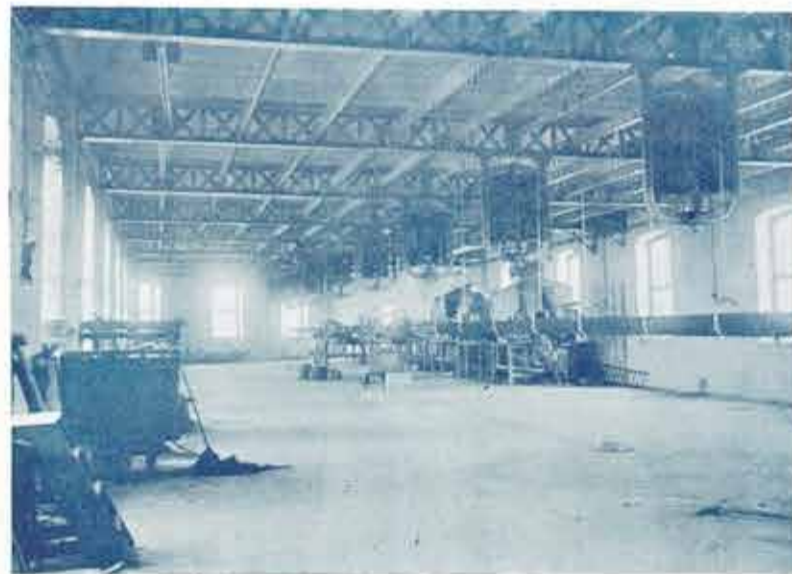
A l'armistice, les deux usines se trouvaient évidemment dans un grand état de délabrement, comme en témoignent quelques vues photographiques. Pendant plusieurs mois, M. A. Bienfait-Lemaire occupa une grande partie de son personnel à des travaux de déblaiement, nettoyage et remise en état des machines. En mars 1919 seulement, en attendant que ses générateurs, machines à vapeur et transmissions fussent remis en état, il réussit, avec un moteur à gaz de secours de 30 HP à remettre en marche une petite partie de la manufacture.

La remise en marche complète des deux établissements ne put se faire que lentement, progressivement, avec beaucoup de difficultés et ne fut définitive que dans le courant de l'année 1920.



Tannerie.

Vue d'une partie des fosses de bassements et à recoucher les cuirs sous écorces.



Un des séchoirs pour cuirs à chaussures après que les Allemands l'eurent dévasté.

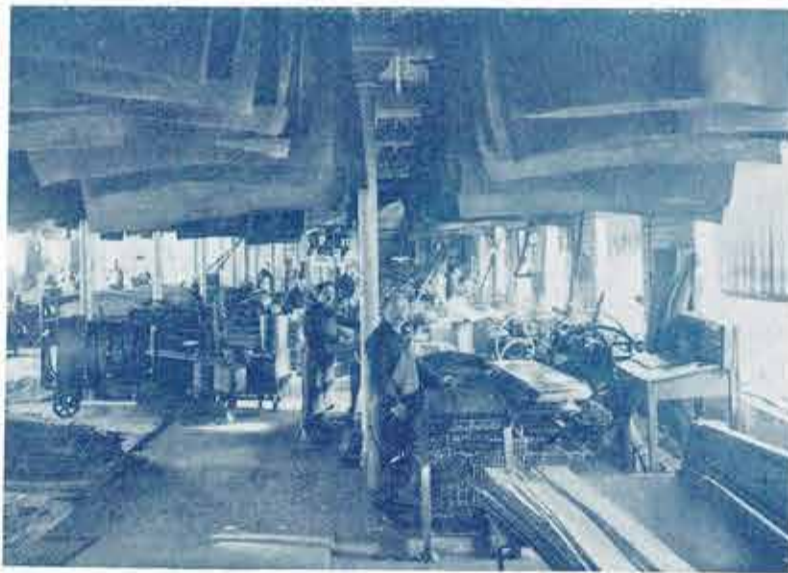
affaires. Après le décès de M. J. Lemaire, son gendre, M. Alfred Bienfait, ingénieur civil I.D.N, prit la direction des affaires, sous la raison sociale J. Lemaire Fils, A. Bienfait-Lemaire, successeur et n'eut qu'à continuer les traditions du passé pour en assurer la bonne marche et la prospérité. En 1912, M. A. Bienfait-Lemaire fit construire à Tourcoing-les-Francis une importante tannerie moderne pour y tanner à l'écorce de chêne les cuirs nécessaires à sa manufacture de Tourcoing.

Il a ainsi achevé la réalisation complète du cycle de la fabrication du cuir depuis la peau brute jusqu'au cuir fini pour usages industriels et pour l'industrie de la chaussure.

Les établissements A. Bienfait-Lemaire couvrent une superficie de plus de 10.000 mètres carrés et occupent actuellement plus de deux cents ouvriers et employés. Ils tiennent l'une des premières places parmi les plus importantes tanneries et manufactures de cuirs de France tant par l'importance que par la qualité supérieure et le fini de leur fabrication.

Sous l'occupation allemande, la manufacture de cuirs, rue d'Anvers, à Tourcoing fut la première usine réquisitionnée dans cette ville.

Les autorités militaires allemandes consignèrent les marchandises le 31 octobre 1914 et procédèrent, hâtivement et sans arrêt, à l'enlèvement de tous les



Une des salles de fabrication des courroies, manchons, frottoirs, etc.



Etat actuel du séchoir ci-dessus.



Une des salles de lissage des cuirs.

SOCIÉTÉ DES ATELIERS PAUL DUBRULE

Machines textiles

1, Place de la Gare, à Tourcoing.

La firme Paul Dubrule fils, fondée en 1828, peut se vanter d'être dans le Nord l'une des plus anciennes maisons de construction de machines textiles. Cet établissement, très renommé avant la guerre pour les nombreux progrès qu'il avait réalisés dans la mise au point des cardes, et des machines à laver et dessuinter la laine, fut arrêté dans son essor par l'invasion allemande. Seuls ses murs furent épargnés des coups de l'ennemi. Quant à ce qui est du reste, peu de destructions et d'enlèvements furent exécutés plus complètement et systématiquement. On peut se rendre compte, en jetant un coup d'œil sur ces photographies, de l'état où l'envahisseur laissa l'usine au moment de déguerpir en 1918.

Le 1^{er} juillet 1920, l'établissement renaquit sur des bases plus larges avec l'appoint de capitaux étendus, et la Société des ateliers Paul Dubrule fut fondée. Le nouveau matériel fut amené dans un immeuble spacieux situé à Croix, spécialement agencé pour les fabrications de la Société et les premières machines commencèrent à tourner.

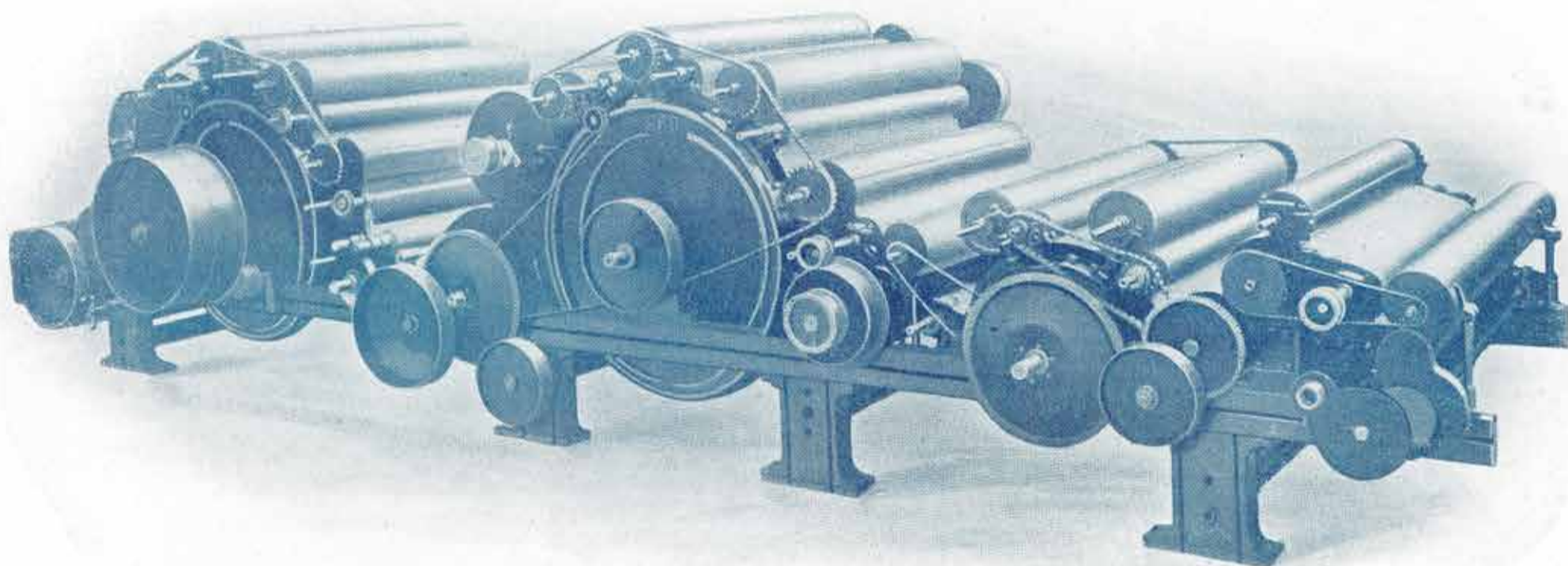
Les ateliers sont maintenant complètement reconstitués et produisent à plein rendement les grandes spécialités de la S. P. D. : machines à laver la laine et cardes à laine de tous genres.

De grands perfectionnements ont été apportés et de nouveaux brevets ont été pris depuis la guerre dans ce genre de machines. La photo ci-contre montre le dernier type de cardes de peignage sortie par cette maison.

C'est assez dire le grand effort qui a été produit par les ateliers Paul Dubrule. Pour en donner une preuve de plus, nous n'ajouterons qu'un mot, c'est que cette firme a pu exposer en mars 1922 à la Foire de Lyon quelques types de sa fabrication.



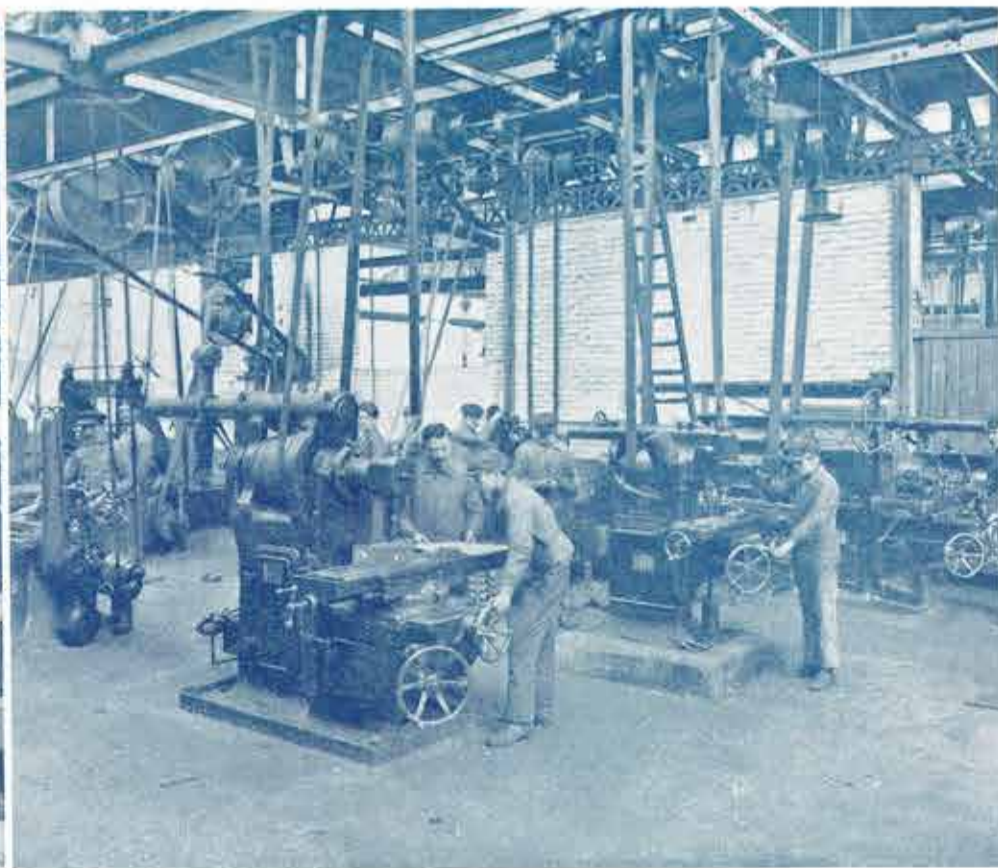
Atelier de fabrication tel qu'il fut laissé par les Allemands en 1918.



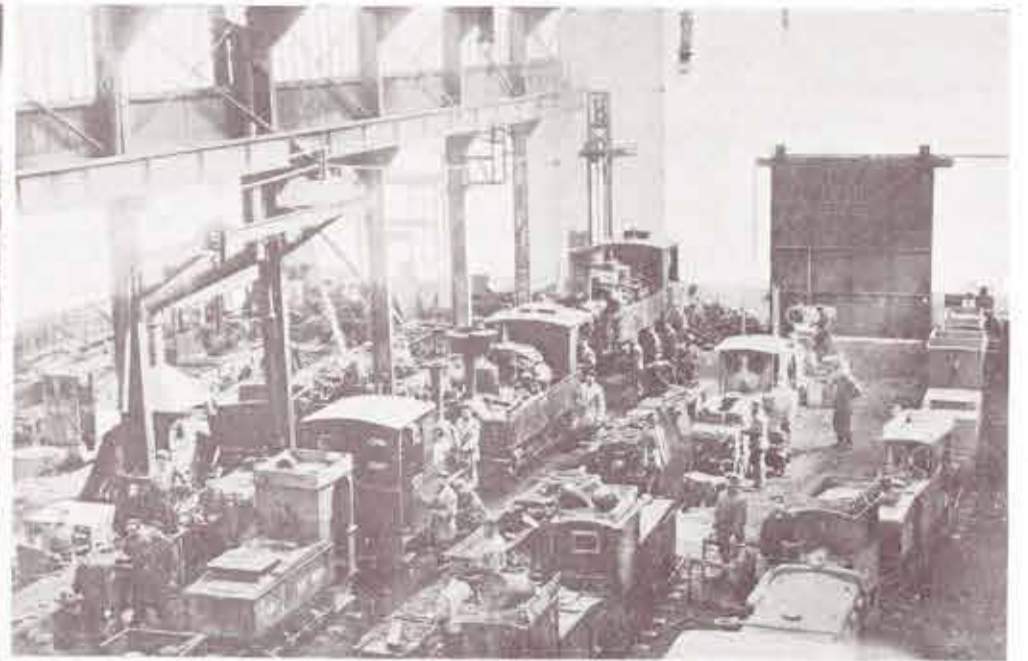
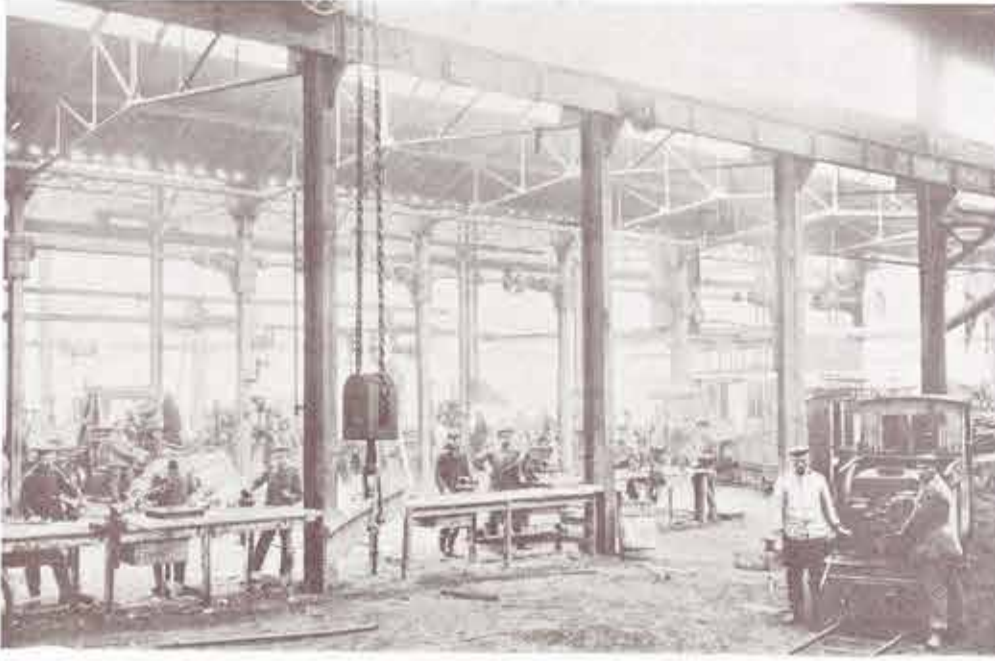
L'un des derniers types de cardes double de peignage sorti des Ateliers Paul Dubrule depuis leur reconstitution définitive.



Une partie du hall d'usinage.



Un coin de la section de fraissage.



Pendant la guerre, les Allemands se servaient des ateliers pour leurs armées.

Ils y organisèrent un important service de réparations de locomotives.

ATELIERS DE CONSTRUCTIONS METALLIQUES DE ROUBAIX-TOURCOING

Charles Delepouille, adminis.-délégué.

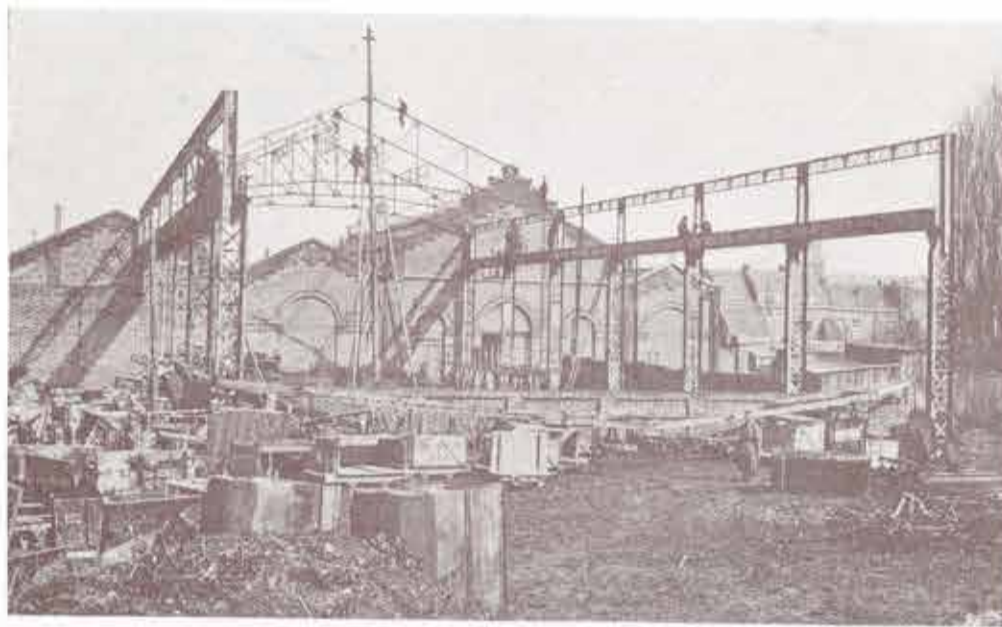
La société des ateliers de constructions métalliques de Roubaix-Tourcoing a pour objet les travaux métalliques en général : ponts, charpentes, tabliers métalliques, ossature d'appareils de levage, et comme industrie annexée, la serrurerie de bâtiment, la petite chaudronnerie, etc.

Dès le début de l'occupation, toutes les machines et les stocks étaient consignés, les machines-outils expédiées en Allemagne. Par la suite, les halls de montage et de rivetage avec leurs ponts roulants électriques étaient démontés et prenaient le même chemin.

Le vide fait : les Allemands occupent l'usine et y installent un atelier de réparation pour locomotives.

A l'évacuation, ils achèvent d'enlever ce qui reste : l'outillage, les archives, le mobilier, tout enfin !

Dès le départ des Allemands, toutes les archives ayant été emportées ou détruites par les occupants, le bureau des études procéda immédiatement à la remise sur pied des études d'outillage, puis l'équipe d'ouvriers procédait au nettoyage et la direction s'occupait du

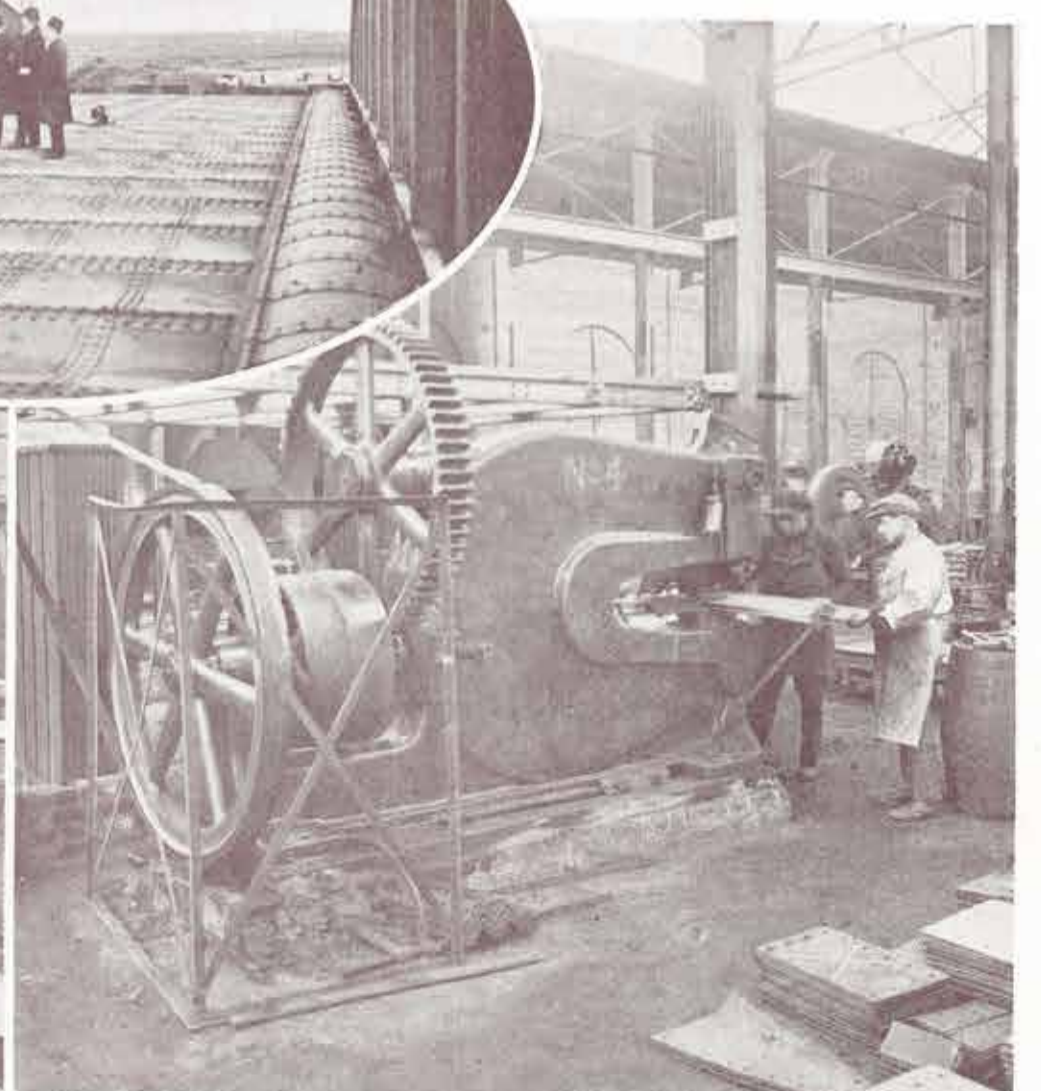
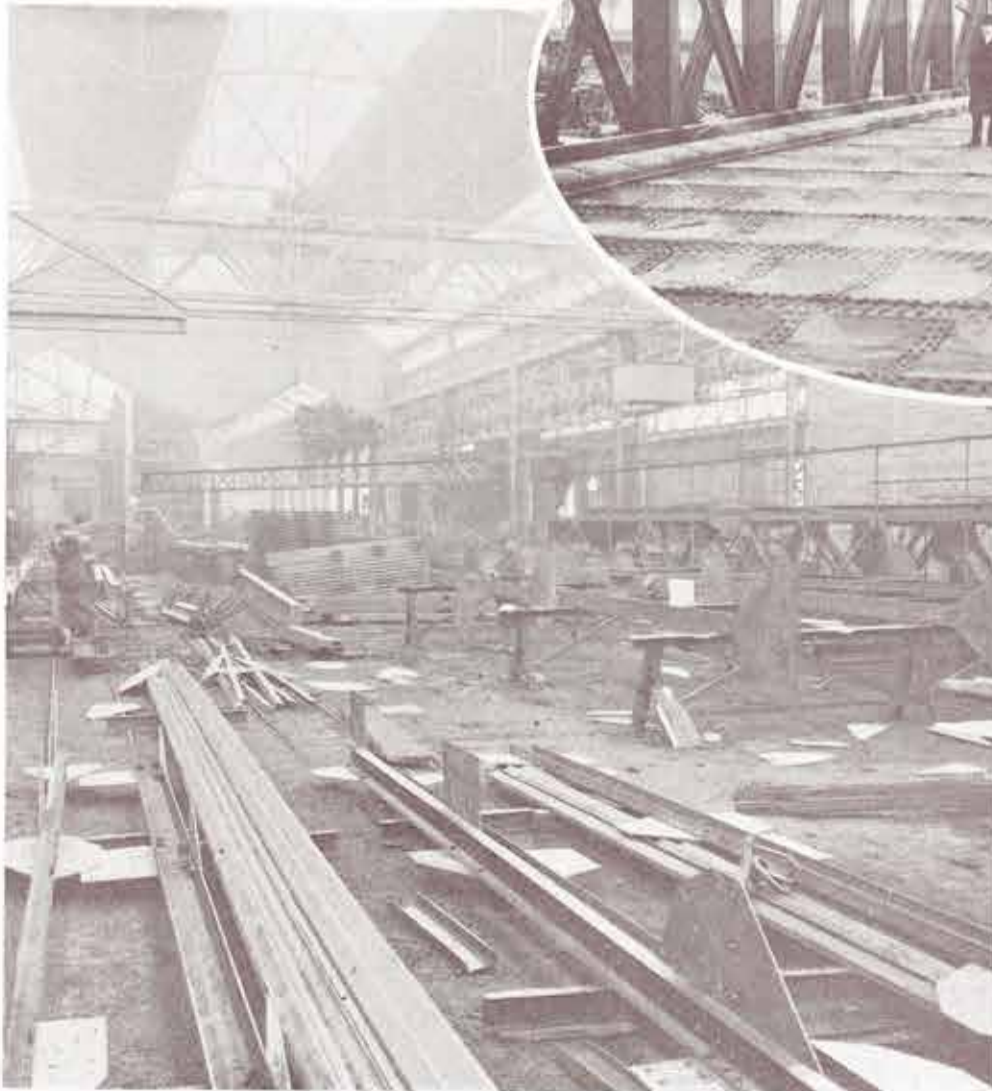


Puis avant leur départ, ils eurent soin de faire démonter toute la charpente par des prisonniers russes et d'emporter chez eux toutes les pièces métalliques.

problème de la remise en marche, de façon à assurer le travail au personnel au fur et à mesure de la démobilisation, les premiers travaux sont exécutés entièrement à la main puis arrivent quelques machines et un moteur à essence.

Pendant cette première période, avec des moyens de production réduits, l'activité de la société se porte surtout sur des travaux de réparations de bâtiments métalliques partiellement détruits. Mais dès septembre 1919, elle peut mettre en chantier des travaux neufs et progressivement vers la fin du premier trimestre 1920 la production d'avant-guerre est de nouveau atteinte.

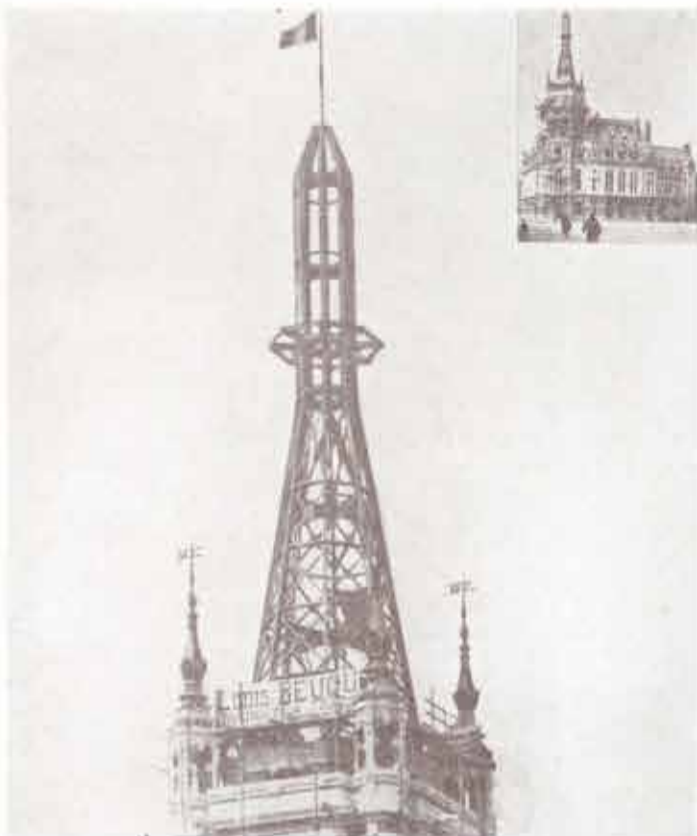
La production de la société fut surtout réservée à la reconstruction. Parmi les travaux effectués, signalons la reconstruction de l'usine à gaz de Tourcoing, celle de nombreux établissements industriels dans la région de Lille, Roubaix, Tourcoing, Bailleul. Dans cette dernière ville, la société assure la reconstruction presque simultanée des 4 principales usines. Son activité s'est étendue aussi aux travaux de reconstruction des mines et établissements métallurgiques du Nord. Pour les usines de Denain et Anzin, notamment, la société de constructions métalliques reconstruisit toute une série de ponts.



A gauche : les Ateliers de Constructions Métalliques de Tourcoing en 1922 ; à côté, on remarque un pont en cours de montage. — Dans l'ovale : Un pont construit par les Ateliers de Constructions Métalliques de Tourcoing. — A droite : Un coin des ateliers ; les perceuses et les cisailles.



Vue intérieure des Usines Louis Beuque, à Tourcoing

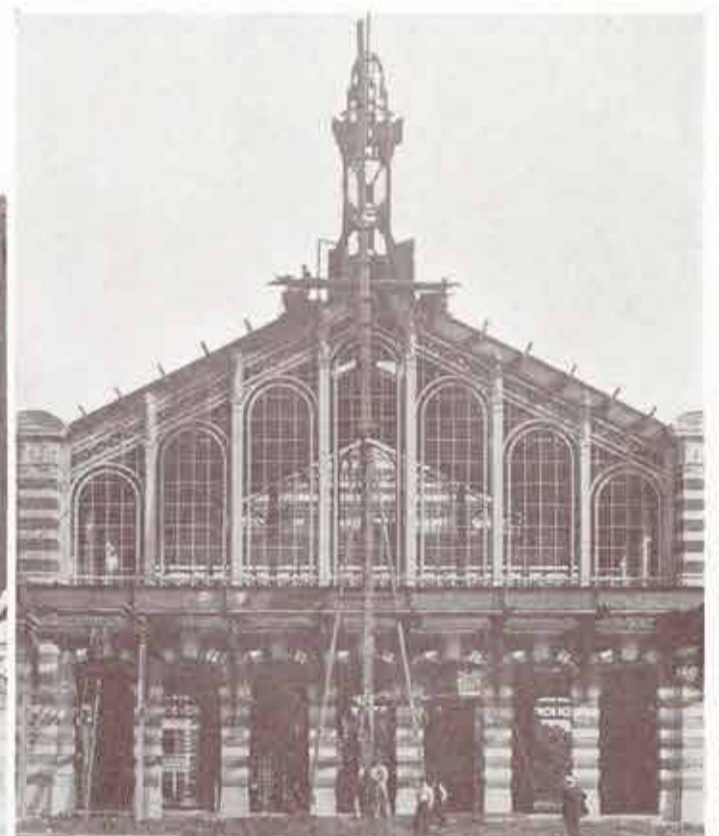


Le campanile de l'Hôtel des Postes à Tourcoing.

tiré parti de son outillage et de ses approvisionnements. Au moment du recul des armées ennemies, les machines qui ne purent être enlevées furent mises en pièces, les trans-



Porte en fer forgé.



Façade de la gare de Tourcoing.

ETABLISSEMENTS LOUIS BEUQUE
Poutres. - Travaux publics. - Serrurerie industrielle.

Les Etablissements Louis Beuque ont été fondés en 1847 à l'emplacement qu'ils occupent encore aujourd'hui, 25, rue du Brun-Pain, à Tourcoing.

Ils se sont dès le début spécialisés dans la construction métallique, charpentes, ponts, etc... et dans la serrurerie artistique et de bâtiment.

Jusqu'en 1914, la maison a fourni des charpentes non seulement aux nombreuses usines de la région qui se sont créées ou développées, mais dans toute la France et à l'étranger.

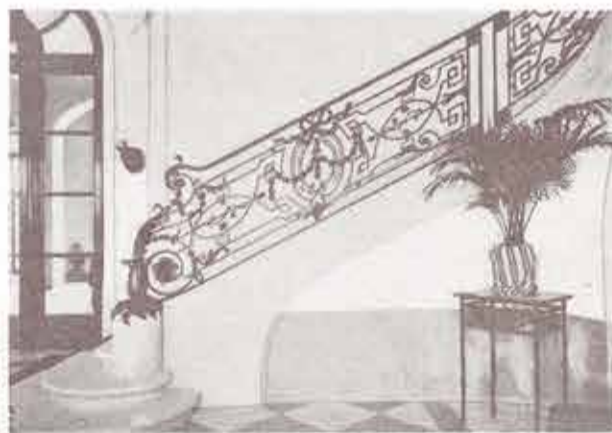
Pendant l'occupation allemande, l'usine a été réquisitionnée par les autorités militaires qui ont

missions furent arrachées, toutes les courroies coupées ou brûlées.

Lorsque M. Beuque fils fut démobilisé et retourna en mars 1919, il ne trouva qu'un amas de débris et un outillage inutilisable.

Se mettant aussitôt à l'œuvre, il réussit en quelques semaines à remettre en marche, acheta les machines les plus indispensables et commença à livrer des charpentes aux industriels sinistrés de la région qui avaient hâte de pouvoir recommencer à travailler.

Les Etablissements Beuque continuèrent depuis lors à coopérer à la reconstitution industrielle, en particulier dans les départements du Nord et de l'Aisne.



A gauche : Charpente métallique d'un hangar de 150 mètres de long. — En haut : Rampe en fer forgé. — A droite : Pont métallique à Le Bourget-Drancy, construits par les Etablissements Louis Beuque, à Tourcoing.

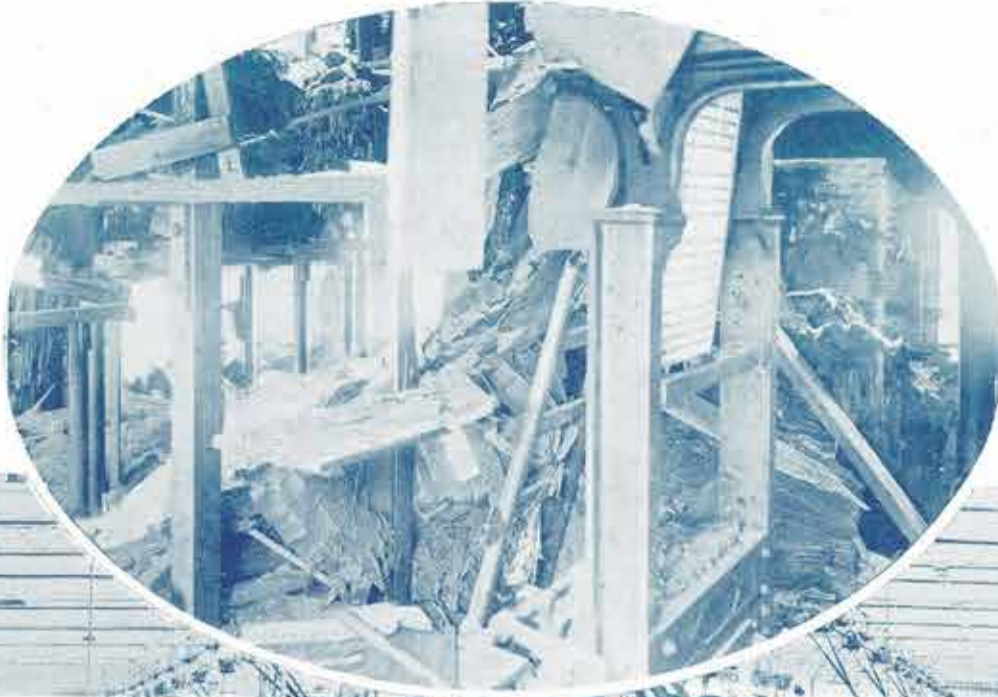
EDOUARD DEFRETIN

*Tissages mécaniques,
à Halluin et Warneton-Sud (Nord)*

Les gravures ci-contre représentent les importants établissements Defretin à Halluin (Nord).

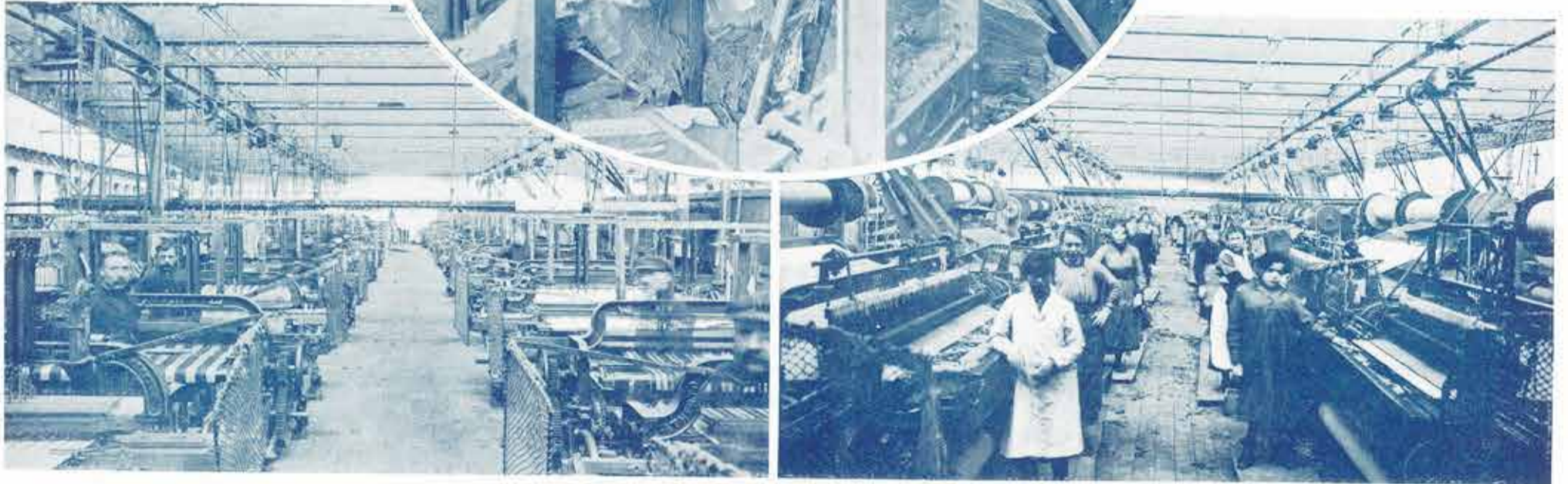
Fondée il y a environ un demi-siècle par M. Defretin dont nous reproduisons les traits, cette maison se développa progressivement et occupe aujourd'hui une place notable dans l'industrie régionale textile.

Diverses spécialités telles que coutils et damassés pour stores et matelas,

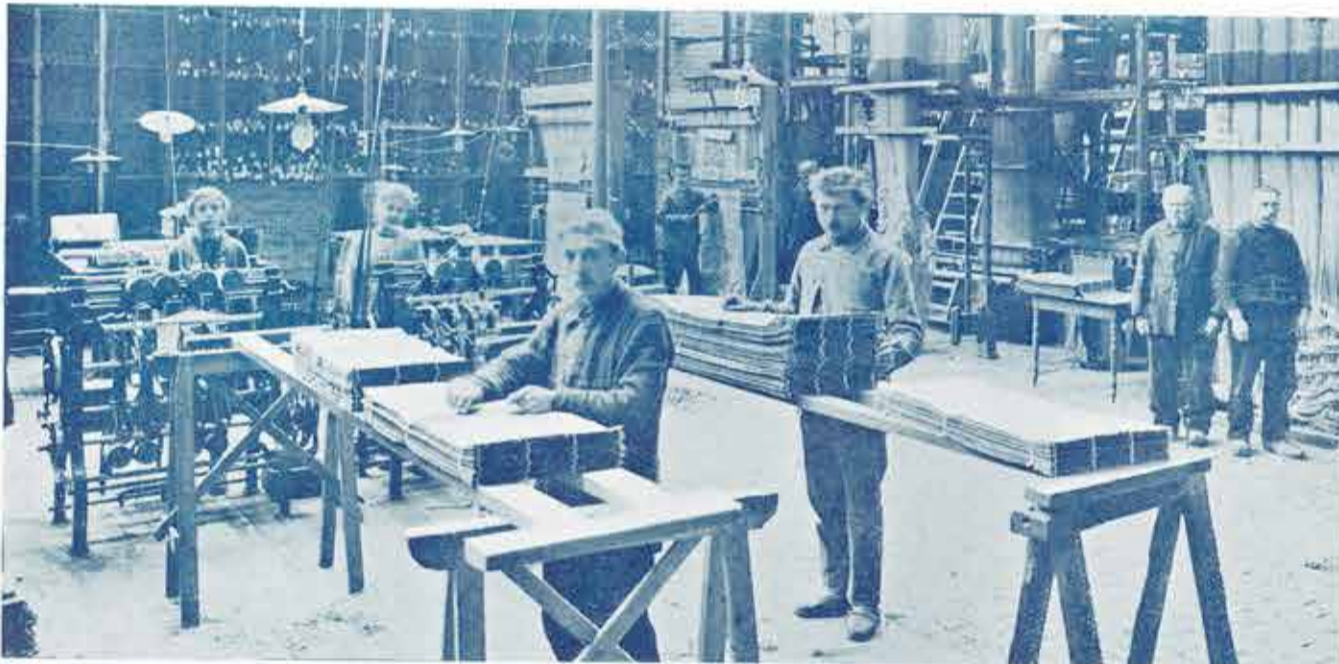


linge de table et de toilette, tissus riches pour corsets, carpettes d'Orient, tissus pour meubles et panneaux décoratifs, etc., ont fait la renommée de cette firme qui a obtenu les plus hautes récompenses aux expositions de Paris, Bruxelles, Londres, Saint-Louis, etc.

Les établissements d'Halluin ne furent point épargnés par la guerre. En septembre 1917, un violent incendie, que l'on a toujours attribué aux Allemands dévora les bureaux et magasins ainsi qu'une aile du tissage, puis l'ennemi convertit en mitraille une partie du matériel tandis qu'une usine



A gauche : Salle de tissage de coutil. Dans l'ovale : Salle de piquage détruite. A droite : Salle de tissage de tapis.

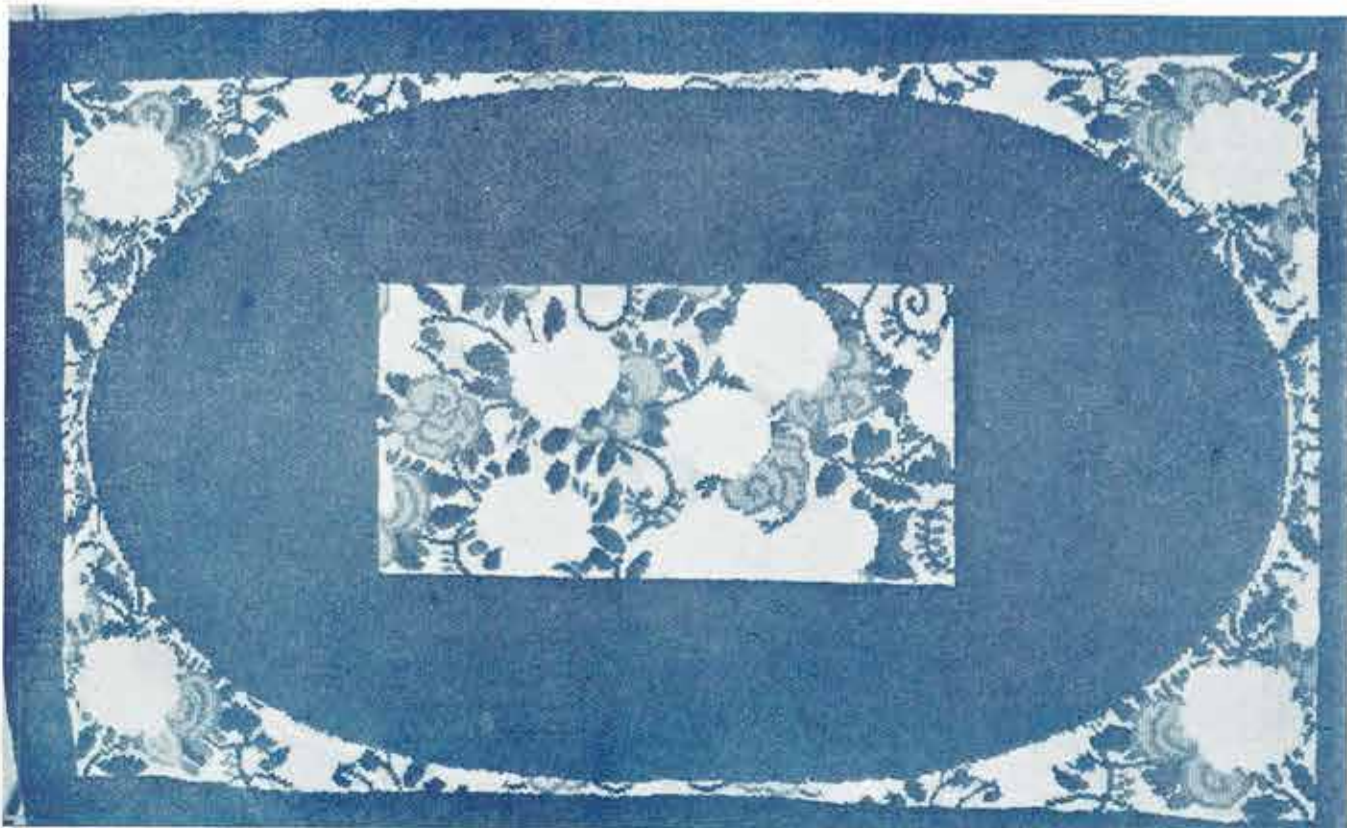


La salle reconstruite de lisage de dessins et de piquage de cartons.

située à Warneton était complètement anéantie.

Ajoutons que M. Defretin, déjà pris une première fois comme otage, fut encore incarcéré en 1917 pour son attitude patriotique et qu'il perdit la vue à la suite de ses épreuves.

Le tissage de Warneton n'a pu être reconstruit, mais l'usine d'Halluin est en plein rendement et la remise en activité de cette industrie compte parmi les premières de la région.



Tapis au point.



Panneau de tapisserie : La chasse.

DUVILLIER-MOTTE FILS

Filatures de Coton,
à Tourcoing.

La maison Duvillier-Motte fils, une des plus anciennes firmes de Tourcoing, fut fondée en 1826 par M. Louis Duvillier, père de M. Georges Duvillier-Motte, qui actuellement encore, avec ses fils Paul et Pierre, en dirige l'exploitation.

La première usine eut d'abord comme force motrice un manège actionné par des chevaux, remplacé plus tard par une des premières machines à vapeur montée dans la région. Cette maison fut la première de la ville industrielle de Tourcoing, qui fit l'emploi de



Vue à vol d'avion des Usines Duvillier-Motte fils, à Tourcoing.



Une salle de retorderie.

métiers self-acting pour filer le coton. Depuis sa fondation, elle suivit toutes les transformations qui perfectionnèrent les procédés de la filature, et lors de la déclaration de guerre en 1914, son matériel remanié était des plus modernes.

Sans avoir subi de destruction complète pendant l'occupation allemande qui dura quatre années à Tourcoing, l'usine vit son matériel complètement anéanti dans certaines parties, et toutes les machines furent plus ou moins détruites, ce qui nécessita des réparations longues et coûteuses.

Cette filature, qui comprenait 45.000 broches à filer et 22.000 broches de retorderie était complètement reconstituée en octobre 1920 et occupe actuellement environ le même personnel: plus de quatre cents ouvriers.

CHARLES CATTEAU, 1852-1914.
CATTEAU-LORTHIOIS

Tourcoing.

Les usines sinistrées Charles Catteau, de Comines, fondées en 1813, Catteau père et fils, de Wervicq, Julien, Pourpoint de Solre-le-Château ont été reprises et reconstituées par Victor Catteau Lorthiois, 2 et 4, boulevard Industriel, à Tourcoing.

1° Dans une Filature de Laines peignées se composant de quatre assortiments de la Société Alsacienne et 32 continus à filer de 400 broches, ainsi que d'une retorderie ;

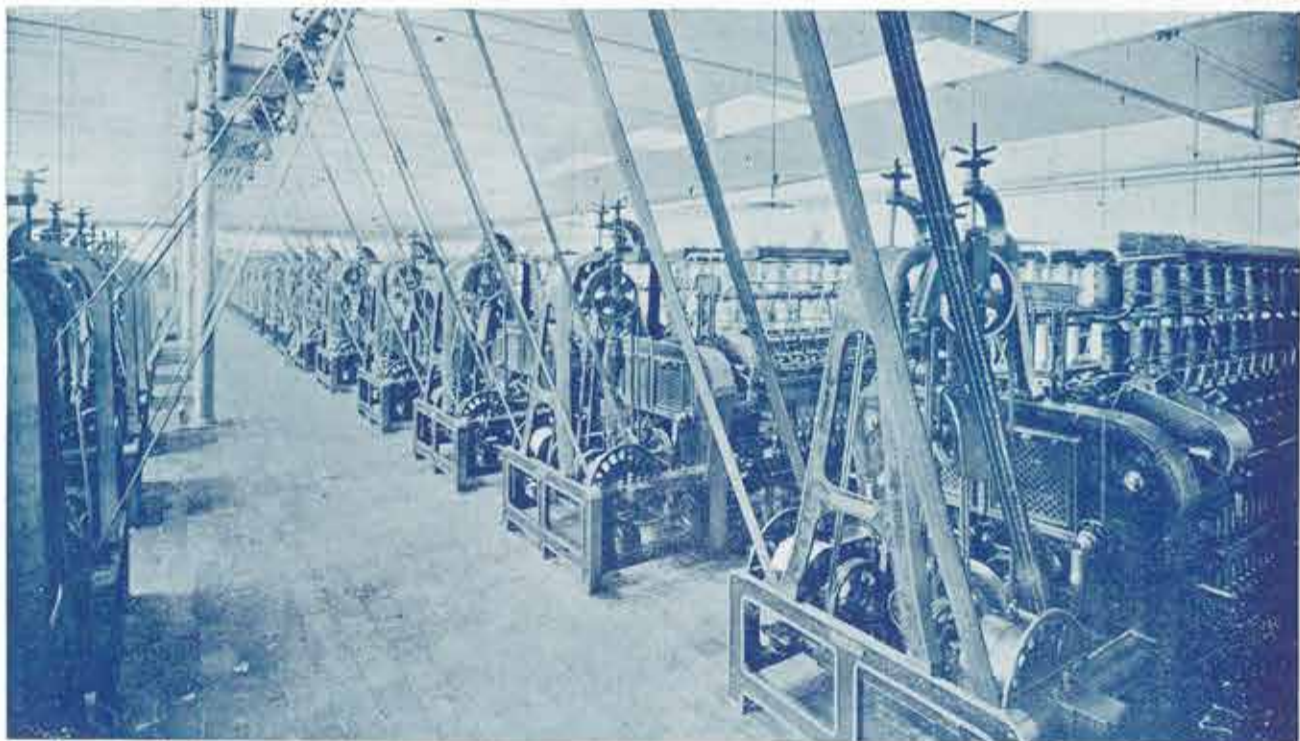
2° Dans un tissage de toiles se composant de 48 métiers ordinaires et 112 métiers automatiques grande largeur.

La production journalière de la filature sera de 3.000 kilos. Celle du tissage de 12.000 pièces par an. La surface couverte est de 11.500 mètres carrés.

Le nombre d'ouvriers sera de 400 environ.

La force motrice employée de 800 HP.

La firme Charles Catteau continue sa fabrication de tissus élastiques à son usine de la Séauve-sur-Semène (Haute-Loire), se composant de 105 grands métiers actionnés par une turbine hydro-électrique. M. Henry Catteau, de l'ancienne firme Ch. Catteau, a reconstitué deux tissages de toiles à la Madeleine et à la Gorgue.

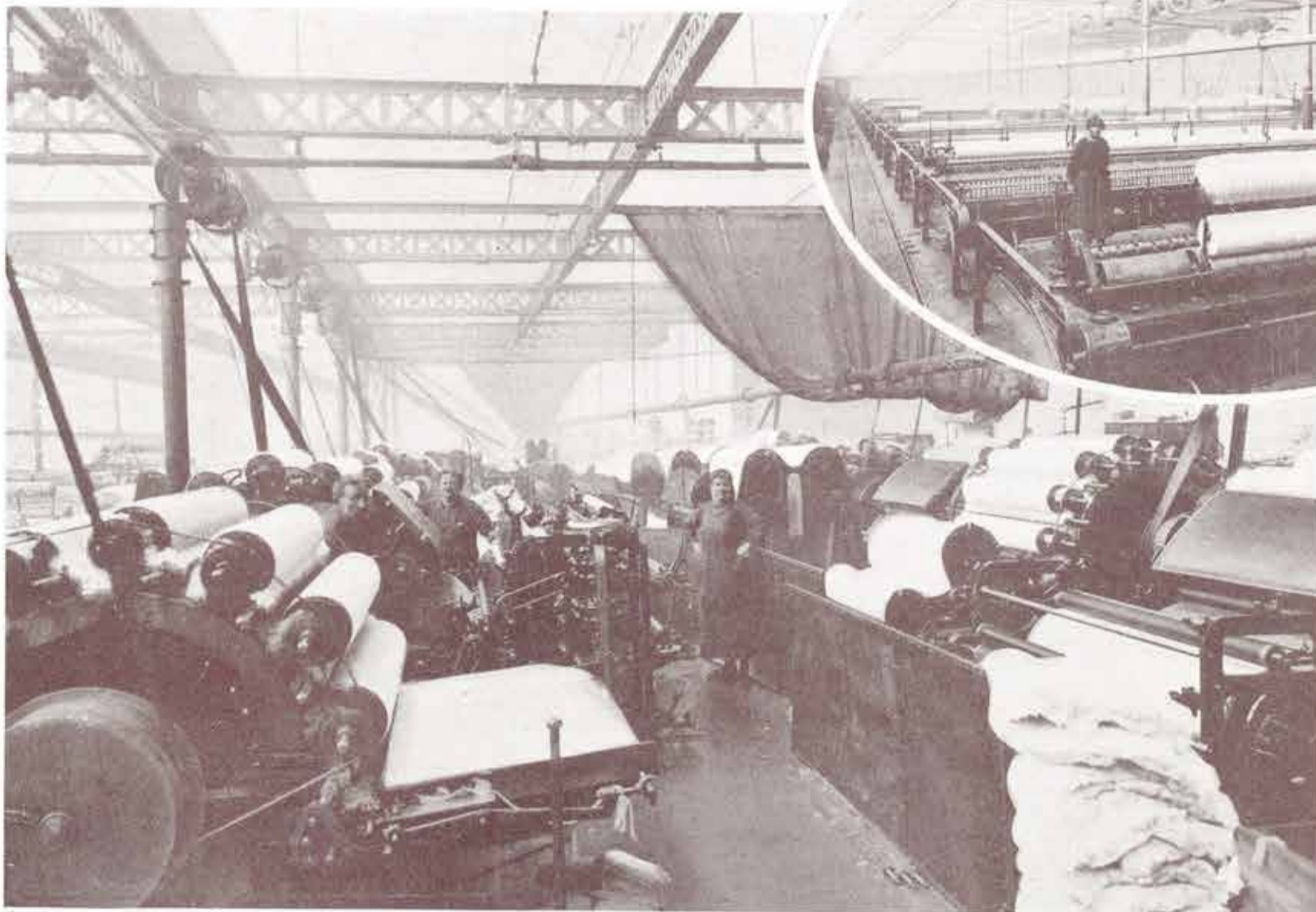


En haut: la filature. Cet atelier présente quelques particularités, entre autres tous les métiers sont actionnés par une transmission accouplée directement au moteur. Les pertes d'énergie sont ainsi réduites au minimum. — En bas: l'usine Catteau-Lorthiois, à Tourcoing.

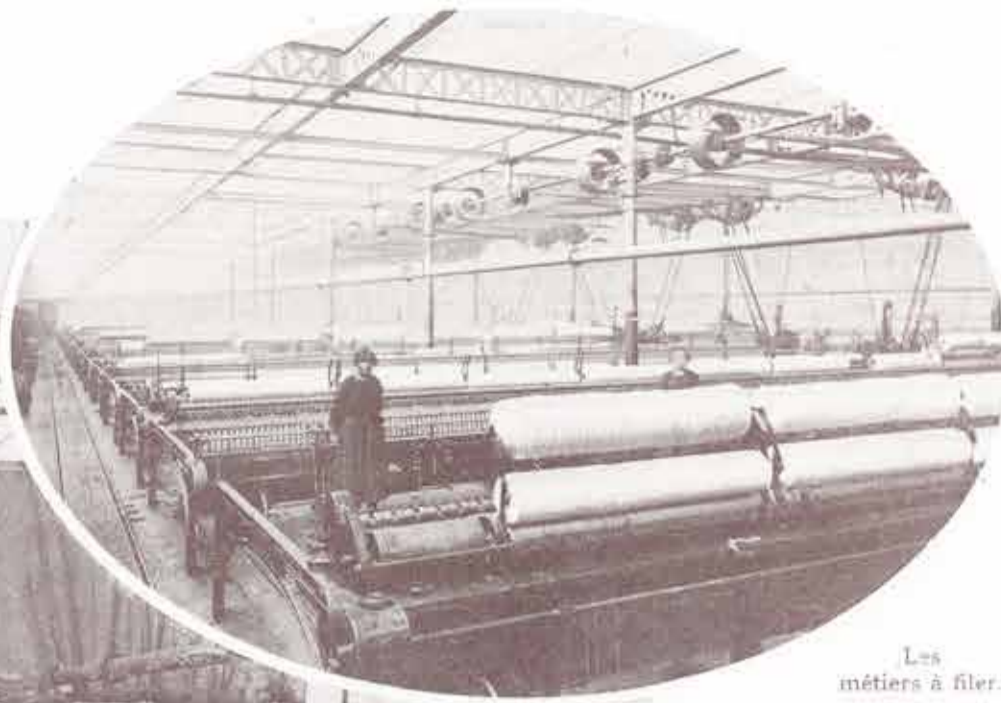
FILATURE DE LAINE CARDEE BONAMI WIBAUX

Le Breucq (Nord)

Remarquablement située au Breucq, près de Roubaix, dressant au-dessus de la campagne sa structure imposante, la filature de laine et de coton cardés,



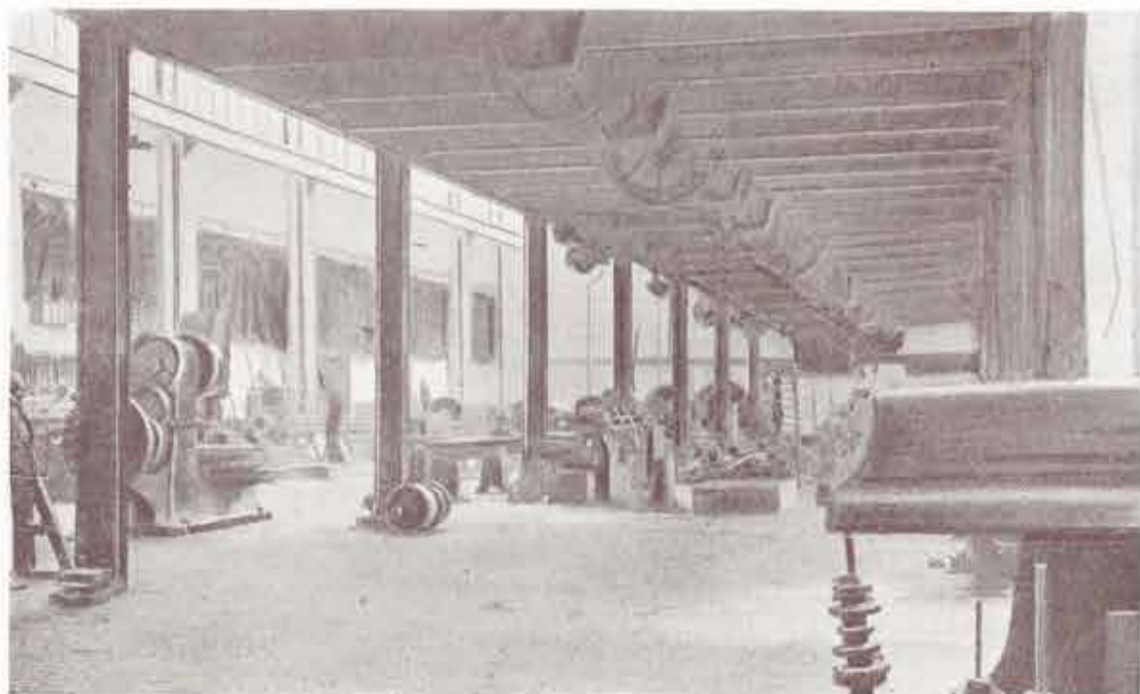
La carderie.



Les métiers à filer.

Bonami Wibaux, fondée en 1899, possédait en 1914 treize assortiments de cardes et 10.000 broches à filer. La libération des territoires envahis arrêta les équipes allemandes en plein démontage des métiers dont plusieurs avaient déjà été expédiés vers une filature allemande. Toutes les transmissions, poulies, courroies, pièces de cuivre, appareillage électrique, toutes les marchandises avaient été enlevées.

Remise en marche en novembre 1919, la filature Bonami Wibaux avait repris son activité habituelle en janvier 1920.



Dans quel état les Allemands ont laissé les ateliers.

A. THIBEAU & C^{ie}

(ancienne maison L. Francin et C^{ie}), à Tourcoing.

Fondée en 1896 sous le nom de L. Francin et C^{ie}, cette firme n'a cessé depuis cette date de prospérer, au point d'arriver dès 1905 au premier plan des ateliers de construction de la région. Elle avait peu à peu embrassé la fabrication de tout le matériel de grosse préparation pour la laine peignée et pour la laine cardée, soit : ouvrenses et batteuses à laines brutes, dessuinteuses, lavieuses de divers systèmes, séchoirs rotatifs, à tabliers, à compartiments, assortiments de cardes de tous types, cardes avec ou sans appareils, échardeurs, gills, lisseuses pour peignages et teintureries, etc...

M. A. Thibeau-Motte, devenu plus tard propriétaire des ateliers, a continué l'étude et la construction de ces diverses machines textiles. Parmi les nombreux perfectionnements qu'il sut apporter à cette industrie, citons surtout le nouveau séchoir à compartiments, qui révolutionna la pratique du séchage de la laine avant cardage.

C'est cet atelier en pleine prospérité que la guerre

est venue frapper. La photographie que nous reproduisons ci-contre montre assez dans quel état les Allemands le laissèrent après avoir utilisé pour leur propre compte l'excellent outillage qu'ils y avaient trouvé.

En 1919, M. Thibeau put cependant remettre son usine en marche avec de nouvelles machines-outils et, en l'espace de quelques mois seulement, regrouper tout un matériel puissant permettant d'exécuter rapidement les travaux les plus importants.

Aussi la firme A. Thibeau et C^{ie}, dont la réputation s'étend aux divers centres textiles de France et de l'Étranger, a-t-elle largement contribué à la reconstitution des usines textiles des Régions envahies pour tout le matériel de ses spécialités : lavage, cardage et peignage de laines, ainsi que filature de laine cardée.



Les ateliers dans leur état actuel.

HENRI & CHARLES HERBAUX*Fabrique de tapis.*

Neuville-en-Ferrain, près Tourcoing.

La firme Henri et Charles Herbaux composée de M. Henri Herbaux et de M. Jonville Herbaux s'est spécialisée dans la fabrication des grandes carpettes sans couture imitant à la perfection les tapis persans les plus fins. Nous produisons quelques photographies donnant un aperçu de ces tapis qui se tissent en toutes dimensions depuis le petit foyer 70x140 jusqu'à la grande taille, 3 m. 50 x 5 m. 50. Il se fait aussi des galeries, notamment en 90 x 3 m. 20, 1 m. 20 x 3 m. 50 et 1 m. 30 x 4 m.

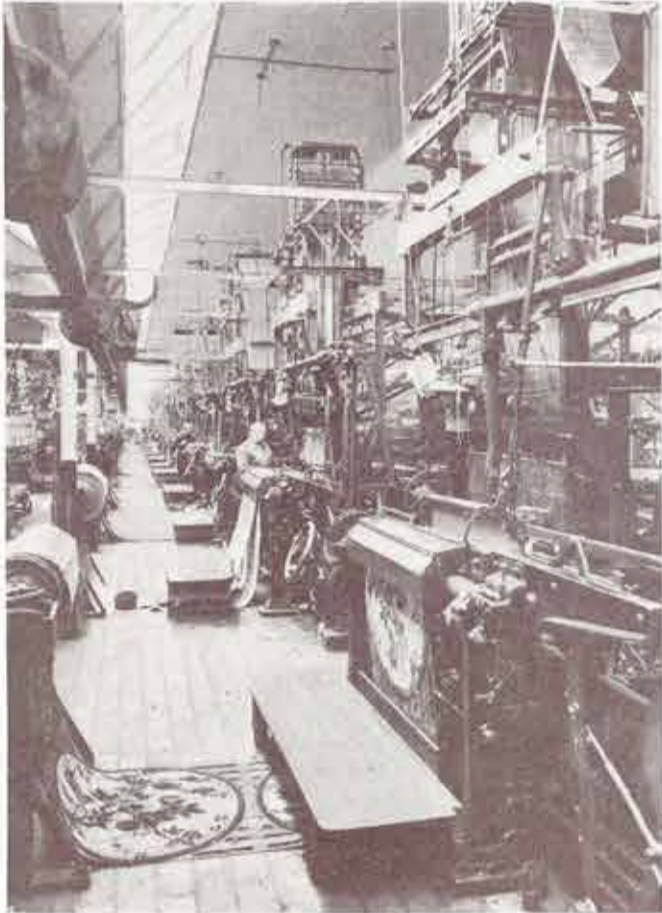
L'usine H. et C. Herbaux fut particulièrement l'objet de la destruction systématique de la part des Allemands au cours des hostilités. Les Allemands transformèrent l'usine en un camp de prisonniers et en juin 1917, le matériel fut complètement détruit. Après trois années d'efforts, MM. H. Herbaux et Jonville ont maintenant tout reconstitué et leur usine a retrouvé son activité d'avant-guerre: 180 métiers battent aujourd'hui, pouvant produire plus d'un million de mètres de tapis.

Parmi les spécialités de la maison H. et C. Herbaux, il y aurait à noter aussi la fabrication des carpettes soie qui font l'objet d'un brevet d'application pris en 1911. La finesse du point et la richesse

des coloris que l'on relève dans cette fabrication permettent l'imitation presque absolue des plus beaux spécimens des tapis d'Anatolie.

Indépendamment des articles spéciaux indiqués ci-dessus, la maison H. et C. Herbaux fabrique les tapis courants mis et à Jacquard en toutes dimensions et en coton, en laine et en jute. La maison de vente est située 46, rue des Jeuneurs, à Paris, les nombreux acheteurs qui s'y rendent de tous les pays, ont pu se convaincre de la qualité et du fini des articles offerts à la clientèle d'exportation.

Récompenses obtenues: Exposition de Liège, 1905; Tourcoing, 1906: Hors concours, membre du Jury; Bruxelles, 1910: Grand Prix; Roubaix, 1911: Hors Concours, membre du Jury.



Une allée de métiers à tisser.



Quelques reproductions de vieux tapis persans.

L. MONNIER FILS. TOURCOING

L'industrie des tapis, après avoir été pendant longtemps le monopole des Orientaux, paraît avoir été introduite chez nous par les Sarrasins, après leur défaite par Charles Martel. C'est dans les Flandres surtout qu'elle se développa et le nom de *sarrazinois* se donna couramment aux fabricants de tapis.

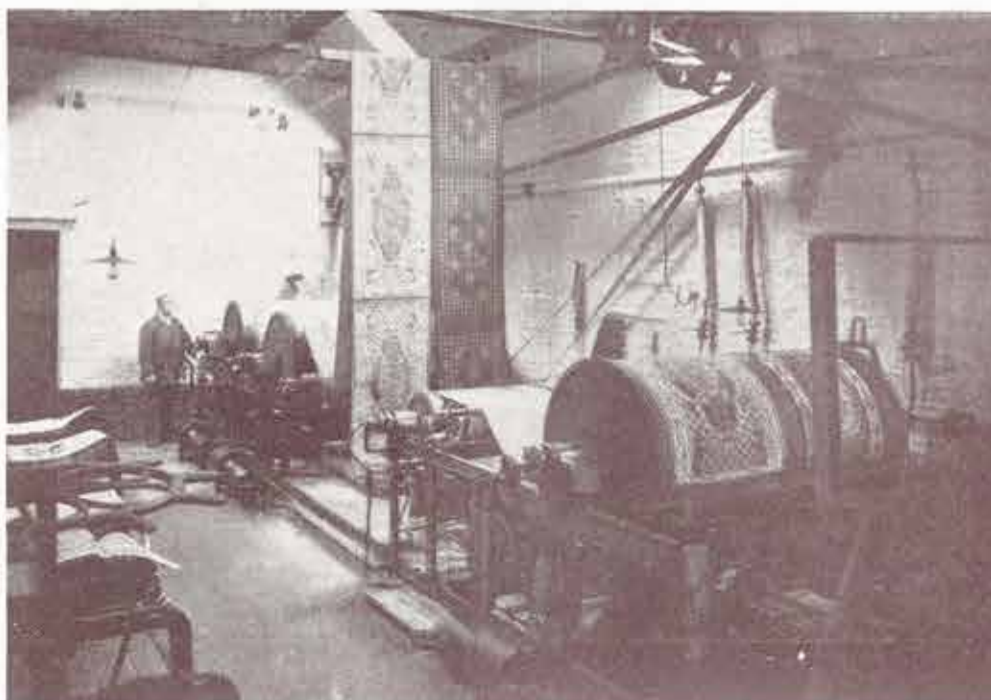
Rien d'étonnant donc que Tourcoing ait continué la tradition et que nous trouvions, en 1878, M. Léon Monnier, utilisant les progrès de la mécanique fabriquant des tapis moquette et des tapis à points noués, imitation d'Orient.

Pendant près de quarante ans, l'essor qu'il donna à ses Etablissements ajouta un brillant fleuron à la couronne de Tourcoing; M. Léon Monnier fit remarquer ses produits dans toutes les manifestations commerciales auxquelles il participa: Expositions universelles de 1878 et 1889, qui lui valurent une médaille d'argent, Exposition internationale d'Anvers de 1894 où il obtint un diplôme d'honneur et une médaille d'or. Membre de la Chambre de Commerce pendant 22 années, il en reste membre honoraire après sa démission.

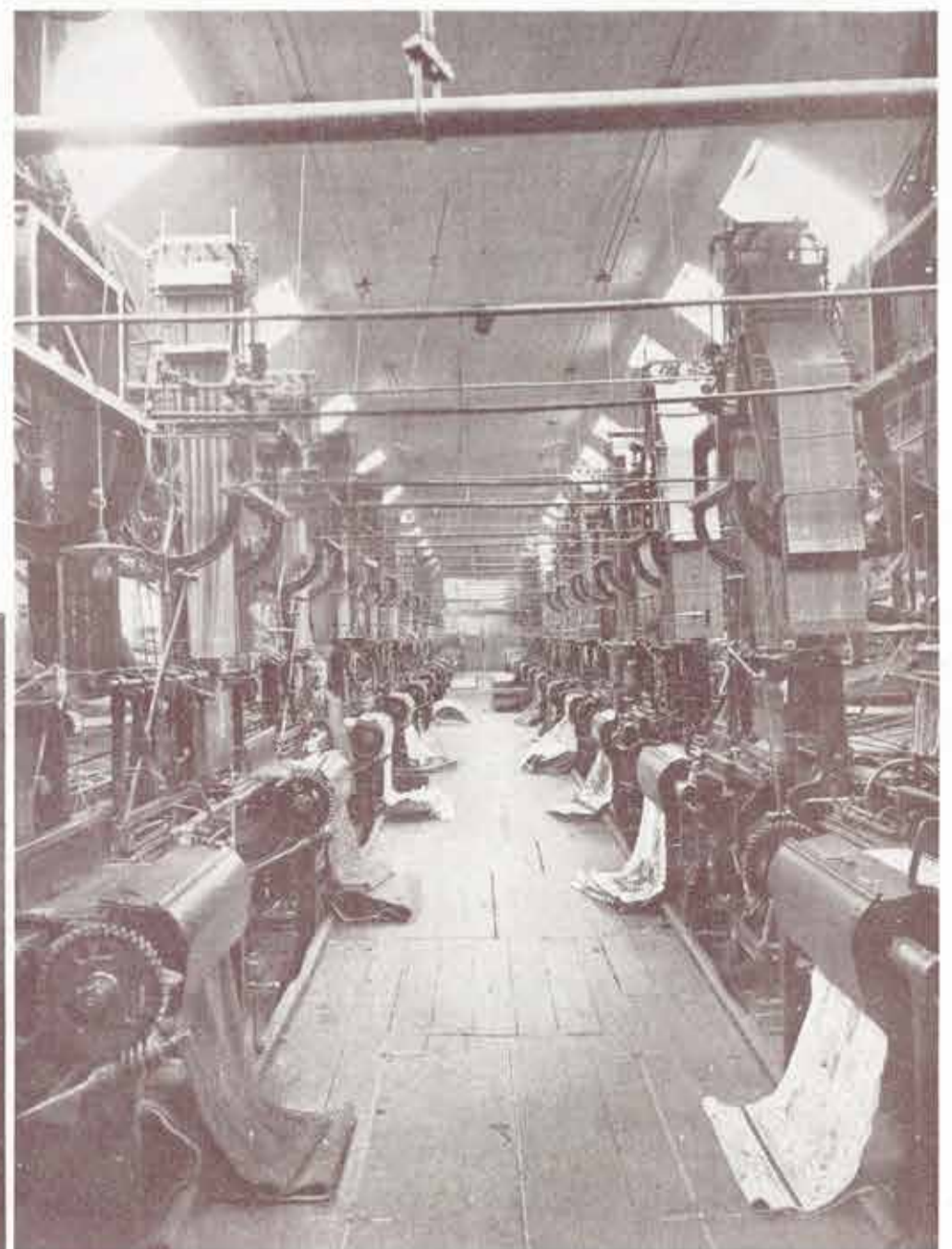
Aussi M. Edouard Monnier, directeur actuel, depuis 1914, a-t-il conservé dans sa raison sociale, le nom de L. Monnier, si avantageusement connu et universellement apprécié.

Avec les débuts de sa direction survinrent les événements de 1914 qui laissèrent les ateliers dévastés, vidés aussi bien du matériel que des matières premières et des produits fabriqués.

Démobilisé en février 1919, M. Edouard Monnier reconstitua son usine, au prix de mille difficultés, et parvint dès octobre à reprendre l'exploitation.



L'apprêt des tapis moquette.



Une salle de tissage de tapis moquette.

E. VANDERMEERSCH & FILS

Tissage mécanique de Toiles, Coutils et Sangles.
WERVICQ.

M. Vandermeersch débuta en 1903 par l'installation d'une usine modeste pour le tissage et la confection de certains articles en lin, coton et jute.

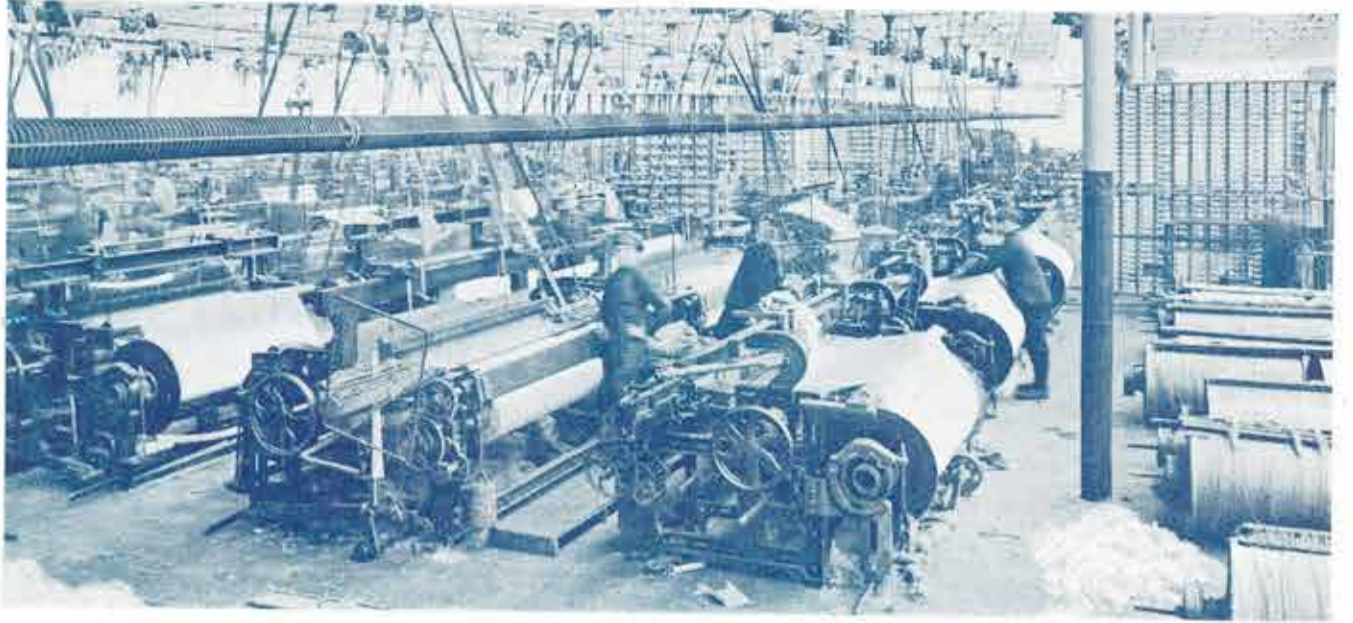
Aujourd'hui, de nombreux agrandissements ont porté progressivement le personnel à 400 ouvriers et ouvrières. Les ateliers pour le tissage et le travail complet des sacs et des toiles couvrent près de 10.000 mètres carrés. Ils comprennent deux grandes salles de tissage, une salle de préparation, un atelier d'apprêts et un atelier de finissage de tous tissus.

En outre, les services généraux de l'usine se composent d'une machine de 500 chevaux avec ses générateurs de vapeur et d'ateliers de mécaniciens, de charpentiers, etc.

La production atteint près de 150.000 kilos de produits finis par mois (dont 100.000 en jute).

Elle consiste en toiles d'emballage, toiles métis, sacs et sangles en tous genres; toiles damassées et toiles nationales; coutils pour stores et literie; satin et satinette pour corsets, etc.

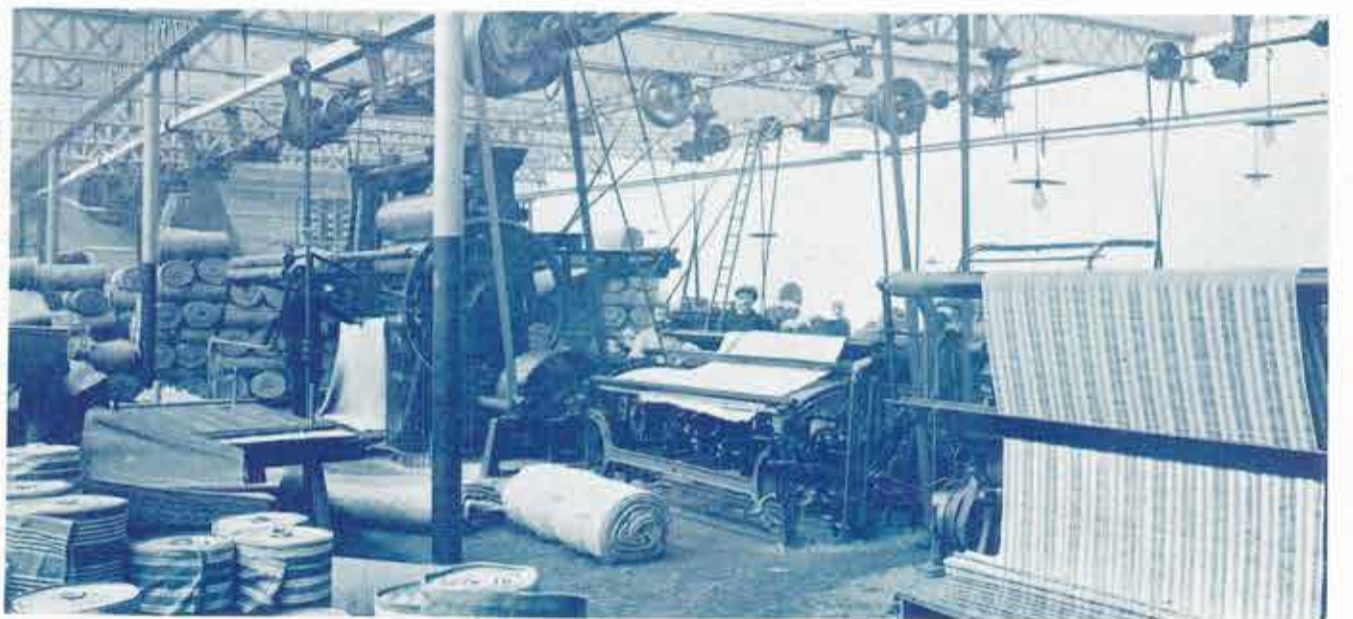
Malgré de très gros dégâts pendant l'occupation allemande, la reconstitution intégrale de l'usine n'a pas duré plus de deux ans.



La grande salle de tissage mécanique de toiles, coutils et sangles.



L'atelier de continus. finissage des sacs.



L'atelier d'apprêts.

PAUL PLOVIER

Manufacture de Tresses et lacets,
Wervicq-Sud (Nord).

Usine de tresses et lacets : occupée par l'ennemi depuis le 13 octobre 1914, elle sert de casernement de troupes et chevaux. Pour jouir de l'emplacement, l'ennemi démolit le matériel qui encombre les salles et le jette dehors où il finit de se détériorer, est ensuite enlevé et réquisitionné comme « vieux métaux ».

Les bâtiments subissent tour à tour des dégradations par suite de l'occupation et des bombardements successifs par avions et canons jusqu'au jour de l'évacuation de l'habitant (juin 1917) où le rapprochement de la ligne de front leur fait subir des bombardements plus intenses.

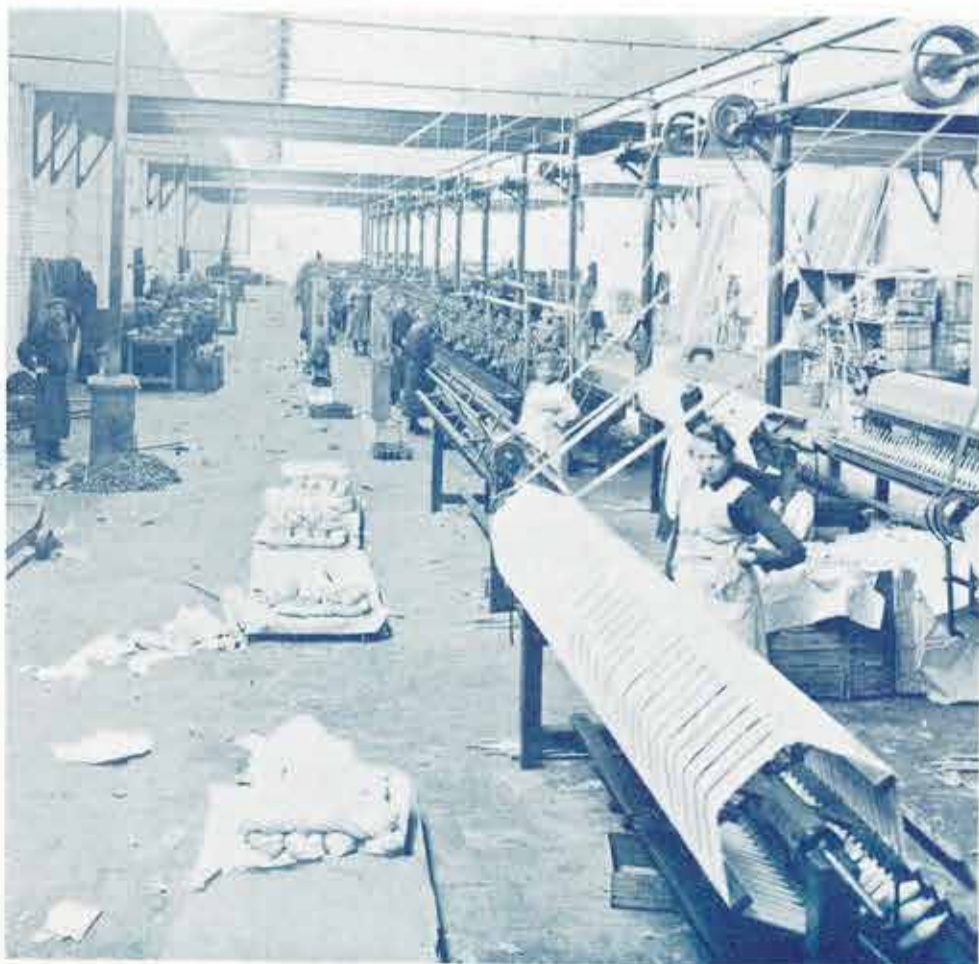
À l'armistice, on ne retrouve que des murs dégradés et démolis, des toits effondrés, un sol défoncé, des pavements disparus.

Il fallut remettre en état partie par partie et ce n'est qu'en mai 1920 que l'on réussit à mettre en route les premières machines à tresser.

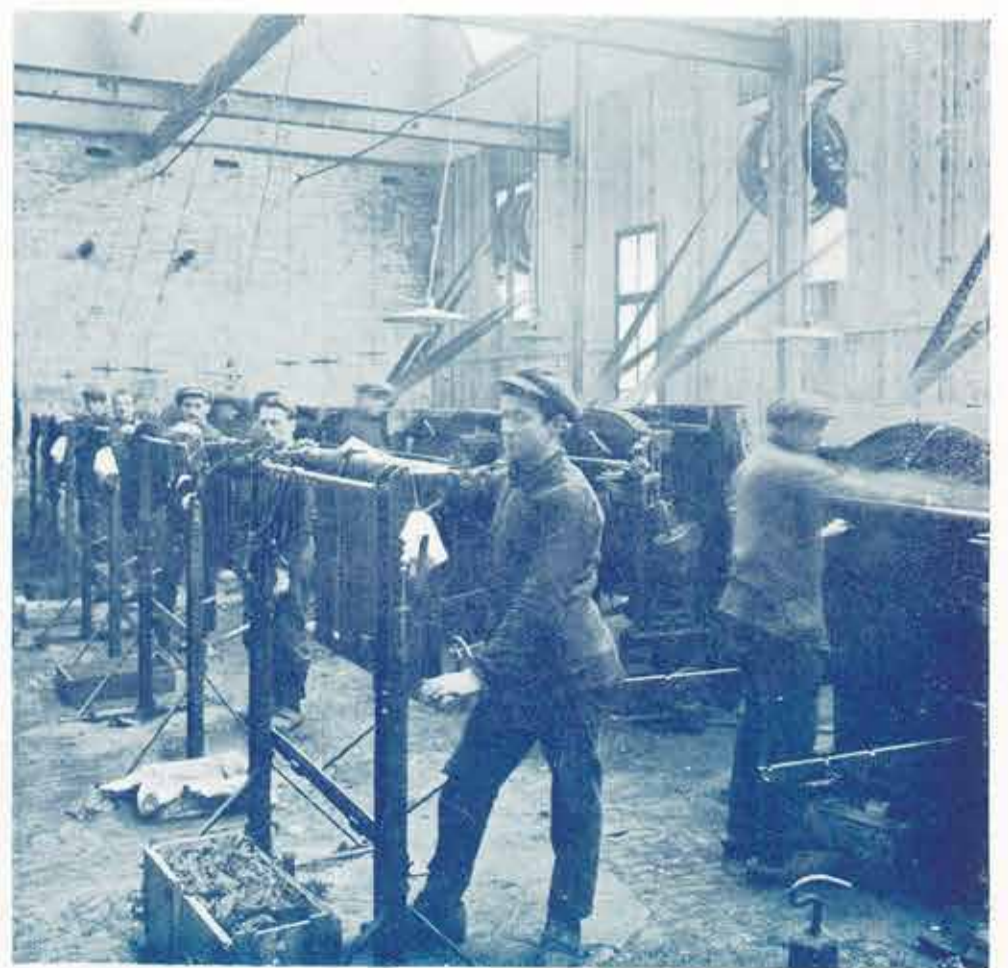
En novembre, ce fut le glaçage qui reprit en partie, pour s'agrandir ensuite petit à petit.

Ainsi progressivement l'usine s'est réinstallée et elle est cependant encore loin de la reconstitution complète. Des salles dont la maçonnerie et les toitures ont été refaites pour protéger des intempéries attendent encore plafonnage et pavement que l'on n'a pas encore pu refaire.

Actuellement, la production mensuelle est de 15.000 grosses environ, soit 2.000.000 de mètres de tresse en fil glacé; et la consommation de matière brute filée de 3.000 à 6.000 kilos.



L'atelier de fabrication des lacets.



Le Glaçage.

PAUL VERKINDERE*Bois de construction, à Halluin.*

Fondé en 1899. Bois du Nord : sapin de Suède, Finlande et Norvège. Bois d'Amérique et du pays dans une plus faible proportion (10 %).

Sciage de grumes. Fabrique les pièces détachées pour fautenils et chaises. Poulies en bois. Parquets, moulures, bois pour persiennes.

Une partie des bâtiments a été démolie ; toute l'usine était dans un état de délabrement complet. Toute la réserve de bois, tout le métal, les chaudières, machine à vapeur, gazogène et moteur, les machines à bois ont

été enlevés entièrement. Les canalisations restantes, en fer et en tôle ont été éventrées.

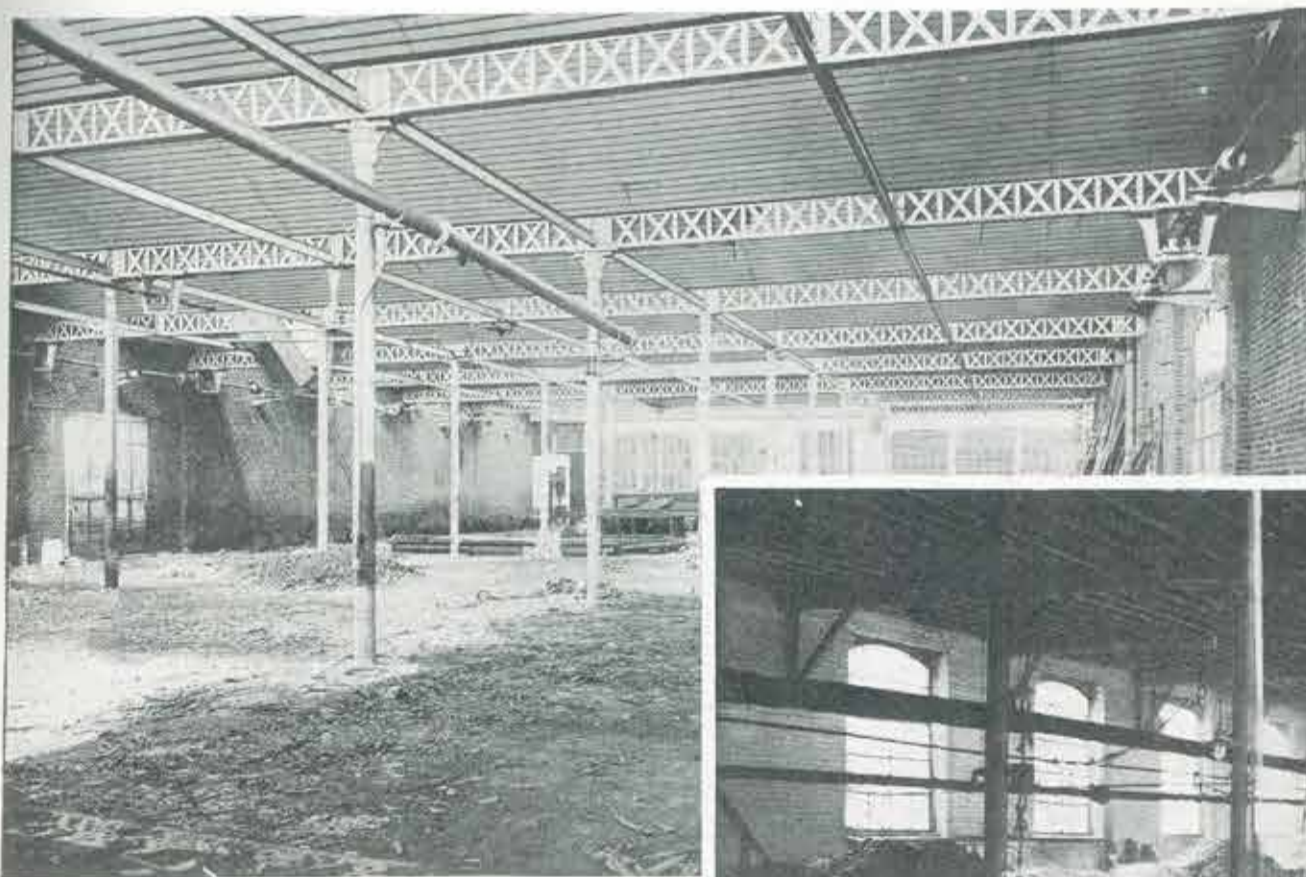
Remise en route. — D'abord le commerce de bois brut (achat et vente), en avril 1919. A partir de juin 1919, on a commencé à faire le sciage avec des moyens de fortune : vieille scie à ruban actionnée par un moteur de camion-auto, puis avec des locomobiles.

Remise en route presque totale environ un an après.

Grâce à la rapidité avec laquelle les bois de sapin sont arrivés au début de 1919 en cet Etablissement, un nombre appréciable d'immeubles endommagés de la région ont pu être restaurés pendant le premier semestre 1919.



L'entrée des chantiers et des ateliers P. Verkindere à Halluin.



Dans cette salle vidée de tout matériel furent logés près de 300 soldats allemands.

H. VERHAEGHE VANDEWYNCKELE*Blanchisserie-Teinturerie « La Lys » Halluin.*

1896, M. Verhaeghe Vandewynckele avait installé à Halluin une modeste blanchisserie de lin, qui peu à peu devint une des principales maisons de la région. Une teinturerie de rouge d'alizarine lui fut adjointe, plus tard une teinturerie de couleur. Aujourd'hui on y fait également toutes les opérations de blanchisserie et d'apprêt de la toile.

Pendant la guerre, 300 soldats allemands et 400 chevaux occupèrent en permanence les différents ateliers ; c'est assez dire dans quel triste état



La blanchisserie « La Lys » remontée complètement en écheveaux et en bobines.

l'usine put être laissée après leur départ.

La remise en route fut néanmoins relativement vite réalisée : en juin 1919 pour la blanchisserie et en mars 1920 pour la teinturerie.

Le travail est sensiblement le même qu'avant la guerre ; cependant les fils de M. Verhaeghe, suivant en quelque sorte la tendance actuelle, s'orientent en outre de plus en plus vers le blanchiment et la teinture en bobines.

M. Verhaeghe père ne put malheureusement pas assister à la renaissance de sa propre affaire.

Resté pendant trois ans à Commines, en pleine zone de feu et évacué en 1917 sur Wareghem, il succomba tant à la suite des dures privations supportées qu'à la tristesse d'avoir assisté impuissant au saccage de l'usine qu'il avait créée.

LES PIANOS COUPLEUX FRÈRES à TOURCOING.

Pour finir il convient de souligner dans la grande œuvre de résurrection du Nord, l'effort accompli par MM. Coupleux Frères, facteurs de pianos à Lille et Tourcoing.

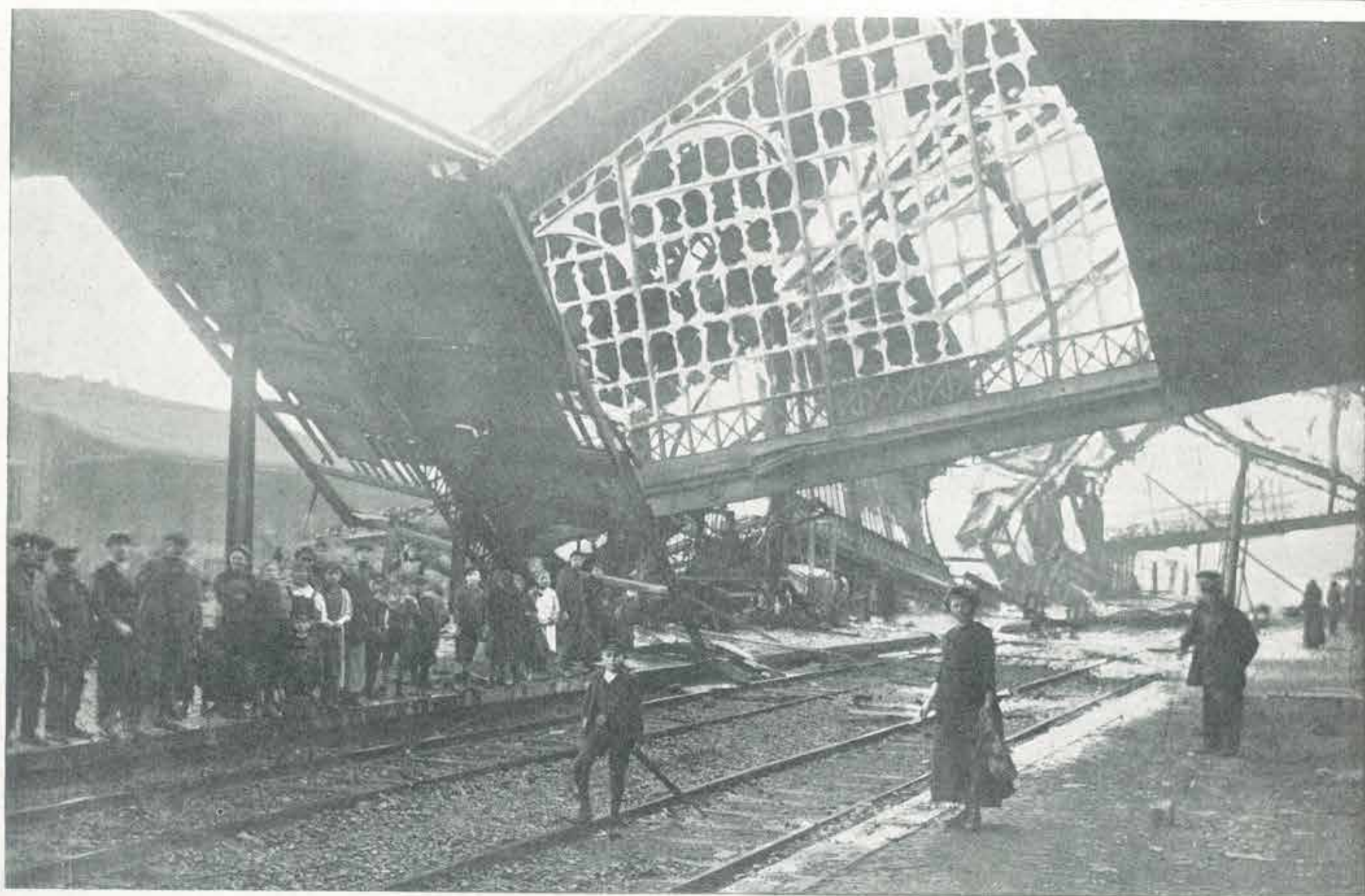
Bien qu'ayant subi les pires dommages au cours des hostilités (leurs ateliers de fabrication et leurs magasins furent en effet, vidés complètement) tous trois, mobilisés, dès leur libération revinrent à Lille et se mirent à la besogne, et parvinrent en un an et demi, à remettre en état et leurs locaux et leurs affaires. Surmontant toutes les difficultés de l'heure, MM. Coupleux

Frères réalisèrent un véritable tour de force en remontant et en mettant en marche leur usine de Tourcoing; que l'on songe bien, en effet, que la fabrication des pianos est une industrie toute spéciale, qu'elle exige et des machines et du personnel particuliers, et que pour mettre au point une semblable affaire, il faut s'entourer d'éléments rarissimes de main-d'œuvre et de matière. Cette

entreprise est aujourd'hui menée à bonne fin; de remarquables instruments sortent, chaque jour de cette usine modèle, unique dans le Nord de la France et dont le pendant n'existe qu'en Amérique, pays où l'industrie du piano est la plus perfectionnée. Perfectionnés sont de même les pianos Coupleux Frères; ils sont le résultat d'une fabrication soignée, mais aussi de l'application de procédés particuliers et entièrement nouveaux. Il faut les entendre pour se convaincre que rien de mieux ne peut être fait, à l'heure actuelle, en facture instrumentale pianistique. Doués d'une sonorité sans égale, les pianos Coupleux Frères possèdent la délicatesse des nuances, des demi-teintes qui s'obtiennent dans un piano d'art; leur harmonie est entière, soit que la harpe de leur cadre vibre au forté ou que la chute des notes cristallines anime leurs menues cordes: tout est au point en leur robuste structure pour donner le maximum d'expression.



Salle de finition de l'usine Coupleux, frères à Tourcoing.



Dans le but de créer des difficultés de transports aux armées alliées, les Allemands firent sauter à la dynamite les voies ferrées, ponts et ouvrages d'art. Notre photographie représente la gare de Roubaix, dont la partie centrale avait été complètement détruite.



TRIBAUEAU

FABRICANT
PRINCIPAL
BESANÇON



livre chaque année
directement
au Public
plus de
500.000 objets:

Montres,
Chronomètres,
Réveils,
Bijoux,
Orfèvrerie,
aux Prix de Fabrique.

Aux Concours des Chronomètres de l'Observatoire National de Besançon,
les Fabriques O. TRIBAUEAU ont obtenu plus de
125 Récompenses : 6 Premiers Prix, 3 Seconds Prix, 25 Médailles d'Or,
45 Médailles d'Argent, etc.

Demandez le Catalogue Illustré
qui est envoyé Grátis et Franco.

VICHY Saison

Mai à Octobre

ÉTABLISSEMENT THERMAL

le mieux aménagé du monde entier

Bains — Douches — Massages — Piscines
Mécanothérapie - Electrothérapie - Radioscopie

TRAITEMENT SPÉCIAL Maladies de Foie et d'Estomac
Goutte - Diabète - Arthritisme

Casino - Théâtre - Concerts - Festivals
Sources - Golf - Tennis - Courses

Nombreux Hôtels avec tables de régimes
Pensions de Famille - Villas - Appartements meublés

Renseignements C^{ie} de VICHY, 24 Boul^d des Capucines, PARIS
ou SYNDICAT D'INITIATIVE, à VICHY.

HOTEL RADIO

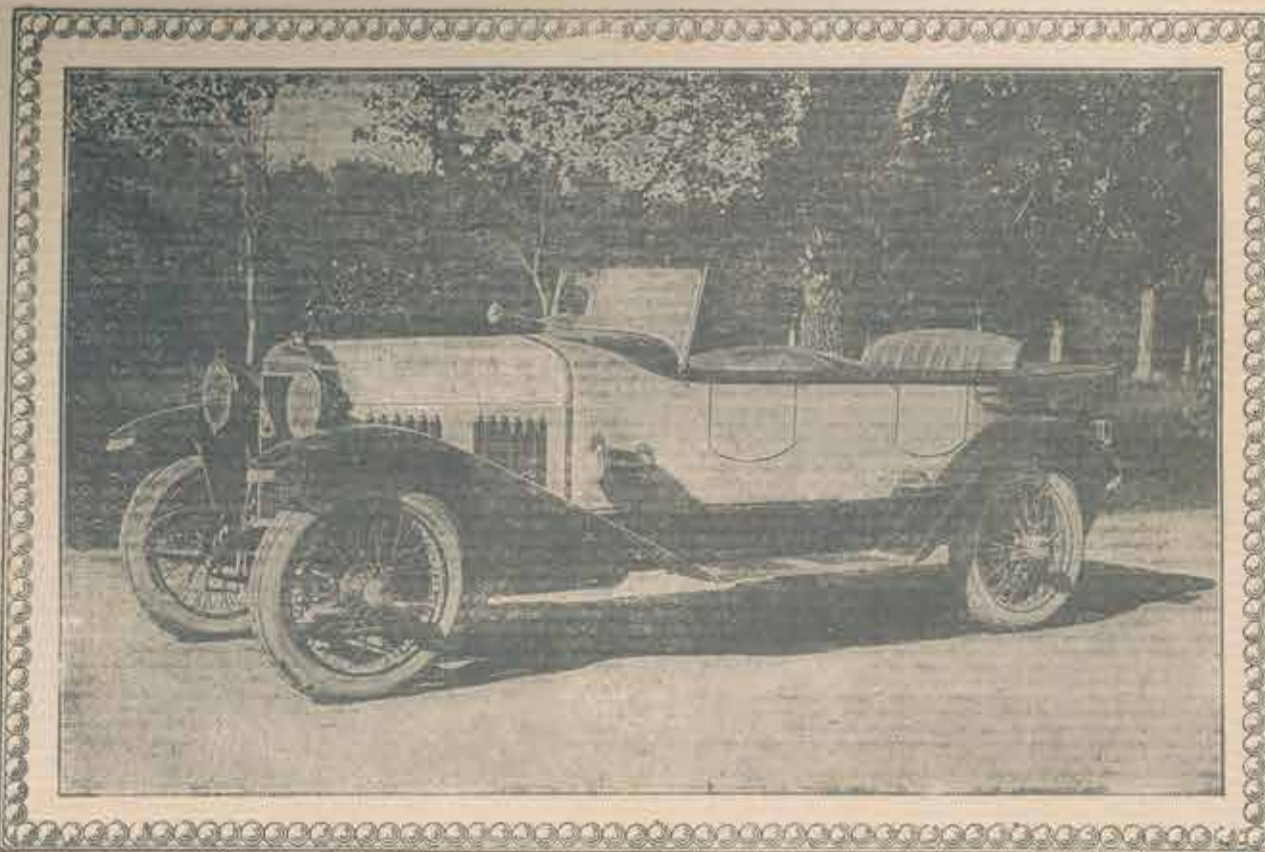
HOTEL de RÉGIMES - RESTAURANT de RÉGIMES

sous la surveillance médicale du Docteur DAUSSET, de Biarritz.

Situation splendide sur les Parcs.

Automobiles

MOTOBLOC



— BORDEAUX —
Rue des Vivants 88 à 134

la VOITURE qui S'IMPOSE

12 & 15 HP.
élégance
souplesse
économie

DUCHESNE

Georges PEROL, successeur

5, Boulevard des Filles du Calvaire, Paris

PAPIERS PEINTS

TEKKO, SALUBRA

DERNIÈRES CRÉATIONS EN
TISSUS, TOILES IMPRIMÉES, CRETONNES



La Maison entreprend la Pose de tous ces Articles, Paris & Province

ENVOI FRANCO D'ALBUMS